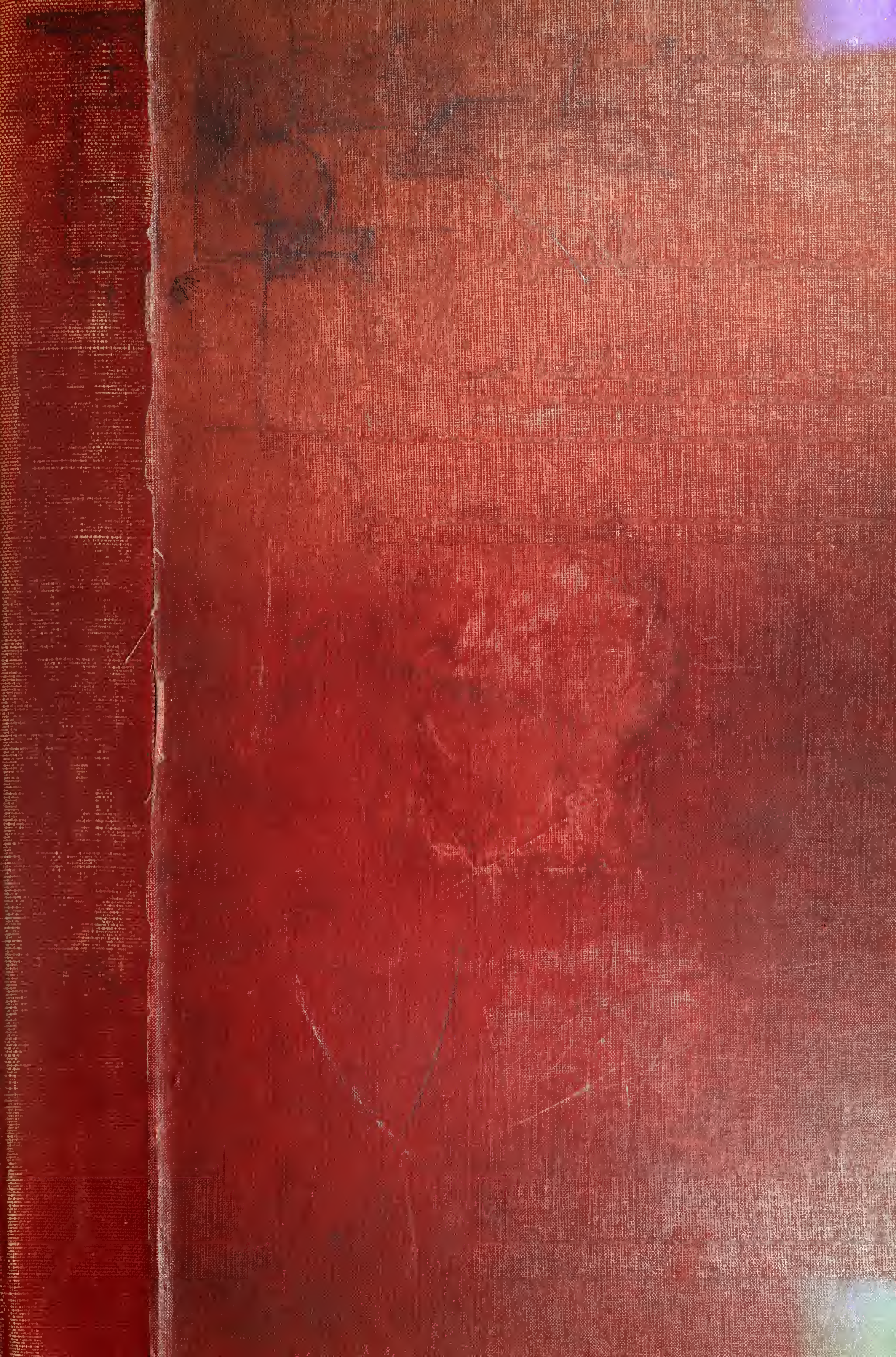
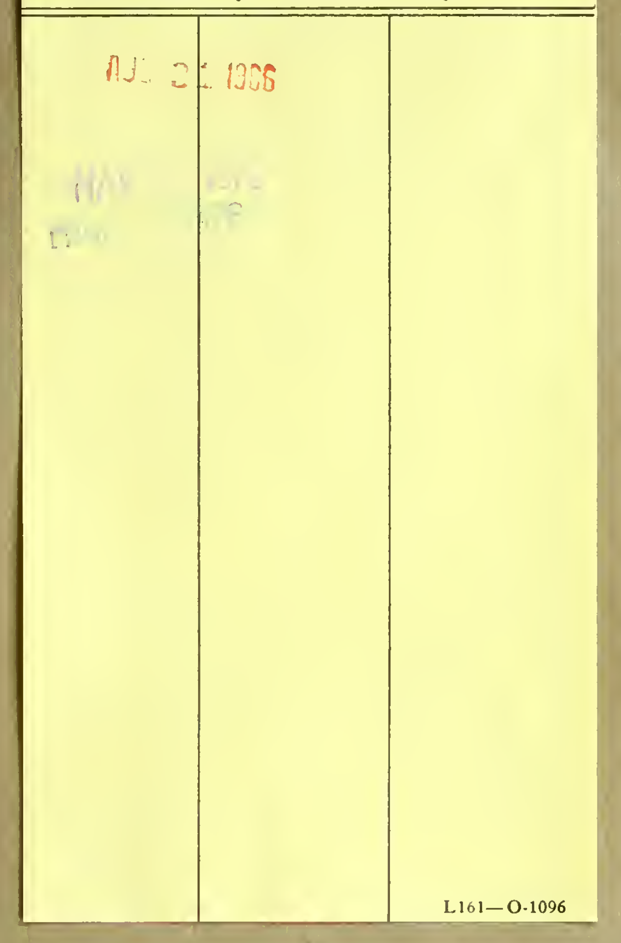






L'ART ANTIQUE DE LA PERSE

L'ART ANTIQUE

DE

LA PERSE

ACHÉMÉNIDES, PARTHES, SASSANIDES

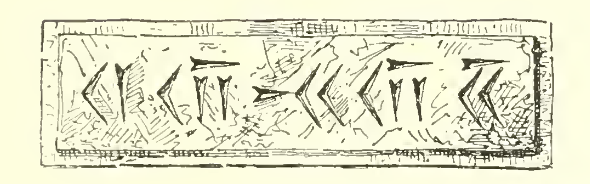
PAR

MARCEL DIEULAFOY

INGÉNIEUR EN CHEF DES PONTS ET CHAUSSÉES, CHARGÉ PAR LE GOUVERNEMENT D'UNE MISSION ARCHÉOLOGIQUE

PREMIÈRE PARTIE

MONUMENTS DE LA VALLÉE DU POLVAR-ROUD



PARIS

LIBRAIRIE CENTRALE D'ARCHITECTURE

13, RUE BONAPARTE, 13

M DCCC LXXXIV

PRÉFACE

Quand Darius, après la révolte de l'Ionie et l'incendie de Sardes, déclara la guerre à Athènes, la Perse avait acquis la suprême puissance, présage en Orient d'un prochain déclin; les États de la Grèce, au contraire, étaient, malgré leurs divisions et leur jeunesse, en pleine possession de leur force. Aussi, quelle que fût la disproportion des armées en présence, l'issue finale de la lutte ne pouvait être douteuse : les Asiatiques furent complètement défaits à Marathon. Cette bataille mémorable ouvrit une longue période de luttes, et, pendant plus de mille ans, les Achéménides et leurs successeurs furent en guerres incessantes avec les Grecs ou les Romains.

Toutes les recherches se rattachant au passé d'un peuple intimement lié, dans nos souvenirs classiques, aux destinées des deux plus grandes puissances de l'Occident peuvent devenir intéressantes, mais celles qui se rapportent à l'Iran puisent une valeur nouvelle dans les communautés d'origine qui unissent les races latines au grand rameau aryen, et surtout dans l'antiquité de la nation persane, qui, depuis le IXe siècle avant notre ère, n'a cessé de constituer une unité politique distincte. Suze, Babylone, Ninive, ont disparu, Byzance a succombé; l'Égypte elle-même, malgré sa prodigieuse vitalité, a oublié sa langue, sa religion, et s'est laissé définitivement conquérir par les Sémites. De tous les grands empires, la Perse seule a su se garantir des influences étrangères et conserver ses traditions, le génie de sa langue et, jusque dans la religion nouvelle qu'elle a été forcée d'adopter, une forme spéciale, nettement distincte du culte professé par les Sémites et les Touraniens musulmans.



Elle traversa sans en éprouver de contre-coup la crise terrible qui bouleversa l'humanité au choc des Huns et des Wisigoths, et, dans les premières années du VIIe siècle, alors que Mahomet commençait ses prédications, la civilisation sassanide jetait encore un si vif éclat que le Prophète se glorifiait d'être né sous le règne d'Anouchirvan le Juste, et que les khalifes ses successeurs empruntaient aux palais de ces idolâtres, qu'ils convertissaient le cimeterre en main, les modèles des temples qu'ils consacraient au culte d'Allah. La Perse vaincue subissait la loi de la force, mais répandait en même temps dans les pays musulmans les arts et l'architecture orientale dont elle était restée la seule dépositaire depuis l'écroulement des grandes monarchies asiatiques. C'est à la même source d'inspiration que Byzance avait déjà puisé lorsque le siège de l'empire fut transporté par Constantin sur les rives du Bosphore.

Malgré tout l'attrait qui s'attache à la connaissance approfondie de la Perse, c'est, de tous les pays de l'Orient, le moins visité. Il n'est donc pas étonnant que, faute de documents précis, quelques côtés de son antique civilisation soient restés douteux, que d'autres soient mal interprétés; pour bien comprendre le passé de l'Iran, il est nécessaire de bien connaître la Perse moderne.

La configuration des hauts plateaux, limités par des déserts ou de hautes chaînes de montagnes impossibles à franchir ailleurs qu'en de très rares points déterminés par le relief du sol, précise les itinéraires des invasions et les routes d'étapes des armées de Darius, d'Alexandre ou de Chapour.

L'étendue et la topographie d'une vallée, la présence d'un simple ruisseau, fixent l'emplacement des grandes cités.

La constitution géologique des montagnes et du sol impropres à retenir les eaux explique la rareté des arbres, de même que le défaut de bois de construction aide à comprendre la forme et la constitution des habitations voûtées que les premiers émigrants furent forcés de construire pour se soustraire tour à tour aux rigueurs des hivers et aux ardeurs du soleil de la Perse.

Ces conditions particulières du sol et du climat donnèrent naissance à une architecture spéciale, et, en s'opposant au développement de toute importation étrangère qui n'eût point été appropriée aux exigences locales, exagérèrent en Perse l'immutabilité, cette loi traditionnelle imposée, dirait-on, par le destin à tous les peuples de l'Orient. Ainsi j'ai rencontré dans le Fars et dans l'Elam, que j'ai eu l'heureuse fortune de pouvoir le premier explorer en détail, de nombreux monu-

ments voûtés contemporains des trois grandes dynasties anciennes, présentant déjà toutes les dispositions de tracé et d'appareil employées au moyen âge et jusque de nos jours dans les villes et les villages persans.

En comparant entre eux ces précieux documents, j'ai pu remonter à l'origine de l'architecture antique de l'Iran et établir des distinctions bien nettes entre l'art officiel des Achéménides, des Parthes et des Sassanides, variant profondément à chaque dynastie, et l'art privé constant dans ses traditions.

Afin de conserver à ces travaux un caractère rigoureusement scientifique, je n'ai jamais tenté de grouper les résultats fournis par mes études journalières, suivant les exigences d'une thèse plus ou moins séduisante. J'ai fait, en dehors de tout parti pris, de l'analyse et le moins possible de la synthèse : souvent j'ai mieux aimé ne pas conclure que de baser des raisonnements et des théories sur des reconstitutions hypothétiques.

Quant aux renseignements élémentaires que je rapporte, ils proviennent tous d'une étude personnelle du sol, du climat, des monuments et de leurs éléments constitutifs. Les matériaux de construction, quand on les examine attentivement, ont un langage particulier; autant que possible on doit les laisser parler et n'être leur interprète que s'il se présente des difficultés techniques.

Je commencerai les monographies des constructions persanes par celle des ruines de Madérè-Soleïman et de Persépolis, dont il convient de bien fixer tout d'abord les origines et le caractère; je décrirai ensuite les monuments voûtés du Fars, qui appartiennent, je l'annonce immédiatement, à la période achéménide, puis, plus tard, le temple de Kingavar, le Tag-Bostam, et enfin les palais, la forteresse et les digues qu'Adéchir Ier, Chapour, ou leurs successeurs, ont fait construire dans la Suziane.

L'ART ANTIQUE

DE LA PERSE

PREMIÈRE PARTIE

MONUMENTS DE LA VALLÉE DU POLVAR-ROUD

PREMIÈRE DYNASTIE ACHÉMÉNIDE [1]

§ I. MÉCHED-MOURGAB — MADÉRÈ-SOLEÏMAN — PASARGADE. — § II. TAKHTÈ-MADÉRÈ-SOLEÏMAN. — § III. TOMBEAU DE CAMBYSE — TOMBEAU PROVISOIRE DE NAKHCHÈ-ROUSTEM. — § IV. PALAIS DE CYRUS. — § V. GABRE MADÉRÈ-SOLEÏMAN. — § VI. DISCUSSION DES FORMES ARCHITECTURALES DES MONUMENTS DE MÉCHED-MOURGAB — GÉNÉALOGIE DE CYRUS — CONCLUSION.

§ I

Distinction entre Méched-Mourgab et la Pasargade des auteurs grecs. — Identification proposée pour le site de Méched-Mourgab.

Les Persans désignent sous les noms de Méched-Mourgab et de Madérè-Soleïman (Pl. I et II) deux petits villages de la plaine du Polvar situés auprès de ruines fort anciennes que l'on rencontre sur la route d'Ispahan à Chiraz, à la descente des plateaux de Sourmek et de Dehbid. Jusqu'à ces dernières années, on

1. Je comprends dans la première dynastie Achéménide les descendants directs de Cyrus, et dans la deuxième les successeurs de Darius. Les aïeux de ces rois étaient des princes feudataires de la Médie qu'il convient de grouper en famille plutôt qu'en dynastie.

ne mettait pas en doute que ces ruines, dont l'origine achéménide est incontestable, ne fussent les derniers vestiges de Pasargade, la ville sainte, où reposait encore, au temps de l'expédition d'Alexandre, le corps du grand Cyrus.

M. Lassen d'abord, M. Oppert plus tard, ont combattu cette identification et démontré que l'on devait rejeter le site de Pasargade à l'est de Chiraz dans les environs de Fésa ou de Darabdjerd. De nombreux arguments, déduits de l'étude comparée des textes grecs et de l'inscription trilingue de Bisoutoun, militent en faveur de cette dernière hypothèse. M. Oppert fait observer avec juste raison que Ptolémée place Pasargade [1] (la Pisiyakada des inscriptions cunéiformes) à l'est-sud-est de Persépolis, tandis que Méched-Mourgab est situé au nord-nord-ouest du Takhtè-Djemchid. Il fait encore remarquer que des rivières distinctes, au témoignage de tous les auteurs anciens, arrosaient Persépolis et Pasargade. Comme Madérè-Soleïman et le Takhtè-Djemchid se trouvent tous deux sur les rives du Polvar, on serait amené à admettre, si l'on persistait à voir dans les monuments de Madérè-Soleïman les ruines de Pasargade, que le Takhtè-Djemchid ne correspond pas aux palais de Persépolis [2]. Je ne discuterai pas à nouveau cette question, elle me paraît résolue. Je me bornerai seulement à faire observer que si Pasargade et Persépolis avaient été respectivement situées dans les vallées de Méched-Mourgab et de la Merdach, distantes à peine l'une de l'autre de quarante kilomètres, le Polvar-Roud, un simple ruisseau, aurait dû suffire à l'alimentation des deux capitales du royaume : hypothèse inadmissible en Perse, dans une contrée où les terres fertilisables et les eaux d'irrigation sont si rares que la prospérité d'une cité importante entraîne fatalement la ruine de toutes les villes voisines.

Indépendamment de ces considérations géographiques, il est un argument tiré de l'histoire des expéditions d'Alexandre qui tranche cette question d'une manière définitive.

A son retour des Indes, Alexandre, accompagné seulement de la cavalerie des hétaires, de troupes légères et de quelques archers, regagna par étapes les frontières de la Perse [3]. Pendant la durée de ce pénible voyage les soldats endurèrent de cruelles souffrances [4], et moururent en grand nombre de fatigues et de privations.

1. Dans quelques éditions, le même mot est orthographié Πασάρχαχα.

2. Voir, pour plus de détails, le savant article de M. Oppert, publié dans le *Journal asiatique*, année 1871, T. XIX, p. 548.

3. Arrien, L. VI, ch. 21-22, 29 (édition Müller). Je renvoie, sauf avis contraire, pour tous les auteurs grecs, à l'édition Carolus Müller.

4. Strabon, L. XV, ch. 2, §§ v et vi (*les Indes et la Perse*), et Diodore de Sicile, L. XVII, ch. 105.

Dès qu'il eut atteint la Kirmanie, le roi envoya des émissaires prévenir les satrapes de son retour[1], et ce ne fut qu'à l'arrivée des secours et des guides qu'il put se remettre en route. Il s'arrêta à Pasargade[2], fit réparer le tombeau de Cyrus, et arriva enfin à Persépolis[3].

Dans le cas où le monument funèbre du fondateur de l'empire perse eût été situé sur les rives du Polvar, le conquérant macédonien eût été forcé, s'il eût voulu le visiter avant de revenir à Persépolis, d'abandonner, dans les circonstances les plus critiques, les *seuls chemins de caravane* (Pl. I) qui de la Kirmanie se dirigent, par Forg ou Saïd-Abad, sur Darab, Chiraz et Persépolis, de remonter vers le nord et de se jeter sans profit dans les déserts inexplorés limitant à l'est la plaine de Méched-Mourgab.

Quand on a visité les lieux et quand on a pu apprécier les difficultés de tout ordre que durent surmonter les Grecs à leur retour en Perse, on ne peut admettre qu'Alexandre ait commis de gaieté de cœur une pareille folie. On ne peut pas supposer non plus que les troupes macédoniennes se soient égarées dans le désert, puisqu'elles avaient trouvé, à dix étapes en avant de Pasargade, les vivres envoyés par les satrapes pour les ravitailler[4].

A mon avis, la ville dont les ruines couvrent la vallée du Polvar fut construite par Cyrus, sur les confins de la Perse et de la Médie, quand ce prince devint, à la suite de sa victoire sur Astyage, roi des Perses et des Mèdes, et fut délaissée lorsque Darius fonda Persépolis dans la superbe plaine de la Merdach. Ces déplacements de capitales, conséquences des modifications politiques apportées à l'état d'un pays, sont trop dans le caractère du peuple iranien pour surprendre quiconque connaît l'histoire de la Perse. Des raisons du même ordre engagèrent plus tard Darius et les princes sassanides à transporter successivement le siège du gouvernement de Persépolis, à Suse, Ecbatane, Ctésiphon, Chouster, et les dynasties musulmanes à prendre tour à tour pour capitales les principales villes de la Perse.

L'identification que je propose résultera non seulement de l'examen géographique du site de Madérè-Soleïman, mais de l'étude des ruines dont je vais entreprendre la description.

1 et 4. Diodore de Sicile, XVII-105.

2. Alexandre avait visité une première fois Pasargade avant son départ pour les Indes (Strabon, XV, ch. 3, § VII).

3. Arrien, L. VI, ch. 29, et L. VII, ch. 1.

§ II

Takhtè-Madérè-Soleïman. — Description du monument. — Procédés de construction. Marques d'ouvriers. — Ce monument n'a pas été terminé. — Destination du Takhte.

Le premier monument que l'on aperçoit, en descendant du plateau de Dehbid (Pl. II), est un immense soubassement adossé à une colline s'avançant dans la plaine en forme d'éperon (fig. 1). Cette construction, connue dans la contrée sous le

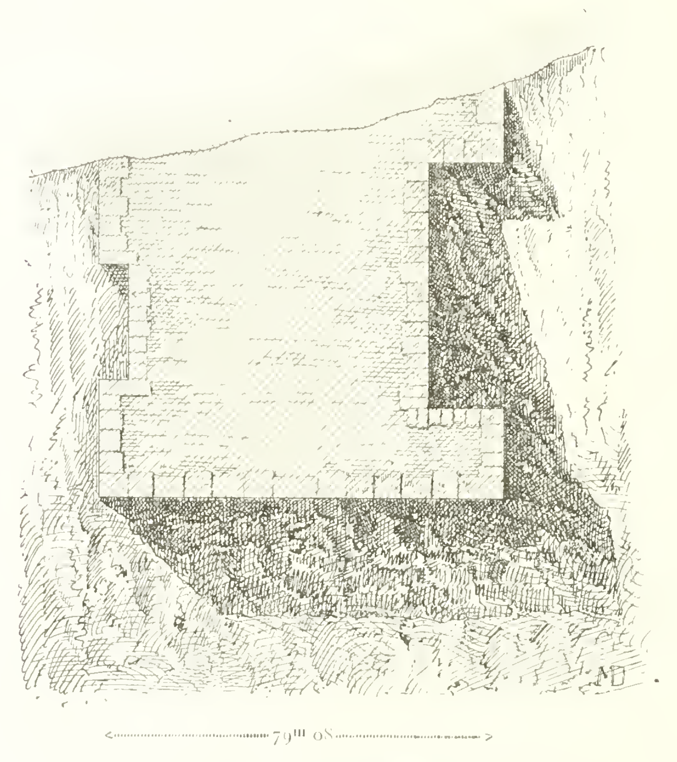


Fig. 1. — Plan du Takhtè-Madérè-Soleïman.

nom de Takhtè-Madérè-Soleïman (Trône de la mère de Salomon), est composée de pierres colossales (fig. 2) assemblées sans mortier, mais reliées autrefois entre elles par des crampons en double queue d'aronde (Pl. III et Pl. IV).

Ces scellements devaient être métalliques; le désir sauvage de se procurer un morceau de fer ou de bronze peut seul expliquer le travail patient entrepris par

les gens qui ont écorné les angles supérieurs de toutes les pierres [1], afin de mettre à nu et de se procurer quelques-uns de ces crampons.

Examinons en détail les pierres de l'édifice.

Les parements vus ont des aspects très divers (Pl. IV).

Les plus nombreux, A, à peine ébauchés, sont entourés d'une double ciselure qui rappelle nos appareils à refends et bossages (fig. 3).

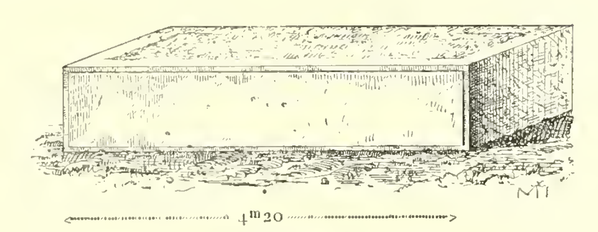


Fig. 2. — Pierres du soubassement.

Parfois encore le ravalement commencé n'a pas été achevé. C'est dans cet état que se présentent les parements des blocs B et C.

D'autres pierres enfin D sont finement bouchardées; la ciselure est nette et les arêtes vives : le travail, dans ce cas, est terminé (fig. 3).

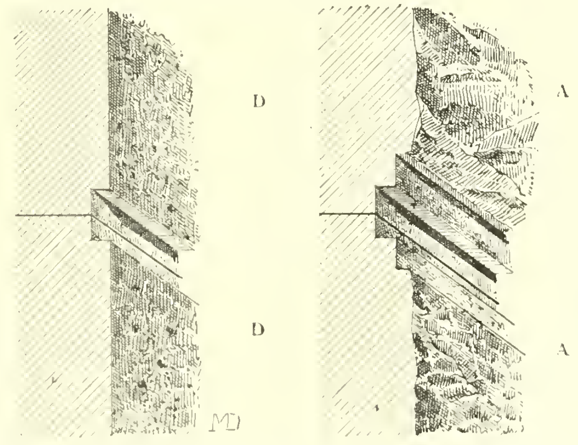


Fig. 3. — Coupes du parement extérieur du Takhte sur des parties ébauchées A et terminées D.

Les tailleurs de pierre ont pris soin, dirait-on, de laisser un échantillon de toutes les phases du travail.

Les blocs étaient dégrossis sur chantier, puis les ouvriers ébauchaient le parement définitif sur une largeur de $0^{m}45$, afin de faciliter le ravalement final, et terminaient cette première opération en relevant la ciselure qui devait servir de

1. Ces trous, dont quelques-uns atteignent $0^{m}25$ de profondeur, sont très visibles sur la photographie de ce soubassement (Pl. III) et sur celles des degrés du Gabre Madérè-Soleïman (Pl. XIX). Les traces de semblables mutilations se trouvent sur de nombreux monuments grecs et romains.

repère au moment de la pose. Quand le montage était terminé, le bossage était enlevé au ciseau et la taille parachevée à la grosse et à la fine boucharde.

Ces artifices de construction étaient excellents parce qu'ils permettaient de monter avec une grande régularité les parements verticaux, tout en laissant les pierres à peine dégrossies. En agissant de la sorte, les appareilleurs parvenaient, en effet, sans nuire à la parfaite verticalité de la façade, à prévenir les accidents qui n'eussent pas manqué de se produire le long des arêtes pendant les opérations laborieuses du levage.

M. Choisy, ingénieur en chef des ponts et chaussées, a décrit avec une extrême précision quelques-uns des procédés de construction en usage chez les Grecs du VIe au IVe siècle avant notre ère[1]. On pourrait suivre sur le soubassement de Méched-Mourgab les explications fournies par ce savant.

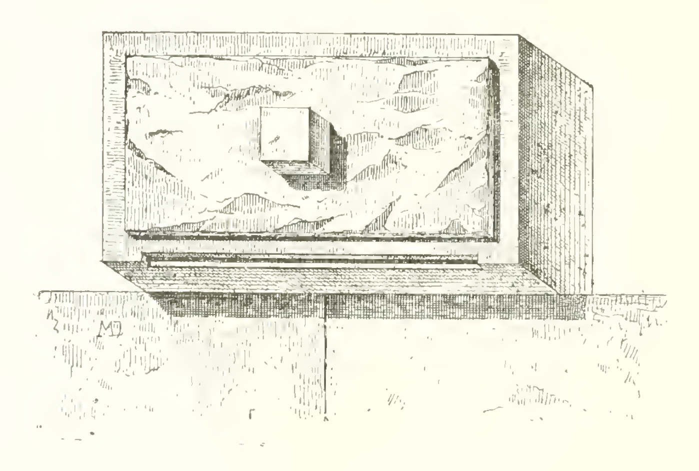


Fig. 4.

Dans le refend préparé avant la pose on doit voir la rainure directrice creusée dans les pierres d'assises composant le stylobate du temple Ségeste ou encadrant les panneaux de plusieurs édifices de la même époque (fig. 4 et 5); les parements, à peine débrutis, représentent les bossages de ces monuments.

La ciselure entourant le panneau bouchardé et terminé n'est, en Grèce comme en Perse, que la mise en évidence, la dernière trace du travail. Cette disposition paraît particulière au Takhtè-Madérè-Soleïman et n'est reproduite sur aucun autre monument de la région; en général, les parements sont unis. On ne peut que louer à cet égard le goût délicat des constructeurs perses. Le monument du Takhte ne valait que par la masse des pierres mises en œuvre (fig. 2), il convenait

1. Choisy, *l'Art de bâtir chez les Romains*, p. 107 et suiv.

de ne pas la dissimuler et de rompre, par les refends de l'appareil, la monotonie

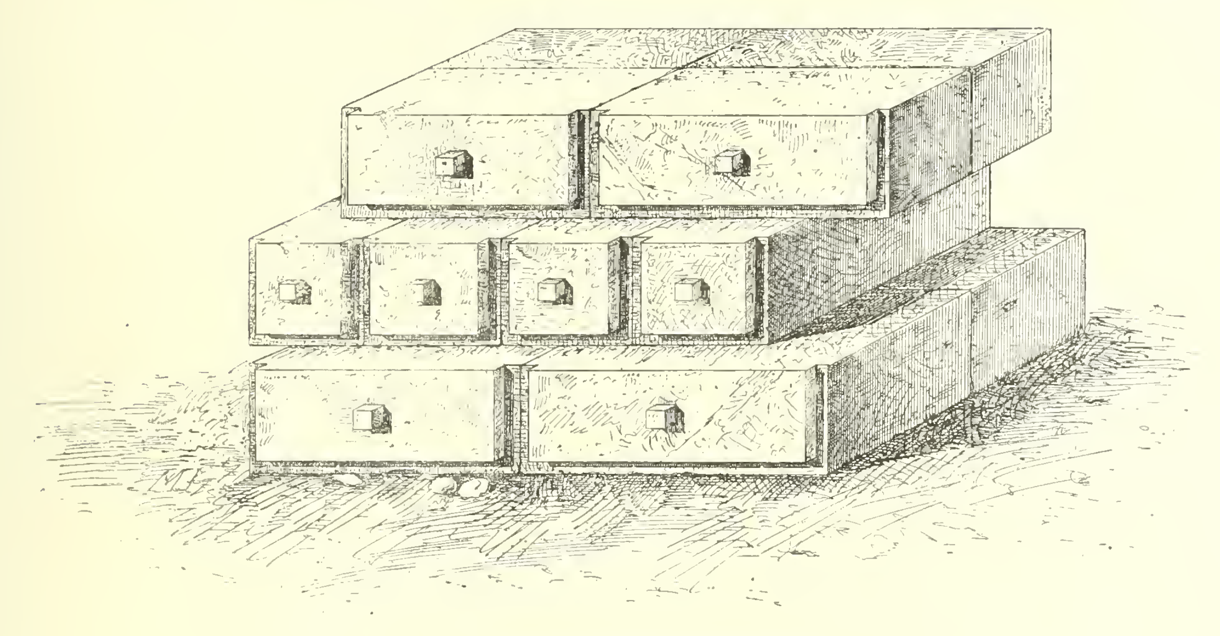


Fig. 5. — Murs des fortifications du Pirée.

des grandes surfaces planes de ce soubassement. A Persépolis, au lieu de monter le

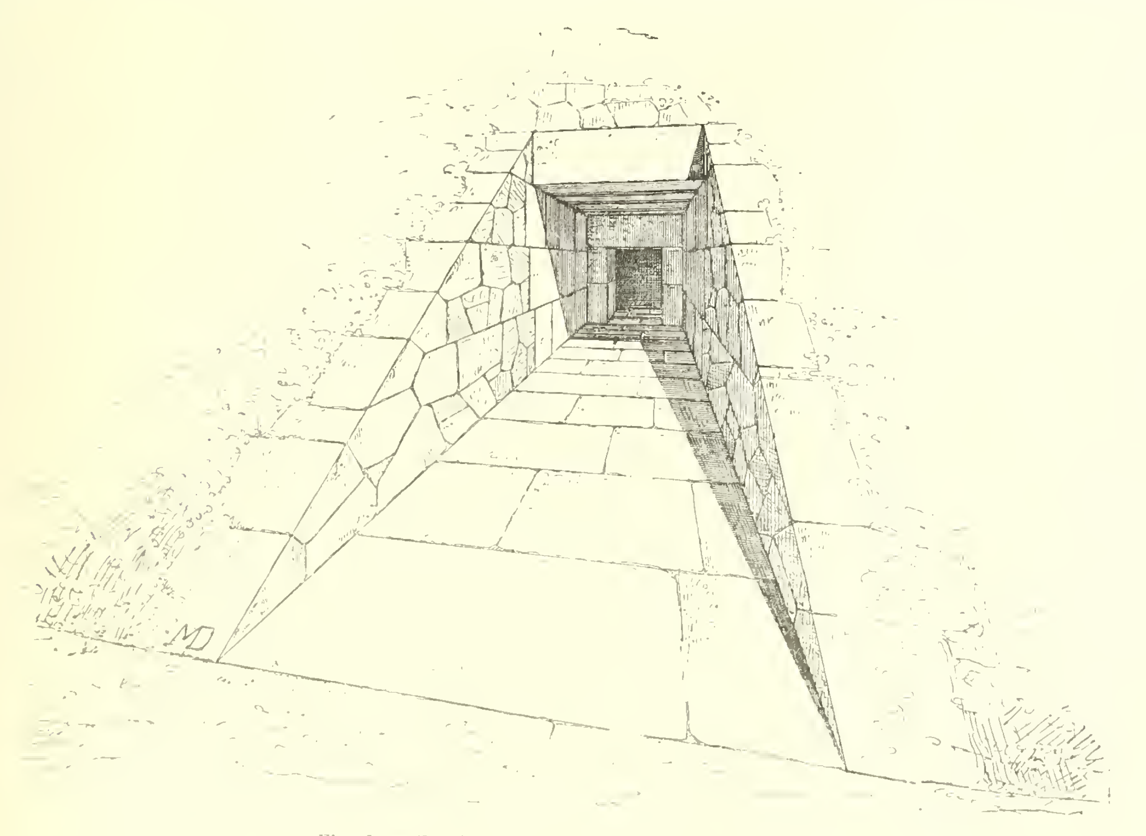


Fig. 5. — Entrée de l'un des tombeaux des rois de Lydie.

mur de soutènement qui supporte les palais par assises régulières, l'architecte voulut

utiliser sans perte les beaux matériaux approvisionnés, adopta un appareil irrégulier et brisa les joints en tous sens. Un léger refend eût accusé ce défaut de symétrie; on s'efforça, au contraire, de le faire disparaître en donnant à tout le parement une grande uniformité d'aspect. Les autres monuments sont ornés de moulures et de sculptures; le procédé décoratif employé au Takhte était donc inadmissible.



Fig. 7. — Coupe transversale de la base du Takhtè-Madérè-Soleïman.

Examinons à leur tour les lits et les joints. Les faces des lits ont été taillées au ciseau sur une largeur de $0^{m}21$, tandis que le milieu a été bouchardé après coup : le cadre, en léger relief sur le fond, constitue une surface facile à dresser dans un plan horizontal, et par conséquent une excellente assiette pour recevoir les maçonneries supérieures (Pl. IV).

Les assises, posées sur leur lit de carrière, forment des rangées alternées de carreaux et de boutisses; le remplissage intérieur est exécuté en moellons maçonnés à sec et arasés suivant des plans horizontaux faisant suite à ceux des pierres de taille (Pl. IV). C'est l'application d'une méthode excellente de construction que les Lydiens paraissent avoir pratiquée bien avant les Perses, c'est-à-dire dès le VIIIe siècle avant notre ère [1] (fig. 6).

Le parement intérieur est vertical; toutefois, afin de donner à la base un certain empattement, on a monté, comme dans les Propylées d'Athènes ou les murs

1. Choisy, *Notes sur les tombeaux lydiens de Sardes*. Revue archéologique (1876).

des fortifications du Pirée (fig. 5), les assises inférieures en légère retraite les unes au-dessus des autres (fig. 7).

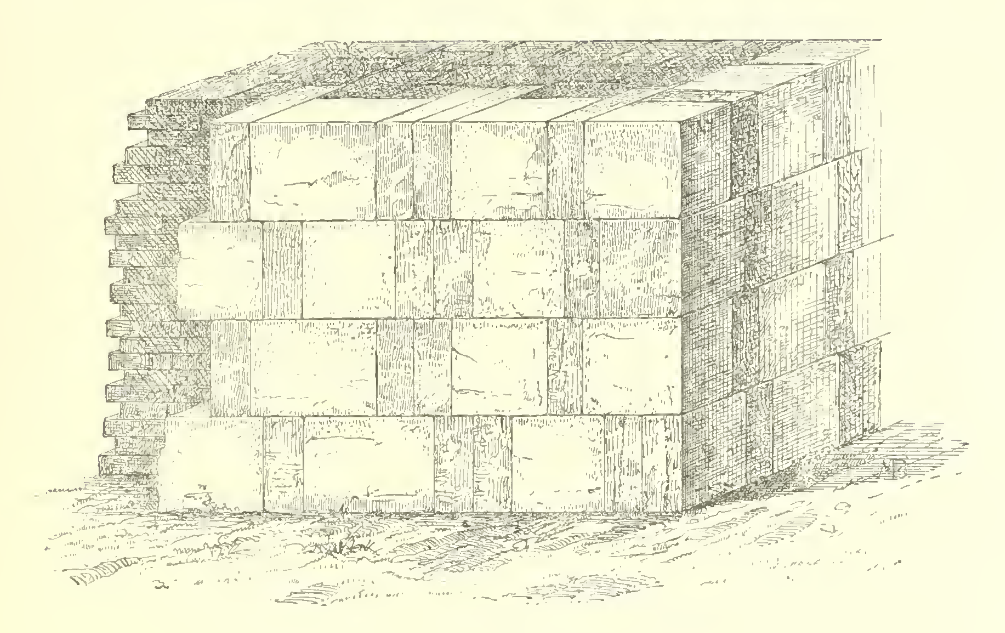


Fig. 8. — Mur de soutènement assyrien. Élévation.

Ces caractères particuliers du Takhte sont d'autant plus intéressants à constater que les Ninivites, en pareil cas, procédaient d'une tout autre manière que les Iraniens.

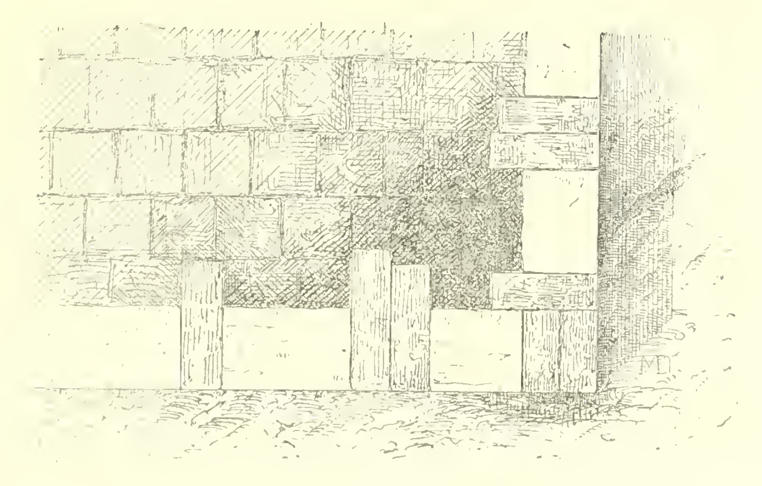


Fig. 9. — Mur de soutènement assyrien. Plan.

Les soubassements retrouvés à Khorsabad (fig. 8 et 9) et à Kouyoundjik (fig. 10) sont montés d'aplomb à l'extérieur, et suivant un fruit régulier à l'intérieur. De longues boutisses en délit, disposées avec une certaine symétrie, clouent en quelque sorte le revêtement au corps de la maçonnerie exclusivement composée

de briques crues. Les pierres ne sont reliées entre elles par aucun crampon, et on ne remarque pas de détail de construction laissant supposer que la taille fût terminée après la pose [1].

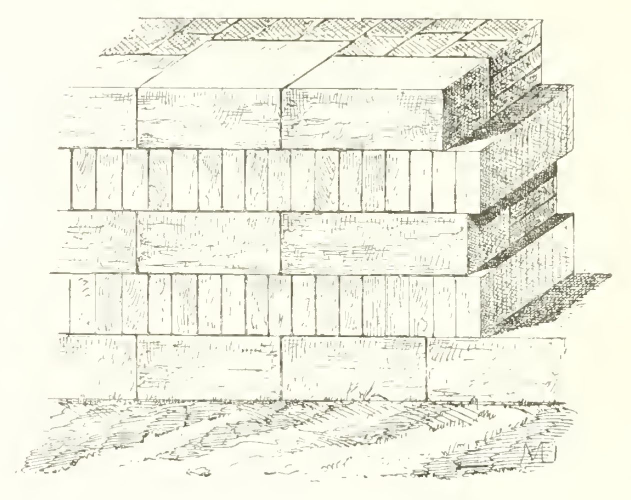


Fig. 10. — Mur de soutènement assyrien.

On peut même signaler cet usage d'intercaler par principe des boutisses en

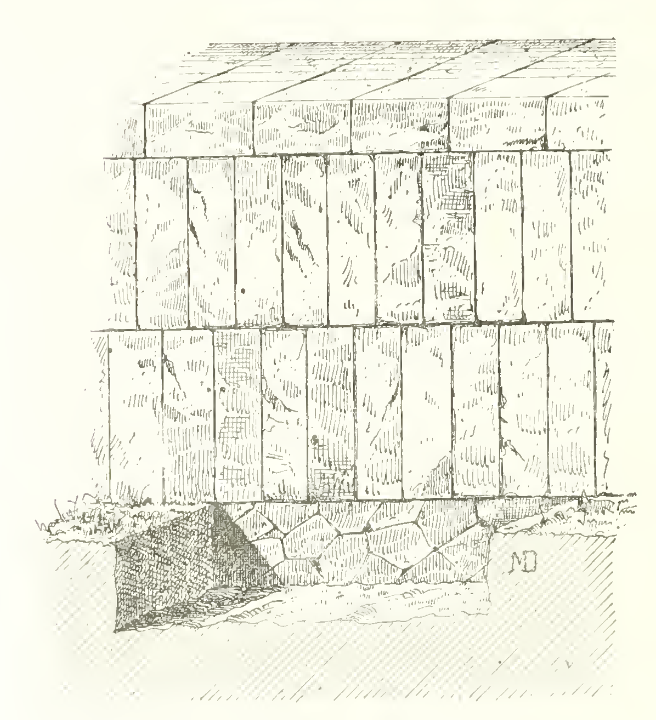


Fig. 11. — Mur de soutènement sassanide à Awas.

délit dans les maçonneries assisées comme spécial aux anciens peuples de l'Asie. Les murs du temple de Salomon relevés par Hérode et les revêtements d'un canal

1. Place, *Ninive et l'Assyrie.*

d'irrigation construit sous le règne des princes Sassanides (fig. 11), que j'ai retrouvés en amont d'Awas en Suziane, furent bâtis dans ces conditions.

Sur la majeure partie des parements inachevés du Takhte se trouvent des signes (fig. 12) qui n'appartiennent à aucun alphabet. Ces figures, grossièrement

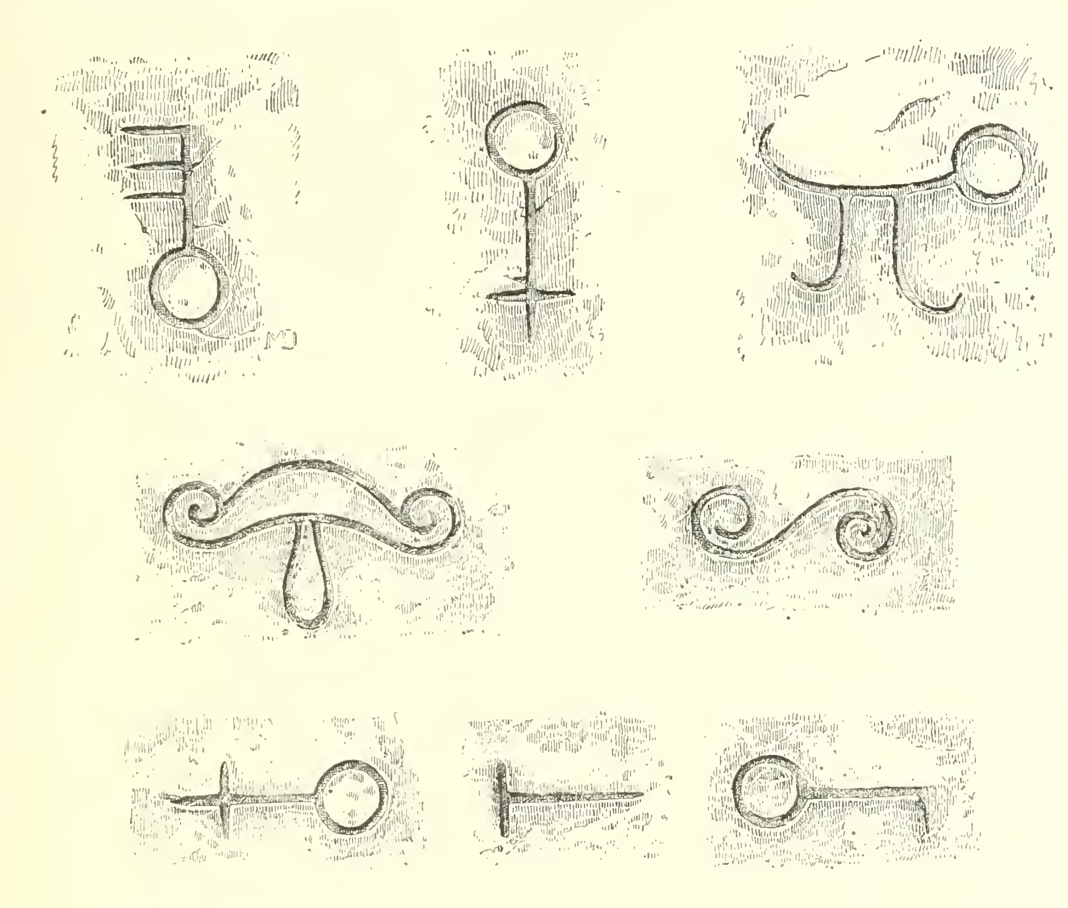


Fig. 12.

gravées en creux, étaient sans doute laissées par les ouvriers tailleurs de pierre pour servir de base au règlement des comptes. On voit des marques tout à fait semblables à celles du Takhte sur les briques émaillées provenant des murs d'Ecbatane et sur les rochers de Bisoutoun[1] (fig. 13), ce qui tendrait à prouver que les ouvriers employés à la construction du Takhte étaient Perses ou Mèdes[2].

1. Loftus, *Chaldæ and Suzian.*

2. M. Choisy (*l'Art de bâtir chez les Byzantins*, page 171) a relevé de nombreuses marques d'ouvriers sur des monuments grecs, ioniens et byzantins. La coutume de marquer les pierres, dont je retrouve les traces en Perse, paraît être d'origine grecque. Elle se répandit sur les côtes de la Méditerranée, mais ne devint jamais d'un usage général en Occident. Ces marques nous révèlent un mode de comptabilité spécial en harmonie avec les instincts et les aptitudes de la race hellénique. Il semble, en effet, que l'ouvrier grec était d'ordinaire payé à la tâche, et non à la journée, comme le furent au contraire les ouvriers romains et gallo-romains.

Le soubassement de Madérè-Soleïman n'a jamais été terminé; la preuve en est facile à faire : elle ne résulte pas précisément de l'imperfection des parements (les plus beaux édifices de la Grèce, les Propylées, le grand temple d'Éleusis, par exemple, offrent des anomalies semblables), mais de l'état des assises supérieures.

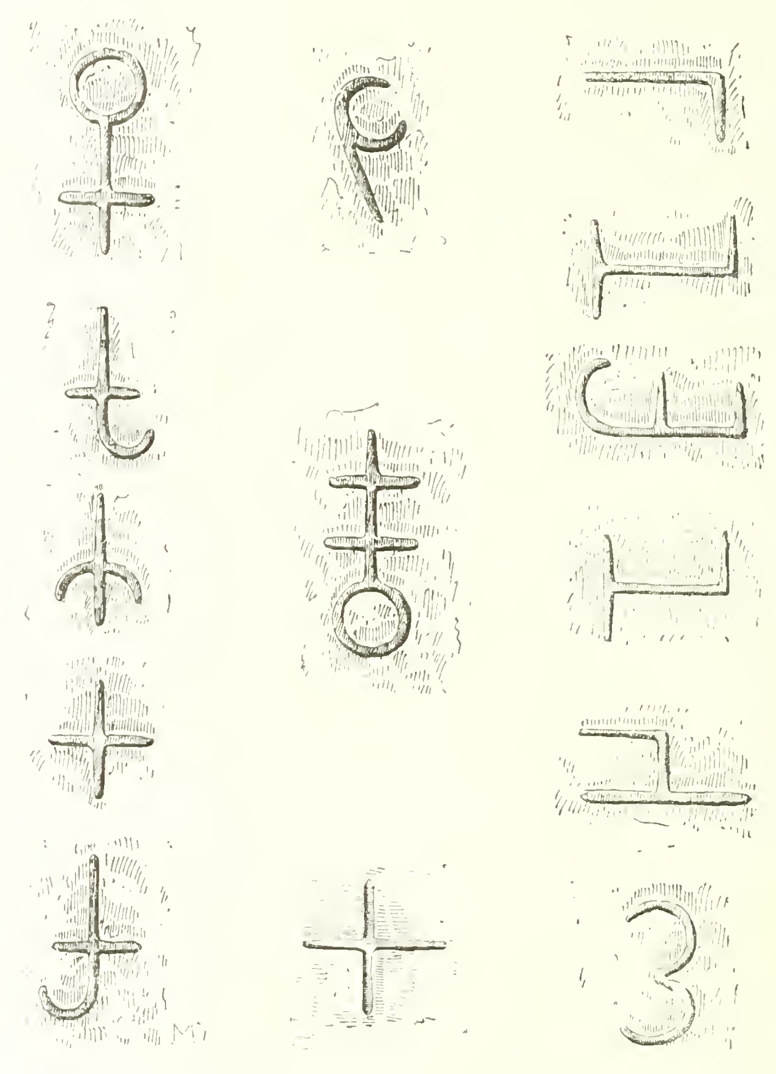


Fig. 13.

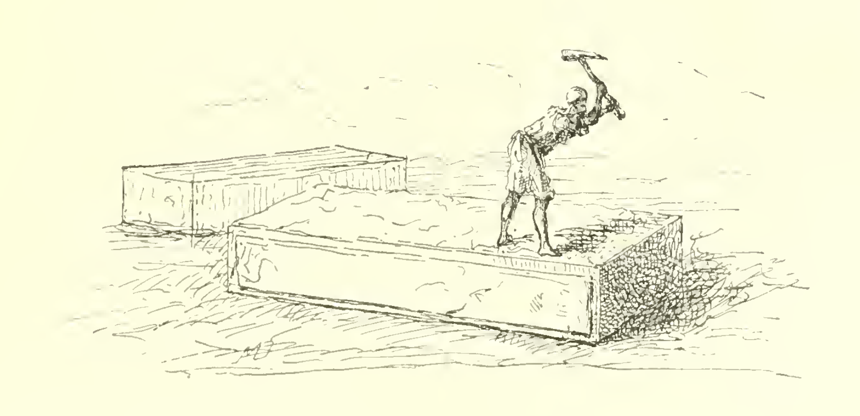
A côté de pierres terminées sur toutes leurs faces, et dans lesquelles on n'a pas préparé les scellements des crampons, on en rencontre quelques autres dont les lits ou les joints même sont à peine ébauchés (Pl. IV). Il serait difficile de décider si cette pratique de ne tailler sur chantier et avant le levage que les faces destinées à être mises en contact avec celles des pierres déjà posées, était la conséquence de précautions nouvelles prises en vue de ménager les arêtes; mais ce qu'il est permis d'affirmer, c'est qu'il n'était matériellement pas possible de continuer les travaux

avant d'avoir réglé les lits ou les joints laissés à l'état d'ébauche, et, par conséquent aussi, que cet édifice a été abandonné en cours de construction.

On admet généralement que les monuments de la plaine du Polvar ont été élevés sous le règne du grand Cyrus : la discussion de leur forme architecturale, que je suis forcé de rejeter après leur description, fournira des preuves irrécusables de cette origine. J'ai donc été amené à penser que le renvoi des ouvriers dut coïncider avec un grave événement politique qui se produisit en Perse avant l'époque de Darius et dont le contre-coup se fit sentir à Méched-Mourgab.

Selon toute probabilité, Cyrus, en bâtissant le Takhte, se proposait d'élever une base digne des nouveaux palais qu'il avait le projet de construire à Madérè-Soleïman. Ses longues guerres l'empêchèrent de donner une impulsion vigoureuse aux travaux, et la mort vint le surprendre avant qu'il n'eût pu terminer cette grande œuvre. Les chantiers, abandonnés sous le règne si agité de Cambyse, furent définitivement désertés, lorsque Darius, reprenant le projet de Cyrus, l'agrandit à la mesure de son nouveau royaume et fit bâtir le soubassement des palais de Persépolis.

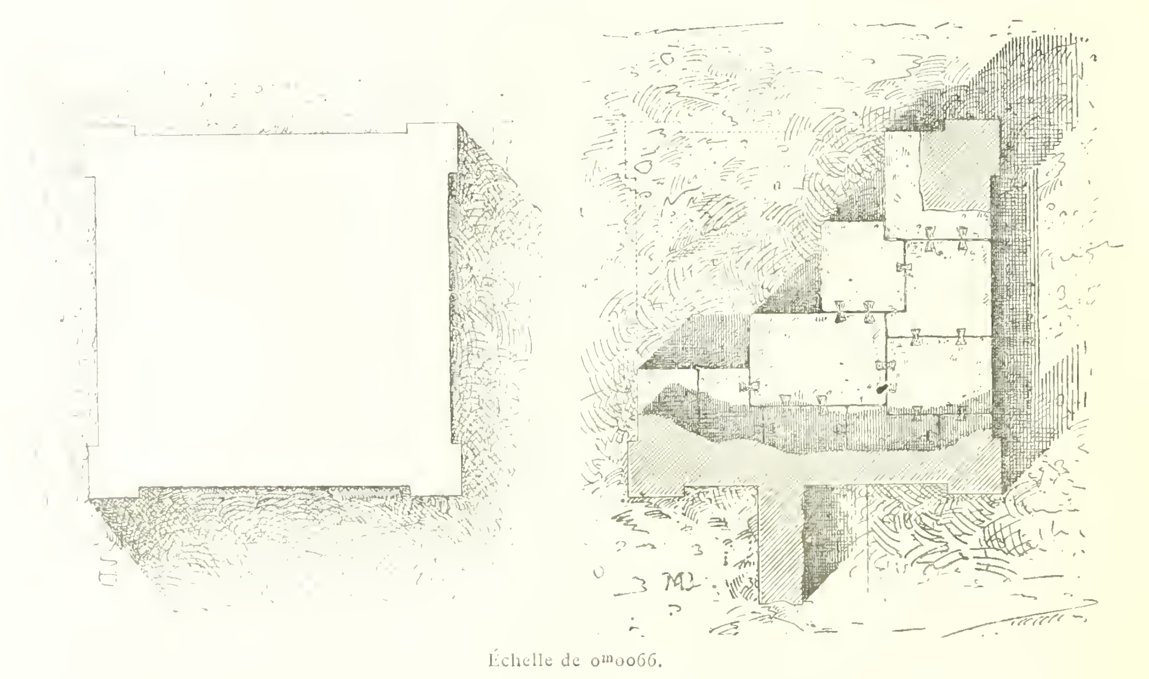
Le Takhtè-Madérè-Soleïman serait donc le premier modèle de la terrasse du Takhtè-Djemchid, et l'interruption des travaux se rapporterait exactement à l'époque où finit l'architecture du premier royaume, par conséquent aussi au moment où Darius fonda la ville d'Istakhar, à l'entrée de la plaine de la Merdach.



§ III

Tombeau de Cambyse, tours de Méched-Mourgab et de Nakhchè-Roustem ; analogies entre ces monuments et les tombeaux lyciens. — Description, d'après Aristobule, du tombeau de Cyrus. — Identification de la tour de Méched-Mourgab avec le tombeau de Cambyse l'ancien, de la plaine du Polvar avec le champ de bataille de Pasagarde, et de Méched-Mourgab avec la ville de Marrhasium ou Pasagarde, fondée par Cyrus à la suite de sa victoire sur Astyage.— Tombeau provisoire de Nakhchè-Roustem. — Dispositions prises pour faciliter l'entrée et la sortie des sarcophages, ainsi que le changement des inscriptions placées au-dessus de la porte du tombeau.

A une faible distance du soubassement de Madérè-Soleïman s'élève la façade d'un petit édifice ruiné (Pl. V) qu'il eût été difficile de reconstituer, s'il n'en existait une reproduction fort bien conservée au-devant des tombes royales de Nakhchè-



Échelle de $0^{m}0066$.

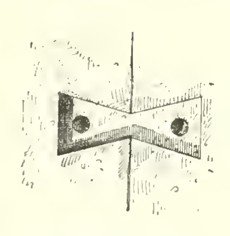
Fig. 14. — Plan du tombeau provisoire.

Fig. 15. — Plan du tombeau de Cambyse.

Roustem (Pl. VI). Les plans de ces deux constructions, les élévations, les détails d'architecture, sont presque superposables : la description de l'un des deux monuments s'appliquera donc au second (fig. 14, 15, 17, 18).

Tous deux sont carrés en plan et construits en pierres calcaires assemblées

sans mortier, mais reliées, comme celles du Takhte, par des crampons en double queue d'aronde (fig. 15, 16 et 20). Leur forme générale est celle d'une tour carrée pleine à la base. La partie supérieure des deux édifices est occupée par une salle très simple d'aspect (fig. 19) : le plafond est formé de belles dalles juxtaposées, les murs sont nus, les coins arrondis. On ne peut trop louer le soin avec lequel le raccord et la liaison des murs ont été étudiés. L'appareil des angles est composé d'assises alternées de longues boutisses et de carreaux taillés en équerre rattachés aux pierres voisines par de nombreux crampons (fig. 20). Cette combinaison est excellente et dénote chez le constructeur une connaissance approfondie de l'art de bâtir. Une porte de dimensions restreintes met cette pièce en communication avec l'extérieur. Dans l'épaisseur de la dalle qui forme le seuil, mais à la tour de Nakhchè-Roustem seulement, on a ménagé deux glissières parallèles dressées suivant un plan incliné



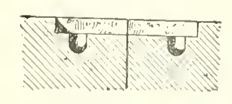
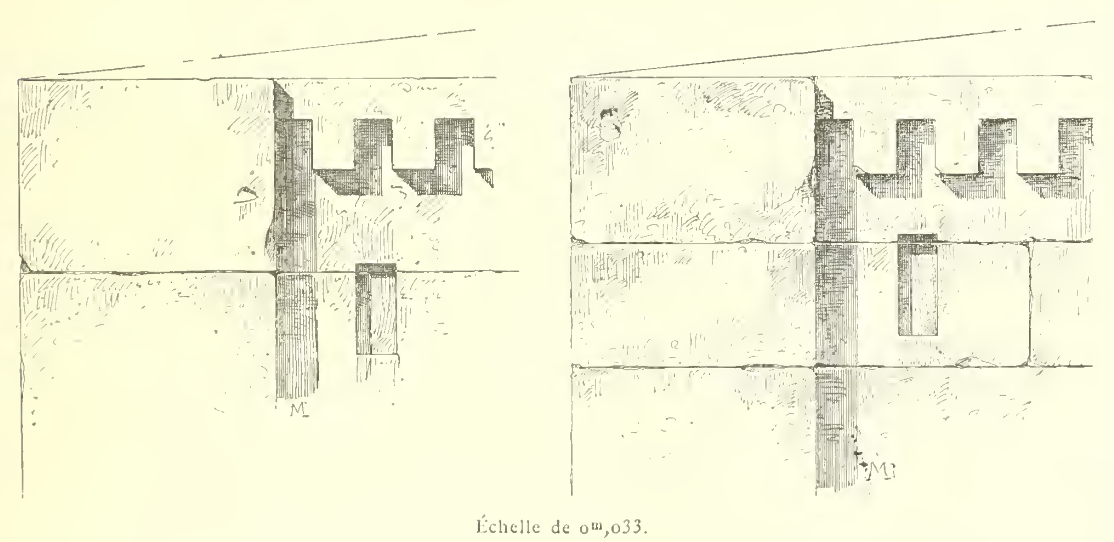


Fig. 16. — Détail de l'excavation préparée pour recevoir les queues d'arondes.



Échelle de $0^{m},033$.

Fig. 17. — Détail de la corniche du tombeau provisoire.

Fig. 18. — Détail de la corniche du tombeau de Cambyse.

et disposées de manière à faciliter l'entrée d'objets très lourds dans ce petit édifice. Un escalier dont les fondations et les arrachements sont encore visibles conduisait jusqu'à la porte (fig. 19 et Pl. V, VI et XI).

A l'extérieur, des piliers saillants renforcent les angles de la construction (Pl. V et VI). Le couronnement est constitué par un ornement denticulé formant corniche ; les fausses baies que l'on remarque autour de l'édifice ont été exécutées en basalte très noir afin de simuler des ouvertures réelles ; elles sont entourées

d'un double encadrement reposant sur un accoudoir. Ces fenêtres constituent à elles seules l'ornementation très sobre de la tour. Les alvéoles rectangulaires distribuées avec symétrie sur les quatre faces devaient indiquer par leur profondeur l'épaisseur de la pierre à enlever au moment du ravalement; leur rôle constructif ne saurait être autrement déterminé. On les a conservées par économie, ou peut-être

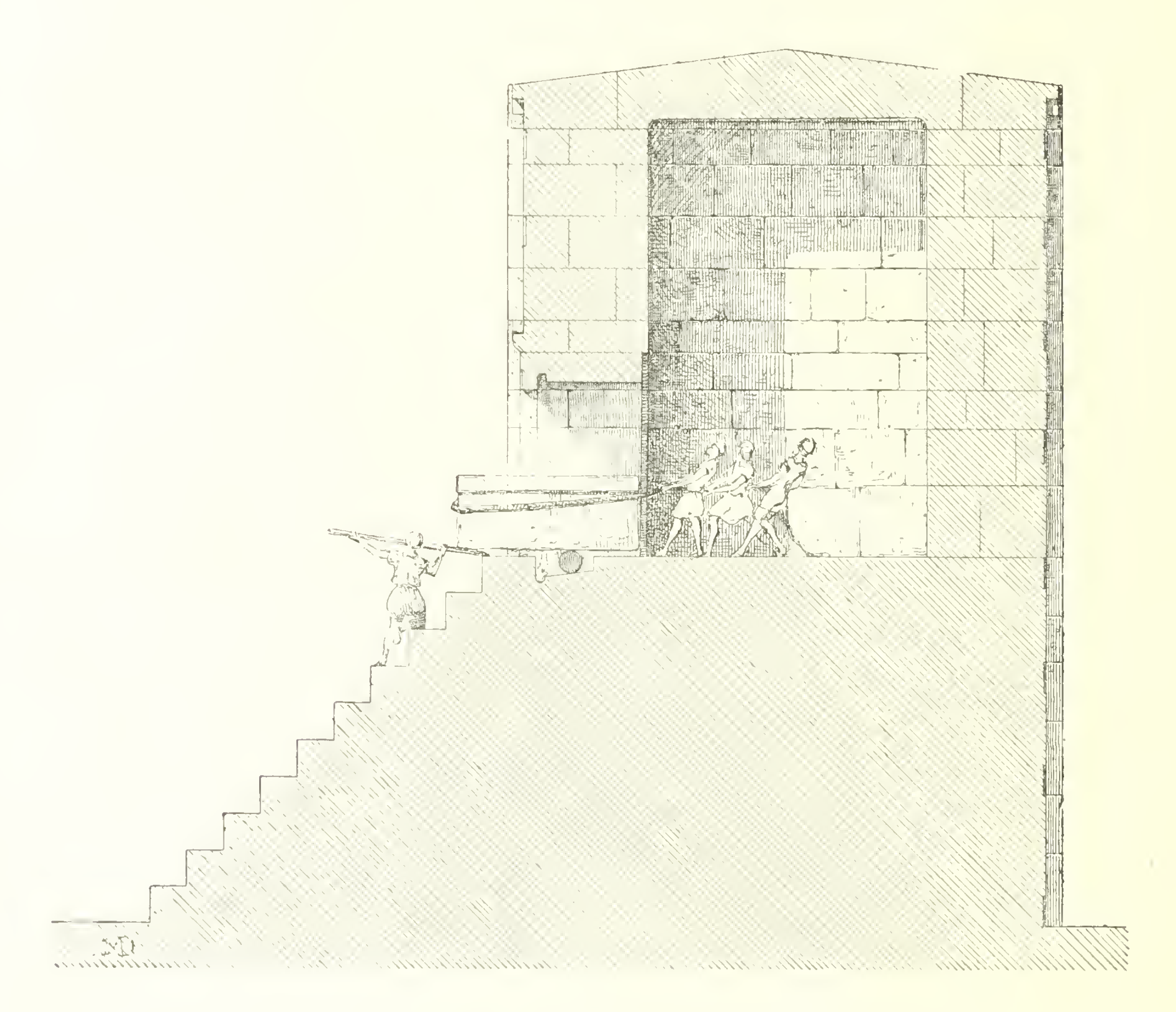


Fig. 19. — Coupe transversale du tombeau provisoire.

Échelle de 0m,01 p. m.

pour enlever de la monotonie à de grandes surfaces lisses, au même titre que les ciselures du Takhte ou les tenons en pierre et les bossages retrouvés dans quelques monuments grecs, tels que les fortifications du Pirée (fig. 4 et 5).

Bien que les tours de Méched-Mourgab et de Nakhchè-Roustem paraissent avoir été appareillées par des Grecs, elles ne présentent, sauf l'ornement denticulé, aucune des formes architecturales généralement admises dans la Hellade. Elles ont,

au contraire, de grandes analogies avec les sépultures lyciennes, qui reproduisaient avec une rigoureuse exactitude l'image de tombes en bois fort anciennes [1] (Pl. VII).

En adoptant ce type, les Persans ne tombèrent pas dans l'exagération imposée en Lycie par le hiératisme funèbre, et, au lieu de s'attacher à copier servilement les détails des charpentes, ils donnèrent en pierre une traduction libre et ration-

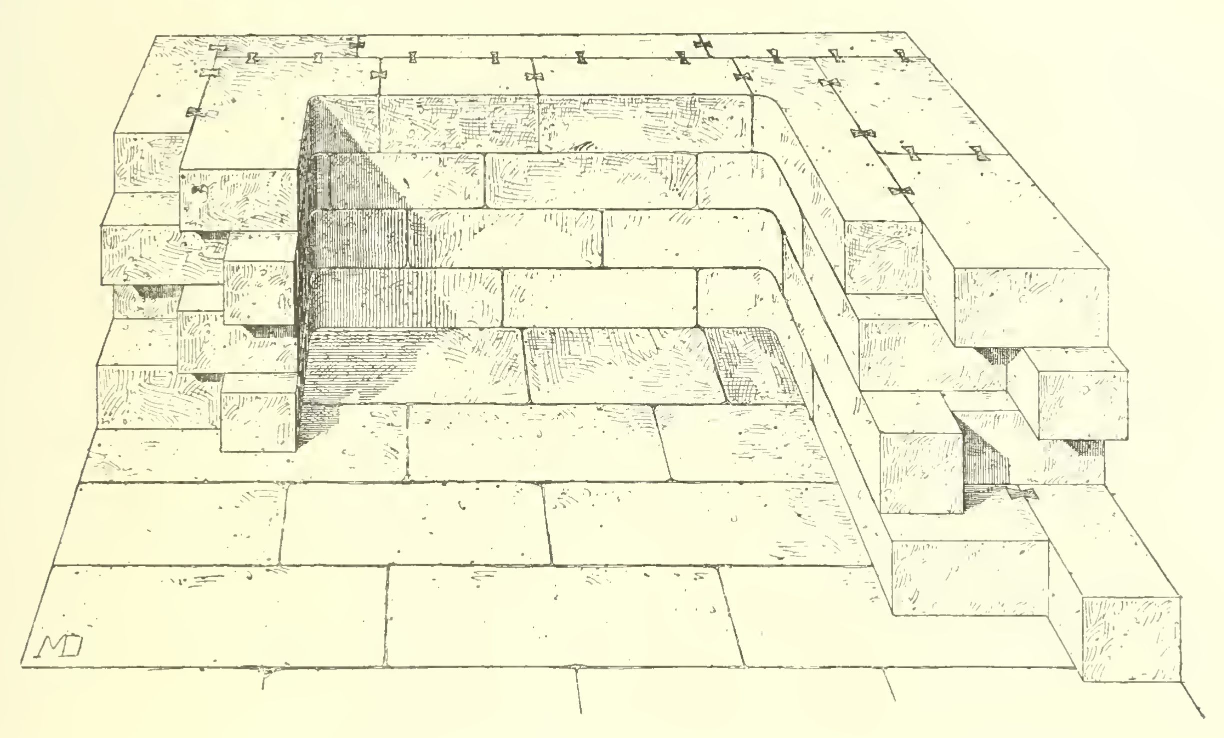


Fig 20. — Appareil du tombeau provisoire de Nakhchè-Roustem.

nelle du modèle en bois. Ils substituèrent, ainsi que l'avaient fait les Ioniens et les Lyciens eux-mêmes, à la corniche formée primitivement par les abouts des chevrons en grume la corniche denticulée, conservèrent, pour renforcer les angles, des piliers en pierre, image des anciens poteaux, dont le rôle dans un édifice en pierre pouvait être aussi rationnellement expliqué que dans une construction ligneuse, laissèrent subsister les fausses fenêtres, et débarrassèrent le monument des traverses devenues inutiles qui rappelaient aux Lyciens les membres d'anciennes constructions en bois, mais qui eussent été superflues et inexplicables

1. Voir les tombes de Telmissus, d'Antiphellus, d'Asperlæ, de Cyasse et de Myra (Texier, *Mission dans l'Asie-Mineure*, Pl. 169, 174, 176), et le tombeau des Harpies, dont il sera parlé ultérieurement.

dans un pays où jamais, avant Cyrus, on n'avait utilisé d'autres matériaux que les briques.

Pour faire bien comprendre le caractère des simplifications apportées par les Perses aux tombeaux lyciens, j'ai représenté en perspective une tour fictive dont les quatre faces sont les copies de la façade du tombeau de Telmissus, connu sous

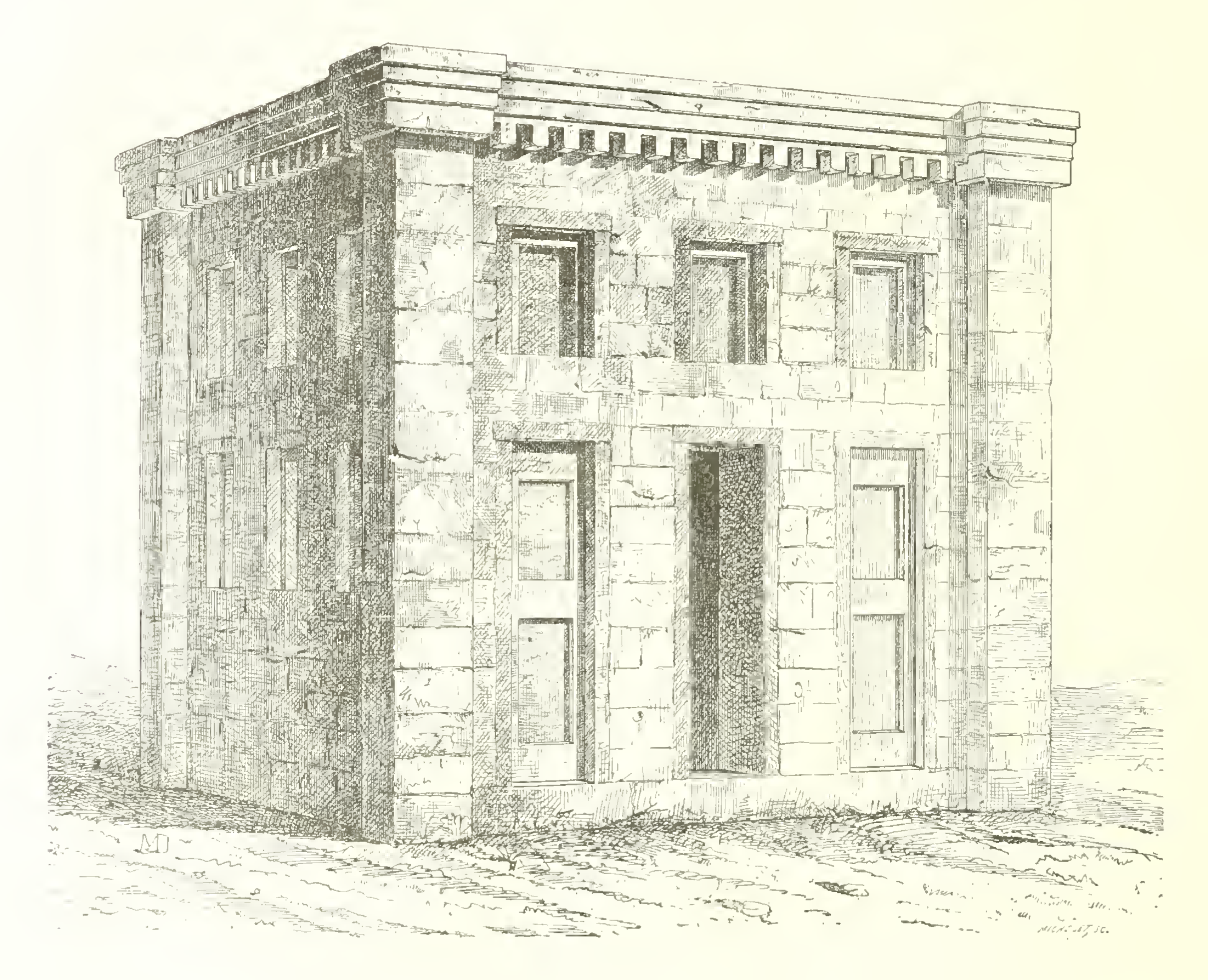


Fig. 21.

le nom de Tombeau du Chien[1] (Pl. VII), dépouillée des ornements caractéristiques des constructions en charpente (fig. 21). Les analogies que j'ai signalées s'accusent ainsi très franchement. La copie perse des tombeaux lyciens est même si fidèle que l'on ne peut hésiter à reconnaître dans les tours de Nakhchè-Roustem et de Madérè-Soleïman (Pl. VI et VIII) deux monuments funèbres, et non des temples

1. Les deux tombeaux de Telmissus, connus sous le nom de Tombeaux du Chien et « ΑΜΥΝΤΟΥ ΕΡΜΑΠΙΟΥ », sont mis en perspective d'après les géométraux et plans de Texier, *Mission en Asie-Mineure*, vol. III, plan; 174 et 169.

du feu, comme des traces de fumée retrouvées à l'intérieur des chambres l'avaient fait supposer à tort.



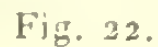


Fig. 22.



Fig. 23.

Le culte des Perses s'exerçait au grand jour, ainsi que nous l'apprennent les



Fig. 24.



Fig. 25.

auteurs grecs[1] et que le témoignent les antiques atech-ga de Nakhchè-Roustem et les pyrées représentés sur les bas-reliefs de Persépolis (fig. 46), sur les dariques[2]

1. Voir notamment Hérodote, I, 131; Strabon, XV, ch. 3, § XIII et XIV.
2. Collection des médailles de la Bibliothèque nationale.

(fig. 22 et 23) et sur les monnaies sassanides les plus anciennes [1]. Mais, dans le cas où cette règle n'aurait pas été générale, les prêtres n'auraient pas préparé, pour entretenir le feu sacré, une pièce bien close ne communiquant avec l'air extérieur qu'au moyen d'une porte basse et étroite.

Il est probable que les Perses avaient été amenés à choisir comme modèles de monuments funéraires les tombes lyciennes à cause de leur caractère spécial tout d'abord, et peut-être aussi parce qu'elles avaient elles-mêmes quelques analogies avec des constructions religieuses de la Babylonie et de la Suziane dont les formes hiératiques rappelaient celles des plus anciennes habitations de ces contrées.

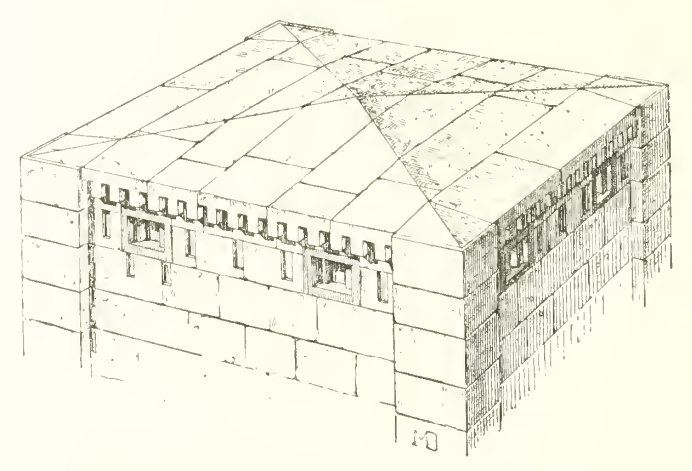


Fig. 26. — Plate-forme du tombeau provisoire.

En examinant un autel chaldéen reproduit sur le sommet d'une borne limitative de champ remontant au règne de Merodach-Wadin-Akhi (1228 avant J.-C.) (Pl. IX) [2] et les supports des pyrées représentés sur des dariques frappées par les satrapes de Suze postérieurement à l'expédition d'Alexandre (fig. 22 et 23), je m'étais même demandé si les deux tombeaux de Méched-Mourgab et de Nakhchê-Roustem n'étaient pas, comme les monuments élamites, de hautes plates-formes destinées à supporter des atech-ga; mais j'ai dû écarter cette hypothèse.

La terrasse supérieure des tours n'est pas plane, mais pyramidale (fig. 26); il eût donc été impossible de faire reposer un autel sur cette surface déclive, à moins d'araser suivant un plan horizontal une partie de la toiture et de préparer en creux ou en saillie une base sur laquelle on eût pu le faire reposer. Tel n'est pas le cas.

En second lieu, si les degrés placés devant l'édicule s'élevaient jusqu'à la

1. Collection des médailles de la Bibliothèque nationale.

2. Collection du South-Kensington Museum. J'aurai l'occasion de reparler souvent de ce document. L'autel chaldéen est très nettement gravé sur le profil de la borne; il en occupe la partie supérieure.

chambre, aucun autre escalier n'était ménagé pour communiquer avec la terrasse du monument, disposée à plus de 11 mètres au-dessus du sol. Dans quel but enfin eût-on ménagé au centre de la tour cette pièce hermétiquement close que l'on ne trouve signalée ni dans les atech-ga monolithiques de Nakhchè-Roustem, ni dans les nombreuses représentations de pyrées qui nous sont parvenues?

Aussi est-il à peu près certain que ces deux monuments sont des tours funéraires et que ces tours, vu leur importance, sont elles-mêmes les modèles des sépultures princières usitées dans le Fars avant le règne de Darius, qui les remplaça par les spéos creusés, à la mode d'Égypte, dans le flanc des montagnes (Pl. X).

La description du tombeau de Cyrus laissée par Aristobule, chargé, sur l'ordre d'Alexandre, de la restauration de ce monument, vient corroborer encore cette opinion. On n'a pas conservé le récit d'Aristobule, mais Strabon [1] et Arrien [2] l'ont résumé en termes à peu près identiques.

Le tombeau s'élevait au milieu des jardins du roi; il était entouré d'arbres, d'eaux vives et d'épais gazons. C'était une tour carrée, assez peu haute pour rester cachée sous les ombrages épais qui l'environnaient. Le bas était solide et composé de grosses pierres cubiques. A la partie supérieure se trouvait la chambre sépulcrale, couverte d'une toiture en pierre [3]. On y pénétrait par une porte fort étroite. Aristobule y vit un lit d'or, une table avec des coupes à libations, une auge dorée propre à se laver ou à se baigner, et une quantité de vêtements et de bijoux. On communiquait, au moyen d'un escalier intérieur, avec la chambre où se tenaient les prêtres préposés à la garde du tombeau.

Sur la façade du monument étaient gravées en langue et en caractères perses les paroles suivantes : « O homme, je suis Cyrus fils de Cambyse. J'ai fondé l'empire des Perses et commandé à l'Asie. Ne m'envie pas ce tombeau [4] ! »

Une traduction grecque de l'inscription fut placée à côté du texte original lors de la conquête macédonienne.

1. Strabon, X, ch. 3, § VII.

2. Arrien, L. VI, ch. 29.

3. J'engage les personnes qui voudraient consulter Strabon ou Arrien à avoir recours au texte grec, les mots techniques étant généralement mal interprétés. Ainsi, le mot grec du texte στέγη (*tectum*, toiture), qui s'applique surtout à des toitures plates telles que le pont d'un vaisseau, est à tort rendu par *voûte* dans les traductions françaises. Ce même mot de στέγη est exactement appliqué dans le sens que je lui donne par tous les auteurs grecs. Pausanias (*Elid.*, XX), en parlant du cadavre d'un soldat retrouvé entre le plafond décoratif et le voligeage d'un temple, a employé, pour ces deux surfaces planes, ce même mot de στέγη.

4. Cette inscription me semble authentique et paraît avoir été paraphrasée par Darius dans son testament (Voir la traduction de ce dernier texte dans Ménant, *les Achéménides*).

Cette description fort bien faite dépeint en termes clairs et précis un édifice semblable à ceux de Nakhchè-Roustem et de Madérè-Soleïman. Je n'entends pas dire que l'une de ces tombes fût le tombeau de Cyrus, il me semble impossible d'identifier la vallée du Polvar-Roud ou la plaine de la Merdach avec le site de Pasargade (Pysyakada), et, d'ailleurs, il n'existe dans aucun de ces deux édifices de chambres de garde à l'usage des prêtres chargés de l'entretien du tombeau; mais ce qui paraît certain, c'est que la tombe de Cyrus et les deux tours funéraires étaient élevées sur le même modèle.

L'étude comparée des monuments de Nakhchè-Roustem et de Madérè-Soleïman nous a fait connaître leur âge et leur destination; demander en outre à ces édifices de nous livrer le nom des rois dont ils abritaient les dépouilles serait peut-être téméraire : les auteurs grecs, seuls, peuvent fournir des renseignements à ce sujet.

La famille de Cyrus était peu nombreuse : à l'exception de son père et de ses deux fils, Cambyse et Smerdis (Bardiya), il n'est fait mention d'aucun autre prince du sang. Smerdis fut tué par son frère et sa mort tenue secrète; Cambyse mourut en Syrie, au retour de l'expédition d'Égypte, et il est peu probable qu'à la suite de la révolution suscitée par le mage Gaumata on ait songé à transporter le corps du roi dans sa patrie.

Ce tombeau serait donc celui du père de Cyrus, tué à la première bataille livrée aux troupes d'Astyage[1]. Il est même à peu près certain qu'il fut élevé au lieu précis où Cambyse Ier trouva la mort.

1. On ne peut douter aujourd'hui que Cyrus se révolta contre Astyage. On retrouve, en effet, dans les textes babyloniens un résumé succinct de tous les faits rapportés par les historiens grecs.

Il est même intéressant de comparer aux récits concordants d'Hérodote et de Nicolas de Damas les traductions données par M. Pinches d'une tablette de Cyrus et d'un cylindre de Nabouhanid (*Transactions of the Society of Biblical Archeology*, vol. VII, 1880, p. 130-176, et *Proceedings of the Society of Biblical Archeology*, Session 1882-1883, p. 7).

La tablette babylonienne dont la traduction a été donnée par M. Pinches en 1880, est malheureusement fort mutilée : la première colonne est à peu près illisible, et il en est de même des premiers mots de la seconde; néanmoins le reste du texte est assez complet pour offrir un sens suivi.

Cyrus, après avoir raconté sans doute les premières phases de l'insurrection, ajoute :

« Astyage (Istumegu) rassembla son armée, et il marcha contre Cyrus, roi de la ville d'Ansan, pour le capturer, et..... (quelques mots manquent) l'armée d'Astyage se révolta contre lui, elle le fit prisonnier (littéralement, le prit avec ses mains) et le livra à Cyrus. Cyrus se dirigea vers le pays d'Agamtama (Ecbatane), la royale cité, prit l'argent, l'or, les trésors, et emporta du pays d'Ecbatane dans le pays d'Ansan les objets et les richesses qu'il avait pillés. »

D'autre part, Nabouhanid, l'avant-dernier roi de Babylone et le contemporain de Cyrus, s'exprime ainsi au même sujet :

(Il s'agit d'un songe envoyé au roi par Marduk afin de lui faire connaître le châtiment qu'encourront les Mèdes pour avoir renversé les autels des dieux d'Assyrie. Le passage étant du plus haut intérêt historique, je le donne tout entier. La traduction complète du cylindre été publiée par M. Pinches à la fin de 1882.)

La plaine de Méched-Mourgab (Pl. II), située en avant de défilés étroits et tortueux qui commandent l'entrée du Fars et que l'on est absolument forcé de franchir pour pénétrer dans cette région en venant d'Ecbatane, était effectivement pour les Perses un champ de bataille très favorable et un point stratégique d'une telle importance que les révoltés durent, même au prix des plus grands sacrifices, en disputer la possession aux armées mèdes envoyées pour les réduire : car, ces passes franchies, les envahisseurs ne rencontraient plus de positions où il fût aisé de les arrêter et devenaient, par ce seul fait, maîtres du Fars. Cette présomption logique est pleinement confirmée par le récit que nous a laissé Nicolas de Damas [1] du combat où furent définitivement défaites les troupes d'Astyage [2]. On est donc

« Dans le commencement de mon long règne, Marduk, le grand Dieu, et Sin, l'illuminateur du ciel et de la terre, le fortifiant de l'univers, m'apparurent en songe. Marduk parle avec moi. « Nabouhanid, roi de Babylone, monte sur ton char, bâtis les murs de È-hulhul et rétablis le siège de Sin, le grand seigneur qui séjournera en ces lieux. » Je répondis avec respect au dieu Marduk : « Je rebâtirai le temple dont tu parles, le roi des Mèdes (l'Urwanda, d'après la lecture de M. Oppert) l'a détruit, violente était sa puissance. » Marduk parle avec moi. « L'Urwanda dont tu parles, son royaume, les rois ses alliés, n'existeront plus bientôt. En la treizième année, il a eu des difficultés avec Cyrus, *roi du pays d'Anzan, son jeune vassal*. Ce dernier est venu avec une petite armée, a capturé Istumegu (Astyage), roi de l'Urwanda, a pris ses trésors et son royaume. »

Beaucoup d'auteurs se sont étonnés que Cyrus ait eu recours à l'insurrection pour devenir roi de Médie, puisque du chef de sa mère il devait hériter de la couronne. On tranche bien aisément une grave question de succession. Les Mèdes n'auraient pas accepté sans révolte de devenir les sujets des Perses, leurs anciens vassaux, et la caste sacerdotale surtout n'aurait pas permis à un prince pratiquant une religion distincte de la religion mède de monter sur le trône. Au cas, d'ailleurs, où les Mèdes eussent été forcés de subir cette humiliation, la couronne fût échue à la branche aînée des Achéménides, qui paraît avoir été la branche de Darius (Voir note 2, p. 59).

1. Nicolas de Damas, historien et philosophe péripatéticien, vivait dans le Ier siècle avant notre ère. Il est l'auteur d'une *Histoire universelle* en 144 livres, dont quelques extraits nous ont été conservés par Photius, le célèbre patriarche de Constantinople. Le chapitre consacré à Cyrus est intitulé : Περὶ Κύρου βασιλέως Περσῶν καὶ περὶ μεταστάσεως τῆς τῶν Μήδων βασιλείας εἰς Πέρσας (Édition Muller, fragmenta, vol. III, p. 401). Nicolas de Damas paraît avoir puisé, pour composer cette partie de son histoire, à d'excellentes sources.

2. Le texte grec est un peu long; je n'hésite pas néanmoins à en donner un résumé, tant il me paraît intéressant. L'historien grec rapporte d'abord que Cyrus, ayant levé l'étendard de la révolte, fut mandé à la cour d'Ecbatane. Il battit le parti de cavaliers chargé de le capturer, et, à la nouvelle de l'arrivée des Mèdes, organisa son armée avec l'aide de son père et d'un certain Ebare, « homme sage et prudent dans lequel il avait mis toute sa confiance ».

Après avoir incendié et détruit toutes les villes placées sur le trajet que devaient parcourir les envahisseurs, il ramène en arrière la population, s'enferme dans des camps retranchés et fait également fortifier et occuper les *défilés des montagnes* par lesquelles les Mèdes pouvaient pénétrer en Perse, et les *sommets qui commandaient l'entrée des passes*. Au premier choc, les Mèdes sont repoussés. Astyage, assis sur un trône élevé, domine le champ de bataille. « Se peut-il, s'écrie-t-il en proie à une violente colère, que ces mangeurs de pistaches se conduisent avec tant de courage ? Malheur à mes généraux s'ils ne triomphent pas des révoltés ! »

Cependant, accablés par le nombre, les Perses sont forcés de battre en retraite et de s'enfermer dans le camp retranché devant lequel ils combattent. Cyrus pénètre avec les derniers de ses compagnons d'armes dans l'enceinte fortifiée, rassemble aussitôt ses soldats et leur adresse la parole :

« O Perses, voici votre sort : si vous êtes vaincus, vous serez tous massacrés ; si vous êtes victorieux, vous cesserez d'être les esclaves des Mèdes, et vous conquerrez le bonheur et la liberté. »

en droit de supposer que le tombeau princier érigé sur le champ de bataille où s'était livré l'engagement décisif qui assurait à Cyrus l'empire Iranien, et sur le lieu même

Il leur représente également, afin de ranimer leur courage, qu'ils ont fait un grand carnage des Mèdes et leur recommande d'envoyer pendant la nuit les femmes et les enfants *sur la plus haute montagne du pays, nommée Pasargade*.

Au lendemain, les portes du camp étant ouvertes, le jeune général confie la garde des retranchements à son père et aux soldats les moins jeunes, et, suivi d'Ebare, se précipite au combat.

Le sort de cette deuxième journée devait être funeste aux Perses. Un parti mède qui a débordé l'aile droite des révoltés marche sur le camp retranché, l'enlève de haute lutte, fait prisonnier le père de Cyrus, et l'amène percé de coups au roi d'Ecbatane.

« Ne me tourmente pas, lui dit le captif, mon âme va s'échapper de mon corps.

— C'est contre ton avis, je le sais, répond Astyage, que Cyrus s'est révolté; je ne saurais te reprocher les crimes de ton fils. Meurs en paix, je te ferai faire des funérailles dignes de ton rang. »

Pendant ce temps, les envahisseurs, maîtres de la plaine, cherchent à gravir les sentiers qui conduisent au sommet de la montagne Pasargade.

Ebare a compris le danger que courent ses compatriotes. Traversant des gorges à lui seul connues, il se porte avec mille hommes au-devant des ennemis, tandis qu'Astyage, informé de la manœuvre exécutée par le général perse, donne l'ordre à vingt mille combattants de tourner la montagne; mais à peine essayent-ils de s'engager dans les défilés qu'ils sont accueillis par une grêle de pierres, que les troupes préposées à la garde d'un plateau *situé au-dessous du mont Pasargade*, font rouler sur les flancs escarpés des rochers. Après deux jours de repos, les Mèdes, qui s'étaient précédemment emparés des points les plus bas de la montagne, tentent un suprême effort et s'élancent à l'assaut des positions ennemies. Les Perses, surpris par cette brusque attaque, déploient une extrême bravoure, mais fléchissent sur tous les points. Refoulés lentement par les envahisseurs, ils remontent en combattant les pentes qui conduisent au sommet du mont Pasargade, quand accourent au-devant d'eux leurs femmes et leurs mères. Elles lèvent leurs robes et, découvrant impudiquement tout leur corps :

« Jusqu'où voulez-vous fuir, lâches guerriers? voulez-vous vous réfugier dans ces ventres d'où vous êtes sortis? »

Saisis de honte, enflammés d'un terrible courroux, les Perses reviennent au combat, et font de leurs ennemis un terrible carnage. Après des revers suivis de retours de fortune, la lutte, longtemps indécise, se termine enfin par la déroute des armées d'Ecbatane.

Cyrus, victorieux, entre dans la tente du roi mède et s'assied sur le trône de son ancien suzerain. Les Mèdes étaient vaincus, mais quatre hommes surtout avaient rendu leur défaite irrémédiable. C'était d'abord Artasyras, satrape d'Hyrcanie, qui fit défection avec cinquante mille hommes et rendit hommage à Cyrus. A la suite du général hyrcanien se présentèrent les chefs des Parthes, des Socares et des Bactres.

Quant à Astyage, se voyant abandonné de tous les siens, il vint à son tour trouver Cyrus, qui l'accueillit avec honneur et le retint son prisonnier.

Tel est le récit de Nicolas de Damas. Les faits les plus saillants, tels que la révolte de Cyrus, la défaite des Mèdes, la trahison finale des troupes d'Astyage, sont confirmés par les *Histoires* d'Hérodote et les deux inscriptions de Cyrus et de Nabouhanid, roi de Babylone, exhumées des fouilles de cette ville. (Leur texte a déjà été donné, note 1, page 22.) Il n'est pas jusqu'au nom du général transfuge Artasyras (Arpacouras) qui ne soit peut-être une forme du nom d'Harpage attribué par Hérodote au chef qui trahit le roi des Mèdes en faveur de Cyrus.

Étudions la version de l'historien grec au point de vue géographique. On constate tout d'abord que la bataille se livre dans une plaine limitée au sud par de hautes montagnes traversées par un défilé très étroit, et que le pic le plus élevé de la région se nomme Pasargade dans les extraits très mutilés de l'histoire de Nicolas.

Ce point est essentiel à constater, surtout si l'on rapproche ce renseignement d'un passage de Strabon, où ce géographe désigne également sous le nom de Pasargade la ville fondée par Cyrus sur l'emplacement même où il avait vaincu les Mèdes (Voir page 1, note 26).

Il était du plus haut intérêt de déterminer exactement les champs de bataille où se produisit le choc des Aryens du Sud et du Nord (Pl. I et II).

Après avoir parcouru le pays à peu près dans tous les sens, je n'ai trouvé que deux plaines répon-

où son père avait succombé en combattant pour l'affranchissement de son pays, est bien celui de Cambyse. Quant au roi, désireux de répondre à des scrupules religieux et nationaux, et peut-être aussi d'affirmer sa noblesse et sa double qualité d'Achéménide et de Perse, il choisit, au contraire, pour le lieu de sa sépulture Pasargade, la ville sainte, où avaient régné et où reposaient les premiers rois de sa race.

Le jeune souverain dut être vivement frappé par la situation de la plaine du Polvar. Cette vallée était le seul point des frontières de la Perse qui fût ouvert aux invasions descendues du Nord. Il importait de le fortifier d'une manière permanente, car il était sage de prévoir que les Mèdes, après leur défaite, tenteraient de se révolter et de reconquérir leur indépendance.

Aussi s'empressa-t-il de profiter du glorieux prétexte que lui offrait une victoire illustrée par la mort de Cambyse pour abandonner, sans blesser les susceptibilités nationales, les vieilles capitales du Fars et fonder autour de la tombe de son père une place forte d'où il pût à la fois surveiller ses nouveaux sujets et défendre son ancien royaume.

L'identification du site de Méched-Mourgab serait définitivement acquise, si Strabon, en rapportant également que Cyrus éleva sa capitale sur le lieu même où

dant exactement à la description de Nicolas. L'une est la plaine de Firouzabad, située au sud-est de Chiraz; l'autre, la vallée du Polvar ou de Méched-Mourgab, au nord-ouest de Persépolis. Elles sont toutes deux arrosées par un cours d'eau, cette circonstance est essentielle à noter, au bord duquel les armées ennemies pouvaient camper, et s'appuient toutes deux à une haute chaîne de montagnes traversée par un étroit défilé. Le choix entre ces deux situations ne peut être douteux. Les défilés de Firouzabad ferment la Perse aux armées venues des Indes, mais la gorge du Polvar est la seule porte par laquelle une armée descendant du nord vers le sud puisse entrer dans le Fars. La bataille aurait donc été engagée sur l'emplacement occupé par le village moderne de Madérè-Soleïman. Ce fait me paraît d'autant plus incontestable que si l'on examine la carte détaillée des environs de Méched-Mourgab et de la montagne, on constate qu'il existe sur la rive gauche du Polvar un sommet élevé A, qui domine la plaine et l'entrée de la gorge du Polvar, et sur la droite du pic un plateau B moins élevé que le sommet A, séparé de ce dernier par un sentier à peine praticable. On peut, à l'aide de ce plan, restituer toutes les phases du combat.

Le premier choc a lieu dans la plaine, en avant des gorges du Polvar-Roud. C'est dans la plaine également que se trouve le camp retranché dont la défense est confiée à Cambyse.

Le mont Pasargade est le sommet A situé sur la rive gauche du fleuve. Quand les Perses ont perdu leurs premières lignes de défense, ils battent en retraite et occupent les retranchements préparés dans la montagne et le plateau B.

Désespérant de prendre de front ces fortifications, Astyage s'engage dans la gorge. Il est arrêté dans la préparation de ce mouvement tournant par les troupes placées sur le plateau B, qui font rouler des quartiers de rocs sur la tête de ses soldats. Comprenant alors qu'il n'aura raison de la résistance des révoltés qu'en occupant les positions élevées qui commandent l'entrée des gorges, il lance, après avoir fait reposer ses troupes pendant deux jours, une nouvelle colonne d'assaut contre les troupes ennemies.

Les Perses sont d'abord refoulés, puis enfin, revenant au combat, repoussent à leur tour la tentative d'escalade. Je ne pense pas qu'il puisse exister un plus parfait accord entre la description d'un combat et la carte d'un champ de bataille.

il avait vaincu les Mèdes[1], ne plaçait dans cette ville, désignée par lui sous le nom de Pasargade, le tombeau du fondateur de la monarchie perse.

Cette dernière affirmation est d'ailleurs sans importance : il y a dans ce passage du géographe grec une contradiction évidente qui provient d'une confusion de noms au sujet de laquelle je vais m'expliquer.

M. Oppert[2] voit dans Méched-Mourgab et Madérè-Soleïman les ruines de la ville de Marrhasium, dont les coordonnées données par Ptolémée[3] ont avec celles de la plaine du Polvar les plus singulières analogies. Il est possible, en effet, que la capitale de Cyrus ait été fondée sur le territoire de la tribu des Marafioï[4], une des trois tribus nobles de la Perse et qu'elle ait conservé de cette situation un nom que Ptolémée traduisit par Marrhasium ; mais je suis persuadé qu'en outre de cette qualification elle eut, comme toutes les grandes villes de la Perse, un surnom ou un titre et que cette seconde appellation fut Pasagarde ou Pasadjarde, dans laquelle on retrouve le sens de ville fortifiée, district fortifié, si bien approprié à la cité nouvelle. Il lui aurait été donné en commémoration du camp retranché élevé dans la plaine du Polvar et des fortifications construites dans les montagnes au pied desquelles était venu échouer l'effort des armées d'Ecbatane, ou bien encore, parce que Cyrus avait fait de cette ville une place forte destinée à fermer l'entrée des défilés. Par conséquent, la capitale signalée par le tombeau de Cyrus, et connue des Grecs sous le nom de Pasargade, serait la cité que les Perses appelaient Pysyakada : elle était située dans le territoire de cette tribu des Pasargade d'où sortait la famille royale des Achéménides[5] et servit de résidence à Achéménès et Theïspès, les premiers rois du Fars, tandis que la moderne Méched-Mourgab aurait été fondée sur les terres des Marafioï et aurait porté, en outre de Marrhasium, le nom ou le titre de Pasagarde.

Les consonnances à peu près identiques de ces appellations (*Pasargade,*

1. Strabon, XV, 3, § VIII. La grande vénération de Cyrus pour Pasargade venait de ce qu'il avait livré sur l'emplacement de cette ville la dernière bataille dans laquelle le Mède avait été vaincu. C'était pour consacrer cette victoire et le souvenir de cet événement qu'il avait fondé la ville et bâti le palais de Pasargade.

2. *Journal Asiatique,* année 1873. T. XIX, p. 548.

3. D'après Ptolémée (Oppert, *l. c.*), la différence des longitudes et des latitudes entre Marrhasium et Persépolis serait [de longitude + 1°,30', latitude + 1°,10'].

En réalité, l'écart entre les coordonnées de Méched-Mourgab et du Takhtè-Djemchid est un peu plus faible et égal à : longitude + 0,21', latitude + 0,13'. Cette différence est insignifiante, eu égard aux observations imparfaites dont pouvait se servir le géographe grec.

4. Hérodote, I, 125; IV, 167.

5. Consulter, au sujet de l'antiquité de la famille des Achéménides et de la noblesse de la tribu des Pasargade, de laquelle elle faisait partie, Hérodote (I, 125).

Pasagarde) données à des villes différentes expliquent les erreurs dans lesquelles sont tombés les auteurs anciens en rapportant à Pysyakada, capitale de la tribu des Pasargade et l'une des villes les plus connues de la Perse, les faits relatifs à l'histoire des autres Pasargade [1] ou Pasagarde.

Quant au silence que les historiens de l'expédition d'Alexandre gardèrent sur Marrhasium, il ne peut nous surprendre ; il doit être attribué au peu d'importance que les Grecs attachèrent à une place forte à peu près abandonnée et démantelée depuis la fondation de Persépolis, et que ne signalaient d'ailleurs à leur attention ni sa sainteté, ni l'antiquité de son passé historique, ni ses monuments, fort simples en comparaison de ceux du Takhtè-Djemchid.

En tout état de cause et quel que soit le nom ancien de Méched-Mourgab, il est impossible que la Pasargade à laquelle fait allusion Strabon dans le récit de la révolte de Cyrus, et la Pasargade, la ville sainte des Achéménides, où se trouvait le tombeau de Cyrus, soient une seule et même ville, car l'origine de l'ancienne capitale du Fars remontait fort au delà de la défaite d'Astyage. Comme, d'un autre côté, on ne peut admettre que le sommet [2] nommé Pasargade par Nicolas soit un des pics des montagnes situées dans la région de Darab, on est forcé d'identifier la plaine du Polvar avec le champ de bataille où les Perses enlevèrent aux Mèdes l'hégémonie de l'Iran, et Méched-Mourgab avec la ville fondée par Cyrus en ce point.

La seconde tour funéraire, celle de Nakhchè-Roustem, se distingue du monument de Méched-Mourgab par l'appareil de la façade. Les pierres ne sont pas montées par assises réglées comme dans tous les édifices contemporains du règne de Cyrus, mais elles se pénètrent les unes les autres (Pl. V et VI). Cette particularité caractéristique du soubassement du Takhtè-Djemchid semble indiquer que la tour de Nakhchè-Roustem est une œuvre remontant aux premières années du règne de Darius. Elle fut probablement élevée par ce roi à l'image des tombes de ses ancêtres, lorsqu'il choisit l'emplacement de la nouvelle nécropole, et dut servir à la sépulture provisoire des membres de la famille royale et recevoir le sarcophage avant qu'il prît place dans les tombes en forme de spéos (Pl. X), soit que ces tombes ne fussent pas terminées, soit plutôt que cette station transitoire fût commandée par les rites religieux introduits ou restaurés sous le règne de Darius,

1. Ptolémée (Oppert, *l. c.*) cite une autre Pasargade en Kirmanie.

2. J'ai revisé le texte grec avec le plus grand soin. Le lieu désigné sous le nom de Pasargade n'est pas une ville, mais un sommet : *καὶ παραινοῦσι παῖδας μὲν καὶ γυναῖκας εἰς Πασαργάδας τὸ ὑψηλότατον ὄρος ἀποπέμψαι*, etc. Voir également la dernière partie de la note 1, page 23.

le grand organisateur de la Perse. Après la mort, on ne pouvait, en effet, ni brûler le corps, ni le jeter dans une rivière, ni l'ensevelir. Pour se débarrasser d'un cadavre sans souiller les éléments, on devait attendre qu'il se fût desséché ou qu'il eût été dévoré par les oiseaux de proie[1]. C'est dans cette chapelle sans doute que le corps du roi subissait, à l'abri de tous les regards, la décomposition préalable précédant l'ensevelissement définitif, tandis que les cadavres de ses sujets, avant d'être mis en contact avec la terre, étaient exposés pendant de longues années dans des dakhmas semblables aux tours funéraires des Guèbres de Téhéran et de Yezd.

La disposition adoptée à Nakhchè-Roustem pour faciliter l'entrée et la sortie des sarcophages, et dont on ne retrouve de nouveaux exemples ni dans les tombes achéménides ni dans la tour de Méched-Mourgab, indique avec quel soin on s'était efforcé de rendre aisée une opération laborieuse, destinée à être répétée souvent, et confirme ce qui a été dit précédemment sur le caractère provisoire des inhumations faites dans cet édifice (Pl. XI.)

Quand on voulait introduire le sarcophage dans la chambre sépulcrale, on le faisait reposer sur des rouleaux disposés au fond de la glissière (fig. 19). A la première traction, le cercueil s'avançait vers l'intérieur et s'élevait au-dessus du dallage. On le conduisait sans peine jusqu'à la place qui lui était assignée, et il suffisait alors, pour le caler, de substituer aux rouleaux des cubes de pierre sur lesquels on l'asseyait à demeure.

L'opération inverse permettait de le ramener au-dessus de l'escalier.

Indépendamment de la glissière, il est un détail d'architecture qui semblerait confirmer la destination du tombeau de Nakhchè-Roustem.

Immédiatement au-dessus de la porte, on remarque dans le linteau (Pl. VI et XI) une excavation taillée en forme de queue d'aronde, dont le rôle est inexplicable, étant donné surtout qu'elle ne fait pas partie du système de suspension des portes, placées fort en arrière de la façade.

Je ne serais pas surpris que ce logement fût préparé pour recevoir une tablette de pierre ou de marbre sur laquelle était gravé le nom du prince inhumé dans la tour. L'inscription devant être changée souvent, on avait pris soin de donner au refouillement une forme qui permît de substituer une plaque à une autre sans détériorer l'édifice.

1. Hérodote, I, 140; Strabon, XV, chap. 3, § XIV, XVI et XX.

§ IV

Palais de Cyrus. — Description du monument. — Restitution du plan de l'édifice. — Restitution de la charpente. — Destination du monument. — Portrait de Cyrus. — Description du bas-relief. — Distinction qu'il permet d'établir entre les institutions religieuses de la Perse, au temps de Cyrus, de Darius, de Xerxès et de ses successeurs.

Le troisième édifice de la plaine du Polvar-Roud est complètement ruiné. Il ne reste debout que trois piliers A, B, C, et une colonne en pierre calcaire D (Pl. XII, XIII et fig. 28).

Deux des piliers, élevés de 7 mètres, se composent de trois pierres superposées évidées dans toute leur hauteur par de profondes rainures verticales. Ces excavations sont normales entre elles; l'une s'étend sur les deux premières assises, l'autre est creusée dans la pierre supérieure (Pl. XIII). Cette dernière pierre, sur la face opposée à la rainure, est taillée en crémaillère et porte une inscription cunéiforme trilingue, écrite en perse, en mède et en assyrien (Pl. XIV) dont la traduction littérale : « Moi Cyrus, roi Achéménide », est acceptée aujourd'hui par tous les assyriologues [1]. Le troisième pilier est en partie renversé.

La colonne est fort élancée, sa hauteur totale dépasse 11 mètres; son diamètre à la base est de 1m05. Le chapiteau est sans doute tombé et les fragments ont été mêlés aux ruines de l'édifice; le fût, entièrement lisse, repose sur un mince tambour cylindrique de basalte noir pris dans l'épaisseur du dallage.

On rencontre également, au milieu des pierres éparses sur le sol, quatre plaques verticales brisées à 0m45 au-dessus de terre et ornées sur leurs faces intérieures de sculptures. On distingue sur chacune d'elles les pieds d'un homme, faisant vis-à-vis

1. Oppert, *le Peuple et la Langue des Mèdes*, p. 110, et *les Inscriptions des Achéménides*, p. 210. — Ménant, *les Achéménides et les Inscriptions cunéiformes de la Perse*, p. 18. — Rawlison, *the Five great Monarchies*, t. III, p. 5.

M. Oppert lit le texte perse :

Adem Kuros chayathia hakhamanisiya,

et le texte médique :

U Kuras Unam akhamannisiya.

C'est évidemment du mot *châyathia* qu'est dérivé le nom de *Chah*, porté encore de nos jours par les souverains de la Perse.

aux pattes armées de griffes d'un oiseau gigantesque. Ces dalles, de basalte noir comme les bases des colonnes, appartenaient à des jambages de portes, et les sculptures à des bas-reliefs sur lesquels était retracée la lutte victorieuse d'un roi contre un animal fabuleux, scène reproduite très souvent sur les cylindres d'origine babylonienne.

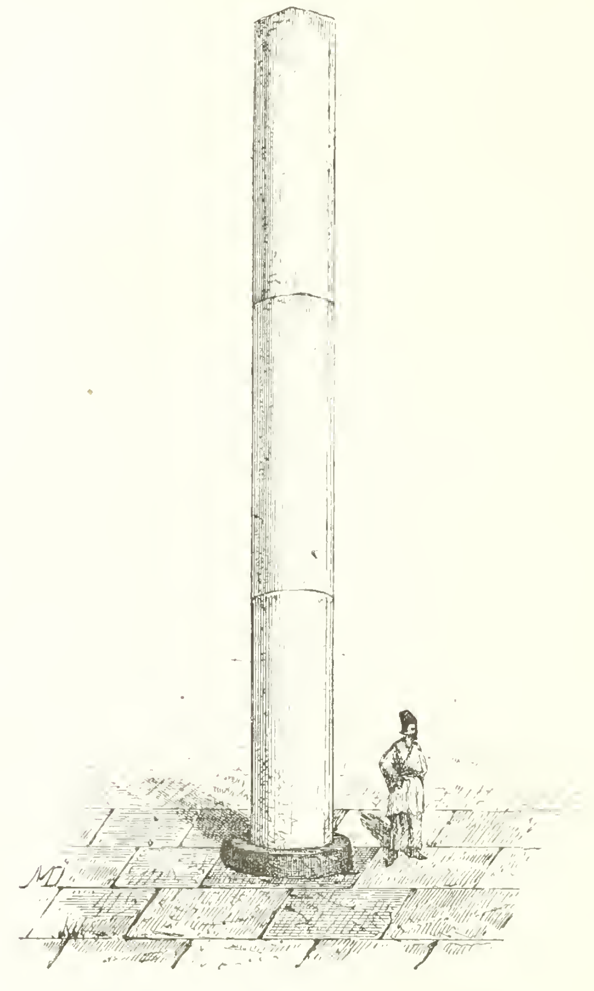


Fig. 28. — Colonne du palais de Cyrus.

A part ces pierres, qui paraissent jetées sans ordre sur le sol, et les traces de fondations retrouvées sous les décombres, il ne reste aucun autre vestige du monument. On peut cependant reconstituer le plan des constructions dans ses parties essentielles.

Il suffit, pour terminer le tracé de l'enceinte et de la grande salle, de prolonger les faces des fondations encore apparentes et de compléter, en ajoutant le support dont la base a disparu, la double colonnade intérieure. Les entrées principales sont signalées par les dalles sculptées H; la position des portes secondaires se reconnaît aux interruptions symétriques E des murs (Pl. XII).

D'un autre côté, si l'on examine attentivement chaque pilier, on remarque que les deux faces adjacentes dans lesquelles on a creusé les rainures sont grossièrement ébauchées comme des parements engagés dans le corps des maçonneries, que les autres, au contraire, portent des inscriptions cunéiformes et toutes les traces d'un travail destiné à rester apparent. Ces indications concordant exactement avec l'état des ruines et des fondations, on est amené à indiquer au-devant de la grande salle un porche terminé, à droite et à gauche, par deux petites pièces symétriquement disposées, communiquant au moyen d'ouvertures avec la galerie couverte. Les piliers jouaient dans cette construction un rôle analogue aux pilastres saillants placés aux angles des tours funéraires. La crémaillère taillée à leur sommet correspondait à la pénétration d'un entablement en charpente reposant sur quatre supports élevés à l'intersection des alignements des piliers et des colonnes intérieures; les rainures verticales, à des mortaises dans lesquelles les murs, probablement exécutés en briques, pénétraient à la façon de tenons.

La découverte d'une base de colonne M dans le prolongement de la seconde façade rend certaine la restitution de cette dernière et confirme l'ensemble des hypothèses déjà faites. Cet édifice se composait donc d'une salle hypostyle dont la toiture était supportée par huit colonnes et de porches régnant sur deux façades adjacentes.

Cependant, tel qu'il est reconstitué, le monument ne paraît pas complet; il devait être symétrique par rapport à l'un des deux axes de la grande salle. Malheureusement il ne reste aucune trace de construction permettant de se prononcer sans hésitation à ce sujet. Je serais disposé à croire que les colonnades se reproduisaient sur les quatre faces, ainsi que l'indique une amorce de mur N jointe au pilier de gauche A, à moins que l'une d'elles n'ait été remplacée sur le derrière de l'édifice par un ensemble de pièces de petites dimensions. Ce plan présente avec ceux des palais de Persépolis des analogies qui rendent cette hypothèse fort plausible. Il existe toutefois entre ces édifices du Takhtè-Djemchid et le palais de la plaine du Polvar une distinction à noter.

Dans les palais de Darius et de Xerxès couverts en terrasse, les supports intérieurs sont élevés, comme chez les Égyptiens, sur des lignes parallèles aux axes de la construction et à égale distance les uns des autres; à Madérè-Soleïman, les colonnes divisent la salle en travées de même largeur, mais sont plus rapprochées dans le sens longitudinal que dans le sens transversal. Une disposition analogue à

celle que je signale est commune à tous les temples grecs; elle est la conséquence de la forme de la toiture. A l'image des constructions helléniques, le monument de Madérè-Soleïman était-il recouvert par une toiture en pente? Je ne le pense pas, les trois travées étant de largeur égale [1]. La différence de hauteur signalée entre la

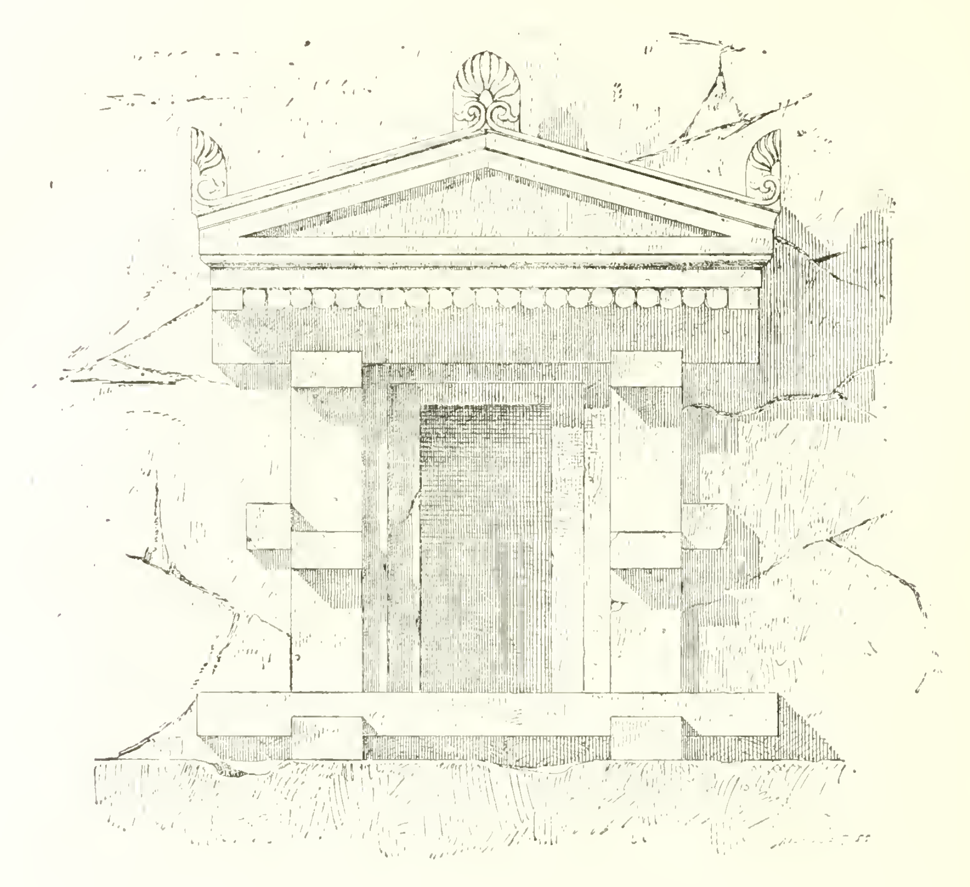


Fig. 29. — Tombeau lycien.

colonne intérieure et les pilastres de la façade proviendrait simplement, à mon avis, de ce que la pièce centrale était plus élevée sous poutre que les porches latéraux.

Il peut paraître étrange de restituer la couverture d'un édifice avec des données à peine suffisantes pour établir un plan. On parvient cependant à donner une solution exacte de ce problème.

J'ai signalé le tracé en crémaillère du sommet du pilier d'angle A, chacun des évidements correspond à la pénétration d'un des membres de l'archi-

1. Dans les temples grecs, la travée centrale était plus large que les travées latérales parce que le faîtage était supporté par un poinçon qui reposait sur l'entrait (Voir Choisy, *Restitution de l'arsenal du Pirée*).

trave exécutée en bois, ainsi que l'indiquent très nettement la hauteur et le diamètre des colonnes, et surtout la grande distance de leurs axes verticaux [1].

Si, en se référant alors aux analogies signalées entre les tours funéraires de Méched-Mourgab et les édifices de l'Asie-Mineure, on compare le pilastre du palais de Méched-Mourgab aux façades des tombeaux lyciens (Pl. VII, XIII, XV, XVI, et fig. 29)[2] et aux monuments funéraires des princes Achéménides de la seconde race

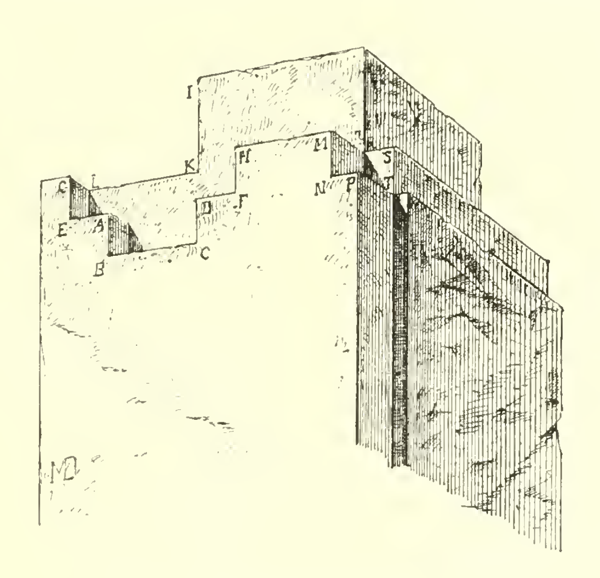


Fig. 30. — Extrémité supérieure du pilier A du palais de Cyrus.

(Pl. X), on reconnaît dans le rectangle ABCD (fig. 30) l'assiette préparée pour recevoir le poitrail inférieur de l'architrave, dans le rectangle GEADFH l'encastrement d'un deuxième cours de poutres, au-dessus duquel venaient reposer les solives formant, par leur saillie extérieure, la corniche denticulée, et dans l'entaille GLKI la pénétration des madriers placés à la partie supérieure de toutes les constructions recouvertes d'un plafond horizontal. Ces madriers avaient pour rôle de retenir la couche de pisé composant la terrasse, qui dans tout l'Orient sert à protéger les planches contre l'humidité de l'hiver et les habitants de la maison contre l'excessive chaleur de l'été. Quant à la dernière excavation MNRST[3], elle recevait

1. Je me réserve de traiter ce sujet avec les plus grands détails dans la deuxième partie de cet ouvrage (Charpente des palais persépolitains), je ne donne ici qu'un aperçu sommaire de cette question.

2. Tombeau de Telmissus. Texier, *Mission en Asie-Mineure*, vol. III, pl. 176.

3. Dans le dessin restitué de la charpente (Pl. XVI), j'ai coupé, pour faciliter l'intelligence de cette partie de l'édifice, les bois et le matelas de pisé par un plan vertical parallèle à la façade et situé environ à 1m00 en arrière de cette dernière.

la dernière solive qui complétait, autour des faces latérales du porche, un cadre dessiné verticalement par la saillie du pilastre sur les murs de brique.

Les ruines décrites n'appartiennent pas à un temple; il n'en existait pas en Perse. Ce ne sont pas non plus celles d'un tombeau : j'ai cherché en vain la place de la chambre sépulcrale caractéristique de ce genre de monuments; il faut donc les considérer comme les derniers vestiges de l'une des habitations royales que Cyrus, au dire de Strabon, fit élever dans sa nouvelle capitale.

A peu de distance et à l'est de ce monument, on voit sur un pilier carré, construit en pierres calcaires, une figure en bas-relief du plus haut intérêt (Pl. XVII). Cette sculpture, aujourd'hui rongée par la mousse, manque malheureusement de netteté. Elle est surmontée d'une inscription cunéiforme identique à celles des pilastres du palais[1]. Le personnage, dont le type est franchement européen, a le haut de la tête rasé. Les cheveux, qui couvrent les tempes et le derrière du crâne, sont rassemblés en nattes arrivant à peine au-dessous de la nuque; quant à la barbe, elle est courte et naturellement frisée. Il est vêtu d'une longue tunique fourrée à l'intérieur, boutonnant sur le côté et en tout analogue aux vêtements de peau de chèvre ou de mouton portés en hiver par tous les Persans[2]. Le dessin des boutons est assyrien. La couronne, composée d'attributs symboliques et d'uræus, est semblable aux tiares portées par quelques divinités égyptiennes; des épaules se détachent les quatre ailes déployées des génies chaldéens. Le bras gauche est caché derrière le corps; le personnage tient dans sa main droite une statuette dont le double bonnet fort différent du pchent est surmonté de l'uræus sacré.

Cette œuvre rappelle les sculptures de l'école assyrienne, ou plutôt le bas-relief connu sous le nom du Guerrier de Marathon[3]. La tête, les mains, la silhouette du corps sont toutefois plus finement dessinées que celles du soldat grec. Au point de vue de l'exécution, elle est inférieure aux bas-reliefs de Persépolis taillés par d'habiles artistes dans un basalte noir d'une extrême dureté.

Doit-on voir dans cette figure, résumant en une seule personne les divinités adorées par les peuples voisins de l'Iran, le génie tutélaire de Cyrus ? Le roi, à l'exemple des Chaldéens, aurait-il fait graver son nom à côté d'une image divine? Je ne le pense pas.

1. L'inscription n'est pas reproduite sur la planche XVII, on la trouvera planche XIV.

2. L'usage de vêtements doublés de fourrures s'était introduit en Grèce après les guerres médiques. Il est parlé dans Aristophane (*les Guêpes*) de ces pelisses. Elles étaient fabriquées en Perse et désignées à Athènes sous le nom de Persides.

3. On trouvera la photographie de ce bas-relief dans la troisième partie de cet ouvrage.

Je serais plutôt disposé à croire que Cyrus, devenu maître d'un vaste empire s'étendant des frontières de l'Égypte aux rives de la mer Caspienne, sentit la nécessité de perpétuer à son profit la fiction grecque et égyptienne qui faisait remonter jusqu'aux dieux l'origine des races royales et se para, dans l'espoir d'augmenter son autorité et de se faire respecter de tous ses sujets, d'attributs empruntés au panthéon des nations annexées à la Perse. Cyrus, qui avait toute sa vie subordonné la religion à la politique, ne devait pas avoir sur la nature des dieux des idées aussi arrêtées que les Sémites de la Babylonie et de l'Assyrie.

Un passage d'Hérodote [1] vient à l'appui de cette hypothèse.

Au cours de sa campagne contre les Massagètes, Cyrus eut un songe. « Il lui sembla, dans son sommeil, voir le fils aîné d'Hystaspe ayant aux épaules des ailes dont il ombrageait d'une part l'Asie, d'autre part l'Europe. Darius était l'aîné des fils d'Hystaspe, fils d'Arsame, l'un des Achéménides. » A son réveil, Cyrus, fort effrayé de cette vision à laquelle il attachait une importance extrême, appela Hystaspe et lui ordonna de revenir immédiatement en Perse pour surveiller Darius.

Hérodote ajoute [2] : « Cyrus renvoya Hystaspe parce qu'il lui semblait que Darius conspirait contre lui, tandis que le dieu lui avait révélé que *lui-même devait périr dans cette expédition.* »

Le présage de la mort prochaine du roi ne résultait donc pas seulement de la prise de possession par Darius des empires d'Asie et d'Europe, qu'il eût pu conquérir à la suite d'une révolte heureuse, mais de la transmission à la personne du nouveau souverain d'un symbole indiquant que le sceptre allait échapper aux mains du roi pour passer dans celles de ses successeurs légitimes.

Le symbole consistait, à n'en pas douter, dans les ailes emblématiques dont les dieux devaient parer les seuls princes issus de races divines.

Ces emblèmes font du bas-relief de Méched-Mourgab un des documents les plus intéressants de la Perse antique. Car, s'il fournit des renseignements précieux sur les origines de la sculpture en Perse, il permet en outre d'établir une distinction profonde entre les vues politiques et religieuses de Darius et de Cyrus.

Le chef de la deuxième dynastie Achéménide l'emporte sur tous les autres hommes en courage et en sagesse, mais ne semble plus prétendre à une filiation céleste. Tel du moins il se montre sur les murs de Persépolis ou sur les dariques,

1. *Histoires*, I, CCIX.
2. *Ibid.*, I, CCX.

soit qu'il rende la justice ou qu'il reçoive les tributs, combatte corps à corps les bêtes sauvages ou lance ses flèches contre les ennemis.

Cette interprétation des bas-reliefs perses contemporains des deux dynasties Achéménides est nettement conforme aux textes cunéiformes et hiéroglyphiques [1].

Cyrus, dans l'inscription de la tablette publiée par M. Pinches, ne fait aucune distinction entre les divinités des différents empires qu'il a soumis et confond dans un même sentiment respectueux les dieux de la Perse, de la Chaldée [2] et, il faut le croire, Jehovah lui-même [3], comme le prouve la reconnaissance des Juifs pour sa mémoire. Cambyse, naturellement imbu des mêmes principes que son père, se fait, au début de la conquête d'Égypte, instruire dans la religion des Pharaons et initier par le prêtre Outsa-Hor-Soun aux mystères d'Osiris [4].

Darius, roi par la grâce d'Aouramazda [5], n'invoque plus, au contraire, que ce Dieu dont il se déclare le serviteur, et tire tout son orgueil et toute sa gloire de l'étendue de son empire, de ses victoires et de son origine perse et aryenne [6].

Cette révolution, impliquant l'adoption par Darius d'une religion d'État beaucoup plus intolérante que celle professée par Cyrus et par Cambyse dans les premières années de son règne et l'effacement absolu du roi devant la Divinité, paraît d'autant plus extraordinaire qu'elle se produit au lendemain du massacre des chefs de la caste sacerdotale. Il serait en effet difficile d'expliquer cette apparente contradiction entre les actes de Darius, si dans l'inscription de Bisoutoun et de Nakhchè-Roustem le roi ne racontait lui-même, de la manière la plus nette, qu'après la mort de Gaumata il renversa les mages [7], dont les pratiques superstitieuses infestaient

1. Oppert; Ménant, *les Achéménides et les Inscriptions de la Perse*.

2. « Les dieux de tous ces peuples, je les ai réinstallés à leur place et je leur ai élevé des demeures « vastes et permanentes. J'ai aussi réuni tous ces peuples, et je les ai fait revenir dans leur contrée. » « Que « tous ces dieux que j'ai rétablis interviennent journellement devant Bel et Nébo pour m'obtenir une « longue vie. » — Pinches, *Transactions of the Society of Biblical Archeology*, vol. VII, part. I, 1880, p. 130-176.

Cyrus reconstructeur du E-Sakil et du E-Zida (*Transactions of the Society of Biblical Archeology*, 1873, p. 148).

3. « L'Éternel, dit Cyrus, m'a ordonné de lui bâtir un temple à Jérusalem de Judée. » — Livre d'Esdras.

4. De Rougé, *Mémoire sur la stèle naophore du Vatican*.

5. Inscription de Bisoutoun, colonne 1, ligne 13 (Oppert, *le Peuple et la Langue des Mèdes*).

6. Oppert, *le Peuple et la Langue des Mèdes; les Inscriptions des Achéménides*. — Ménant, *les Achéménides*.

7. « Je rebâtis les autels des dieux que Gaumatès le Mage avait détruits » (*Inscription de Bisoutoun*, p. XIII. — Oppert, *le Peuple et la Langue des Mèdes*).

« Lorsque Ormuz vit que toutes les provinces étaient adonnées à la superstition et suivaient des doctrines opposées, il me les a données, il les a soumises à mon pouvoir. Moi, le roi, par la grâce d'Ormuz, je les ai remises dans leur ancien état. » Etc., etc. — *Testament de Darius* (Oppert, *loc. cit.*).

la Perse entière, et rétablit le culte exclusif des anciens dieux nationaux aboli par ces prêtres.

Cyrus et son fils, fort éclectiques en fait de religion, avaient laissé prendre à la caste sacerdotale étrangère au pays, au moins par ses origines [1], une influence si considérable que ses chefs étaient parvenus à occuper les plus hautes charges de l'État et à usurper sans peine le pouvoir pendant la longue absence de Cambyse. Il était donc nécessaire d'affermir l'autorité royale en ruinant la prépondérance des mages et en restaurant dans toute sa pureté le culte des anciens dieux de la Perse. Darius lui-même, pour affirmer ses croyances et donner un témoignage de sa piété, modifia le protocole royal et s'astreignit, dans tous les actes publics, à observer rigoureusement les rites de la religion nationale.

A dater de cette époque, le roi fut devant Dieu l'égal de ses sujets et, comme le dernier des esclaves, il accepta la double sépulture, ainsi qu'en témoigne la construction d'un dakhma ou tombe provisoire auprès des spéos de Nakhchè-Roustem.

Un fait bien caractéristique prouve dans quel discrédit étaient tombés les mages après la chute de Gaumata. Hérodote, qui parle souvent de cette caste religieuse dont il a étudié les origines et l'histoire, ne prononce même plus son nom dans les livres III, IV, V et VI consacrés en grande partie au récit du règne de Darius.

La situation précaire des mages fut d'ailleurs de courte durée. Après la mort de leur persécuteur, ils reconquirent une haute situation religieuse, et leurs chefs reprirent dans les conseils du roi une influence prépondérante, en même temps que les dieux étrangers faisaient de nouveau irruption dans le panthéon des Aryens [2].

1. Les mages étaient primitivement les ministres de la religion pratiquée chez les Mèdes.

2. « Les Perses sacrifient à Jupiter sur la cime des monts, au soleil, à la lune, à la terre, au feu, à l'eau et au vent. Dans l'origine, ils n'avaient point d'autres sacrifices; *mais depuis ils ont appris des Assyriens et des Arabes à sacrifier à Vénus céleste*, que les Assyriens nomment Mylitte, les Arabes Alitta, les Perses *Mitra* » (Hérodote, I, 131). — Il est du plus haut intérêt de comparer à ce texte les inscriptions de l'époque de Xerxès et de ses successeurs, où ces princes substituent à l'affirmation monothéiste adoptée sous Darius : « Hormuz est un grand dieu », les formules polythéistes : « Hormuz est le plus grand des dieux », ou bien encore : « Hormuz avec les autres dieux », et surtout de rapprocher le texte d'Hérodote de la dernière phrase de l'inscription gravée sous le règne d'Artaxerxès sur les bases des colonnes du palais de Suze : « Qu'Ormuz, Anahita et *Mithra* me protègent, moi et tout ce que j'ai fait. »

L'accord absolu qui existe entre les renseignements fournis par l'historien grec et les inscriptions cunéiformes remontant à une date voisine de celle à laquelle il écrivait est une preuve décisive de la transformation religieuse que je signale, et montre également combien on peut avoir confiance dans le chapitre des *Histoires* d'Hérodote ayant trait aux mœurs et aux coutumes des Perses.

§ V.

Gabre Madérè-Soleïman. — Description de l'édifice. — Comparaison à établir entre cet édicule et les monuments archaïques de la Grèce. — Dissymétrie du plan du Gabre Madérè-Soleïman. — Identification du Gabre Madérè-Soleïman avec le tombeau de Mandane, mère de Cyrus.

Le monument le plus intéressant et le mieux conservé de la plaine du Polvar est un petit édifice rectangulaire situé à quatre kilomètres au sud du Takhte, sur la route

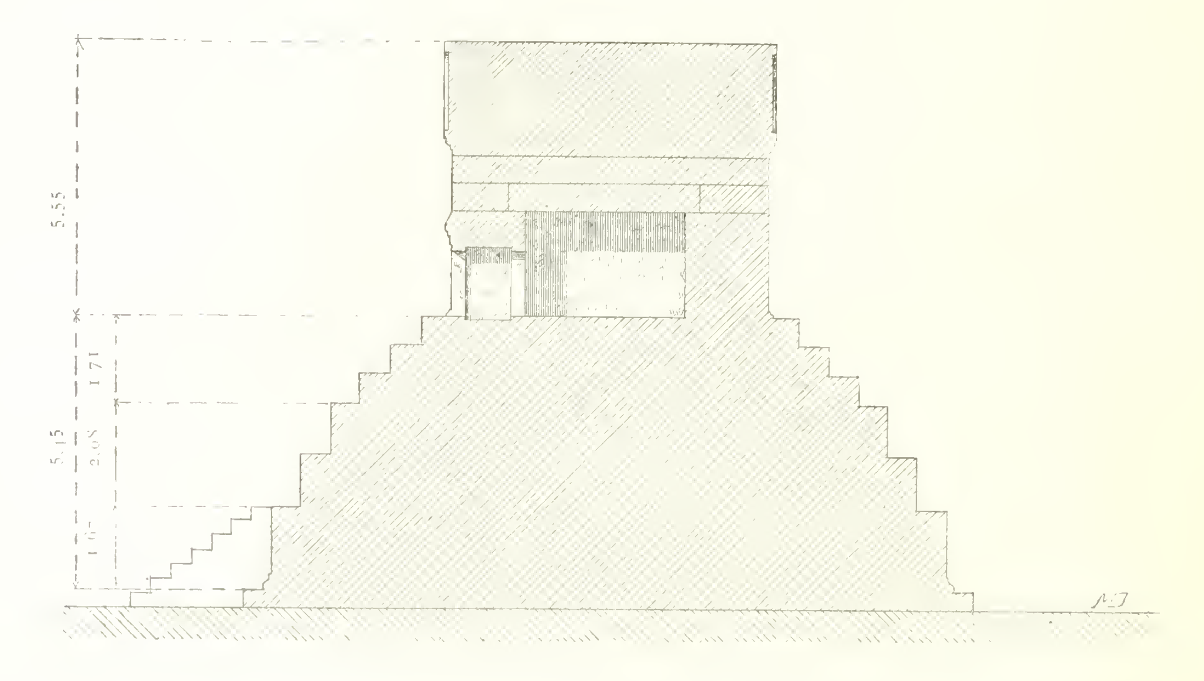


Fig. 31. — Coupe longitudinale du Gabre Madérè-Soleïman.

de Madérè-Soleïman à Persépolis; les Persans le désignent sous le nom de Gabre Madérè-Soleïman (tombeau de la mère de Salomon) (Pl. XVIII et XIX).

Le caractère archaïque de l'architecture grecque de l'édicule et le fronton du monument, le seul que l'on puisse signaler dans toute la Perse, attirent tout d'abord l'attention. Le naos est porté sur six gradins de dimensions décroissantes reposant eux-mêmes sur un socle débordant largement au-dessous de la dernière

marche (fig. 31). Un escalier en partie détruit servait à atteindre le niveau du premier gradin. Tout cet ensemble de constructions est bâti en pierres calcaires de dimensions colossales, assemblées sans mortier et appareillées avec la plus grande précision.

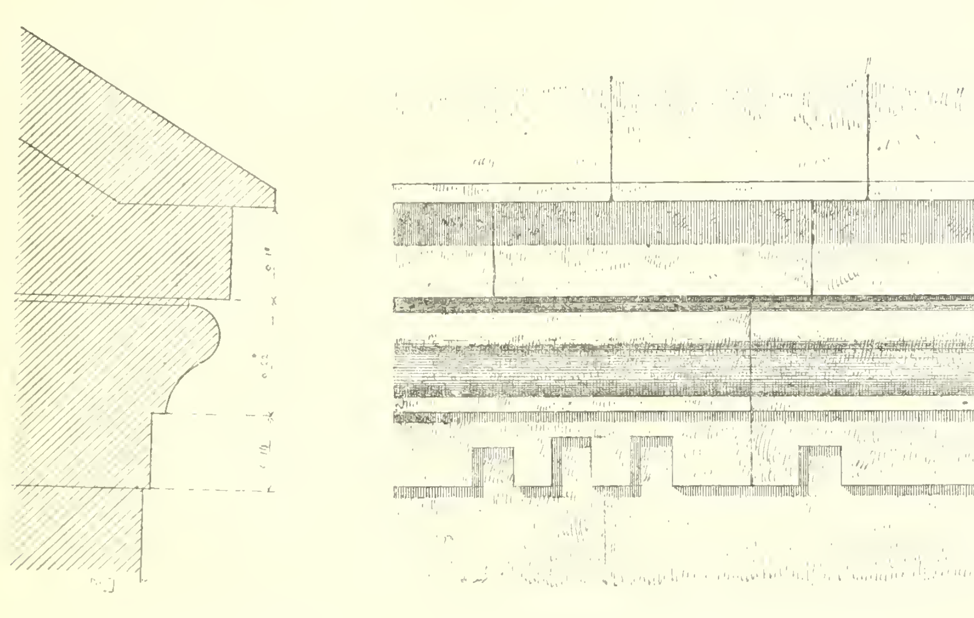


Fig. 32. — Coupe transversale de la corniche du Gabre Madérè-Soleïman.

Fig. 33. — Élévation d'un fragment de la corniche du Gabre Madérè-Soleïman.

La couverture, en pierre comme tout le reste de la construction, est massive et composée d'assises horizontales revêtues à l'extérieur de dalles plates disposées en pente suivant l'inclinaison de la toiture; la saillie de ces dalles sur les petits côtés de l'édicule encadre le fronton supporté par un entablement rudimentaire composé lui-même d'un talon renversé compris entre deux bandeaux (fig. 32). On a essayé de tailler dans le bandeau inférieur quelques modèles de denticules (fig. 33), mais cette décoration amaigrissait la corniche; elle a été sagement abandonnée.

Fig. 34.

Le profil de la corniche est reproduit au-dessus du linteau de la porte (fig. 36), et c'est encore un talon qui règne sous forme de plinthe à la base du monument (fig. 34) et au bas du gradin inférieur (fig. 35).

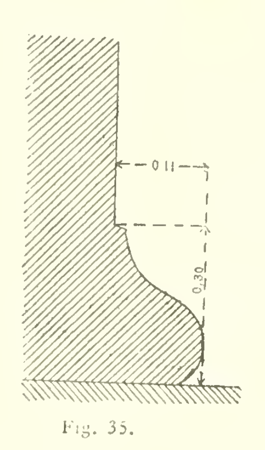


Fig. 35.

La répétition de ce même motif ornemental n'est pas fortuite. Inusité en

Égypte, rarement employé dans les temples de l'ordre dorique, inconnu sans

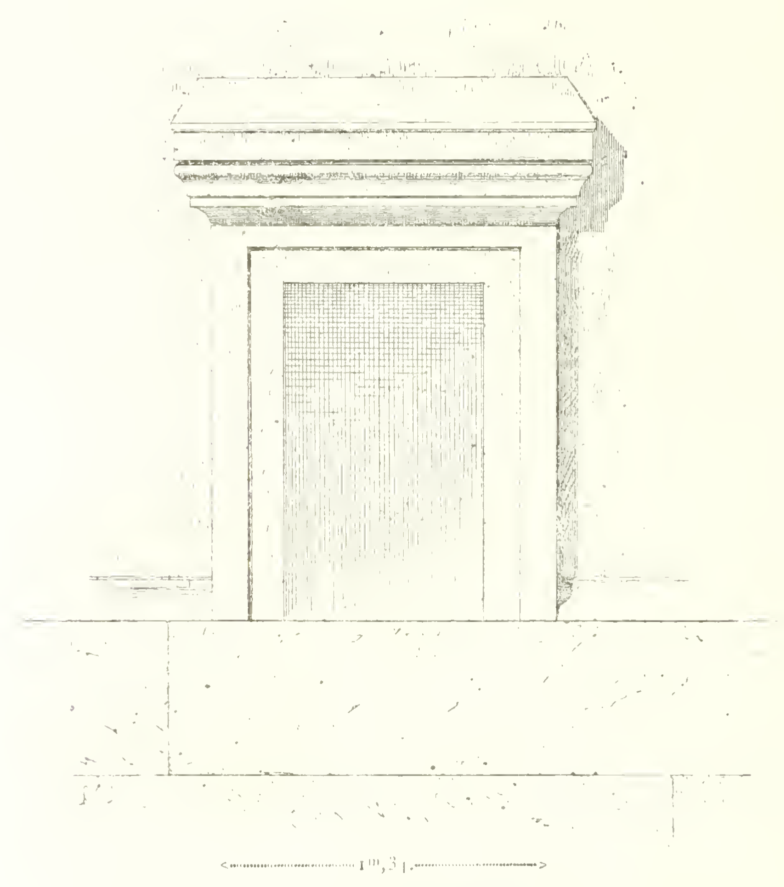


Fig. 36. — Porte du Gabre Madérè-Soleïman.

doute aux architectes de Ninive et de Babylone, le talon fut utilisé dans les plus

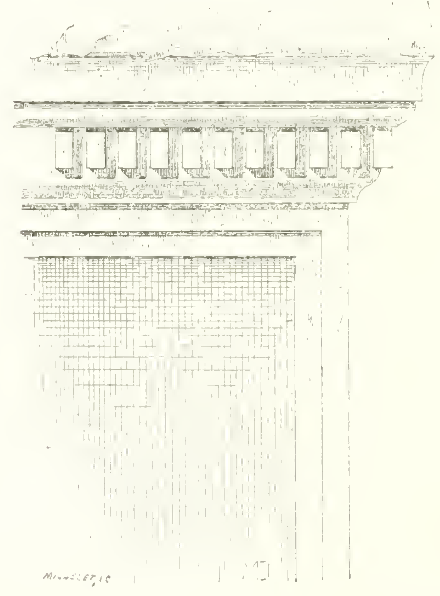


Fig. 37. — Fragment d'une porte du théâtre de Sélinonte.

anciens monuments ioniques construits en Asie, en Grèce, en Sicile, et systémati-

quement dans les temples qui fixèrent les dimensions et les principales dispositions de l'ordre ionique.

Il est même intéressant de comparer à ce sujet les profils du Gabre Madérè-Soleïman avec ceux d'un linteau de porte provenant du théâtre de Sélinonte (fig. 37), ou au tracé des plinthes et des corniches de l'Érechthéion (fig. 38 et 39), du temple de la Victoire Aptère ou de Junon à Samos, qui ne sont que le développement de l'entablement rudimentaire de l'édicule perse.

Dans ces ouvrages, comme dans tous les monuments ioniques plus modernes, le talon est presque toujours directement superposé aux denticules.

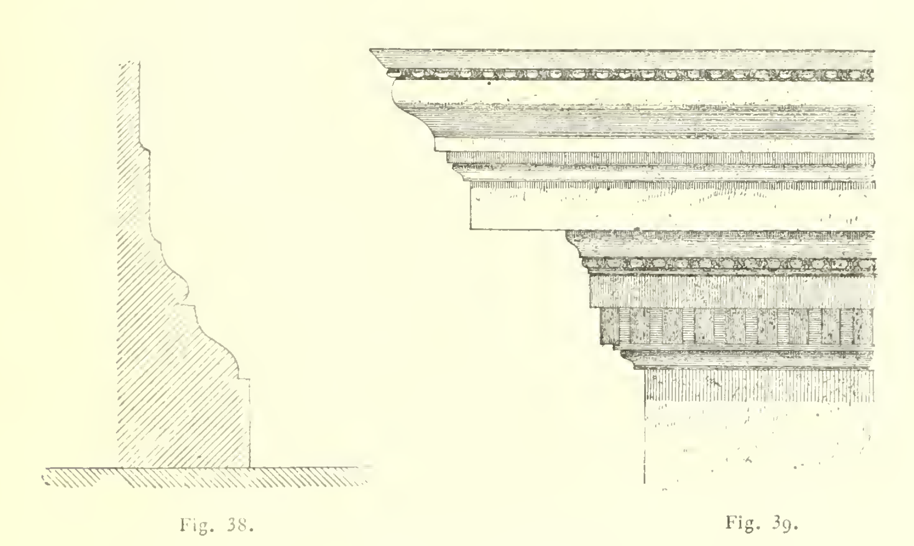


Fig. 38. Fig. 39.

Plinthe et corniche de l'Érechthéion.

Ces analogies et cette continuité dans les traditions sont aisées à expliquer.

Les planchers des monuments lyciens étaient invariablement surmontés de trois rangs de madriers nécessaires pour maintenir au-dessus des chevrons une couche de terre épaisse (fig. 40) et, par cela même, imperméable à la pluie. Dans quelques-unes de ces constructions, l'arête inférieure du madrier central est abattue (fig. 41); dans d'autres, les deux derniers membres de cette sorte de corniche sont réunis suivant une seule surface courbe dont la coupe transversale donne une image à peu près exacte du talon (fig. 42).

Il suffit alors aux Grecs de substituer aux abouts des chevrons en grume juxtaposés formant les planchers la représentation en pierre de chevrons équarris à vive arête, pour créer les éléments essentiels de l'antique corniche ionienne,

formée d'un filet carré, d'un talon et d'un cours de denticules, si nettement reproduite au Gabre Madérè-Soleïman et au tombeau «AMYNTOY»; de même aussi les peuples qui empruntèrent plus exclusivement leurs motifs d'architecture à

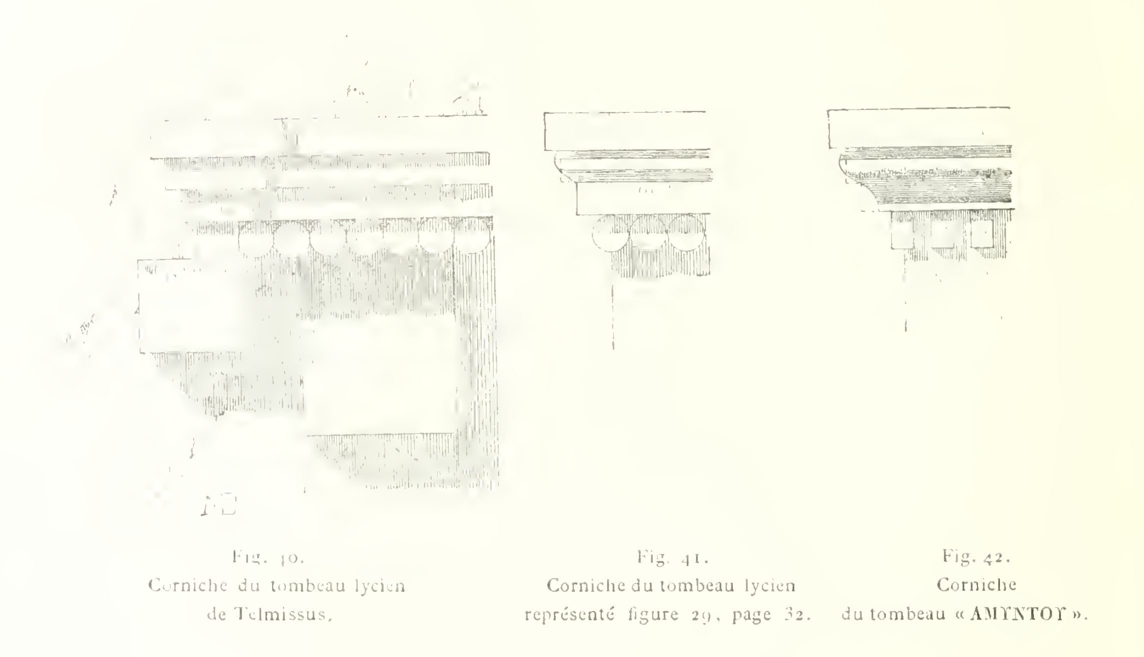


Fig. 40. Corniche du tombeau lycien de Telmissus.

Fig. 41. Corniche du tombeau lycien représenté figure 29, page 32.

Fig. 42. Corniche du tombeau « AMYNTOY ».

l'Égypte composèrent la doucine en réunissant dans le même profil la gorge égyptienne à la baguette qui la supporte (fig. 43, 44 et 45).

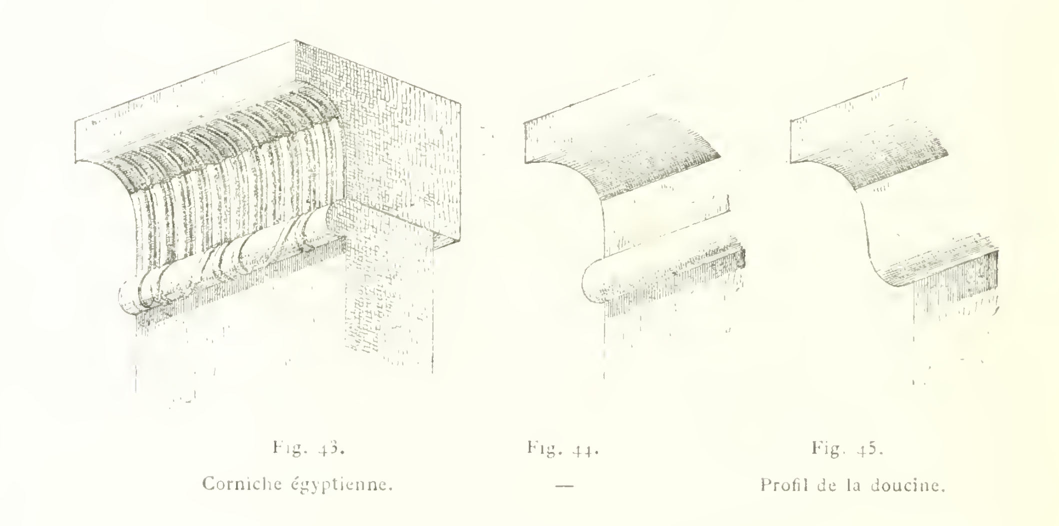


Fig. 43. Corniche égyptienne.

Fig. 44. —

Fig. 45. Profil de la doucine.

La porte du Gabre elle-même, dont le double encadrement rappelle les cadres en charpente des tombeaux lyciens (Pl. VII, XV, et fig. 29), paraît être la copie exacte des portes des édifices de style ionique, construits en Grèce à la fin du

VIIe siècle avant notre ère : montants, linteaux, couronnement, semblent empruntés au théâtre de Sélinonte (fig. 37).

Le Gabre Madérè-Soleïman était accompagné d'un portique (Pl. XVIII) dont il est aisé d'indiquer la position exacte et les dimensions. Sur trois côtés de la cour on

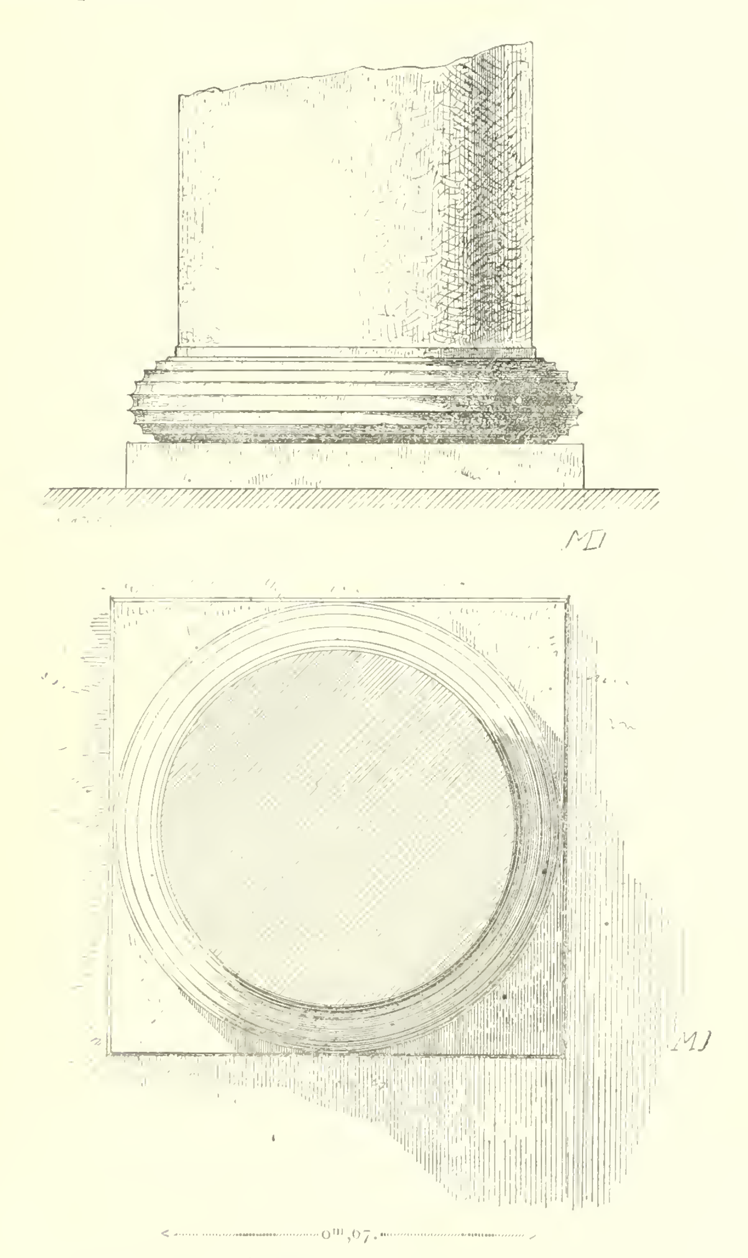


Fig. 46 et 47. — Élévation et plan de la base des colonnes du Gabre Madérè-Soleïman.

retrouve effectivement les bases ou les fûts tronqués de presque toutes les colonnes. Quant à la quatrième face, elle ne paraît pas avoir été ornée de colonnes; du moins aucun vestige de construction ancienne ne l'indique. Les colonnes élevées sur la face opposée à cette dernière diffèrent sensiblement des autres. Elles ont 0^m67 de

diamètre au lieu de 0^m905, diamètre des supports latéraux, et reposent seules sur une

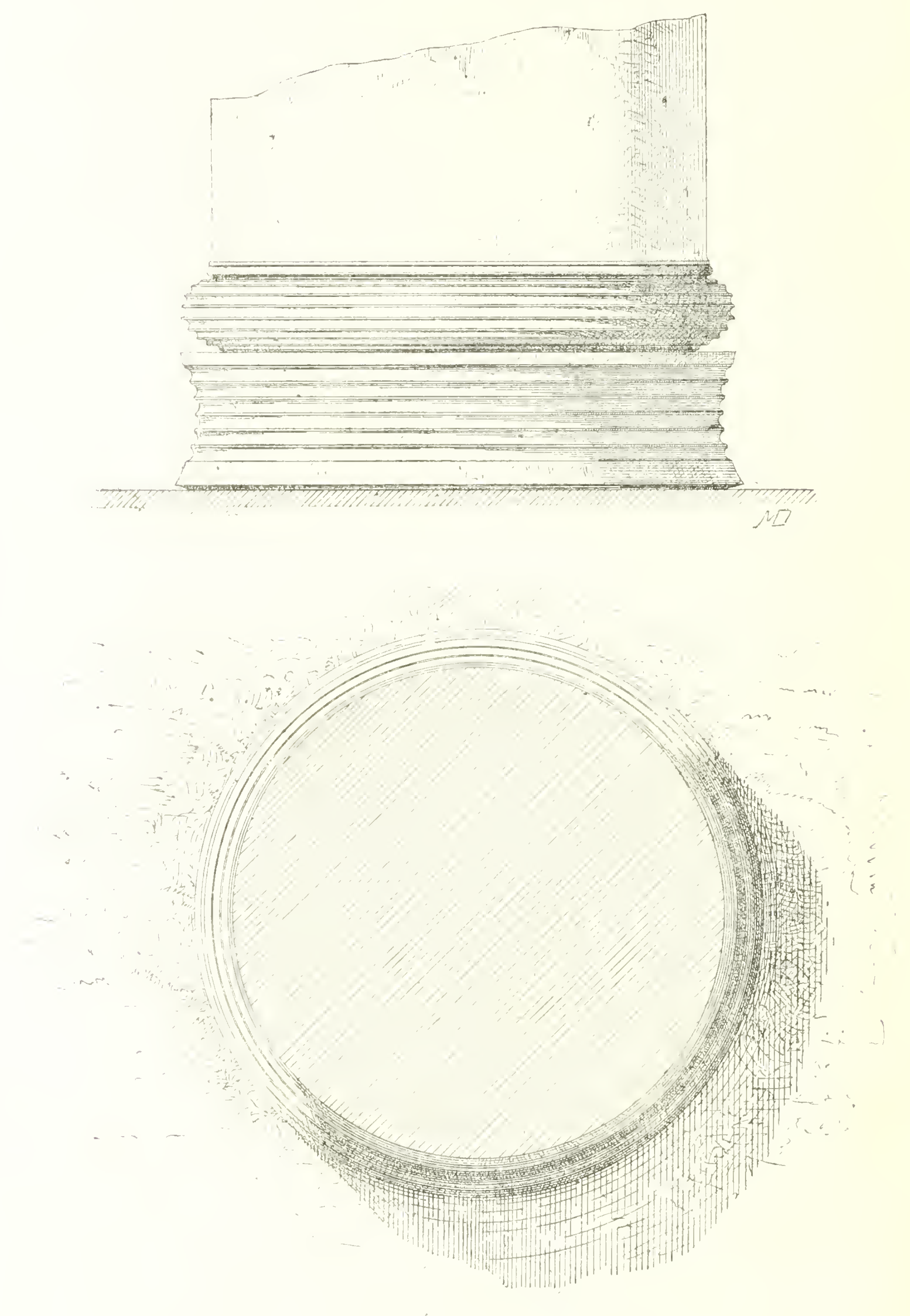


Fig. 48 et 49. — Élévation et plan d'une base
de l'ancien temple de Samos.

base cannelée (fig. 46, 47 et 50) semblable à la base archaïque retrouvée à Samos

(fig. 48, 49 et 51)[1] et à celles qui supportent les colonnes de l'Érechthéion (fig. 52 et 53), du petit temple de la Victoire Aptère, de Minerve Polias et d'un grand nombre d'autres temples ioniques, tandis que les fûts des supports latéraux s'appuient, comme ceux du palais, sur un mince tambour cylindrique (Pl. XX).

On pénétrait dans la cour centrale par trois portes étroites et basses, situées dans les axes du portique. Une quatrième ouverture plus grande que ces dernières devait faire partie d'un mur de clôture élevé autour de l'édifice; j'aurais désiré rechercher

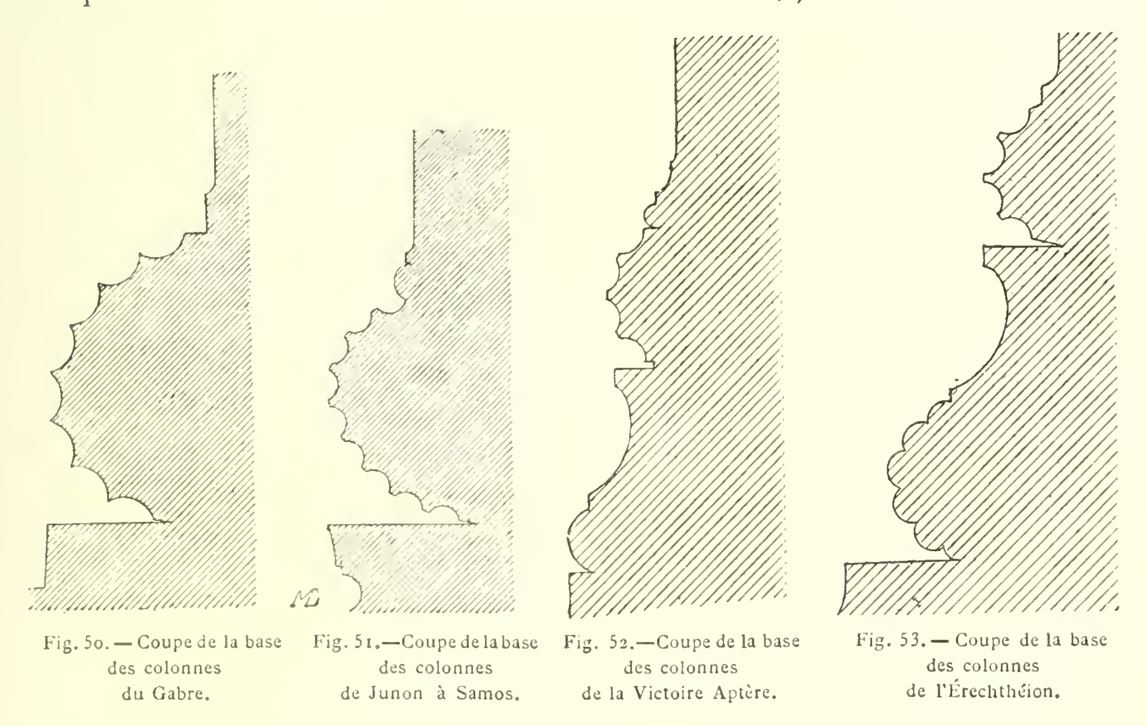


Fig. 50. — Coupe de la base des colonnes du Gabre.

Fig. 51. — Coupe de la base des colonnes de Junon à Samos.

Fig. 52. — Coupe de la base des colonnes de la Victoire Aptère.

Fig. 53. — Coupe de la base des colonnes de l'Érechthéion.

les traces de cette enceinte, mais je n'aurais pu le faire sans péril, car il eût été nécessaire de renverser des masures et de faire des fouilles au milieu des sépultures placées sous la protection du tombeau de la mère de Salomon. Je dus, en conséquence, y renoncer et me contenter de relever la position des jambages des portes qui tous sont encore debout.

Avant de terminer la description du Gabre, il est nécessaire d'appeler l'attention sur une des particularités les plus singulières du plan. L'édicule n'occupe pas exactement le centre de l'espace limité par la colonnade. On l'avait au contraire rejeté dans le fond de la cour. Toutefois il était symétriquement placé par rapport à un des grands axes du portique.

Cette curieuse anomalie, signalée pour la première fois par Texier, a été généralement considérée comme une erreur d'implantation. Tel n'est

1. *Les Antiquités de l'Ionie,* publiées par les soins de la Société des dilettanti, vol. III.

pas mon avis, je crois même qu'elle peut être rationnellement expliquée.

Dès le début de cet ouvrage, j'ai fait connaître les causes qui me portaient à établir une distinction entre la plaine du Polvar et l'emplacement de Pasargade. On a commis une erreur de même ordre en identifiant le Gabre Madérè-Soleïman avec le tombeau de Cyrus.

Le Gabre, qui devait rappeler aux Macédoniens les plus modestes naos de la Hellade, n'eût excité aucune surprise chez les Grecs habitués aux splendeurs architecturales de leur patrie et n'eût pas mérité d'être décrit par les historiens d'Alexandre. Tous, au contraire, citent le mausolée royal comme un des édifices les plus curieux de Pasargade. J'ai déjà rapporté, à propos des monuments de Méched-Mourgab, la description fort bien faite laissée par Aristobule du tombeau de Cyrus, et j'ai fait remarquer combien elle dépeignait exactement une tour analogue à celle de Nakhchè-Roustem. Aucune des expressions techniques employées par cet auteur ne saurait s'appliquer aux formes du Gabre Madérè-Soleïman.

Un Grec n'eût jamais comparé à une tour carrée cette construction écrasée surmontée d'une couverture à deux égouts et couronnée d'un fronton, pas plus qu'il ne se fût contenté, pour décrire le soubassement et les six gradins, d'énoncer simplement que le bas de la tour était solide. Il eût été impossible d'enfermer dans la chambre intérieure du Gabre, mesurant à peine six mètres carrés, le sarcophage et les nombreux et volumineux objets énumérés par Strabon d'après le récit d'Aristobule. Enfin, on rechercherait vainement sur les pierres du Gabre les traces des deux inscriptions gravées au-dessus de la porte du tombeau de Cyrus.

A défaut de documents historiques, c'est donc au monument lui-même qu'il convient de demander des renseignements sur son ancienne destination.

Ce qui frappe tout d'abord, en considérant l'ensemble de la construction, c'est le défaut d'harmonie signalé entre le plan du Gabre et celui du portique.

On est surpris que dans un monument aussi simple on n'ait pas su placer l'édicule dans l'axe des ouvertures pratiquées au milieu des deux colonnades semblables, et que l'on ait rejeté, sans motif apparent, le naos au fond de la cour. Ce n'est pas le cas d'invoquer le principe des dissymétries grecques appliquées de parti pris aux divers temples groupés sur l'Acropole d'Athènes ainsi qu'aux propylées de Sunium [1].

1. Dans ces exemples, la porte d'entrée avait été déplacée par rapport à l'axe afin que le visiteur embrassât d'un seul coup d'œil les deux façades contiguës du monument (Choisy, Note sur la courbure dissymétrique des degrés du Parthénon. — *Comptes rendus de l'Acad. des Inscript.*, 1865).

Rejeter une porte d'enceinte en dehors de l'axe d'un monument afin de le montrer tout d'abord par un de ses angles était naturel; mais chercher à obtenir le même effet en déplaçant l'édifice lui-même eût été un parti tout au moins bizarre.

On désirerait aussi connaître les raisons qui ont amené le constructeur à élever sur six gradins un édifice que la hauteur de la colonnade, calculée d'après le diamètre des supports, cachait à tous les yeux. Le hasard ou la négligence n'ont pu produire des erreurs d'implantation ou de conception aussi graves : toutes ces dispositions sont intentionnelles, comme ne tarde pas à le faire reconnaître une étude attentive du monument.

Tout d'abord, quel est l'axe général du plan? A ce sujet le doute n'est pas permis : il est indiqué par le parallélisme absolu des ouvertures et des colonnes de deux côtés du portique, par la position de la porte extérieure, par la distinction établie entre les supports qui ornaient le fond de la cour et ceux qui s'élevaient sur les ailes latérales ; il est donc perpendiculaire à l'axe longitudinal du naos.

Ce point était essentiel à établir; car les diverses parties de la construction, mal liées entre elles, si on les rapporte à l'axe particulier de l'édicule, sont au contraire symétriques par rapport à l'axe vrai du monument.

En se plaçant à ce point de vue, on doit même approuver la disposition adoptée, qui semblait agrandir les dimensions de la cour et ménageait au-devant du Gabre un vaste parvis d'où l'on pouvait embrasser l'édifice dans tout son ensemble : l'orientation de la porte du naos est seule anomale.

Au lieu de disposer la baie sur la face du monument la plus en vue, le constructeur s'est efforcé de la dissimuler sur un des côtés, tout comme il a cherché à dérober l'édicule aux regards curieux en l'abritant derrière une haute colonnade et en le rejetant en arrière des portes latérales de l'enceinte, prévues à dessein basses et étroites. Il obéissait, dirait-on, à une seule préoccupation : cacher à tous les yeux l'intérieur du Gabre Madérè-Soleïman et le Gabre lui-même.

Si l'on admet cette hypothèse, la distribution de toutes les parties de l'édifice devient claire et logique.

La porte extérieure faisait partie d'une haute enceinte enveloppant tout l'ensemble des constructions, l'espace laissé libre entre cette première clôture et le mur du portique était réservé aux serviteurs chargés de la garde du monument qui ne devaient pas pénétrer dans la cour intérieure, et ne pouvaient pas même aper-

cevoir l'édicule quand s'entr'ouvraient les portes de communication. Sans doute, il eût été possible d'obtenir le même résultat en interposant un écran entre les ouvertures du portique et le naos; mais la combinaison adoptée avait sur cette dernière l'avantage de ne pas déparer une ordonnance simple, mais étudiée avec grand soin.

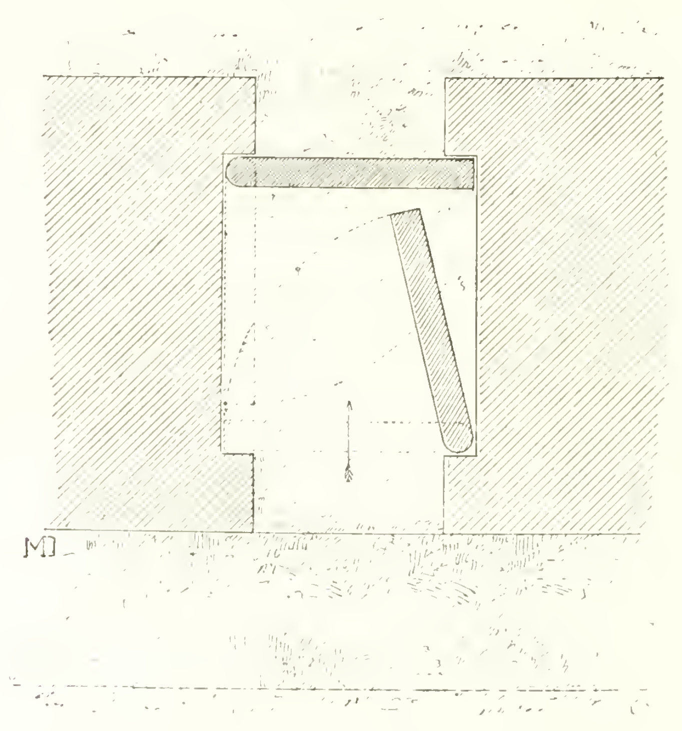


Fig. 54. — Plan de l'entrée du Gabre Madérè-Soleïman.
Échelle de 0m034 par mètre.

Enfin, comme il fallait éviter qu'un indiscret, pénétrant par surprise sous le portique ou dans le parvis, ne pût apercevoir les objets déposés dans l'édicule, l'architecte tailla dans l'épaisseur des tableaux le logement de deux portes distinctes et s'ingénia à rendre impraticable leur ouverture simultanée. Quand on voulait pénétrer dans le Gabre, il fallait tout d'abord rabattre à l'intérieur la porte extérieure (fig. 54), puis entrer dans la chambre laissée entre les deux vantaux, fermer le premier, qui aurait fait obstacle à la manœuvre du second, et tirer alors à soi la deuxième porte [1].

Les précautions minutieuses prises pour éviter la souillure du naos par des regards profanes sont usitées de nos jours dans la construction des sanctuaires vénérés et des anderouns; il ne faudrait pas se hâter de conclure de cette analogie que le Gabre

1. Sur le plan du Gabre, je n'ai indiqué de colonnes que de trois côtés de la cour. Dans le cas où le portique eût régné sur les quatre faces du parvis, aucune de mes conclusions ne devrait être modifiée.

Madérè-Soleïman fût un temple ou un appartement de femme. Le culte des Perses, j'ai eu occasion de le faire remarquer, s'exerçait au grand jour, ainsi que le témoignent les antiques atech-ga de Nakhchè-Roustem[1], les pyrées représentés sur les monnaies achéménides (fig. 22 et 23) et les bas-reliefs de Persépolis (fig. 55). Quant à la chambre du naos, elle est trop exiguë pour être habitable.

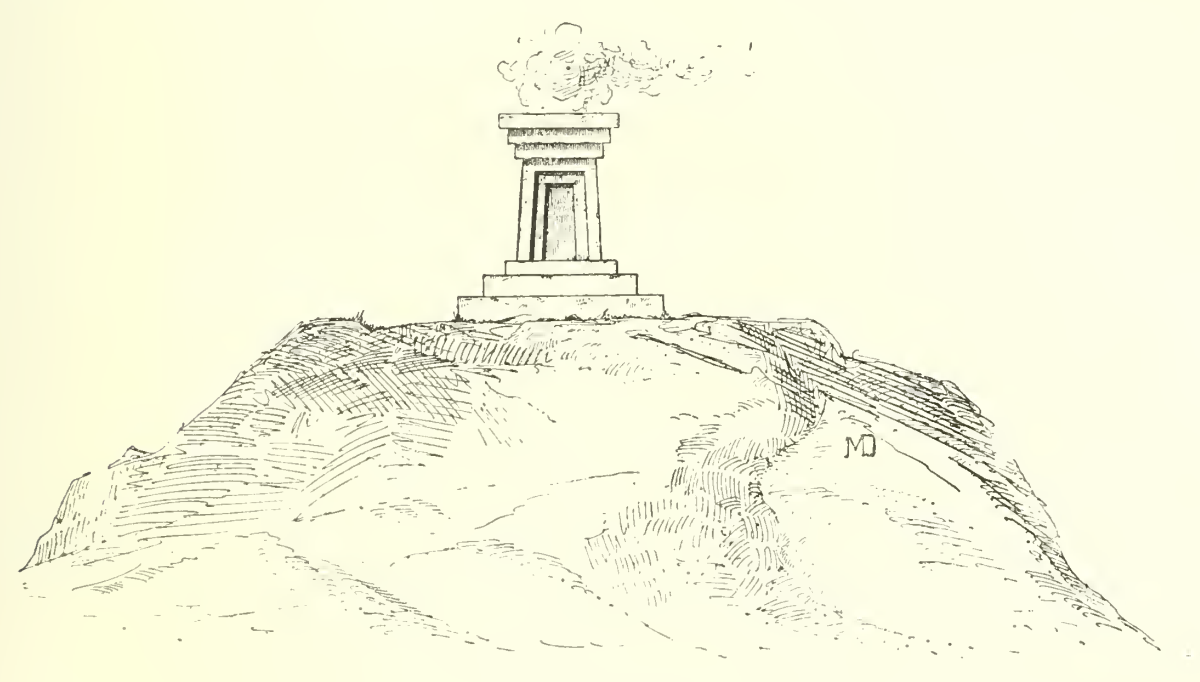


Fig. 55. — Atech-ga.

Ce monument était donc un tombeau, et fort probablement, si l'on en juge par les soins que l'on a mis à le dissimuler et aussi d'après son importance relative, le mausolée d'une reine.

Les noms de deux princesses, Mandane et Cassandane, mortes toutes deux sous le règne de Cyrus, sont parvenus jusqu'à nous. Je suis disposé à croire que le monument de Méched-Mourgab, un des plus anciens de la Perse, est le tombeau de la mère du roi. L'antiquité de cet édifice, la proximité de la tour où fut déposé le corps de Cambyse Ier, sont des arguments en faveur de cette hypothèse. Cyrus éleva à côté de la sépulture de son père le monument funèbre de Mandane, et voulut au contraire faire transporter à Pysyakada, dans la vieille capitale de la Perse, où il devait lui-même être enseveli, le corps de Cassandane, à la mort de laquelle il avait mené grand deuil, suivant l'expression d'Hérodote[2].

1. Ces édifices seront spécialement étudiés dans la troisième partie de cet ouvrage.
2. *Histoires*, II, 1.

Ainsi se vérifierait la désignation de Gabre Madérè-Soleïman (tombeau de la mère de Salomon) donnée par les habitants à l'édifice de Méched-Mourgab. Le nom de Salomon, qui revient sans cesse dans le Koran, aurait été substitué à celui de Cyrus, inconnu du peuple. Cette identification légendaire, qui ferait de ce monument un tombeau de reine, est même si universellement adoptée dans le pays que les femmes, seules chargées de la garde de l'édicule transformé en sanctuaire, en interdisent rigoureusement l'entrée à tous les hommes.

Les traditions recueillies en Perse, il y a lieu de le remarquer à ce propos, ne sont pas toujours aussi erronées qu'on serait tenté de le supposer. Les noms propres sont presque toujours empruntés à l'antiquité fabuleuse, mais les légendes reposent sur un fond de vérité historique; en tout cas, on ne doit jamais les rejeter avant de les avoir soumises à un examen sérieux. C'est ainsi que les Persans désignent sous les noms de Takhtè-Djemchid (trônes de Djemchid), les palais de Persépolis; Nakhchè-Roustem (dessins de Roustem), prince de beaucoup postérieur à Djemchid, d'après les récits de Ferdousi, les sculptures sassanides; Kalaè-Darab (forts de Darius), des ouvrages défensifs élevés par les Achéménides; tombeaux des rois guèbres, les sépultures de Darius et de ses successeurs.

M. Oppert avait fait remarquer, avant de connaître les plans de Gabre Madérè-Soleïman, que cet édicule ne pouvait être le monument funéraire de Cyrus, et avait proposé de l'identifier avec celui de Cassandane, femme de Cyrus, tous les tombeaux de femmes étant, au dire du savant assyriologue, uniformément couverts de dalles taillées en forme de toiture à deux égouts. Mes études, je m'en félicite, viennent confirmer de tous points les prévisions de M. Oppert. Toutefois, les Perses ne pouvant être les inventeurs d'une forme de toiture qui reproduit un des types les mieux caractérisés des constructions en charpente, il resterait à décider si le roi fit exécuter, pour servir de tombeau à sa mère, un édifice à fronton, parce qu'il était déjà dans les usages d'ensevelir les femmes sous un tumulus prismatique, ou plutôt, si, après la construction du Gabre, on ne fit pas à son image tous les sarcophages des reines achéménides.

Malgré tous les détails fournis au sujet du tombeau à fronton de Méched-Mourgab, il peut paraître surprenant que l'on ait préparé une aussi mystérieuse retraite pour y ensevelir une reine. Les sentiments jaloux, qui accompagnent la femme même au delà de la mort, sont bien cependant dans le caractère iranien. On en trouve la trace dans les récits les plus anciens de l'histoire de Perse.

Après le massacre de Gaumata et avant d'élire le roi, quel engagement prennent les conjurés? Tous auront leur libre entrée au palais quand ils le voudront, sans se faire annoncer, à moins que le roi *ne dorme avec l'une de ses femmes* [1]; et si plus tard l'un d'eux, Intapherne, veut, malgré les sentinelles, pénétrer dans le harem pour s'entretenir avec le roi, il est mis à mort, et aucun des cinq ne s'oppose à l'exécution, tant leur paraît sanglant l'outrage fait à Darius.

Mahomet, on ne doit pas l'oublier, quand il fit aux femmes une loi de cacher leur visage sous les plis d'une épaisse draperie, s'inspira d'une coutume adoptée en Perse bien avant sa venue [2] et qui depuis cette époque a toujours été suivie dans ce royaume d'une manière bien plus rigoureuse que dans tous les autres pays musulmans. Encore de nos jours, bien que la morale religieuse tende à se relâcher, il n'est pas de vieille mendiante qui ne soit ensevelie voilée : au moment de déposer le corps dans la terre, les parents les plus rapprochés prennent même la précaution de maintenir une tente autour de la fosse afin de dissimuler jusqu'à l'idée des formes féminines. Quant aux femmes du souverain ou des princes, elles sont enterrées la nuit, par les eunuques, dans la partie la plus reculée et la plus inaccessible de l'anderoun.

1. Hérodote, III, 84.
2. Strabon raconte qu'à la cour d'Ecbatane, sous le règne des rois mèdes, le visage des femmes était déjà absolument caché sous des voiles épais (*Géographie*, XI, ch. 13, § IX).



§ VI

Discussion des formes des monuments de Méched-Mourgab. Les édifices de Méched-Mourgab n'ont aucune analogie avec les édifices assyriens et égyptiens. Ils procèdent des édifices gréco-ioniens et gréco-lyciens. Ils ont été élevés au VI[e] siècle avant notre ère. — Déductions relatives à la généalogie de Cyrus et de Darius. — Conclusion.

L'analyse détaillée des monuments de Méched-Mourgab permet de les classer en deux groupes distincts.

Les uns, comme le Takhte, le Gabre, le palais ruiné, peuvent être comparés à des édifices grecs; d'autres, tels que les tours funéraires, rappellent les constructions lyciennes. Dans aucun d'entre eux, ce point est essentiel à établir, ne se fait sentir l'influence de l'Assyrie ou de l'Égypte. Quelques savants, se fiant aux analogies fort hypothétiques signalées entre le Birs-Nimroud, les Zigourats gravés sur les bas-reliefs de Kouyoundjik et le soubassement de l'édicule perse, ont cru reconnaître dans le Gabre Madérè-Soleïman une réduction fidèle des temples à étages de l'Assyrie et de la Chaldée. M. Fergusson, le premier, je crois, a exposé cette théorie dans son *Histoire générale de l'architecture*. D'après cet auteur, les six étages du soubassement du Birs-Nimroud et le temple placé au sommet de l'édifice étaient disposés de telle sorte que la hauteur du naos supérieur équivalait à celle du soubassement et que les six étages de ce dernier étaient répartis en trois zones de hauteurs égales comprenant successivement : la première, le premier étage; la deuxième, le second et le troisième; et la dernière enfin, le quatrième, le cinquième et le sixième. M. Fergusson compare les six degrés du Gabre Madérè-Soleïman aux étages correspondants du Birs et l'édicule perse au naos du monument chaldéen; mais ce parallèle, alors même que la restitution proposée par l'architecte anglais se vérifierait (ce qui devient fort improbable depuis le déblaiement de la tour de Khorsabad), serait encore inexact. Il n'existe en effet aucun rapport simple entre les hauteurs des marches du Gabre (fig. 31): s'il se fût agi d'un monument

religieux élevé suivant les principes chaldéens, la loi des nombres, proposée par M. Fergusson, eût été rigoureusement observée.

Pourquoi d'ailleurs les Perses auraient-ils choisi comme modèle d'un tombeau qui devait être caché à tous les yeux un de ces temples à étages destinés à dominer les immenses plaines de la Chaldée et à signaler au loin les grandes capitales? Ce serait une anomalie bien étrange. En outre, il serait surprenant, si le Gabre était la copie d'un monument ninivite, exécuté par des ouvriers perses ou mèdes, que, dans l'édicule de Madérè-Soleïman, la porte, le fronton, la corniche, le dessin des bases des colonnes, l'appareil, rappelassent les monuments de la Grèce et de l'Ionie, et pas un profil, pas un détail des moulures, pas un ornement, la modénature des monuments retrouvés sur les rives du Tigre et de l'Euphrate.

L'idée de construire sur une plate-forme artificielle ou sur des gradins les palais et les édifices est peut-être élamite ou chaldéenne, bien que les peuples de l'Asie Mineure aient fait, dès la plus haute antiquité, reposer leurs monuments funèbres sur de hauts soubassements [1] et que les Grecs eux-mêmes aient aimé à construire leurs temples sur des lieux élevés; mais de cette simple analogie on ne saurait déduire une théorie infirmant les preuves et les documents fournis par l'étude directe des monuments de la plaine du Polvar-Roud.

Le seul détail des ruines de Méched-Mourgab paraissant inspiré par l'art ninivite est le bas-relief représentant l'image de Cyrus. Cette exception est d'ailleurs plus apparente que réelle : il s'agit en effet d'un ornement artistique, et non d'un détail de construction. En outre, j'ai déjà eu l'occasion de le dire, il serait difficile de préciser, dans l'état où se trouve cette sculpture, si l'on ne doit même pas la rattacher aux écoles archaïques de l'Ionie et de la Grèce.

En résumé, on doit conclure de cet exposé que l'on ne rencontre, dans les monuments de Méched-Mourgab, ni les massifs en briques crues, ni les revêtements avec boutisses en délit, ni les merlons, ni les colonnes accouplées, éléments et ornements constitutifs de toute construction ninivite, ni même la grande gorge égyptienne; mais que l'on signale au contraire, dans chaque édifice, en dehors même des procédés de construction, un point saillant tel que les ciselures des pierres, les refends et bossages, le fronton, le talon renversé ou l'ornement denticulé des corniches, la base cannelée des colonnes, la forme des tours funéraires ayant des ana-

1. Texier, *Mission en Asie Mineure*, vol. III, pl. 168. — Charles Fellows, *An Account of discoveries in Lycia*, p. 128 et fig. 4, 6, 8.

logies frappantes avec les motifs les plus usités de l'architecture gréco-ionienne ou lycienne, et que, par conséquent, l'art monumental de la plaine du Polvar-Roud a les plus étroites affinités avec ceux qui ont pris naissance et se sont développés sur les côtes de l'Asie Mineure.

Je n'ai pas parlé à dessein des fûts lisses des colonnes du Gabre et du temple ruiné, considérées jusqu'à ce jour comme originaires de l'Assyrie. J'aurai l'occasion de démontrer plus tard [1] que cette filiation est contestable : les supports isolés, très exceptionnellement utilisés dans les palais de Sargon, de Sinakherib ou de Nabuchodonosor, ont été importés à Ninive et à Babylone; ce n'est donc pas fortuitement, mais parce que le fût lisse ou à cannelures sans listel est la forme primitive de la colonne usitée chez les peuples asiatiques riverains de la Méditerranée, qu'on le retrouve à la fois sur les bords du Polvar et du Tigre.

Les monuments de Méched-Mourgab sont-ils les prototypes des édifices gréco-lyciens, ou bien les Perses ont-ils emprunté aux peuples établis sur les côtes de l'Asie Mineure leur architecture primitive? A quelle époque s'est produit cet échange d'idées? Telles sont les questions qui restent à examiner.

Antérieurement au règne de Cyrus, les Perses n'avaient jamais eu de relations directes et suivies avec les Grecs, les témoignages concordants de tous les auteurs en font foi [2]. Par conséquent, si la transmission des procédés techniques et des formes architecturales de l'un des deux peuples à l'autre s'est effectuée avant cette époque, elle n'a pu se produire que par propagation lente à travers les pays interposés entre la Grèce et le Fars; on devrait donc, dans ce cas, retrouver en Assyrie des monuments participant par leur style aux constructions perses ou helléniques les plus anciennes.

Les fouilles entreprises à Kouyoundjik ou à Khorsabad ont montré, au contraire, que la modénature et l'ornement ninivites, à part quelques ornements sculptés, n'ont rien de commun avec l'art monumental d'Athènes ou de Méched-Mourgab. La nation qui fut redevable à l'autre de ses procédés de construction ne réalisa donc cet emprunt que le jour où les Aryens du Sud et les Hellènes se rencontrèrent pour la première fois sur les champs de bataille de la Lydie.

D'un autre côté, comme on retrouve dans les temples de Ségeste et de Sélinonte, dans l'antique sanctuaire de Samos, construits avant la prise de Sardes,

1. Au chapitre consacré à l'étude des colonnes persépolitaines.

2. Notamment, Strabon, XV, ch. 3, § XXIII.

tous les éléments caractéristiques, toutes les formes élémentaires des monuments de Méched-Mourgab et que le fronton du Gabre, ainsi que l'ornement denticulé de sa corniche, ne peuvent être nés dans un pays absolument privé de bois de construction, on a la preuve décisive que les Perses ont demandé aux Grecs Ioniens les secrets de l'art apporté dans la vallée du Polvar-Roud.

Après cet exposé, est-il nécessaire d'insister plus longtemps pour démontrer que l'architecture funéraire des Lyciens prit naissance dans les pays riches en forêts où se conservèrent intactes les formes traditionnelles des tombeaux construits en bois, puis taillés dans la pierre, et ne devient-il pas évident que les tours de Méched-Mourgab et de Nakhchè-Roustem, dont la forme et les détails présentent avec les tombes de Myra, d'Antiphellus, des analogies indiscutables, ne sont point originaires du Fars, pays absolument privé de bois [1], mais de la Lycie ?

Ainsi donc, et c'était le résultat le plus important à constater, les tombeaux et les palais de Madérè-Soleïman n'étaient pas des conceptions originales ou les copies de monuments élevés dans les pays limitrophes du Fars, mais reproduisaient, en les adaptant aux coutumes des Aryens, des édifices existant antérieurement à l'avènement de Cyrus dans l'Ionie et la Lycie.

L'archaïsme des formes grecques transportées à Méched-Mourgab et ce mélange encore mal soudé des détails d'architecture propres à l'Asie Mineure et à la Hellade déterminent, en dehors de toute considération étrangère, l'âge et l'origine des monuments de la plaine du Polvar.

Le Gabre Madérè-Soleïman surtout, avec son entablement rudimentaire, ses colonnes à base cannelée ou cylindrique, semble, à cause même de son aspect archaïque, particulièrement intéressant.

J'ai déjà fait observer que, sauf les ornements de la tiare de Cyrus empruntés plus probablement à la Phénicie qu'à l'Égypte, on ne retrouvait à Méched-Mourgab aucun détail rappelant l'art des Pharaons; les éléments égyptiens abondent au contraire à Persépolis dans les palais construits après la conquête de l'Égypte.

Antérieures à l'expédition de Cambyse, postérieures à l'érection des temples de Ségeste et de Sélinonte, les constructions perses de Madérè-Soleïman sont en conséquence des œuvres remontant toutes au VIe siècle avant notre ère. Cette

1. J'établirai sur des documents irrécusables, au commencement de la deuxième partie de cet ouvrage, que les arbres n'ont jamais pu pousser ni prospérer en Perse à l'état sauvage, et que les très rares bouquets que l'on rencontre auprès des villages disparaîtraient si l'on cessait un seul été de les arroser.

date se lit sur leurs pierres, sur leurs colonnes, sur leurs ornements, sur les membres les plus essentiels comme sur les détails les plus intimes de leur architecture.

Enfin, et cette dernière remarque me paraît d'un haut intérêt, de même que toutes les inscriptions achéménides de Darius et de ses successeurs, le texte trilingue gravé au-dessus du portrait de Cyrus est transcrit en perse, en médique et en assyrien.

La langue de Ninive était donc officiellement parlée à la cour de Perse au moment de la construction du palais de Méched-Mourgab, et cela sans doute parce que le roi de Perse qui l'a fait bâtir comptait déjà les Babyloniens au nombre de ses sujets. Il semblerait donc résulter de ce fait que la construction des palais a suivi la défaite de Nabouhanid.

Le roi dont le nom se trouve inscrit sur les piliers du palais est donc bien le grand Cyrus, et non Cyrus le Jeune, comme on aurait pu le supposer. Il est par cela même établi que le vainqueur d'Astyage descendait d'Achéménès au même titre que Darius, et qu'il pouvait se faire gloire, comme le fils d'Hystaspe, de sa double qualité de Perse fils de Perses, et d'Aryen fils d'Aryens [1].

Grâce aux traductions données par M. Pinches et M. Rawlinson d'une tablette et d'un cylindre retrouvés à Babylone, nous savons de la manière la plus certaine que Cyrus, fils de Cambyse, petit-fils de Cyrus Ier, était arrière-petit-fils d'un roi d'Ansan, nommé Téïspès [2], et paraissait par conséquent avoir ce dernier ancêtre commun avec Darius. L'analyse des monuments de la plaine du Polvar confirme pleinement ces résultats, puisqu'elle me permet, en m'appuyant sur des documents dont je crois avoir prouvé l'authenticité, de rétablir Achéménès en tête des aïeux de Cyrus [3].

On peut désormais, en se basant sur des documents scientifiques, recomposer

1. Darius, dans son testament, prend cette double qualification. — Oppert, *les Inscriptions des Achéménides.*

2. Voir à ce sujet la tablette de Cyrus, traduite par M. Pinches (*Transactions of the Society of Biblical Archeology*, vol. VII, part. I, 1880, p. 130-176, colonne II, revers, lignes 20 et 21).

« Je suis Cyrus, roi des légions, roi grand, roi puissant, roi de Babylone, roi des pays de Soumir et d'Acad, roi des quatre régions, *fils de Cambyse*, roi grand, roi de la *ville d'Ansan*, petit-fils de *Cyrus*, roi grand, *roi de la ville d'Ansan*, arrière-petit-fils de *Téïspès*, roi grand, *roi de la ville d'Ansan.* »

3. Hérodote (III, 75) raconte que Prexaspe, au moment de l'exécution du faux Smerdis, monta sur une tour pour ameuter le peuple et commença par Achéménès la généalogie paternelle de Cyrus. Cette affirmation d'un auteur aussi sérieux que l'était l'historien grec établissait déjà une forte présomption en faveur des origines de Cyrus.

ainsi qu'il suit la généalogie des deux branches Achéménides qui arrivèrent au trône.

Achéménès, roi de Perse[1].
Téïspès, roi de Perse[2] et d'Ansan[3].

Ariaramnès, roi de Perse[4].	Cyrus l'Ancien, roi d'Ansan[3].
Arsamès, roi de Perse[5].	Cambyse Ier, roi d'Ansan[3].
Hystaspe, gouverneur de la Perse sous Cyrus[6].	Cyrus le Grand, roi de Perse[3], d'Ansan[7] et de Médie.
Darius[8].	Cambyse II, *id.*

L'histoire de Cyrus et de ses ancêtres telle qu'elle nous est racontée par les historiens grecs et les inscriptions cunéiformes est en parfait accord avec les faits observés ou décrits[9]. Voici, je crois, comment il convient de rétablir cette histoire :

En 625 avant notre ère, Cyaxare, souverain de la Médie et suzerain de la Perse,

1. Hérodote (I, 125, et III, 75). Quand Prexaspe fait, sur l'ordre de Darius et des conjurés, le récit de la mort de Smerdis, il place à la tête des ancêtres paternels de Cyrus Achéménès.

(VII, 11.) Dans le discours adressé par Xerxès à son oncle Artaban, qui essaye de le détourner d'entreprendre la guerre contre les Grecs, le roi s'exprime ainsi :

« Tu resteras avec les femmes à Suze, et moi, sans ta participation, j'accomplirai tout ce que j'ai promis. Je ne serais pas fils de Darius, *fils d'Hystaspe, fils d'Arsam, fils d'Ariaramne, fils de Téïspès*, fils de Cyrus, fils de Cambyse, fils *d'Achéménès*, si je renonçais à punir les Athéniens. »

Cette généalogie est absolument conforme à celle que donne Darius dans l'inscription de Bisoutoun (Oppert, *le Peuple et la Langue des Perses*).

Et Darius, le roi, dit : « Mon père à moi fut Hystaspe, et le père d'Hystaspe fut Arsame, et le père d'Arsame fut Ariaramne, et le père d'Ariaramne fut Téïspès, et le père de Téïspès fut Achéménès. »

Les noms de Cyrus et de Cambyse auraient été ajoutés emphatiquement par Xerxès à la liste de ses ascendants directs, parce que, dans la pompeuse énumération de ses ancêtres, il ne pouvait oublier le plus célèbre et le plus grand d'entre eux.

2. Voir note 1.
3. Voir note 2, page 56.
4. Voir note 1.
5. Voir note 1.
6. Hérodote, III, 70 et 72.
7. Voir la tablette de Cyrus déjà citée, colonne II, ligne 1 : « Astyage rassembla son armée et marcha contre Cyrus, roi de la ville d'Ansan. » *Id.*, ligne 15 : « Dans le mois de Nisan, Cyrus, roi de Perse, etc. »
8. M. Bablon (*les Inscriptions cunéiformes relatives à la prise de Babylone par Cyrus*, extrait des *Annales de philosophie chrétienne*, 1881, page 16) fait remarquer avec beaucoup de raison que la traduction donnée par M. Oppert de ces paroles de Darius (inscription de Bisoutoun) : « Il y eut huit rois de ma race qui furent rois avant moi, je suis le neuvième, à deux reprises nous avons été rois », doit être modifiée ainsi qu'il suit : *en deux branches nous avons été rois.* »

Si l'on admet cette légère variante, les paroles de Darius sont en parfait accord avec l'ensemble de tous les documents qui nous sont parvenus ; huit princes en effet de la famille des Achéménides : Achéménès, Téïspès, Cyrus I, Cambyse I, Cyrus II, Cambyse II, Ariaramne et Arsame avaient porté avant Darius le titre de rois, soit qu'ils eussent gouverné l'Ansan ou le Fars.

9. L'étude parallèle de ces deux tableaux nous révèle sur l'histoire ancienne de la Perse des particularités des plus intéressantes.

Achéménès est unanimement qualifié roi de Perse ; Téïspès, sur la tablette de Cyrus, roi de la ville d'Ansan : d'après Hérodote et l'inscription de Bisoutoun, ce prince régna également sur la Perse. Puis,

aidé de son vassal, Téïspès, roi de Perse, et de Nabou-bel-Oussour, gouverneur de la Babylonie, renverse Assour-Edil-Ilâni, dernier roi de Ninive. Les coalisés se partagent les dépouilles du vaincu, et l'Ansan [1] échoit à Cyaxare, qui en dispose en

tandis que tous les aïeux de Cyrus portent simplement le titre de roi d'Ansan, ceux de Darius règnent en Perse jusqu'au jour où Cyrus reprend le double titre de roi de Perse et d'Ansan, et qu'Hystaspe descend au rang de gouverneur. Quelles sont les conclusions de ces faits?

Sous le règne de Teïspès, l'Ansan a été joint à la couronne de Perse, vassale de la Médie. A la mort de ce prince, son royaume a été divisé entre ses deux fils : l'aîné, Ariaramne sans doute (voir ci-après page 59, note 2), a hérité de la terre patrimoniale et est devenu roi du Fars; le plus jeune, Cyrus I, a eu l'Ansan. Cet état de choses s'est perpétué jusqu'au règne du grand Cyrus. A ce moment, le roi d'Ansan est redevenu roi de Perse par suite de la défaite d'Astyage et a laissé le gouvernement de cette contrée au dernier prince régnant, suivant en cela une politique qui a toujours été familière aux Achéménides, et qu'il a peut-être inaugurée à cette occasion.

On a opposé généralement à la théorie qui fait de Cyrus un prince de sang royal l'autorité d'Hérodote. « Astyage, dit-il dans un passage déjà cité (I, 107), effrayé par un songe, se garda bien, quand sa fille Mandane fut devenue nubile, de la donner à quelque Mède digne de lui; mais il lui fit épouser un Perse nommé Cambyse, qu'il trouva de bonne famille, de mœurs douces, et bien au-dessous d'un Mède de moyenne condition. » L'interprétation de ce passage ne présente, à mon avis, aucune difficulté.

Cyrus était prince de sang royal, ce fait est indéniable, puisque le roi de Babylone Nabouhanid le reconnaît; mais Hérodote ne dit-il pas lui-même que Cyrus était issu de la tribu des Pasargades, la plus illustre entre les tribus nobles de la Perse (Hérodote, I, 125; III, 11), et que du côté de son père il descendait d'Achéménès? (III, 75.)

En vertu de quel droit d'ailleurs aurait-il pu, s'il n'avait été roi ou prince royal de Perse, convoquer une assemblée populaire avant même d'avoir fait connaître aux siens ses projets de révolte? (Hérodote, I, 125 et 126.)

Il est probable seulement que le Perse Cambyse, en sa qualité de vassal du roi de Médie et de souverain d'une petite principauté lointaine ruinée par des guerres successives, fut accueilli avec d'autant plus de dédain par les Mèdes orgueilleux et efféminés qui entouraient Astyage qu'il n'était ni ambitieux ni remuant, si l'on en juge par la docilité avec laquelle il remit à son fils la direction des affaires. Sans remonter à des siècles aussi reculés, que l'on compare la situation d'Henri de Béarn, lors de son arrivée à Paris, à celle des Guise, des Coligny, des Condé, et l'on aura une faible idée de la distance qui séparait des seigneurs d'Ecbatane Cambyse, prince encore à demi barbare. Quant à moi, je serais porté à croire, en m'en rapportant seulement au témoignage d'Hérodote, qu'Astyage, préoccupé, comme son père Cyaxare, de l'accroissement de la puissance des Perses, essaya de s'attacher un des deux chefs de cette nation en lui donnant sa fille d'abord et plus tard en retenant comme otage le fils de son vassal. Peut-être même essaya-t-il, comme l'en accuse l'historien grec, de faire tuer Cyrus, non pour détourner le coup dont l'avait menacé un songe, mais pour récupérer la Suziane par voie d'héritage. Astyage n'était pas, comme Cyaxare, un prince belliqueux, et était forcé, pour arriver à ses fins, d'avoir recours à cette politique hypocrite et astucieuse familière à tous les princes asiatiques. Aussi n'aurais-je aucun scrupule à charger la mémoire du roi d'Ecbatane de cette tentative de meurtre.

1. Bien des identifications ont été proposées pour le pays d'Ansan. M. Rawlinson et, après lui, M. Bablon (*les Inscriptions cunéiformes relatives à la prise de Babylone par Cyrus*, extrait des *Annales de la philosophie chrétienne*, 1881, pages 18, 19 et suivantes), veulent voir dans Ansan une ville dont la position serait mal définie et qui aurait existé à l'est de la Suziane, dans la plaine de Mal-Amir. MM. Sayce et Halévy proposent, au contraire, d'identifier Ansan au pays d'*Anzan*, c'est-à-dire à l'Elam. Depuis que le travail de M. Bablon a paru, on a extrait des ruines de Babylone un document remontant au règne de Nabouhanid qui paraît trancher définitivement cette difficulté.

Dans la partie du texte ayant trait à la conquête de la Médie par les Perses, le roi de Babylone traite Cyrus de vassal d'Astyage et de roi du pays d'Anzan. Le signe déterminatif des pays est placé devant Anzan, et ce mot lui-même est écrit avec un *zain* au lieu de l'être par un *chin*. Il est ainsi

faveur de Téïspès, pour reconnaître les services qu'il lui a rendus en l'aidant à détrôner le roi d'Assyrie. A la mort de ce roi, Cyaxare, se repentant sans doute d'avoir créé un état vassal trop puissant, en exige le démembrement et fait attribuer l'Ansan, c'est-à-dire tout ou partie de la Suziane, à Cyrus l'Ancien[1], tandis qu'Ariaramnès, l'aîné des fils de Téïspès[2], conserve le Fars et continue à régner à Pysyakada, la vieille capitale d'Achéménès et de la tribu des Pasargades. Cet état de choses se prolonge jusqu'au jour où Cyrus le Grand, ayant enfin compris l'état de faiblesse de la Médie, déclare la guerre à son suzerain, renverse Astyage fils de Cyaxare, et devient par cela même maître du Fars.

Au moment où Cyrus substituait chez les Aryens la suprématie des Perses à celle des Mèdes, ses sujets menaient encore une existence sauvage et avaient gardé toute la rudesse de barbares que n'avait pas amollis la civilisation corrompue des grandes puissances de l'Orient. Lui-même était un dur guerrier accoutumé dès son enfance à mener la vie pénible du soldat. La défaite de Crésus ouvrit au jeune roi la route des colonies grecques. Quel dut être son étonnement à l'aspect des monuments élevés dans ces contrées où se perfectionnait un ordre d'architecture empruntant aux arts nationaux leur élégance, à la Hellade ses procédés techniques et son goût délicat! Combien les temples et les palais de l'Ionie devaient différer de la demeure des princes d'Ansan!

Les Perses n'avaient pas attendu jusqu'au jour où ils avaient conquis l'Asie Mineure pour créer une architecture appropriée à leur pays absolument dépourvu de bois de construction, et où des étés brûlants succèdent à des hivers rigoureux; mais leurs maisons, exclusivement bâties avec des briques crues ou cuites assem-

prouvé que l'Ansan et l'Anzan ne font qu'un seul et même pays et doivent correspondre à tout ou partie de la Suziane.

1. Nous ne sommes pas habitués à voir dans Cyrus le descendant de princes ayant régné sur l'Elam. Telle cependant doit être la vérité. Comment expliquer, s'il n'en était pas ainsi, la prédilection marquée de ce roi et de ses successeurs pour la ville de Suze, bien qu'elle ait été absolument détruite et bouleversée depuis la défaite de Oummanaldas par Assourban-Habal, roi d'Assyrie, et qu'elle n'ait jamais présenté, soit au point de vue de sa position géographique ou du climat, des avantages sur Persépolis ou Babylone? Si on le remarque bien, en effet, c'est de Suze que partent toutes les routes d'étapes militaires de la Perse, c'est à Suze qu'Alexandre trouve les plus riches trésors, c'est de l'eau du Choaspe, la Kharkhare actuelle, fleuve qui coule à Suze, que Cyrus fait remplir les urnes d'argent traînées par des mulets à la suite du camp royal, et qu'on lui sert à tous ses repas (Hérodote, I, 188).

2. Le Fars était, d'après les *Histoires* d'Hérodote (I, 125; III, 11) et la déclaration de Darius lui-même [(Je suis Perse, fils de Perses) Testament de Darius. Oppert, *les Inscriptions achéménides*], la patrie des Achéménides. Il y a donc lieu de supposer que celui des fils d'Ariaramnès qui hérita de la terre patrimoniale était le fils aîné, ou tout au moins le chef de la branche aînée.

blées avec du mortier de terre, devaient avoir un aspect simple et rustique en harmonie avec les mœurs des habitants.

Les grossières demeures qui avaient suffi aux vassaux des rois de Médie ne pouvaient désormais convenir au fondateur de la monarchie perse. Aussi, lorsque des considérations politiques et militaires amenèrent le roi, au cours de ses victoires, à fonder, en tête des défilés du Polvar-Roud, une nouvelle capitale d'où il pût surveiller à la fois le royaume d'Ansan, le Fars, la Médie, et défendre en cas de révolte l'entrée de son patrimoine, il n'éleva pas de palais rappelant les pauvres habitations de ses ancêtres. Devenu assez puissant pour modifier au gré de son caprice l'architecture des édifices ou des tombeaux royaux, il voulut, au contraire, utiliser ses richesses à construire, avec les beaux matériaux de pierre employés par les Grecs, des monuments solides revêtus des formes harmonieuses qu'il avait appris à admirer en Ionie.

Les marques que j'ai découvertes sur les assises du Takhtè-Madérè-Soleïman prouvent que les ouvriers employés sur les chantiers étaient perses. Quant à l'architecte, il était certainement originaire de l'Asie Mineure et dut sans doute être choisi dans l'entourage de Crésus, devenu depuis la prise de Sardes l'ami inséparable et le conseiller intime de son vainqueur [1].

En résumé, je crois avoir établi que tous les édifices de la vallée du Polvar sont contemporains du règne de Cyrus, qu'ils ne sont point l'œuvre originale des habitants du Fars, de la Médie, ou des contrées limitrophes de l'Iran, mais qu'ils ont été imités des monuments de la Lycie et des colonies grecques de l'Asie Mineure.

Ces faits, que va incessamment confirmer l'étude des plateaux de l'Iran, étant acquis, il me sera désormais facile de définir l'architecture persépolitaine en m'appuyant sur les origines de l'art monumental du premier empire achéménide.

1. Hérodote, I, 155, 156, 207.

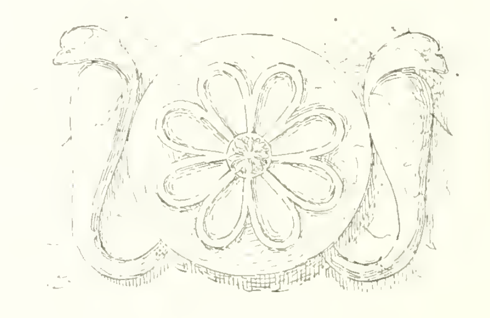


TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE

MONUMENTS DE LA VALLÉE DU POLVAR-ROUD

PREMIÈRE DYNASTIE ACHÉMÉNIDE

MÉCHED-MOURGAB. MADÉRÈ-SOLEÏMAN. PASARGADE — TAKHTÈ-MADÉRÈ-SOLEÏMAN — TOMBEAU DE CAMBYSE. TOMBEAU PROVISOIRE DE NAKHCHÈ-ROUSTEM — PALAIS DE CYRUS — GABRE MADÉRÈ-SOLEÏMAN — DISCUSSION DES FORMES ARCHITECTURALES DES MONUMENTS DE MÉCHED-MOURGAB. GÉNÉALOGIE DE CYRUS — CONCLUSION.

Pages

PLANCHES

1. Le texte perse occupe les deux lignes supérieures de l'inscription, le texte médique la troisième ligne, le texte assyrien la quatrième. Je n'ai donné (page 29, note 1) que la transcription des deux textes perse et médique, les seuls qui se rapportent directement au sujet traité dans le chapitre IV.

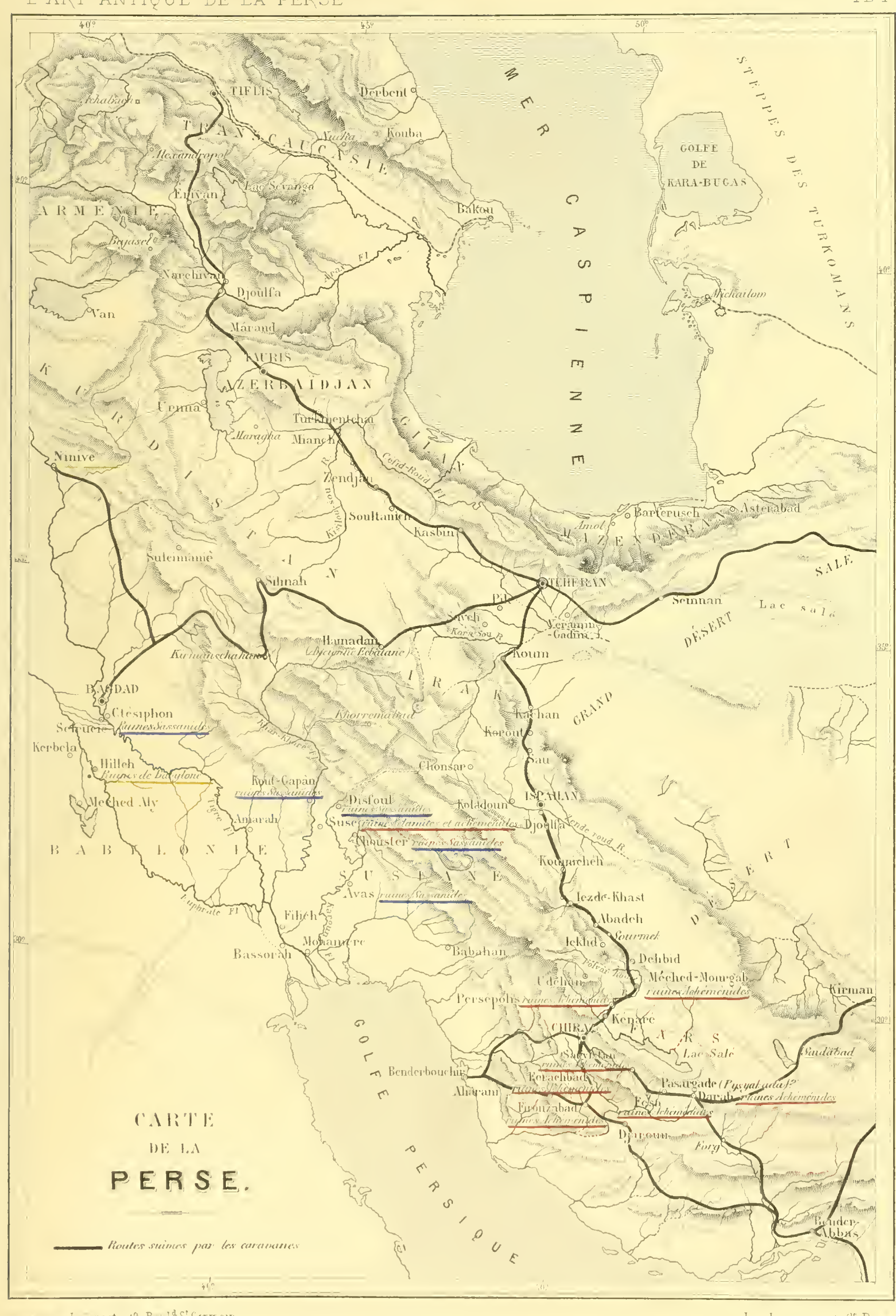


A PARIS

DES PRESSES DE JOUAUST ET SIGAUX

Rue Saint-Honoré, 338

M DCCC LXXXIV



par I. Bonnet 19 Boul.d St Germain — Vve A. MOREL et Cie Editeurs — Imp. Lemercier et Cie Paris

Dessiné par Dieulafoy, d'après la carte publiée par le gouvernement Anglais

Gravé par F. Dufour

CARTE DE LA PLAINE DU POLVAR

TAKHTE MADERE SOLEÏMAN

VUE D'ENSEMBLE

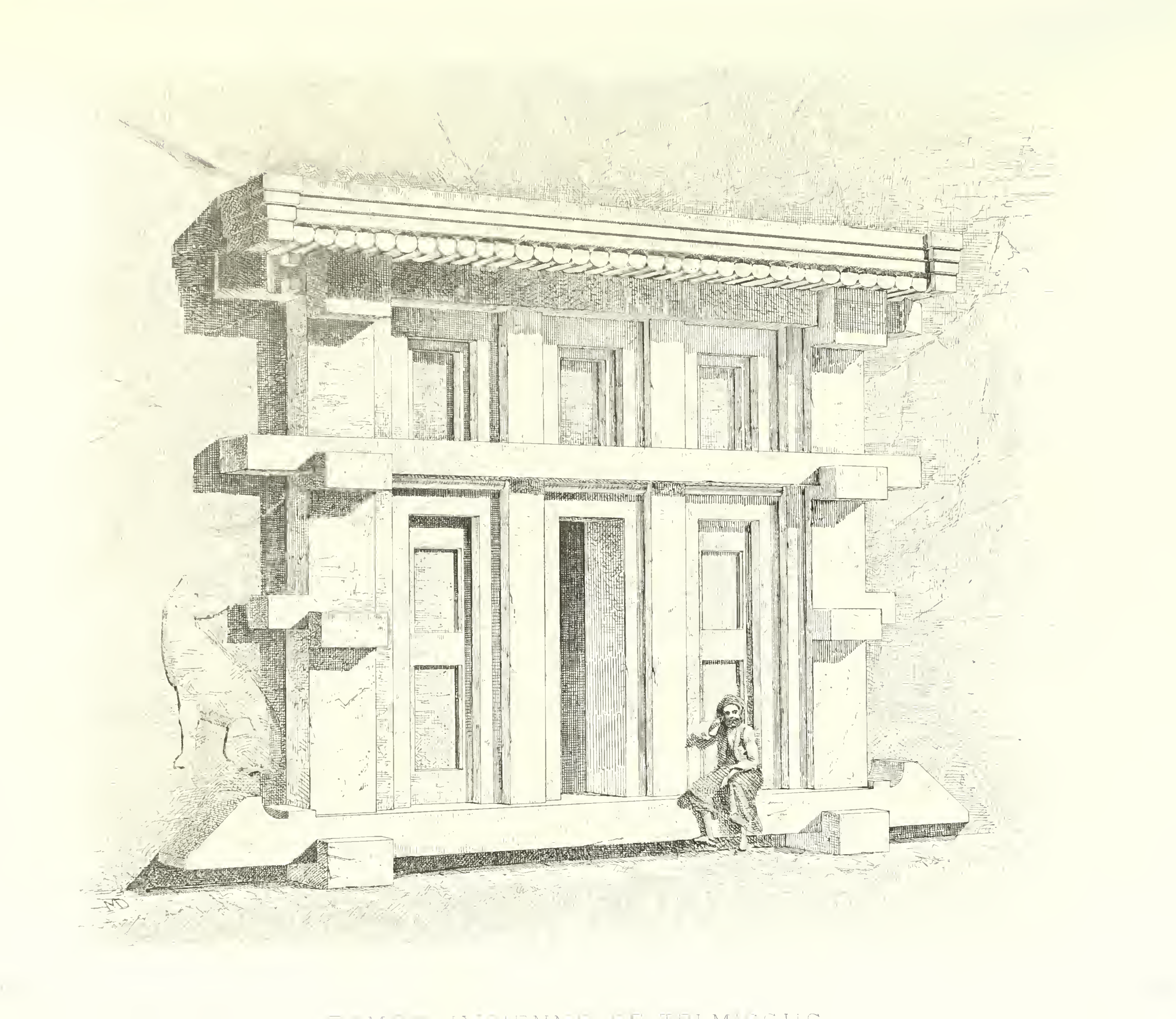
TAKHTE MADERE SOLEIMAN -

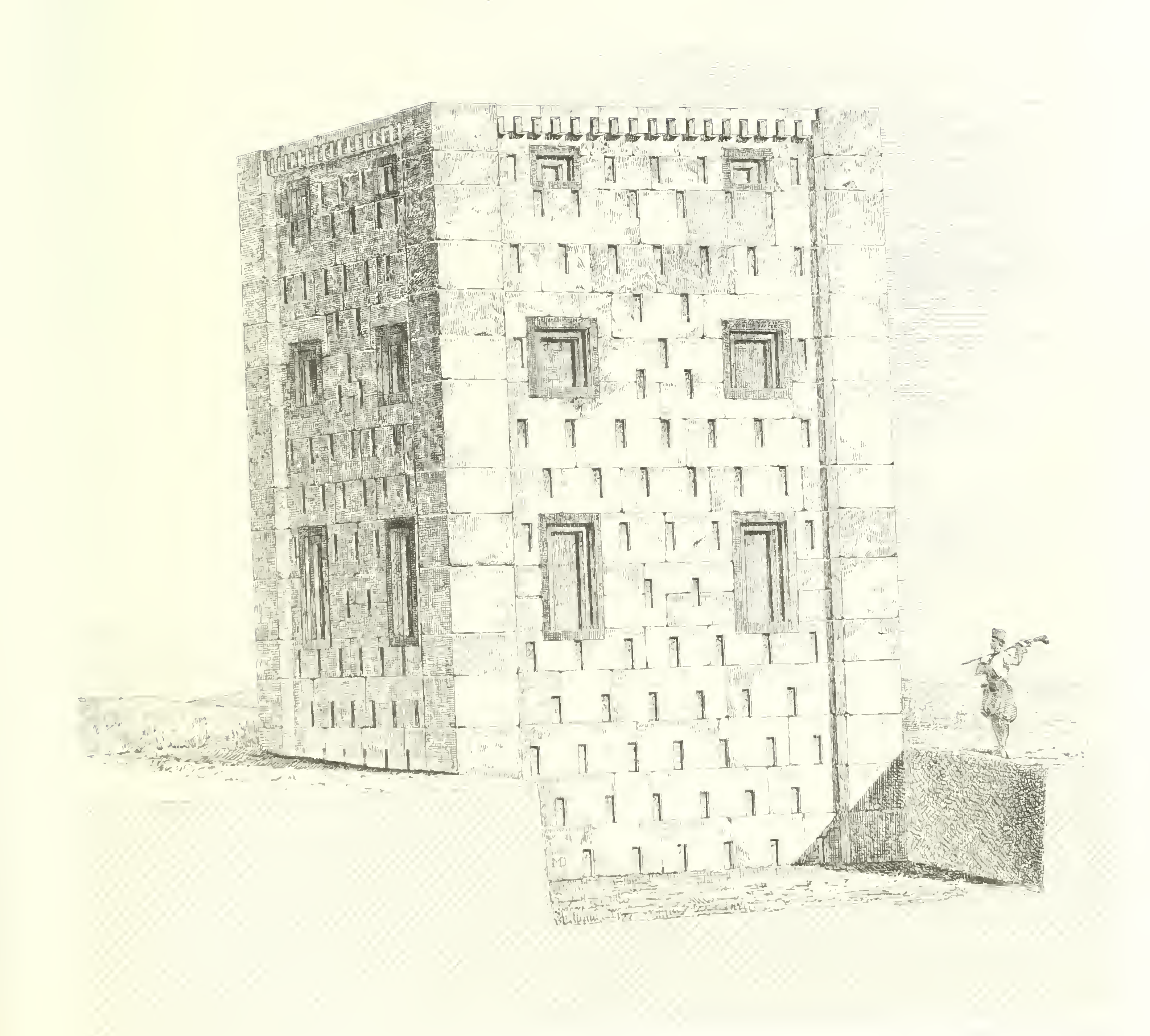


RUINES DU TOMBEAU DE CAMBYSE Ier



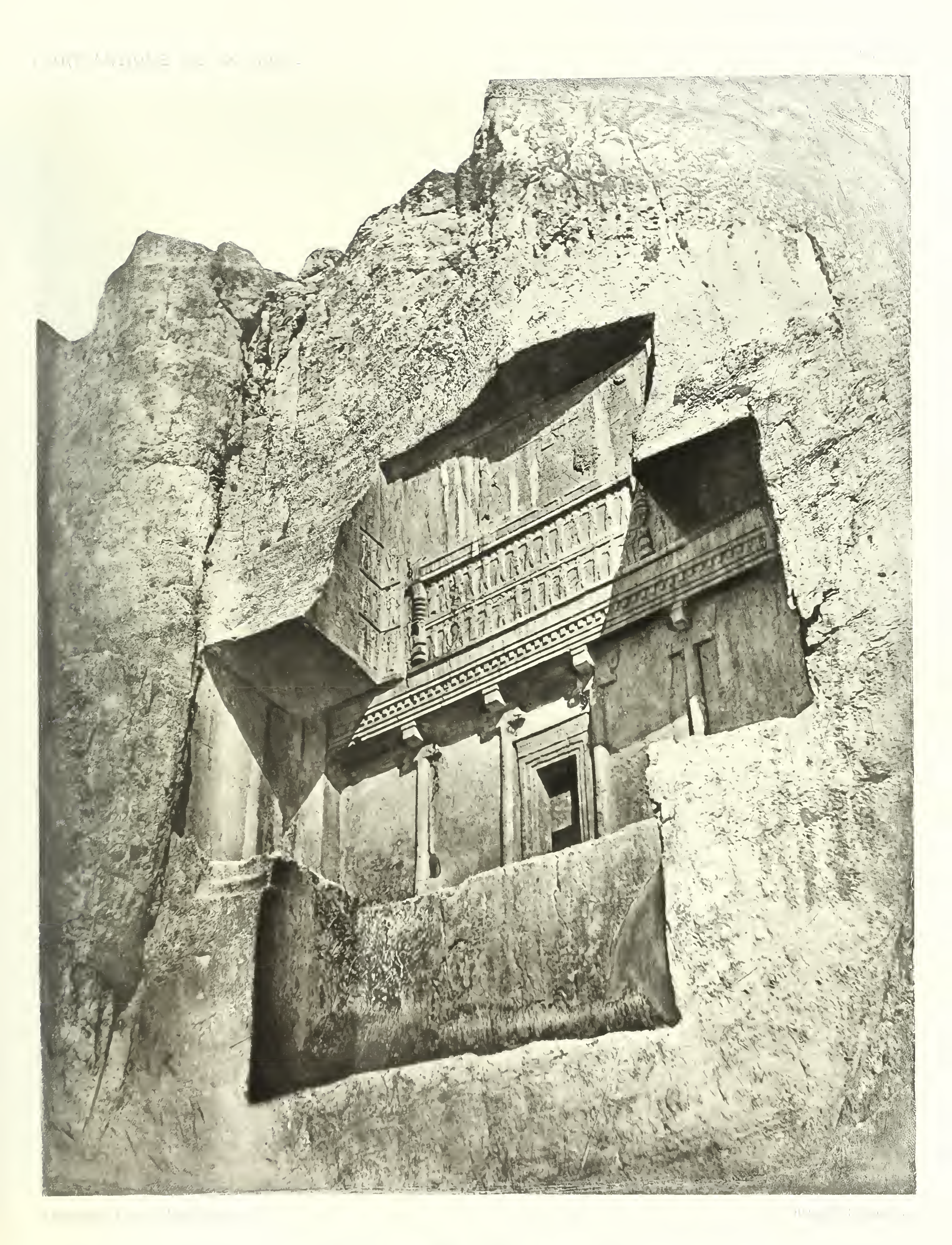
TOMBEAU PROVISOIRE DE NAKHCHE-ROUSTEM.



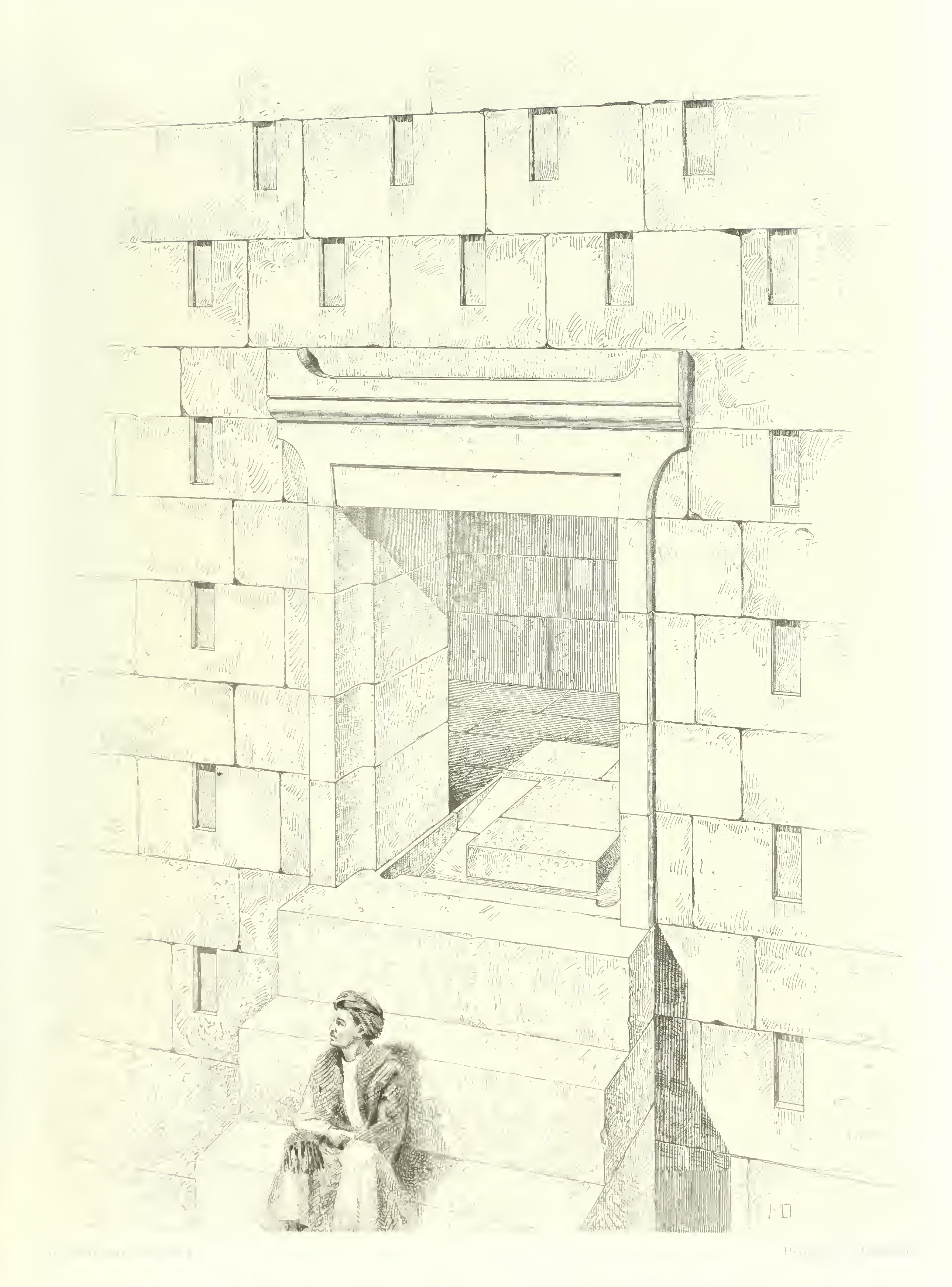




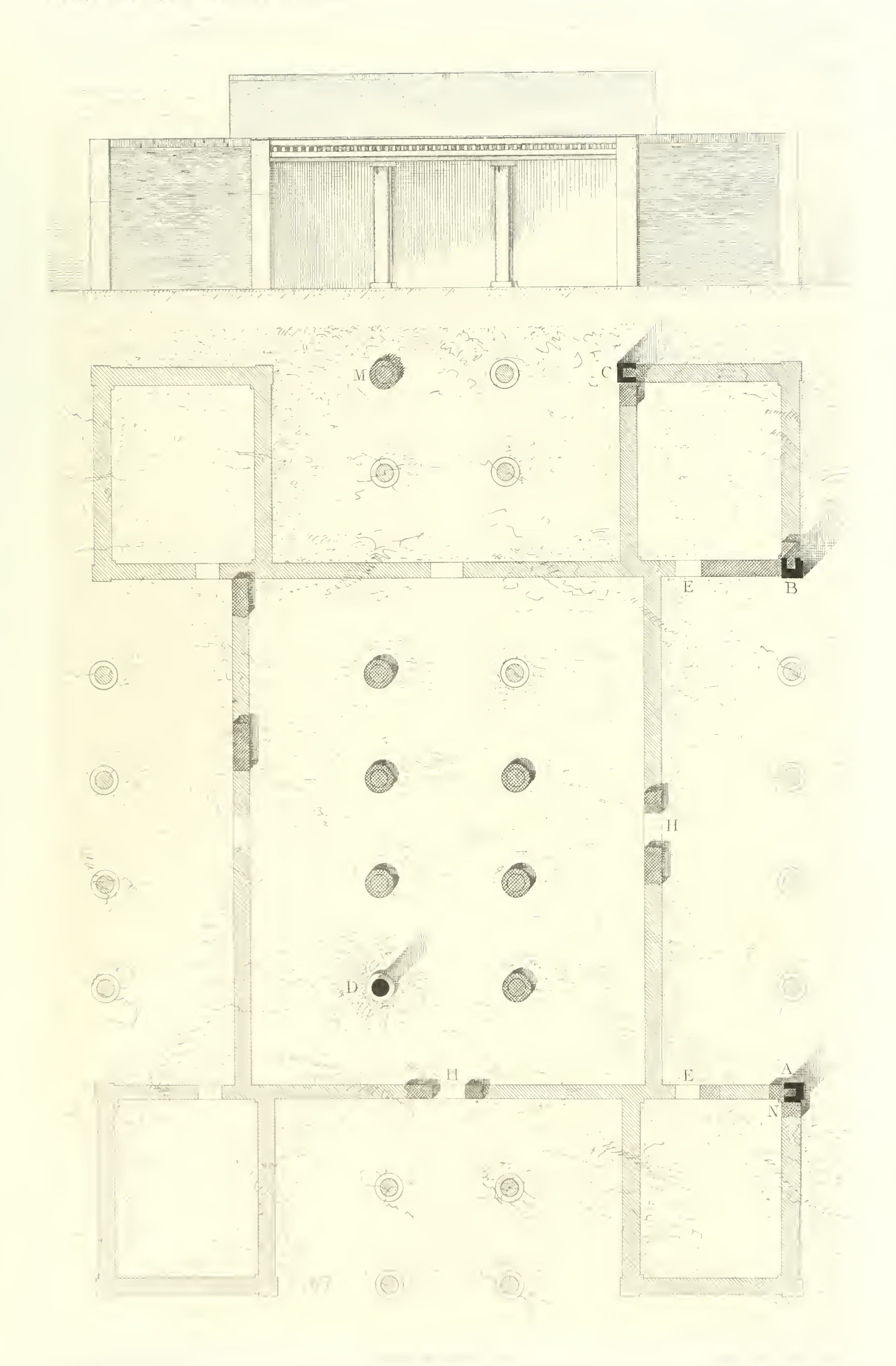
STONE OF MERODACH-NADIN-AKHI



TOMBEAU DE DARIUS



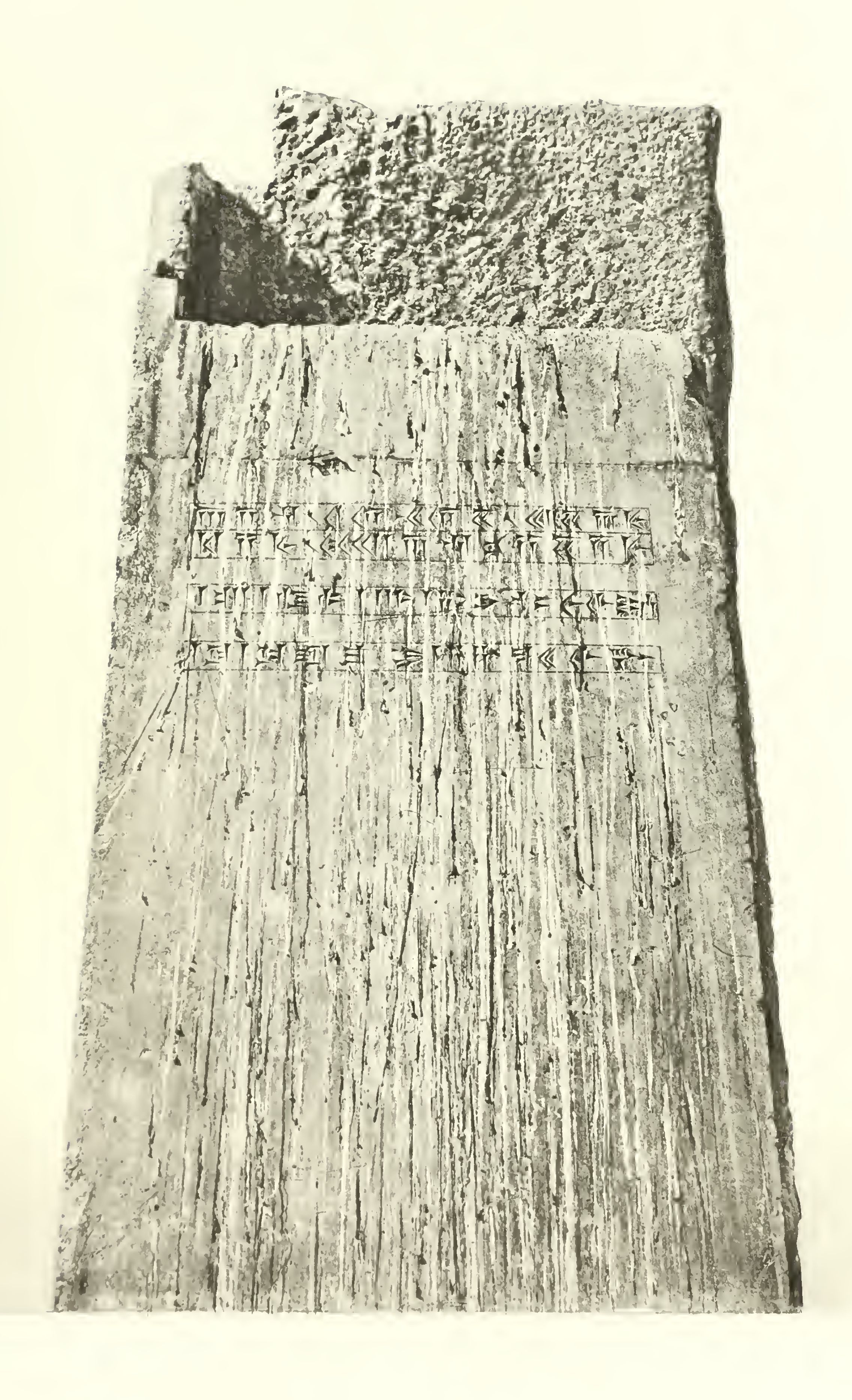
ENTRÉE ET GLISSIÈRE DU TOMBEAU PROVISOIRE



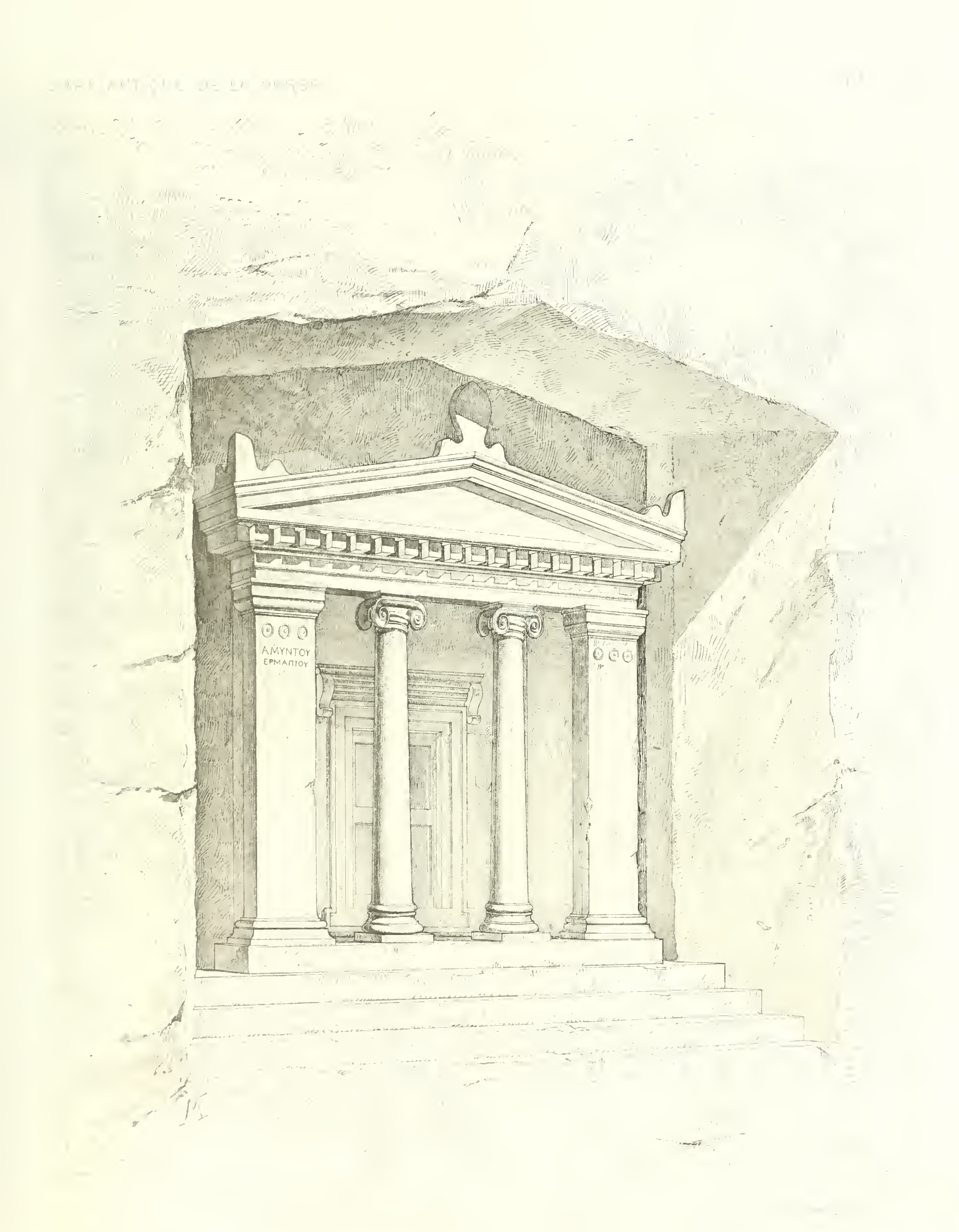
PALAIS DE CYRUS

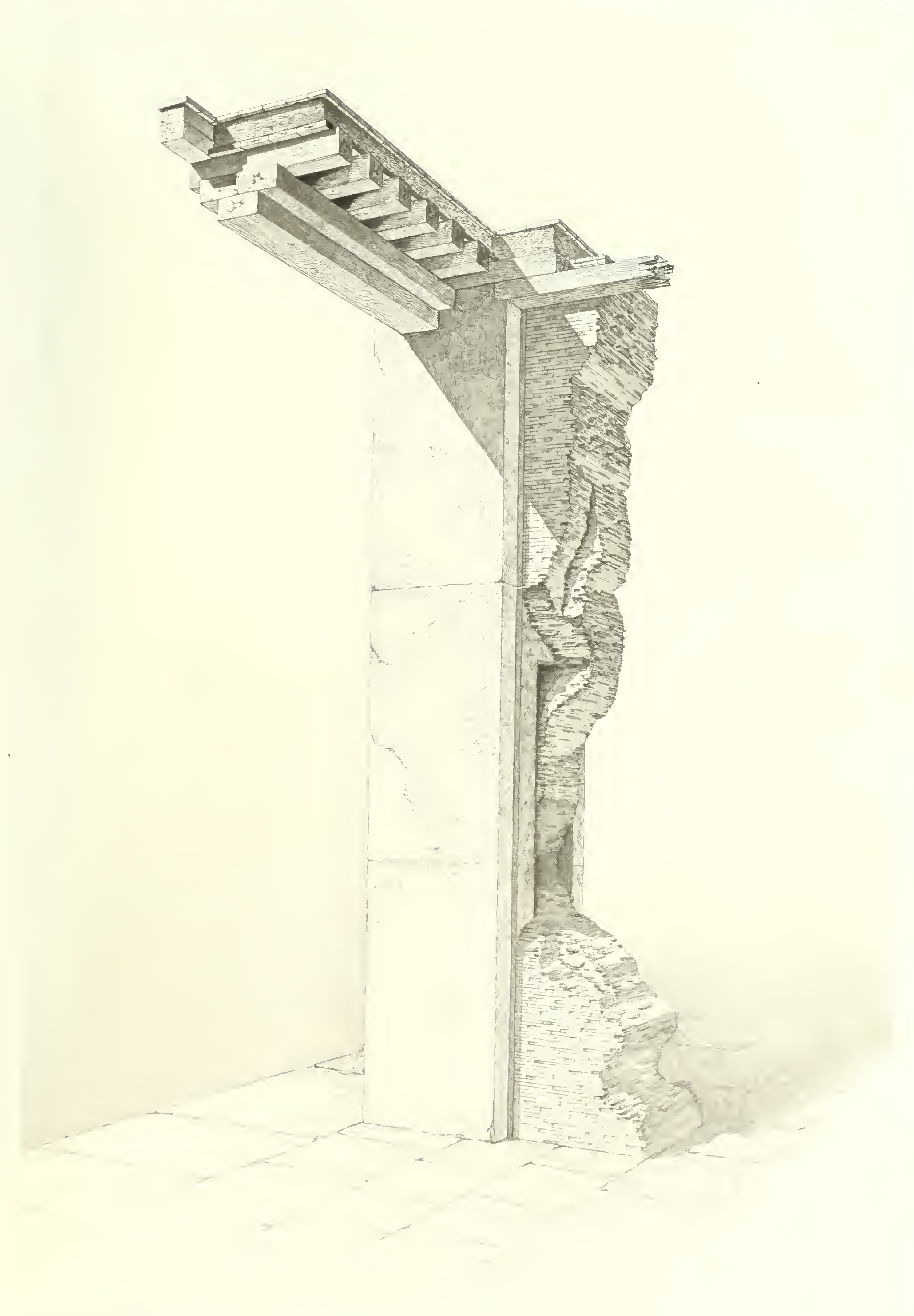


PILIER A DU PALAIS DE CYRUS



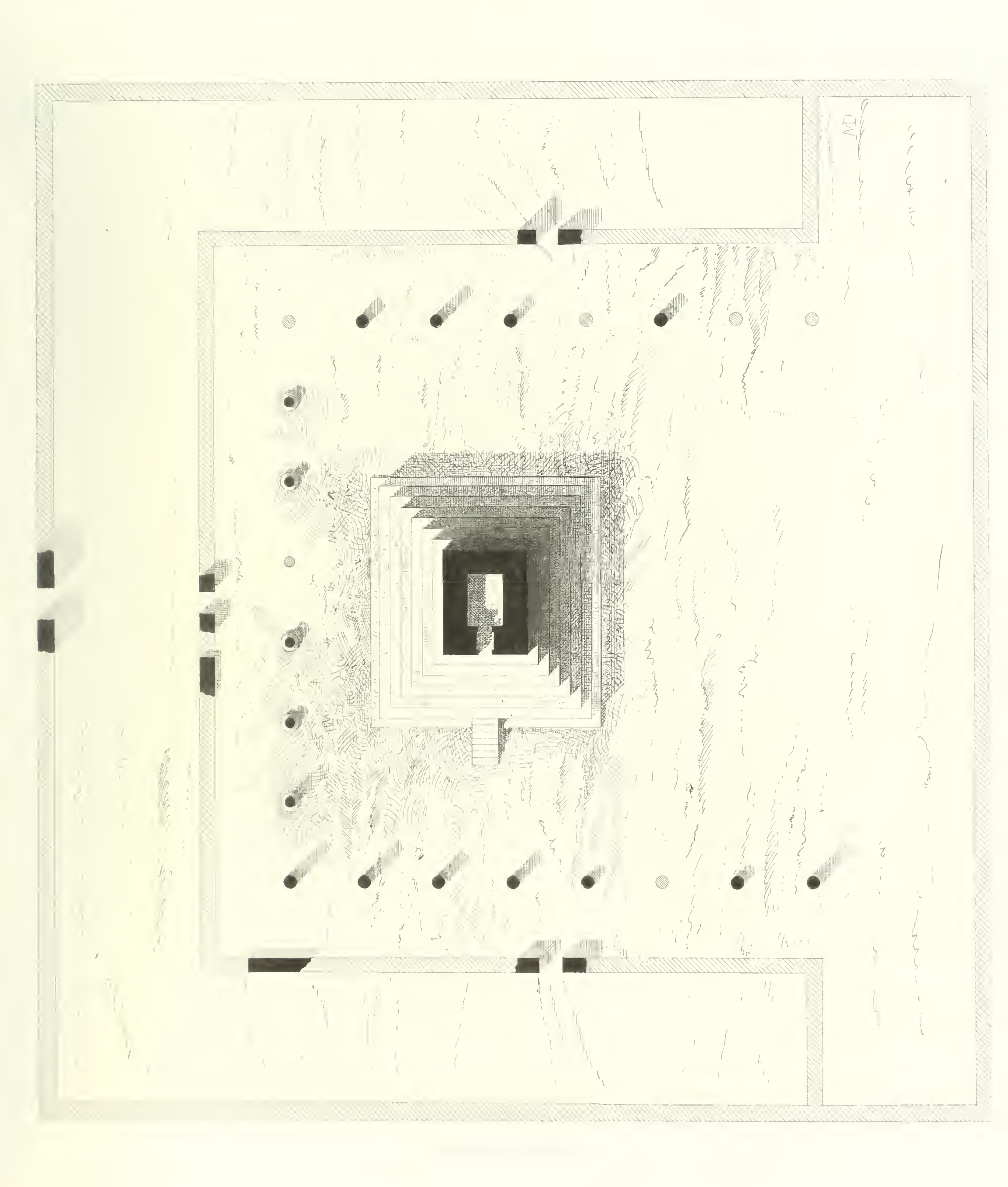
INSCRIPTION PERSE ET MÉDIQUE


ΑΜΥΝΤΟΥ
ΕΡΜΑΠΙΟΥ



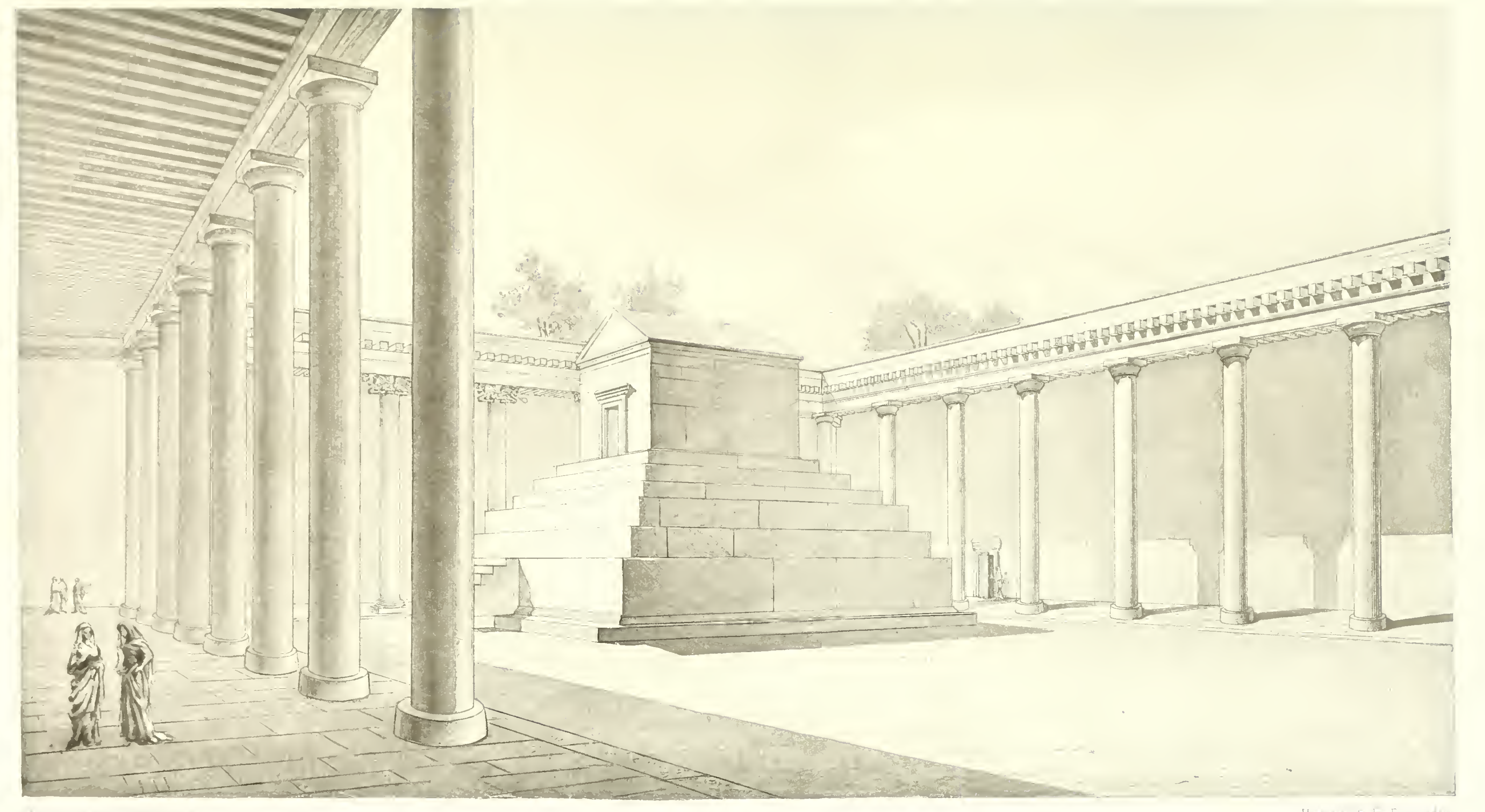


CYRUS





GABRE MADERE SOLEIMAN



RESTITUTION DES PORTIQUES DU GABRE MADERE SOLEIMAN

Héliog. F. Dujardin

Imp. Eudes Édit.

L'ART ANTIQUE DE LA PERSE

L'ART ANTIQUE

DE

LA PERSE

ACHÉMÉNIDES, PARTHES, SASSANIDES

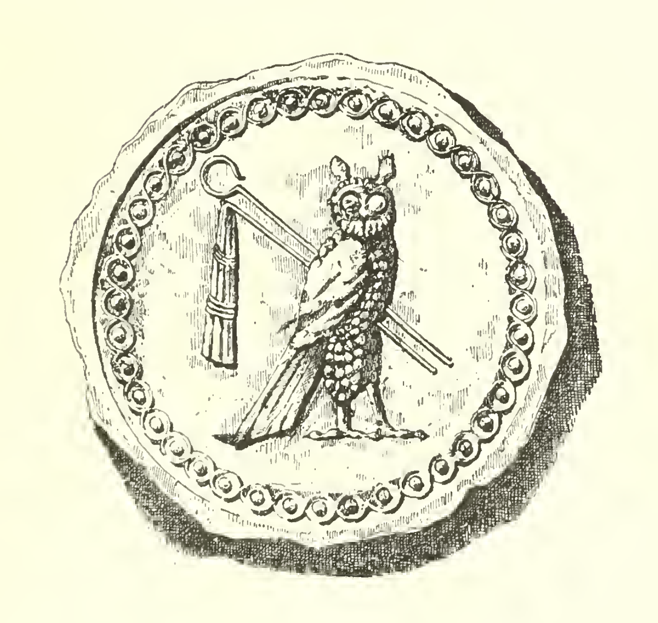
PAR

MARCEL DIEULAFOY

INGÉNIEUR EN CHEF DES PONTS ET CHAUSSÉES, CHARGÉ PAR LE GOUVERNEMENT D'UNE MISSION ARCHÉOLOGIQUE

DEUXIÈME PARTIE

MONUMENTS DE PERSÉPOLIS



PARIS

LIBRAIRIE CENTRALE D'ARCHITECTURE

DES FOSSEZ & Cie, ÉDITEURS

13, RUE BONAPARTE, 13

M DCCC LXXXIV

L'ART ANTIQUE
DE LA PERSE

DEUXIÈME PARTIE

MONUMENTS DE PERSÉPOLIS

DEUXIÈME DYNASTIE ACHÉMÉNIDE

§ I. CONSTITUTION GÉOLOGIQUE DES PLATEAUX DE L'IRAN. — § II. ARCHITECTURE PRIMITIVE DES PERSES, DES ÉLAMITES ET DES CHALDÉENS. — § III. TAKHTÈ-DJEMCHID. — § IV. ESCALIERS DES PALAIS. — § V. PORTES ET FENÊTRES. — § VI. DE L'ORIGINE DES ENTABLEMENTS GRECS D'APRÈS LES DOCUMENTS PERSES. — § VII. DESCRIPTION DES ORDRES PERSES.

§ I

Description de la Perse. — Formation des plateaux. — Régime des eaux. — Climat. — Les arbres ne peuvent pousser en Perse à l'état sauvage.

Les considérations stratégiques qui avaient amené Cyrus à transporter à la tête des défilés de Madérè-Soleïman le siège du gouvernement perdirent de leur importance à l'avènement de Darius : l'union était faite désormais entre les Aryens du sud et du nord[1]. Le roi put abandonner sans crainte une place forte devenue

1. Darius, dans l'inscription de Bisoutoun, raconte qu'il eut, en montant sur le trône, à réprimer les révoltes des peuples habitant les contrées situées au nord de la Médie ; ces guerres furent, en tous cas, terminées en peu d'années et ne semblent pas avoir mis en péril l'empire de Cyrus, les armées mèdes et perses étant restées fidèles au nouveau roi (Oppert, *les Inscriptions achéménides*, p. 107).

inutile et vint fonder Persépolis [1], à l'extrémité sud des gorges du Polvar, dans une plaine infiniment plus riche et plus étendue que la vallée de Méchhed-Mourgab. Telle fut, à mon avis, l'origine de la nouvelle capitale des Achéménides.

Je ne suivrai pas, dans la description des ruines de Persépolis, la méthode que j'ai adoptée dans la première partie de cet ouvrage. Les édifices de Méchhed-Mourgab semblaient n'avoir entre eux aucune analogie : il était nécessaire, pour

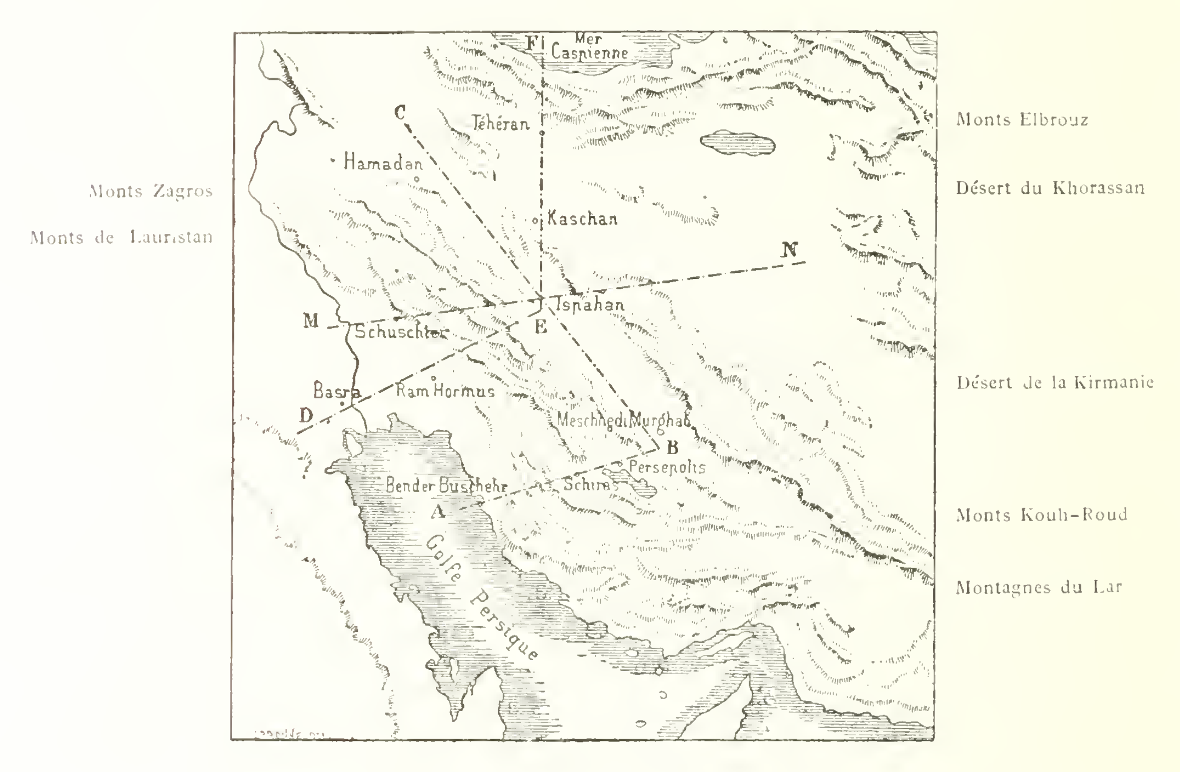


Fig. 1.

faire ressortir les liens qui les unissaient, de les examiner indépendamment les uns des autres. Les monuments du Takhtè-Djemchid ou de Nakhchè-Roustem, tous élevés par les princes de la seconde dynastie achéménide et composés d'éléments similaires, furent construits, au contraire, suivant deux types devenus officiels depuis le règne de Darius. Il serait inutile, dans de semblables conditions, de s'attarder à décrire les palais et les tombeaux des rois, il suffira d'analyser rigoureusement chacun des détails de la construction ou de l'ornementation de ces édifices.

1. Il est hors de doute que Darius ne soit le fondateur du Takhtè-Djemchid; aux raisons déduites de l'étude des constructions se joint un argument décisif. Dans l'inscription médique unilingue gravée sur le retour du mur de soutènement, Darius dit : « J'ai construit ce mur de soutènement dans un endroit où personne avant moi n'avait élevé de constructions. » (Voir Pl. II et Pl. IV-VII.)

Au cours de cette étude, je serai amené à parler souvent du sol et du climat de l'Iran, éléments essentiels à connaître pour apprécier sainement le véritable caractère de l'art persépolitain; je donnerai donc sur la constitution physique de la Perse quelques explications sommaires avant d'aborder les questions d'un ordre purement architectural et archéologique.

La Perse est limitée au sud-ouest et au nord par deux soulèvements puissants : les monts Zagros et l'Elbrouz, prolongement direct de l'Indo-Kouch (Fig. 1, et T. I, P. I). Les vallées comprises entre ces deux chaînes de montagnes sont comblées, sur une hauteur considérable, par des alluvions uniformément composées, dans les couches profondes[1], d'un mélange compact de galets roulés, de sable et de terre, au travers duquel on peut creuser, sans l'aide de blindages, des puits et des galeries souterraines servant à conduire à fleur du sol les eaux sous-jacentes. Il est même facile de vérifier, grâce à la multiplicité des forages, que les dépôts alluvionnaires ne présentent, au moins jusqu'à cent vingt mètres de profondeur, aucune trace de stratification, et qu'ils ne se distinguent entre eux que par le volume des galets, plus gros dans l'Azerbeïdjan que dans le Fars ou dans la Kirmanie. Les plateaux de l'Iran se différencient, au contraire, très nettement, par leur altitude et la nature spéciale du sol, des rivages de la mer Caspienne et des plaines de la Chaldée ou de la Susiane, de formation récente.

Du rapprochement de ces faits il semble résulter que la Perse a été submergée antérieurement à la période quaternaire. L'inondation, maintenue entre l'Elbrouz et les monts Zagros, s'étendit sur tout le pays, mais ne franchit pas les barrières rocheuses qui ont constitué de tout temps les frontières naturelles de l'Iran.

On peut reconnaître à de nombreux indices que les eaux entrèrent en Perse par le nord-ouest. Dans les défilés d'Arménie, où les courants acquirent la plus extrême violence, les parois verticales des rochers sont striées sur une hauteur considérable et sillonnées par de profondes rainures creusées suivant la direction à peu près horizontale des plans de stratification. Au sud de l'Araxe et à mesure que s'ouvrent les côtés de l'angle formé par les monts Zagros et l'Elbrouz, les stries disparaissent et en même temps commence la région des plateaux. On trouve les plus élevés dans la contrée comprise entre les massifs du Lauristan et la chaîne des

1. Les strates régulières observées par de Filippi (Reclus, *Géographie de la Perse*, page 173) sur les bords de l'Ishvar, au sud-est de Sultanieh, ne se rencontrent que dans le nord de la Perse et dans les couches superficielles du terrain.

Kouh-Roud, dans ce canal sans issue où s'engouffrèrent les eaux encore chargées des détritus qu'elles charriaient avec elles.

Hamadan (Ecbatane), Ispahan, Méchhed-Mourgab, Persépolis, Chiraz, Darab

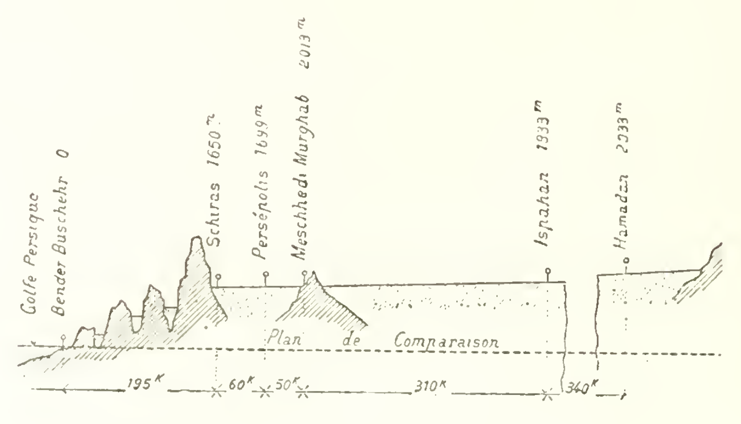


Fig. 2. — Coupe suivant A B C

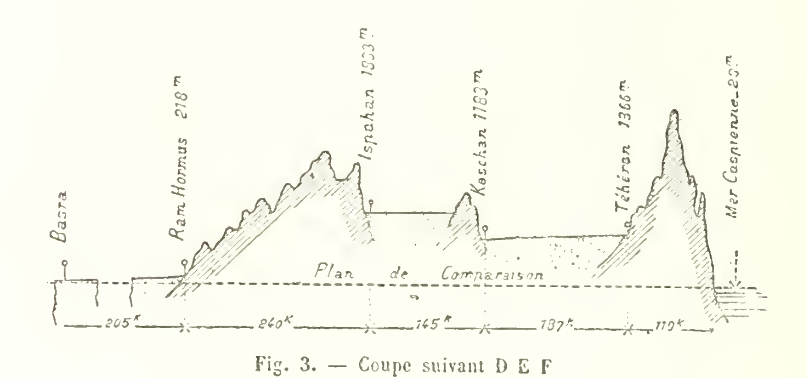


Fig. 3. — Coupe suivant D E F

Fig. 4. — Coupe suivant M N.

(Pysiakada), villes qui furent toutes capitales de la Perse, se rencontrent dans cette grande vallée, à des altitudes variant entre 2,000 et 1,600 mètres.

Au delà de Darab et des montagnes du Lar, qui barrent au sud le grand canal dont il vient d'être fait mention, les alluvions s'abaissent brusquement. On sent

que les eaux, maintenues par une succession de chaînes de montagnes, se sont péniblement fait jour à travers les masses rocheuses et ont tour à tour comblé les vallées étagées en gradins les unes au-dessous des autres. Cet état particulier du sol, qu'il serait trop long de décrire en détail, est suffisamment indiqué par les coupes géologiques (fig. 2, 3 et 4), faites suivant les lignes tracées sur la carte (fig. 1).

La flore de l'extrême sud de la Perse, d'accord avec le baromètre, atteste ces brusques variations de niveau : à Chiraz, on cultive les mêmes plantes et les mêmes arbres que dans le midi de la France, tandis que dans la vallée de Férachbad, située à cinquante kilomètres au sud-ouest de la capitale du Fars, il existe déjà des forêts de palmiers rivalisant en vigueur avec les plus belles plantations de la haute Égypte.

Le relief du sol ayant rejeté les grands courants dans la direction d'Hamadan et des monts Zagros, il ne pénétra dans la Perse centrale qu'une faible partie des eaux. Elles s'écoulèrent librement vers le sud-ouest, et, se répandant en grandes nappes, se maintinrent à un niveau très inférieur à celui qu'elles durent atteindre dans la vallée d'Ispahan. C'est au moins ce que semble indiquer l'altitude des déserts du Khorassan et de la Kirmanie, situés à mille mètres environ au-dessous du niveau moyen de la vallée des capitales.

Quelle que soit, d'ailleurs, la nature du phénomène géologique auquel se rattache la formation des plateaux, il importe seulement, pour la suite de cette étude, de constater les effets que le comblement des vallées a eus sur le régime des eaux [1].

Les alluvions ayant profondément enterré la base des soulèvements, les pics

1. M. Reclus (*loc. cit.*, p. 173 et seq.) s'est occupé du comblement des vallées de la Perse, et s'exprime ainsi à ce sujet :

« Les espaces déserts enfermés de tous les côtés par des montagnes furent certainement une mer intérieure à l'époque où fumaient encore les volcans qui se dressent au nord de la plaine. Les strates observées par de Filippi prouvent que le comblement s'est fait à une époque relativement récente. Ce sont les décombres de l'enceinte, transportés probablement à une époque neigeuse contemporaine de l'époque glaciaire des Alpes, qui ont fini par combler en entier la Méditerranée persane. Puis les vents ont continué l'œuvre du comblement en transportant les matériaux les plus légers dans les cavités du plateau, en couches de siècle en siècle plus épaisses. »

Cette théorie, que M. Reclus avait déjà développée à propos de la formation des terres jaunes de la Chine, n'est pas en parfait accord avec les faits observés; elle n'explique pas, notamment, que dans toute la Perse, et à toutes les profondeurs fouillées, le sol soit uniformément composé des mêmes cailloux roulés bien que la constitution géologique des montagnes diffère d'un point à un autre. Ce système, d'ailleurs, n'est en opposition que par le mode d'action des eaux avec celui que j'avais développé, avant l'apparition de l'ouvrage de M. Reclus, dans les *Annales des Ponts et chaussées* (27 octobre 1882, publié en 1883, 6e série).

et les plus hautes crêtes, naturellement abrupts et escarpés, s'élèvent au-dessus du sol des vallées comme un rocher émerge des flots; de telle sorte que de la plaine on passe, sans transition, dans des gorges sauvages dont les flancs inclinés, impuissants à retenir les terres végétales, sont, par conséquent, incapables de porter des arbres ou même des mousses. Les eaux pluviales, que n'arrête aucun obstacle, s'écoulent le long des parois imperméables des montagnes, et s'infiltrent en totalité entre les rochers et le sol, pour aller s'emmagasiner dans de profondes vallées souterraines.

Aussi, bien que le sol de l'Iran soit, à l'exception des déserts du Khorassan et du Kirman, extrêmement tourmenté et qu'il pleuve et neige en Perse pendant l'hiver, il n'existe pas un fleuve dans l'ancienne Médie. C'est à peine si, dans l'Azerbeïdjan, on peut signaler deux petites rivières : l'Adji-Sou, le Kisilou-Sou, et, dans l'Irak, le Kara-Sou et le Zenderoud; encore ces deux dernières se perdent-elles dans les sables avant d'arriver à la mer. Le grand massif de l'Ararat lui-même, malgré ses immenses glaciers, ne donne naissance à aucun cours d'eau.

Le climat se ressent naturellement de cette absence de rivières, de l'altitude et de la nature perméable du sol. L'air, privé d'humidité, est tellement sec l'été et l'automne, que si l'on abandonne des objets en acier sur une terrasse, le brillant du métal n'est pas terni après deux ou trois mois d'exposition. La nuit, en caravane, il m'est arrivé de voir jaillir des gerbes d'étincelles, toutes les fois que les chevaux se frappaient les flancs avec leur queue, et souvent aussi, en déchirant lentement une feuille de papier, j'ai produit de brillantes traînées de lumière [1].

C'est à l'extrême pureté de l'atmosphère [2] qu'il faut également attribuer les écarts de température que j'ai constatés entre le jour et la nuit : au mois de juillet, le thermomètre marquait, au soleil, 62° à huit heures du matin [3]; avant le lever de l'aurore, il atteignait à peine 13°.

1. « L'air qui repose sur les plateaux iraniens est d'une extrême siccité; Khanikov reconnut que l'humidité relative de l'air était seulement de 11,2 p. 100; c'est le plus fort degré de sécheresse qui ait été reconnu jusqu'à maintenant à la surface de la terre. A Kirman, au milieu des cultures, elle varie encore de 16 à 20 p. 100 » (Reclus, *loc. cit.*, page 139).

2. Pendant les nuits sans lune, les planètes et les étoiles ont un éclat incomparable : Jupiter est si lumineux que les corps opaques exposés à ses rayons et placés sur une feuille de papier blanc portent une ombre très nette.

3. « La chaleur estivale est souvent aussi forte que dans le Sahara d'Afrique; près de Méched (au nord de la Perse), les provisions de stéarine et de sulfate de soude furent liquéfiées par la chaleur de l'air (ce qui suppose une température de 65°,5 dans l'intérieur des coffres où elles étaient enfermées) » (Reclus, *loc. cit.*, page 179).

La sécheresse à peu près absolue de l'air et du sol, étant la conséquence de la constitution géologique du pays, rend aujourd'hui la Perse, comme elle l'a rendue de toute antiquité, absolument rebelle à la culture forestière. On peut affirmer, sans être taxé d'exagération, que l'on ne rencontre pas, dans le nord ou le centre de l'Iran, un arbre venu spontanément, et que, dans les temps préhistoriques, ces mêmes régions étaient entièrement dépourvues de verdure. L'homme n'a pas détruit les forêts; il doit, au contraire, à son énergie et à son industrie persévérantes, les vergers et les rares ombrages à l'abri desquels il élève sa demeure[1]. Il est impossible, en effet, de faire pousser des arbres dans une contrée naturellement sèche, brûlée par le soleil, où l'humidité de la terre n'est entretenue ni par les pluies d'été ou de printemps, ni même par les rosées.

Si l'on franchit la barrière naturelle qui ferme le sud de la Perse, on constate que les plateaux s'abaissent; la base des montagnes se découvre, et l'on trouve alors seulement, dans les vallées devenues moins arides à mesure que leur altitude diminue, de rares cours d'eau le long desquels prospèrent à l'état sauvage des buissons et la plupart des arbres fruitiers de nos contrées.

Il est aisé de reconstituer, d'après ces données, l'état de la Perse avant l'apparition de l'homme : de vastes steppes caillouteuses, recouvertes, après la saison des pluies, d'herbes dures et piquantes; perdues dans ces déserts, de rares oasis d'une surprenante fertilité. Tels étaient les points saillants du tableau, il n'était pas riant.

Les Aryens trouvèrent cependant, établies au nord et au sud de la Perse, des hordes nomades qui leur disputèrent longtemps, si l'on en croit les récits légendaires, la possession du pays : c'est que le sol de la Perse, si pauvre en apparence, est, au contraire, d'une étonnante fertilité, quand on parvient à l'arroser. Pour suppléer aux eaux si rares des rivières, les premiers habitants de l'Iran durent s'efforcer de capter les sources souterraines, et apprirent bientôt à les amener à la surface du sol au moyen de galeries à faible pente. Ces travaux, que la nature résistante du terrain permettait d'exécuter sans danger pour les ouvriers, furent progressivement prolongés jusqu'au pied des montagnes; ils se développaient

1. Tout ce que je viens de dire au sujet du manque de forêts ne s'applique qu'à la Perse proprement dite (Fars et Médie). L'étroite bande de terre qui longe la Caspienne est, en revanche, riche en eau et en bois de charpente. Malheureusement le massif du Damavend qui sépare les plateaux des plaines du Ghilan et du Mazenderan est si difficile à franchir que l'on ne peut exploiter au profit de la Perse les richesses forestières des basses terres.

parfois, comme on peut le constater à Hamadan, sur cinquante et soixante kilomètres de longueur, et atteignaient, à leur origine, une profondeur supérieure à cent mètres.

Si je cite en particulier les aqueducs d'Hamadan, c'est que, même au point de vue historique, leur antiquité ne saurait être contestée. Diodore de Sicile [1] en attribue l'exécution à Sémiramis, la reine légendaire de Babylone; Polybe, de son côté, raconte qu'ils avaient été creusés sur l'ordre des premiers rois mèdes [2], et que l'armée d'Antiochus faillit périr de soif en approchant d'Ecbatane, parce que Arsace avait donné l'ordre, avant de quitter sa capitale, de combler les aqueducs si anciens et si longs que les habitants du pays ne connaissaient pas eux-mêmes la source des rivières souterraines dont ils buvaient les eaux. L'arrivée inopinée de la cavalerie d'Antiochus empêcha le roi parthe de donner suite à ses desseins, et sauva l'armée d'une destruction complète. Polybe ajoute, en effet, que les aqueducs étaient très nombreux autour d'Ecbatane, mais qu'il n'existait pas dans toute la région, naturellement aride et sauvage, une seule source superficielle [3].

L'eau était trop chèrement et trop difficilement acquise pour ne pas être réservée, avant tout autre emploi, à la culture des céréales et des arbres fruitiers; quant aux essences forestières, on ne songea pas tout d'abord à les irriguer et à les multiplier. Des herbes sèches coupées après les pluies d'hiver, de la bouse de chameau mêlée aux menues pailles, servaient de combustible; la terre, façonnée en briques, suffisait à élever et à couvrir des constructions appropriées aux climats si variables des hauts plateaux.

1. Diodore de Sicile, II, 13, § 6.

2. Polybe, X, 28, § 3 : « On raconte que les Perses, aux temps où ils conquirent l'Asie, donnèrent aux habitants, pour une durée de cinq générations, l'usufruit de toutes les terres naturellement arides qui seraient fertilisées par un canal artificiel d'irrigation, et cela en payement des travaux exécutés pour conduire les eaux. »

3. *Loc. cit.*, § 5, 6, 7.

§ II

Nécessité pour les Iraniens de recourir aux matériaux de terre. — Dimensions des briques aux périodes historiques traversées par la Perse. — Régime des eaux de la Susiane et de la Chaldée. — Habitations primitives des Élamites, des Perses et des Ninivites. — Aucune de ces constructions ne comporte, à l'origine, l'emploi de la colonne.

L'architecture primitive de tous les peuples est une fonction directe des conditions particulières d'existence commandées par le milieu dans lequel se développe chaque nation. En faisant reposer sur l'emploi de la glaise façonnée en briques tout leur système de construction, les Aryens, ou leurs devanciers, ne faillirent pas à cette loi générale.

Forcés, pour recouvrir leurs demeures, d'avoir recours aux matériaux de terre, les seuls qu'ils pussent se procurer dans un pays où le bois de construction et les plantes ligneuses elles-mêmes leur faisaient défaut, ils durent apprendre aussi à se passer de cintres et s'ingénièrent, par conséquent, à construire des habitations voûtées sans le secours de soutiens définitifs ou provisoires.

Ce problème paraît avoir été résolu dès une haute antiquité sous les formes les plus ingénieuses et les plus diverses. Déjà, sous le règne de Darius ou des premiers princes Achéménides ses successeurs, les Iraniens, j'en rapporte les preuves décisives [1], élevaient des coupoles sur pendentifs, ayant près de quinze mètres de diamètre et trente mètres de hauteur, construisaient des berceaux et des nefs voûtées ayant les plus grandes analogies avec les vaisseaux des églises gothiques du XIIIe siècle. Ces édifices étaient barbares d'aspect, mais contenaient le principe de tous les tracés utilisés dans les constructions sassanides, byzantines et musulmanes.

Il n'est pas besoin de faire remarquer que les Aryens, ne pouvant construire de cintres, ne pouvaient non plus faire entrer la pierre dans le corps des voûtes, bien qu'il existât, dans toute la Perse, de superbes carrières de calcaires ou de marbre. Aussi tous les monuments anciens sont-ils exécutés en briques, ou très

1. Je suis forcé, à mon grand regret, de rejeter à la fin de la quatrième partie de cet ouvrage (*Constructions voûtées des Achéménides*) les preuves du fait que j'énonce.

exceptionnellement en dalles plates et minces, taillées en forme de briques, ces matériaux étant les seuls qui, sans l'aide de charpentes ou d'étais provisoires, soient susceptibles d'entrer dans une construction et de se prêter à tous les usages.

Les siècles se sont écoulés, et l'antique architecture de l'Iran est restée une expression si complète des ressources du sol et des besoins des habitants, que, de nos jours comme au temps des premières invasions, les palais, les temples aussi bien que les maisons habitées par le peuple des villes et des campagnes, sont le plus souvent construits en briques de terre crue ou cuite[1], sans adjonction de piliers, d'architraves ou de pièces de charpente[2]. Les portes, les fenêtres ne sont même pas fermées avec des menuiseries : une natte de paille, un rideau, suffit à intercepter l'air et la trop grande lumière (Pl. I).

La seule distinction que l'on puisse établir entre les constructions des différents âges provient du volume des matériaux. Les plus anciennes briques retrouvées en Chaldée ont parfois de 0m40 à 0m50 de côté et jusqu'à 0m12 d'épaisseur. A Babylone, sous le règne de Nabuchodonosor, à Suse, sous le règne de Xerxès, leurs dimensions atteignent encore 0m34 sur 0m07. Dans les édifices construits du Ier au VIe siècle de notre ère, on emploie des briques dont le côté mesure 0m30 et l'épaisseur 0m06. Après l'invasion musulmane, et lorsque les architectes prennent l'habitude de faire entrer ces matériaux dans la composition de mosaïques très délicates, leurs dimensions s'abaissent à 0m175 sur 0m03; mais, à dater de cette époque, leur volume s'accroît de nouveau. Aujourd'hui, celles qui sont fabriquées à Téhéran et à Ispahan ont, en moyenne, 0m25 de côté et 0m048 d'épaisseur. Les dimensions que je viens de donner ne sont pas invariables, et il ne faudrait pas espérer apprécier d'après ce seul caractère l'âge d'un monument : dans les maçonneries des barrages, des ponts notamment, les briques employées ont toujours été plus volumineuses que celles utilisées dans la construction des palais ou des édifices religieux.

De cet exposé découle une conclusion inattaquable :

1. Les procédés de cuisson usités en Perse ont la plus grande analogie avec la méthode désignée sous le nom de *méthode belge*. Les briques sont posées, par lits alternés, sur des fagots d'herbes sèches. Les ouvriers forment ainsi de grandes meules, les recouvrent, à l'extérieur, d'une couche de terre, et y mettent le feu.

2. Je donne (Pl. I) une vue panoramique de Koum, une des cités les plus importantes de la Perse, afin qu'on puisse, en examinant cette photographie, se rendre compte de l'aspect de toutes les villes iraniennes tant modernes qu'anciennes.

Je suis persuadé qu'il n'entre pas, dans toutes les toitures de Koum, un mètre cube de bois.

Toutes les *formes architecturales* originaires de la Perse doivent nécessairement dériver de l'emploi exclusif de la *brique*.

Cette remarque, suggérée par l'étude du climat et du sol de l'Iran, peut s'appliquer, dans une certaine mesure, à l'art monumental de la Chaldée et de la Susiane.

Reportons-nous aux temps reculés où ces deux pays furent envahis par les premières migrations touraniennes, ou mieux encore étudions leur état actuel, puisque c'est un des tristes privilèges de l'Islam de faire rétrograder jusqu'aux époques préhistoriques les pays obéissant à ses lois. A d'immenses plaines de sable succèdent des marais pestilentiels alimentés par les fleuves qui descendent des montagnes de l'Arménie et du Lauristan. Sur leurs rives humides croissent de hautes herbes dominées par des bouquets de palmiers ; mais dans les steppes que n'atteignent jamais les eaux n'apparaît aucune trace de végétation. Quant à la pierre, elle est aussi rare dans les alluvions de la Mésopotamie que les arbres le sont en Perse.

Ce fut donc à la terre argileuse, faute de meilleurs matériaux, que les Élamites et les Chaldéens durent également avoir recours.

Les briques furent employées à la construction de murs solides destinés à supporter des voûtes en berceaux, ou, le plus souvent sans doute, des planchers composés de poutres de palmier jointives, au-dessus desquelles on étendait un épais matelas de terre.

Les troncs de ces mêmes arbres servirent également à consolider les parements extérieurs des constructions, tandis que des briques cuites, parfois recouvertes d'émail, formèrent, au-devant des matériaux de terre crue, un revêtement protecteur[1].

Afin de se soustraire aux chaleurs intolérables de leur patrie d'adoption[2], les

1. Faute de constructions anciennes, je reproduis (Fig. 5 et 6) deux croquis d'une habitation moderne que j'ai pris dans un village de l'Élam. Ce même type de construction se retrouve au sud du Fars et dans tous les pays persans ou élamites riches en palmiers. Un certain nombre de ces arbres, disposés à l'extérieur, consolident les angles et les parois des murs généralement construits en pierre et pisé, ou en briques crues et mortier de terre. Cette maison ressemble en tous points à celles que l'on a déblayées à Babylone.

2. Strabon (l. XV, ch. III, § 10) raconte que pendant la durée de l'été la température est si élevée à Suse, que les lézards ne peuvent traverser les rues et meurent dès qu'ils s'aventurent au soleil, et que l'orge, quand on la jette sur le sol, frétille comme des pois dans la poêle.

Ces fables sont intéressantes en ce qu'elles nous donnent une idée exacte de l'impression que fit sur les Grecs, aguerris et déjà habitués à des climats méridionaux, la chaleur vraiment étouffante de la Susiane. L'été est si brûlant dans cette région que les habitants de Chouster et de Disfoul sont forcés de construire, à dix et douze mètres au-dessous du sol, des habitations souterraines, et vivent dans leurs caves six mois de l'année.

premiers habitants de la Babylonie et de la Susiane avaient été forcés d'adopter, non seulement pour les murs de leurs demeures, mais encore pour les terrasses, des épaisseurs considérables, et par conséquent de donner une faible portée aux poutres de palmier constituant le chevronnage. Ils avaient été conduits ainsi à construire des édifices composés de galeries rachetant par leur hauteur et leur longueur l'exiguïté de leurs dimensions transversales.

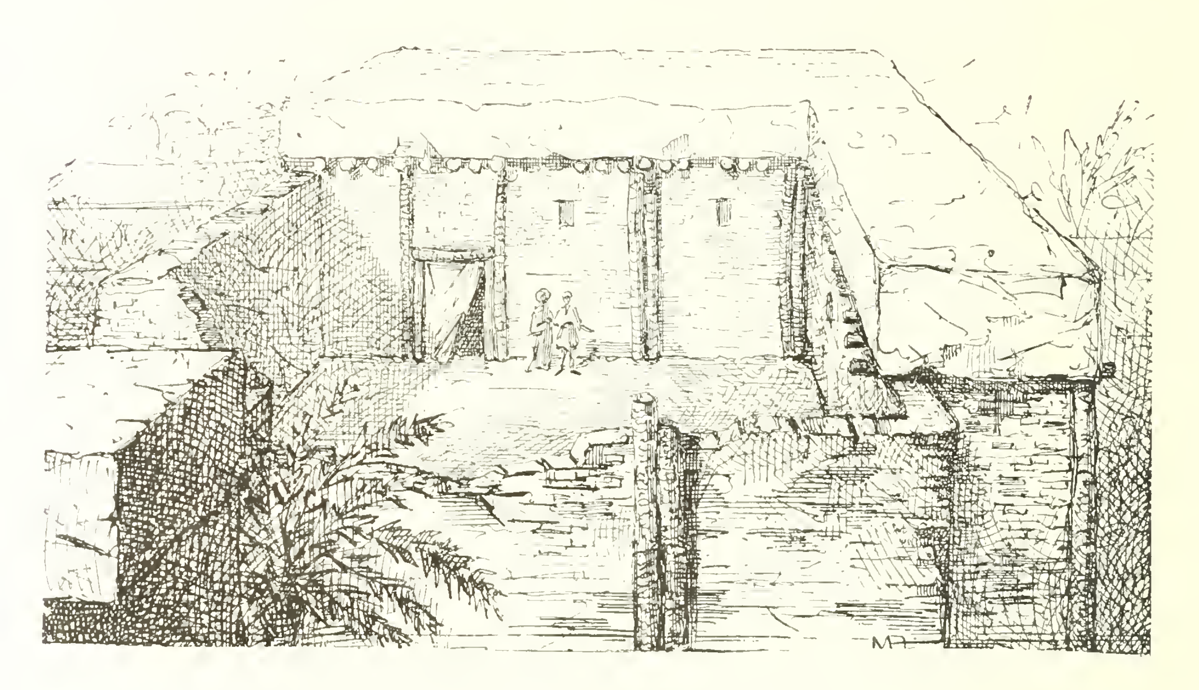


Fig. 5. — Maison de paysan susien : vue d'ensemble.

C'est dans ces conditions que s'élevèrent les demeures privées des Élamites, très clairement décrites par Strabon [1], les habitations babyloniennes découvertes à la suite du déblayement des tumulus voisins du Kasr et du Birs-Nimroud, et sans doute aussi les maisons de Dour-Saryoukin ou de Ninive, les Sémites de l'Assyrie ayant emprunté à la Chaldée son architecture avec sa langue, son écriture, ses sciences et ses arts.

Le voisinage des grandes chaînes de montagnes, le progrès des idées, et peut-

1. Liv. XV, ch. III, § 10 : « Aristobule dit encore que des baignoires d'eau froide exposées, à Suse, au soleil de midi s'échauffent rapidement, et que pour protéger les maisons contre l'excès de la chaleur on en recouvre les toits de *deux coudées de terre*. Le poids de cette terre oblige à faire toutes les maisons *étroites* et *hautes*, parce qu'on ne dispose pas de *poutres assez longues* et assez résistantes pour couvrir de larges vaisseaux et qu'il faut absolument avoir de l'espace dans les maisons, sans quoi on y étoufferait immanquablement. Le même auteur constate à ce propos une singulière propriété des poutres de palmier, etc. »

être aussi l'influence de l'Égypte et de la Phénicie, amenèrent simplement les Assyriens à construire avec de beaux matériaux de pierre, et non plus avec des briques, les parements extérieurs des murs de soutènement supportant les grandes plates-formes au-dessus desquelles s'élevaient les temples et les palais, et à substituer dans les édifices royaux, aux enduits posés à l'intérieur des salles, un lambris composé de plaques d'albâtre.

Tous les renseignements puisés dans l'étude comparée du sol, du climat et des plus anciens monuments de l'Élam, de la Chaldée, de l'Assyrie et de l'Iran,

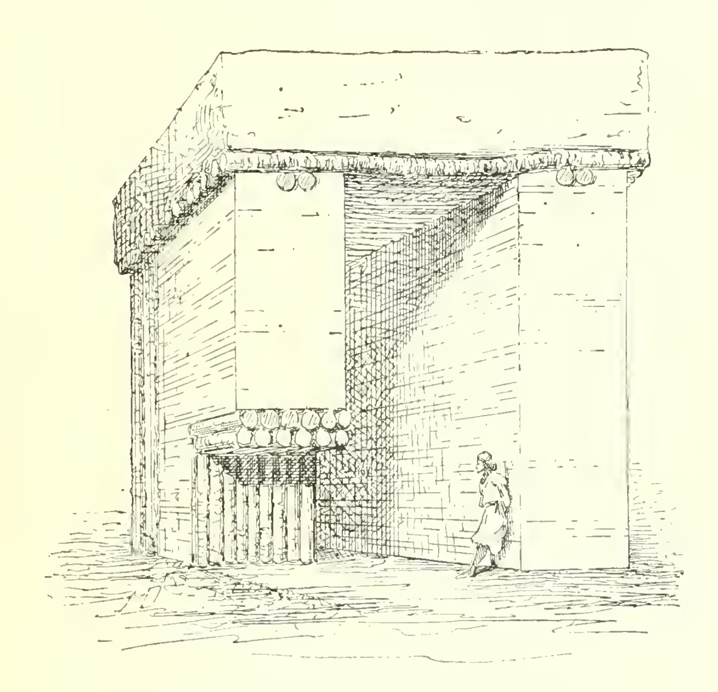


Fig. 6. — Maison de paysan susien : coupe.

semblent donc rattacher à une origine commune les architectures privées des plus antiques monarchies de l'Asie. Le type primitif de l'habitation orientale se retrouverait dans les anciennes constructions de la Susiane et de la Babylonie, composées de murs épais, en briques crues et recouvertes de voûtes ou de terrasses.

Les premiers habitants des plateaux de l'Iran ou leurs successeurs, les Perses et les Mèdes, n'ayant pu, faute de bois, adopter les toitures horizontales des Élamites, généralisèrent l'emploi de la voûte, tandis que les Assyriens, sans modifier les formes et le style de l'architecture chaldéenne, firent les premiers entrer la pierre dans les revêtements.

Aucune de ces constructions ne comportait de colonnes : celles-ci, parce qu'elles

étaient élevées dans des contrées généralement dépourvues de pierre et où l'on n'aurait trouvé à utiliser comme supports que des poteaux en bois de palmier d'une rigidité insuffisante pour soutenir, à une grande hauteur, les lourdes terrasses de pisé; celles-là, parce qu'elles étaient voûtées et que la poussée des coupoles ou des berceaux ne pouvait être efficacement combattue que par des murs pleins et solides.

Si les Ninivites l'avaient souhaité, ils auraient extrait de leurs carrières des fûts ou des tronçons de colonnes résistants; mais ils s'inspiraient directement des traditions de l'architecture babylonienne, si bien appropriées au climat de leur patrie, et ne durent jamais songer à introduire des modifications graves dans les types de construction adoptés par les Sémites du Sud.

Il y a donc, avant toute étude de détail, de graves présomptions pour que l'architecture persépolitaine, caractérisée par l'emploi exclusif des colonnades légères en marbre et des plafonds en bois, ne soit originaire ni de l'Iran ni des pays voisins de la Perse.

Je ne voudrais pas que l'on vît dans l'énoncé de cette proposition une tendance paradoxale. Je ne prétends pas dire, en effet, que les tribus aryennes, quand elles conquirent les plateaux de l'Iran et s'établirent dans le Fars, ne s'inspirèrent pas des traditions locales ou de l'architecture des grandes monarchies placées sur les frontières de leur nouvelle patrie; je crois, au contraire, que, si les Perses amenèrent à un haut degré de perfection l'art de construire les voûtes, ils empruntèrent à leurs voisins, et surtout à leurs devanciers, les principes mêmes de cet art. Je me borne seulement à faire pressentir que les palais de Darius, pas plus que ceux de ses prédécesseurs, ne furent copiés sur des monuments perses, médiques, élamites ou assyriens.

§ III

Le Takhtè-Djemchid. — Restitution de la corniche du Takhte. — Description générale des terrasses et des constructions qu'elles supportent. — Ces constructions appartenaient à des palais. — Distinction à établir, d'après leurs plans, entre la destination des diverses demeures royales.

Les palais de Persépolis[1] s'élèvent au-dessus d'une immense terrasse construite sur le modèle du Takhtè-Madérè-Soleïman, et sont placés au-devant d'une montagne escarpée qui ferme, au nord, la vallée de la Merdach (Pl. II).

Le revêtement extérieur de ce gigantesque soubassement est exécuté, sur une épaisseur de 4 mètres environ, en matériaux calcaires de forte dimension assem-

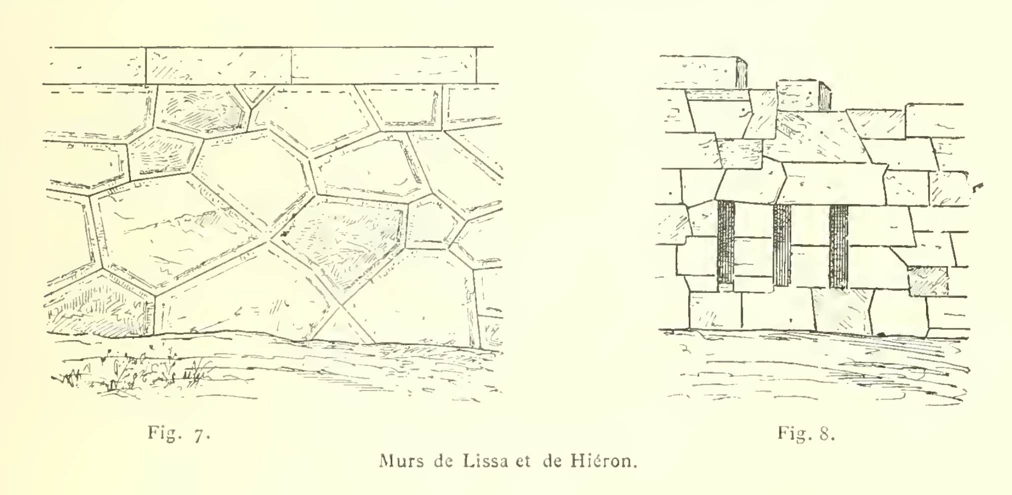


Fig. 7. Fig. 8.

Murs de Lissa et de Hiéron.

blés sans mortier. Le parement vu des pierres n'est pas entouré d'une ciselure (Pl. III); il est lisse et layé avec soin; derrière le mur de soutènement existe un second mur en pierre sèche contre lequel viennent s'appuyer des remblais composés en partie de pierrailles et de terre. L'appareil se rapproche, comme disposi-

1. M. Oppert (*les Inscriptions des Achéménides*) a proposé de faire dériver les trois mots: Πέρσαι, پارسا (*parsa*) et ستخر (*Istakhar*), sous lesquels la ville royale située dans la plaine de la Merdach est désignée, respectivement, par les Grecs, les inscriptions cunéiformes et les plus vieux auteurs arabes, du seul mot پارستخر (*Perstakhar*, palais des Perses), qui voudrait dire, d'après M. Oppert, Porte des Perses. De ce mot primitif les rois auraient fait *Parsa*, en éliminant les deux dernières syllabes, d'où le grec οἱ Πέρσαι, Περσέπολις, et le peuple, en supprimant au contraire, پار (*par*), ستخر (*Istakhar*).

tion, de l'appareil pélasgique utilisé dans les plus anciens monuments de la Grèce

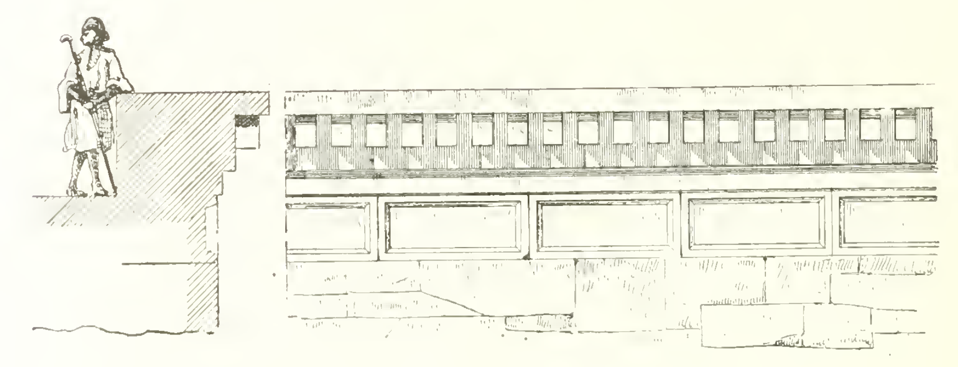


Fig. 9 et 10. — Coupe transversale et élévation du parapet restauré.

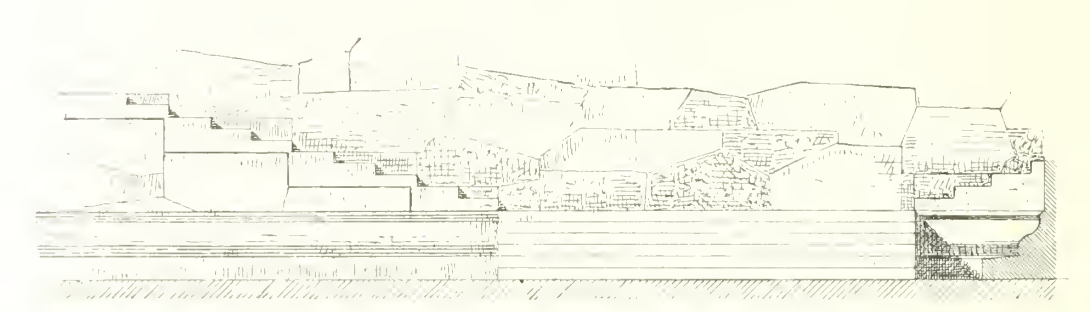


Fig. 11. — Élévation de l'escalier.

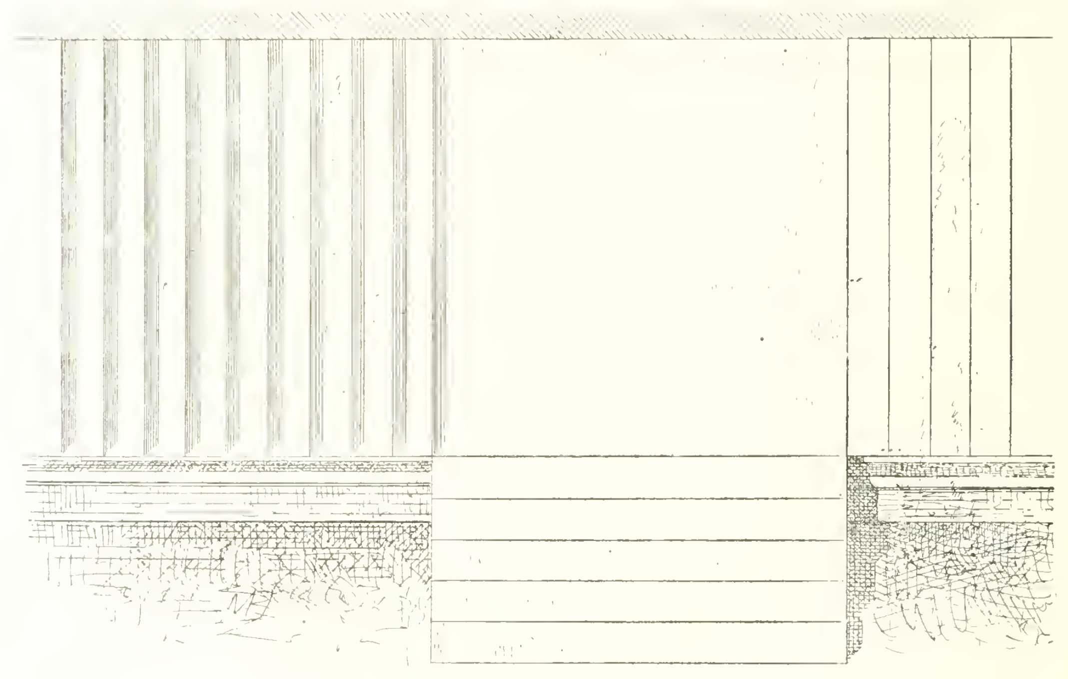


Fig. 12. — Plan de l'escalier.

Escalier du Takhtè-Djemchid.

et dont l'usage se conserva longtemps sur les côtes de l'Asie Mineure[1] (Fig. 7 et 8).

1. Voir les murailles de Lissa et de Hiéron (Texier, *Mission en Asie Mineure*, vol. II, pl. 38 et 52).

En renonçant aux assises réglées du Takhtè-Madérè-Soleïman, l'architecte voulut, comme je l'ai fait remarquer en décrivant ce monument, utiliser sans perte les matériaux approvisionnés sur le chantier, ou peut-être encore multiplier dans toutes les directions les crampons métalliques et donner ainsi à la masse une extrême cohésion.

De la plaine on accédait directement à la terrasse en suivant une route de chars tracée sur le flanc de la montagne ou en gravissant de larges degrés, placés à l'extrémité nord de la façade du Takhte.

Le grand escalier, logé dans un rentrant du soubassement, devait être précédé d'un perron en saillie sur le nu de la façade [1]. Il comprend actuellement : deux volées divergentes parallèles au Takhte ; deux paliers d'entresol symétriques ; enfin, deux rampes convergentes, séparées des premières volées par un mur de soutènement.

Dans sa hauteur totale, l'escalier se composait de cent onze marches. « Les degrés sont si doux, disent *sans exagération* d'anciens auteurs arabes [2], qu'il est aisé de les monter ou de les descendre à cheval, et si larges que dix hommes placés de front peuvent les gravir en même temps. » L'escalier, comme toutes les parties inférieures et moyennes du soubassement, est d'ailleurs en excellent état de conservation. Seul, le couronnement du Takhte a disparu.

La présence d'une corniche au sommet du mur de soutènement ne peut être contestée. L'assise supérieure est arasée au-dessous du niveau du sol du terre-plein et criblée de trous de scellement que l'on n'eût pas creusés sur les parements vus. La différence du niveau entre la surface de la dernière assise et le sol était rachetée par une frise surmontée d'une corniche formant tout autour de la terrasse un solide parapet (Fig. 9, 10, 11, et Pl. III). Il existe encore quelques fragments de la frise à l'extrémité sud du Takhte ; cette frise se compose (Fig. 13) de pierres encadrées, comme celles d'un grand nombre de monuments grecs, par un bourrelet protecteur, qui devait être supprimé au ravalement.

En revanche, le couronnement a été renversé. On peut néanmoins le restituer avec certitude, car on trouve dans les terres amoncelées au pied du mur de

1. Dans la restitution du mur du Takhtè-Djemchid, j'ai placé un perron au-devant de l'escalier, bien que ces degrés ne soient pas apparents. Sans le secours de ces marches supplémentaires, il n'eût pas été possible de s'élever du sol naturel, remblayé aujourd'hui sur une hauteur de 1m60 environ, jusqu'au niveau du premier palier.

2. Les auteurs du *Zinet el-Medjalis* et du *Nouzhet*.

soutènement des pierres taillées suivant le profil de la frise et de la corniche du tombeau des rois, pierres qui ne peuvent provenir que du parapet du Takhte. On ne saurait, en effet, les attribuer, avec M. Coste, aux palais royaux dont l'entablement était exécuté en charpente, à moins de supposer que les Perses, qui avaient au plus haut degré le sentiment des convenances architecturales, eussent employé dans un seul édifice, à la suite d'une frise formée par les abouts des chevrons de la charpente, une reproduction en pierre de cet ornement constructif.

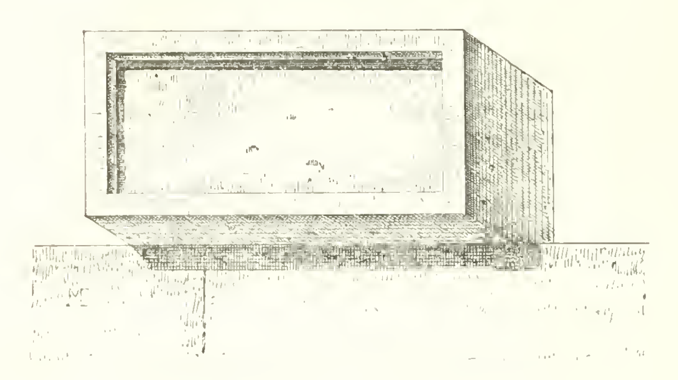


Fig. 13. — Pierre de la frise du Takhte.

D'ailleurs, si l'hypothèse émise par M. Pascal Coste eût été fondée, on aurait dû retrouver quelques fragments d'entablement dans les ruines des palais, tandis qu'ils ont tous été découverts à la base du mur de soutènement.

Ces fouilles ont également mis à découvert, à la base de l'édifice, une plinthe et un socle analogues comme profils à ceux du Gabre Madérè-Soleïman.

Tel qu'il avait été conçu et exécuté par Darius, le Takhte se composait donc d'une immense muraille verticale, surmontée d'un couronnement denticulé. A la partie inférieure de la construction régnait une plinthe reposant, à son tour, sur un socle (Pl. III).

L'architecture de ce soubassement, auquel on ne saurait refuser un caractère de grandeur en harmonie avec les lignes sévères des montagnes du Fars, devait faire valoir par ce puissant contraste l'élégance et la richesse des palais des souverains achéménides.

A tous égards, d'ailleurs, la position du Takhte avait été déterminée de la manière la plus heureuse. Bien que la vallée de la Merdach ait bien perdu de son ancienne splendeur, on peut encore se représenter le tableau qui s'offrait aux yeux du grand roi quand, des fenêtres de ses palais, il contemplait la capitale de la Perse étendue à ses pieds.

Au delà des faubourgs perdus dans les jardins et les vergers s'étendait une vallée verdoyante coupée de canaux et de bouquets d'arbres. Au dernier plan s'élevaient majestueusement les montagnes du Fars. C'était un admirable panorama, bien fait pour séduire ces monarques de l'Orient, qui aimaient à reposer leurs yeux sur de riants paysages pendant les longues rêveries entretenues par le climat énervant de ces chaudes régions.

La plate-forme du Takhtè-Djemchid comprend trois terrasses distinctes, disposées à des niveaux différents. On accède directement au second étage par le grand escalier (Pl. II, III, IV-VII, VIII-XI). Un portique décoré de gigantesques taureaux androcéphales se présente tout d'abord au visiteur [1] (Pl. XII).

Après avoir tourné à droite, on gravit de nouveaux degrés et on se trouve sur la partie la plus élevée de la plate-forme. Un dernier escalier, perpendiculaire à la direction du mur de soutènement, permet, quand on a atteint ce point culminant, de descendre à l'étage inférieur.

Quatre palais sont groupés sur la plus haute terrasse [2] : un grand édifice A

1. Les taureaux sont en marbre blanc, ainsi que les colonnes du portique. A la partie supérieure de l'édifice se trouve un texte trilingue fort intéressant. Il nous apprend que le portique, qualifié en perse de *Viçadhahyu* (d'où l'on voit toutes les provinces), a été construit et sculpté sur l'ordre de Xerxès I.

Oppert, *Expédition en Mésopotamie*, t. II, p. 154. — « C'est un grand dieu qu'Ormuzd, et il a créé cette terre, il a créé le ciel, il a créé l'homme, il a donné à l'homme le bonheur, il a fait Xerxès roi, seul roi sur des milliers d'hommes, seul maître de milliers d'hommes.

« Je suis Xerxès le grand roi, le roi des rois, le roi des pays bien peuplés, le roi de cette vaste terre (qui commande) au loin et auprès, je suis le fils de Darius, roi achéménide.

« Xerxès le grand roi déclare : Ce portique nommé *Viçadhahyu*, je l'ai construit, ainsi que beaucoup d'autres monuments que j'ai construits dans cette *Parça;* je les ai construits comme mon père les a construits, et cette œuvre magnifique, et toutes les constructions splendides, nous les avons élevées par la grâce d'Ormuzd.

« Xerxès le roi déclare : Qu'Ormuzd me protège, moi et mon empire, et mon œuvre et les œuvres de mon père, qu'Ormuzd les protège. »

2. Le grand palais (A du plan) est également l'œuvre de Xerxès I, ainsi qu'en témoigne l'inscription gravée sur le mur de soutènement de l'escalier conduisant au soubassement particulier du palais.

« C'est un grand dieu qu'Ormuzd; il a créé cette terre, il a créé le ciel, il a créé l'homme, il a donné à l'homme le bonheur; il a fait Xerxès roi, seul roi sur des milliers d'hommes, seul arbitre de milliers d'hommes.

« Je suis Xerxès le grand roi, le roi des rois, roi des pays bien peuplés, roi de cette vaste terre qui commande au loin et auprès, fils de Darius, roi achéménide.

« Xerxès le grand roi déclare : Ce que j'ai fait ici et ce que j'ai fait ailleurs, je l'ai accompli par la grâce d'Ormuzd. Qu'Ormuzd me protège, ainsi que les autres dieux, moi et mon empire » (Oppert, *Inscriptions achéménides de la Perse*, page 273).

Les petits palais B, C, D ont été respectivement construits par Darius, Xerxès et Artaxerxès Ochus. Le palais B, désigné sous le nom de Palais de Darius, fut terminé par Xerxès. C'est sous le règne de ce roi par conséquent que furent gravées toutes les inscriptions. Les textes achéménides, il est bon de le remarquer à ce propos, remontant indiscutablement à l'époque de Darius, sont les inscriptions unilingues du Takhte (5, Pl. II), l'inscription de Bisoutoun et le testament de ce prince gravé sur la façade de son tombeau.

composé d'une vaste salle hypostyle flanquée d'une colonnade double sur trois de ses faces, deux monuments secondaires B et C surélevés sur des soubassements particuliers (Pl. II et XIII), et enfin, un dernier édifice D plus ruiné que les précédents et dont il ne reste que des bases de colonnes [1].

A l'est de la terrasse intermédiaire existent les vestiges d'une immense salle dont la toiture, couvrant près de cinq mille mètres carrés, était supportée par cent colonnes [2] (Pl. XIV); cette salle était précédée d'un porche gardé par deux taureaux androcéphales engagés en partie dans l'épaisseur des murs. Au sud, on voit un petit édifice en fort mauvais état; enfin, au centre et au nord, un portique isolé et les pieds de taureaux androcéphales appartenant sans doute à un dernier portique.

1. Je donne, à titre de comparaison, les plans d'un petit temple *in antis* et d'une salle hypostyle d'un temple égyptien (Fig. 14 et 15).

On voit immédiatement dans quelle proportion les deux architectures, grecque et égyptienne, ont contribué à la création du plan perse.

Fig. 14. — Plan d'un temple *in antis*.

Fig. 15. — Plan d'un temple égyptien.

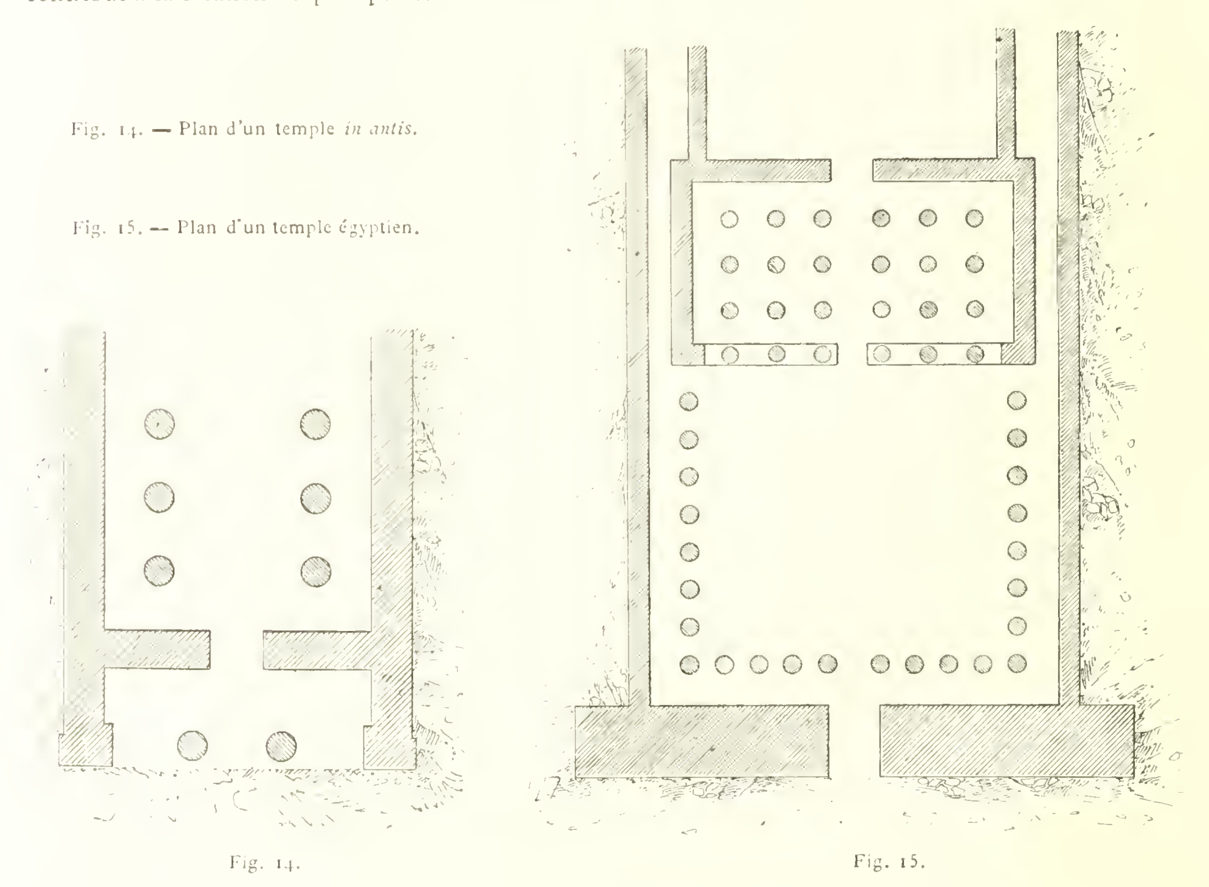


Fig. 14. Fig. 15.

Ce sont les édicules grecs qui ont fourni la disposition du porche et de la salle du palais de Cyrus (T. I, Pl. XII); mais c'est à l'Égypte que les Iraniens ont emprunté la position régulière des colonnes des salles hypostyles.

2. On ne connaît pas le nom du roi sous lequel a été construit le Palais aux cent colonnes, le plus vaste et le plus beau de ceux qu'élevèrent les princes achéménides sur le soubassement de Persépolis.

A l'étage inférieur, on ne distingue les vestiges d'aucun monument.

J'ai admis sans discussion que les édifices de Persépolis étaient affectés à la demeure des souverains. Il existe, en effet, des analogies si frappantes entre la distribution intérieure des monuments de Persépolis et les plans des palais de Cyrus (T. I, Pl. XII) et des souverains modernes de la Perse (Fig. 16), que cette destination est la seule qui ait jamais pu leur convenir. En aucun cas, on ne saurait les assimiler aux temples funéraires élevés sur la rive gauche du Nil par les dynasties thébaines, comme l'avaient pensé quelques auteurs, trompés par les dispositions en plan des monuments persépolitains. Dans un pays comme la Perse, où il n'existait pas d'édifices consacrés au culte des dieux, on ne pouvait élever de temples à la mémoire des rois.

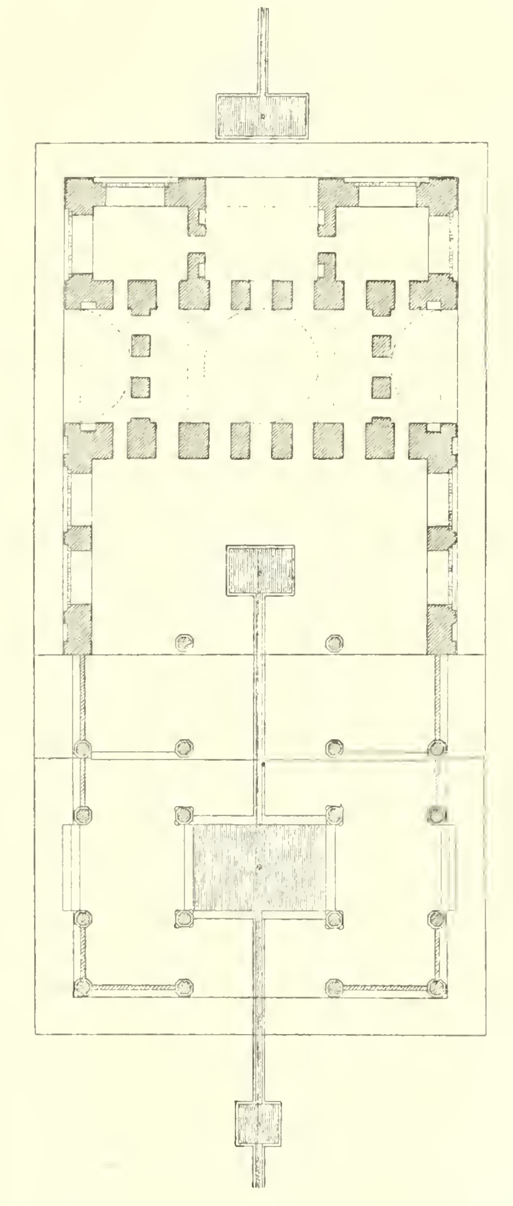


Fig. 16. — Plan du palais d'Aïnakè-Khanè.

On ne saurait non plus attacher d'importance aux arguments tirés de la situation de tombes princières creusées dans les rochers attenants à la plate-forme du Takhte, puisque la construction de ces hypogées est fort antérieure à celle du soubassement, et que Darius et Xerxès avaient choisi pour l'emplacement de la nécropole royale les montagnes de Nakhchè-Roustem, distantes de leurs palais de plus de dix kilomètres. Du reste, la pensée de vivre dans le voisinage des cimetières attriste si peu les Persans qu'il n'est pas de ville de l'Iran où l'on ne trouve confondues les demeures des morts avec les habitations des vivants. Cette manière d'interpréter les plans des édifices du Takhte est pleinement confirmée par le déchiffrement des inscriptions trilingues de Persépolis et le parallèle facile à établir aujourd'hui entre les monuments de Persépolis et le palais reconstruit par Artaxerxès au sommet du tumulus de Suse (Fig. 17).

Sept expressions bien distinctes sont employées dans la version perse des

inscriptions des Achéménides pour désigner tout ou partie des monuments élevés par les souverains iraniens soit sur le Takhtè-Djemchid, soit dans la capitale de l'Elam.

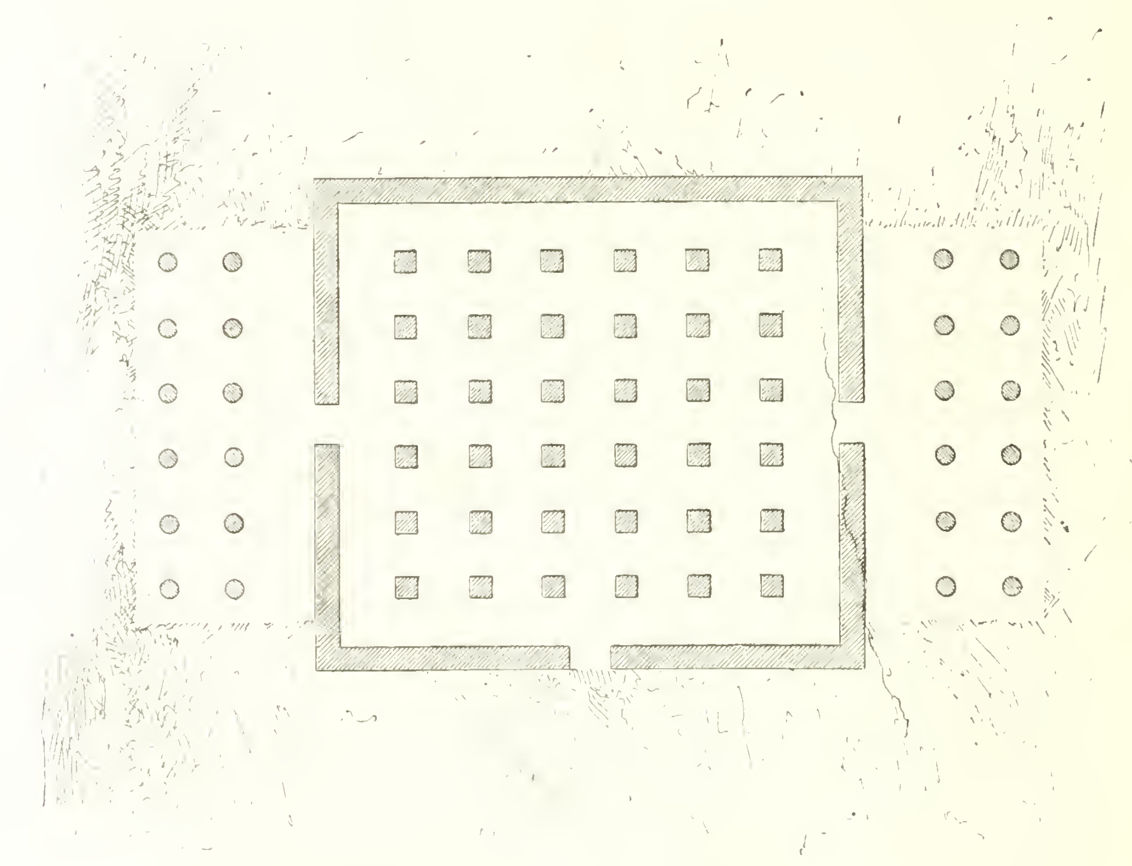


Fig. 17. — Plan de l'Apadâna de Suse.

Ces expressions, dont je crois avoir déterminé le sens précis, sont les suivantes :

Apadâna, salle d'apparat, salle du trône.

Hadish, maison, lares, répond exactement au grec ἕδος.

Tatcharam, habitation particulière du roi, palais, en opposition avec *Apadâna.*

Vith, appartement.

Ardaçtâna, âthangaina (Litt.), salle haute en pierre ou salle hypostyle en pierre.

Duvarthi, portique.

Halvarras (médique), *Dida* (perse), muraille épaisse, soubassement [1].

1. L'étude des monuments va pouvoir rendre à la linguistique le service que l'architecture lui avait tout d'abord demandé et préciser le sens exact de chacune des expressions techniques employées dans les inscriptions cunéiformes.

Le mot *Apadâna* est passé dans l'hébreu avec le sens de *Chaprir,* trône royal splendide et superbe,

Dans aucune de ces expressions, on le voit, on ne saurait retrouver le sens de

tabernacle royal (Jérémie, XLIII, 10, Targum chaldéen). — M. Oppert, *Expédition en Mésopotamie,* t. II, page 494. — Darmesteter, *Mélanges iraniens,* vol. II, p. 133. — Il n'est employé qu'une seule fois et est inscrit sur les bases des colonnes de la grande salle hypostyle construite sur le tumulus de Suse (Fig. 17) par Artaxerxès. — « Darius, mon ancêtre (c'est Artaxerxès II qui parle), a fait construire cet apadâna, dans un temps reculé, ensuite il fut détruit par le feu sous Artaxerxès, mon grand-père. »

Le sens que les Juifs attachaient à ces mots *Chaprir, Apadâna,* est en parfait accord avec la destination de l'édifice susien, telle au moins qu'elle ressort de l'étude architecturale de son plan. *Apadâna* serait donc le mot propre dont se servaient les Perses pour désigner les grandes salles isolées où se tenaient les rois quand ils donnaient des audiences solennelles. Le palais (A) de Xerxès et la salle aux cent colonnes sont des apadânas. Il est à remarquer que la version assyrienne, qui emploie indifféremment le mot *Bit* pour toutes les habitations, répète dans l'inscription de Suse le mot *apadâna,* ce qui semble bien signifier qu'il s'agit, en l'espèce, d'une sorte de palais spécial aux Perses. L'*apadâna* correspond exactement, comme rôle et comme disposition, aux immenses *talars* royaux sous lesquels n'ont cessé de se placer les chahs de Perse les jours où ils reçoivent officiellement leurs grands officiers ou les ambassades étrangères.

Hadish est une dénomination générale commune à toute habitation. Elle revient très souvent dans les textes persépolitains (inscription des taureaux, inscription de l'escalier et des antes des palais B de Darius, C et D de Xerxès et d'Artaxerxès), et toujours avec le sens que je lui attribue. Les Assyriens traduisirent ce mot par *Bit* (maison) (Oppert, *les Inscriptions des Achéménides, passim.* — Darmesteter, *Mélanges iraniens,* vol. II, p. 201).

Vithiyâ, locatif de *Vith,* traduit également par *Bit* en assyrien (Oppert, *Expédition en Mésopotamie,* vol. II, p. 250). Ce mot est employé dans l'inscription gravée autour des fenêtres du palais de Darius. Sur les portes du même édifice, on rencontre toujours avec la transcription assyrienne de *Bit* (maison) un autre mot, *Tatcharam :*

« Darius, grand roi, roi des rois, roi des provinces, fils d'Hystaspe, a construit ce *Tatcharam.* »

Tatcharam, remarquons-le, se trouve inscrit sur toutes les portes, et par conséquent à l'intérieur et à l'extérieur du palais B : ce doit donc être une dénomination générale s'appliquant à des constructions semblables à la demeure de Darius, telles que les palais C et D.

Je ne serais donc pas surpris que *Tatcharam* signifiât habitation particulière du roi, en opposition avec *Apadâna,* qui désignerait uniquement les salles du trône constituant à elles seules un monument.

Vith n'est inscrit que sur le listel des fenêtres et termine la phrase suivante :

« *Ardaçtâna âthangaina* faisant partie du *Vith* du roi Darius. »

Je donnerais donc un sens plus particulier à *Vith* qu'à *Tatcharam,* et je proposerais de le traduire par *appartement,* pris dans le sens du persan *Biroun.*

Cette même phrase contient l'expression *Ardaçtâna âthangaina,* qu'il est d'autant plus difficile de traduire que le texte assyrien est lui-même assez obscur.

Ardaçtâna âthangaina veut dire littéralement, en remontant aux racines, lieu élevé de pierres. Dans le texte assyrien, l'expression correspondante, *Kibur rèmu galala,* donne pour les deux mots *Kibur* et *rèmu,* un sens identique : élevé, haut, et, pour *galala,* l'idée d'objet arrondi. Nous nous trouvons évidemment en présence d'une salle désignée dans chacune des deux langues par ses qualités les plus saillantes. En Assyrie, où la pierre était abondante et les colonnes fort rares, le mot de colonne l'emporte, et nous devons traduire *Kibur — rèmu galala,* par salle haute, — sur objet haut et rond, — soit salle sur colonnes, salle hypostyle. En Perse, au contraire, la colonne avait été adoptée depuis l'avènement des Achéménides comme base du système architectural ; mais les superbes diorites employées dans la construction des colonnes et des encadrements des baies ne se trouvaient dans aucune des montagnes du Fars et étaient par cela même extrêmement rares et coûteuses ; on dut, en conséquence, nommer la même salle hypostyle, *salle haute de pierres.* C'est évidemment au même sentiment qu'a obéi Artaxerxès Ochus quand il désigne, sous le nom de *Athaganâm,* monument de pierres, l'ensemble du même palais B de Darius, qu'il fit restaurer ou agrandir. Ce sentiment peut paraître extraordinaire, mais il est cependant des plus naturels ; il suffit de parcourir les villes du midi de la France, où la brique est d'un emploi usuel, pour entendre désigner sous les seuls noms de *ponts de pierre, maisons de pierre,* un certain nombre d'ouvrages construits en pierre et en brique, bien que la pierre n'entre, dans ces maçonneries mixtes, qu'en très faible proportion.

temple, d'autel, ou même de palais funéraire. Les lieux consacrés au culte se nommaient en Perse *âyadanâ* [1], les tombeaux *ozan, margozan* ou *dakhma* [2].

Les monuments persépolitains sont donc, ainsi que la tradition et leur aspect nous l'avaient fait prévoir, de véritables palais.

Si l'on ne retrouve pas dans ces immenses *halls* le type rêvé des demeures du

Les Persans ont conservé à divers pavillons royaux construits par les successeurs de Chah-Abbas, suivant un type exceptionnel dans l'Iran, des noms qui rappellent de bien près les expressions employées par les Assyriens et les Perses. L'un, supporté par des colonnes de bois, s'appelle le *Tchéel-Soutoun*, ou les Quarante Colonnes (quarante, en persan, étant pris comme mille en français pour désigner une pluralité); l'autre est également porté sur colonnes, mais se distingue du précédent en ce que les murs, les corniches, les fûts et les chapiteaux sont ornés de glaces; il a reçu de cette décoration le nom d'*Aïnakè-Khanè*, Maison des miroirs, identique à la désignation de *Salle des glaces*, attribuée en Occident à un grand nombre de pièces faisant partie des habitations royales.

La traduction exacte de la version perse serait donc : *Salle de pierre du Biroun du roi Darius*, et la traduction assyrienne : *Salle hypostyle du Biroun du roi Darius*.

On pourrait peut-être lire aussi *ardaçtouna* (colonne), en rapprochant *çtouna* du mot persan *soutoun* (colonne) et des deux mots assyriens *rèmu galala*; le sens général du mot ne serait pas d'ailleurs sensiblement modifié. Au lieu de haute salle de pierre de . . . . ., je lirais salle hypostyle de pierre de. . . . .

Je ne serais pas surpris que cette lecture, malgré la forme si connue du mot *stan*, ne fût la meilleure, d'abord parce que dans le zend on retrouve déjà le mot *stouna*, pour colonne, et que je n'ai jamais vu dans le persan moderne le mot *stan*, si fréquemment employé pourtant, se combiner avec un adjectif, et surtout avec un qualificatif. Ce qui se conçoit fort bien d'ailleurs, le mot *stan* ayant le sens de *Land* en allemand dans les mots *Deutschland*, *Vaterland*, ou de *aie* en français, dans les mots Châtaigner*aie*, Oser*aie*. Je dois ajouter que le sens de pièce haute, salle haute en pierre, que l'on retrouve dans la version perse et assyrienne, s'entend fort bien quand on considère l'édifice : 1° parce que la pièce dont il s'agit dominait tout l'ensemble des constructions, tout comme la salle hypostyle de Méchhed-Mourgab (T. I, Pl. XII) s'élevait au-dessus du palais de Cyrus; 2° parce que, sauf la pièce centrale caractérisée par l'inscription, toutes les salles auxiliaires du même monument étaient bâties en briques. J'aurai l'occasion de le démontrer plus tard.

Les autres expressions techniques ne paraissent pas présenter de difficultés d'interprétation. Nous trouvons encore sur le grand portique d'entrée et comme désignation du monument les mots de *duvarthi-viçadahyu* : *Duvarthi* signifie porte, portique; *viçadahyu* est un qualificatif dont ce sens, *d'où l'on voit tous les pays*, est parfaitement approprié à la position du monument. De ce point, en effet, on apercevait Istakhar, la nécropole de Nakhchè-Roustem, la ville royale, toute la plaine de la Merdach confondue, à l'horizon, avec les montagnes du Fars. J'ai déjà fait remarquer combien devait être admirable ce point de vue lorsque les villes étaient dans toute leur splendeur et la plaine couverte de jardins et de récoltes. Le mot assyrien correspondant à *duvarthi* est *bab* (porte).

En outre de ces différentes expressions, on trouve encore dans le texte unilingue en langue médique, le mot *Halvarras* (Oppert, *Histoire du peuple et de la langue des Mèdes*, p. 196). Ce mot se retrouve dans l'inscription de Bisoutoun et est traduit dans la version perse par le mot *dida*.

Dans l'inscription de Bisoutoun, *dida* doit être pris dans le sens de forteresse; en l'espèce, on ne saurait lui attribuer cette signification, mais on pourrait avec beaucoup de raison le traduire par un mot très rapproché, muraille épaisse ou soubassement. Ce sens me paraît d'autant plus exact que le composé zend *Ouzdâêza* s'entend également de mur, et que l'inscription médique unilingue de Persépolis, dans laquelle le mot *Halvarras* est employé (..... J'ai construit *cet Halvarras* au-dessus de cette inscription, et jamais personne n'avait avant moi élevé d'*Halvarras* en ce lieu....), est gravée en *c* (Pl. II, IV-VII) sur l'étage inférieur du soubassement. Le mot s'applique donc à l'ensemble des murs de soutènement des grandes terrasses au-dessus desquels se trouvent les palais.

1. *Ayadanâ* (Oppert, *Exp. en Babylonie*, p. 212). La racine du mot perse est très nette, le texte assyrien traduit ce mot par maison des dieux (*bit Ilani*).

2. Darmesteter, *Mélanges iraniens*, t. II, p. 131.

grand roi, c'est que rien ne ressemble moins aux habitations des Xerxès, des Chapour, ou même des Chah-Abbas, que les palais européens, où se trouvent rassemblés les appartements privés, les galeries de fête et les immenses annexes nécessaires au fonctionnement régulier des services politiques et administratifs des cours occidentales.

De l'eau, des fleurs, des arbres surtout, répandant autour d'eux la fraîcheur et l'ombre, trésors inestimables dont les grands peuvent seuls jouir, constituent le principal luxe et font le charme des habitations royales. Un pavillon bien orienté et bien défendu contre les intempéries de l'hiver et les ardeurs du climat, comportant une vaste salle d'audience, quelques pièces pour les secrétaires chargés d'expédier les ordres urgents, et de grandes galeries où se tiennent les gardes et les clients, suffisent au roi et à ses courtisans.

Le monarque arrive dans son palais en sortant du gynécée; il y reçoit les ministres, les grands officiers de la couronne, les généraux. Il y dort même pendant les heures les plus chaudes du jour. Mais à peine le soleil est-il couché que le prince se retire dans ses appartements privés, qu'il ne quittera plus jusqu'au lendemain. En voyage, à la chasse, à la guerre, le même cérémonial accompagne le souverain.

La tente royale, inhabitée toute la nuit, remplace la salle du trône, les tentes des femmes, toujours éloignées du campement, forment une retraite inaccessible dont on n'ose, sous aucun prétexte, franchir le seuil.

De telle sorte qu'il serait permis de se demander, si l'on ne connaissait l'origine pastorale des Aryens, si l'installation du camp a servi de modèle à la distribution des palais ou si l'on a copié le plan des demeures royales pour le transporter au camp.

Trois des palais du Takhtè-Djemchid (B, C, D, Pl. II), situés sur la plus haute terrasse, sont bâtis, ainsi que je l'ai déjà fait observer, au-dessus de soubassements particuliers. Ils occupent l'extrémité sud de la terrasse et comprennent chacun une salle hypostyle de dimension moyenne précédée d'un porche. Tout autour de la salle hypostyle se groupent des pièces d'une importance secondaire. On accède au parvis de ces monuments en gravissant de larges degrés, dont les murs de soutènement sont couverts de sculptures en bas-relief. Les précautions prises pour élever au-dessus de toutes les autres constructions des édifices qui n'offrent d'autres particularités que l'exiguïté de leurs dimensions et la compli-

cation relative de leurs plans sont significatives et précisent bien leur destination.

C'était dans ces demeures, environnées de toutes parts d'air et de lumière, dans ces palais d'où l'on dominait, sans qu'aucun obstacle arrêtât les regards, l'ensemble des résidences princières et les plaines fertiles de la Merdach, que se tenait le plus généralement le souverain, tandis que les immenses *halls*, les apadânas, placés à l'entrée de la terrasse supérieure ou sur le gradin intermédiaire, correspondaient aux salles du trône des monarques orientaux et étaient utilisées, comme ces dernières, les jours où le Khchâyathiya apparaissait à son peuple ou aux ambassadeurs étrangers dans tout l'éclat de la puissance souveraine.

Les princesses n'auraient pu trouver dans des demeures facilement accessibles aux officiers et aux serviteurs de la couronne l'asile inviolable qui leur fut affecté en Perse et en Médie dès la plus haute antiquité. Il est donc probable que le gynécée, caché derrière de hautes murailles, occupait un quartier spécial de la cité royale.

Il ne faut pas être surpris de ne pas rencontrer de vestiges de ces constructions auxiliaires : les maîtres des œuvres, comme le font de nos jours les architectes du Chah, répandaient à profusion dans l'apadâna et les birouns royaux les plus beaux ornements et les matériaux les plus précieux, afin de donner, par ce déploiement de richesses, une haute idée de la puissance du souverain, et construisaient, au contraire, en briques crues ou cuites l'anderoun et les annexes des demeures princières. Les murs des monuments secondaires se sont effondrés dès qu'ils ont cessé d'être entretenus, les briques se sont fondues ou ont été utilisées à nouveau dans les villages voisins du Takhte ; seules, les pierres employées dans la construction des palais ont résisté à l'action destructive des siècles.

§ IV

Escaliers particuliers du palais. Leur forme est distincte de celle des degrés égyptiens ou grecs; elle est commandée par la disposition du Takhte.

En élevant sur des terrasses de hauteurs différentes tous les édifices du Takhte les Perses se condamnaient à multiplier les escaliers. Aussi en existe-t-il un grand nombre à Persépolis.

Ils diffèrent, par leur disposition, des degrés placés au-devant des tombes royales de Méchhed-Mourgab.

Ces derniers se composaient simplement de rampes perpendiculaire à la façade : telles se posent les échelles au-devant d'un mur.

De toutes les solutions que l'on pouvait imaginer pour accéder à un édifice élevé au-dessus du sol, c'était certainement la plus simple, mais c'était aussi la plus dispendieuse et la plus encombrante; elle était, en tout cas, très inférieure, au point de vue architectural, à la disposition primitivement adoptée par les Égyptiens[1] qui construisirent les temples sur des bases composées de larges gradins. Malheureusement, quand les dimensions des temples s'accrurent, les architectes augmentèrent en proportion la hauteur des marches et transformèrent l'escalier en un large et superbe soubassement qu'il devint impossible de gravir. Ainsi, d'ailleurs, firent les Grecs. Les Égyptiens remédiaient à cet inconvénient en taillant sur chaque côté du soubassement des degrés supplémentaires, tandis que les Grecs intercalaient sans doute entre les gradins des marches mobiles faites en pierres ou en bois.

Aucun de ces tracés ne pouvait être appliqué aux édifices persépolitains, trop élevés au-dessus du sol et trop nombreux sur les terrasses pour qu'il fût possible de donner aux degrés placés au-devant de chaque édifice un développement considérable.

Les Perses songèrent alors à faire évoluer leurs anciens escaliers et à les

1. Voir notamment la façade du Ramesséon.

appuyer contre les parois des soubassements. Je dois cependant signaler une exception à cette règle : les deux rampes qui raccordent le gradin supérieur au gradin inférieur du Takhte sont construites suivant les vieilles traditions locales.

La modification persépolitaine était heureuse et pratique. Elle permettait au constructeur de multiplier les volées sur une superficie de terrain relativement restreinte, et de préparer néanmoins aux sculpteurs de larges surfaces qui ne tardèrent pas à se couvrir d'inscriptions et de bas-reliefs (Pl. XIV)[1].

1. C'est au chapitre reservé à l'étude de la décoration architecturale que l'on trouvera les détails relatifs à l'ornementation des murs de soutènement et des mains courantes des escaliers.

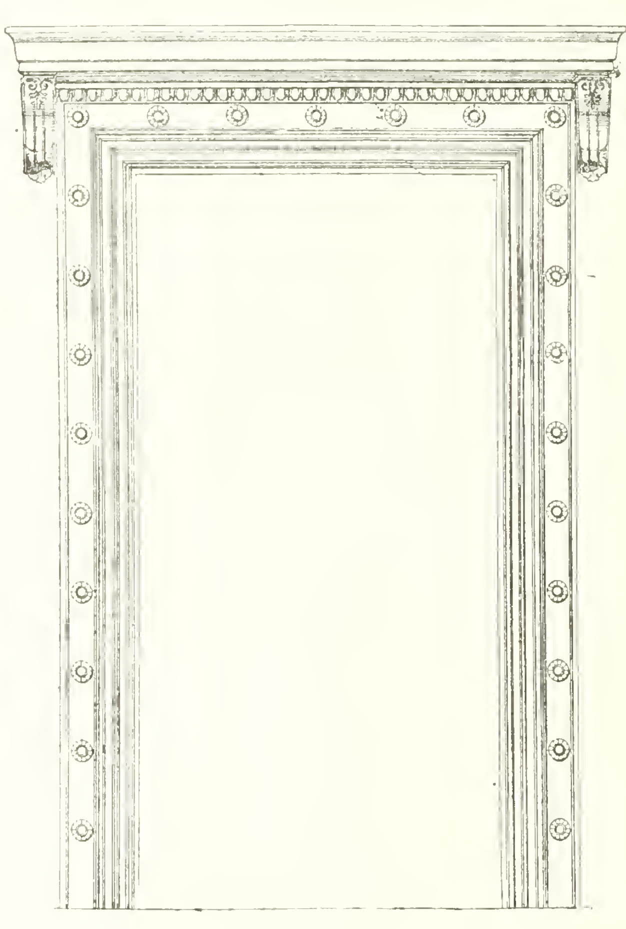


Fig. 17 *bis*.

Porte extérieure de l'Érechthéion.

§ V

Description des ouvertures. Les baies ne comportaient pas d'huisseries. — Différence à établir entre les baies des palais du Takhtè-Djemchid et celles des monuments de l'époque de Cyrus. — La forme et l'ornementation des ouvertures procèdent à la fois des portes de Méchhed-Mourgab et des portes égyptiennes. — Leurs dimensions sont toujours entre elles en rapports géométriques.

Les portes des palais et des tombeaux de Persépolis et de Nakhchè-Roustem sont en général bien conservées; nous devons d'autant plus nous en féliciter qu'elles reproduisent toutes un des types les plus caractéristiques de l'architecture officielle de la Perse (Pl. XVI et XVII).

La baie affecte la forme d'un parallélogramme rectangle. Elle est encadrée par trois listels en légère saillie les uns sur les autres et surmontée d'un couronnement de forme égyptienne qui s'appuie sur une baguette composée d'une succession d'oves et de disques.

Des sculptures en bas-relief prises dans l'épaisseur du tableau représentent le roi luttant corps à corps contre des bêtes fantastiques, ou se promenant appuyé sur une longue canne et à l'ombre du parasol [1], insignes probables de la magistrature suprême. Parfois le monarque est assis sur un trône et paraît donner audience à ses sujets.

Au Gabre Madérè-Soleïman, au tombeau provisoire de Nakhchè-Roustem, on retrouve des crapaudines, des feuillures, le logement des vantaux, en un mot toutes les indications d'un système de suspension de portes [2]. A Persépolis, au contraire, il n'existe pas un refouillement, pas un détail de construction qui permette de supposer que les baies du Takhtè-Djemchid, comme celles des monuments funèbres, fussent fermées par des huis de pierre ou de bois.

Une seule ouverture, appartenant au petit palais de Darius, fait exception à cette règle (Pl. XVI). La trace laissée par la rotation du montant de feuillure est

1. On trouvera la description de ces bas-reliefs dans la troisième partie de cet ouvrage.

2. Voir, pour les détails des feuillures et de la suspension des portes, les planches VI et XI, et les figures 19, 31 et 54, données dans la première partie de cet ouvrage.

apparente sur le jambage de gauche, le linteau est percé d'un énorme trou de scellement correspondant à la position du collier qui maintenait le tourillon supérieur ; il n'est pas jusqu'à la fermeture dont on ne retrouve la place sur le jambage droit ; mais ces refouillements sont si mal conçus, si grossièrement exécutés, et déparent à tel point l'architecture de la porte, qu'il suffit de les examiner pour se convaincre qu'ils ont été préparés longtemps après la construction de l'édifice.

En réalité, les grandes portes des palais étaient dépourvues de fermetures ; une draperie mobile, peut-être même une tente placée à l'entrée du portique, interceptait l'air ou la trop grande lumière.

Cette disposition, toute barbare qu'elle paraisse, est pourtant la seule dont les habitants de la Perse aient jamais usé ; ils n'avaient pas au reste à en discuter les mérites ; les systèmes de suspension dont nous retrouvons les traces dans les constructions anciennes pouvaient être appliqués à des huisseries de petites dimensions, à la dernière rigueur, aux portes du palais de Darius, mais n'auraient pas donné une mobilité suffisante aux énormes vantaux des portes de l'apadâna aux cent colonnes. La nécessité où se trouvaient les Iraniens de renoncer à l'emploi du bois ou de dalles de pierre pour fermer les grandes portes du palais, prouve une fois de plus que ces édifices n'étaient pas habités la nuit et ne pouvaient, à aucun titre, faire partie des constructions de l'anderoun.

C'est même sans doute à l'époque où ils changèrent de destination et devinrent, après l'incendie de Persépolis, la demeure des habitants d'Istakhar ou du gouverneur de la ville, que l'on mura une partie des ouvertures des palais et que l'on tenta d'adapter un vantail rigide à la porte extérieure. Il est difficile de fixer exactement la date où furent exécutés ces travaux d'appropriation ; ils sont postérieurs au règne des princes achéménides et antérieurs à l'invasion des Arabes, puisque l'armée d'Omar, au lieu de restaurer Persépolis, saccagea Istakhar et consomma la ruine des monuments du Takhtè-Djemchid.

Les portes des tombeaux sont semblables à celles des palais (Fig. 18). Les trois listels formant l'encadrement de la baie sont à peu près égaux entre eux et décorés de fleurons très délicatement exécutés. Mais ces ornements ne modifient en rien les formes et le caractère des baies [1].

En revanche, il existe des différences très nettes entre les portes un peu lourdes

1. Voir, pour l'étude spéciale de ces détails, 3e partie : *Sculpture persépolitaine*.

appartenant aux anciens édifices de Madérè-Soleïman et celles des palais du Takhtè-Djemchid, conçues dans un style d'une extrême élégance.

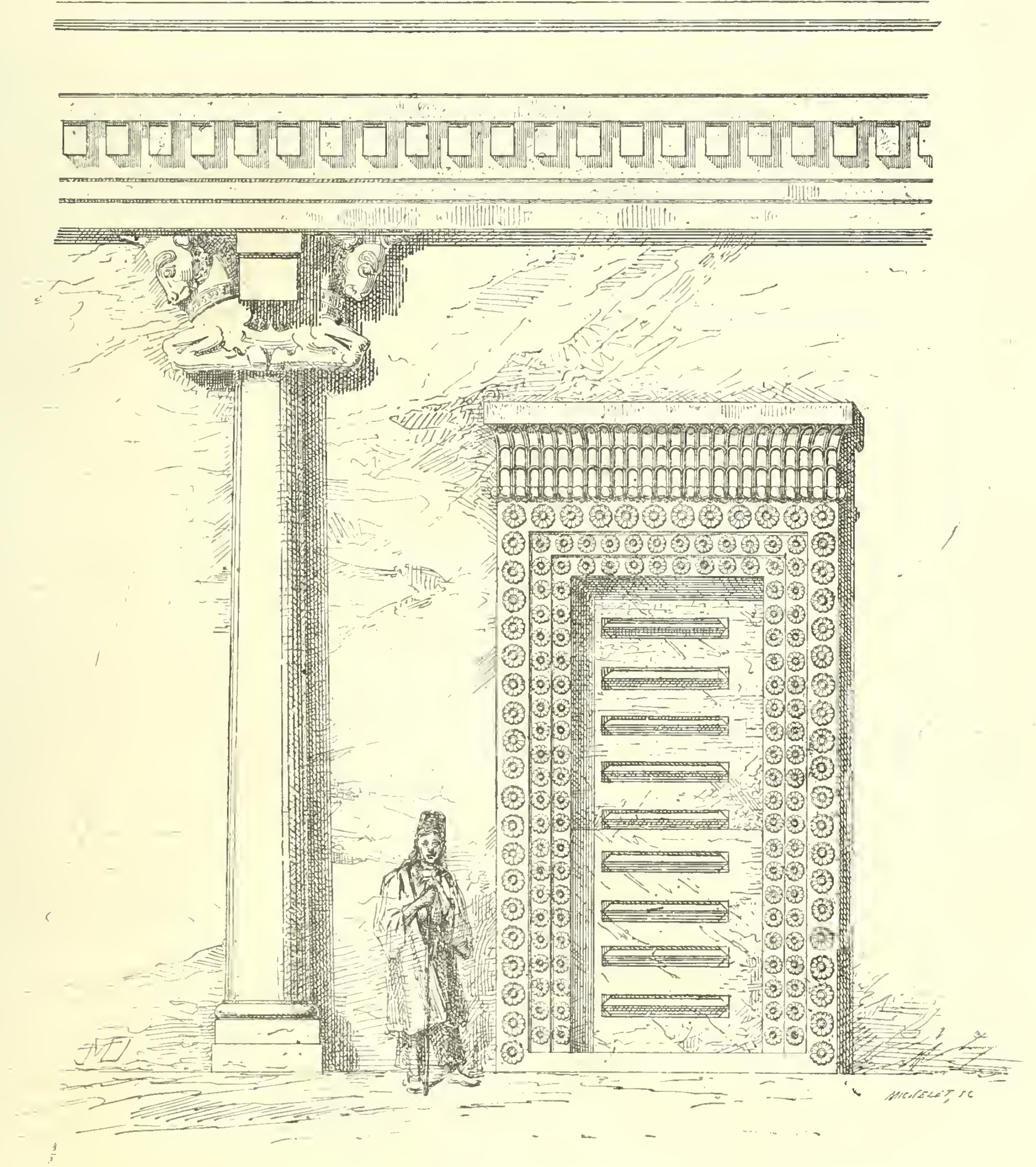


Fig. 18. — Élévation de la porte et de l'entablement de l'un des tombeaux des rois.

Ces distinctions ne tiennent pas précisément au caractère des encadrements des baies. Les encadrements, fort minces, se composent d'un ou deux larges listels dans les anciens édifices; ils en comportent trois dans les palais persépolitains [1]. Les

1. Une semblable modification s'était opérée en Grèce vers la même époque. Aux cadres doubles des anciennes constructions lyciennes, les Hellènes avaient substitué des cadres formés de trois listels couverts d'ornements sculptés. Voir la porte de l'Érechthéion (Fig. 17 *bis*, page 28).

uns et les autres sont d'ailleurs la copie exacte des linteaux et des jambages des portes lyciennes, et reproduisent, par conséquent, en pierre, les formes des cadres de charpente auxquels étaient primitivement suspendus les vantaux. On ne peut non plus signaler, comme un détail particulier aux édifices persépolitains, les grandes dimensions des portes; l'accès des palais devait être en harmonie avec la majesté des demeures royales, alors surtout que les femmes étaient cachées dans l'anderoun et que le prince abandonnait tous les soirs ses appartements officiels.

Seuls, les couronnements des portes du Gabre Madérè-Soleïman et des monuments achéménides de la deuxième période sont franchement différents.

Au talon renversé et aux profils convexes caractéristiques de la modénature de l'Ionie et de la plaine du Polvar, les architectes préférèrent la gorge égyptienne ornée

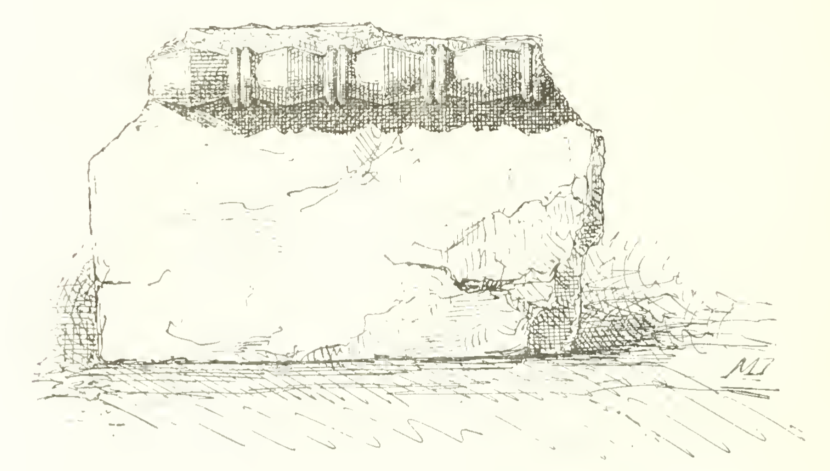


Fig. 19. — Fragment d'ornement provenant des temples de Sélinonte.

de plumes qui distingue toutes les corniches d'origine pharaonique. Ils conservèrent même la baguette, complément indispensable de cette moulure. Toutefois, au lieu de la composer, comme le faisaient les Égyptiens, d'un faisceau de verges lié par un ruban entouré en hélice autour d'elles, les Perses taillèrent dans la masse de la baguette un chapelet d'oves et de disques alternés, identique à ceux qui ont été retrouvés par M. Hittorff, dans les ruines des temples de Sélinonte (Fig. 19)[1]. C'est également en Grèce ou en Ionie qu'il faut aller chercher le modèle de la décoration des listels des portes sépulcrales; car on ne peut admettre que les architectes de l'Érechthéion et du tombeau de Darius aient composé deux encadrements ayant entre eux des analogies frappantes, s'ils ne s'étaient inspirés d'une tradition commune dont j'essayerai plus tard de retrouver les traces.

1. Hittorff, *Monuments de Ségeste et de Sélinonte*.

On ne doit pas attribuer exclusivement au progrès de la civilisation iranienne l'évolution qui se produisit à l'avènement de Darius dans l'art monumental de la Perse. Au moment où ce roi montait sur le trône, l'Égypte, cette éternelle ennemie des grandes monarchies asiatiques, venait de succomber à son tour sous les coups de Cambyse. A la suite de cet éclatant succès et du long séjour de la cour et de l'armée perse sur la terre des Pharaons, les conquérants s'éprirent d'un goût très vif pour l'architecture des vaincus. Sous cette nouvelle influence, des tombeaux creusés aux flancs des montagnes furent substitués aux tours funéraires d'origine lycienne qui avaient servi de sépulture aux princes de la première dynastie, tandis que les constructeurs modifiaient, ainsi qu'on peut le constater en comparant les plans des palais de Cyrus (T. I, Pl. XII) et de Darius (Pl. XIII), le mode d'implantation des colonnes et qu'ils introduisaient fort habilement dans une architecture d'origine gréco-ionienne des motifs empruntés à l'art pharaonique.

A cet égard, l'examen comparé des baies appartenant aux monuments des deux dynasties achéménides est particulièrement intéressant, parce qu'il permet de distinguer l'origine de chacun des éléments divers dont elles sont composées, tout en laissant voir dans quel esprit ont été étudiées les grandes portes des palais persépolitains, qui peuvent être présentées comme le type le plus net et le résumé le plus clair de cette nouvelle architecture.

Faisant la part de toutes ces influences, on reconnaît, en résumé, que le couronnement des baies est importé d'Égypte, que le cadre est emprunté aux édifices de Méchhed-Mourgab et les ornements de la baguette et des listels aux écoles gréco-ioniennes [1].

Les Perses, dans cette adaptation, ne pourraient revendiquer que le goût délicat dont ils firent preuve en reliant avec une extrême habileté des fragments d'origine si diverses.

Il n'est pas jusqu'aux modifications qu'ils introduisirent dans le couronnement égyptien qui ne dénotent chez eux un sentiment très pur de la décoration. Ils con-

1. On peut, à ce sujet, consulter avec intérêt, en outre des portes du Gabre Madérè-Soleïman et du tombeau provisoire (T. I, Fig. 36, et Pl. XI), les représentations en pierre des plus anciens monuments en bois de la Lycie et de la Grèce. Je citerai notamment les tombeaux donnés (T. I, Fig. 29, et Pl. VII et XV, et T. II, Fig. 47), le modèle d'ouverture reproduit (Fig. 20 et Pl. XVIII, Fig. 1) la porte représentée dans la maison phénicienne (Pl. XVIII, Fig. 2) dont le Louvre possède un si curieux modèle et les fenêtres découpées dans les ivoires phéniciens retrouvés à Ninive. Je donnerai la photographie de ces dernières baies dans la troisième partie de cet ouvrage.

struisaient, en dehors de toute préoccupation hiératique, des monuments en pierre de taille; dans quel but auraient-ils conservé au-dessus de l'arête supérieure du linteau l'image des faisceaux de roseaux destinés à protéger les angles saillants des monuments en pisé de l'Égypte primitive?

Nous retrouvons dans le cas présent une nouvelle preuve de l'esprit judicieux qui avait conduit les Perses à supprimer dans les monuments en pierre tous les ornements qui rappelaient de trop près les pièces de bois employées dans les constructions en charpentes de la Lycie.

M. Renan a rapporté de Phénicie une collection de sarcophages de forme égyptienne, mais évidemment exécutés sous l'influence des écoles de sculpture de la Grèce. Dans les uns, les bras de la momie sont encore entourés de bandelettes et dissimulés derrière le vêtement funéraire; dans d'autres, ils se dessinent en léger relief; dans les plus récents, ils sont entièrement dégagés du corps. Il en est des couronnements des baies de Persépolis comme des sarcophages phéniciens. Des tailleurs de pierres, imbus des idées et des élégances de la Hellade, les ont copiés sur un modèle égyptien, mais ils les ont mis en harmonie avec l'encadrement des anciennes ouvertures.

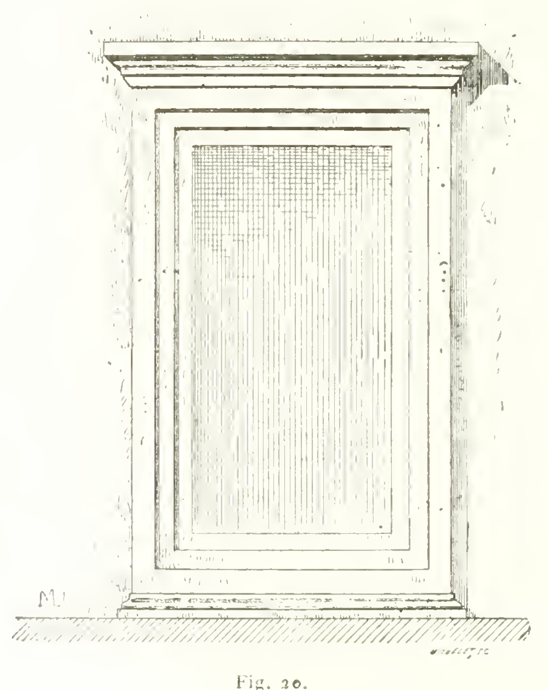


Fig. 20.
Porte de l'un des tombeaux de Telmissus.

En fait, tous les membres des portes du Takhtè-Djemchid sont si habilement soudés entre eux, que l'on serait porté à considérer l'ensemble de cette œuvre comme l'expression spontanée d'un art local, si l'on ne pouvait en reconstituer l'histoire en s'appuyant sur des données certaines.

Ce n'est pas seulement dans les détails de construction ou d'ornementation des portes que l'on retrouve l'influence persistante de la Grèce. Elle semble même se faire sentir dans le rapport des dimensions de chaque ouverture.

Les Hellènes avaient reconnu, dès une haute antiquité, la nécessité de ne pas abandonner au caprice du constructeur la composition d'un monument, et de rattacher à un module, dont ils employaient de préférence les multiples impairs et carrés, la grandeur de chacune des parties constitutives de l'édifice.

L'usage de ces règles rythmiques les avait conduits notamment à donner aux portes des dimensions dont les mesures étaient en rapport très simple. Ainsi, dans certains monuments de l'ordre ionique par exemple, la hauteur des grandes ouvertures est le double de leur largeur. Ce fait se vérifie notamment à l'Érechthéion (Fig. 17 *bis*) et aux tombes de Myra et de Telmissus (Fig. 20) [1].

Le devis descriptif de l'arsenal du Pirée prescrit, d'un autre côté, que les dimensions de toutes les baies seront entre elles dans le rapport de 1 à 1,50 [2].

L'état des ruines de Persépolis ne permet pas, en général, de procéder à des mesures rigoureuses ; il n'est donc pas possible de conclure de quelques exemples très nets à la généralisation de l'emploi de formules harmoniques. On

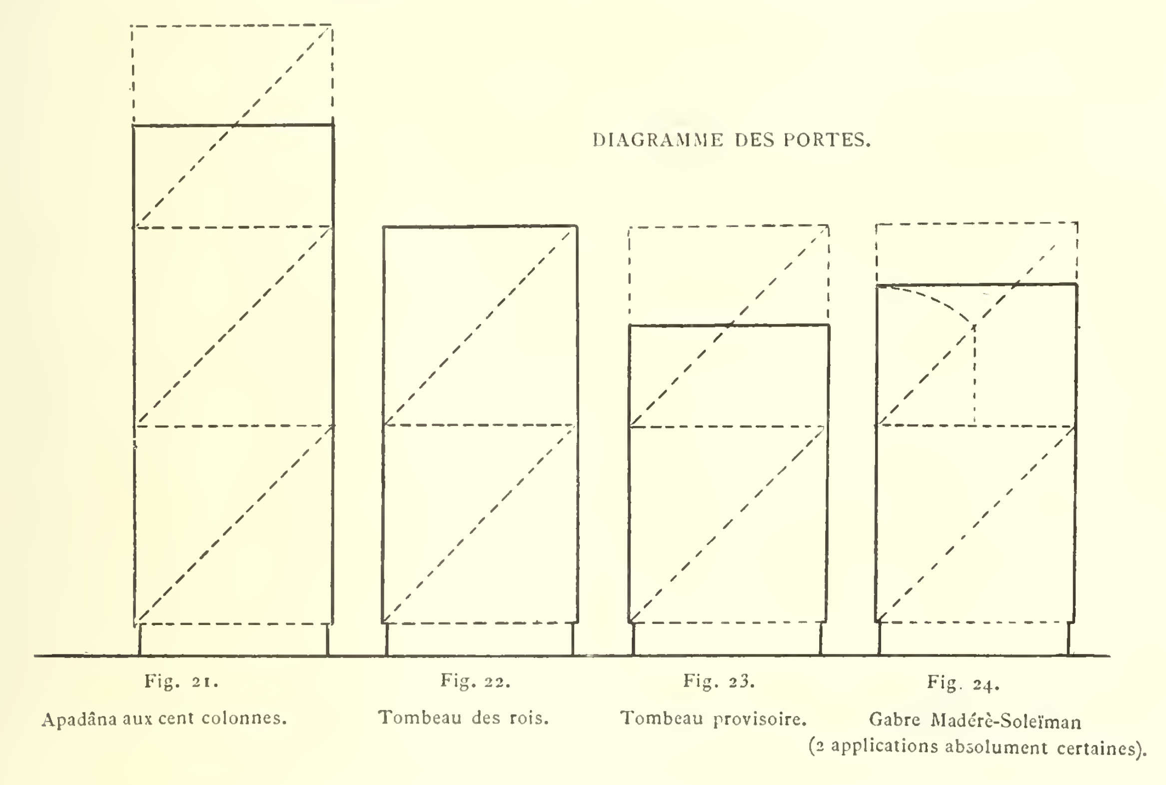


Fig. 21. Apadâna aux cent colonnes. Fig. 22. Tombeau des rois. Fig. 23. Tombeau provisoire. Fig. 24. Gabre Madérè-Soleïman (2 applications absolument certaines).

peut néanmoins constater, en relevant exactement les dimensions des ouvertures les mieux conservées, que les largeurs des portes des palais aux cent colonnes du tombeau des rois, des tours funéraires de Nakhchè-Roustem, sont, respectivement à leur hauteur, comme 1 est à 2,50 (Fig. 21), 2 (Fig. 22) et 1,50 (Fig. 23), la hauteur mesurée, comme dans tous les monuments grecs, au-dessus du socle.

1. Les dessins de quelques-uns de ces monuments ont été donnés dans la première partie de cet ouvrage (Pl. VII et XV et Fig. 29, p. 32).

2. Choisy (*l'Arsenal du Pirée*, d'après le devis original des travaux, pl. I, fig. 1 et 2, et page 8. — Librairie de la Société anonyme de publications périodiques).

Les baies du Gabre Madérè-Soleïman (Fig. 24) et du petit palais de Darius semblent seules faire exception à cette règle harmonique; mais cette exception est tout apparente, car la hauteur de la porte du Gabre est égale en réalité à sa largeur augmentée du côté du carré construit sur cette dernière dimension comme diagonale, tandis que la hauteur de la baie centrale du palais de Darius atteint le double de sa largeur augmentée du côté du même carré.

S'ils empruntèrent aux Grecs le principe même du rythme architectural, les Perses substituèrent en quelques cas aux rapports arithmétiques des rapports géométriques.

Faut-il voir dans cette substitution une application particulière d'une loi générale connue des Grecs, ainsi que semble le prouver un passage de Vitruve [1], où cet auteur conseille comme proportions à établir entre la longueur et la largeur d'un atrium le rapport de la diagonale au côté du carré? Faut-il au contraire reconnaître ici l'indice d'une modification apportée par les Iraniens au principe modulaire dont on a retrouvé les traces dans la plupart des monuments de la Hellade?

Je n'oserai, faute de documents précis, me prononcer à cet égard.

Toutefois, les dimensions des monuments voûtés d'origine iranienne se déduisent avec une telle rigueur des combinaisons géométriques du module [2], que je serais porté à admettre, au cas même où ils auraient importé de Grèce le principe du rythme arithmétique, que les Perses accordèrent de tout temps une préférence marquée aux formules harmoniques basées sur l'exécution d'épures géométriques : car l'emploi de ces formules, je l'expliquerai en décrivant les monuments

1. Vitruve, VI, 3.

2. Le véritable module iranien est l'ouverture des coupoles, des voûtes ou des arcs, suivant le cas. Dans les plus anciens monuments, la courbe généralement employée est une ellipse ou une anse de panier; son grand axe est vertical et sa montée est à l'ouverture comme trois est à quatre. On reconnaît dans ces deux chiffres les deux côtés du célèbre triangle rectangle égyptien, dont les côtés et l'hypoténuse sont respectivement proportionnels aux nombres trois, quatre, cinq ; toutes les dimensions de l'édifice se déduisent de combinaisons très simples de ces lignes géométriques.

On peut citer comme des exemples de l'application rigoureuse des formules modulaires, les palais de Sarvistan, de Ctésiphon et le Takhtè-Éïvan, que j'ai découvert sur les rives de la Kharkharè en Susiane, édifices remontant tous aux règnes des Achéménides et des Sassanides, et en général les édifices iraniens du moyen âge. Je donnerai une description très détaillée des monuments voûtés de la Perse ancienne, dans les quatrième et cinquième parties de cet ouvrage, mais les personnes qui désireraient se rendre compte de l'esprit qui présidait, au moyen âge, au tracé des épures modulaires, pourront consulter dès aujourd'hui l'article que j'ai consacré au mausolée de Chah-Khoda-Bendé, élevé à Soultanieh, au commencement du XIVe siècle de notre ère (*Revue générale de l'architecture et des travaux publics.* — 1883, n°s 5, 6, 7, 8, 9, 10, p. 97 à 145, pl. 23 à 26).

de Firouzabad et du Sarvistan, était une conséquence nécessaire du tracé des coupoles et des berceaux.

FENÊTRES ET TAKHTCHÉS.

. Les Grecs conservèrent dans l'ordonnance ionique de l'Érechthéion les fenêtres à jambages inclinés des constructions doriques.

Cette disposition anomale était peut-être intentionnelle, car le rôle des fenêtres était distinct de celui des portes. Celles-ci servaient à établir des communications que l'on pouvait, à volonté, ouvrir ou interrompre au moyen de vantaux mobiles; celles-là laissaient simplement entrer le jour à l'intérieur de l'édifice.

En Perse, au contraire, toutes les ouvertures concouraient à donner de l'air, de la lumière, et procédaient d'un même type, fort ancien, originaire de l'Asie Mineure; toutes, par conséquent, devaient être exécutées sur le même modèle.

C'est ce que comprirent les constructeurs : le cadre des fenêtres, plus simple que celui des portes, reproduit la disposition des fausses baies du tombeau provisoire, et ne comporte que deux listels; mais il est surmonté du couronnement égyptien caractéristique de l'architecture de la deuxième dynastie achéménide (Fig. 25 et Pl. XVII).

Il n'est pas à supposer que des jours supplémentaires aient été pris dans les plafonds. Le climat de Persépolis est trop pluvieux en hiver et trop chaud en été pour que l'on ait songé à ce mode d'éclairage.

Au lieu de multiplier les baies, les architectes s'efforçaient plutôt de diminuer l'intensité du jour ou des courants d'air, en murant à l'intérieur la majeure partie des fenêtres et en ménageant même, dans l'épaisseur du tableau de celles qui restaient ouvertes, une feuillure contre laquelle venait buter un volet, orné sans doute de ces fines dentelles de bois ou de métal dont l'usage s'est perpétué dans tout l'Orient : le tout sans préjudice des tentes épaisses disposées au-devant de toutes les baies.

L'exemple le plus décisif que je puisse citer des précautions prises en vue d'atténuer la lumière à l'intérieur des habitations, est emprunté au palais aux cent colonnes composé d'une salle hypostyle (Pl. XIV) couvrant près de cinq mille

mètres carrés. Malgré les dimensions colossales de cette pièce, trente-trois fenêtres sur trente-six qui apparaissent à l'intérieur, avaient été intentionnellement condamnées. Dans le petit palais de Darius, la proportion des ouvertures, eu égard à la superficie de la construction, est plus considérable que dans l'apadâna.

Je vois dans ce fait une confirmation nouvelle de la destination particulière de chacun des deux édifices. Le palais, généralement habité par le souverain, devait être éclairé. Le Khchâyathiya aimait au contraire, dans les circonstances solennelles, à s'envelopper dans une pénombre mystérieuse, afin d'augmenter la respectueuse émotion de tous ceux qui l'approchaient [1].

Les fenêtres condamnées dont je viens de parler sont connues aujourd'hui, en Perse, sous le nom de *Takhtchés* [2]. Ces niches profondes, extrêmement utiles dans un pays où il n'existe ni tables ni étagères, sont, ainsi qu'on peut le reconnaître, d'origine fort ancienne.

1. Nous ne savons pas suffisamment nous abstraire, quand nous étudions les peuples anciens, des conditions de vie qui nous sont faites par notre climat et notre civilisation.

Depuis près d'un siècle, les architectes et les archéologues proposent, sans jamais se lasser, des restitutions fort hypothétiques de l'éclairage des temples grecs, et notamment du Parthénon. Les solutions succèdent aux solutions; mais il n'en est aucune, même des plus ingénieuses, qui ne soit sujette à de justes critiques. Il ne faut pas en être surpris : la cella du Parthénon, j'en suis convaincu, ne recevait de jour que par la porte d'entrée.

Les dernières colonnes, à peine visibles, devaient fuir dans l'ombre, la salle empruntait au demi-jour des dimensions exagérées; seule la statue de Minerve, faite de métaux précieux et d'ivoire, accrochait les lueurs éparses dans l'atmosphère du temple et s'animait, à leurs reflets, d'une vie mystique. Qui sait même si, sous le ciel éclatant de l'Attique, le jour pénétrant par la porte n'était pas déjà trop vif, et si les Grecs ne se contentaient pas d'une imposte grillagée placée au-dessus de la baie.

Quiconque a visité l'Orient et la Grèce sait combien il est difficile de conquérir en plein jour, dans ces pays lumineux, une obscurité relative : un ais de porte mal joint, une légère fissure des murs, suffisent à éclairer l'intérieur des plus vastes pièces.

Du reste, sans parler des peintures qui se seraient fanées à un jour trop éclatant, tous les objets exposés dans le temple gagnaient à être préservés du soleil et de la poussière.

L'exemple très concluant de l'apadâna aux cent colonnes nous fournit, en dehors de toute discussion, une preuve très convaincante de l'inutilité des fenêtres dans les temples grecs. Le cube d'air enfermé dans la cella du Parthénon mesurait à peu près 7,000 mètres; la pièce était éclairée par une baie de 50 mètres carrés de section, ce qui donne comme rapport du cube d'air à la section de l'ouverture 0,0070.

Dans le palais aux cent colonnes, le cube d'air était d'environ 75,000 m. c., tandis que la somme des sections des portes et des fenêtres atteignait 100mq; le rapport de ces deux éléments égalait donc 0,0013. Il résulte de ce simple calcul que la *densité lumineuse* moyenne de l'atmosphère était cinq fois moindre dans la salle du trône que dans la cella du Parthénon; et pourtant l'apadâna était habité.

Je ne disconviens pas que dans certains temples, dans les édifices consacrés au culte d'Apollon, par exemple, il n'y eût des hypèthres; mais, dans ce cas, très exceptionnel, ils furent ouverts bien plutôt pour satisfaire aux exigences du culte que pour éclairer la cella.

2. Ce mot de *Takhtché* est un diminutif de *Takhte* (trône), employé en langue persane pour toutes les plates-formes surélevées, telles que les estrades au-dessus desquelles s'accroupit le roi, les soubassements des palais de Cyrus à Méchhed-Mourgab et de Darius à Persépolis.

Les dimensions des fenêtres et des takhtchés, comme celles des portes, sont en rapport simple. Leur hauteur est à leur largeur comme trois est à deux.

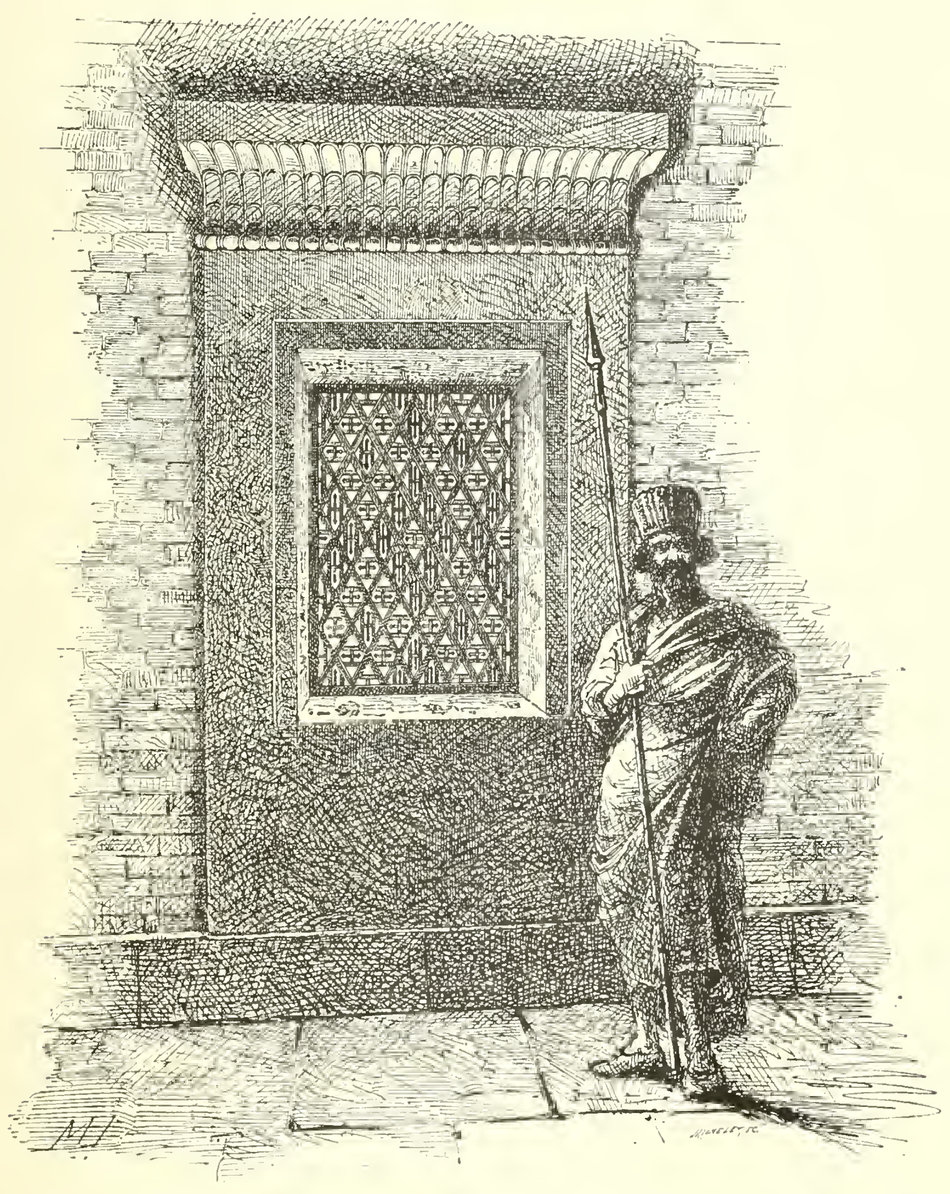


Fig. 25.

Fenêtre du palais de Darius et restitution du volet découpé.

§ VI

La colonne ne peut avoir été inventée en Perse, en Susiane ou en Chaldée. — Origine de la colonne proto-ionique et des portiques.—Les architectures à colonnes de la Grèce, des côtes de la Méditerranée et de la Perse ont une origine commune. — Formation de l'ordre dorique. — Théorie de M. Hübsch et de M. Viollet-Le-Duc. Théorie de M. Hittorff. La théorie proposée est déduite de l'étude comparée des monuments persépolitains, des tombes lyciennes et des édifices grecs.—Conclusion. —Les ordres des édifices de Méchhed-Mourgab sont copiés des ordres gréco-ioniens.

S'il est difficile de retrouver les premières régions où l'on a fait du support isolé la base d'un système de construction, on peut au moins désigner d'une manière certaine les contrées qui sont restées étrangères à la formation des ordres de colonnes.

Je citerai en tête de ces pays la Perse, je l'ai déjà démontré en me fondant sur la constitution physique du sol. A l'Iran, on doit joindre la Susiane, la Chaldée et l'Assyrie.

Le résultat des fouilles poursuivies dans les vallées du Tigre et de l'Euphrate donne à ces présomptions un grand caractère de certitude. C'est à peine, en effet, si l'on a découvert jusqu'à ce jour quelques bas-reliefs où sont représentées les façades d'édicules ornés de colonnes, deux chapiteaux et les substructions d'un petit portique remontant au règne de Sargon [1].

Les textes cunéiformes parlent également de piliers en bois de cèdre ornés de feuilles d'or supportant une toiture ou plutôt une tente composée de poutres et de peaux de bêtes sauvages [2].

Mais l'orgueil avec lequel le scribe royal fait le pompeux étalage des splendeurs de ces édicules analogues à ceux dont le dessin a été reproduit sur les bas-reliefs de Sippara, de Belawat, de Khorsabad ou de Kouyoundjik, et parle des bois rares et des métaux précieux employés dans ces constructions, nous prouve tout

1. Consulter à ce sujet tous les chapitres de l'ouvrage de MM. Perrot et Chipiez ayant trait aux colonnes (*Histoire de l'Art dans l'antiquité*, 2e volume, *Assyrie et Chaldée*).

2. Oppert, *Expédition en Mésopotamie*. — Place, *Ninive et l'Assyrie*.

à la fois que les colonnes étaient très exceptionnellement employées dans les édifices de Ninive ou de Babylone, et que les princes assyrio-chaldéens prisaient à une haute valeur les belles pièces de charpente qu'ils étaient forcés de faire venir à grands frais de la Phénicie ou d'aller chercher, les armes à la main, dans les montagnes du Liban ou les autres districts méditerranéens riches en forêts. L'art de construire et de décorer les colonnes ne pouvait se développer dans des conditions aussi précaires. Réservées à l'ornementation des pavillons royaux, destinées à frapper les yeux par leur forme insolite, leur légèreté, l'éclat de leur décoration, elles ne furent utilisées à aucune époque dans la construction des édifices privés ou publics, et n'eurent surtout aucune influence sur le développement de l'architecture de Babylone ou de Ninive.

Ces conclusions ne me sont pas exclusivement personnelles, elles ont été développées avec la plus grande lucidité dans l'ouvrage consacré par M. Perrot à l'étude des arts chaldéens.

Puisque les Aryens et les Sémites ne sont pas les inventeurs de la colonne, il est intéressant de rechercher à quel pays ils furent redevables de la forme des rares supports utilisés dans leur architecture légère.

Les Perses et les Mèdes, isolés des centres actifs de la civilisation ancienne par des massifs de montagnes à peu près inaccessibles, durent, jusqu'au jour où ils pénétrèrent en Assyrie, rester à peu près barbares; mais tel ne fut pas le cas des Chaldéens.

Depuis la plus haute antiquité, les riverains du Tigre et de l'Euphrate entretenaient des relations commerciales avec leurs voisins, et notamment avec les peuples méditerranéens, qui avaient été forcés, par les conditions naturelles au milieu desquelles s'était développée leur architecture nationale, de faire un usage constant du bois. On peut s'expliquer ainsi que, dans la Babylonie, c'est-à-dire dans un pays privé de forêts, les colonnes aient été primitivement construites en bois ou sur un modèle dont l'origine ligneuse est indiscutable.

Pour prouver d'une manière décisive que les riverains de la Méditerranée apportèrent aux Chaldéens le modèle du support isolé, il serait nécessaire de connaître les monuments anciens de la Phénicie et de la Syrie.

Les édifices originaires de cette région sont malheureusement très rares. Construits en bois ou en pierre de qualité médiocre, ils ont à peu près tous disparu. Les uns sont tombés en ruines; les autres ont été renversés et remplacés par des édifices élevés par les Grecs ou les Romains.

Néanmoins on a exhumé depuis quelques années, des fouilles entreprises à Thérasia, dans l'île de Santorin[1], en Phénicie[2], à Mycènes[3], à Ptérium[4] en

1. A une époque très reculée, voisine du xxe siècle avant notre ère, un effondrement se produisait dans l'une des Cyclades, Théra, désignée de nos jours sous le nom de Santorin.

Des fouilles entreprises sur le lieu de ce cataclysme ont permis de déblayer quelques-unes des habitations englouties. L'une, dont je donne le plan (Fig. 26) d'après M. Chipiez (*Histoire critique des Ordres grecs*, fig. 77), se composait de salles rectangulaires.

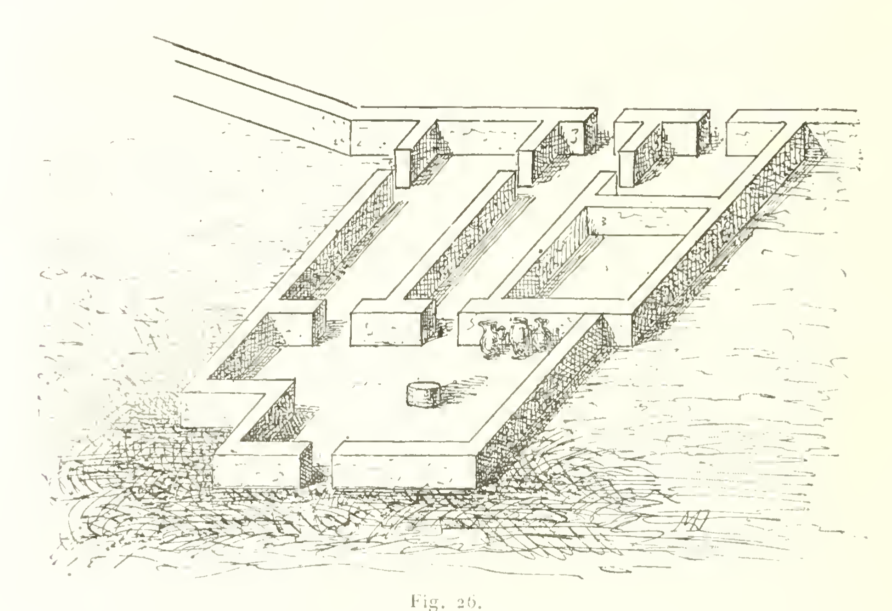


Fig. 26.

Plan de l'habitation de Santorin.

La couverture de l'habitation était formée de solives de bois en grume, placées entre les murs et recouvertes d'un matelas de pisé. C'est la constitution primitive des toitures de la Chaldée.

Quant à la grande salle carrée, elle paraît avoir été recouverte par des solives qui venaient toutes s'appuyer sur un support en bois placé au centre de la pièce, et dont on a retrouvé la base. Au dire de M. Fouquié, l'auteur de la découverte, toutes les assises appareillées avaient été taillées avec un instrument en pierre; les mortaises des pièces de bois avaient été exécutées à l'aide d'instruments analogues.

Ce détail seul donnerait une idée de l'antiquité de cette construction (*Archives des Missions scientifiques*, série II, t. IV, p. 222-252).

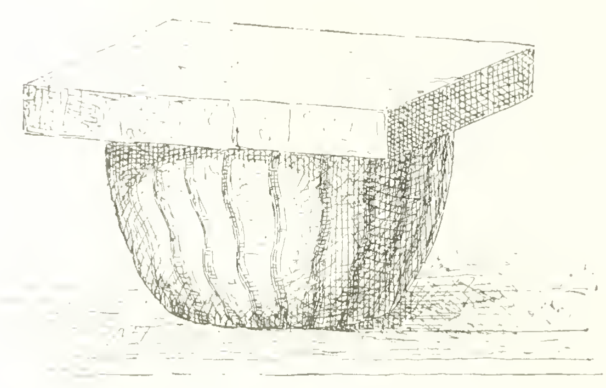


Fig. 27.— Chapiteau de Golgos.

2. Au nombre de ces chapiteaux, on doit citer deux chapiteaux découverts à Golgos (*Revue archéologique*, décembre 1871. Ceccaldi, p. 366-367). L'un (Fig. 27) se compose d'une échine irrégulièrement rayée qui paraît représenter la base d'un tronc d'arbre, elle est surmontée d'un mince abaque carré. L'autre (Fig. 28) est formé d'une échine conique couverte de feuillage et surmontée elle-même d'un épais tailloir figurant un tronc de pyramide décoré de trois rangs de bâtons rompus. Je placerai dans la même catégorie les chapiteaux (Fig. 29) d'Eddé rappelant, par la forme de l'échine et de l'abaque, le chapiteau

3-4. Voir aux pages suivantes.

Cappadoce et à Delphes [5], des bases de colonnes, des fragments de fûts et des bas-reliefs dont la découverte jette un jour tout nouveau sur cette question.

de la colonnade de Mycènes et les couronnements adoptés dans l'ordre dorique. Tous ces chapiteaux, qui s'éloignent par leur masse et leurs détails des types égyptiens, paraissent être particuliers à la Phénicie

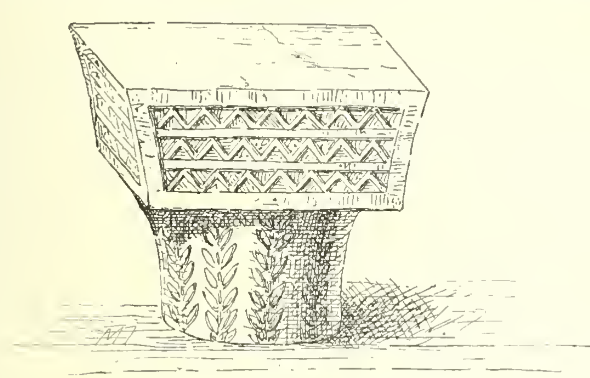




Fig. 28. — Chapiteau de Golgos.

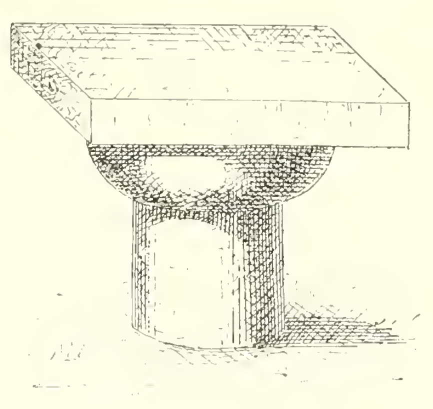


Fig. 29. — Chapiteau d'Eddé.

et avoir eu une influence prépondérante sur la genèse du couronnement dorique, plus ancien, à mon avis, que le tailloir à volute.

3. Un bas-relief, sculpté sur le tympan de la porte de Mycènes (Fig. 30), représente une colonne

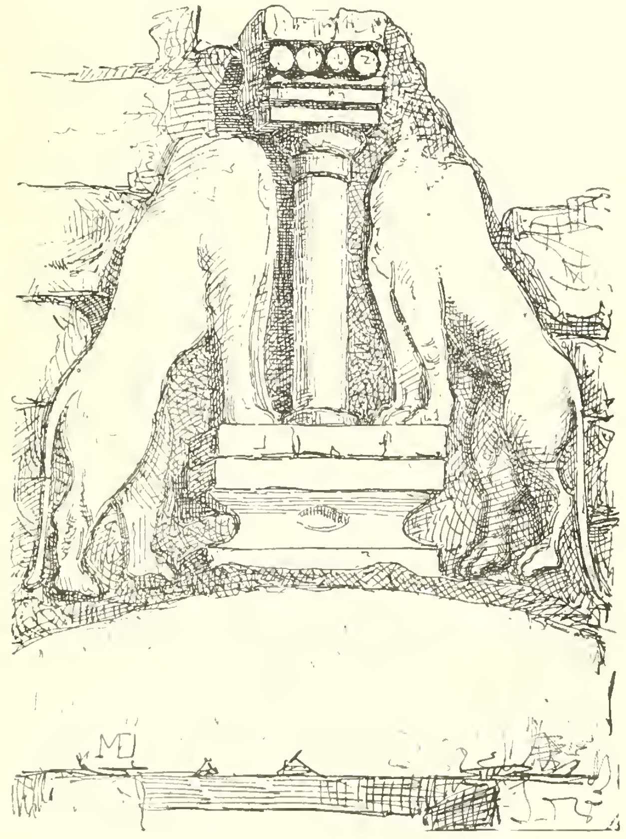


Fig. 30. — Couronnement de la porte de Mycènes.

placée entre deux lions. Le fût est mince et lisse. Il repose sur une base et est surmonté d'un chapiteau de forme protodorique. Le sculpteur a retracé au-dessus du chapiteau les sablières et les abouts

Il semble établi par la concordance de tous ces documents que, sur les côtes les plus boisées de l'Asie occidentale[6], on utilisait dès une haute antiquité des supports en pierre dont les fûts lisses et grêles, composés de longs segments, reposaient sur une base et étaient surmontés soit d'un chapiteau en forme de tronc d'arbre ou de solide de révolution, soit même d'un chapiteau à volute.

Ces colonnes méditerranéennes diffèrent profondément, par la gracilité du fût, des types en pierre des architectures égyptienne et dorique, et sont, au contraire, si l'on ne s'en rapporte pas aux ornements, mais à la construction, l'expression la plus archaïque des colonnes à fûts lisses et allongés dont l'ordre ionique grec est la dernière et la plus parfaite manifestation, ainsi que le prouvent deux monuments intermédiaires : la colonne de Mycènes incrustée dans la Porte aux lions et le fût archaïque retrouvé à Delphes par M. Foucart.

Tous les antiques supports originaires de la côte d'Asie reproduisent d'ailleurs

de chevrons en grume d'un entablement pareil à ceux des tombeaux lyciens, ainsi qu'un fragment des madriers destinés à retenir le matelas de pisé étendu au-dessus du plancher supérieur des constructions asiatiques (Voir Blouet, *Expédition scientifique du Péloponèse*, I).

4. Perrot et Guillaume, *Expédition de Galatie*, pl. 47. — Le petit édicule représenté Fig. 31 est sculpté sur des rochers voisins de Ptérium. Le pseudo-fronton est supporté par de légères colonnes



Fig. 31. — Édicule de Ptérium.

surmontées d'un chapiteau à volute. Le naos est portatif et tenu en main par un personnage. Le style général de la sculpture est fort archaïque.

5. M. Foucart a découvert à Delphes un fragment d'une très ancienne colonne (Fig. 32) qui présente

en pierre les formes de poteaux exécutés primitivement en bois. Je n'en veux pour preuve que la forme des chapiteaux, la gracilité des fûts et l'intercalation entre leur extrémité inférieure et le sol d'un ornement irrationnel et inutile s'il est employé dans les colonnades en pierre, dont il rétrécit, sans utilité pour la construction, les sections libres, mais indispensable quand il s'agit d'empêcher les pieds-droits en charpente de pénétrer dans le sol et de s'altérer au contact de la terre. Il semble donc que les Phéniciens et leurs voisins ne furent pas seulement des imitateurs, mais aussi des inventeurs, si tant est qu'une nation ou un homme ait jamais eu le droit de revendiquer l'idée première d'une forme architecturale.

La filiation des ordres grêles était aisée à prévoir, car dans tous les pays

encore tous les caractères des supports méditerranéens. Le segment retrouvé est monolithique, il porte quarante-quatre cannelures tangentielles, se termine par une base très simple, et repose sur une dalle

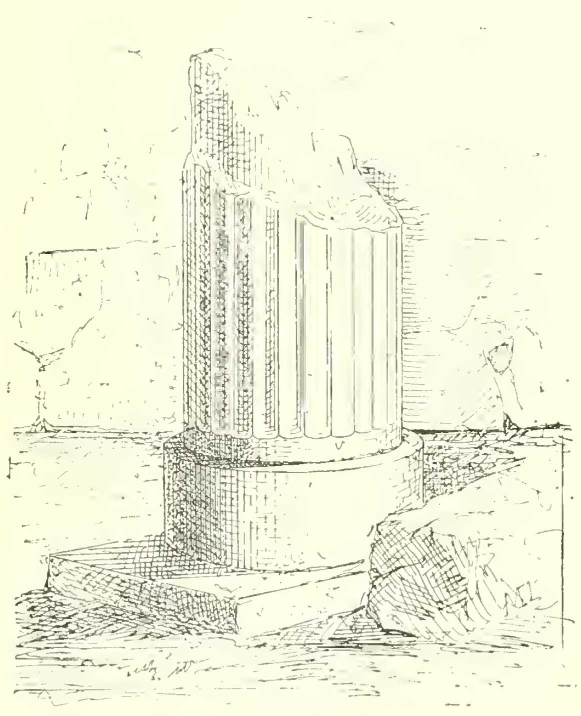


Fig. 32. — Colonne de Delphes.

carrée. La hauteur des segments, le grand nombre des cannelures, leur disposition tangentielle, donnent à la colonne de Delphes un air de parenté très accentué avec les colonnes monolithiques taillées sur le modèle des supports en bois et surtout avec les colonnes persépolitaines (*Arch. des miss. scient.*, IIe série, II).

6. On sait de sources certaines que non seulement les montagnes du Liban, mais toutes les côtes de la Phénicie et de la Syrie étaient dans l'antiquité très riches en bois de construction. Les Romains vantaient eux-mêmes l'abondance et la beauté des forêts de la Phénicie. Dans des montagnes aujourd'hui arides et dénudées on retrouve sur les rochers des désignations et des marques nombreuses se rapportant aux arbres que les ingénieurs romains choisissaient pour construire les flottes de la république (Renan, *Mission de Phénicie*).

où le bois est abondant les branches et les arbres se prêtent si naturellement à la construction d'un abri habitable qu'ils sont employés à cet usage exclusivement à tous les autres matériaux. Des clôtures exécutées en clayonnage ou en terre, consolidées aux angles par de forts poteaux, constituèrent les murs des antiques demeures des habitants de la Phénicie et des côtes de l'Asie : les grosses branches furent employées à construire un plafond horizontal ; des couches de feuillage et de pisé, une toiture plus ou moins étanche.

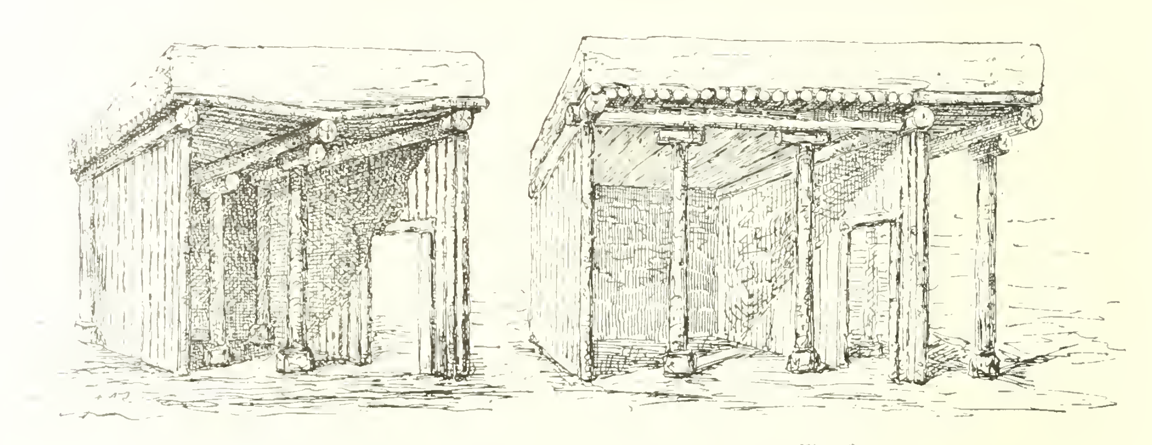


Fig. 33. Fig. 34.
Habitations de paysans des bords de la mer Noire (Coupes transversales).

Cet état de la maison n'est peut-être pas la forme primitive de l'habitation humaine, composée sans doute de branches assemblées en cône ou en faisceau ; mais il représente cependant un stage extrêmement ancien et, en tout cas, une solution très pratique, puisqu'il s'est conservé jusqu'à nos jours.

Quand la maison s'agrandit, le plafond s'affaissa sous le poids de la terrasse (Fig. 33). Des poutres longitudinales, placées au-dessous des solives du plafond, soutenues elles-mêmes par un ou plusieurs pieds-droits, rétablirent la solidité compromise. La colonne était inventée.

De ce jour s'établit une distinction profonde entre l'architecture chaldéenne et l'architecture méditerranéenne.

A la même époque, sans doute, on protégea par un auvent la porte béante de la maison ; plus tard, on prépara, joignant la demeure, un emplacement abrité du soleil et de la pluie en prolongeant la toiture en avant de la face extérieure des murs et en faisant reposer la saillie des chevrons sur un poitrail supporté par des poteaux (Fig. 35, et Pl. XVIII, fig. 2), ou bien encore, en *couvrant directement l'auvent avec des chevrons placés perpendiculairement au mur* (Fig. 34). Remplaçons la terrasse

asiatique par la toiture à deux égouts usitée dans les pays pluvieux et comparons les croquis composés d'après ces données (Fig. 42, p. 54) ou même les maisons rustiques des habitants de l'Asie Mineure et des paysans du Lazistan et du Ghilan (Fig. 33, 34 et 35)[1] ou le plan de l'habitation de Santorin (Fig. 26), aux tombeaux lyciens (T. I, Pl. VII, XV, et fig. 29) et phrygiens (Fig. 45), à la petite maison phénicienne (Pl. XVIII, fig. 2) dont le Louvre possède une si intéressante repro-

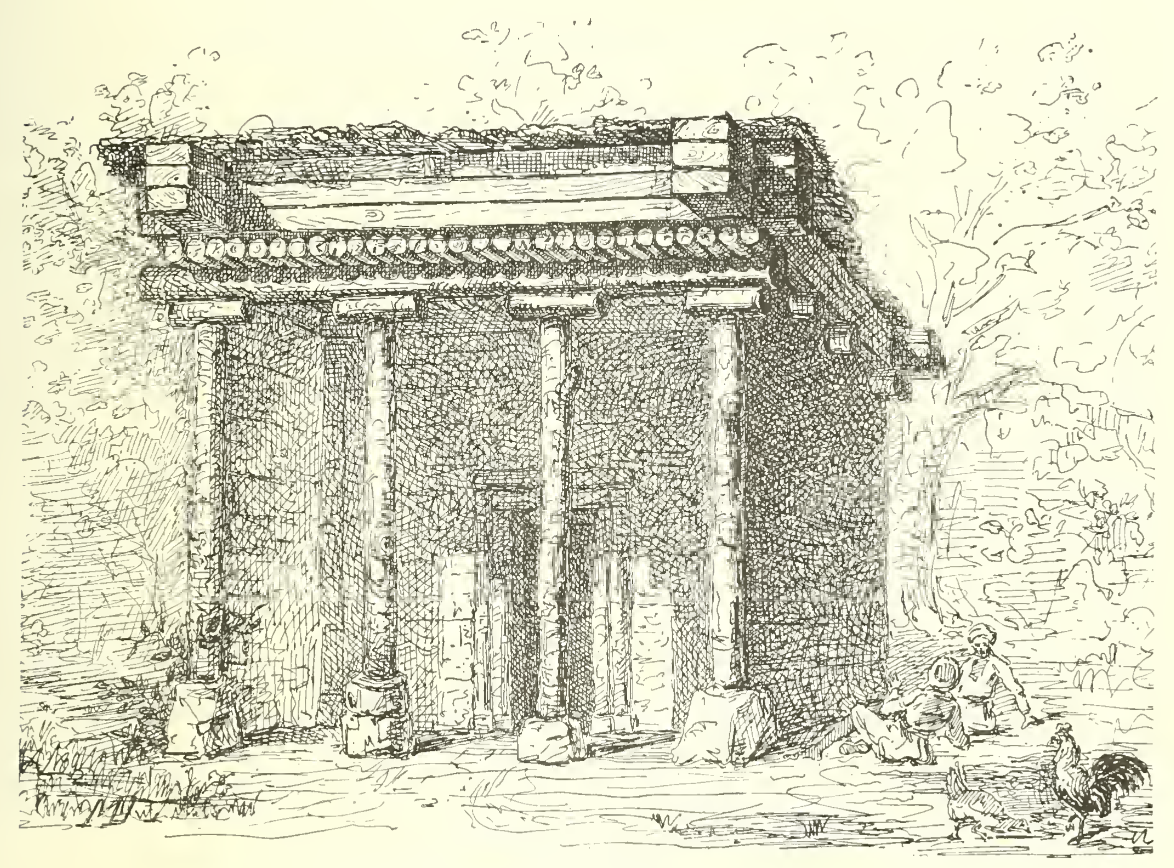


Fig. 35. — Habitation des paysans du Mazenderan.

duction, au bas-relief de Mycènes (Fig. 30), aux palais et aux sépultures royales de Persépolis (T. I, Pl. X), aux temples grecs eux-mêmes. Dans tous ces monuments, nous retrouverons sans peine à l'état transitoire ou définitif les formes contenues à l'état rudimentaire dans les antiques maisons des premiers habitants des régions boisées de l'Asie occidentale, c'est-à-dire une Cella (Fig. 35), entourée de colonnades

1. On connaît, depuis qu'elles sont données par Fellows (*Trav. and Researches in Asia Min.*, p. 318 et seq.), par M. G. Perrot (*Exploration archéologique de la Galatie*, p. 136 et 461), et plus tard par Texier (*Description de l'Asie Mineure, Univers pittoresque*, pl. X), les cabanes en bois des habitants de la vallée du Xanthe. Les types que je donne (Fig. 33, 34 et 35) sont la reproduction des demeures des habitants riverains de la mer Noire et de la Caspienne.

régnant sur une ou plusieurs faces, et une couverture composée de poitrails supportant des chevrons plus ou moins gros, plus ou moins espacés, recouverts d'une terrasse horizontale ou d'une toiture à deux versants.

Il est d'un réel intérêt et aussi de la plus grande utilité de mettre en pleine



Fig. 36. — Hypogée de Beni-Hassan.

lumière la commune origine des entablements des ordres grecs et iraniens, car le mode de construction des charpentes perses étant désormais bien connu, il sera possible de reconstituer, au moyen des charpentes de l'époque des deux dynasties achéménides, un stage transitoire de l'entablement grec. Ce sera un des corollaires les plus utiles des études que je poursuis sur l'architecture persépolitaine [1].

1. La disposition de cet ouvrage me force à rejeter plus loin la description des charpentes perses. Le

Je vais tout d'abord essayer de définir ce qu'il faut entendre par les mots *Dorique* et *Ionique* appliqués aux vieux ordres helléniques.

Les Égyptiens, dans des temps bien plus reculés que ceux auxquels nous reporte cette étude, construisaient également des colonnes et des monuments en terre et en bois [1]. La preuve en est dans la décoration du stillicide des hypogées creusés dans les rochers de Beni-Hassan [2], décoration qui reproduit l'image des chevrons d'une toiture en charpente (Fig. 36).

Soit par imitation, soit par substitution partielle, les Égyptiens remplacèrent dans des monuments qui avaient servi de modèle à ces tombes, les colonnes en

fait est lui-même sans importance : car, cette étude ne s'appuyant pas sur des documents grecs, il ne saurait y avoir de pétition de principes.

Les colonnes étaient réunies longitudinalement par un chaînage qui traversait de part en part le chapiteau (Voir 1re partie, Pl. XV et XVII, et, 2e partie, Pl. XIX), et dans le sens transversal par des sablières simples ou multiples, suivant l'écartement plus ou moins grand des supports. Au-dessus de ces poutres étaient disposés des solives équarries, puis un plancher jointif, et enfin un matelas de pisé étanche terminé lui-même par un carrellement en brique. Le matelas était maintenu par trois rangs de madriers superposés s'assemblant à mi-bois aux angles. Enfin toutes les pièces de la charpente étaient disposées en encorbellement les unes au-dessus des autres.

1. Lepsius. Tome I, pl. LIX, LX et LXI.

2. Je donne (Fig. 37) le croquis fait à la chambre noire d'une colonnade protodorique que j'ai relevée

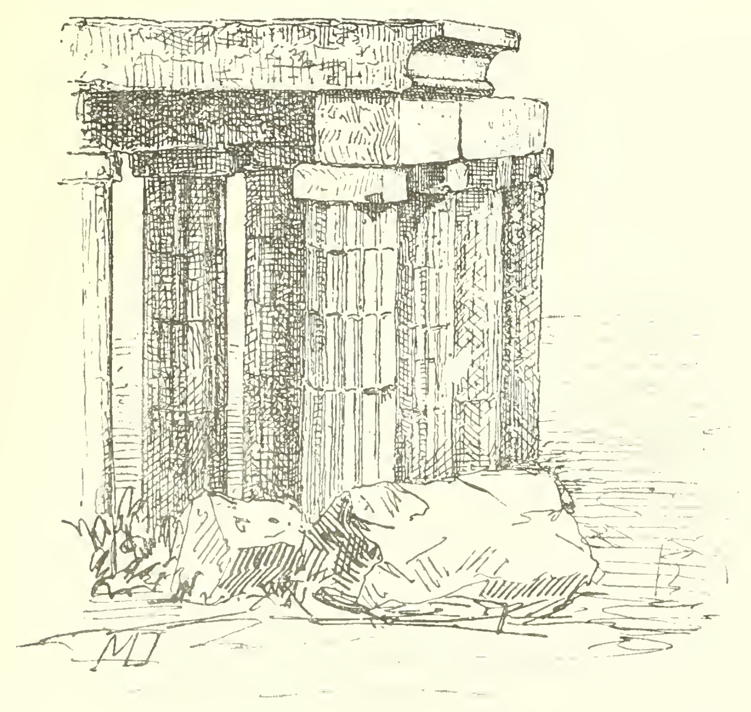


Fig. 37. — Colonnade de Thèbes.

moi-même à Thèbes. Ne croirait-on pas, en examinant ce dessin, voir les ruines d'un temple grec? Si la corniche était supprimée, l'illusion serait complète.

bois, dont la durée était naturellement très limitée, par des colonnes en pierre, et laissèrent en général subsister, comme un témoin de l'origine ligneuse de la colonne, la base du support.

Ils avaient renoncé depuis de longs siècles à employer du bois dans les monuments religieux quand les Grecs adoptèrent sinon le fût de la colonne de pierre

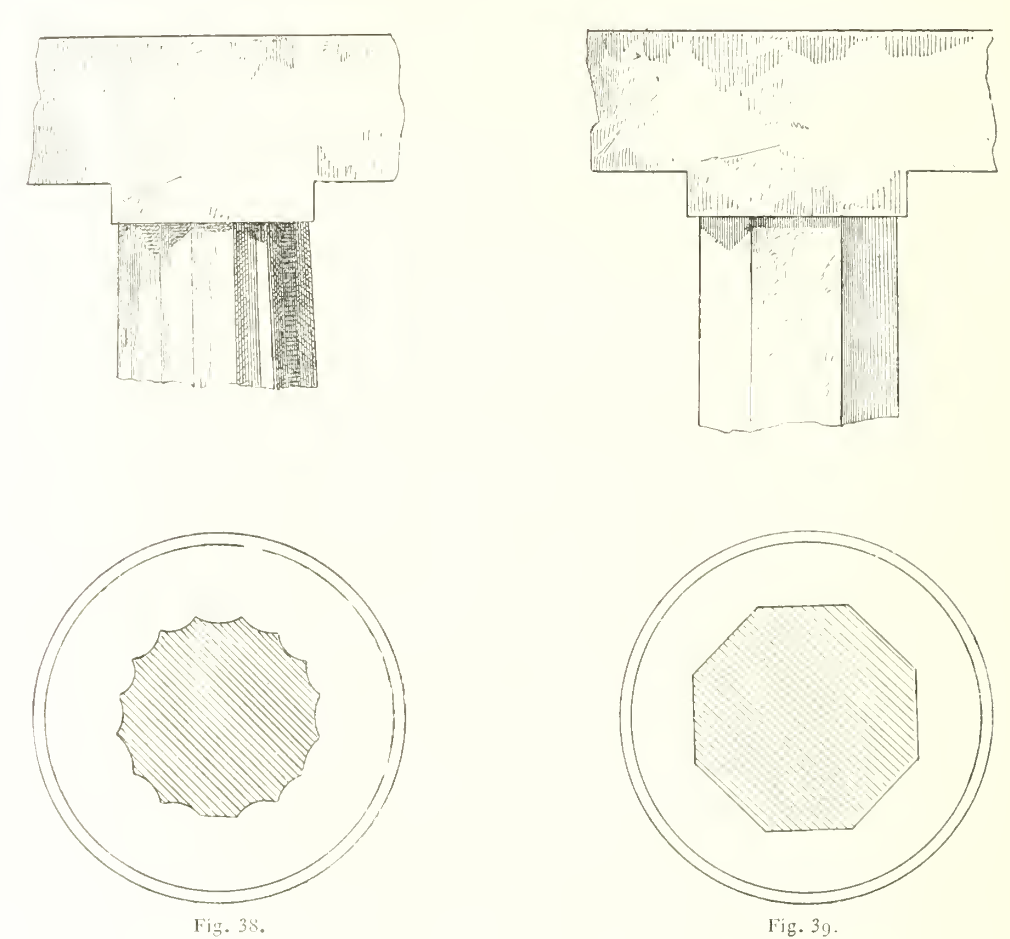


Fig. 38. Fig. 39.
Colonnes des Hypogées de Beni-Hassan.

cannelée désignée sous le nom de protodorique (Fig. 38 et 39), mais au moins le caractère imposant et impérissable des ordres pharaoniques.

Il est difficile de déterminer à la suite de quelles circonstances les Grecs firent cet emprunt à l'Égypte [1]. En tout cas, les ordres pycnostyles n'étaient pas usités au temps des Atrides, toutes les colonnes remontant à cette époque sont lisses et élancées comme les antiques supports ioniques.

En transportant dans leur patrie un modèle d'origine étrangère et en le

1. La création de l'ordre dorique coïncida peut-être avec le règne de Psamétik. C'est ce Pharaon qui ouvrit le premier l'Égypte aux étrangers (De Rougé, *Revue archéologique*, 1867). Avant cette époque les Grecs connaissaient fort mal la vallée du Nil (Diodore de Sicile, l. I, LXVI. — Héro-

construisant de prime abord en marbre, opération qui ne dut présenter aucune difficulté pour des ouvriers déjà habitués à tailler des colonnes de pierre, les Hellènes ne furent nullement tenus de respecter les formes hiératiques de supports qui rappelaient aux Égyptiens le poteau de bois originaire, et supprimèrent tous les ornements inutiles du modèle, et notamment les bases. Ainsi firent les Perses quand ils copièrent les tours funéraires de la Lycie ou quand ils dotèrent leur architecture du couronnement des portes pharaoniques.

La différence du climat de l'Égypte et de la Grèce impliquait également une profonde modification des toitures. Aux terrasses horizontales en pierre furent substituées les couvertures à deux égouts usitées dans les contrées pluvieuses, et exécutées avec les beaux bois de construction qu'il était encore facile de se procurer en Grèce au temps de Platon [1]. Ces toitures étaient naturellement supportées par les empilages de bois, caractéristiques des charpentes dont je viens de donner une définition sommaire. Le temple *dorique* ainsi constitué aurait donc été à l'origine une construction mixte. J'expliquerais de la sorte la contradiction apparente que l'on signale entre les formes des supports consécutives à l'emploi de la pierre et les dispositions de l'entablement et de la toiture qui semblent au contraire empruntées à un édifice de bois.

L'ordre grec par excellence serait donc né de la substitution à la colonne légère de la lourde colonne en pierre importée d'Égypte, tandis que la Hellade serait redevable aux arts méditerranéens de la colonne grêle ou *proto-ionique*, dont l'apparition précéda de beaucoup sans doute la formation de l'ordre dorique.

On commet donc une égale erreur lorsque, trompé par l'apparente simplicité des dispositions des édifices doriques, on les donne comme les aïeux des monuments ioniques et la traduction directe de constructions exclusivement exécutées en bois, ou lorsqu'on s'efforce de démontrer qu'ils ont été de prime abord conçus en pierre.

dote, l. II, CLIV). M. Chipiez également (*Histoire critique des ordres grecs*, p. 238) fait observer, avec beaucoup de raison, en s'appuyant sur les témoignages les plus sérieux, qu'aucun auteur ne fait remonter au delà du VII[e] siècle les temples doriques les plus anciens. La plupart des colonies grecques qui construisirent ces édifices s'établirent ou s'élevèrent à ces époques. La date la plus reculée que l'on assigne à la colonie de Pœstum est la fin du VII[e] siècle. C'est aussi la date de la fondation de Sélinonte (Raoul Rochette, *Histoire de l'établissement des colonies grecques*, III, p. 247-324). La colonie achéenne de Métaponte remonte à la fin et Agrigente au commencement du VI[e] siècle (Beulé, *Art grec avant Périclès*, p. 145. R. Rochette, *loc. cit.*, III, p. 363).

1. Platon. Il existe un texte du *Critias* où Platon attribue aux forêts indigènes les bois qui servirent à construire les vieux temples d'Athènes (Ottfr. Müller, *Archaeol.*, n° 107).

Ces deux théories diamétralement opposées ont été défendues avec un égal savoir par d'éminents archéologues. Je résumerai, avant de développer ma pensée, les arguments présentés dans l'un et l'autre camp.

Pendant de longs siècles, et en s'appuyant sur l'autorité de Vitruve et sur l'opinion des plus grands architectes de la Renaissance [1], on avait admis sans conteste que le temple dorique était une copie exacte d'un édifice en charpente.

Cette transformation, qui impliquait de la part des Grecs un illogisme apparent fort difficile à expliquer, fut combattue pour la première fois par Hübsch [2], en Allemagne, et par Viollet-Le-Duc [3], en France.

D'après ces auteurs, le temple dorique est en quelque sorte sorti tout en pierre du cerveau des Grecs et ne comporte dans sa filiation aucun aïeul en bois. La pierre seule suffit à expliquer toutes les dispositions architecturales et constructives, tandis que l'emploi du bois n'est compatible ni avec la forme du chapiteau ni avec la hauteur de la frise, ni avec la présence du larmier sous le fronton et des triglyphes sur les petites faces de la construction. Les défenseurs de cette nouvelle théorie s'étonnent que dans l'hypothèse admise par leurs prédécesseurs, il n'existe pas sur le fronton un ornement rappelant les extrémités des pannes bien mieux placées au-dessous des rampants que sur l'architrave. Ils sont surpris également de ne pas découvrir au-dessous de la corniche ce cours de denticules qui, dans les monuments lyciens et ioniques, figure les abouts des chevrons du plancher supérieur.

M. Hittorff [4] a repris pour son compte la thèse classique et a essayé, avec le scrupule qui distinguait cet éminent architecte, d'expliquer, en se référant à un modèle en bois, les formes du temple dorique. Quoique la théorie nouvelle de l'origine du fronton, des mutules, des triglyphes, de leurs stries et de leurs gouttes, soit peut-être trop minutieusement présentée, elle mérite néanmoins d'être prise en sérieuse considération ; car les objections des auteurs allemands ne doivent pas nous faire dédaigner l'enseignement de Vitruve, qui avait eu entre les mains les ouvrages de Silénus sur l'ordre dorique et d'Ictinus sur le Parthénon [5].

1. Vitruve (IVe livre), Brunelleschi, Alberti, Bramante, Giocondo, Peruzzi, San Gallo, Vignole, Serlio, Palladio.

2. Hübsch, *Die Geschichte der Baukunst bei den Alten*. Voir aussi De Klenze, *Aphoristische Bemerkungen gesammelt auf einer Reise nach Griechenland*.

3. Viollet-Le-Duc, *Entretiens sur l'architecture*. Deuxième entretien. T. I, p. 43.

4. *Architecture antique de la Sicile*, liv. VI.

5. Vitruve, VII, præf.

Je me reporterai, avant de m'engager dans cette discussion, au croquis représentant la maison primitive des habitants de la Lycie et de l'Ionie (Fig. 35) et aux entablements des grands palais de Persépolis qui sont restés l'expression la plus claire et la plus parfaite des antiques constructions en charpente de l'Asie occidentale.

Les colonnes sont réunies entre elles au moyen de sablières superposées servant également à supporter le plancher au-dessus duquel se trouve le matelas de pisé [1]. Ce dernier est maintenu dans une enceinte continue, formée par trois cours de madriers posés à plat et assemblés à mi-bois dans les angles (Fig. 40).

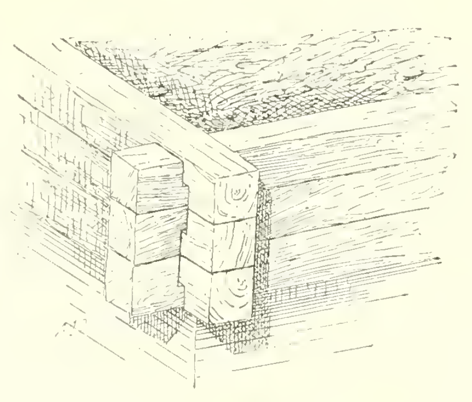


Fig. 40. — Assemblage des madriers supérieurs des terrasses lyciennes.

La caractéristique de cette charpente est le mode de construction. Il est absolument distinct de celui des charpentes modernes dont *la force réside dans les poutres inclinées* ou arbalétriers E (Fig. 41), et dont les pièces résistent à la fois à des efforts de tension

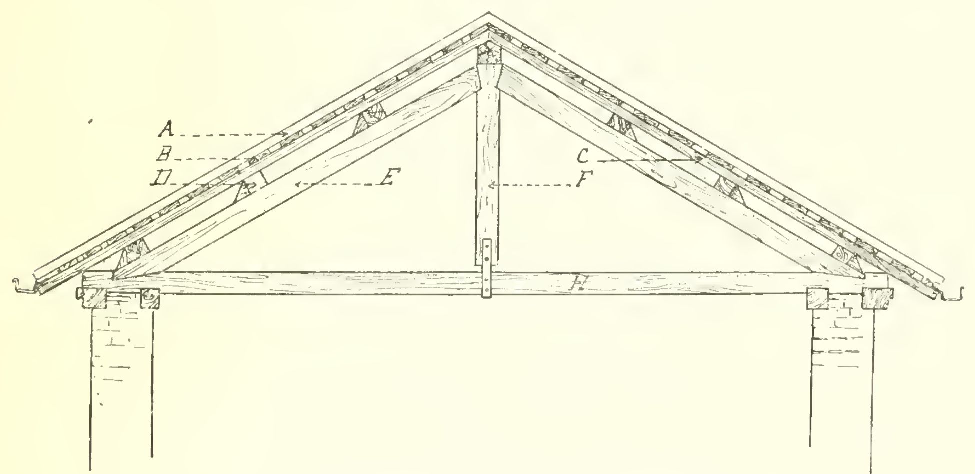


Fig. 41. — Charpente moderne : coupe transversale.

et de compression [2]. Dans les terrasses asiatiques, au contraire, le bois, disposé en empilage et par couches horizontales, est traité à peu près comme la pierre dans la maçonnerie, et ne travaille qu'à la rupture ou à l'écrasement.

1. Une sablière unique réunit d'abord les colonnes. Lorsque la distance des supports s'accrut, on augmenta le nombre des sablières pour augmenter en même temps leur résistance à la rupture. L'image de ces poutres superposées est restée la décoration classique de l'architrave des ordres ionique et corinthien. De la Grèce, cet ornement a passé à Rome, et de Rome il s'est propagé chez toutes les nations qui ont adopté, à dater de la Renaissance, les principes de l'architecture italienne.

2. Dans les charpentes modernes (Fig. 41) la toiture A, qu'elle se compose de briques ou d'ardoises,

Les Grecs, en adoptant ou en transportant dans la Hellade le modèle des habitations de l'Asie occidentale, un des plus simples et des plus rationnels qui puissent se construire avec des bois de faible équarrissage, faciles à abattre et à mettre en œuvre, ne modifièrent en rien le principe de la construction par empilage, laissèrent résider toute la force de la charpente *dans les pièces horizontales* et se contentèrent de recouvrir les poitrails et les solives du plafond d'une toiture à deux égouts disposée en vue de rejeter à l'extérieur les eaux pluviales.

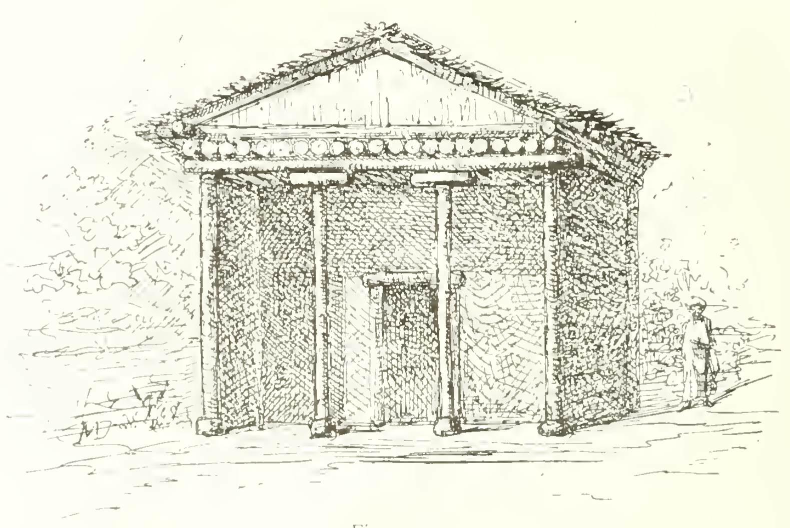


Fig. 42.

A cet effet, ils substituèrent simplement au matelas de pisé qui constituait la couverture étanche des constructions terminées par une terrasse horizontale, une masse de terre affectant la forme d'un prisme triangulaire isocèle (Fig. 42). C'est au moins ainsi qu'était construite la toiture des murs de défense d'Athènes qui furent souvent restaurés, mais dont les dispositions primitives furent toujours respectées [1].

Parfois aussi la couverture, soutenue par des fermes légères (Fig. 44), était

porte sur un lattis B; ce lattis, sur des chevrons C, inclinés suivant la pente de la toiture et distants de 0m80 environ; ces chevrons, sur les pannes D horizontales, distantes d'axe en axe de 3 à 4 mètres, et ces pannes elles-mêmes, sur les arbalétriers E des fermes. C'est dans ces arbalétriers que *réside*, ainsi que je l'ai déjà fait observer, *toute la force de la charpente*, l'entrait H, ou pièce horizontale, n'ayant pour effet que d'empêcher l'écartement des extrémités des arbalétriers, et le poinçon F ne servant qu'à suspendre l'entrait par son milieu. Les fermes ainsi constituées reposent directement par leur extrémité sur les murs de la salle.

1. Ce fait a été démontré par M. Choisy (*Études sur l'architecture grecque, — les murs d'Athènes*, librairie de la Société anonyme des Publications périodiques). Le devis descriptif de la restauration, lucidement expliqué pour la première fois par cet auteur, porte en effet, que l'entrepreneur, après avoir fait le plancher supérieur, composé de sablières, de lourdes solives et d'un léger voligeage, établira au-dessus une maçonnerie qui franchira la distance des deux murs d'appui; le texte est formel et très clair (page 54, lignes 63 et 64 du texte) : « et ayant établi au-dessus des murs une *maçonnerie* qui en

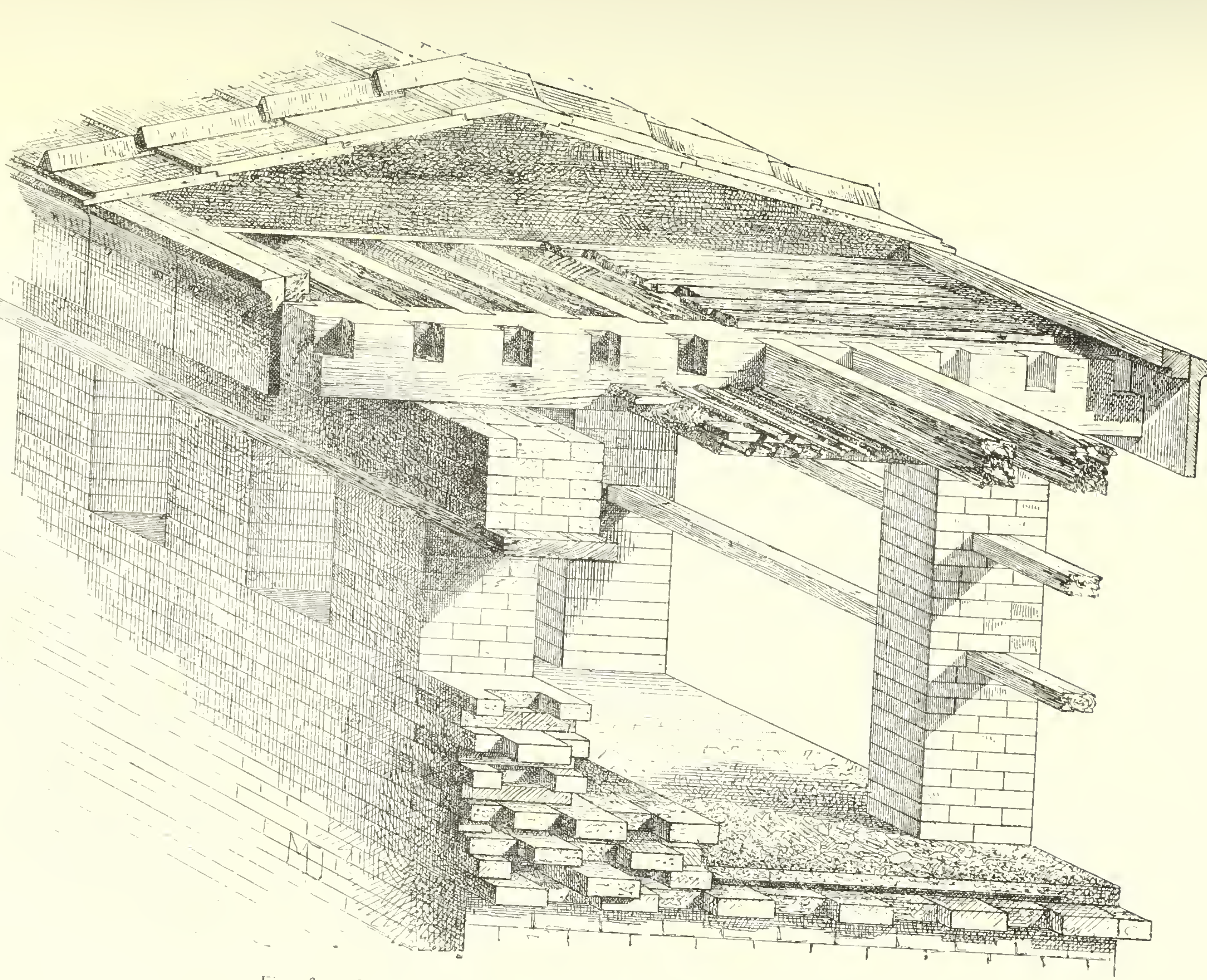


Fig. 43. — Détails de la couverture des murs de défense d'Athènes.

Restitution.

composée de branchages et de terre ou, dans les temps relativement civilisés, d'un double plancher et de tuiles. Mais ces fermes elles-mêmes, on ne doit pas s'y tromper, n'avaient de commun que l'aspect extérieur avec les fermes que nous voyons journellement employer dans nos habitations. Non seulement les arbalétriers, ces pièces maîtresses des charpentes modernes, ne soutenaient pas l'entrait, mais ils venaient au contraire, en conformité des principes de construction que je viens d'énoncer, rechercher un appui sur des planchers horizontaux, d'autant plus solides qu'ils étaient primitivement établis en vue de supporter une lourde couche de terre. En ce cas, les pièces horizontales, qui remplacent les entraits des fermes modernes, au lieu d'être suspendues dans l'espace, portaient sur les solives du plancher ou même sur le plancher supérieur, étaient faites en bois de faible équarrissage et n'avaient d'autres fonctions que de réunir les extrémités des arbalétriers et des potelets de ferme [1].

Les fermes, on le voit donc, ne servaient de soutien ni à des pannes, ni à des chevrons [2], dont on ne retrouve d'ailleurs pas plus de traces dans les constructions asiatiques que dans les charpentes des édifices grecs ou toscans. Elles comprenaient simplement des entraits, des arbalétriers et des potelets de faible équarrissage réunis ensemble par un faîtage et des moises horizontales. Les arbalétriers, à leur tour, portaient directement la couverture composée de branchages et de terre ou d'un plancher formé de madriers sur lesquels on mettait des voliges et des tuiles (Fig. 44, 46, 47).

Quant au comble ainsi restitué (Fig. 44 et 49), il était *aussi distinct des charpentes*

franchira toute la largeur... » puis, ligne 70 : « Et il couvrira en tuiles de Laconie tout le chemin de ronde de l'enceinte... et il posera les *tuiles dans la terre* droit dans le sens du parement. Et il établira les tuiles couvre-joint, les posant à bain de mortier de terre. » La terrasse devait buter sur une longrine longitudinale d'un palme de hauteur (0,075 environ) dans laquelle on retrouve un des madriers contenant le matelas de pisé des toitures en terrasse, et l'origine du membre de la corniche qui surmonte les denticules ou les triglyphes.

Ce document est du plus haut intérêt, parce qu'il permet de rétablir, d'après un texte dont on ne peut suspecter l'authenticité, une charpente dont les formes sont absolument conformes aux traditions asiatiques, et qui peut être considérée néanmoins comme le modèle de l'entablement et du fronton doriques.

Le devis a été rédigé en l'année 324 avant notre ère, mais les murs de défense avaient été élevés à une époque fort antérieure à leur réparation.

1. Il semble même parfois que les fermes du comble reposaient sur une couche de terre placée, comme dans les terrasses perses, au-dessus du plancher supérieur, mais plus mince sans doute que le matelas de pisé constitutif des terrasses horizontales. La terre n'était alors maintenue que par un ou deux cours de madriers. C'est le cas, dirait-on, du tombeau représenté Fig. 44.

2. Il est bien entendu que je désigne sous le nom de *pannes* les lourdes pièces D posées en travers des arbalétriers E des charpentes modernes, par *chevrons* les pièces C qui surmontent les pannes et soutiennent le *voligeage* B et les tuiles A (Fig. 41).

horizontales du plancher que le prisme de terre disposé au-dessus de la charpente des fortifications d'Athènes était indépendant des poutres et des solives qui le sup-

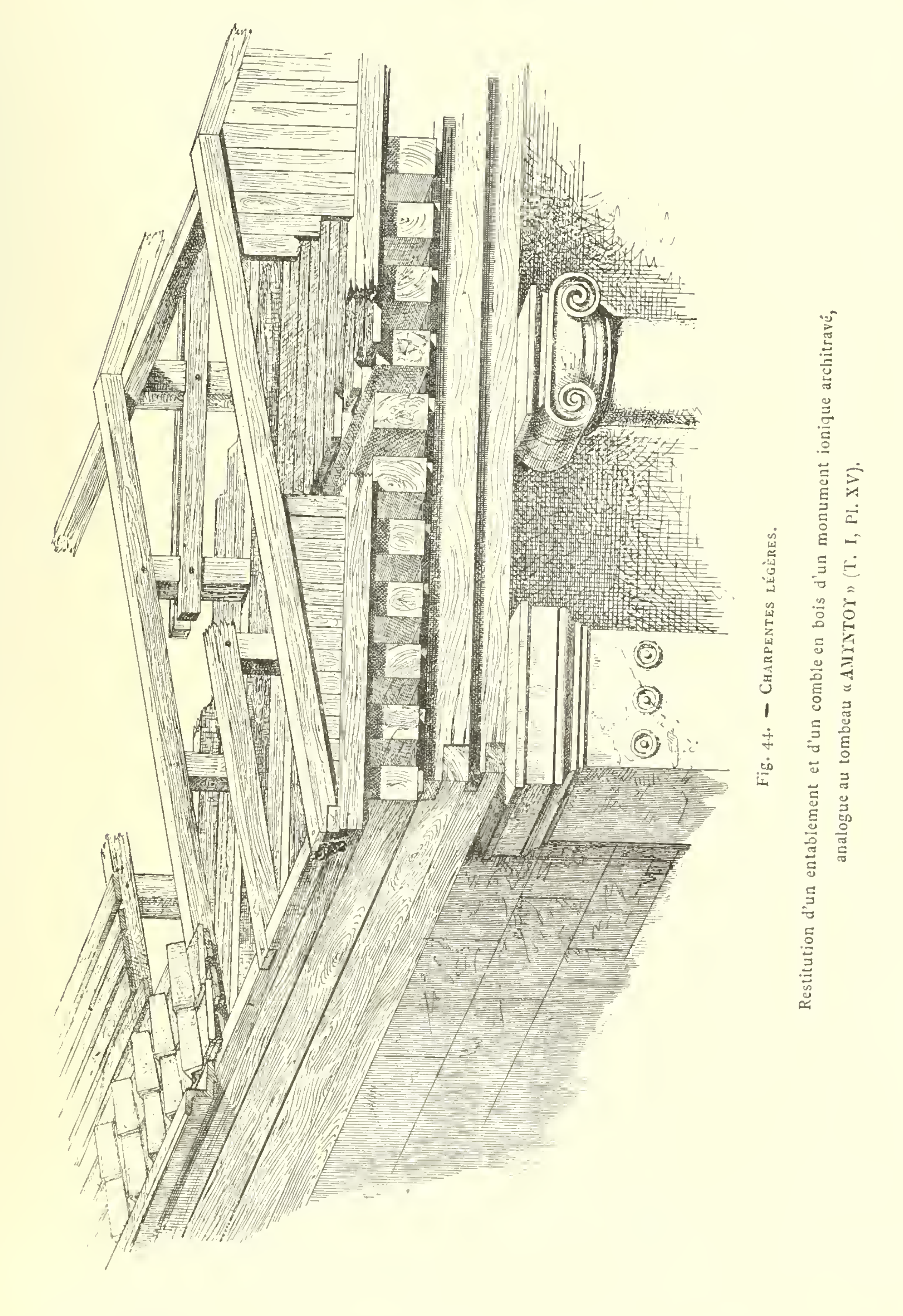


Fig. 44. — CHARPENTES LÉGÈRES.

Restitution d'un entablement et d'un comble en bois d'un monument ionique architravé, analogue au tombeau « AMYNTOY » (T. I, Pl. XV).

portaient. Ce comble *se substituait simplement à la couche protectrice de pisé placée sur les solives des plafonds perses* (Pl. XIX). J'insiste sur le rôle assigné d'une part

aux planchers horizontaux et, d'autre part, aux combles dans les antiques charpentes de la Grèce. Ceux-là constituaient l'âme même de la charpente; ceux-ci n'avaient d'autre but que de soutenir ou de former au-dessus de l'habitation une couverture difficilement perméable aux agents atmosphériques. Cette distinction était essentielle à établir.

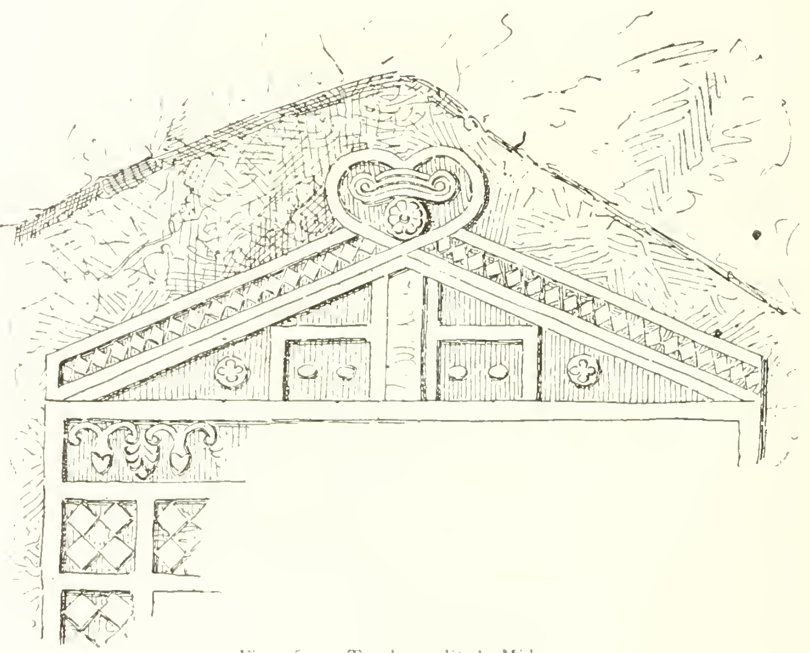


Fig. 45. — Tombeau dit de Midas.

La charpente que je viens de décrire n'est pas restituée d'une manière hypothétique, elle reproduit exactement les dispositions des combles asiatiques représentés sur le tombeau dit de Midas[1] (Fig. 45), sur le sarcophage lycien du

1. Je donne (Fig. 46) la traduction de la charpente représentée sur le fronton du tombeau de Midas

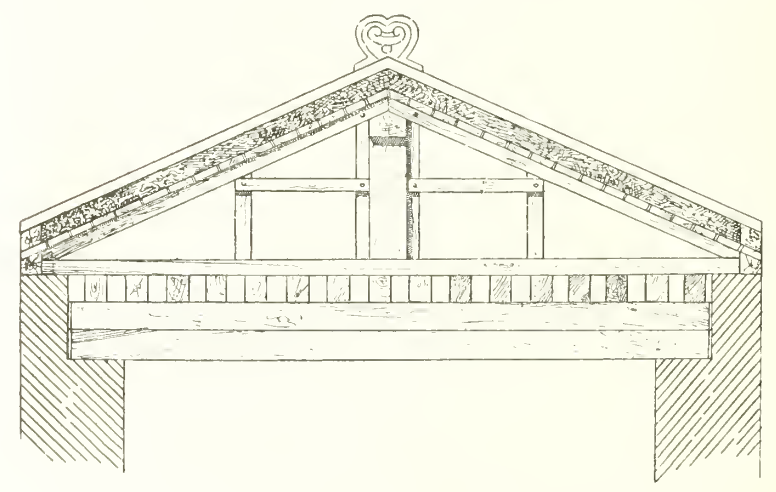


Fig. 46. — Restitution d'une ferme légère, d'après le tombeau de Midas.

(Texier, *Voyage en Asie Mineure,* pl. LVI-LVIII-LIX). Toutes les pièces de bois sont si clairement indi-

British Museum (Fig. 47) [1] et a les plus grandes analogies avec celles qui sont

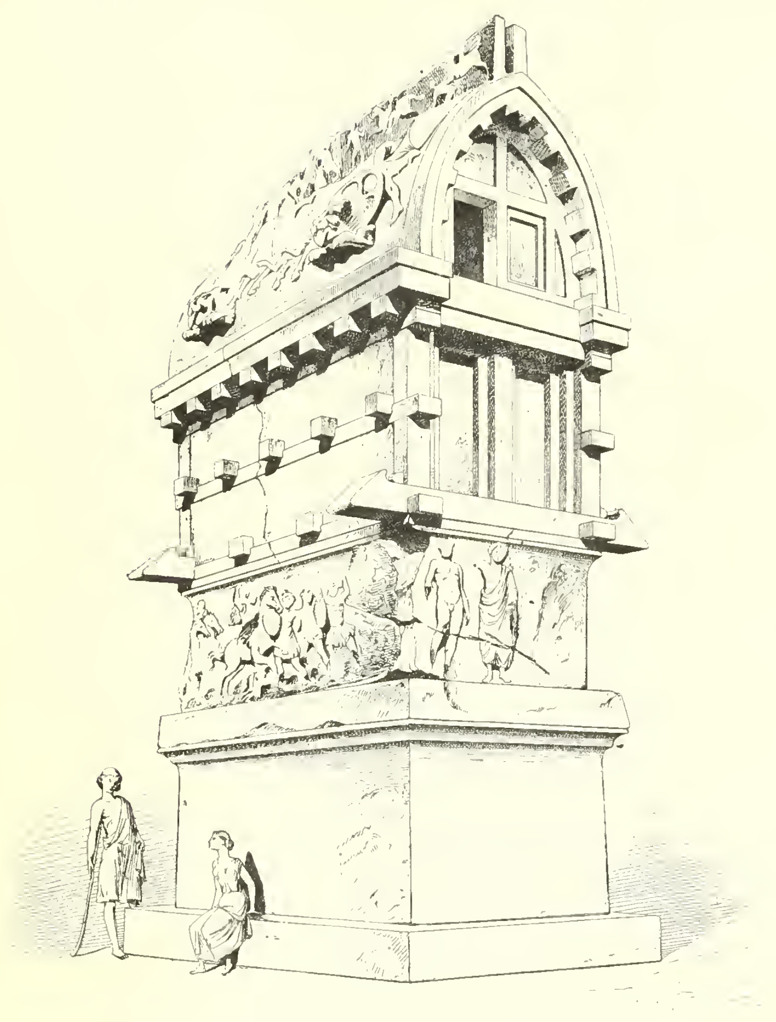


Fig. 47. — Sarcophage lycien.

décrites dans le devis de l'arsenal du Pirée (Fig. 48) [2], les comptes de gestion de

quées sur le bas-relief que ma restitution n'est, en réalité, qu'une simple copie. La toiture en terre repose sur des arbalétriers qui viennent s'appuyer, par l'intermédiaire de potelets, sur un entrait, et ce dernier sur des poutres d'un fort équarrissage.

1. Je donne le dessin original de Viollet-Le-Duc, il a paru dans ses *Entretiens sur l'architecture* (pl. I). Ce monument est un des plus intéressants que l'on puisse consulter, parce qu'il reproduit très clairement, sans en dissimuler aucune pièce, le véritable type de la charpente asiatique.

Les poteaux d'angle sont réunis par les sablières de l'architrave. Ces poutres portent à leur tour les chevrons du plancher qui sont entaillés à mi-bois et saillissent sur les faces latérales. Au-dessus de cet ensemble de pièces constituant la charpente proprement dite, se voient deux cours de madriers, derniers restes des pièces de bois qui maintenaient la couche horizontale de pisé. Le comble lui-même se compose de fermes légères constituées par un entrait, des arbalétriers courbes, un poinçon, des potelets et des moises. Sur les arbalétriers reposent des madriers, un plancher et la couverture. Que l'on maintienne le comble ou qu'on le remplace par une couche de pisé très épaisse bordée d'un troisième cours de madriers, il ne sera pas nécessaire de modifier la charpente horizontale. C'est là, j'ai déjà eu l'occasion de le faire remarquer, la caractéristique véritable des antiques charpentes grecques.

2. Choisy, *l'Arsenal du Pirée*, d'après les devis originaux (*Études sur l'architecture grecque*). Ce

l'Érechthéion[1] et dans Vitruve sous le nom de charpente à petite portée[2]. En outre, elle concorde avec toutes les formes extérieures des monuments anciens, et

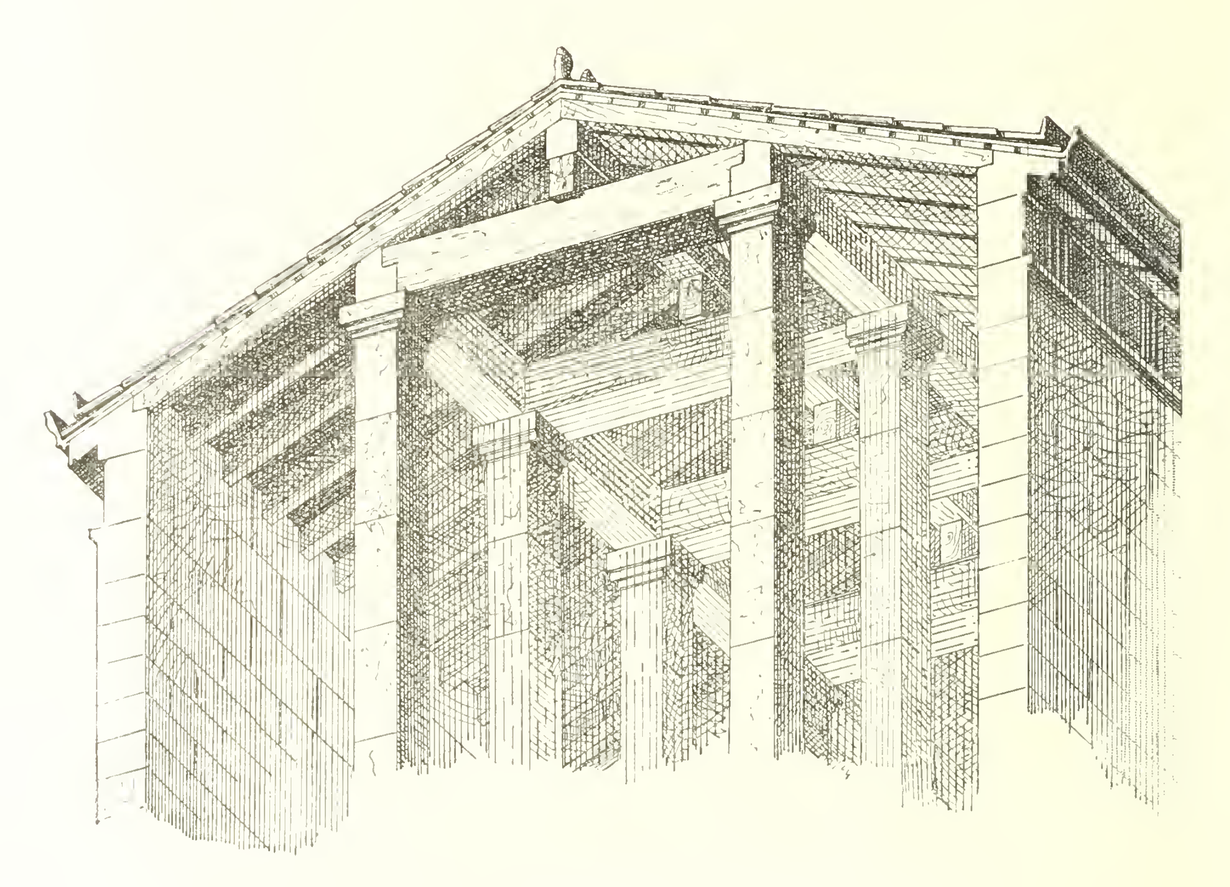


Fig. 48. — Charpente de l'arsenal du Pirée.

notamment avec les dispositions des charpentes des tombeaux lyciens et des temples toscans (Fig. 49)[3], ce qui n'est point surprenant, étant connus les liens qui unissaient les Phéniciens et les Étrusques.

Ainsi devaient également être conçues les constructions *légères de l'époque*

dernier type de couverture est relativement moderne (340 av. J. C.). Les Grecs, à cette époque, avaient déjà appris à substituer aux solives du plafond et aux sablières un entrait solide qui en tenait lieu. Ces exemples sont néanmoins utiles à citer. Si l'architecte de l'arsenal n'établit pas, comme ses devanciers, une distinction absolue entre la charpente du plancher et celle du comble, il a conservé le principe des empilements, l'habitude de faire reporter tout le poids de la toiture sur les entraits, c'est-à-dire sur les pièces horizontales, et de poser la tuile sur un voligeage et sur des madriers directement portés par les arbalétriers.

1. Choisy, l'Érechthéion, *Études sur l'architecture grecque*, 3e fascicule.

2. Vitruve, IV, 2. Dans ces deux derniers cas les salles à couvrir étaient de faibles dimensions. Les pannes faitières allaient directement de murs à murs. On ne doit, par conséquent, retenir de ces exemples que la disposition de la couverture.

3. Choisy, *l'Art de bâtir chez les Romains*, p. 145, fig. 86, et Vitruve, IV, 7.

des Atrides, si l'on s'en réfère à la colonne et au fragment d'entablement représentés sur la porte aux Lions (Fig. 30). La colonne grêle est couronnée en ce cas par un chapiteau circulaire ; sur le poitrail, formé par la superposition des pièces de bois, s'appuient, comme dans toutes les charpentes anciennes dont il vient d'être fait mention, des chevrons en grume surmontés d'un cours de madriers.

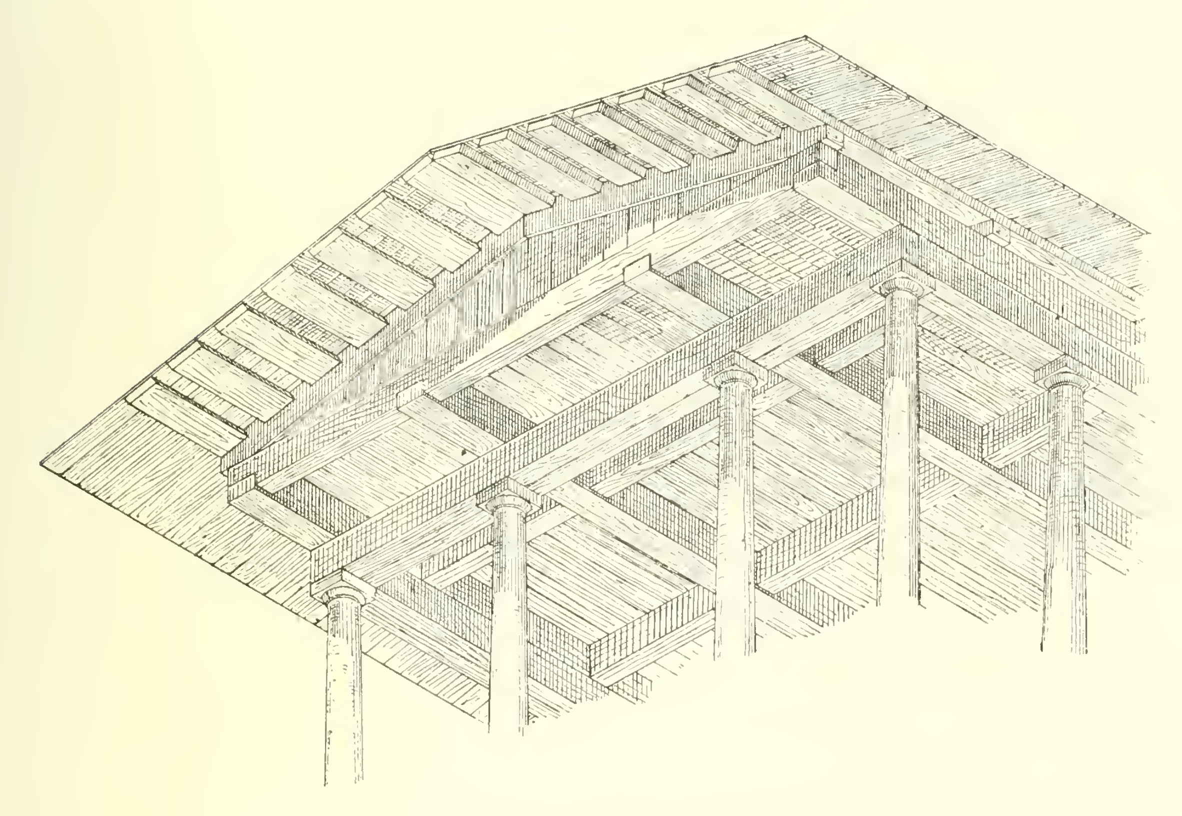


Fig. 49. — Charpentes des temples toscans (restitution).

Les Grecs avaient perfectionné ce type de construction et, à l'exemple des nations méditerranéennes, avaient déjà remplacé, dans un grand nombre de monuments, les poteaux par des supports de pierre [1], quand ils adoptèrent les fûts robustes de l'architecture égyptienne; j'ai constaté le fait dès le début de cette étude; ils ne firent pas sans doute supporter de prime abord aux colonnes pycnostyles un entablement de pierre, mais proportionnèrent le volume des bois à la masse des

1. Dans les auteurs anciens, il est fréquemment parlé des antiques colonnes en bois des sanctuaires grecs, qui furent successivement remplacées par des colonnes de pierre (Pline, X, 5; XIV, 2. Pausanias, V, 16, 20; VI, 24; VIII, 10, *et passim*). Une tradition romaine montre un état analogue de l'architecture dans l'Italie ancienne : Tite-Live (I, 56) raconte qu'un serpent s'échappa de l'une des *colonnes de bois* du palais de Tarquin l'Ancien pendant que ce prince faisait élever le temple de Jupiter Capitolin.

colonnes et substituèrent aux sablières superposées et aux rondins jointifs, qui eussent désormais paru maigres et pauvres, un fort poitrail taillé dans une seule pièce de charpente, et des poutres équarries, de plus forte section que les rondins et espacées, par cela même, les unes des autres; ils firent en outre régner les colonnades non seulement au-devant, mais sur les côtés de la cella, afin de multiplier les abris autour du sanctuaire.

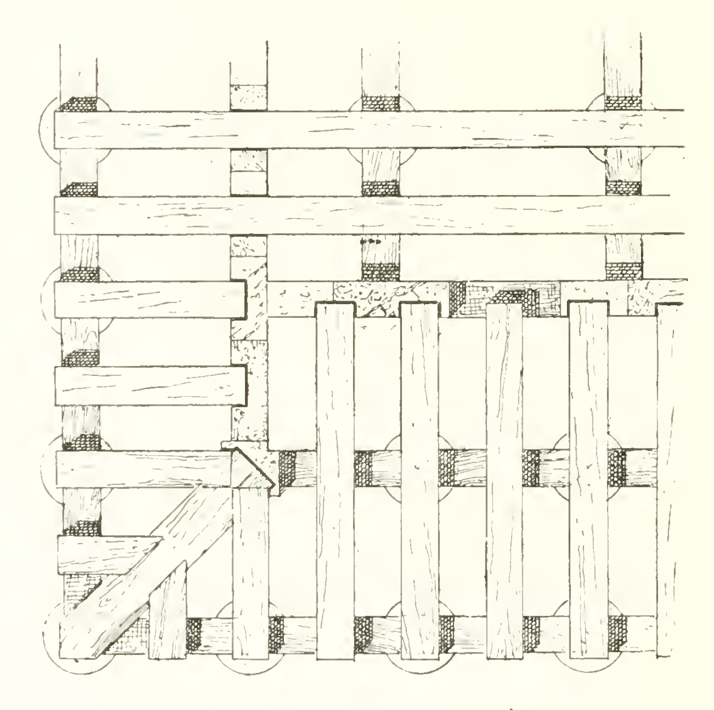


Fig. 50. — Projection horizontale de la charpente d'un portique grec.

Sur les saillies des poutres transversales les Grecs assirent le plafond des colonnades des ailes droite et gauche; les porches antérieur et postérieur furent couverts directement au moyen de poutres placées perpendiculairement à la façade et situées au même niveau que les poutres transversales; une pièce d'angle d'un fort équarrissage servit d'appui à celles des pièces qui n'atteignaient pas les murs de la cella (Fig. 50). Les dimensions de ces bois devaient être considérables, car les poutres avaient à supporter un matelas de terre fort lourd. C'est ainsi que les solives de la charpente des murs d'Athènes ont une hauteur de $0^{m}22$ pour une longueur de $1^{m}80$, et ne sont pourtant chargées que d'un prisme de terre épais en moyenne de $0^{m}30$ [1].

Vienne le jour où l'entablement lui-même sera construit en marbre, et les Grecs conserveront, par respect pour les traditions nationales, la forme extérieure des

1. Choisy, *loc. cit.*

charpentes, dont la mise en évidence leur fournira d'ailleurs les motifs d'une décoration sévère et harmonieuse : ce sera le modèle consacré des temples doriques en pierre.

La substitution du marbre au bois n'était point illogique, comme on s'est plu à le dire. En quoi pouvait-elle blesser le goût du Grec le plus délicat[1] ?

Ce faisant, les Hellènes ne copiaient pas servilement une construction ligneuse, ils remplaçaient en vérité une *maçonnerie de bois* d'une durée limitée par une *charpente en marbre*[2] : n'était-ce pas la conséquence rationnelle, la consécration du désir bien louable qu'ont tous les grands peuples de laisser des monuments impérissables de leur puissance.

La colonne de pierre appelait l'architrave.

J'ai supposé que le temple était primitivement couvert en terre, mais je crois avoir également démontré que les Grecs employaient, en concurrence avec les terrasses inclinées, des fermes légères. Les fermes, en ce cas, s'appuyaient sur le plancher au moyen des entraits et de nombreux potelets, et n'avaient d'autres fonctions que de soutenir, par l'intermédiaire des poinçons et des chandelles, le voligeage et la tuile de la toiture. Le rôle du comble en charpente était tout à fait analogue à celui du matelas de pisé, à cela près pourtant que dans un pays où l'on n'avait point à redouter de trop fortes chaleurs, il chargeait moins les poutres et les solives qu'un prisme plein exécuté en briques crues ou en terre battue.

Que l'entablement et le fronton soient une imitation d'un comble plein ou évidé, mes conclusions doivent donc être maintenues.

Afin de faire saisir plus clairement encore ma pensée à cet égard, j'ai étudié les restitutions de deux types de couvertures, l'une supportée par une charpente, l'autre par un prisme de terre, me référant, pour les profils et les dimensions extérieures, à des constructions en pierre existantes, et pour les dispositions intérieures

1. Cette substitution de la pierre au bois était usuelle en Grèce, parce que chez les Hellènes ces matériaux étaient souvent employés de la même manière. Je citerai les plafonds décoratifs de l'Érechthéion (Choisy, *Études sur l'architecture grecque*, 3e série, l'Érechthéion) et les soffites des portiques du temple de Thésée. Ce sont deux plafonds à caissons à peu près identiques de formes, et cependant les caissons de l'Érechthéion sont en bois, tandis que les soffites du temple de Thésée sont en pierre.

2. C'est à dessein que j'emploie les mots de maçonnerie de bois. On a découvert il y a quelques années, au Pirée, les débris d'un mur antique dans la construction duquel le bois et la pierre entraient en proportions égales. Les assises de pierres alternaient avec des poutres longues parfois de plus de dix mètres. Ces maçonneries mixtes étaient déjà anciennes au temps de Platon (Egger, *Comptes rendus Acad. des inscript. et belles-lettres*, années 1867-1868, page 219).

aux charpentes lyciennes, perses et grecques dont j'ai eu souvent déjà l'occasion de parler. Si l'on se reporte à ces tracés, on retrouvera, à la place occupée par l'entrait (Fig. 51) sur lequel viennent buter les arbalétriers et s'assembler les potelets du comble en charpente, la corniche à larmier (Fig. 44), nécessaire, au même titre que la sablière de la toiture des murs d'Athènes et les madriers supérieurs des terrasses lyciennes et perses, au maintien de la couche prismatique de pisé.

Dans les deux hypothèses, les listels ou filets qui limitent haut et bas la frise signalent le plancher supérieur et le plafond décoratif dont les Grecs firent un fréquent usage, ainsi qu'il résulte des devis descriptifs de la restauration des murs d'Athènes et de la construction du Pandrosion, tandis que le fronton composé de madriers verticaux encadrés dans une forte charpente est un panneau destiné, dans le premier cas, à supporter les abouts du faîtage et des madriers placés au-dessous des briques de la toiture, et dans le second, à limiter le prisme de pisé. Ainsi donc, l'une et l'autre de ces deux formes originaires de couvertures sont acceptables, car, reposant toutes deux sur l'application d'un même principe de construction, elles furent utilisées dans l'antiquité et eurent, quoique à des degrés différents, une influence sur la constitution de l'entablement et du fronton dorique. A mon avis, néanmoins, la présence de la même corniche à larmier sur les quatre faces du temple, la constitution du profil, la hauteur des triglyphes, la disposition du plafond et du plancher, rappellent de plus près le type primitif de la terrasse et le lourd matelas de pisé que les modèles des charpentes légères dont j'ai donné la description.

Ces explications sommaires répondent, je crois, à toutes les objections soulevées par les archéologues allemands et les constructeurs français qui s'étonnent de ne pas retrouver sur le pignon, si le temple est la copie d'une construction ligneuse, les traces des extrémités des pannes et des pièces de bois caractéristiques des charpentes modernes à tirant et poinçons. Les traces des pannes ne se retrouvent pas au-dessous de la corniche du fronton, parce que les pièces qui les auraient laissées n'existaient pas dans le modèle original, et que les principes sur lesquels repose la construction des charpentes et des couvertures modernes et anciennes sont, je ne saurais trop le répéter, *essentiellement différents*. La force des premières résidant dans la solidité des fermes largement espacées, on a dû faire porter la couverture imperméable sur une forte charpente inclinée, composée de pannes, de chevrons et de voliges; tandis que la résistance des secondes, reposant sur la

rigidité du plancher horizontal, on a pu fixer les tuiles soit sur un matelas de terre,

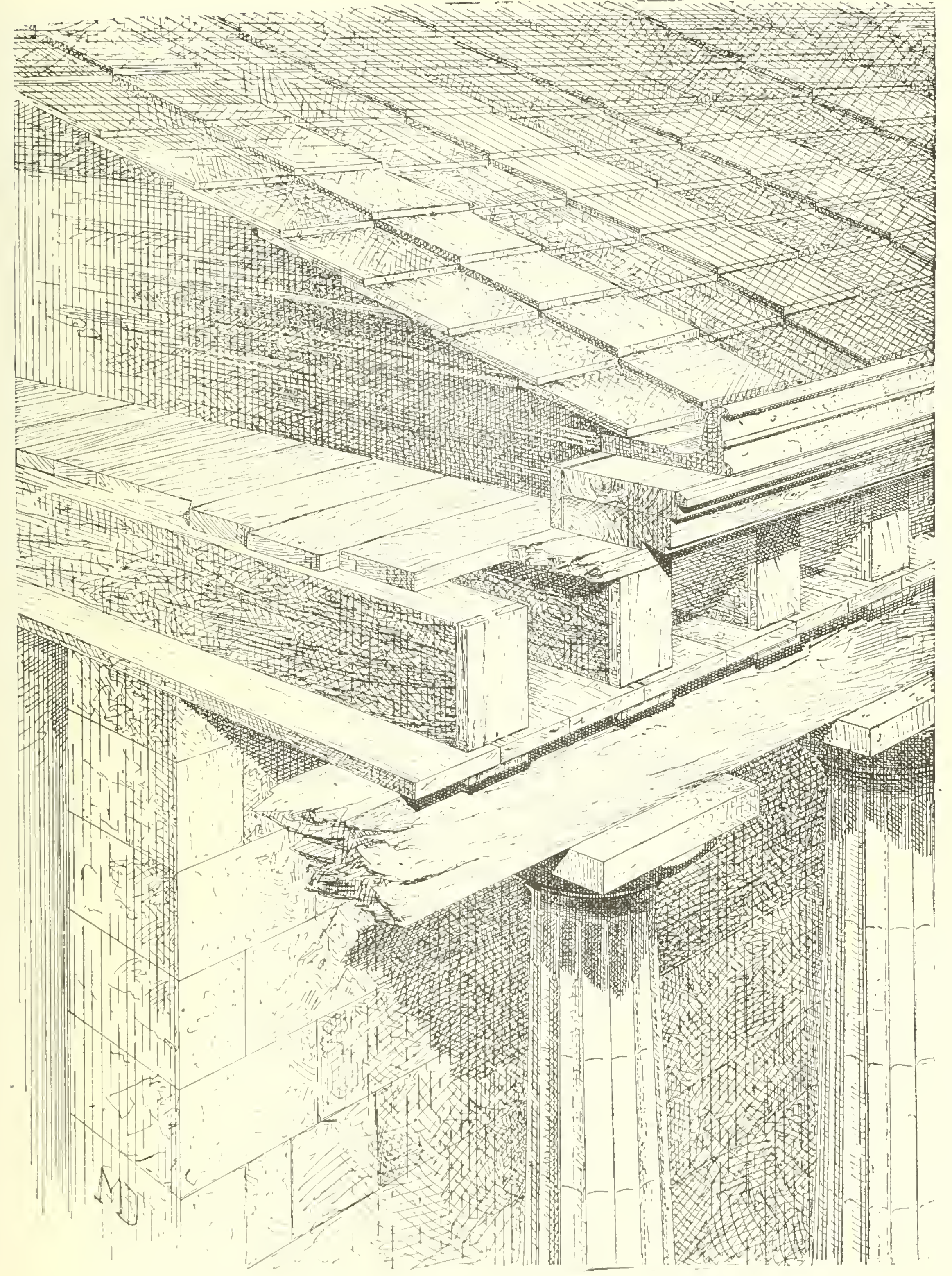


Fig. 51. — Restitution de la couverture primitive des temples doriques.

soit sur des madriers directement placés au-dessus des fermes légères et rappro-

chées. Il en est des pannes comme des denticules rappelant les solives des planchers et que certains auteurs voudraient pour cette raison retrouver au-dessous de la corniche de l'entablement dorique ; ils oublient que les triglyphes sont des denticules agrandis et espacés, et que ces deux ornements sont, par conséquent, exclusifs l'un de l'autre.

Malgré mon profond respect pour la mémoire de Viollet-Le-Duc, je suis également forcé de relever une à une toutes les objections adressées par lui à la théorie générale de Vitruve et de faire remarquer combien elles perdent aujourd'hui de leur importance.

Les premières critiques de Viollet-Le-Duc portent sur l'équarrissage exagéré des pièces de bois représentées par les triglyphes et sur la position du plafond décoratif du ptéroma, position correspondant, dans les temples de pierre, au niveau inférieur de la corniche [1].

J'ai déjà indiqué l'origine de la dimension des triglyphes : les poutres transversales, n'étant que l'agrandissement des solives du plancher, durent recevoir une hauteur en rapport avec le poids de la terre qu'elles devaient supporter.

L'équarrissage normal de ces bois nous est connu, il est inscrit dans les devis descriptifs de la restauration des murs d'Athènes [2], de la construction de l'arsenal du Pirée [3] et du plafond du Pandrosion [4]. Les côtes, j'en conviens, paraissent élevées à des architectes habitués à ménager des matériaux coûteux, mais proviennent de documents dont l'authenticité est indiscutable.

Tant que le bois fut employé dans la construction de l'entablement du temple, les dimensions pratiques ne furent point dépassées. Ce fut sans doute à cette époque que les constructeurs traduisirent en règles pratiques le résultat de leurs nombreuses expériences sur la résistance des bois et des pierres employés dans la construction des temples et imaginèrent des formules empiriques qui donnaient en fonction de l'une des parties de l'édifice les dimensions de toutes les autres. Sous cette influence se créèrent, dans les différents centres où s'étaient développées des écoles de constructeurs, des règles canoniques qui furent appliquées au tracé de monuments de dimensions restreintes, mais de formes cadencées. Quand les Grecs voulurent

1. Viollet-Le-Duc, *Entretiens sur l'architecture*, vol. I, p. 50.

2. Choisy, *loc. cit.*, *passim*, et pl. I, fig. 1, 2, 3.

3. Choisy, *l'Arsenal du Pirée*, d'après le devis original des travaux, *passim*, et pl. II, fig. 1 et 25.

4. Choisy, *Restauration de la charpente du Pandrosion*.

agrandir le temple, ils conservèrent le principe du canon et l'usage du module. Avec le diamètre de la colonne s'accrurent dans les mêmes mesures les dimensions du fût, de l'entablement et, en particulier, la hauteur des triglyphes.

L'ensemble de l'édifice restait harmonieux, mais ne pouvait plus désormais être construit en charpente. Les architectes remplacèrent alors le bois par des matériaux de marbre. Avaient-ils tort d'agir ainsi ? Non certes. Ils ne s'étaient pas astreints, comme les défenseurs de Vitruve ont eu le tort de le trop répéter, à donner en pierre une reproduction exacte d'un monument en bois, ce qui eût été indigne de leur génie; ils ne copiaient pas brutalement à la manière des Lyciens, ils interprétaient, et ayant déjà devant leurs yeux un modèle mixte, maçonné avec des matériaux de pierre et de bois, ils le maçonnèrent simplement en pierre. Les abouts des solives désormais inutiles devinrent des dés, et ces dés des triglyphes; leur hauteur, n'étant plus subordonnée au diamètre des arbres, s'agrandit à la mesure imposée par la tradition modulaire et le goût des constructeurs.

Cette imitation libre du type primitif indiquait clairement le changement apporté dans la nature des matériaux, sans dissimuler toutefois la forme originelle du triglyphe ; il en est de même de la surélévation du plafond des portiques : elle pouvait être d'autant plus aisément opérée que la corniche s'était elle-même agrandie et que la hauteur des assises de la corniche suffisait, et au delà, à dissimuler les bois de la charpente.

En réalité, on ne peut trouver une explication raisonnable de la superposition des trois membres de l'entablement que dans l'étude des anciennes constructions ligneuses de l'Asie occidentale et de la Perse. Elles nous font voir clairement dans l'architrave la sablière, dans la frise l'espace occupé par les solives, dans la corniche les madriers de la terrasse, dans les deux filets qui comprennent la frise le plafond décoratif et le plancher.

L'interprétation des ornements de la frise est le point le plus faible de la théorie allemande.

Viollet-Le-Duc lui-même, malgré son talent et son ingéniosité, ne parvient pas à en donner une explication satisfaisante.

« La frise, nous dit-il [1], est une claire-voie construite en petits matériaux

1. *Entretiens sur l'architecture*, vol. I, p. 51.

destinés à soulager l'architrave ». Mais, au lieu de soulager l'architrave, il eût été si simple de ne pas la charger et de supprimer la frise, dont le rôle, s'il n'est historique, est inexplicable. Les temples égyptiens, où le système de la plate-bande est logiquement développé, n'en comportent pas. Dans quel but, au reste, les Grecs auraient-ils souligné par deux filets et décoré de triglyphes et de métopes un membre de l'entablement qui ne rappelait à leur esprit aucun souvenir, qui était inutile et supplétif? Doit-on croire, avec quelques auteurs, que le triglyphe a pour mission de surélever le plafond? Viollet-Le-Duc a abandoné cette théorie, il a eu raison : pourquoi ne pas exhausser simplement le fût de la colonne d'une hauteur égale à celle de la frise, si on avait trouvé le plafond trop bas par rapport à la longueur du temple? Mais, prétend-on encore, le temple toscan, qui était en bois, n'avait pas de triglyphes. Le fait est exact; mais l'objection est sans portée, car les solives s'assemblaient à mi-bois avec les entraits, vu la légèreté de la charpente (Fig. 49).

« Il en est des triglyphes, ajoute Viollet-Le-Duc, que l'on a pris pour des bouts de solives, comme du larmier des corniches dont on a fait le bout des chevrons. Cela peut, à la rigueur, passer pour probable sur les deux côtés latéraux des temples; mais sur les faces, au-dessous des frontons, qu'auraient signifié les bouts de chevrons?... Si le larmier eût indiqué la saillie des chevrons débordant la frise, les Grecs n'eussent pas mis de larmier à la base du fronton, mais ils eussent indiqué sous les saillies de la corniche de ce fronton les pannes, puisqu'ils indiquaient si bien, croit-on, dans leur construction de pierre toutes les pièces de charpente; et il ajoute en terminant : Les pannes sont marquées sur les pignons d'un tombeau lycien recouvert d'une toiture ogivale, et les soliveaux du plancher, portant le comble, ne se retournent pas sur les pignons; ils n'existent que sur les faces latérales [1]. »

J'ai cité tout ce passage parce qu'il résume les objections les plus sérieuses qui aient été faites jusqu'à ce jour à la théorie de Vitruve, et que la réponse de M. Hittorff à ces questions est confuse et peu probante.

1. *Entret.*, vol. I, p. 50.
Depuis l'époque où il avait fait paraître les *Entretiens sur l'architecture*, les idées de Viollet-Le-Duc, au sujet de l'origine des ordres doriques, avaient beaucoup perdu de leur absolutisme. Il convenait même vers la fin de sa carrière (*Histoire de l'habitation*, pages 202 et 203) que l'entablement dorique pouvait dériver d'une construction primitivement exécutée en bois; « mais, et c'est ici que les architectes grecs montrèrent leur génie, sans mentir aux formes que la matière doit commander, on peut aussi aisément composer un entablement dorique, à quelques détails près, avec de la charpente qu'avec de la pierre ».

Reportons-nous, si nous voulons résoudre ces dernières difficultés, à l'origine de la corniche.

Dans tous les monuments à terrasse, son rôle est bien net.

La corniche n'est pas un membre d'architecture *portant charge;* elle remplace le petit mur de soutènement destiné à maintenir le matelas de pisé de la terrasse, et se retourne par conséquent sans modification sur les faces de l'édifice. Que l'on examine le tombeau du Chien, les édifices de Persépolis ou le naos du British Museum, que la toiture soit horizontale ou inclinée, on sera conduit à la même conclusion.

On ne doit pas oublier non plus que la corniche, comme la frise, était composée de pièces de charpente, et que de tous les agents qui détruisent le bois, l'humidité est le plus pernicieux. Afin d'éviter les infiltrations d'eau qui n'auraient pas manqué de se produire entre les différentes pièces de bois, on construisit la charpente en encorbellement, chaque pièce abritant ainsi, par sa propre saillie, le haut de la pièce inférieure. Cette loi est rigoureusement observée dans les copies en pierre des tombes lyciennes et dans les entablements en charpente des palais persépolitains. La corniche de ces différents édifices se compose, en effet, de deux ou trois cours de madriers posés à plat et en surplomb les uns sur les autres. Toutefois, l'encorbellement maximum a été ménagé au-dessus des solives du plafond, parce que l'humidité de ces bois aurait nui non-seulement à la conservation de l'édifice, mais à la santé des habitants de chaque maison.

Les Grecs les premiers comprirent le parti décoratif qu'ils pourraient tirer de cette combinaison de matériaux, et puisèrent dans l'étude intelligente des saillies et des ombres de la corniche en bois l'idée générale de leur savante modénature, et, en particulier, le principe de la corniche dorique, composée de deux corps de moulure bien distincts posés en encorbellement l'un sur l'autre.

Cette démonstration me semble rigoureuse, car s'il peut sembler nécessaire de couronner les monuments par un larmier destiné à protéger les faces extérieures de tout édifice contre les souillures des eaux pluviales, il est inutile et même nuisible de poser des matériaux en surplomb dans une construction en pierre. Des raisons majeures peuvent seules faire excuser une infraction d'autant plus grave aux lois de la statique, qu'elle se produit plus près de la crête d'un mur, puisque en ce point on ne saurait compter sur le poids des matériaux supérieurs pour éviter la chute des pierres faisant saillie à l'intérieur de la construction.

Les Égyptiens, qui nous ont laissé le véritable type des monuments en pierre,

se seraient bien gardés de procéder par voie d'encorbellement. Leurs monuments s'élevaient en retraite de la base au sommet; la corniche seule présentait une saillie protectrice. Encore évidaient-ils largement la pierre dans laquelle elle était prise afin de diminuer les inconvénients du porte-à-faux.

Je n'entends pas opposer l'art égyptien à l'art grec; mais je veux seulement indiquer que si les Hellènes avaient été des savants guidés par la seule logique, et non d'admirables artistes, et s'ils avaient de prime abord élevé le temple dorique en pierre dure, ils auraient été fatalement conduits à se rapprocher beaucoup plus qu'ils ne l'ont fait, en réalité, du type des temples pharaoniques. Ceci posé, je continue ma démonstration.

J'ai déjà fait connaître la disposition présumable des charpentes primitives des plafonds du ptéroma (Fig. 50). La solution que j'ai donnée de cette difficulté m'a été inspirée par l'étude des grands apadânas de Suse et de Persépolis, entourés, comme les temples grecs, de colonnades multiples, que les Perses, gardiens fidèles des traditions lyciennes, continuaient à couvrir en bois, alors que depuis bien des siècles la pierre était réservée, dans la Hellade, au même usage.

En m'autorisant de cet exemple et aussi de l'exemple des constructions modernes de la Lycie, du Lazistan et du Ghilan (Fig. 33, 34 et 35), je crois donc pouvoir affirmer que les charpentes des portiques latéraux furent exactement reproduites sur la façade du temple, et cela avec d'autant plus de raison, que le poitrail n'était pas destiné seulement à porter charge, mais à éviter le roulement longitudinal des colonnes, tandis que les solives les immobilisaient dans une direction perpendiculaire à cette dernière (Fig. 50 et 51).

Cet argument eût été suffisant pour rendre compte de la disposition régulière des triglyphes sur les quatre colonnades; mais il en est un second qu'il ne faut point négliger [1].

Les colonnes et la corniche constituaient, à la base et au sommet du monument, une double ceinture parfaitement régulière.

Comment un artiste aurait-il résisté, dans de pareilles conditions, au désir de

1. A Persépolis ou à Suse, les portiques ne se retournaient pas tout autour de l'édifice. Ils régnaient sur un, deux ou trois côtés, et s'arrêtaient au droit de chaque face.

On voit par la disposition des chapiteaux bicéphales et par l'égalité de hauteur des colonnes des trois portiques que les sablières régnaient toutes à la même hauteur et reposaient directement sur les chapiteaux. Dans un même édifice, les portiques, quels que fussent leur nombre et leur position respective, étaient donc identiques en plan et en élévation.

rendre également uniforme l'aspect de l'architrave et de la frise? Le modèle du temple périptère n'eût-il pas été construit préalablement en bois, que les Grecs ne pouvaient éviter de retourner sur les quatre faces l'ornement de la frise, alors surtout que les convenances architecturales, d'accord avec les traditions, ne les contraignaient pas à donner une copie rigoureuse des édifices primitifs, et que les triglyphes enfin, comme les denticules, étaient devenus entre leurs mains un simple motif de décoration.

Viollet-Le-Duc[1] cite, pour combattre la théorie (mal présentée, j'en conviens) des partisans du temple *Cabane*, le tombeau lycien à couverture ogivale conservé dans les galeries du British Museum (Fig. 47), et fait remarquer à ce sujet les différences considérables que présentent les grandes et les petites faces d'un édicule dont on ne peut discuter la filiation ligneuse. Viollet-Le-Duc fait, je le crois, une confusion. La remarque est exacte, mais n'infirme nullement la théorie que je présente.

Le naos du British Museum se réduit à une cella, le temple dorique grec est entouré de colonnes, c'est la *charpente du portique qui apparaît sous la décoration de l'architrave* du temple dorique; c'est, au contraire, la *coupe transversale d'un comble* construit, au reste, suivant les véritables traditions empruntées par la Grèce à l'Asie, qui est représentée sur le tombeau lycien.

Ces dernières explications me paraissent concluantes. Afin de les rendre inattaquables, j'invoquerai l'autorité des constructeurs grecs : ils ont pris soin, dirait-on, de lever eux-mêmes les derniers doutes que l'on aurait pu conserver au sujet de la substitution de la pierre au bois dans les architraves des temples.

C'est en effet dans la comparaison du portique des Aréphores[2], un des seuls monuments grecs qui n'aient pas de fronton, avec celui des sépultures royales de la Perse que l'on trouve la démonstration la plus rigoureuse de l'origine des formes et des ornements de l'architrave et de la frise[3]. La similitude des entablements

1. *Entret.*, vol. I, p. 50.

2. C'est bien à dessein que j'ai choisi, malgré son caractère exceptionnel, le portique des Aréphores. Désirant comparer à l'entablement perse un entablement grec, je devais de toute nécessité, pour que mon exemple fût concluant, avoir recours à un portique qui ne fût pas surmonté de fronton.

3. L'Érechthéion, détruit par les Perses, fut reconstruit en 409-407. Incendié de nouveau en 406, il fut restauré en 395. Ainsi que le fait remarquer M. Choisy (*Érechthéion*, 3e *étude sur l'architecture grecque*, page 139), l'art, dès le IVe siècle, entrait dans une voie de décadence. A la belle époque appartiennent le portique nord et la tribune des Cariatides, à laquelle je me réfère.

Dans toute la partie ancienne les Grecs semblent avoir conservé religieusement les dispositions pri-

des édifices athéniens et persépolitains frappe les yeux les moins exercés. A peine

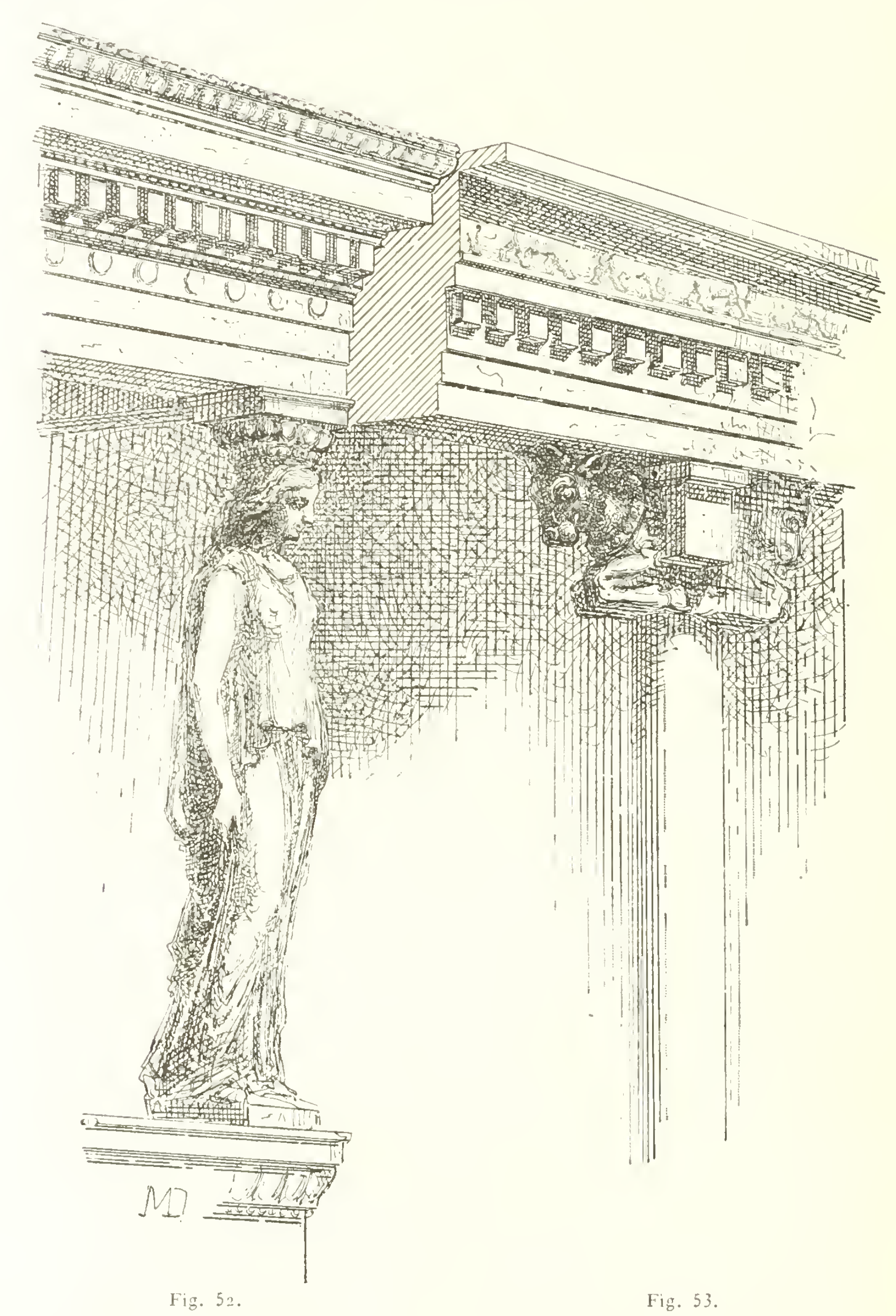


Fig. 52.
Entablement de la tribune des Aréphores.

Fig. 53.
Entablement des tombeaux persépolitains.

peut-on signaler entre eux de légères différences provenant de la grande hauteur de

mitives. Cette remarque, en ce cas, est du plus haut intérêt; car elle donne à l'entablement une forme traditionnelle dont on appréciera aisément toute l'importance « Au portique du nord, par une recherche qui témoigne d'une meilleure époque, *le tailloir est séparé de l'échine par un plan de lit:* c'est là l'appareil logique, l'appareil primitif, celui de la plus ancienne colonne ionique qui nous soit parvenue, la colonne de Samos », tandis que dans les portiques est et ouest, qui datent de la deuxième restauration, « le chapiteau est sculpté dans un seul bloc de marbre ».

la corniche iranienne et de la saillie du larmier grec ; mais on ne saurait être surpris de légers désaccords, n'affectant en rien le caractère des deux édifices, quand on explique que le premier de ces monuments fut élevé dans un pays où depuis plus de deux cents ans peut-être le bois n'entrait plus dans la construction du temple; que le second est la copie directe des palais persépolitains contemporains des tombeaux [1] de Nakchè-Roustem, et surtout quand on tient compte de la diversité des climats, nécessitant en Perse des terrasses plus épaisses et dans la Hellade des larmiers plus saillants.

De la mise en parallèle des deux édifices grec et perse découle une déduction importante : la corniche, la frise et l'architrave du portique des Aréphores sont une imitation faite avec le goût et le tact particuliers aux artistes grecs d'une construction en charpente, l'entablement tout entier se retourne, néanmoins, sur les trois faces comme l'entablement dorique. En outre, il y a lieu de le remarquer, les Grecs n'ont pas craint d'imiter servilement les trois cours de la sablière et les denticules, bien que la copie en pierre d'un monument ionique, c'est-à-dire construit avec du bois de faible équarrissage, soit beaucoup plus irrationnelle que la traduction en marbre des massives charpentes doriques.

Enfin, si l'on a jamais douté que primitivement les ordres dorique et ionique aient été identiques, au volume des bois près, la démonstration en est faite désormais [2], car il n'existe pas plus de différence entre l'entablement ionique canonique et celui du portique des Aréphores qu'il n'y en a entre ceux des Aréphores et du Parthénon : le premier se distingue du second par la hauteur de la frise, et le second du dernier par le développement des solives, nommées triglyphes dans celui-ci, denticules dans celui-là.

1. Darius est monté sur le trône en 521. Son tombeau doit remonter par conséquent aux premières années du VIe siècle.

2. La distinction des ordres telle que nous l'avons établie n'était pas rigoureusement observée par les Grecs, et à l'origine ils posaient sans scrupule un entablement à triglyphes sur des colonnes à volutes ou un entablement à frise denticulée sur la colonne dorique. M. Hittorff est le premier architecte qui ait appelé l'attention des archéologues sur ce fait caractéristique (architecture polychrome, restitution du temple d'Empédocle); cet auteur cite à l'appui de sa thèse de très nombreux exemples choisis en Sicile, sur les côtes de l'Asie Mineure et sur les édifices figurés, sur les vieux vases grecs.

Je partage en tous points, il est inutile de le dire, l'opinion de M. Hittorff, les architectes n'avaient aucune raison constructive pour employer de préférence, dans le couronnement des colonnes, le tore ou la volute, suivant qu'ils établissaient la charpente des planchers avec des bois espacés de fort équarrissage ou des solives à peu près jointives. Un jour pourtant il leur sembla que le tailloir carré, plus massif que les enroulements, convenait mieux que la volute à une ordonnance grave, et ils l'affectèrent au couronnement des colonnes pycnostyles et aux charpentes en gros bois qui les couronnaient.

Cette identification des deux formes essentielles de l'architecture grecque se lit également avec netteté sur les tombeaux lyciens analogues à la sépulture « AMYNTOY », dont l'entablement ionien, construit, malgré les dimensions anomales des denticules, d'après les plus pures traditions de l'art asiatique, offre d'étroites analogies avec celui des temples doriques.

C'est à dessein que j'ai comparé tout d'abord les monuments persépolitains et doriques aux édifices ioniques architravés. L'entablement soi-disant complet

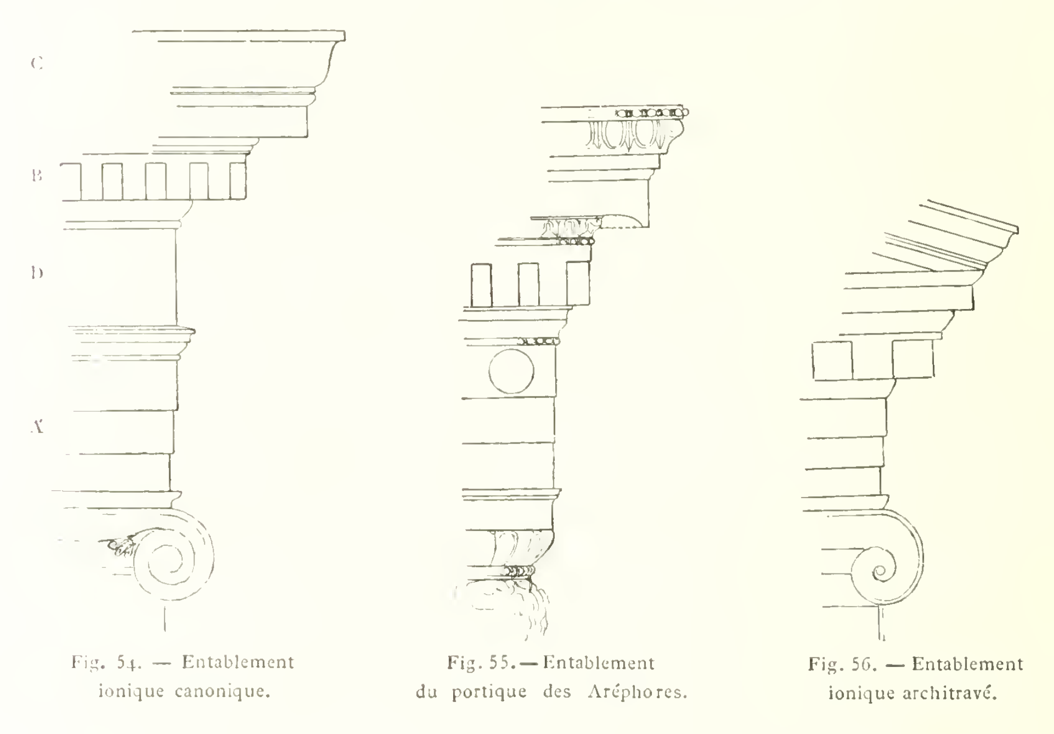


Fig. 54. — Entablement ionique canonique.

Fig. 55. — Entablement du portique des Aréphores.

Fig. 56. — Entablement ionique architravé.

est une copie dégénérée du type ionique primitif, et ne saurait s'analyser et se comprendre à moins d'avoir recours aux monuments originaux.

L'entablement canonique (Fig. 54) se compose en effet de quatre membres : d'une architrave A directement posée au-dessus des supports, d'une frise rudimentaire B que je retrouve dans les denticules, dernières images des chevrons des planchers lyciens ou des triglyphes doriques et de la corniche C qui correspond, suivant l'hypothèse dans laquelle on se place, soit au cours de madriers de la terrasse, soit à l'entrait de la ferme. Reste enfin le large bandeau D compris entre l'architrave et les denticules. Ce dernier membre de l'entablement improprement désigné sous le nom de frise, puisque dans la synonymie dorique ce terme est affecté à l'étage correspondant aux solives du plafond, ne joue, en réalité, aucun rôle défini dans la construction et ne se retrouve ni dans les types ioniques primitifs, ni dans les monuments perses qui en sont la copie.

Le zoophoron D, auquel je conserve son appellation afin de le distinguer de la frise proprement dite B, fut ajouté par les Grecs le jour où le temple dorique fut devenu le type de l'architecture nationale. Les denticules que l'on faisait de plus en plus petits pour accentuer la différence des ordres, parurent maigres en comparaison des triglyphes, et les constructeurs les firent reposer sur le bandeau D afin de donner à la frise, dans l'entablement nouveau, la hauteur relative qu'elle occupait déjà dans l'entablement dorique. Plus tard, même, ils supprimèrent parfois les denticules et leur substituèrent un ornement ou une moulure.

Cet exemple montre une fois de plus l'esprit avec lequel les Grecs s'inspirèrent des anciennes constructions de bois. Ces édifices, qu'ils avaient soigneusement étudiés au point de vue de leur ornementation et des dimensions relatives, leur fournirent dès l'abord les éléments de la loi modulaire et de la décoration; mais plus ils avancèrent dans la voie du progrès, moins ils eurent de scrupule à s'écarter du modèle primitif et à faire plier au gré de leur génie personnel les traditions ioniques, qu'ils avaient fini par considérer comme étrangères à la Hellade.

Donc, si l'on admet, et personne, je crois, ne songe à le contester, que les constructions ioniques primitives soient une imitation d'édifices en charpente, on est logiquement conduit à cette conclusion, que le temple dorique est également la traduction en pierre d'un type de construction où le bois jouait un rôle prépondérant.

Viollet-Le-Duc, il faut en convenir, était logique dans ses erreurs. Lui et les partisans du système dont il s'était fait le défenseur essayèrent vainement d'expliquer l'entablement en se servant, faute de documents plus précis, des charpentes modernes; ils se heurtèrent à des difficultés alors insolubles, et ils aimèrent mieux renoncer à une théorie qui leur paraissait vicieuse qu'à la rigueur du raisonnement. En outre, ils considéraient la Médie, la Perse, l'Afghanistan et le Béloutchistan comme des pays très riches en bois, tandis que la Hellade, à leur avis, ne porta jamais de forêts et ne put enfanter, par conséquent, une architecture reposant sur l'emploi de charpente. Or, telle n'est pas non plus la vérité [1].

La constitution géologique des hauts plateaux de la Perse et des plaines de la

1. Remarquons en passant que, si l'immense continent oriental de la Chine à la mer Caspienne, à la mer Noire et au golfe Persique, fournissait de tout temps, grâce à ses hautes montagnes, à la fertilité extraordinaire des vallées et à la grandeur des fleuves qui les arrosent, à ses marais et à son climat, une quantité considérable de bois de toute nature, il ne put jamais en être ainsi en Grèce. (Viollet-Le-Duc, *Entretiens d'architecture*, vol. I, page 43.)

Chaldée et de la Susiane, de l'Iran, prouvent que toute l'Asie occidentale, sauf les côtes de la Méditerranée, a été de tout temps privée de bois de construction.

Les documents nouveaux et un passage de Platon que j'ai cités nous montrent en revanche les montagnes de la Grèce couvertes de riches forêts.

Au cas même où les arbres eussent été rares, la forme tourmentée des côtes eût permis aux navigateurs de transporter à proximité de leur lieu d'emploi les arbres provenant des rives de la mer Noire ou des côtes de l'Asie Mineure.

J'ai déjà répondu à une dernière objection de M. Viollet-Le-Duc, objection relative à l'absence des traces de pannes sur le fronton, en faisant remarquer dès le début de cette étude que le comble était à l'origine une masse prismatique de pisé recouverte d'un carrelage de brique, dont le fronton représentait l'extrémité.

Si l'on pense au contraire, et cette hypothèse est également admissible, que le fronton est l'image du pignon d'une charpente, tel est le cas des pignons du temple toscan et du tombeau à ogive cité (Fig. 47), on ne doit pas non plus rechercher les pannes au-dessous des rampants du fronton, car ces pièces constitutives des couvertures modernes étaient, ainsi que les chevrons, remplacées dans l'antiquité par des madriers et un voligeage qui venaient buter derrière le chéneau et étaient dissimulés par lui quand la pente du fronton permettait de le retourner au-dessus des rampants.

Trois faits saillants ont été mis en évidence par l'étude comparée des architectures helléniques et iraniennes, tous trois doivent être retenus.

Les entablements grecs, quelle que soit leur variété apparente, ne procèdent que d'un seul type de charpente.

Cette charpente, dont on retrouve le modèle exact à Persépolis, dérive dans ses formes essentielles des dispositions adoptées dans la construction des terrasses en charpente.

Les bois, dans ces entablements primitifs, travaillaient comme les plates-bandes en pierre dans les architraves des temples.

Je ne me suis pas occupé des détails de l'ordre : stries, triglyphes, mutules, gouttes, etc. Ces recherches touchent de trop près à l'art grec pour que je songe à entreprendre une étude qui resterait peut-être infructueuse. Dans l'espèce, elle est d'ailleurs d'autant plus inutile que les formes de ces ornements n'infirment pas la théorie des origines des ordres grecs que je viens de développer.

En résumé, l'ordre dorique est la résultante des influences de l'Égypte sur

l'architecture en bois des côtes de la Méditerranée, autrement dit sur l'architecture ionique primitive.

A l'Égypte les Grecs ont emprunté le principe des lourdes colonnes de pierre et l'aspect grandiose de l'édifice ;

A l'art méditerranéen, les planchers horizontaux résistants qui supportaient les terrasses, les éléments de l'ornementation de la frise et de la corniche ;

A l'Égypte ou, plus probablement, à la Phénicie, le principe du chapiteau et de ses ornements.

Mais ils sont redevables à leur génie particulier de l'harmonie des proportions, de l'invention de la modénature, de la mesure parfaite et de la souplesse qu'ils ont apportées dans l'étude et l'adaptation de chaque membre de l'édifice, de ces compromis pleins de délicatesse et de tact entre la logique, la beauté et la rigueur modulaire.

A ce point de vue, le temple dorique n'est pas une imitation, c'est un chef-d'œuvre parfaitement original.

L'édifice égyptien pèche par l'excès des masses et le manque de détails ; les antiques charpentes de l'Ionie, appuyées sur de grêles supports, couvertes de solives légères, sont les monuments périssables d'un état social voisin de la barbarie.

Le monument dorique, le premier, atteint à la perfection. Quant au temple *ionique canonique,* il s'éloigne déjà de la véritable tradition grecque.

Cette appréciation ne m'est pas personnelle; c'était celle des Grecs qui, dès le commencement du VIIe siècle, remplacèrent dans la Hellade proprement dite, les vieux temples tombés en ruines ou incendiés par des monuments doriques dont la majesté et la mâle vigueur s'harmonisaient avec le caractère sévère que devaient revêtir les grands édifices religieux.

Malgré la défaveur passagère qui, à la suite de cette grande évolution de l'art, s'attacha sans doute dans la métropole à l'ordre asiatique, l'antique modèle des constructions en bois des côtes de la Méditerranée fut si habilement modifié, sous l'influence de l'ordre dorique, que si le Parthénon et les Propylées sont restés les œuvres architecturales les plus majestueuses des peuples anciens, l'Érechthéion et le petit temple de la Victoire Aptère sont les plus gracieuses et les plus élégantes.

La digression que j'ai été amené à faire sur les origines des ordres grecs est un corollaire nécessaire du théorème général dont je poursuis la démonstration, à savoir, que les ordres grêles ont pris naissance sur les côtes de l'Asie Mineure,

et que l'influence des constructions ligneuses de ces contrées privilégiées sur la genèse de l'architecture classique a été aussi considérable dans l'antiquité grecque ou romaine que celle des monuments en pierre de l'Égypte.

On ne peut méconnaître le bien fondé de ces conclusions. Les nations, comme les hommes, ont dans leur enfance des élans de franchise que la civilisation leur apprend mal à déguiser, et songent, je ne saurais trop le répéter, avant de se laisser guider par des abstractions, à utiliser les ressources que la nature met à leur disposition.

Les habitants de la Susiane et de la Chaldée, pauvres en bois de construction et en pierre, mais riches en terre plastique, s'ingénièrent à bâtir des monuments en brique; les Égyptiens et les Grecs taillèrent dans leurs merveilleuses carrières les colonnes et les architraves des temples de leurs dieux, tandis que les peuples de l'Asie Mineure, les seuls qui possédassent des forêts abondantes, utilisèrent, sous forme de poteaux, les arbres qui devinrent le prototype des colonnes employées plus tard dans toute l'Asie.

Quand j'étudierai la sculpture persépolitaine [1], j'espère démontrer sans peine que la volute et la majeure partie des ornements de l'ordre ionique grec ont été primitivement importés des rives du Nil par les navigateurs phéniciens, et que les arts de la région méditerranéenne, modifiés sous l'influence des idées égyptiennes, qui se propagèrent rapidement le long des côtes à dater de l'invasion des Hyksos et du règne de la reine Hatasou, eurent une influence prépondérante sur la genèse de la décoration des ordres aérostyles et des ornements désignés en général sous le nom d'ornements asiatiques; mais, sans même se préoccuper de ces détails, qui viendront en leur temps apporter une nouvelle confirmation à l'histoire de la colonne proto-ionique, on peut déjà conclure, au seul aspect des légers supports employés dans les édicules des Chaldéens, que les Babyloniens et les Ninivites empruntèrent aux étrangers les formes architecturales qui ne dérivaient pas de la brique, et furent redevables aux Phéniciens ou aux Syriens de la connaissance de l'ordre proto-ionique.

Au moment où Cyrus, vainqueur d'Astyage, montait sur le trône de Perse, cette longue évolution de l'architecture asiatique venait de se terminer. La Grèce, après avoir emprunté aux nations situées sur les rives de la mer Méditerranée les éléments d'une architecture nationale, avait arrêté le type canonique de ses

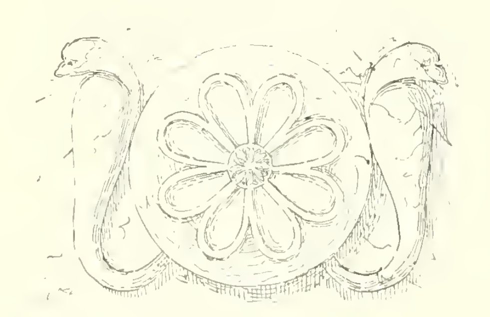
1. Troisième partie de cet ouvrage.

ordres, et rayonnait à son tour de toute la puissance de son génie naissant sur le monde ancien.

Quand Cyrus voulut construire ses palais de Méchhed-Mourgab, il subit, peut-être à son insu, l'influence réflexe de la Grèce, qui se fit sentir deux siècles plus tard jusque sur les arts bouddhiques de l'Inde [1], et emprunta à l'Ionie le modèle des portiques du palais et du Gabre Madérè-Soleïman. C'est ainsi que s'expliqueraient les analogies que l'on a signalées entre les supports élancés des édicules chaldéo-assyriens, les colonnes ioniques et celles de Méchhed-Mourgab. La ressemblance de tous ces supports provient de ce que les Perses et les Chaldéens, incapables de créer spontanément les ordres d'architecture, copièrent, à des époques fort éloignées, des modèles provenant des mêmes régions. Par conséquent, il ne faut point aller chercher en Assyrie, mais en Asie Mineure, l'origine des formes et de la disposition des colonnes retrouvées dans la plaine du Polvar.

La discussion que j'avais été forcé d'ajourner jusqu'ici de cet élément essentiel de l'architecture du premier empire perse est close. Il me sera désormais facile d'entreprendre la description et l'étude des supports isolés des palais du Takhtè-Djemchid.

1. Il existe encore un certain nombre de monuments indiens de cette époque; les plus connus sont le Takhtè-Bahai et le monument de Sewat. Les architraves, les pilastres, les chapiteaux, quelques têtes d'un caractère charmant, transportés au South Kensington Museum, sont du style grec le plus caractérisé.



§ VII

Description générale des colonnes de Persépolis. Elles peuvent être réparties en quatre groupes. Rôle du chapeau bicéphale. Origines des formes du chapiteau et des bases des colonnes perses. — Les ordres persépolitains dérivent des ordres de Méchhed-Mourgab et des ordres légers de l'architecture civile de l'Égypte. Antes.

Les colonnes des palais du Takhtè-Djemchid sont extrêmement élancées et placées à une grande distance les unes des autres. Elles sont légèrement coniques, se composent de longs segments de pierre dure, et reposent sur une base distincte du fût. Ces caractères saillants des ordres perses sont communs aux colonnes de Méchhed-Mourgab, et accusent entre les monuments des deux dynasties achéménides des analogies et une unité d'origine dont il était naturel de soupçonner l'existence.

Si l'on ne s'en réfère qu'à la forme de la base et des chapiteaux, on peut séparer les colonnes persépolitaines en quatre groupes bien distincts.

Le type le plus simple a été reproduit sur la façade des tombeaux des rois (Fig. 18 et T. I, Pl. X). Le fût est lisse; la base, composée de deux tores de diamètres inégaux, repose sur un double socle carré; le chapiteau, plat et allongé, est constitué par la réunion des parties antérieures de deux taureaux accroupis. Ces animaux portent des colliers décorés de rosaces semblables à celles qui ont été sculptées sur les encadrements des portes. Tous leurs poils sont soigneusement frisés.

Ces étranges chapiteaux présentent une disposition qui paraît être particulière à l'architecture persépolitaine. Ils étaient tous traversés par une pièce de bois de section rectangulaire dont on retrouve l'image dans les corbeaux disposés au-dessous de l'entablement des tombeaux de Nakhchè-Roustem. L'entaille ne suit pas le cou des animaux; elle est creusée suivant le profil de la longrine qui se trouve ainsi encastrée dans la pierre.

Les pièces en bois placées dans ces conditions n'avaient point des dimensions suffisantes pour résister au poids de la terrasse placée au-dessus des planchers supérieurs. Aussi bien leur fonction était-elle tout autre que celle des poutres. Des-

tinées à s'opposer, par leur rigidité, au roulement des colonnes, elles reliaient d'une manière invariable des supports exceptionnellement grêles dont on avait à dessein exagéré l'écartement et la hauteur.

Cette pratique, fort rationnelle d'ailleurs, est d'autant plus intéressante à signaler qu'elle s'est longtemps perpétuée en Orient. Si l'on ne rencontre pas dans l'architecture arabe de chapiteaux traversés par des cours de longrines, on remarque au moins que dans les arcatures posées sur colonnes, les arcs sont réunis à leur naissance par des chaînages en charpente qui maintiennent l'exacte verticalité des supports.

La forme du chapiteau était consécutive aux fonctions qui lui avaient été assignées dans l'édifice. On reconnaît, dans l'épannelage des taureaux bicéphales, comme dans l'épannelage de la double volute ionienne, le chapeau placé dans toutes les colonnades en charpente entre le fût et la sablière. Il ne peut s'élever de doute à cet égard. Le seul choix du sujet et de l'animal sculpté sur le chapiteau est difficile à expliquer, d'autant que le bœuf ne s'est jamais acclimaté en Perse et qu'il y est toujours resté maigre et chétif.

Faudrait-il voir dans le taureau l'image emblématique des nations vaincues par la Perse et condamnées à supporter la toiture des palais des princes achéménides?

Un bas-relief reproduit sur tous les escaliers représente, en effet, la victoire d'un lion et la défaite de l'animal dont l'image a été sculptée sur les chapiteaux [1]. La bête fauve se précipite sur son ennemi, le mord à la cuisse et lui casse les reins d'un formidable coup de patte. Quelque séduisante que soit cette hypothèse, je ne suis guère porté à l'adopter, d'abord parce qu'elle ne me semble pas conforme à l'esprit politique de Cyrus et de Darius, qui essayèrent de s'attacher les nations vaincues, et évitèrent toutes les occasions de les humilier, et en second lieu parce que j'ai peine à admettre, à moins de preuves décisives, que dans les périodes historiques où se crée une architecture nouvelle, les constructeurs se laissent guider par des préoccupations étrangères à leur art.

En étudiant, dans la troisième partie de cet ouvrage, les ornements persépolitains, j'établirai que les origines du chapiteau bicéphale sont essentiellement rationnelles, étant admis toutefois que l'architecture de Persépolis comme celle de Méchhed-Mourgab sont d'importation étrangère.

1. Le chapiteau et le bas-relief cité seront donnés dans la troisième partie de cet ouvrage.

Je classerai dans le deuxième genre de colonnes les supports intérieurs du grand palais de Xerxès (Fig. 57).

La base ne se distingue pas de celles qui viennent d'être décrites; mais les fûts des colonnes des palais, comme celui de l'antique sanctuaire de Delphes, étaient décorés de quarante-huit cannelures juxtaposées et tangentielles.

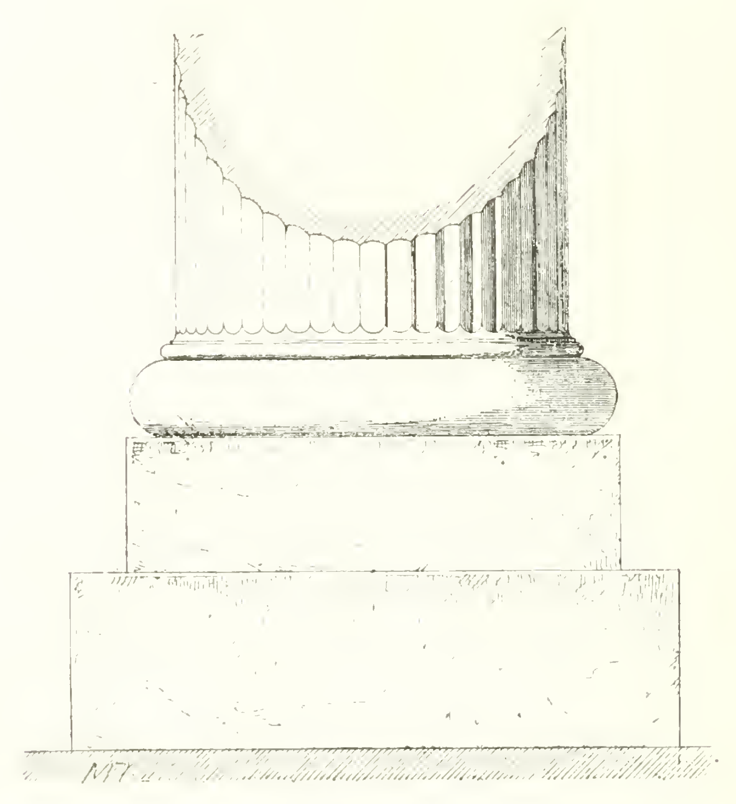
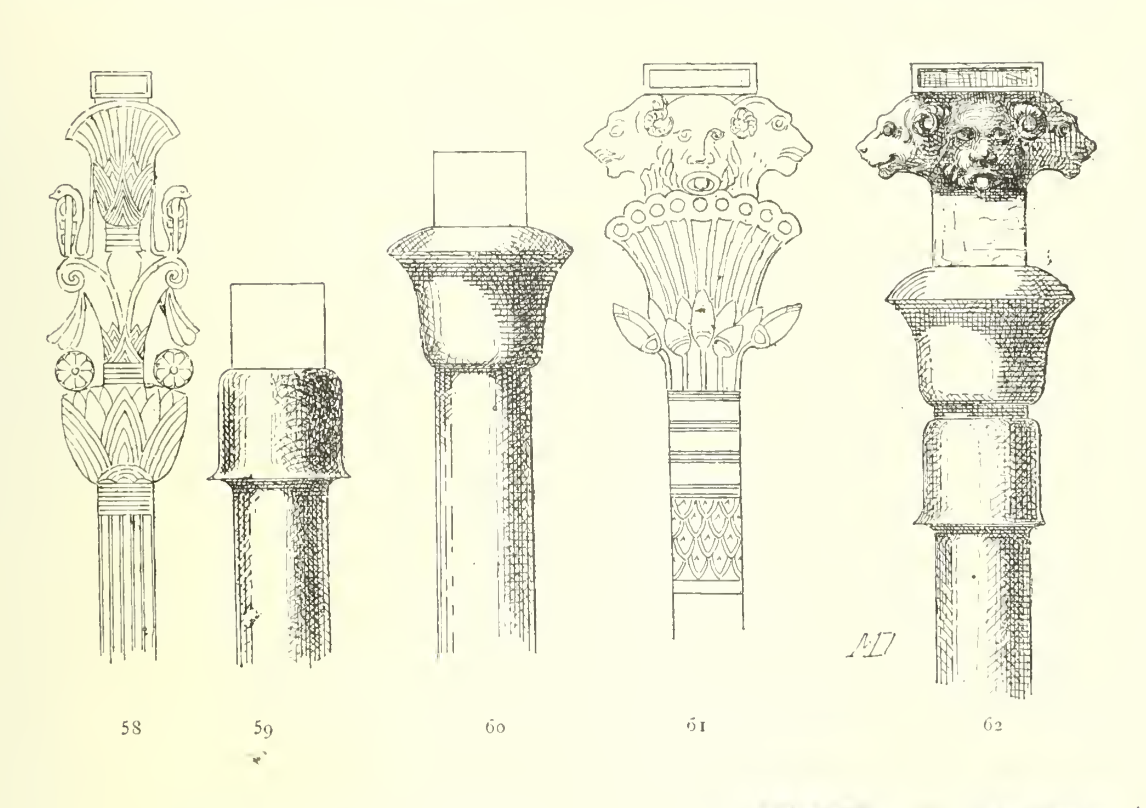


Fig. 57. — Base des colonnes intérieures de l'apadâna de Xerxès.

Le chapeau ne repose pas non plus directement sur l'extrémité de la colonne. Trois membres d'architecture établissent une transition élégante, quoique trop compliquée, entre le fût et le corps des taureaux (Pl. XVII). Le caractère de la silhouette et la masse décorative de ce nouveau chapiteau sont très franchement égyptiens. Dans cet échafaudage compliqué, on reconnaît sans peine une interprétation des modèles exubérants adoptés en Égypte dans les anciens monuments civils et dans les édifices religieux du moyen et du nouvel empire.

Il suffit, en effet, d'associer au campanille renversé des colonnes du temple de Toutmès III l'un des chapiteaux d'Edfou, et de surmonter cet assemblage des têtes de lions accouplés que l'on retrouve dans les représentations peintes des colonnes (Fig. 58-62), pour reconstituer en son entier le chapiteau persépolitain (Fig. 63). Qui

sait même si la réunion de ces éléments n'était pas déjà faite en Égypte, et si l'archi-



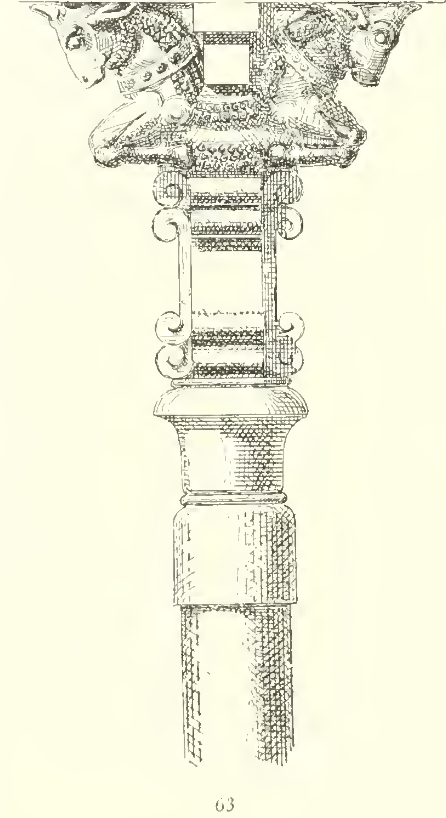


Fig. 58 à 63. — Éléments constitutifs du chapiteau persépolitain.

tecte perse ne s'est pas borné à substituer à l'abaque tétracéphale le chapeau allongé que lui avaient appris à construire les peuples de la Méditerranée.

Grâce à cette succession de motifs, les Perses purent passer sans heurt des quarante-huit cannelures du fût aux seize oves allongés tracés sur la campanule renversée, des oves aux huit nervures du second membre du chapiteau, des nervures aux quatre arêtes du prisme orné de volutes, et du prisme enfin au chapeau bicéphale. Cet étrange couronnement, réservé aux supports intérieurs, donnait aux colonnes une élégance en rapport avec la décoration des plafonds et des murs, et s'harmonisait mieux que tout autre avec la disposition de la charpente et la symétrie des salles, car, si le chapeau bicéphale paraissait

soulager les poutres posées au-dessus des colonnes, les trois autres membres du chapiteau accentuaient l'équilibre parfait de la construction.

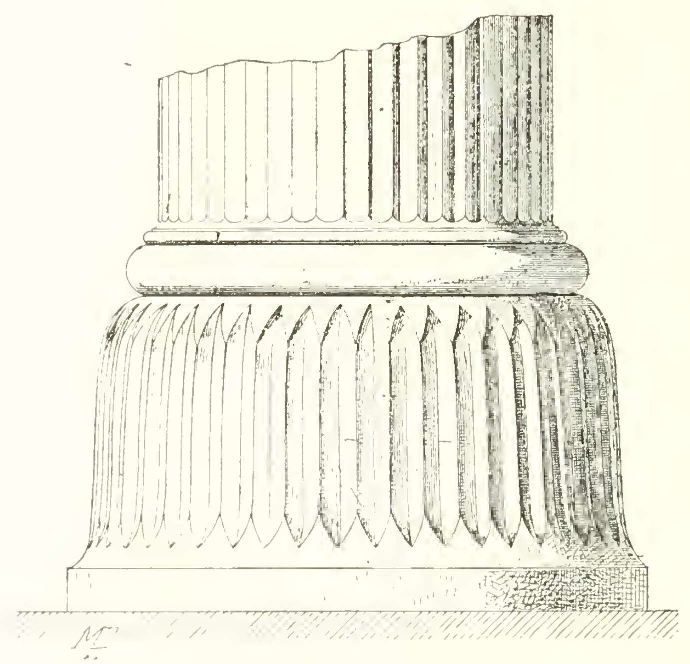


Fig. 64. — Base de colonne des portiques de l'apadâna de Xerxès.

A l'extérieur, au contraire, comme il n'y avait aucun inconvénient à signaler la

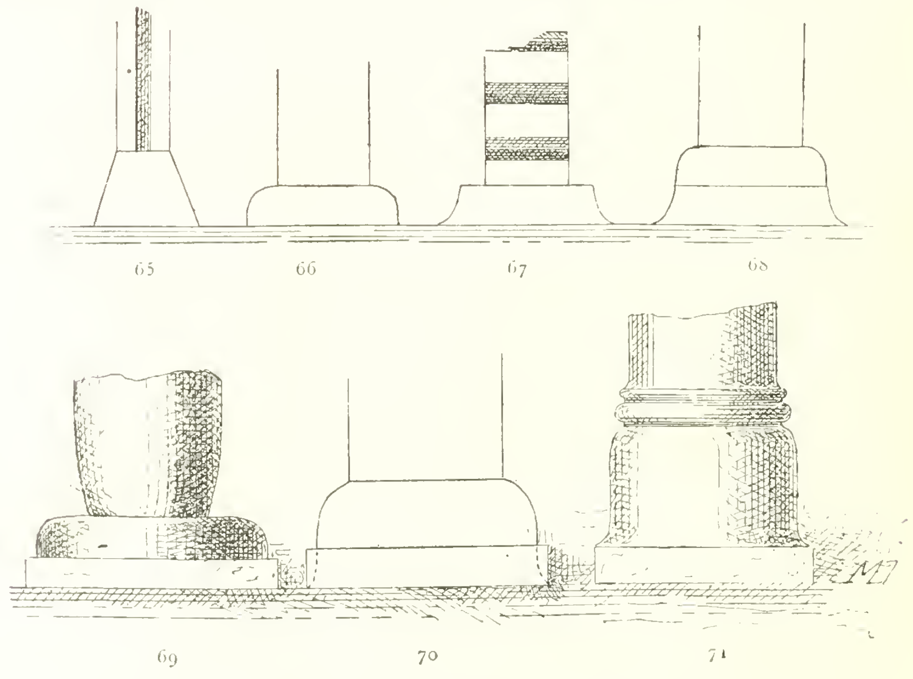


Fig. 65 à 71. — Éléments constitutifs des bases persépolitaines.

forme longitudinale des porches, le chapiteau fut réduit à sa partie essentielle, c'est-à-dire au chapeau directement posé sur le fût de la colonne.

Ces supports extérieurs (Pl. XIII) reproduisent à peu près, comme disposi-

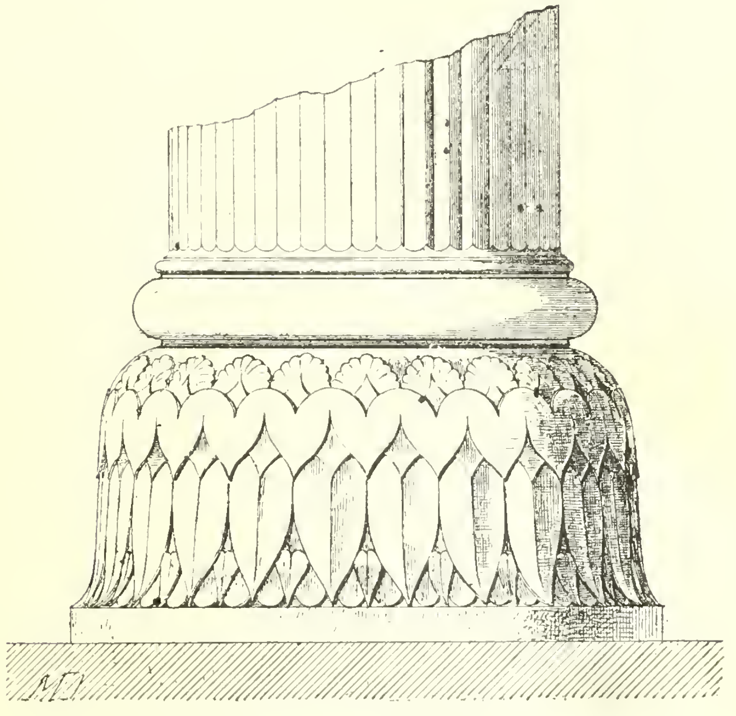


Fig. 72. — Base de colonne intérieure de l'apadâna aux cent colonnes.

tion, ceux des façades des tombeaux; ils ne s'en distinguent que par leur grande

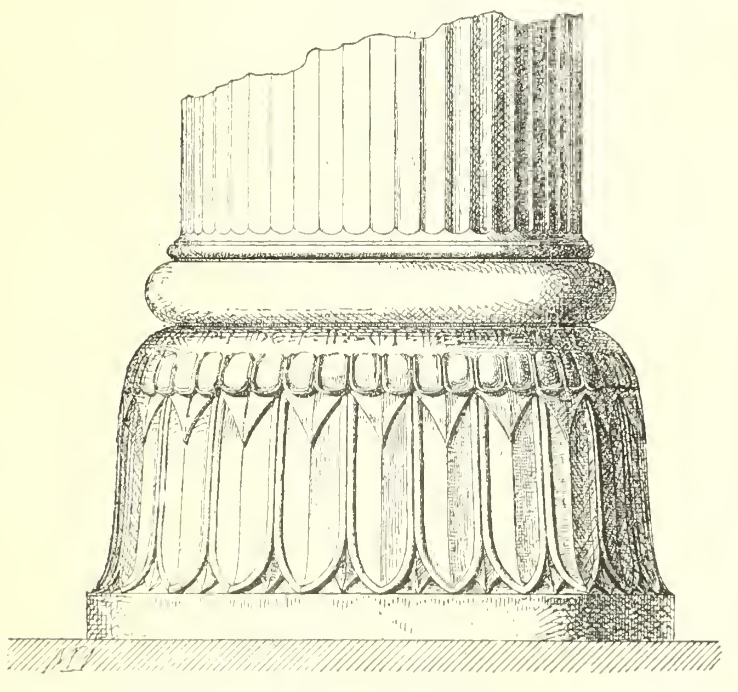


Fig. 73. — Base de colonne de l'apadâna de Suse.

taille, les cannelures du fût et la forme du socle (Fig. 64).

Le double tore placé à la base des colonnes ne repose plus sur un dé cubique, mais sur un tambour dont la section verticale affecte la forme d'une doucine allongée.

Cette surface, qui enveloppe la base et le socle des colonnes des monuments pharaoniques, fut aussi empruntée aux Égyptiens. Je l'ai retrouvée telle qu'elle est employée, à Persépolis (Fig. 71); dans les temples de la Nubie[1], elle est également figurée sur les représentations peintes des édifices civils et religieux (Fig. 65 à 70)[2].

Sur le tambour sont gravées vingt-quatre stries longitudinales.

Quant à la base proprement dite, elle est trop connue et trop classique pour qu'il soit nécessaire d'en indiquer l'origine.

J'aurai terminé cet exposé en faisant remarquer que les fûts des supports du grand vestibule placé à l'entrée du Takhtè-Djemchid (Pl. XIX) de la salle hypostyle du palais aux cent colonnes et de l'apadâna de Suse, reposent sur une base en tout analogue à celles des portiques du monument de Xerxès et sont couronnés par le chapiteau complet. Cette dernière forme de colonnes est la plus compliquée de toutes celles que j'ai trouvées dans les monuments achéménides.

Je me suis demandé si les Perses avaient appliqué à la détermination des différentes parties de leurs édifices les règles modulaires dont j'ai cité une application en décrivant les portes et les fenêtres des palais; mais il m'a été impossible de mesurer assez rigoureusement la hauteur des colonnes pour rien affirmer de précis à cet égard. En comparant sur mes carnets les cotes prises au théodolite, j'arrive à des résultats approximatifs qui donneront, faute de mieux, une idée de l'extrême élégance des ordres persépolitains.

Façade des tombeaux.

Diamètre du fût à la base	$0^{m}60$
— au sommet. . . .	$0^{m}48$
— au milieu	$0^{m}54$
Hauteur de la base.	$0^{m}52$
— du fût.	$4^{m}45$
— du chapiteau.	$1^{m}02$
Hauteur totale de la colonne. . .	$5^{m}97$
— de l'entablement.	$1^{m}61$
Distance horizontale des colonnes mesurée d'axe en axe	$3^{m}17$

Palais de Darius.

Diamètre du fût à la base.	$0^{m}545$
Hauteur présumée des colonnes déduite de la hauteur des piliers.	$6^{m}00$
Distance horizontale des colonnes mesurée d'axe en axe.	$3^{m}50$

Palais de Xerxès. Portiques latéraux.

Diamètre du fût à la base.	$1^{m}585$
— au sommet. . . .	$1^{m}38$
— au milieu.	$1^{m}4825$
Hauteur totale de la base.	$1^{m}05$
— du fût.	$15^{m}70$
— du chapiteau. . .	$2^{m}25$
— de la colonne. . .	$19^{m}50$
Distance horizontale des supports mesurée d'axe en axe.	$8^{m}74$

1. Temple de Mesaurât E Sofra, Lepsius, vol. II, pl. 139.
2. Lepsius, *passim*.

Portique des Taureaux.

Diamètre du fût à la base	1m56		
— au sommet	1m22		
— au milieu	1m381		
Hauteur totale de la base	1m385		
— du fût	8m970		
Hauteur totale du chapiteau	6m316, se répartissant en	Campanille inférieur	1m190
		Campanille supérieur	1m245
		Prismes à volutes	2m431
		Chapeau bicéphale	1m450
			6m316
Distance horizontale des colonnes	8m28		

D'après ces exemples, la hauteur totale des supports varierait entre 24 et 27 modules, calculés d'après la méthode grecque, et la distance, d'axe en axe, des supports paraîtrait assez exactement être de 12 modules.

Les derniers auteurs qui se sont occupés des ordres perses ont conclu, d'un passage très intéressant de Polybe [1], où il est parlé des palais en bois trouvés à Ecbatane par Antiochus, que l'architecture ligneuse était développée en Médie et en Perse, et que les colonnes de Persépolis étaient la copie d'un type mède probablement fort ancien dans la haute Asie.

Si les Perses avaient pris pour modèle les monuments médiques, les colonnes de Madérè-Soleïman devraient se rapprocher plus encore que celles de Persépolis du type primitif. Or, les supports du Gabre Madérè-Soleïman sont incontestablement, je crois au moins l'avoir démontré, d'origine gréco-ionienne.

En outre, une architecture ligneuse n'eût pu se développer à Ecbatane que si la Médie eût été riche en forêts. J'ai prouvé que, depuis l'apparition de l'homme, il ne pouvait en avoir été ainsi.

Diodore de Sicile et Polybe [2] nous apprennent, de leur côté, que l'Atropatène était absolument aride, et que l'armée d'Antiochus, lancée à la poursuite d'Arsace, serait morte de soif, si les vaincus avaient pu parvenir à combler les canaux; en fait, il n'est pas, dans tout l'Iran, un pays plus sec et plus pauvre en bois de

1. Polyb., *Res Antiochi*, lib. X, xxvii, § 10.

« Je dirai cependant que le palais a sept stades de tour et que la grandeur et la beauté des bâtiments particuliers donnent une grande idée de la puissance de ceux qui les ont élevés les premiers; car, quoique tout ce qu'il y avait en bois fût en cèdre et en cyprès, on n'y avait rien laissé à nu. Les poutres, les lambris et les colonnes qui soutenaient les portiques et les péristyles étaient revêtus les uns de lames d'argent, les autres de lames d'or. Toutes les tuiles étaient d'argent. »

2. Diodore de Sicile, II, xiii, § 6; Polybe, X, xxviii, § 5, 6, 7.

construction que les plateaux et les montagnes de la Médie. Il y a, dans l'interprétation du texte grec, cité plus haut, une confusion évidente, qui provient d'une connaissance imparfaite de la région dont Ecbatane était la capitale.

Les pavillons en charpente, cités par Polybe, avaient été probablement construits par les derniers Achéménides ou plus probablement encore par les Arsacides, leurs successeurs, à l'imitation des édicules élevés par les souverains de Babylone. Quant aux habitations privées d'Ecbatane et aux anciens palais mèdes, ils devaient au contraire, si l'on s'en rapporte à Hérodote [1], ressembler à tous les édifices similaires de la Chaldée, de l'Assyrie et de la Perse.

D'ailleurs, si les palais en bois d'Ecbatane avaient été élevés par les rois mèdes, ils auraient eu, lors de l'expédition d'Antiochus, de six cents à huit cents ans d'existence, et auraient survécu à la conquête perse et à la conquête macédonienne. Pour cela, il eût fallu que pendant près de huit siècles, des princes orientaux de race et d'origine différentes aient consenti à habiter ou tout au moins à entretenir les mêmes palais, et que les soldats de Cyrus et d'Alexandre aient respecté les lames d'or et d'argent dont on avait couvert les bois apparents et même les tuiles, hypothèses aussi inadmissibles l'une que l'autre.

En réalité, il en est de l'origine des colonnes comme de l'origine des baies.

En décrivant les portes et les fenêtres des palais, j'ai indiqué toutes les sources auxquelles avaient puisé les constructeurs perses, avant de les composer. Cette étude résume l'histoire de toute l'architecture persépolitaine.

La structure des colonnes est gréco-ionienne, les profils sont égyptiens, mais sont composés d'éléments décoratifs exclusivement empruntés, ainsi que j'espère le prouver plus tard, aux arts de la Hellade. Je ne parle pas seulement des volutes, des chapelets d'oves, de la base des colonnes des tombeaux, mais de tous les ornements répandus sur les chapiteaux et sur les bases. Tous avaient été reproduits à satiété, et suivant les formes devenues classiques, à Mycènes, à Ségeste, à Sélinonte, en Attique et en Ionie, bien avant l'avènement de Cyrus au trône de Perse.

L'architecture persépolitaine ne diffère donc de celle de Méchhed-Mourgab que par l'adjonction de motifs égyptiens traduits sur pierre par une école de sculpteurs imbus des meilleures traditions grecques.

1. Hérodote, I, 98 et 99.

La preuve de ces faits me paraissant établie, je m'attarderai d'autant moins à suivre la filiation des formes décoratives adoptées dans les constructions de la plaine de la Merdach depuis le règne de Darius, que je serai amené à traiter ce sujet avec les développements qu'il comporte dans la troisième partie de cet ouvrage consacrée à la sculpture persépolitaine.

La charpente des palais ne reposait pas seulement sur des colonnes, elle s'appuyait en outre sur des pilastres placés à chaque extrémité des porches, en prolongement des murs de l'habitation. Cette disposition, qui rappelle celle des antes des temples grecs, avait déjà été utilisée par les architectes de Cyrus. On retrouve deux pilastres en excellent état de conservation au-devant du petit palais de Darius (Pl. XXII). Ils sont carrés, construits en porphyre et portent à leur sommet un texte trilingue [1] et des entailles en forme de gradins semblables aux excavations creusées à la partie supérieure du pilier de Méchhed-Mourgab [2]. Ces entailles (Fig. 74), qui correspondent à la pénétration des différents membres de l'entablement, m'aideront, par leur forme et leurs dimensions, à restaurer les plafonds et les toitures du Takhtè-Djemchid.

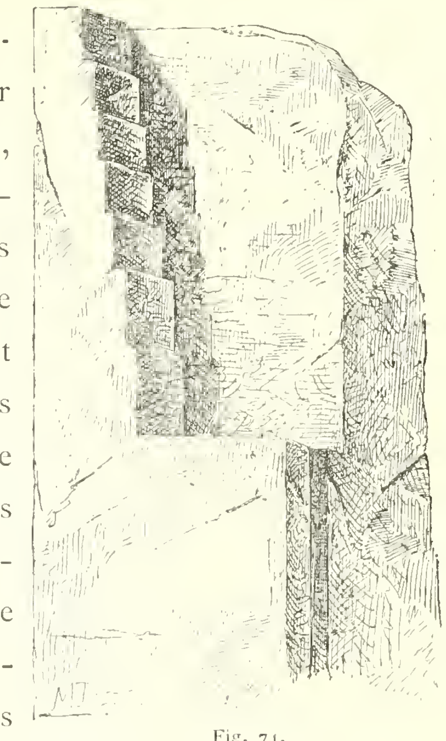


Fig. 74.
Extrémité des antes du palais de Darius.

Je ne puis abandonner cette première description des monuments de Persé-

1. Oppert (*les Inscriptions des Achéménides*). — L'inscription trilingue gravée sur les piliers nous apprend que le palais B a été construit par Darius, père de Xerxès. Elle a été rédigée par les scribes de la chancellerie de Xerxès.

« C'est un grand roi qu'Ormuzd; il a créé cette terre, il a créé le ciel, il a créé l'homme, il a donné à l'homme le bonheur, il a fait Xerxès roi, seul roi sur des milliers d'hommes, seul arbitre de milliers d'hommes.

« Je suis Xerxès le grand roi, le roi des rois, roi des pays bien peuplés, roi de cette vaste terre, qui commande au loin et auprès, fils de Darius, roi achéménide.

« Xerxès, le grand roi, déclare : Par la volonté d'Ormuzd, Darius, mon père, a construit cette demeure.

« Qu'Ormuzd me protège avec les autres dieux, qu'Ormuzd, avec les autres dieux, protège mon œuvre et l'œuvre de mon père, le roi Darius. »

Cette même inscription est reproduite sur le mur de soutènement de l'escalier particulier du palais et sur la robe du roi.

L'inscription des fenêtres ne nous indiquait pas auquel des trois Darius on était redevable du petit palais. Ce nouveau texte se réfère à Darius Ier, père de Xerxès.

2. On retrouve aussi sur la façade des tombeaux achéménides (T. I, Pl. X) la trace très nette de l'intersection de l'entablement et de la face interne des antes disposés à droite et à gauche du porche.

polis sans rendre hommage à la science des architectes chargés de la direction des travaux et à l'habileté professionnelle des ouvriers. Par le choix des matériaux, la précision des raccords, la netteté et la régularité parfaite de la taille des lits, des joints, des parements plans ou des moulures, les édifices de Takhtè-Djemchid devraient être placés à côté des plus beaux modèles de l'art grec. Les difficultés que les ouvriers avaient à vaincre étaient d'autant plus grandes que la majeure partie des palais étaient construits en porphyre d'une extrême dureté. J'ai décrit les précautions minutieuses que l'on avait prises à Méchhed-Mourgab pour lever et assembler les énormes blocs employés dans la construction des soubassements : c'était un indice du soin apporté dans la construction des édifices; mais je n'avais pu néanmoins, à cause de l'état de ruine de tous les édifices de la vallée du Polvar, apprécier la valeur technique des travaux, ainsi qu'il m'a été permis de le faire à Persépolis.

Je ne reviendrai plus sur cette question, ce serait m'exposer à de perpétuelles redites.

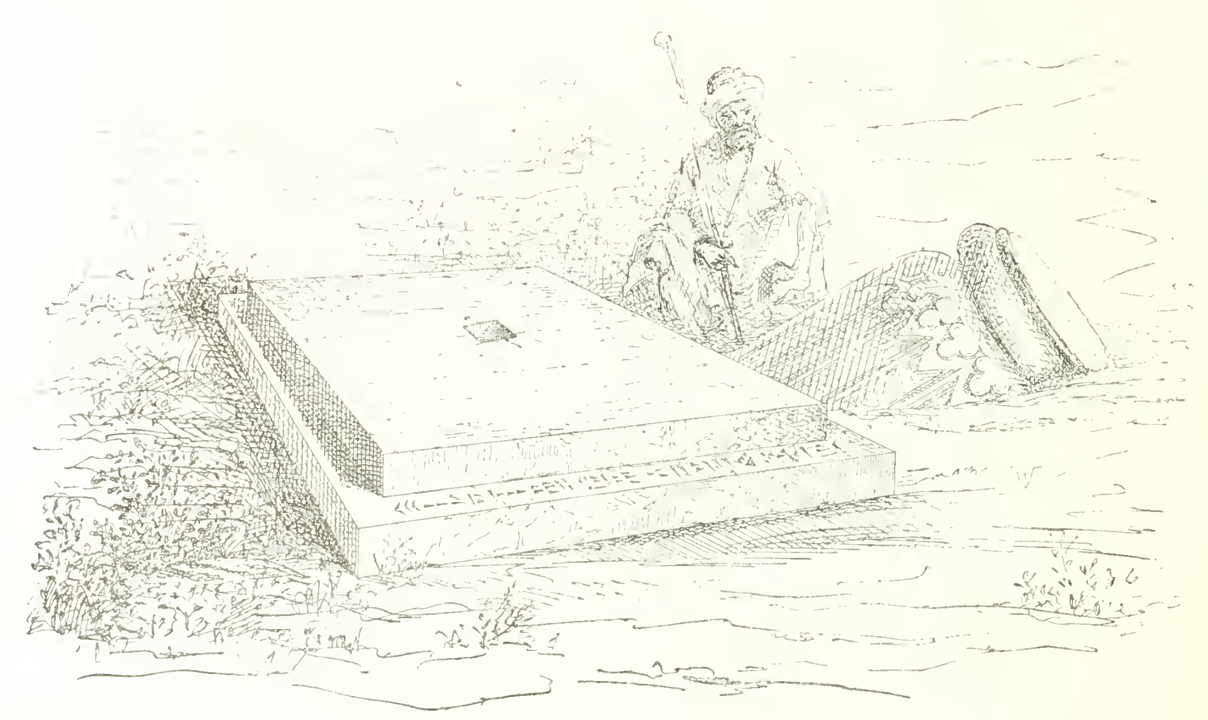


Fig 75. — Base des colonnes du petit palais de Suse.

TABLE DES MATIÈRES

DEUXIÈME PARTIE

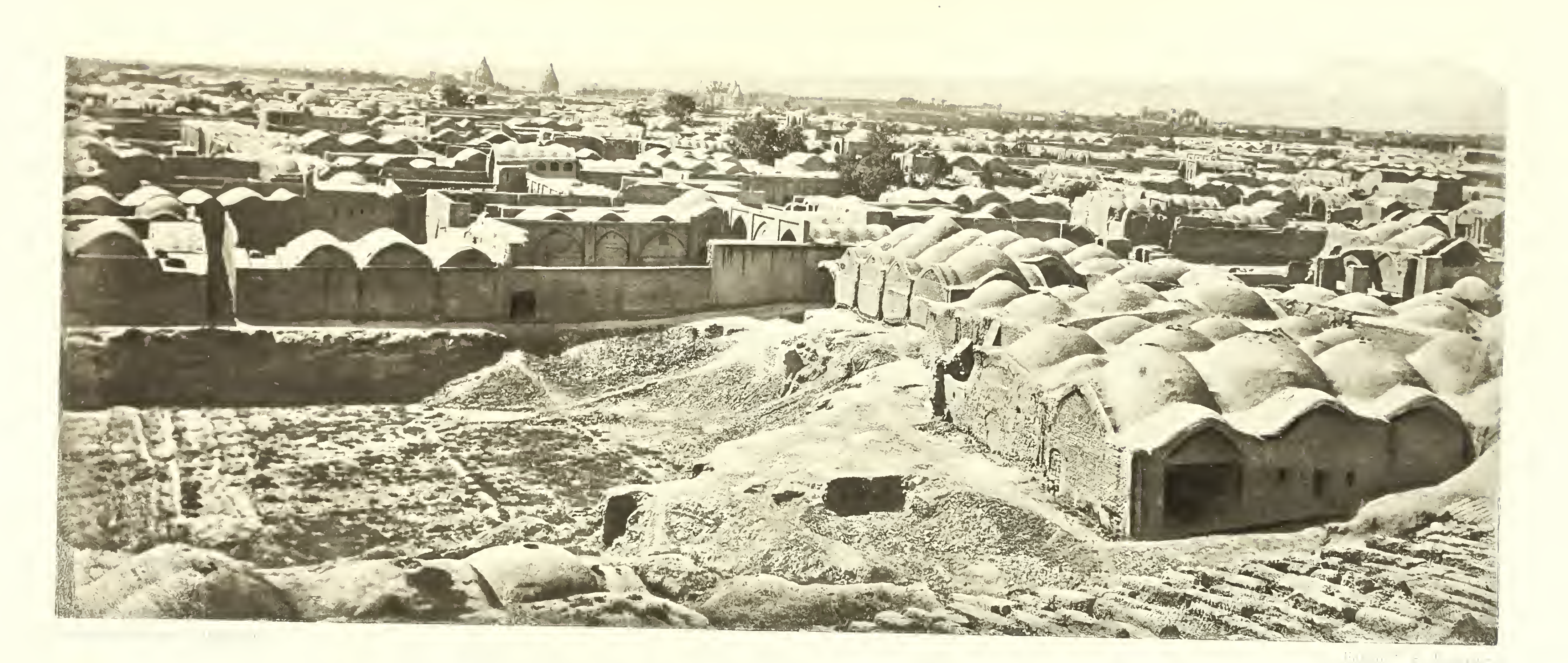
MONUMENTS DE PERSÉPOLIS

DEUXIÈME DYNASTIE ACHÉMÉNIDE

CONSTITUTION GÉOLOGIQUE DES PLATEAUX DE L'IRAN. — ARCHITECTURE PRIMITIVE DES PERSES, DES ÉLAMITES ET DES CHALDÉENS. — TAKHTÈ-DJEMCHID. — ESCALIERS DES PALAIS. — PORTES ET FENÊTRES. — DE L'ORIGINE DES ENTABLEMENTS GRECS D'APRÈS LES DOCUMENTS PERSES. — DESCRIPTION DES ORDRES PERSES.

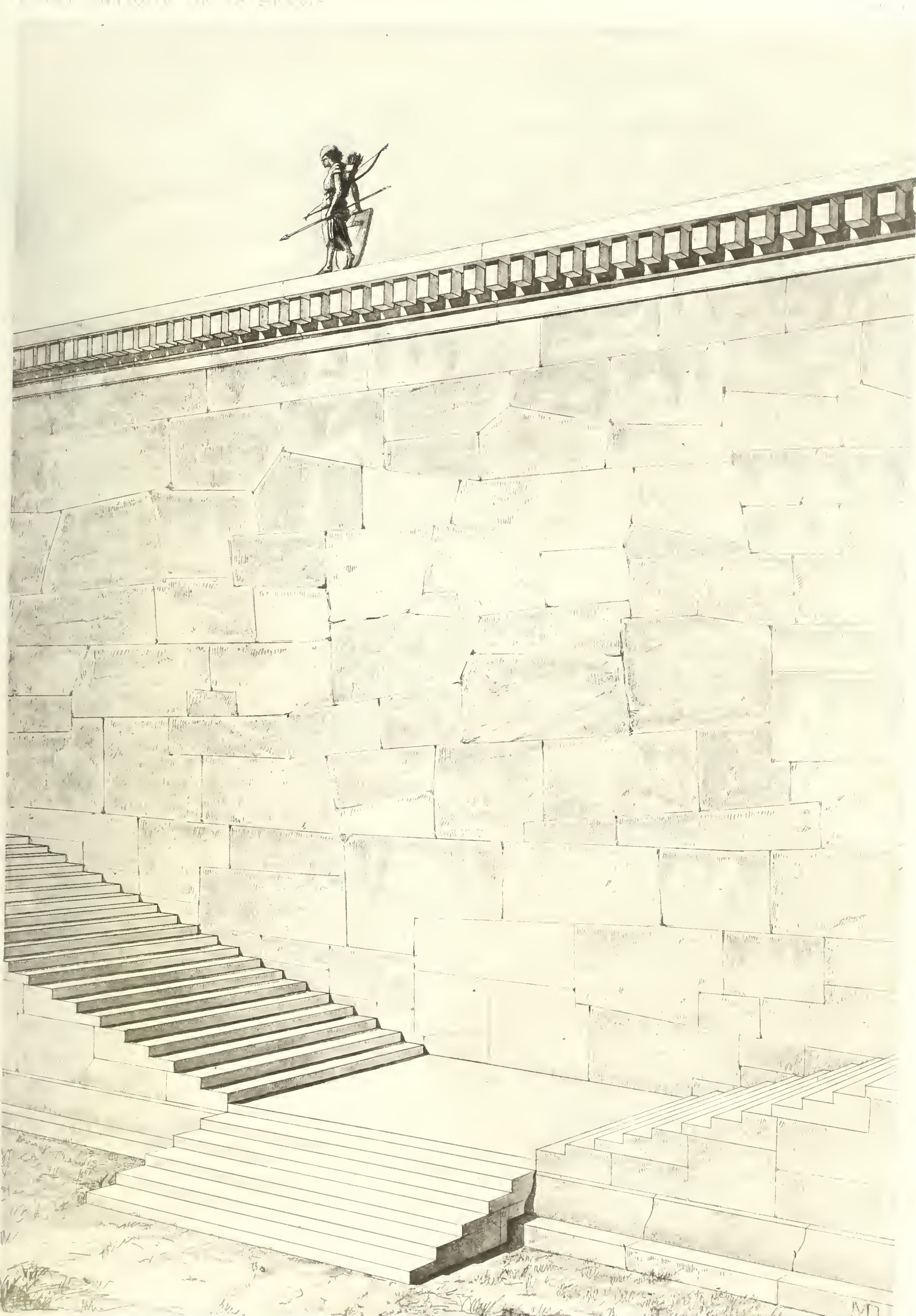
PLANCHES

Paris. Imp. Jouaust et Sigaux.

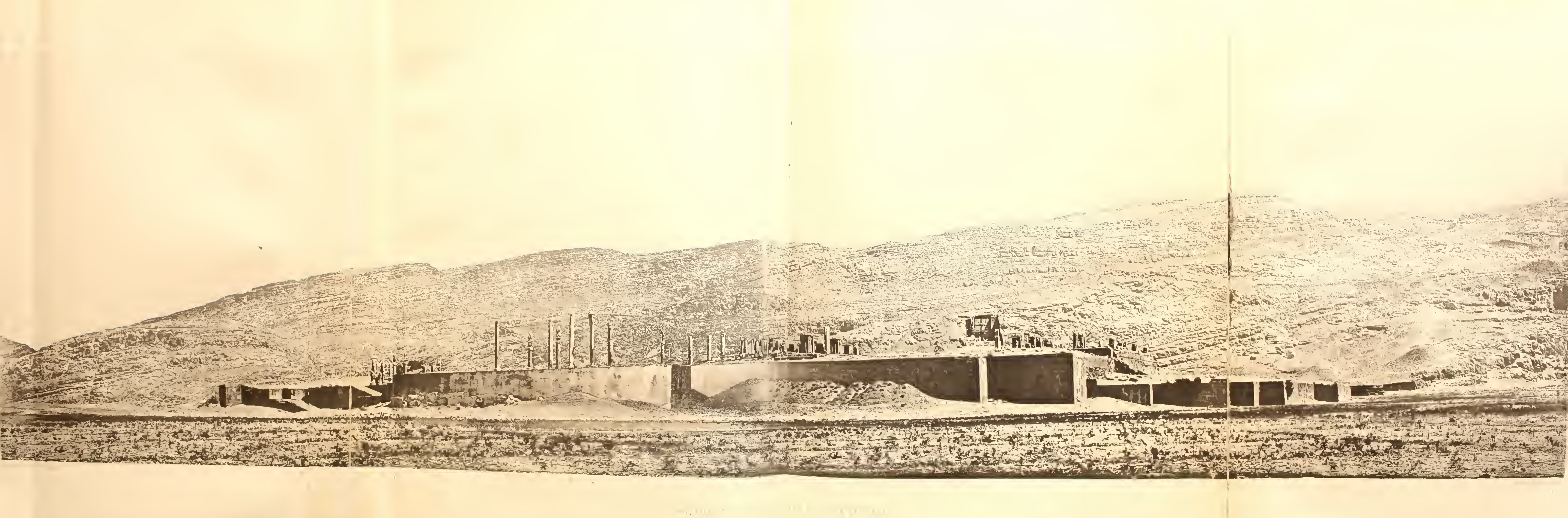


VUE DE KOUM

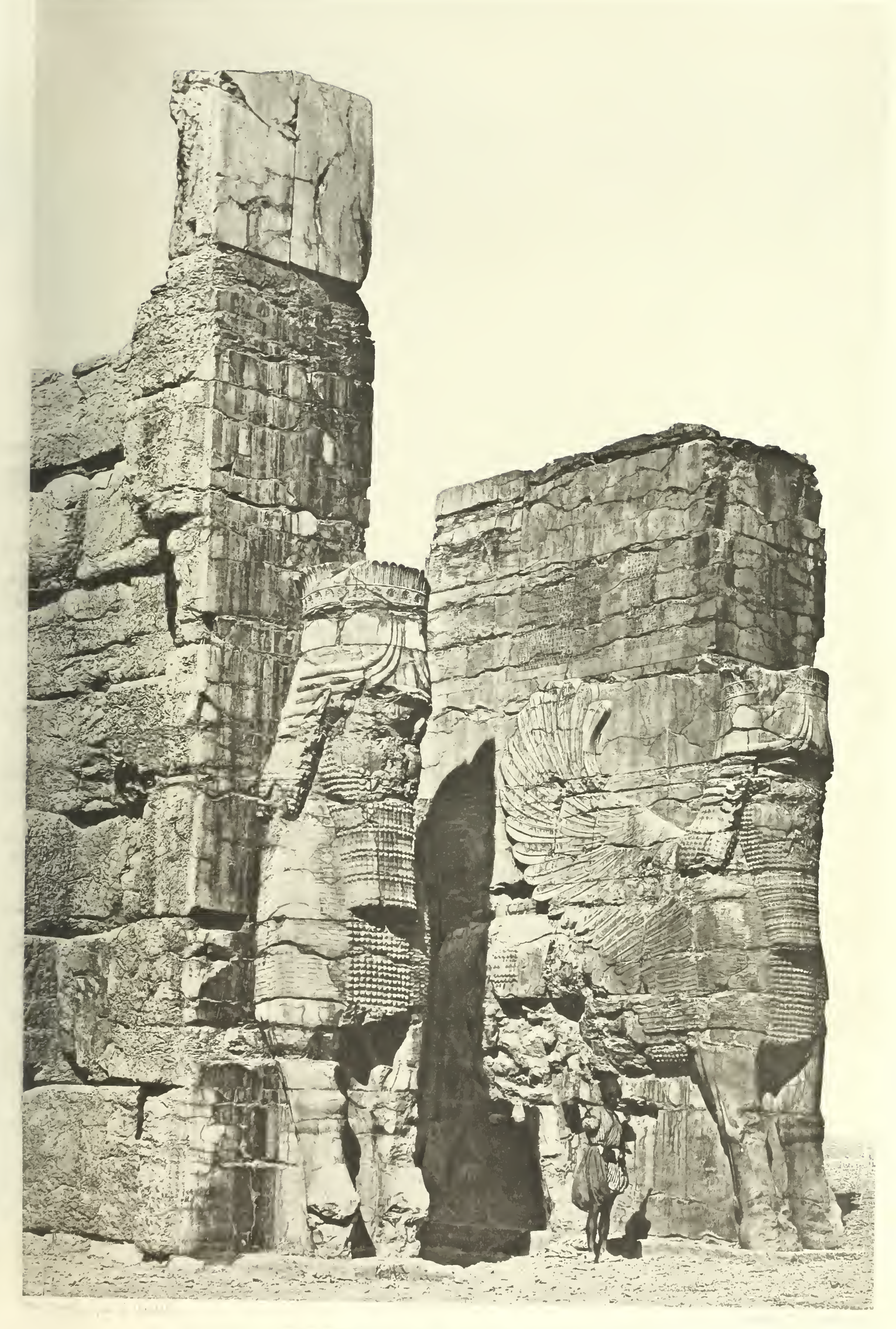
PLAN GENERAL DU TAKHTE-DJEMCHID



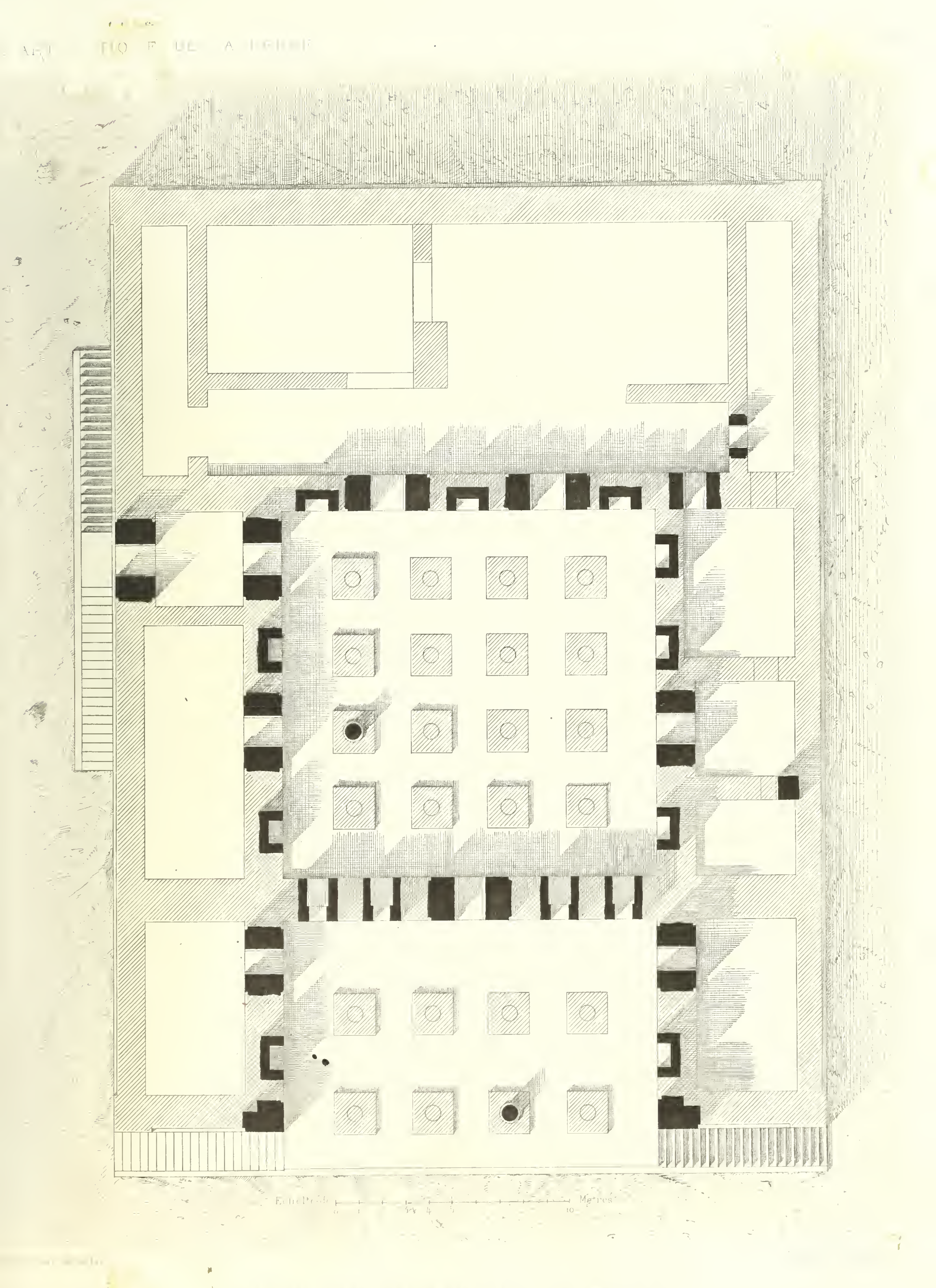
RESTITUTION DU SOUBASSEMENT



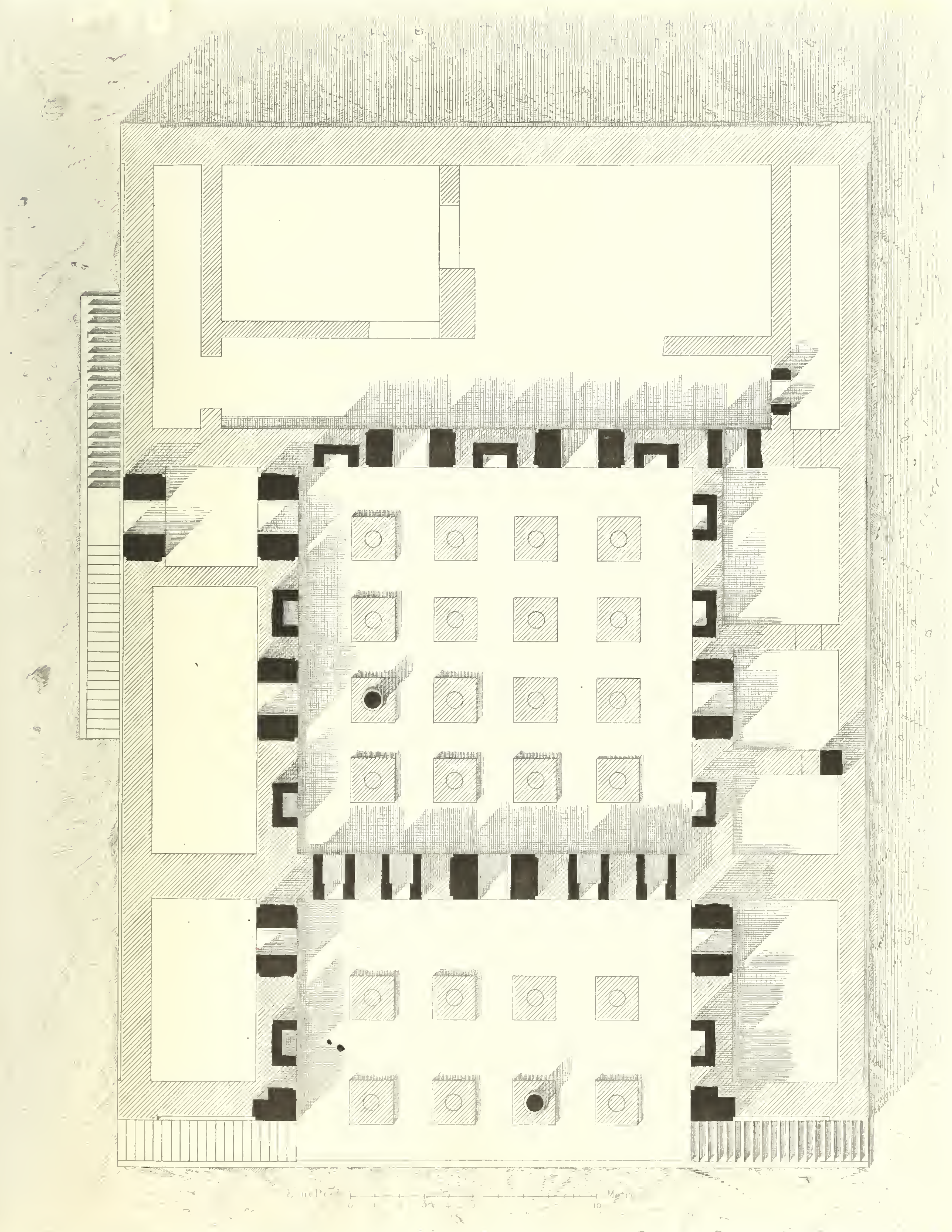




PORTIQUE VIÇADAHYU



PLAN DU PALAIS DE DARIUS



PLAN DU PALAIS DE DARIUS

Echelle de 0 5 10 15 20 25 30 Mètres

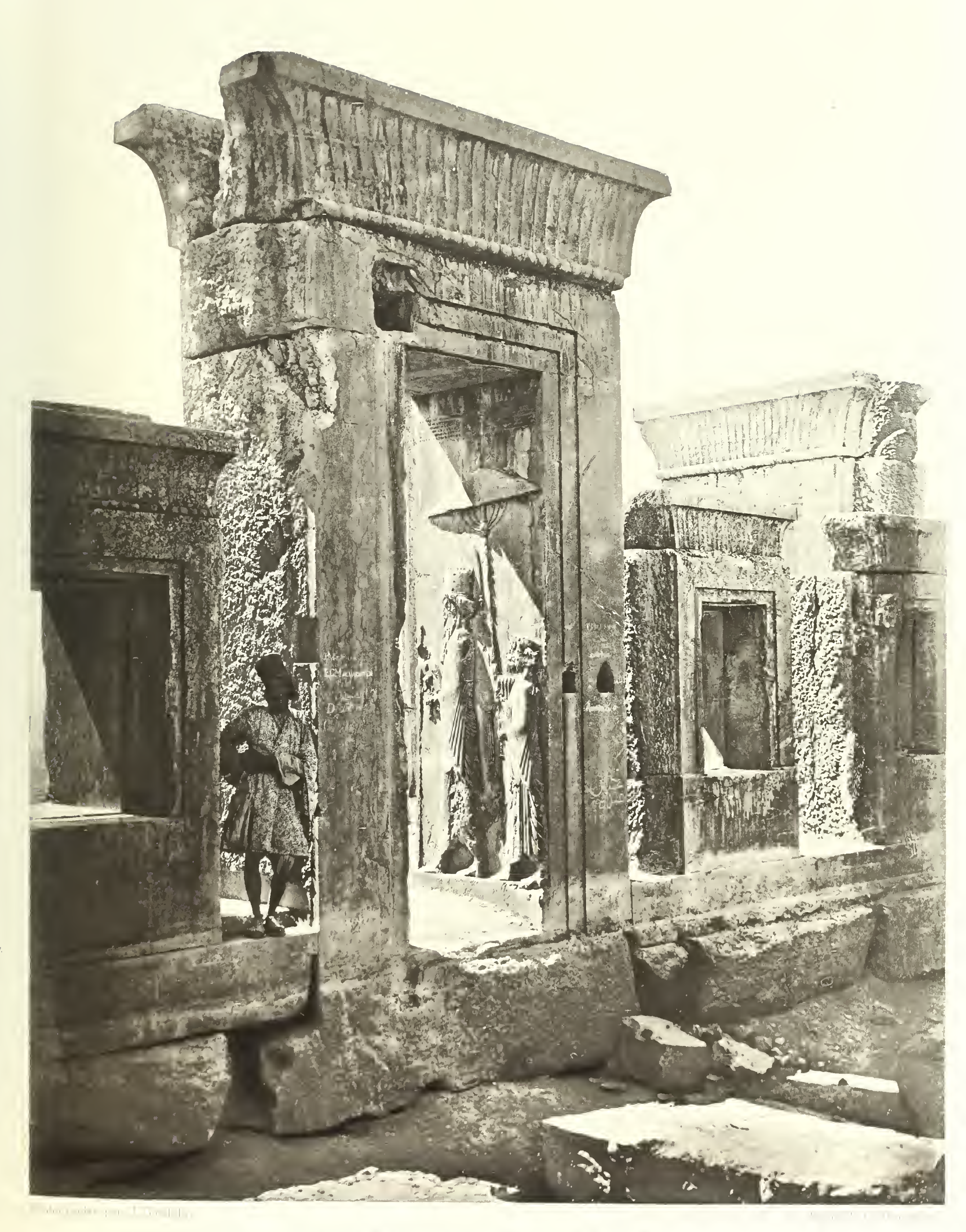


PLAN

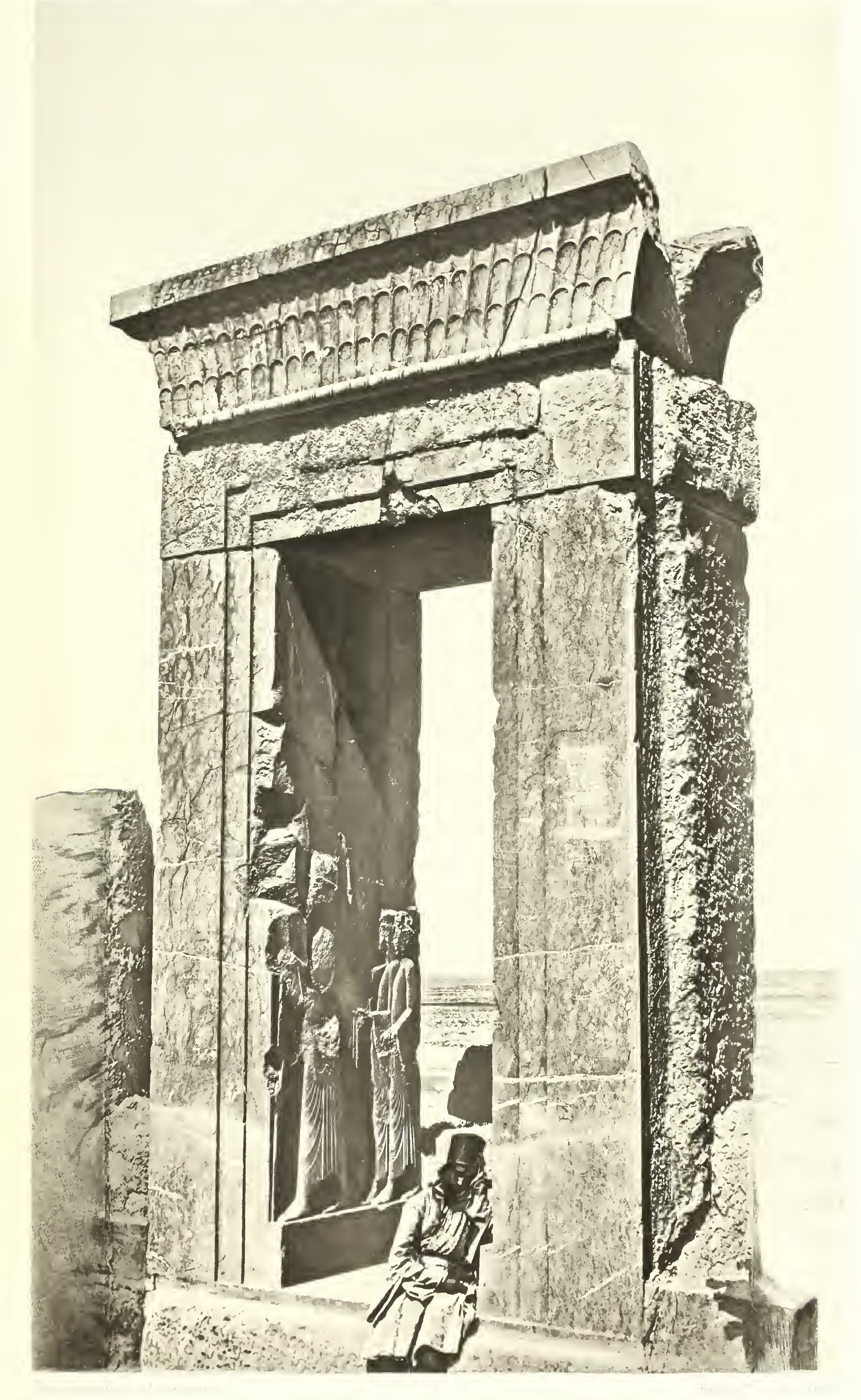
DE L'APADANA AUX 100 COLONNES



VOLEE DROITE DE L'ESCALIER DU PALAIS DE DARIUS.



PORTES ET FENETRES



PORTE DU PALAIS DE DARIUS
(A PERSÉPOLIS)



PL. XVIII

N° 2

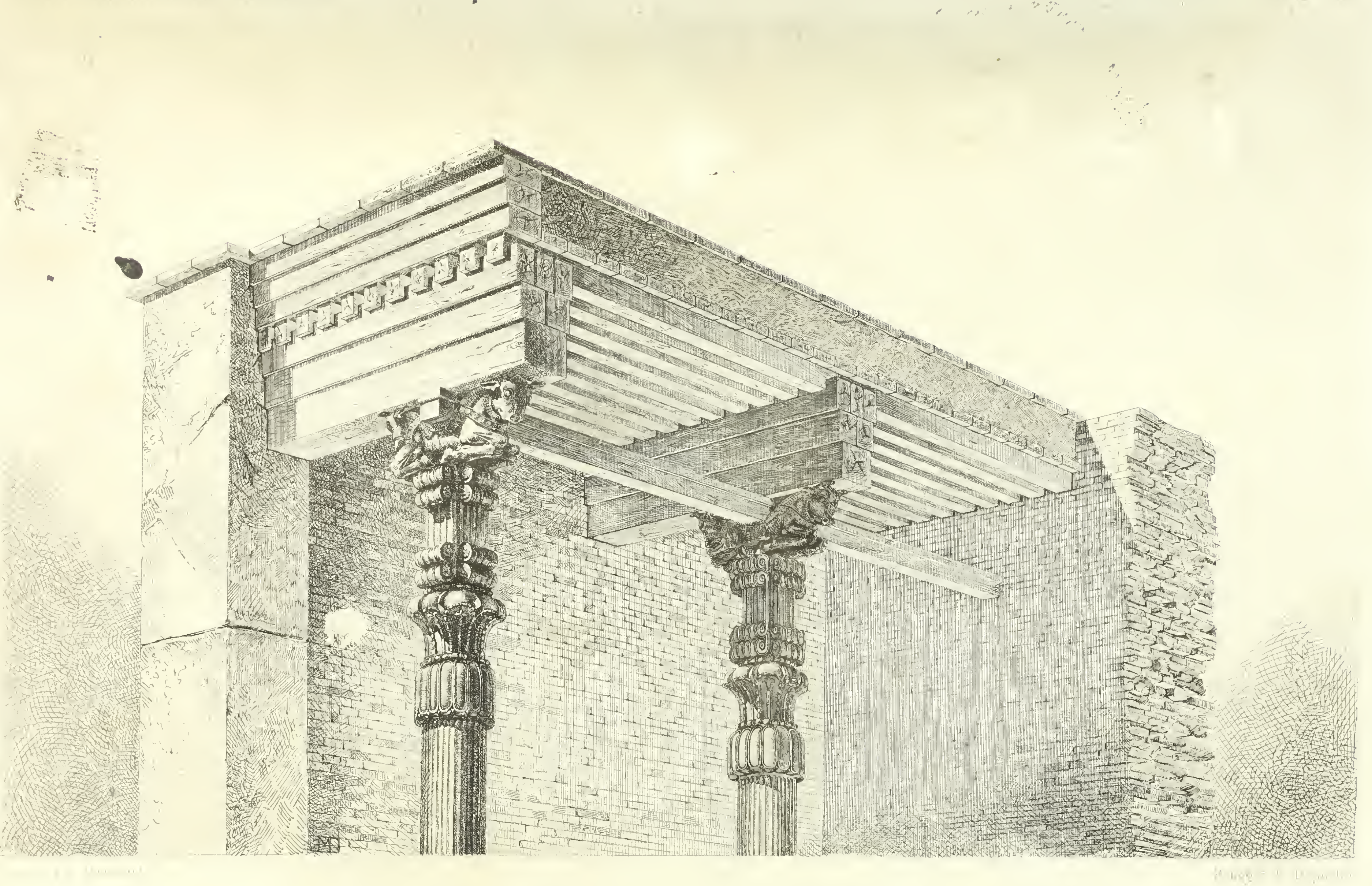


SPHINXES AND LIONS. PROBABLY FROM THE GABLE END OF A



MODÈLE D'OUVERTURE LYCIENNE





RESTITUTION DE LA CHARPENTE

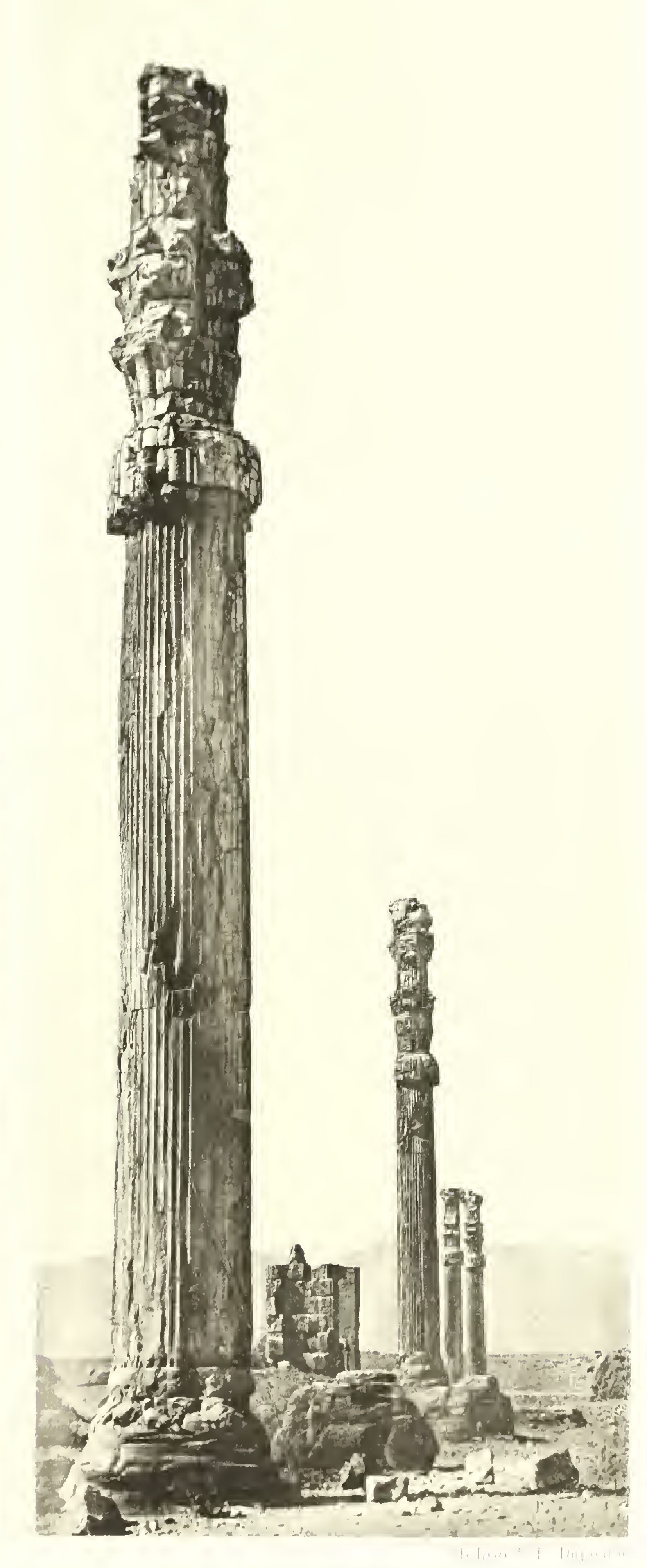
DES PALAIS PERSÉPOLITAINS



COLONNE α DU PORTIQUE SUD



COLONNE β DU PORTIQUE



COLONNE INTERIEURE DE L'APADANA



PORCHE DU PALAIS DE DARIUS

L'ART ANTIQUE DE LA PERSE

L'ART ANTIQUE

DE

LA PERSE

ACHÉMÉNIDES, PARTHES, SASSANIDES

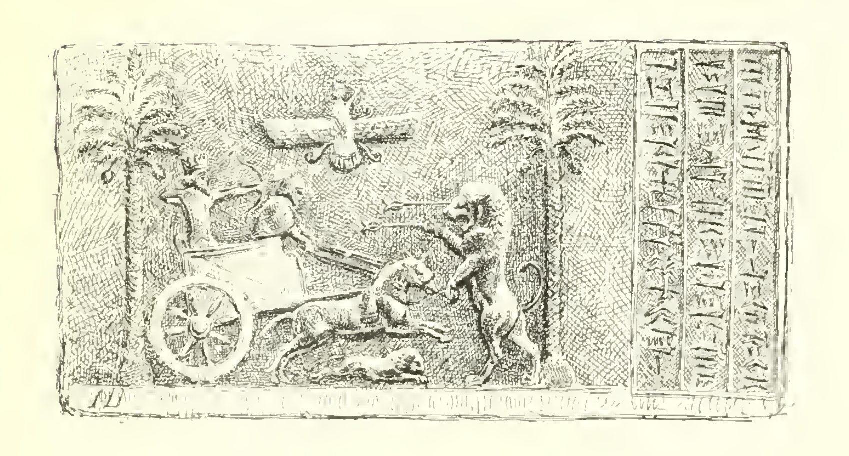
PAR

MARCEL DIEULAFOY

INGÉNIEUR EN CHEF DES PONTS ET CHAUSSÉES, CHARGÉ PAR LE GOUVERNEMENT D'UNE MISSION ARCHÉOLOGIQUE

TROISIÈME PARTIE

LA SCULPTURE PERSÉPOLITAINE



PARIS

Ve A. MOREL & Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS

DES FOSSEZ & Cie, SUCCESSEURS

13, RUE BONAPARTE, 13

M DCCC LXXXV

L'ART ANTIQUE
DE LA PERSE

TROISIÈME PARTIE

LA SCULPTURE PERSÉPOLITAINE

§ I

La nécropole de Nakhchè-Roustem. — Description de l'un des tombeaux des rois de la deuxième dynastie achéménide. — Atech-ga de Nakhchè-Roustem. — Antiquité de ces monuments.

La paroi de rochers connue en Perse sous le nom de Nakhchè-Roustem (dessins de Roustem) (T. I, Pl. II) est située sur la rive droite du Polvar, vis-à-vis du Takhtè-Djemchid, à la base de la chaîne de montagnes jetée comme une barrière entre la vallée de Méchhed-Mourgab et la plaine de la Merdach.

Aux temps de la prospérité des Achéménides, la ville d'Istakhar devait couvrir la vallée qui s'étend du Takhtè-Djemchid jusqu'au pied de cet escarpement, que Darius a rendu célèbre dans l'histoire des Perses en y faisant creuser son

tombeau définitif, exemple suivi plus tard par trois de ses successeurs [1]. C'est aussi à Nakhchè-Roustem et en face de la nécropole achéménide que s'élevait le dakhma royal dont j'ai donné la description dans la première partie de cet ouvrage [2].

Les monuments funéraires des monarques de la deuxième dynastie diffèrent en tous points des tours carrées d'origine lycienne adoptées par Cyrus et les princes de sa famille pour leur servir de sépulture. Ils sont entaillés à la suite les uns des autres dans une paroi de rocher à peu près verticale (Pl. I-III) et reproduisent à l'extérieur, ainsi que les hypogées de Beni-Hassan (T. II, Fig. 36), la façade d'un édifice sculpté en bas-relief. Le tombeau de Darius fut commencé peu d'années après la conquête de l'Égypte; l'idée première du monument perse pourrait donc, comme les modèles des portes et des chapiteaux persépolitains, avoir été empruntée par les vainqueurs à l'architecture des Pharaons.

Il est impossible d'accéder de la plaine à l'un quelconque des hypogées. On est obligé d'envoyer des hommes sur le haut de la montagne, et de se faire hisser au moyen de cordes jusqu'au niveau du seuil de la chambre funéraire. Ce procédé était déjà employé à l'époque de Darius. Nous savons, en effet, par Ctésias [3], que Darius, très fier des travaux exécutés dans les rochers de Nakhchè-Roustem, invita son père et sa mère à venir visiter la nécropole royale et confia aux mages le soin de faire atteindre à ses vieux parents la plate-forme disposée au-devant de la porte du sépulcre.

1. En outre des quatre hypogées de Nakhchè-Roustem, il existe derrière les palais du Takhtè-Djemchid trois tombes identiques aux sépultures de la grande nécropole. Les trois premiers successeurs de Darius se firent sans doute inhumer auprès du chef de leur dynastie; lorsque la superficie plane du rocher fut garnie, les derniers monarques achéménides ordonnèrent de creuser leurs chambres sépulcrales dans un nouvel emplacement, et choisirent à cet effet les rochers du Takhtè-Djemchid. Il est donc présumable que les hypogées de Nakhchè-Roustem sont ceux de Darius I, Xerxès I, Artaxerxès I et Xerxès II. Ceux du Takhtè-Djemchid, au contraire, ont contenu les cendres de Darius II, Artaxerxès II et Artaxerxès III. Quant à Darius Codoman, il n'eut pas le loisir de faire préparer sa sépulture.

2. Puisque je suis amené à reparler des tours funéraires, qu'il me soit permis de revenir sur un détail de la glissière du tombeau provisoire de Nakhchè-Roustem.

En tête de la glissière, on remarque une excavation longitudinale dont j'ai omis de déterminer le rôle. Ce canal servait à emmancher les tourillons des vantaux en pierre dans les crapaudines.

On amenait les portes en biais (T. I, § III, Pl. XI et Fig. 19) au-devant de l'ouverture; puis, quand les tourillons étaient engagés dans la rainure, on redressait les huisseries et on les mettait en place. Il suffisait alors, pour empêcher les tourillons de quitter les crapaudines, de fermer l'excavation longitudinale avec une dalle de pierre qui portait au droit des crapaudines une entaille demi-circulaire; il existe un grand nombre de constructions en pierre, je citerai notamment les anciennes maisons du Hauran, et, dans l'architecture perse, le Gabre Madérè-Soleïman, qui ne présentent pas de trace d'une semblable disposition; mais, dans ces derniers monuments, les portes de médiocres dimensions étaient mises en place avant le linteau supérieur.

3. Ctésias, ΠΕΡΣΙΚΑ, chap. XXIX, § 15.

Quarante prêtres montèrent sur la crête du rocher, saisirent les cordes auxquelles était suspendue la benne où avait pris place le ménage princier et élevèrent à eux le père et la mère de leur souverain. Mais au moment où Hystaspe et sa femme se balançaient dans les airs, un énorme serpent sorti des rochers vint jeter la terreur dans les rangs des mages; les prêtres éperdus lâchèrent les câbles et laissèrent choir sur les rochers la benne et les vieillards. Quarante d'entre eux payèrent de leur vie leur frayeur inconsidérée.

A l'intérieur, les chambres sépulcrales étaient très simples. Leurs parois sont grossièrement taillées en forme de voûte; les sarcophages, ménagés dans le cœur du rocher, ressemblent aux sarcophages égyptiens; pas une peinture, pas une sculpture, pas une inscription ne décore la dernière demeure des grands rois. A l'extérieur, au contraire, la façade sculptée en bas-relief sur une surface verticale, préalablement dressée dans le rocher, représente un édifice ayant les plus grandes analogies avec les palais persépolitains (Pl. IV). L'attribution des tombes de Nakhchè-Roustem ne saurait être douteuse, Darius ayant eu soin de faire graver son testament en perse, en médique et en assyrien, dans les entre-colonnements latéraux[1].

1. Testament de Darius. Je donne, d'après M. Oppert (*les Inscriptions des Achéménides*), la traduction des parties copiées du testament de Darius. Ce document, quoique très incomplet, contient des renseignements précieux sur la race et la nationalité du roi.

Traduction de l'inscription funéraire de Darius, fils d'Hystaspe, a Persépolis :

Un grand dieu est Ormuzd, qui a créé cette terre, qui a créé le ciel, qui a créé l'homme, qui a donné à l'homme le bon principe, qui a fait Darius roi, roi de beaucoup de rois, législateur de beaucoup de législateurs.

Je suis Darius, grand roi, roi des rois, roi des pays où se parlent toutes les langues, roi de cette terre étendue, vaste, fils d'Hystaspe, Achéménide, Perse, fils de Perse, Aryen, de semence aryenne.

Darius le roi dit : « Par la grâce d'Ormuzd, voici les pays que j'ai gouvernés en dehors de la Perse; ils m'obéissaient; ils m'apportaient leurs tributs, ce qui leur était ordonné de ma part, cela ils le faisaient. Ma loi, ils l'observaient : la Médie, la Susiane, la Parthyène, l'Ariane, la Bactriane, la Sogdiane, la Chorasmie, la Sarangie, l'Arachosie, la Sattagydie, la Gandarie, les Saces-Amyrgiens, les Saces qui portent les bonnets pointus, Babylone, l'Assyrie, l'Arabie, l'Égypte, l'Arménie, la Cappadoce, la Lycie (Sparda), l'Ionie, les Saces d'au delà de la mer, le Scodrus, les Ioniens qui portent des nattes (sur leurs têtes), les Puts, les Cus, les Maxyens, Carthage. »

Darius le roi dit : « Lorsque Ormuzd regarda cette terre, il y avait la rébellion et l'inimitié de tous contre tous. Puis il me la donna; il m'en a fait roi. Je suis roi par la grâce d'Ormuzd; je l'ai établi à sa place.

« Ce que j'ai ordonné (aux hommes), ils le faisaient comme c'était leur bon plaisir. Si tu penses « combien est grand le nombre des pays que Darius le roi a possédés », et que tu dises cela, regarde l'image de ceux qui portent mon trône, et tu le comprendras. Alors tu sauras que la lance de l'homme perse allait loin; alors tu sauras que l'homme perse écarta la guerre loin de la Perse. »

Darius le roi dit : « Ce qui a été fait, cela je l'ai fait par la grâce d'Ormuzd. Ormuzd fut mon soutien, jusqu'à ce que j'eusse tout fait. Qu'Ormuzd me protège contre tout malheur, moi et ma maison, et ce

La terrasse est surmontée d'une plate-forme portée par deux rangs de soldats [1]; au-dessus de la plate-forme se trouve le roi. Il s'avance vers un atech-ga ; un dieu ailé plane dans les airs à côté de la lune et du soleil.

Dans l'image du dieu on reconnaît Aouramazda [2], le maître suprême du Panthéon des Aryens de l'Iran [3]. Au costume près, il a tout l'aspect de l'un de ces génies assyriens (Fig. 1) dont les ailes (Fig. 2) étaient imitées de celles du globe solaire égyptien [4].

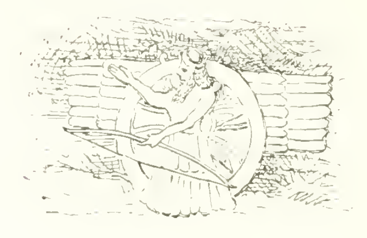


Fig. 1.

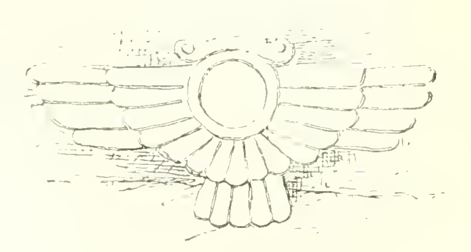


Fig. 2.

Quant au disque lunaire, il apparaît sur les plus anciens monuments de la Chaldée. A Persépolis, il est séparé en deux zones de relief différent. Le croissant est en forte saillie sur l'ensemble du disque. On retrouve une représentation analogue de la lune sur une vieille stèle retrouvée à Sippara [5]. La partie du disque en faible saillie correspond, à n'en pas douter, à la lumière cendrée très éclatante sous le ciel de la Babylonie et de la Perse. Je ne crois pas que cette remarque, d'ailleurs sans grande importance, ait jamais été faite.

pays. Je demande cela à Ormuzd; qu'Ormuzd me l'accorde. O homme, la loi d'Ormuzd ne la crois pas mauvaise; n'abandonne pas la voie droite, ne pèche pas. »

Inscription détachée.

I. Gabrias, le Patischorium, le gardien de la lance du roi Darius.

II. Aspathines, qui fut le porteur des ordres et fit observer les décrets de Darius

III. Voici un Maxyen.

(Oppert, *le Peuple et la Langue des Mèdes.*)

1. C'est à ces porteurs que Darius fait allusion dans le cinquième paragraphe de son testament. Les portraits de Gabrias et d'Aspathines sont sculptés sur les faces latérales de l'excavation au fond de laquelle se trouve la façade du tombeau.

2. On ne saurait douter de l'identité du dieu. Sur un bas-relief sassanide a été gravée à côté de l'image du grand dieu aryen la légende suivante :
« C'est le portrait d'Aouramazda » (De Sacy, *Mémoire sur les antiquités de la Perse*).

3. Voir sur la religion perse les remarquables travaux de M. James Darmesteter, et notamment la préface de sa traduction du Zend-Avesta.

4. Fig. 1. Layard, 1re série, Pl. 21 ; Fig. 2, Layard, id., Pl. 39.

5. Voir plus bas (Fig. 61) la stèle de Nabou-habal-idin.

Je ne m'attarderais pas à décrire la façade des monuments funéraires de la deuxième dynastie achéménide, si je n'avais à étudier dans tous leurs détails l'architrave et la frise de ces édifices. Plusieurs fois déjà, notamment en parlant du palais de Cyrus (T. I, § IV), j'ai eu l'occasion de citer l'entablement des tombeaux, souvent encore je devrai avoir recours à ces précieux documents.

L'entablement, dont les tombeaux nous ont conservé l'image, était exécuté en charpente.

Le choix du bois était commandé par l'élégance des ordres de colonnes que les Perses avaient empruntés, dès le règne de Cyrus, aux peuples riverains de la Méditerranée : jamais en effet, les habiles architectes, auxquels avait été remis le soin d'élever les demeures des grands rois, n'auraient fait reposer sur des colonnes aussi grêles et aussi espacées que celles des palais et des tombeaux, les lourdes architraves et les frises de pierre utilisées dans les monuments de l'Égypte et de la Grèce.

Cette conclusion, rigoureuse comme un théorème de statique, n'aurait pas besoin d'être confirmée. J'ai été heureux néanmoins de retrouver, dans les décombres amoncelés au centre des palais, des débris carbonisés de grosses poutres et de chevrons, derniers vestiges de l'incendie des monuments persépolitains. J'ai examiné avec le plus grand soin les bois échappés à l'action des flammes, et j'ai pu constater que tous les planchers étaient exécutés en cèdre provenant, à n'en pas douter, des montagnes du Liban.

Ces faits établis, j'étudierai simultanément les entablements des tombeaux lyciens (T. I, Pl. VII, XV, et Fig. 29), dont la décoration reproduit l'image de ces charpentes en bois qui furent copiées par les Perses au temps de Cyrus et ceux des tombes royales (Pl. IV). Ce parallèle est utile : car, si les monuments funéraires des princes achéménides fournissent sur la constitution générale de l'architrave et de la frise des indications précieuses, les tombes lyciennes donnent la tradition des formes que durent copier les Perses, fort inhabiles à travailler le bois, quand ils voulurent couvrir en terrasse les palais de leurs princes.

L'ornementation, devenue classique, de l'architrave de ces divers édifices reproduit l'image d'une sablière composée de poutres *superposées* et *distinctes*. S'il n'en eût été ainsi, on aurait évité de découper en nombreux redans le sommet des antes (T. I, Pl. XIII, et T. II, Fig. 74), et on aurait simplement arrêté les moulures de la sablière sur un talon carré qui fût venu s'encastrer dans la maçonnerie.

Il n'entrait qu'une pièce de bois dans la sablière des édifices analogues comme dimensions au tombeau du Chien (T. I, Pl. VII), trois, réparties sur deux assises, dans les sablières du palais de Cyrus (T. I, Pl. XVI), quatre, cinq, six, suivant les cas, réparties sur trois assises, dans celles des grands édifices de Persépolis (T. II, Pl. XIX).

Cette multiplication des poutres était une conséquence forcée de l'accroissement des dimensions des édifices et de l'écartement des colonnes.

A des supports de plus en plus éloignés devaient correspondre, en effet, des sablières de plus en plus rigides; mais, d'autre part, comme la résistance de toute pièce de bois à la flexion est une fonction de ses dimensions transversales, et que l'équarrissage des poutres était limité, en Perse surtout, par la grosseur des arbres et par les difficultés de leur transport à pied d'œuvre, on fut nécessairement amené, pour mettre les sablières en état de supporter la charge de la terrasse, à les composer d'un empilage de poutres (T. II, Pl. XIX, et T. III, Pl. IV).

Sur la face supérieure de la sablière s'appuyaient les denticules ou plutôt les abouts des solives du plancher: on les laissa en grume dans les vieux édifices et dans les constructions de peu d'importance.

La frise denticulée était elle-même surmontée d'une haute corniche uniformément formée de trois cours de madriers, dont les hauteurs cumulées correspondaient à l'épaisseur à peu près invariable du matelas de terre que les Orientaux ont eu de tout temps la sage précaution de disposer au-dessus de leurs demeures [1]. Les pièces de bois limitant la terrasse ne faisaient pas corps avec la masse de la construction et s'assemblaient deux à deux à mi-bois avec les madriers correspondants des faces consécutives.

A Persépolis, cette dernière partie de la charpente ne restait pas toujours apparente. Les extrémités des madriers étaient noyées dans les antes, tandis que leur face extérieure était parfois recouverte d'un enduit sur lequel on modelait des animaux (Pl. IV). Il est assez, difficile de déterminer la nature de cet enduit : je pense qu'il était composé de plaques de faïence clouées sur le bois, d'abord parce que les Iraniens n'ont pas cessé, depuis le règne des Achéménides, d'employer en revê-

1. J'ai déjà indiqué, dans le chapitre VI de la deuxième partie de cet ouvrage, consacré à l'étude des origines des ordres grecs, combien il était aisé de conclure des constructions modernes de la Lycie et du Mazenderan que la corniche était, à l'origine, une sorte de mur de soutènement destiné à maintenir le matelas de pisé placé au-dessus des solives du plancher.

tement ces carreaux de terre émaillés qu'on fabriquait en Chaldée depuis la plus haute antiquité, et aussi parce que les Grecs utilisaient dans les mêmes conditions que les Perses les poteries [1] de Corinthe.

On ne saurait assigner à la corniche iranienne un rôle différent de celui que je lui attribue ; on remarque, en effet, si l'on examine le dernier membre de l'entablement des tombeaux lyciens (T. I, Pl. XV) couronnés par un fronton, que leur corniche se réduit à un étroit listel. Puisque la toiture inclinée dont le fronton est la représentation ne pouvait coexister, dans un même édifice, avec la haute corniche perse ou les trois cours de madriers comprenant le matelas protecteur, c'est que le dernier membre de l'entablement perse avait dans la construction une signification identique à celle du fronton grec.

En terminant l'analyse des monuments persépolitains, je signalerai la saillie en forme de larmier qui surmonte la corniche (Pl. IV). Elle correspond à un carrellement posé au-dessus du pisé pour prévenir ou atténuer les infiltrations des eaux pluviales. Je parle en toute connaissance de cause de ces détails ; j'ai couché trop longtemps sur les terrasses de la Perse pour ne pas en connaître la constitution intime.

De nos jours, les tuiles disposées en bordure au-dessus des terrasses sont, le plus souvent, émaillées sur leur tranche. Au temps des Achéménides, elles devaient être entourées, si l'on s'en rapporte à un passage de Polybe [2] mal interprété jusqu'à ce jour, d'une mince feuille d'or ou d'argent.

1. Choisy, *Devis de la restauration des murs d'Athènes* (Études épigraphiques sur l'architecture grecque, page 55 et note 20).

Il est fort probable que les Perses empruntèrent aux Grecs l'idée de ce revêtement en brique. Il est également à présumer qu'ils imitèrent des ornements du zoophoron les motifs utilisés dans la décoration des plaques de faïence clouées sur la corniche. Toutefois, l'origine première de l'ornement est assyrienne.

On retrouve des processions de taureaux sur un vieux cylindre chaldéen du Musée du Louvre, sur des bandeaux de faïence découverts à Nimroud (Perrot et Chipiez, *Assyrie*, Pl. XV) et sur des patères et des boucliers métalliques (Fig. 3) (Perrot et Chipiez, *Assyrie*, p. 743, Fig. 407, et p. 756, Fig. 415) fabriqués peut-être en Phénicie, mais de style purement ninivite.



Fig. 3.

2. Polybe (livre X, 27, 10, *Res Antiochi*) : Τὰς δὲ κεραμίδας ἀργυρᾶς εἶναι πάσας. *Toutes les tuiles étaient d'argent* (Voir, pour la traduction entière du passage, T. II, page 87, note 1). Il est impossible de se tromper sur le sens du mot κεραμίδας. Non seulement on le retrouve dans un grand nombre de textes où son sens ne peut être douteux, mais il sert même de radical au verbe couvrir : Καὶ κεραμώσει Λακωνικῶι κεράμωι τοῦ

Cet auteur vit, en effet, à Ecbatane, des pavillons royaux dont les toitures, supportées par des colonnes de bois, étaient formées de κεραμίδες (tuiles) enveloppées de métaux précieux. Le sens du mot grec κεραμίδες est très clair.

Κεραμίδες signifie tuiles et ne saurait être autrement entendu. Il ne faudrait pourtant pas croire que les terrasses des palais d'Ecbatane fussent dorées sur toute leur superficie. Polybe ne parlait évidemment que des tuiles qui pouvaient être aperçues des voies entourant les édifices, c'est-à-dire de celles-là seules qui étaient en saillie sur la corniche.

Cette tradition s'est perpétuée en Perse. Les sanctuaires les plus révérés, comme aux temps anciens les demeures des rois, sont recouverts de toitures dorées [1], avec cette distinction que des coupoles construites en briques ont été substituées aux terrasses.

Sur la gauche de la nécropole royale s'élèvent, au-dessus d'une plate-forme naturelle, deux grands atech-ga taillés directement dans le rocher.

Ces pyrées (Pl. V) sont faits d'une table carrée supportée par quatre arceaux en plein cintre, reposant sur des colonnes engagées dans les angles du monument. A la partie supérieure, l'autel est terminé par une ligne de merlons triangulaires.

L'exécution de ces deux monuments est barbare et dénote une civilisation bien moins avancée que celle de la Perse sous le règne de Cyrus. L'architecture de l'atech-ga ne rappelle d'ailleurs en rien celle des édifices de la plaine du Polvar, tandis que les créneaux, les colonnes engagées, les arcs plein cintre sont caractéristiques de l'art monumental de l'Assyrie.

Les autels du feu de Nakhchè-Roustem auraient donc été taillés avant que Cyrus ait importé en Perse le style gréco-ionien et seraient, par conséquent, les plus anciens monuments que l'on ait encore découverts en Perse.

A l'époque de Darius, on donna aux atech-ga l'aspect d'un édicule gréco-lycien (Fig. 4). Les créneaux furent remplacés par les trois tables images des madriers

μὲν κύκλου πᾶσαν τὴν πάροδον. *Et il couvrira en tuile de Laconie tout le chemin de ronde de l'enceinte* (Choisy, *Devis de la restauration des murs d'Athènes*, ligne 69, p. 55). Κεραμώσει κορινθίωι κεράμωι ἁρμόττοντι πρὸς ἄλληλον. *On couvrira en tuile de Corinthe s'assemblant une* (*tuile*) *avec l'autre* (Choisy, *Devis de l'Arsenal du Pirée*, ligne 58, p. 10).

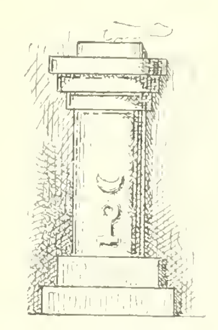
1. Pour obtenir ce résultat, les Persans taillent des feuilles de cuivre aux dimensions exactes des tranches de brique, retournent les extrémités de l'enveloppe métallique en forme de crochet et les font pénétrer dans les joints des maçonneries préalablement dégarnis.

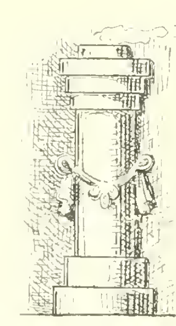
supérieurs de la terrasse, les colonnes par des piliers d'angles et les arcs par une plate-bande.

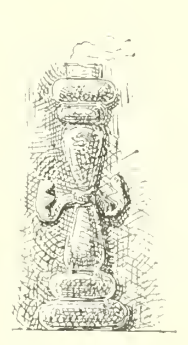
Ce dernier modèle avait été, j'imagine, copié sur les pyrées usités sous le règne de Cyrus; si les autels ont disparu, il reste encore dans la plaine du Polvar les degrés sur lesquels ils étaient exhaussés.

Bien qu'il n'entre pas actuellement dans mon sujet d'étudier l'architecture des dynasties qui succédèrent aux Achéménides, il est trop curieux de suivre sur les monnaies perses les transformations des pyrées à travers les différents règnes des monarques de l'Iran pour que je ne reproduise pas les types transitoires de l'atech-ga et la forme définitive qu'il revêtit sous les Sassanides.


Fig. 4.


Fig. 5.


Fig. 6.


Fig. 7.

Atech-ga perses.

Les Parthes ne modifient guère le couronnement, mais diminuent l'importance du support. Sous le règne de Chapour (Fig. 5), les dimensions du couronnement sont ramenées à celles du support, et tout le monument prend l'aspect d'un pilier ou d'un cippe de colonne. Baharam décore le fût d'un ornement rappelant un ruban (Fig. 6). Enfin, après le règne de Kosroës, on serre le ruban autour du fût et on arrondit en même temps les tables et les marches au point de donner à l'atech-ga l'aspect d'un sablier (Fig. 7). Que l'on compare ce sablier aux pyrées primitifs (Pl. V), et, grâce aux documents transitoires, on suivra sans peine la filiation des formes; mais que l'on essaye de se retrouver sans l'aide de ce fil conducteur, et j'ai la certitude que l'on s'égarera en chemin.

La haute antiquité des autels du feu de Nakhchè-Roustem semble prouver que leur emplacement devait être sanctifié par d'anciennes légendes se rattachant au passé fabuleux des Aryens. Ces pieux souvenirs déterminèrent, sans doute, Darius, le restaurateur du rite perse de la religion mazdaïque, à choisir les rochers de Nakhchè-Roustem pour y faire creuser sa sépulture, et plus tard les monarques

Sassanides à graver, au même emplacement, un récit illustré de leurs exploits. De tout temps les sectateurs de Zoroastre ont afflué en ce lieu, et, encore de nos jours, bien qu'ils aient perdu jusqu'au souvenir des traditions qui les y attirent, ils viennent des Indes en pèlerinage visiter les autels du feu et le tombeau provisoire désigné par les Persans sous le nom de Kaaba des Guèbres, ou maison des *Zendiks*[1] (idolâtres).

1. Voir sur l'origine du *Zendik*, Darmesteter, *Journal asiatique*, 1884.



§ II

Maçonneries des palais. — Mosaïques. — Faïences. — Charpentes. — Cube des bois entrant dans la charpente de l'apadâna aux cent colonnes. — L'étude des monuments Guiznevides peut aider dans une certaine mesure à restituer les palais de Persépolis. — Restitutions de l'apadâna aux cent colonnes, du palais de Darius et du porche de l'apadâna de Xerxès. — Pólychromie perse.

La restitution des monuments de Persépolis, après les études de détail que je viens de terminer, ne me semble pas présenter de difficultés spéciales. On retrouve en place les colonnes, les pilastres d'angle, les encadrements des portes et des fenêtres, les escaliers, les fondations des murs.

J'ai déjà fait remarquer les profondes excavations creusées sur les deux faces des pilastres d'angle du palais de Cyrus (T. I, § IV, p. 31, et Pl. XIII et XVI), et j'ai conclu de cette disposition, imaginée pour relier entre elles des maçonneries de nature différente, que les murs étaient fort probablement composés de briques crues ou cuites. Les rainures pratiquées dans les piliers de Madérè-Soleïman se retrouvent à Persépolis (T. II, Pl. XVI et XVII). Elles sont disposées au-dessus du couronnement des portes et des fenêtres. Il semble donc que les remplissages entre les baies aient été exécutés en brique; la disparition de ces matériaux s'expliquerait très aisément, ils auraient été employés, depuis l'abandon de Persépolis, à la construction des nombreux villages de la plaine de la Merdach. Une découverte qui m'est particulière vient confirmer cette hypothèse. En remuant les décombres amoncelés autour du palais aux cent colonnes, j'ai retrouvé des briques gris clair et rouge. Comme elles n'ont pas été transportées sur la terrasse et sont encore mêlées aux ruines des édifices du Takhte, je serais disposé à admettre qu'elles proviennent des murs des palais et que, suivant un usage traditionnel dans cette région, elles entraient dans les parements de mosaïques composées avec les tranches des matériaux. Les Persans n'ont plus guère recours à ce mode d'ornementation depuis la fin du moyen âge; mais il était d'un usage constant dans les monuments du Xe siècle et était employé dans l'antiquité, ainsi que le montrent deux tombeaux phrygiens [1], sur lesquels on a simulé des imbrications de matériaux (Fig. 8).

1. Texier, *Mission en Asie-Mineure*, Nicoleia. T. I, pl. 56.

J'espère même arriver à montrer que soit à l'intérieur, soit à l'extérieur, l'édifice était décoré de bandeaux de faïence, et que les tranches bleu turquoise de quelques briques émaillées s'enlevaient en lumière sur les fonds mats des murailles. L'art de disposer en parement les faïences bleu turquoise et les briques, qui fut exploité avec tant de bonheur par les Guiznevides et les Seljoucides, et remontait en Babylonie aux temps les plus reculés, n'était pas ignoré de décorateurs aussi habiles que les Perses.

Les aires des pièces étaient simplement revêtues d'une couche de béton et d'un

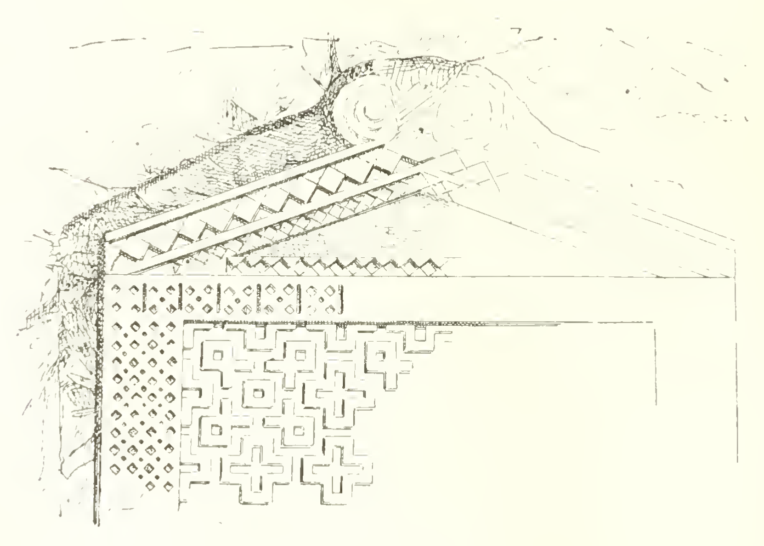


Fig. 8. — Tombeau phrygien.

enduit de mortier coloré en rouge par de la poussière de brique. Ce dallage, que l'on retrouve en maints endroits, était des plus simples : il importait peu qu'il fût luxueux, l'usage des nattes et des tapis remontant, en Perse, à une haute antiquité.

J'ajouterai à ce propos que, dans les plus beaux palais de Chah-Abbas comme dans les résidences du roi actuel, le sol, en terre battue, est encore recouvert, dans chaque pièce, par des nattes de paille au-dessus desquelles on dispose une profusion de tapis.

Aux colonnes équidistantes des édifices de Persépolis devait correspondre, comme dans les salles hypostyles des temples égyptiens, une toiture horizontale uniformément pesante, c'est-à-dire une terrasse. Toutefois il ne pouvait entrer dans cette partie de la construction ni dalles en pierre ni lourdes architraves ; car les Perses, je l'ai déjà fait observer, en adoptant, dès le règne de Cyrus, un ordre

de colonnes extrêmement élégant, s'étaient condamnés par cela même à recouvrir leurs monuments d'un plafond exécuté en bois.

Quelles étaient la forme et les dimensions des pièces de cette charpente ?

Quel rôle jouaient-elles dans la construction du plafond et de la terrasse ? Telles sont les questions qui restent à résoudre.

L'étude des chapiteaux et de l'entablement des tombeaux (Pl. IV) m'a permis d'analyser la structure intime de la terrasse, ce membre important de l'architecture persépolitaine, et d'en indiquer la composition.

Les colonnes étaient réunies à leur partie supérieure par un cours de longrines, traversant, à frottement dur, le chapeau bicéphale (T. II, Pl. XIX).

Perpendiculairement à ce chaînage et reposant sur le cou et les reins des taureaux, on disposait les sablières au nombre de deux, trois ou cinq, suivant leur force et l'écartement des supports.

Ces pièces portaient les chevrons du plancher qui étaient eux-mêmes surmontés de trois cours de madriers placés autour de la terrasse.

L'examen des documents provenant des ruines mêmes des palais confirme et complète les résultats déjà acquis.

Ce sont d'abord les chapiteaux gisant en grand nombre au milieu des ruines de Persépolis et de Suse, dont les entailles transversales de section rectangulaire donnent l'équarrissage du chaînage en charpente : on trouve, en outre, au Takhtè-Djemchid, comme à Madérè-Soleïman, des pilastres d'angle disposés en vue de recevoir la retombée des poutres qui forment l'entablement.

Deux de ces piliers, ayant appartenu au petit palais de Darius (T. II, Pl. XXII, et Fig. 74), sont encore fort bien conservés. On peut donc mesurer directement, en relevant le tracé de lá crémaillère supérieure des antes, les dimensions des bois employés à la construction de la charpente.

Les entailles préparées au sommet du pilastre sont de dimensions différentes. L'entaille inférieure est la plus élevée, la seconde et la troisième sont égales en hauteur, la quatrième est moins élevée que celles-ci, les cinquième, sixième et septième sont encore égales entre elles, mais plus basses que la quatrième.

Il y a tout lieu de supposer qu'aux trois pénétrations inférieures correspondaient, comme aux tombeaux des rois, trois cours de sablières, à la quatrième les chevrons du plancher, et aux trois dernières les madriers qui maintenaient la couche de pisé formant la terrasse.

Les dimensions des bois étant limitées, les Perses durent, comme je l'ai fait observer, augmenter la hauteur de l'architrave et le nombre des poutres qui la composaient en même temps qu'ils faisaient croître la distance des appuis. La corniche qui correspondait au matelas de terre destiné à assurer l'étanchéité de la terrasse reçut, au contraire, dans tous les monuments une hauteur à peu près uniforme, ainsi qu'on peut le constater à Méchhed-Mourgab et à Persépolis. Le dernier membre de l'entablement était parfois revêtu de briques émaillées [1], sur lesquelles on avait modelé des animaux ou peint un texte cunéiforme. J'ai emprunté la première solution aux tombeaux des rois, la seconde m'est inspirée par la présence, au milieu des poutres calcinées, de plaques de faïence portant des fragments d'inscriptions. On ne sera pas surpris que, dans un monument où l'on paraît s'être efforcé de ne dissimuler aucun détail de la construction, on ait revêtu en briques les trois derniers cours de madriers. Cette décoration était licite, car ces pièces n'avaient pas, comme les poutres de l'architrave et de la frise, à jouer dans l'ensemble de la charpente un rôle constructif particulier au bois. Destinées à maintenir des terres, elles auraient pu, sans inconvénient, être remplacées par un mur en brique.

Toutes les parties constitutives de la même charpente se retrouvent donc reproduites dans les palais de Persépolis, les tombeaux des rois achéménides et les sépultures lyciennes.

Au-dessus de la corniche apparaît l'extrémité de briques dont j'ai déjà eu l'occasion de préciser l'emploi [2].

L'entablement ainsi restitué ne présente que des surfaces planes et des arêtes vives. Le choix de ces moulures était commandé par la nature des matériaux et la nécessité de ne pas créer à des charpentiers malhabiles des difficultés techniques. Les ouvriers perses, peu faits à travailler le bois, n'auraient pas su pousser sur les angles des poutres les profils compliqués des entablements grecs, et bien moins encore les grandes gorges égyptiennes ; les architectes furent donc naturellement conduits à ne pas s'écarter des types de constructions en charpente empruntés aux contrées où le bois était abondant, et à ne faire entrer dans l'entablement que des poutres équarries.

Qu'il me soit permis, avant de terminer ce chapitre, de faire remarquer combien les dispositions de la charpente perse étaient simples et logiques. Les architectes

1 et 2. Description du tombeau des rois. P. 7. On voit la saillie de ces briques sur la façade du tombeau des rois (Pl. IV), au-dessus de la haute corniche ornée d'animaux.

royaux étaient parvenus, sans faire de sacrifice aux saines lois de la construction, sans coupes de bois compliquées et sans assemblages, à constituer au moyen d'un empilage de poutres ayant quelque analogie avec la maçonnerie, une terrasse d'une rigidité absolue et d'une légèreté relative, bien qu'elle fût mauvaise conductrice de la chaleur et de l'humidité. Cette solution me paraît d'autant plus remarquable que l'entablement et les plafonds, malgré la grande simplicité des profils et leur facile exécution, étaient susceptibles de recevoir une décoration en harmonie avec la valeur intrinsèque des bois et la beauté des sculptures répandues sur les colonnes et les encadrements des baies.

Dans les essais de restitution des palais persépolitains présentés par M. Pascal Coste [1], l'auteur n'a pas suffisamment tenu compte, à mon avis, de l'aspect extérieur des charpentes; il a eu tort de ne voir dans les détails de l'architrave que des motifs de décoration, de donner aux toitures une forme pyramidale, de supposer que la couverture était exclusivement exécutée en bois et en tuile, et en un mot, de trop s'inspirer dans ses dessins des charpentes jetées sur les porches de deux monuments modernes ayant en plan quelques analogies avec les palais de Persépolis, mais en différant à bien des points de vue. Je ne puis, et pour les raisons que je viens de développer, partager cette manière de voir en contradiction formelle avec les faits observés et avec les traditions de tout l'Orient. Les monuments dont M. Pascal Coste a copié les toitures se trouvent à Ispahan, ville renommée dans toute la Perse par la fraîcheur de son climat; ils précèdent les palais connus sous les noms de Tchéel-Soutoun et Aïnakè-Khanè, et se composent d'une haute plate-forme recouverte d'un plafond à caisson, supporté lui-même par de minces poteaux de bois, entièrement tapissés de mosaïques faites avec des fragments de glaces étamées [2]. Cet exemple était mal choisi. Si l'on a couvert en charpente les porches des palais séfévies, c'est qu'ils n'étaient pas destinés à être habités, et que l'on était contraint, par l'ornementation générale de l'édifice, d'exécuter les colonnes

1. P. Coste, *les Monuments de la Perse ancienne*. Cette remarque s'applique au monument figuré vol. II, Pl. 112, dans les restitutions du palais de Darius et de l'apadâna aux cent colonnes. L'auteur a simplement couvert la coupe d'une teinte plate sans signification précise.

2. On trouvera le plan du Aïnakè-Khanè (T. II, p. 21, Fig. 16). Je donne Pl. VI une vue de ce même édifice.

Les colonnes et les chapiteaux avaient été exécutés en bois parce qu'ils devaient servir de supports aux glaces qui étaient fixées sur toute leur surface au moyen de pointes en fer. Dans ces conditions, on s'en rendra compte en examinant la photographie du monument, il était aussi inutile qu'impossible de recouvrir le Aïnakè-Khanè d'une épaisse couche de terre mauvaise conductrice de la chaleur.

en bois et de leur donner une légèreté incompatible avec le poids d'une terrasse. Il n'y a donc aucune relation à établir entre les lourdes toitures des édifices de Persépolis et les légères charpentes placées au-dessus des palais d'Ispahan, pas plus d'ailleurs qu'il n'en peut exister entre les températures moyennes d'Ispahan et de la plaine de la Merdach.

Afin de ne laisser planer aucun doute sur cette question, j'ai voulu me rendre compte des effets mécaniques produits sur les pièces de la charpente et sur les colonnes par un matelas de pisé d'une épaisseur de soixante-dix-huit centimètres, correspondant à la hauteur constante des trois cours de madriers de la terrasse.

En me plaçant dans cette hypothèse, j'ai calculé les équarrissages des poutres et des chevrons, ainsi que le diamètre des colonnes, et je me suis assuré que les dimensions données par les constructeurs à toutes les parties de l'édifice étaient supérieures à celles qu'il était nécessaire de leur attribuer pour les mettre à même de résister au poids de la terrasse et du plancher.

Je n'ai pu atteindre ce résultat qu'en me préoccupant tout d'abord de connaître le cube de chaque pièce de bois et le poids total de la charpente. Je cite quelques-uns de ces chiffres, ils ont leur éloquence :

Il entrait dans le seul palais aux cent colonnes, couvrant une superficie de cinq mille cinq cent soixante mètres carrés, quatorze cents mètres cubes de bois pesant environ un million deux cent soixante mille kilogrammes.

Dans cet ensemble figuraient sept cent quatre-vingt-dix pièces prises dans des arbres ayant en grume un diamètre de cinquante-cinq centimètres, une longueur de six mètres cinquante centimètres et un poids moyen de mille trois cents kilogrammes.

Tous les bois provenaient des rives de la Méditerranée; on avait dû leur faire franchir à bras d'hommes, pour les amener à Persépolis, les cols des monts Zagros, dont l'altitude dépasse deux mille huit cents mètres, les défilés les plus inextricables et les montagnes les plus abruptes de la Perse.

J'ai calculé le nombre et le cube des pièces de bois utilisées dans les palais persépolitains; mais qui pourrait évaluer l'étendue des sacrifices d'hommes et d'argent qu'exigea de la Perse le transport à pied d'œuvre des bois de charpente? On reste confondu devant ce témoignage de la puissance et de la volonté de souverains qui, de gaieté de cœur, poursuivaient la réalisation de leurs plus folles fantaisies aux dépens de la vie de leurs sujets et obtenaient de leurs peuples des efforts aussi gigantesques qu'ils étaient improductifs.

Tels sont les documents fournis par l'analyse directe des monuments persépolitains ; documents précieux qui nous font connaître le plan des palais, la forme des baies et des colonnes, l'assemblage et les dimensions des pièces de la charpente, ainsi que la nature des matériaux. Les ruines ne nous renseignent pas malheureusement sur les détails de la restitution des façades en briques et sur la polychromie extérieure. Je comblerai cette lacune en m'inspirant, dans une certaine mesure, des plus vieux édifices de la Perse musulmane. Quoique les mosquées se distinguent profondément par leurs formes des demeures royales des Achéménides et procèdent d'une architecture fort différente, leur étude n'en est pas moins intéressante, car elle familiarise avec le génie artistique de la Perse et permet d'envisager, en se plaçant au même point de vue que les Iraniens, l'architecture du Takhtè-Djemchid. C'est dans cet esprit que je vais entreprendre la description des palais restitués. Je crois être parvenu, en prenant pour guide les traditions locales, à serrer de très près la vérité et à faire bien petite la part d'hypothèse que comporte toujours un pareil travail.

Comme corollaire des principes qui viennent d'être établis, je donne les restitutions de l'apadâna aux cent colonnes (Pl. VII), une des plus vastes salles qui aient jamais été construites et que signalent encore un amoncellement considérable de matériaux et les deux taureaux androcéphales placés aux extrémités du porche, celles du petit palais de Darius (Pl. VII) et de l'un des porches latéraux de l'apadâna de Xerxès (Pl. IX).

La perspective du second de ces édifices a été dessinée en prenant pour point de vue et pour tableau le point de vue et le tableau de la photographie des ruines (T. II, Pl. XXII). Il sera ainsi très aisé de comparer l'état actuel des lieux à leur restitution.

Les portes, les fenêtres, les colonnes, les paliers, les escaliers, étaient exécutés, nous le savons déjà, en calcaire blanc, ou plus souvent encore en porphyre gris bleuté d'une extrême résistance.

Les murs compris entre les pilastres disposés aux angles saillants des édifices, étaient construits en brique cuite.

Une mosaïque très simple, formée par les imbrications des tranches mates ou émaillées de ces matériaux, maçonnées alternativement en creux ou en saillie, constituait l'ornementation des parements extérieurs des murailles, que couronnait un bandeau composé par trois ou quatre rangs de briques posées de champ. On retrouve

des crêtes semblables dans toutes les constructions persanes; je pense même que les briques du couronnement devaient dessiner, par leur saillie ou leur couleur, le crénelage assyrien, conservé à titre d'ornement dans un grand nombre de frises persanes ou arabes, et adopté dans la décoration de la main courante des rampes persépolitaines.

Les dessins que j'ai reproduits sur les façades proviennent d'une tour construite à Damgan, sous le règne de Mahmoud le Guiznevide dans les environs de l'an 1000. Je les ai choisis parce qu'ils ont d'étroites analogies avec les combinaisons retracées sur le tombeau dit de Midas (Fig. 8).

J'ai été amené à introduire un appoint de faïence dans la restitution des parements extérieurs, par cette raison que la maçonnerie de brique, étant en Perse une sorte d'institution nationale, devait être traitée à l'iranienne; ce mélange de matériaux bruts et émaillés, usuel à Babylone, se pratiquait du reste à Persépolis, puisque la mission Stolz a trouvé dans les ruines des plaques de faïence bleu clair.

Il est difficile, quand on n'a pas visité la Perse, de se rendre compte de l'effet produit par cette décoration si simple de murs à peu près privés d'ouverture. Aux rayons du soleil, il se fait entre les bleus des émaux et la tonalité gris rosé des briques un échange de reflets qui modifient à l'infini la valeur et la couleur des ombres portées par les saillies et communiquent aux façades des grands édifices une chaleur et une harmonie de tons auxquelles peuvent seuls prétendre les châles et les beaux tapis d'Orient. Je ne parle pas à dessein des parements intérieurs des murs. Toute restitution de leur décoration serait purement hypothétique.

Arrivé à ce point de mes études, j'ai dû me demander si les monuments de Persépolis avaient été peints à l'imitation des monuments de l'Égypte et des temples de la Grèce avec lesquels ils avaient de si frappantes analogies.

Je me prononce à ce sujet sans hésitation. Ils ne l'étaient pas. Leur polychromie très douce résultait de la coloration naturelle des matériaux de natures différentes employés dans la construction et ne sortait pas de cette gamme de tons harmonieux et rompus dont les Persans semblent avoir conservé le secret.

J'ai puisé cette conviction dans une étude approfondie des plus vieilles mosquées persanes.

Pendant toute cette brillante période qui commence à la fin du X[e] siècle avec les Guiznevides et se termine à l'avènement des Séfévies, l'art est essentiellement sincère. Tous les matériaux sont apparents, tous les détails de la construction sont

soulignés de telle sorte que la décoration intérieure et extérieure naît sans efforts de l'emploi raisonné et de la mise en évidence des briques et des mortiers.

C'est à peine si, pour accentuer les principaux membres de l'architecture, les constructeurs intercalent dans les corniches, les archivoltes et les bandeaux quelques émaux bleu turquoise dont la douce coloration se marie si heureusement avec le ton gris rosé des fonds. Ces traditions étaient encore si vivaces au commencement du XIVe siècle que l'artiste chargé d'élever le mausolée de Chah-Khoda-Bendè [1] ne se servit pour décorer les voûtes d'une galerie extérieure construite en brique, comme tout l'ensemble de l'édifice, que de tons obtenus par la trituration de tuileaux arrivés à différents états de cuisson, tons qui variaient, par conséquent, du gris au rouge vineux. Malgré l'apparente indigence de cette polychromie naturelle, l'effet obtenu est merveilleux. Il semble que l'on ait tendu les voûtes avec de vieilles broderies de Kirman.

Un autre fait ressort également de l'examen des monuments guiznevides et seljoucides : si les faïences bleu clair rehaussent et animent la couleur des parements de brique et de pierre, elles sont exclusives de toute autre teinte. C'est à peine si les émaux bleus foncés et blancs peuvent lui être adjoints. Cette remarque doit être bien ancienne; car les Égyptiens, les Babyloniens, les Grecs et les Perses ont employé de préférence à tous les autres les émaux bleu turquoise pour revêtir la terre cuite, qu'elle fût employée à façonner des figurines, des briques, des vases ou des ornements.

L'introduction de faïences bleues, soit dans les mosaïques des murs, soit dans le revêtement de la corniche, interdisait par conséquent à un habile artiste l'emploi de couleurs autres que les teintes naturelles des pierres, des briques ou des charpentes vernies.

Il n'est donc pas à supposer que des architectes vivant au milieu d'un peuple qui eut de tout temps un sentiment très net des convenances architecturales et qui tenait des générations passées les traditions de l'art si délicat de décorer des édifices, tout comme il avait hérité de ses aïeux l'art du faïencier, aient jamais songé à dissimuler sous une couche de couleur les porphyres et les marbres employés à la construction des colonnes, des baies et des bas-reliefs, les bois précieux des charpentes ou les belles briques qui entraient dans la maçonnerie des murs. Ils

1. Voir T. II, p. 36, note 2.

s'efforcèrent, au contraire, obéissant en ce cas au génie particulier de leur race, de ne laisser planer aucun doute sur la nature et la qualité des matériaux, qui seules pouvaient expliquer la grande portée des architraves ou la gracilité et l'éloignement des colonnes.

En fait, aucun des fragments de pierre ou de bois retrouvés dans les ruines, aucun détail, aucun ornement des chambres sépulcrales, ne portent de trace de peinture. Les porphyres ne sont pas seulement admirablement taillés, mais finement polis. Eût-il été nécessaire d'amener les parements vus à un tel état de perfection, si ce travail eût été caché et s'il eût été non seulement inutile, mais nuisible même à l'application d'un enduit coloré?

Je regrette vivement que ces explications bien sèches et que l'essai de restitution polychromée du porche de l'apadâna de Xerxès (Pl. IX) ne donnent pas une idée suffisante de l'architecture persépolitaine.

Quant à moi, lorsque j'essaye de faire revivre dans ma pensée ces grandioses édifices, lorsque je vois ces portiques aux colonnes de marbre ou de porphyre poli, ces taureaux bicéphales dont les cornes, les pieds, les yeux et les colliers devraient être revêtus d'une mince feuille d'or, les poutres et les solives de cèdre de l'entablement et des plafonds, les mosaïques de brique semblables à de lourdes dentelles jetées en revêtement sur les murs, ces corniches couvertes de plaques d'émaux bleu turquoise que termine un trait de lumière accroché à l'arête saillante des larmiers d'or et d'argent, lorsque je considère les draperies suspendues au-devant des portes, les fines découpures des moucharabiés, les épaisses couches de tapis jetées sur les dallages, je me demande parfois si les monuments religieux de l'Égypte, si les temples de la Grèce eux-mêmes devaient produire sur l'imagination du visiteur une impression aussi saisissante que les palais du grand roi.

§ III

Distinction à établir au point de vue des origines entre la sculpture ornementale et la statuaire. — L'une procède des matériaux de construction; l'autre en est indépendante. — Intailles chaldéennes. — Bas-reliefs assyriens. La statuaire grecque et la statuaire perse dérivent des écoles assyriennes.

Nos premiers aïeux, en construisant une habitation et en s'étudiant à reproduire les traits de leur visage, obéirent à un besoin et à un instinct qui se développent simultanément dans les sociétés primitives, mais qui n'ont entre eux aucun lien : quand ils songèrent à embellir leur maison, ils furent guidés, au contraire, par un sentiment dont les manifestations ne tardèrent pas à se confondre dans leur esprit avec les principes mêmes de la construction.

Chez les peuples primitifs qui ont franchi spontanément les premières étapes de la civilisation, il peut donc exister un écart considérable dans les développements des deux grandes branches de la sculpture : la plastique *ornementale*[1] appliquée à la décoration des édifices, qui doit, par son essence, conserver le caractère des matériaux de construction les plus usuels, et la statuaire artistique, qui dispose en tous lieux de matériaux appropriés à son objet, l'homme s'étant toujours montré prodigue de ses efforts et de ses ressources pour se survivre dans son image.

Cette distinction n'est pas sensible en Égypte. La vieille terre pharaonique mettait à la disposition des artistes du bois de sycomore compacte et facile à tailler, de l'ivoire, des porphyres, des pierres de granit ou de grès. Les arts se ressentirent de l'abondance et de la variété des matériaux. Dès les premières dynasties, les Égyptiens possèdent tous les secrets de l'architectonique, de la statuaire et de la plastique. Faire l'éloge des charmantes compositions retracées sur les murs des

1. Dans tout ce chapitre, j'entends d'une manière spéciale par *ornements* tous les motifs de décoration qui n'empruntent pas leur raison d'être à des scènes où sont représentés des hommes et des animaux. Les images des êtres vivants, alors même qu'elles finissent par être utilisées dans la décoration des édifices, des tissus, des armes ou des objets mobiliers, se rattachent primitivement à la statuaire et en suivent les lois.

L'*ornement* proprement dit, plastique ou dessiné, comprend la représentation plus ou moins imparfaite des fleurs, des guirlandes, des colliers, des crânes d'animaux (*bucrânes*), qui ont été primitivement utilisés pour parer un édifice; des combinaisons linéaires d'origine indécise, des motifs de construction dénaturés : tels sont les filets, les denticules, les créneaux, etc., etc.

tombeaux voisins des Pyramides ou des statues de l'ancien empire exposées dans nos musées n'est plus utile aujourd'hui. Ce sont les œuvres d'art les plus remarquables de la haute antiquité.

Presque à côté de l'Égypte, dans la chronologie des temps antiques, se place un grand peuple dont on commence à connaître la civilisation, je veux parler de la Chaldée *sumérienne*[1] la patrie des Our-Bagas et des Our-Nina, qui régnèrent à Zirpourla, dans la vallée de l'Euphrate, vers l'époque sans doute où vivaient à Memphis les premiers successeurs de Khêphrèn et de Menkerâ.

Les Sumériens ne trouvèrent à leur portée, dans les immenses alluvions du Tigre et de l'Euphrate, ni carrières de pierre, ni mines de cuivre, ni bois susceptibles d'être taillés. Forcés de construire leurs demeures en matériaux de terre et en stipes de palmier, ils élevèrent des habitations d'apparence massive que n'égayaient aucune colonnade, aucune moulure, aucun ornement exécuté ou apposé directement sur les matériaux de construction. La brique crue ou mal cuite des premiers Élamites ou des premiers Chaldéens ne se prêtait pas plus aux encorbellements et à la sculpture ornementale qu'à la construction de colonnades[2]. C'étaient là des effets d'une même cause.

Pour remédier à cette pénurie de beaux matériaux, les Sumériens s'ingénièrent à recouvrir d'un enduit protecteur les parements extérieurs de leurs demeures et trouvèrent dans l'émail appliqué sur la terre cuite une matière imperméable susceptible de recevoir les couleurs les plus éclatantes. Telle fut l'origine de la décoration polychrôme de la Babylonie et de l'ornementation rationnelle des constructions en brique. Ces faits sont si exacts que l'architecture nationale de l'Iran, qui est restée le type le plus pur de l'architecture en brique, n'a jamais présenté de grands porte-à-faux et a exclusivement recherché dans des combinaisons ingénieuses de voûtains et de parements bruts ou émaillés, tous les motifs de la décoration monumentale. La brique est l'éternelle barrière qui divise non seulement la construction, mais la décoration des pays riches en bois et en pierre de ceux qui ne disposent que de l'argile plastique.

Il est tout naturel que les Chaldéens, dans les conditions précaires où la nature

1. Le mot de *sumérien* est commode pour désigner un état spécial de la civilisation chaldéenne, et je m'en sers sans prendre parti dans une discussion du domaine de la philologie.

2. Voir *supra*, T. II, § vi, et, sur l'usage des colonnes en Assyrie, Perrot et Chipiez, *Histoire de l'art dans l'antiquité, l'Assyrie*.

les avait placés, n'aient eu ni une modénature ni une école vivace de sculpture ornementale; mais il est bien remarquable que l'indigence de la décoration architecturale ait réagi sur le tempérament artistique de la nation au point d'amoindrir le sentiment de la décoration industrielle. Et, de fait, on ne remarque sur les objets fabriqués dans la Chaldée archaïque aucun de ces ornements qui paraient, dès l'époque des premières dynasties, les œuvres des Égyptiens.

Le trône de Goudea (Pl. XI), les sièges des dieux ou des rois représentés sur les cylindres que possèdent aujourd'hui en grand nombre les collections publiques et même privées, sont traités avec une extrême sobriété, les pièces d'étoffes composant les vêtements de ces personnages sont bordées d'une simple frange, les vases de terre sont nus et grossiers [1]. Plus tard même, dans la période qui s'étend du XIIe au Xe siècle avant notre ère, le nombre des ornements employés par les Chaldéens est extrêmement restreint ; l'anthémion, la palmette entrent d'une manière monotone dans toutes les combinaisons. Il n'est pas jusqu'aux broderies dont les Babyloniens et les Assyriens, à leur exemple, surchargèrent leurs étoffes, qui ne soient uniquement composées de ces mêmes motifs et d'imbrications polygonales rappelant les dispositions des parements de brique [2].

Ne semble-t-il pas que la plastique décorative, inconnue des premiers habitants

1. On connaît pourtant un vase de terre chaldéen, conservé au British Museum (Fig. 9), sur la panse duquel on a gravé un ornement (Perrot et Chipiez, *Assyrie*, p. 711).

Cet ornement reproduit simplement un motif de crénelage. Au milieu du merlon, on aperçoit même la fente longitudinale qui permettait aux défenseurs de suivre à l'abri de tout danger les mouvements des assaillants.

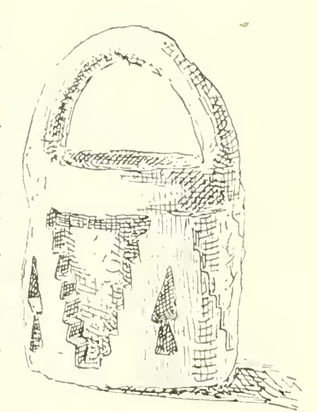


Fig. 9.

2. J'ai donné dans la première partie de cet ouvrage (Pl. IX) une photographie d'une borne rurale sur laquelle se trouve l'image de Marduk-idin-Akhi (Merodach-Wadin-Akhi, suivant la lecture et l'orthographe du British Museum). Ce document est extrêmement intéressant, tant à cause de sa date reculée (XIIe siècle) que par les renseignements qu'il nous donne sur les ornements usités en Chaldée à cette époque.

La tiare et les vêtements du roi sont d'une extrême richesse, et néanmoins les broderies qui surchargent les étoffes ne comportent guère que les trois motifs de décoration déjà indiqués : l'anthémion, une représentation du palmier, et l'hexagone, orné en son milieu d'un nouvel anthémion. Sur les galons on trouve des bâtons rompus, image des créneaux et des demi-cercles accolés.

Les Chaldéens paraissent avoir été de très habiles tisserands et de remarquables brodeurs; les Assyriens enchérirent encore en habileté sur les Chaldéens (MM. Perrot et Chipiez, *l'Assyrie*. — M. Muntz, *la Tapisserie*. — Arrien, *Expédition d'Alexandre* (VI, 29). — Livre de Josué (VII, 21). — Pline, *H. N.*, VIII, § 74); mais ni les uns ni les autres ne sortirent d'une gamme d'ornements devenus banals, tant ils étaient peu nombreux. Toute l'industrie de l'ouvrier se dépensait à peindre avec son aiguille les sujets

de la Mésopotamie, n'ait pénétré que très tard sur les rives du Tigre, et le jour seulement où les Sumériens importèrent chez eux des matériaux étrangers? Forcés, par exemple, de demander aux Phéniciens ou aux Syriens les bois de construction des tentes royales ou des édicules divins, ils leur empruntèrent le modèle et le type des colonnes légères et des décors qu'ils clouaient sur les charpentes, mais qu'ils ne pouvaient faire adhérer aux murs de pisé. Avant cette époque, sans doute, les Sumériens s'étaient procuré à grands frais des pierres dures pour les disposer dans les parties du temple qui fatiguaient le plus, telles que les gonds des portes, le seuil des ouvertures, et avaient tenté de façonner quelques-unes d'entre elles à l'image de l'homme. Les premiers essais furent barbares, mais l'instinct artistique des habitants de la vieille Chaldée ne tarda pas à s'éveiller. On en jugera en examinant toutes les statues de Goudea et le torse d'Our-Bagas. Ces œuvres révèlent des qualités de modelé que l'on ne trouve même plus dans les statues de Nebo et d'Assournazirpal, trouvées à Nimroud, dans le torse de femme nue (Pl. XII), et moins encore dans le groupe représentant un lion terrassant un homme, découvert, il y a quelques années, à Babylone (Pl. XIII)[1].

On voit donc, dès les périodes les plus anciennes de l'art, se dessiner cet antagonisme entre la sculpture ornementale et la statuaire : celle-là dépend essentiellement des matériaux de construction particuliers à chaque contrée; celle-ci, en revanche, libre de tout lien, peut se développer suivant le génie particulier de chaque race.

le plus souvent reproduits sur les cylindres. Il semble même que les rares motifs dans lesquels se confine l'ornemaniste chaldéo-assyrien soient d'origine relativement moderne. La richesse des vieux vêtements consistait dans la valeur des tissus, des franges, des grelots et des galons. Aussi ne serais-je pas surpris que les ornements nattés et les câbles si souvent reproduits sur les monuments assyriens ne fussent, comme les ornements crénelés, originaires de Babylonie.

1. Les trois statues appartiennent au British Museum. On sait combien sont rares les œuvres en ronde bosse assyriennes et babyloniennes. L'art de la statuaire, inauguré si brillamment par les contemporains de Goudea, ne tarda pas à péricliter entre les mains de leurs successeurs.

J'attribue ce fait à deux causes : l'envahissement de la gravure en intaille et la découverte en Assyrie des carrières d'albâtre

Les artistes, déjà habitués à ne représenter la nature que de profil et sur un seul aspect, furent encouragés dans cette voie par la qualité des matériaux qui furent mis entre leurs mains. Facile à débiter en longues tranches, très aisé à tailler, l'albâtre se prêtait trop aisément à la sculpture en bas-relief pour que celle-ci ne prît pas une prééminence marquée sur la ronde bosse. On ne supposerait jamais à la vue des bas-reliefs d'Assourbanipal et des statues de Nebo que ces sculptures sont les œuvres d'artistes à peu près contemporains. Cette décadence de l'art s'accuse d'une manière particulière dans le groupe babylonien. Je ne crois pas que la photographie de cette sculpture ait jamais été faite; je suis heureux de pouvoir la produire afin de réunir dans ces quelques planches les exemples les plus saillants de la statuaire chaldéo-assyrienne.

On s'est demandé si les œuvres des Chaldéens se rattachaient à l'art pharaonique? Ce point est fort délicat à décider. L'art du sculpteur se serait en tout cas profondément transformé en Mésopotamie.

Si l'on trouve dans les statues de diorite[1] découvertes à Tello, et surtout dans un bas-relief représentant un harpiste, des attitudes rappelant le style des œuvres primitives enfantées sur les bords du Nil et les rives de l'Euphrate, les caractères généraux des deux écoles diffèrent profondément.

Le sculpteur égyptien s'est appliqué en général à noyer sous une sorte d'enveloppe mystique les parties nues et les parties habillées; les artistes sumériens, au contraire, dissimulaient le corps sous d'épais vêtements, mais traitaient avec une grande hardiesse, allant chez les archaïques jusqu'à la brutalité, la musculature restée à découvert.

D'ailleurs, soit que la dureté des pierres auxquelles s'étaient attaqués les habitants de la Mésopotamie ait augmenté la difficulté à vaincre, soit plutôt que la rareté et le prix élevé de la matière première aient arrêté leur essor et les aient contraints à réserver à la reproduction des images des dieux et des rois un talent que le sculpteur égyptien mettait à la portée du plus mince personnage, il est incontestable que les habitants de la Chaldée et de l'Assyrie, bien que doués d'un sens artistique très développé, restèrent toujours, comme sculpteurs en ronde bosse, inférieurs aux Égyptiens.

Quelle distance sépare les merveilleuses statues de l'ancien empire, telles que le Scribe[2], le Cheikh-el-Beled[3], le bronze du Louvre désigné sous le nom de

1. Les pierres dures dans lesquelles sont sculptées les statues de Goudea sont qualifiées par les inscriptions gravées sur les statues de *pierre du pays de Magan;* pas plus que le bronze, elles ne peuvent avoir été extraites des sables de la Mésopotamie.

M. Oppert et un grand nombre d'assyriologues (Smith, *Notes on the early history;* Lenormant, *Études accadiennes,* I, 3, p. 73; Haigh-Schrader) pensent que Magan est le nom sumérien de l'Égypte.

On retrouve, il est vrai, des ressemblances de couleur et de texture entre la diorite employée à Tello et certains porphyres gris utilisés par les sculpteurs égyptiens; mais c'est avec les pierres noires de Persépolis et de Suse que les diorites façonnées par les Chaldéens ont les plus grandes analogies. Il n'existe pas non plus de carrières de diorite dans les environs de Persépolis, on rencontrerait peut-être cette roche dans les montagnes des Bakhtyaris. Ce renseignement m'a été donné en Perse, je n'ai pas eu l'occasion de le vérifier. Quoi qu'il en soit à ce sujet, il devait être extrêmement difficile aux princes de *Zipourla* de s'approvisionner de pierres dures et surtout de blocs aussi volumineux que ceux dans lesquels furent taillées les grandes statues découvertes à Tello.

2. Le Scribe fait partie des collections du Louvre (IVe dynastie).

3. Cette œuvre ravissante, conservée au musée de Boulaq, remonte également à l'époque des princes qui élevèrent les grandes pyramides. La statue est en bois; les jambes ont été refaites.

Mesou [1], les bas-reliefs du Tombeau de Ti et les ornements si variés contemporains des grandes pyramides, des objets de la collection Sarzec !

Toutefois, il est dans l'art un petit domaine où les Chaldéens régnèrent en maîtres incontestés.

En possession, depuis de longs siècles, d'une méthode qui leur permettait de traduire leurs idées au moyen de signes graphiques, ils apprirent d'abord à confier à des tablettes de terre, puis aux pierres dures, le dépôt de leur pensée, et ne tar-



Fig. 10. — Cylindre chaldéen de l'époque de Sargon l'Ancien ([3] Collection de Clercq).

dèrent pas à graver, sur des cylindres qui leur servaient de cachets ou d'amulettes [2], des scènes empruntées à leurs légendes religieuses (Fig. 103).

La facilité de transporter au loin des œuvres d'art aussi peu volumineuses que les cylindres chaldéens et leurs très réelles qualités artistiques aidèrent à les faire

1. Bronze des collections du Louvre (IV[e] dynastie).

2. L'usage des cylindres se perpétua longtemps en Chaldée. Hérodote (I, 195) et Strabon (XVI, 1, § 20) racontent que les Babyloniens ont chacun un cachet. De la Babylonie cet usage a passé en Perse ; on peut répéter des Iraniens ce que les historiens grecs disaient des Chaldéens : « Ils ont tous leur cachet. » Ils l'apposent, au lieu et place de leur signature, sur les lettres et documents écrits.

3. Je dois à l'obligeance de M. de Clercq et de M. Ménant de pouvoir donner un dessin de l'un de plus beaux cylindres archaïques de la Chaldée (Fig. 10). Ce petit monument est en porphyre et mesure 0m043 de hauteur. M. Ménant l'a décrit dans son ouvrage consacré aux pierres gravées de la haute Asie (I[re] partie, page 73). On trouvera les dessins des deux autres cylindres archaïques p. 81, fig. 112, et p. 85, fig. 114.

connaître du monde ancien et à propager les sujets mythologiques reproduits par les graveurs. Malgré leur mérite, l'influence des intailles chaldéennes n'eût pas été peut-être décisive en Occident et en Perse, si l'Assyrie, en se constituant au nord de la Mésopotamie en royaume indépendant, n'eût pris possession de régions montagneuses. Les parements en brique cuite ou émaillée furent en partie remplacés par des lambris d'albâtre extrait des carrières situées au nord-est des capitales du nouvel empire. Ces belles dalles formaient un excellent revêtement pour le

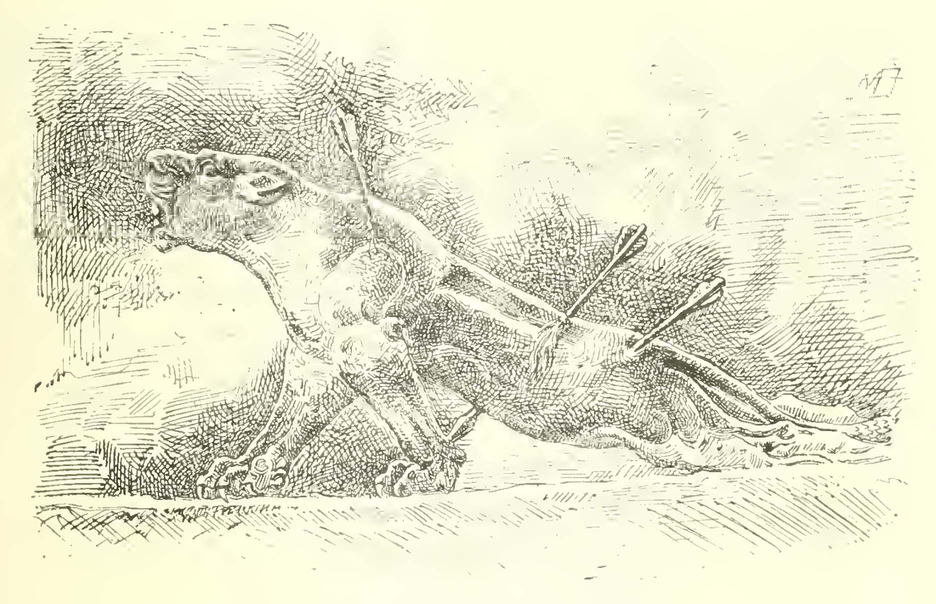


Fig. 11. — Du palais d'Assourbanipal (British Museum).

murs bâtis en brique crue et se prêtaient par leur nature à la sculpture en bas-reliefs. Elles tardèrent d'autant moins à se couvrir de tableaux que les monarques assyriens offrirent, par leur amour de la construction et des conquêtes, un large champ d'étude à l'imagination des artistes nationaux. L'observation de la nature devint la règle de cette nouvelle école. On peut citer comme un exemple saisissant de cette qualité maîtresse tous les bas-reliefs provenant du palais d'Assourbanipal (Pl. XIV), et notamment l'image de ce lion rendu paraplégique à la suite d'une blessure à la moelle épinière (Fig. 11).

Les connaissances anatomiques de l'artiste ne lui permettaient pas de se rendre compte de l'effet produit par la flèche, et néanmoins il y a une concordance parfaite entre la position du dard et l'attitude de l'animal. On ne saurait invoquer le hasard. Lorsque le trait perce le fauve au-dessus du défaut de l'épaule et

atteint le poumon, il se déclare une hémorragie pulmonaire qui se trahit par les flots de sang vomis par le lion.

Les rares défauts que l'on puisse reprocher aux bas-reliefs assyriens proviennent peut-être d'une étude insuffisante de la nature humaine qui leur apparaissait toujours enveloppée de longues draperies, et de la rapidité avec laquelle les artistes étaient forcés de satisfaire aux caprices de maîtres exigeants.

Il n'est pas étonnant que, dans les conditions favorables où se développèrent leurs écoles de sculpture, la Chaldée et l'Assyrie aient eu pour tributaires toutes les nations placées sur leurs confins. Je crois avoir montré dans les chapitres consacrés à l'étude de la colonne et des toitures perses [1] que les Hellènes empruntèrent, soit à l'Égypte, soit aux nations asiatiques riveraines de la Méditerranée, les éléments primitifs des ordres dorique et ionique; ils furent redevables aux mêmes contrées, je vais l'indiquer bientôt, des ornements caractéristiques de ces mêmes ordres; mais leurs artistes, en revanche, s'inspirèrent de préférence des écoles de sculpture assyrienne dont ils étaient préparés à accepter l'influence, les intailles chaldéennes ou les bas-reliefs phéniciens les ayant habitués de longue date à un style énergique mieux approprié à leur tempérament que les délicatesses effacées de la statuaire égyptienne. Cette preuve n'est plus à faire aujourd'hui : il suffit, en tout cas, pour se convaincre de la filiation de la statuaire hellénique, de mettre en parallèle, d'un côté, les statues de Goudea, de Salmanazar (Pl. XI), les plus vieilles intailles babyloniennes, et, de l'autre, les statues des Branchides (Pl. XV), le soldat dit Guerrier de Marathon, les métopes de Sélinonte (Fig. 12), les bas-reliefs du tombeau des Harpies et des sépultures de Xanthe (Pl. XVI), sur lesquels l'artiste a retracé une fois de plus la victoire du lion sur tous les animaux et de l'homme sur le lion.

De toutes ces œuvres, les plus intéressantes au point de vue de l'histoire de l'art sont, sans contredit, les sujets similaires, parce qu'ils représentent les deux termes extrêmes d'un art qui se meurt en Asie, mais va bientôt ressusciter en Grèce.

Le vieux Patesi de Zirpourla, comme les prêtresses de la voie sacrée des Branchides, est assis sur un solide fauteuil et drapé dans une pièce d'étoffe enroulée autour d'une épaule. Les ressemblances que fait naître la similitude des sièges, du vêtement, et surtout du mode d'exécution des draperies, donnent à ces deux groupes de statues une sorte d'air de famille mal d'accord avec les écarts de temps,

1. T. II, § VI.

d'espace, qui séparent ces ouvrages sculptés, ceux-là à une date qui flotte entre le deuxième et le troisième millénaire avant l'ère chrétienne, ceux-ci peu de temps sans doute après la conquête des côtes de l'Asie Mineure par Cyrus. Je ferai des remarques analogues au sujet des tableaux représentant les combats du



Fig. 12. — Métope de Sélinonte.

(D'après le moulage de l'École des Beaux-Arts.)

lion contre le cerf ou le taureau, les chasses d'Isdoubar et la lutte de Thésée contre le Minotaure, tableaux retracés successivement sur les intailles et les bas-reliefs exécutés par les Sumériens, les Assyriens, les Phéniciens et les Grecs archaïques[1].

Il a fallu plus de trois mille ans peut-être aux races asiatiques pour amener l'art sumérien à l'état où il nous apparaît aux Branchides, à Xanthe et en Grèce;

1. De nombreuses intailles retrouvées dans les fouilles de Mycènes (Schliemann, *Mycènes*, p. 254, fig. 253; p. 391, fig. 470 et 471; p. 437, fig. 530), sans être babyloniennes, ont un caractère chaldéen très prononcé; la dernière surtout, qui reproduit l'épisode célèbre du combat d'un lion et d'un taureau, a une origine certaine : la même scène est gravée sur un cylindre chaldéen fort ancien faisant partie de la collection du duc de Luynes (Cabinet des Médailles). On trouvera (Fig. 112, 113, 114 et Pl. XVI) la représentation des scènes auxquelles il est fait allusion ci-dessus.

moins de deux siècles après la révolte de l'Ionie, le petit peuple qui recueillera l'héritage des sculpteurs assyriens aura des artistes capables de modeler le fronton et les frises du Parthénon.

Cette efflorescence subite des forces artistiques de la Grèce, dont on trouve les premiers germes au temple d'Égine, n'était pas terminée à l'époque où Cyrus monta sur le trône. L'Assyrie était morte comme nation, mais faisait encore sentir sa puissante influence sur toutes les écoles de sculpture qui avaient succédé aux écoles ninivites. Ce fut donc aux héritiers directs des Assyriens que les Perses furent conduits à s'adresser quand ils voulurent faire concourir la sculpture en bas-relief à l'embellissement des palais royaux. Si les édifices de Méchhed-Mourgab et de Persépolis procèdent d'un art monumental qui avait subi l'action réflexe de la Grèce, il semble, au contraire, que la statuaire de l'Iran et celle de la Hellade soient issues d'un même tronc, mais se soient développées parallèlement et séparément.

Que l'on se reporte aux distinctions très réelles établies, dès le début de ce chapitre, entre les origines de la sculpture ornementale et de la statuaire, on ne sera pas surpris de voir se manifester chez les Grecs et chez les Perses ce même penchant à appeler tout d'abord à leur aide, pour participer à la décoration d'un même édifice, des architectes et des ornemanistes ayant des traditions artistiques analogues, tandis que les ornemanistes et les statuaires représentent des écoles très opposées.

La manifestation de cette loi est très nette chez les Perses. Mis en face, au lendemain de leurs premières victoires, d'une triple civilisation : la grecque, l'égyptienne, l'assyrienne, ils se déterminèrent en toute connaissance de cause. Les Grecs, au contraire, avant le IXe siècle, ne furent en relation directe ni avec l'Égypte, ni moins encore avec l'Assyrie, et cependant ils empruntaient à Ninive ses intailles et ses bas-reliefs, alors qu'ils s'inspiraient, dans le dessin des ornements comme dans la composition des ordres d'architecture, de modèles venus d'Égypte, de Phénicie ou d'Asie Mineure.

Ces principes, dont on comprendra mieux la portée au fur et à mesure que j'avancerai dans la description des sculptures, m'ont conduit à séparer en deux chapitres bien distincts la description des sculptures ornementales et des bas-reliefs de Persépolis.

§ IV

Les Grecs ont inventé l'art de profiler une moulure. — Modénature égyptienne, perse, assyrienne. — Origine présumée de la volute. — Influence des ornements égyptiens sur les arts de la Phénicie et de la Grèce. — Chapiteaux à fleurs de lotus, leurs transformations en passant en Phénicie et en Grèce. — Définition du chapiteau de l'ordre ionique. — Ivoires égyptiens trouvés à Nimroud. — Origine du chapiteau des grands ordres assyriens. — Origine du chapeau bicéphale des ordres persépolitains. — Influence de la Chaldée sur le développement des arts occidentaux. — Description des ornements des tombeaux des rois achéménides. Comparaison à établir entre ces monuments et l'Érechthéion, entre le tombeau de Cambyse Ier et le tombeau des Harpies. — Ornements des chapiteaux et des bases des ordres persépolitains, des rampes du palais de Darius. — Conclusion.

C'est aux Grecs que revient, d'une manière incontestable, l'honneur d'avoir compris les premiers le parti que l'on pouvait tirer d'une habile distribution des saillies et des creux, et, partant, des ombres et des lumières, soit pour séparer, soit pour mettre en valeur certaines parties des édifices.

La modénature égyptienne se réduisait à l'emploi d'une gorge; quant aux Perses et aux Assyriens, ils n'eurent jamais à leur disposition, au moins d'une manière usuelle, des matériaux susceptibles de se prêter à l'exécution des porte-à-faux et des saillies. A l'aide de la brique, on bâtit d'excellentes murailles et on tourne des voûtes résistantes; mais, à moins d'avoir recours à des artifices, on ne peut guère construire des corniches solides.

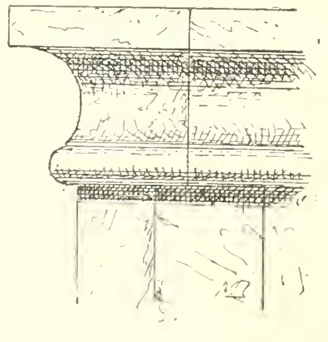


Fig. 13. — Stylobate assyrien.

Dans ces conditions, les Assyriens durent prendre, je pense, à la Phénicie, qui la tenait de l'Égypte, la grande gorge utilisée dans le stylobate d'un petit édifice de Ninive (Fig. 13), tandis que les Perses, de leur côté, s'inspirèrent de l'art grec et de l'art égyptien pour tracer les moulures de l'architecture royale de Méchhed-Mourgab et de Persépolis. Ces emprunts, on a déjà pu le voir, furent très limités. Les profils, imités de l'art ionien, dérivent tous de l'emploi de la ligne droite, du talon et de la baguette. La doucine, exceptionnellement employée, sert à engendrer les bases des colonnes, tandis que la corniche égyptienne couronne les portes et les fenêtres des palais.

Dans aucune de ces moulures on ne constate de combinaisons savantes indiquant de la part des Orientaux une étude sérieuse de cet art de profiler qui fournit aux Grecs et aux maîtres des œuvres du moyen âge un moyen si simple et si puissant d'accentuer les divers membres d'une architecture. Il n'y a donc pas lieu, dans de semblables conditions, de se préoccuper plus longtemps de la modénature perse dont l'étude, à Persépolis au moins, ne saurait être d'un grand secours. Il en sera tout autrement de la sculpture ornementale.

De tous les ornements usités dans l'architecture grecque et adoptés par l'art perse, le plus caractéristique est la volute ionique, si gracieusement utilisée dans la décoration des chapiteaux persépolitains.

On a donné les explications les plus diverses des origines de la volute. On a cru les découvrir tour à tour dans les enroulements des serpents sacrés, dans les cornes des béliers sacrifiés, dans les ammonites fossiles, dans les copeaux détachés par l'ouvrier d'une pièce de bois.

On a même supposé qu'elles représentaient le suaire incombustible qui enveloppait les cadavres placés sur le bûcher.

Les premières fouilles exécutées autour de Mossoul, tout en rendant manifestes les analogies des bas-reliefs assyriens et des sculptures grecques archaïques, révélèrent que le chapiteau ionique était connu des Ninivites. Dès cette époque, il fut généralement admis que la Hellade, qui avait emprunté à Ninive les premiers éléments de la statuaire, lui était redevable des enroulements, et que la volute n'avait eu, en Assyrie, qu'une valeur linéaire dépourvue de signification[1].

Cette interprétation des bas-reliefs de Khorsabad et de Kouioundjik ne m'a jamais satisfait. Il eût été bien étrange, en effet, de voir un pays où la colonne a toujours été employée à titre exceptionnel, une nation qui n'a jamais eu d'ornemanistes ingénieux, prétendre à l'invention du chapiteau le plus élégant de l'architecture grecque.

Mes pressentiments étaient fondés; j'espère montrer, en effet, que, si les enrou-

1. Je dois faire une exception toute particulière en faveur de M. J. Lange.

Dans un ouvrage publié à Copenhague en 1877 (*Det ioniske kapitels Oprindelseog Forhistoric*), analysé par M. Maspero dans la *Revue critique* (1878, 2e semestre, p. 326), cet auteur a indiqué la véritable origine du chapiteau ionien, mais il n'a pu, faute des nombreux documents phéniciens et assyriens que j'ai pu consulter, faire l'analyse du chapiteau grec et donner la preuve d'une filiation qu'il avait pressentie.

J'ajouterai, car ce détail a quelque importance au point de vue de la thèse, que j'ai été amené à conclure spontanément à l'origine égyptienne du chapiteau ionique, et bien avant de connaître les travaux de M. Lange.

lements ont été employés dans l'orfèvrerie des anciens peuples méditerranéens, les Égyptiens paraissent être les premiers qui les aient appliqués à l'ornementation des chapiteaux qui aboutirent, après une série de transformations aisées à suivre, d'une part, aux chapiteaux des ordres ionique et perse, et, de l'autre, aux chapiteaux assyriens [1].

Ce fut d'abord sous forme d'œuvres légères et peu volumineuses que les arts plastiques franchirent les frontières de chaque peuple et se répandirent dans le monde ancien.

Les Égyptiens, dès les premières dynasties, exportaient en énorme quantité de menus objets en bois et en terre cuite analogues à ceux qui garnissent les vitrines de nos musées : cuillères à parfum, boîtes, amulettes ou bijoux [2]. Comme tous les articles bon marché, ces objets, généralement faits en bois de sycomore ou en terre cuite, péchaient par l'exécution des sculptures ; ils n'en reproduisaient pas moins une grande quantité de motifs de décoration empruntés à l'architecture égyptienne (Fig. 26, 27, 28, 29, 29 *bis*, 30 et 30 *bis*). Quant aux personnages représentés, ils ne pouvaient en général donner une idée juste de la haute valeur artistique de la statuaire.

Tout autres étaient les intailles sumériennes. Les cylindres, faits en pierres dures et précieuses au moins dans le pays où elles étaient mises en œuvre, devaient être toujours confiés à des graveurs de talent; aussi les hommes et les animaux étaient-ils rendus avec une extrême habileté; il en eût été de même des décors; mais la vieille plastique chaldéenne, j'en ai donné la raison, ne semble pas en avoir comporté : Sargon l'ancien, Naramsin, ou les ancêtres de Goudea, eurent à leur cour de grands constructeurs et des graveurs en intailles d'une habileté consommée; mais les maîtres des œuvres, forcés par la nature du sol de la Chaldée à n'élever que des temples massifs et des palais de briques, ne fournirent pas de motifs de décoration aux arts industriels.

Ce n'est que très tard, sous le règne d'Assour-Nasir-Habal ou peut-être même

1. M. Layard avait déjà remarqué que le lotus et ses enroulements n'apparaissent pas en Assyrie avant le VII[e] ou le VIII[e] siècle, c'est-à-dire avant l'époque où les monarques ninivites envahirent la Phénicie et occupèrent l'Égypte (*Ninive*, t. II, p. 212, note 1). A titre général, l'observation est fort juste ; exceptionnellement, il y aurait peut-être lieu de reculer cette époque. Sur le petit monument chaldéen reproduit (Fig. 61) se trouvent des volutes ; mais, en tout cas, ce monument est lui-même postérieur de cinq à six cents ans à la dix-huitième dynastie égyptienne et semble, par ses ornements, constituer un cas particulier.

2. Rayet, *Monuments de l'art antique*, livraison I : Cuillère de toilette en bois (Maspero).

de ses successeurs, que s'élevèrent sur les rives du Tigre les premières colonnades [1], mais il ne saurait encore être question des Assyriens : ils étaient à peine constitués en corps de nation distincte aux temps reculés où nous reporte cette étude [2].

Les vêtements eux-mêmes, à en juger d'après les vieilles sculptures et les peintures de Beni-Hassan [3], étaient fort simples. Tissés avec des laines de couleurs différentes donnant par leur mélange des dessins qui rappelaient les imbrications des mosaïques de briques, ils se terminaient par de longues franges comme un grand nombre d'étoffes originaires de l'Orient.

Au contact des œuvres venues d'Égypte et de Babylonie, il se forma en Phénicie, où se réunissaient les objets fabriqués sur les rives du Nil et de l'Euphrate, une école de sculpture qui empruntait aux représentations symboliques des deux religions les sujets les plus usuels, mais s'inspirait exclusivement de l'architecture décorative de l'Égypte, par cette raison majeure que seuls les objets d'origine pharaonique comportaient des décors empruntés à l'art monumental [4].

A cette école hybride se rattachaient les bas-reliefs ciselés sur les urnes et sur les plus belles armes que possédaient les héros des epopées homériques [5],

1. Il est fait mention très souvent, dans les inscriptions cunéiformes des expéditions en Syrie des souverains chaldeens ou ninivites : mais nous voyons déjà Assour-Nazir-Habal (875), maitre des montagnes du Liban, occuper ses soldats à abattre des cèdres et des cyprès qu'il fait transporter à Ninive pour construire le temple de la déesse Istar (Oppert, *Histoire des empires de Chaldée et d'Assyrie*, p. 69-104).

2. L'Assyrie affirme la première fois son indépendance et sa puissance sous le règne de Touklat-Adar I[er] (vers 1250). Ses luttes avec la Chaldée occupèrent tout le XIII[e] et le XII[e] siècle. Le règne brillant de Touklat-Habal-Azar I (vers 1130) est bientôt suivi d'une longue période de décadence. L'Assyrie se relève sous les règnes de Touklat-Adar II, Assour-Nazir-Habal et Salmanazar III (880-820), retombe de nouveau et inaugure enfin, avec Touklat-Habal-Azar et les Sargonides, une des périodes les plus brillantes de son histoire (740) (Oppert, *Histoire des empires de Chaldée et d'Assyrie;* Rawlinson, *The five great Monarchies;* Lenormant, *Histoire d'Orient;* Ménant, *Annales des rois d'Assyrie*). C'est dans la période qui commence avec Touklat-Adar II (880) que les arts prirent leur entier développement.

3. Lepsius, *Denk.*, Abth. II, Bl. 132.

4. Sauf l'ornement crénelé qui apparait dans le tombeau d'Amrit, tous les motifs employés par l'architecte phénicien sont imités de l'art monumental de l'Égypte. C'est la conclusion formelle de M. Perrot (*Histoire de l'art dans l'antiquité, Phénicie*). Je rappelle également que si les Tyriens et les Sidoniens copiaient les édifices élevés dans la vallée du Nil, ils s'inspiraient le plus souvent aussi des ornements pharaoniques. J'entends parler, bien entendu, des ornements se rattachant à une origine architecturale. Je me suis expliqué à ce sujet page 21, note 1, car les sujets des bas-reliefs étaient empruntés partie à l'Égypte, partie à la Babylonie.

5. Je citerai notamment :

Les armes d'Achille, forgées par Vulcain sur la demande de Thétis (*Iliade*, XVIII, traduction Giguet, p. 270);

La cuirasse d'Agamemnon. « ..... Ensuite Atride couvre sa poitrine d'une belle cuirasse, présent du

toute la plastique phénicienne et les sculptures exécutées sur la majeure partie des belles patènes de bronze (φιάλη) [1] et des ivoires découverts à Nimroud (Fig. 50 à 59).

Les premiers bijoux et les premières armes importés par les Phéniciens dans la Hellade et sur les côtes de l'Asie Mineure, à l'époque même ou antérieurement au règne des Atrides, furent donc copiés en majeure partie sur des modèles originaires d'Égypte ou fabriqués même sur les rives du Nil [2]; et, de fait, on retrouve, dans les

roi Cinyre, témoignage de bonne amitié. Car celui-ci, instruit dans Chypre, par la grande voix de la Renommée, du prochain départ de la flotte des Grecs pour les rivages d'Ilion, et voulant plaire à leur roi, lui fit don de cette riche cuirasse. Elle a dix cannelures d'émail foncé, douze d'or et vingt d'étain; trois dragons d'émail rayonnent jusques au col, semblables aux iris que Jupiter fixa dans les nuées..... » (*Iliade*, XI, traduction Giguet, p. 146), et enfin l'urne d'argent offerte par Achille à l'un des vainqueurs des jeux funèbres célébrés à l'occasion des funérailles de Patrocle. « Aussitôt Achille place aux yeux des Argiens les prix de la course : d'abord une urne d'argent contenant six mesures, la plus belle de toutes celles qui existent sur la terre; car les ingénieux Sidoniens l'ont merveilleusement ornée et les Phéniciens qui la transportaient sur les sombres flots.....» (*Iliade*, XXIII, id., p. 338). Les lames d'épée trouvées dans les tombeaux de Mycènes (Académie des inscriptions et belles-lettres, séance du 25 juillet 1884) doivent être rangées parmi les armes d'origine phénico-égyptienne.

Il est également parlé dans l'*Odyssée* (XV, id., p. 538) des infinités de joyaux transportés par les Phéniciens sur les rives de la Méditerranée et sans aucun doute sur les côtes de la Grèce.

D'autre part, nous savons que, dès l'époque de la guerre de Troie, un grand nombre d'artistes étrangers étaient fixés en Grèce. Tel était le cas d'Ekhépôlos, fils d'Ankhisés, qui donna sa jument Aïthé pour éviter de servir contre Troie (*Iliade*, XXIII).

1. Il existe, je crois, de quarante à cinquante coupes de métal de fabrication phénicienne, ou tout au moins copiées en Assyrie sur des modèles phéniciens. M. Perrot (*Histoire de l'art dans l'antiquité, Assyrie*, p. 733 et seq.) en a fait une étude très attentive et a analysé d'une manière très judicieuse les origines des scènes représentées sur ces monuments.

Il fait ressortir que plusieurs de ces coupes ont tout le caractère d'objets égyptiens, notamment celle qui est représentée (*Assyrie*, fig. 405, p. 741); d'autres sont babyloniennes (*Assyrie*, fig. 407, p. 743; fig. 415, p. 756, bouclier de Van), et le plus grand nombre enfin de styles intermédiaires (*Assyrie*, fig. 399, p. 739, fig. 400-404, p. 740; fig. 406, p. 742). Aucun de ces objets ne semble avoir été fabriqué en Égypte; les hiéroglyphes (*Assyrie*, fig. 405) sont rangés au hasard, les emblèmes religieux plus ou moins dénaturés. Ce sont là les caractères distinctifs de l'art phénicien (Perrot et Chipiez, *Phénicie*). L'origine des patènes ne saurait donc être contestée. Elles furent fabriquées en Phénicie ou en Assyrie sur des modèles phéniciens. J'arriverai à des conclusions analogues en décrivant (51 et seq.) les ivoires retrouvés à Nimroud.

Il est un point cependant sur lequel je désire insister. Dans tout cet ensemble d'objets phéniciens tous les ornements, tels que je les ai définis, sauf peut-être les câbles séparant les divers registres, sont d'origine pharaonique. Les scarabées (Fig. 14) (Perrot, *Assyrie*, p. 739, fig. 399), les cartouches, les portiques avec leurs colonnes et leurs entablements (Fig. 60) viennent en droite ligne de la vallée du Nil. Ce caractère est spécial aux écoles de sculpture de Tyr, de Sidon et de Chypre. La pauvreté d'imagination dont les décorateurs chaldéens et ninivites firent preuve en pareil cas est une confirmation précieuse des théories que j'ai exposées sur le rattachement primitif des ornements aux matériaux de construction propres à chaque contrée.

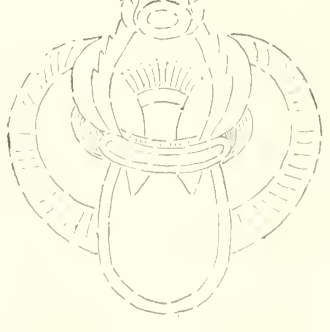


Fig. 14.

2. En outre des armes et des urnes fabriquées dans les colonies phéniciennes et ornées de motifs

tombes des Pharaons de la XVIII[e] dynastie, des objets et des peintures sur lesquels sont représentés tous les ornements usités dans la Grèce héroïque [1].

Cette préférence des Phéniciens et des Hellènes pour les ornements pharaoniques est la meilleure justification des caractères distinctifs des œuvres importées de Babylonie et d'Égypte. Il convient d'ajouter que les affinités architecturales que créait entre les différents peuples fixés sur les rives de la Méditerranée l'emploi usuel de la pierre dans les travaux publics et du poteau de bois dans les habitations privées [2], la grande réputation de richesse et de splendeur acquise par l'Égypte bien

empruntés à l'architecture égyptienne, les Grecs devaient posséder un grand nombre d'objets provenant directement de l'Égypte.

Homère parle d'une corbeille d'argent donnée à Hélène par « Alcandre, épouse de Polybe, qui habite Thèbes d'Égypte, où de splendides palais renferment d'immenses richesses... corbeille d'argent bordée d'un cercle d'or » (*Odyssée*, IV, traduction Giguet, p. 398). Il est également question dans Pausanias d'un œuf de Léda orné de six dauphins de porcelaine verte et suspendu dans le temple d'Hilaïra et de Phébé, à Sparte (III, § 16). Pausanias faisait certainement allusion à un œuf d'autruche décoré de faïences émaillées, de provenance égyptienne, analogues à celles que M. Schliemann a découvertes (Fig. 15; *Mycènes*, p. 233, fig. 352) dans les fouilles de Mycènes. Dès cette époque reculée, il s'était donc établi des relations directes entre la vallée du Nil et les petites principautés de la Hellade.

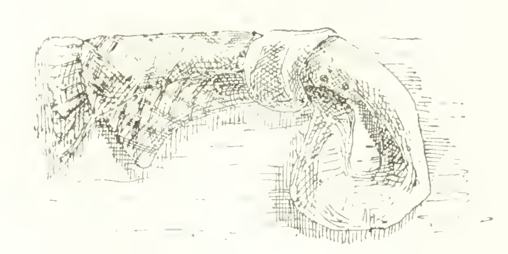


Fig. 15. — Porcelaine d'Égypte.

1. Les Égyptiens ont été de tout temps d'habiles ornemanistes; mais, sous le règne des monarques qui chassèrent d'Égypte les dynasties Hyksos, les artistes firent preuve d'une fécondité et d'une imagination vraiment merveilleuses. Les plafonds des tombes des souverains de la dix-huitième et de la dix-neuvième dynastie sont de parfaits modèles de peinture décorative.

La preuve de cette affirmation ressortira tout naturellement des dessins reproduits dans la suite du chapitre.

M. Schliemann (*Fouilles d'Orchomène*) a trouvé à Orchomène un plafond à méandres qui reproduit un dessin bien connu des plafonds thébains. La question de priorité s'est aussitôt posée et les partisans d'un art grec indigène n'ont pas hésité à affirmer que le modèle hellénique avait été porté en Égypte par les Phéniciens; motif pris de ce que l'enroulement né d'un ornement d'orfèvrerie est peint en jaune dans les plafonds thébains (Milchhoefer, voir page 105, note 2).

Je ferai d'abord observer que tous les enroulements ne sont pas jaunes, il en existe beaucoup de rouges, de blancs et de bleus (Prisse d'Avène, *Hist. de l'art égypt.*, vol. I, pl. 29, fig. 1; pl. 31, fig. 3, 4, 6, et pl. 33; pl. 31, fig. 7 et 9). L'enroulement des plafonds égyptiens, on doit le remarquer en outre, est toujours associé à des ornements lotiformes caractéristiques de l'Égypte, parce qu'ils sont rattachés à l'histoire même de la volute. Enfin, il est permis de se demander si, à la date même où les Égyptiens peignaient les premiers plafonds de Thèbes, c'est-à-dire sous la XVII[e] et la XVIII[e] dynastie, il existait une marine phénicienne, il existait un art grec rudimentaire.

2. Les Phéniciens, étant avant tout des navigateurs et des commerçants, avaient fondé leurs grandes villes sur les bords de la mer; ils durent, par conséquent, apprendre de bonne heure à mettre en œuvre des blocs volumineux pour asseoir solidement leurs murs de quai et exécuter des travaux maritimes. D'autre part, ils communiquaient si aisément avec des pays riches en bois de charpente et construisaient des navires en si grand nombre que leur architecture dut se ressentir à la fois du voisinage des forêts du Liban et des chantiers de construction navale.

Je doute que les armateurs de Tyr et de Sidon, peu portés aux dépenses improductives,

avant l'époque d'Homère [1], facilitèrent singulièrement l'introduction en Phénicie,

aient fait un grand usage de la colonne en pierre dans les travaux publics, mais ils employèrent certainement le poteau en charpente dans la construction de leurs demeures privées. La preuve la plus certaine en est dans la forme si caractéristique des chapiteaux de Famagouste (Fig. 32), qui furent épannelés sur le modèle exact des chapeaux en charpente placés entre le poteau et la sablière. On retrouverait peut-être un autre argument en faveur de l'usage des colonnes en bois dans les chapiteaux de Golgos faits à l'image d'un tronc d'arbre (Voir t. II, p. 42, fig. 27).

Dans les chapitres très remarquables qu'il consacre à l'*Histoire de l'art phénicien*, M. Perrot ne fait peut-être pas une part assez large à la charpente, d'autant que le poteau en bois est d'un usage traditionnel dans l'ancienne Phénicie. M. Perrot reproduit lui-même (p. 373, fig. 259) un croquis d'une colonnade de Larnaca, expliquant d'une manière on ne peut plus claire la forme originelle des chapiteaux de Famagouste, et parle souvent des colonnades placées autour de la cour centrale des temples phéniciens.

Mais n'aurions-nous pas ces précieux documents, qu'il nous resterait un passage d'Ézéchiel, bien suffisant pour nous prouver que les Phéniciens faisaient un usage constant du bois dans les constructions privées. Le prophète s'adresse à la ville de Tyr : « Ceux qui t'ont édifiée t'ont rendue parfaite en beauté; avec des cyprès de Sanir, ils ont fait tes lambris; ils ont pris des cèdres du Liban pour t'élever un mât; ils ont fabriqué tes rames avec des chênes de Basan, et tes bancs avec de l'ivoire travaillé dans du bois » (*Ézéchiel*, XXVII, 4-6).

1. Les Grecs, sans doute, n'avaient pas visité l'Égypte à l'époque des Atrides, mais ils en connaissaient la puissance et la richesse et écoutaient avec la plus vive curiosité les récits ayant trait à l'empire des Pharaons; l'*Iliade* et l'*Odyssée* reflètent en maint passage cette disposition bien naturelle de leur esprit.

Homère sait qu'en cinq jours on se rend de la Crète à l'embouchure du beau fleuve Ægyptus (Nil) (*Odyssée*, XIV, traduction Giguet, p. 522); il décrit les productions merveilleuses de ce sol fécond (*Odyssée*, IV, id., p. 401), ses inépuisables richesses (*Odyssée*, XIV, id., p. 523) et Thèbes, sa capitale, Thèbes dont les palais regorgent de trésors (*Odyssée*, IV, id., p. 398).

Que fait-il répondre par la bouche d'Achille aux propositions que vient lui faire Ulysse au nom d'Agamemnon : « Ses dons me sont odieux, et lui, je le méprise comme un Carien, dût-il m'offrir dix fois, vingt fois autant de richesses qu'il en a ou en aura un jour, autant qu'il en arrive dans Orchomène (considérée avec Mycènes comme la plus puissante des villes grecques) ou dans *Thèbes d'Égypte, dont les palais en sont remplis,* dont les cent portes s'ouvrent pour laisser sortir chacune deux cents guerriers avec leurs chevaux et leurs chars, dût-il m'offrir autant de joyaux précieux qu'il y a de grains de sable et de poussière, jamais Agamemnon ne me fléchira... » (*Iliade*, IX, id., p. 125).

Les derniers reflets des traditions qui faisaient remonter aux Égyptiens et aux Lydiens une partie de la civilisation grecque furent recueillis par Hérodote.

A propos du culte de Minerve, dont il est très porté à faire une déesse libyenne, Hérodote dit aussi que les Grecs ont pris aux Egyptiens le casque et le bouclier (liv. IV, p. 180), et aux femmes libyennes le costume et l'égide de Minerve. « D'ailleurs le nom prouve que le costume de nos Pallas vient de Libye; en effet, les Libyennes portent par-dessus leurs tuniques des peaux de chèvre sans poil avec des franges teintes en rouge, et de ces peaux de chèvre les Grecs ont tiré le mot égide. Il me semble aussi que les hurlements que l'on fait dans les temples viennent de ce pays; car les Libyennes en usent, et elles en usent bien. Les Grecs ont encore appris des Libyens à atteler quatre chevaux... »

Tandis que les Égyptiens et avec eux tous les peuples connus des Grecs, depuis les nations européennes ou asiatiques qui participèrent à la guerre de Troie (*Iliade*, II, p. 27-35) jusques aux Hippomolgues (Scythes) (*Iliade*, XIII, p. 176), aux noirs Éthiopiens et aux Libyens (*Iliade*, I, p. 11; XXIII, p. 326. *Odyssée*, I, p. 363; IV, p. 398; V, p. 421), sont cités et parfois même caractérisés dans les œuvres d'Homère, il n'est jamais question soit des Chaldéo-Assyriens, soit même de nations que de près ou de loin on puisse identifier avec eux.

Sans vouloir tirer du silence d'Homère des conclusions trop précises, il est bien permis de rapprocher cette indication de celles qui nous sont données par l'étude directe des monuments et de conclure que les rapports de la Grèce avec les peuples riverains du Tigre et de l'Euphrate étaient encore bien peu fréquents à l'époque d'Homère. Si un certain nombre de sculptures empruntées à l'art chaldéen-assyrien avaient déjà pénétré en Grèce, les Hellènes n'en connaissaient même pas la provenance.

dans les colonies grecques de l'Asie Mineure et dans la métropole des arts décoratifs se rattachant à l'architectonique égyptienne.

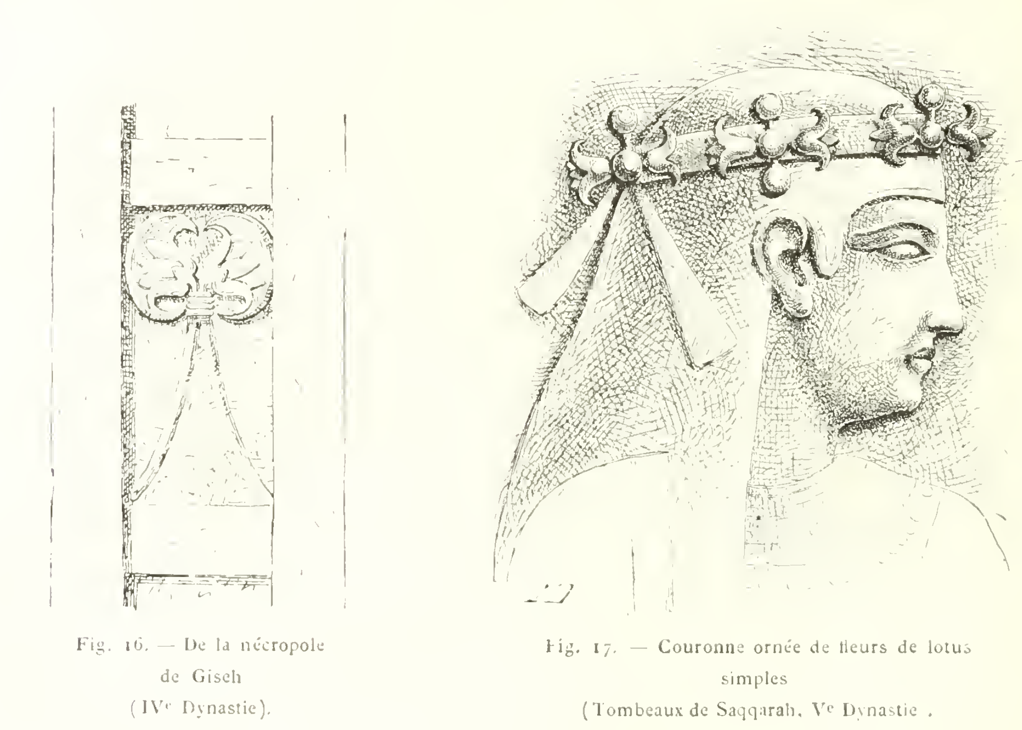


Fig. 16. — De la nécropole de Giseh (IVe Dynastie).

Fig. 17. — Couronne ornée de fleurs de lotus simples (Tombeaux de Saqqarah, Ve Dynastie).

Avant toute preuve directe, il semblait donc que ce fût en Égypte plutôt qu'en Chaldée qu'il fallût aller chercher les origines des ornements grecs les plus anciens.

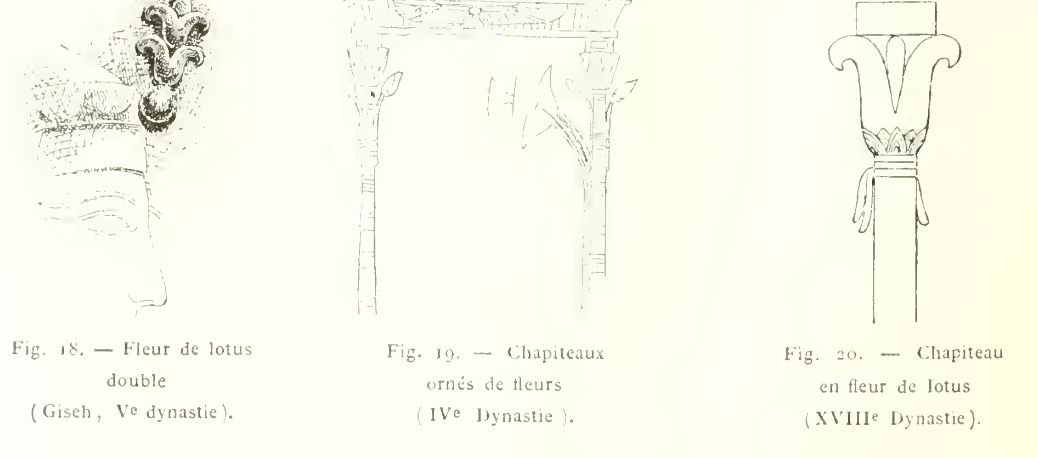


Fig. 18. — Fleur de lotus double (Giseh, Ve dynastie).

Fig. 19. — Chapiteaux ornés de fleurs (IVe Dynastie).

Fig. 20. — Chapiteau en fleur de lotus (XVIIIe Dynastie).

De toutes les plantes spéciales à la flore égyptienne, le lotus [1] est celle qui fut le

1. J'adopte la désignation d'ornements en fleur de lotus, parce que c'est la plus généralement admise. Il est certain que la fleur reproduite par l'ornemaniste et l'architecte égyptiens se trouve dans tous les lacs et le long des cours d'eau servant de cadres aux scènes de pêche ou de navigation. Au

plus souvent et le plus anciennement reproduite par les décorateurs (Fig. 16, 17, 18, 19, 20, 21 et 22). Le bouton fut généralement modelé en relief et servit à composer le chapiteau des grands ordres. Les fleurs épanouies étaient peintes ou gravées à plat.

En posant au-dessus de la fleur un abaque rectangulaire, les pétales s'écrasèrent, se retournèrent légèrement sur eux-mêmes et laissèrent apercevoir, en

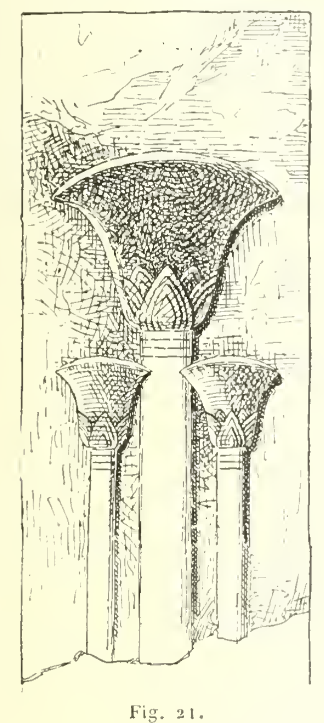


Fig. 21.

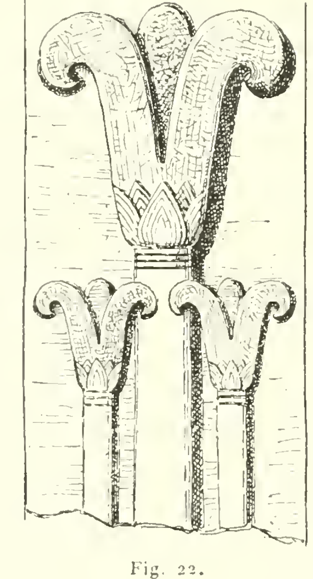


Fig. 22.

Piliers de Toutmès III à Karnak (XVIII[e] Dynastie).

s'ouvrant, l'ovaire placé au centre de leur corolle. Entre la corolle et la tige se distinguaient les enveloppes foliacées du calice (Fig. 20).

Je n'entends pas dire que les Égyptiens aient jamais songé à poser un entablement sur une fleur. Ils attachèrent des bouquets de lotus à des fûts de colonne (Fig. 19); plus tard, ces plantes furent remplacées, dans les constructions civiles, par des ornements de bois ou de métal découpés à l'image des boutons et des fleurs épanouis reproduits sur les peintures murales, et dans les temples par des chapiteaux qui rappelèrent dans leur masse les formes extérieures d'une campanule fermée ou dans son complet épanouissement.

nombre des ivoires d'origine égyptienne retrouvés à Nimroud (Fig. 50) se trouve une plaque où sont reproduits à la fois la fleur de lotus avec ses pétales droits et retournés, c'est-à-dire sous les deux aspects où elle se présente séparément dans la plupart des monuments. Cet ivoire est intéressant parce que les deux formes de fleurs sortent de la même tige. Elles ont donc même origine et répondent à un commun modèle.

On peut fournir de nombreuses preuves de cette origine des chapiteaux égyptiens; une des meilleures, à mon avis, réside dans la persistance et la signification de l'ornement. Une ou plusieurs fleurs superposées forment le corps du chapiteau dont les masses ou les détails varient suivant la nature des matériaux dans lesquels ils sont sculptés; mais, dans tous les cas, le lotus, quel que soit son état d'épanouissement, est orné, à la base, de ses enveloppes foliacées; il est, en outre, rattaché au fût par des liens nombreux et surmonté d'un tailloir fort étroit. Si l'abaque est inférieur au diamètre moyen du chapiteau, c'est qu'il couronnait di-

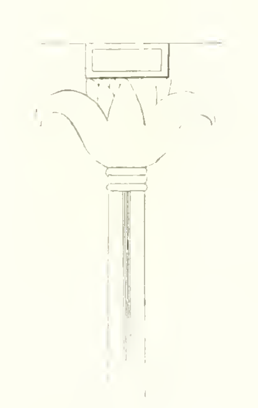




Fig. 23. — Giseh (Ve Dynastie).

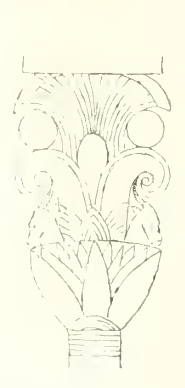


Fig. 24. — Thèbes (XVIIIe Dynastie).

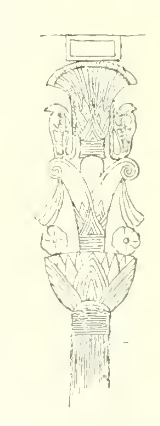


Fig. 25. — Thèbes (XXe Dynastie).

Modèles de chapiteaux.

rectement la colonne et que les ornements attachés sur le fût n'avaient aucune signification constructive et n'offraient pas de résistance (Fig. 19, 23, 24 et 25)[1].

Le chapiteau, très détaillé sur les peintures (Fig. 24 et 25), et probablement sur les monuments représentés par ces peintures, comporte les parties internes de la fleur et des pendeloques légères qui accompagnent la volute et qui sont l'image de l'extrémité des liens servant à maintenir l'enroulement.

Dans cette composition, l'ovaire, les pétales, le lien terminé par une pendeloque[2], le calice, le tailloir, ont tous une importance égale. *La caractéristique du*

1. Fig. 16 (Lepsius, *Denk.*, Abth. I, Bl. 26; Abth. II, Bl. 16 et *passim*). — Fig. 17 (id., Abth. II, Bl. 46 et 47). — Fig. 18 (id., Abth. II, Bl. 73). — Fig. 19 (Stèle du Louvre). — Fig. 20 (id.). — Fig. 21 et 22 (Lepsius, *Denk.*, Abth. I, Bl. 80, Karnak). — Fig. 23 (id., Abth. II, Bl. 52, Giseh). — Fig. 24 et 25 (Prisse d'Av., *Hist. de l'art égypt.*, vol. I, pl. 17 et 19. Voir en outre toutes les colonnes contenues dans les planches 17, 18, 19, 20.)

2. Le gland, qui est joint d'une manière à peu près constante à la volute égyptienne et qui se retrouve dans les angles rentrants des volutes ioniques (Fig. 39), figure l'extrémité du lien qui maintenait l'enroulement. Il existe quelques chapiteaux des grands ordres (Prisse d'Avenne, *Hist. de l'art égypt.*, vol. I, pl. 25), sur lesquels on peut suivre le trajet complet de ce lien. C'est lui qui determinait par la pression qu'il exerçait sur les pétales les canaux restés à titre d'ornements sur la tranche des chapiteaux ioniques.

chapiteau ne consiste pas seulement dans l'enroulement des pétales et dans les détails, qui peuvent se modifier suivant l'état d'épanouissement où apparaît la fleur et suivant la nature des matériaux, mais elle réside surtout dans cet ensemble d'ornements significatifs qui commencent à un tailloir étroit et finissent aux enveloppes du calice et aux cordes reliant la fleur au fût de la colonne.

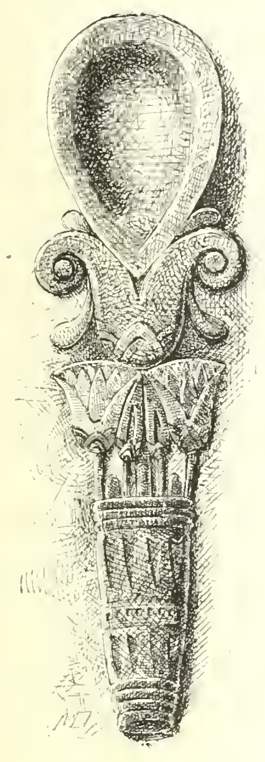


Fig. 26.
Cuillère à parfum
de fabrication thébaine.

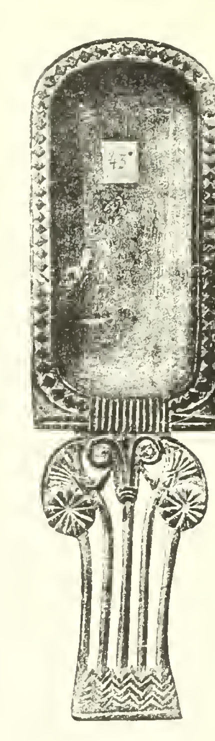


Fig. 27.

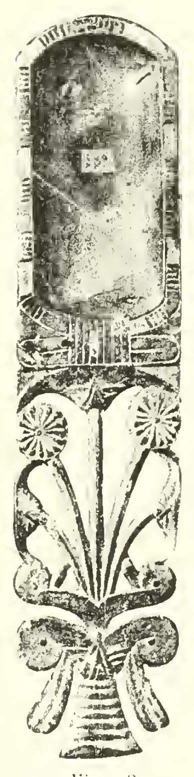


Fig. 28.

Cuillères en bois de fabrication thébaine décorées d'ornements lotiformes
(Musée du Louvre).

Les chapiteaux, affectés aux constructions légères, étaient d'une grande élégance et s'harmonisaient avec la gracilité des colonnes employées dans les habitations. Ils furent par cela même reproduits de préférence à tous les autres sur les ivoires, les terres cuites, les ustensiles de bois ou de bronze que les caravanes ou les bateaux venaient chercher en Égypte pour les transporter ensuite chez tous les peuples du monde ancien; ces reproductions en général étaient faites au trait ou en bas-relief (Fig. 26 à 30 *bis*) [1].

1. Fig. 26 (Prisse d'Av., *Hist. de l'art égypt.*, vol. II, *Art industriel*, pl. 22, fig. 6. Voir en outre tous les objets dessinés aux planches 21, 22). Fig. 27 à 30 *bis*. Collection du Louvre. Les ornements sculptés dont je donne les reproductions sont de style purement égyptien. D'après M. Maspero, la forme originelle d'objets analogues aux cuillères de toilette représentés (fig. 26, 27, 28, 29 *bis*) remonte au temps des pyramides. Les Égyptiens les expédiaient au dehors par milliers. Ces ustensiles sont en général de fabrication thébaine et ont été exécutés sous la dix-huitième dynastie (Rayet, *Monuments de l'art antique*, livraison I[re], *Cuillère de toilette en bois*, Maspero).

L'architecture pharaonique, jusqu'au jour où l'Égypte fut ouverte aux étrangers [1], ne fut donc connue que par des représentations déformées et aplaties et par

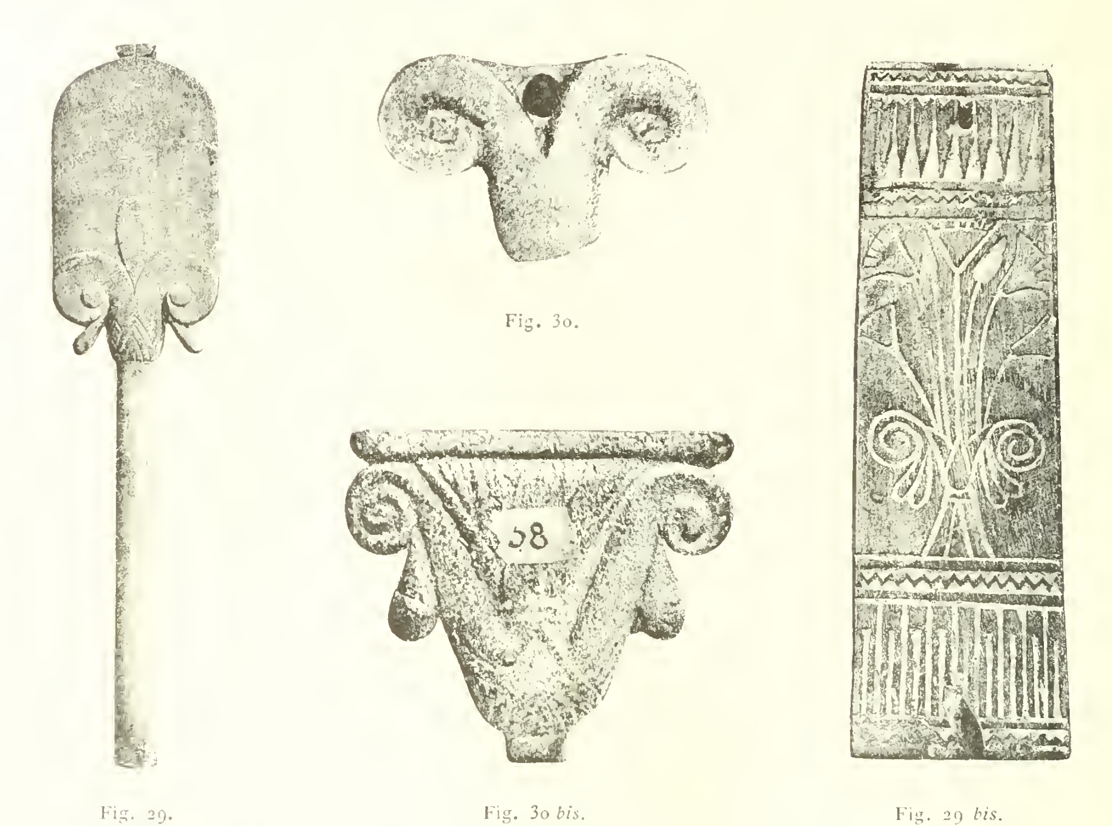


Fig. 30.

Fig. 29. Fig. 30 *bis*. Fig. 29 *bis*.

Objets en bois (Fig. 29 et 29 *bis*) et en terre émaillée (Fig. 30 et 30 *bis*), de fabrication thébaine, décorés d'ornements lotiformes (Musée du Louvre).

les souvenirs confus que les conquérants sémites avaient rapportés de leur séjour plus ou moins prolongé sur les rives du Nil [2]. Ce point était essentiel à établir.

1. Probablement au temps de Psammetik, ainsi qu'il a été expliqué (T. II, p. 50, note 1).

2. J'ai déjà parlé des coupes de bronze phéniciennes exhumées des fouilles de Nimroud ; j'aurai l'occasion de décrire des ivoires de même style ; mais, en outre de ces objets, on a découvert, à Nimroud, une très grande quantité de scarabées portant le cartouche d'Aménophis III (Perrot, *Assyrie*, p. 694), et dans la vallée du Khabour, le principal affluent de l'Euphrate, de nombreux scarabées au cartouche de Toutmès III (Layard, *Discoveries*, p. 281). A Bagdad, on a retrouvé un lion sculpté en Égypte au temps des pasteurs (Perrot, *Assyrie*, p. 694). Les Assyriens eux-mêmes empruntèrent aux arts pharaoniques sinon la forme, du moins la majorité des ornements des meubles royaux. Leurs trônes et leurs tabourets (Perrot et Chipiez, *Hist. de l'art*, *Assyrie* : les meubles, p. 723) sont des copies à peu près exactes des sièges usités sous Kêphrên et Menkerâ (Fig. 31). Des pattes et des têtes de lions ornent les pieds et les extrémités des bras des fauteuils sur lesquels se reposaient les rois de Dour Saryoukin et les premiers souverains de Memphis : les dieux ailés, les sphinx allongés reproduits sur les bas-reliefs ninivites rappellent également des emblèmes religieux des Égyptiens.

Comment les modèles de ces différents objets arrivaient-ils sur les rives du Tigre ? Était-ce par voie de caravane, ou faisaient-ils partie du butin ramassé par les armées conquérantes ? Nous savons en effet que les Assyriens enlevèrent d'Égypte une très grande quantité d'objets d'art et les rapportèrent dans leur patrie (Maspero, *Histoire ancienne de l'Orient*, p. 427).

Si l'on considère, comme l'a fait remarquer très justement M. Layard, que les époques correspondant

Le chapiteau en fleur de lotus des colonnettes égyptiennes s'harmonisait mieux que tout autre, à cause de ses dimensions relatives, à la décoration du chapeau et du poteau en bois de l'architecture phénicienne. Doit-on s'étonner si, dans ces conditions favorables, il fut imité par tous les peuples méditerranéens qui avaient été conduits à adopter des ordres aréostyles. Les copistes, seulement, ne se rendirent pas compte, en examinant les objets importés d'Égypte, qu'ils avaient devant leurs yeux le dessin fait à plat ou la sculpture en bas-relief d'un modèle de chapiteau en ronde bosse, et inscrivirent l'ornement égyptien dans l'épannelage du chapeau placé entre les sablières et les poteaux en charpente.

à l'influence maximum des arts égyptiens sur la plastique ornementale de l'Assyrie correspondent aussi aux invasions de la vallée du Nil par les armées sémitiques, on attribuera peut-être aux durs soldats



Fig. 31. — Statue de Képhrên (Musée de Boulac).

d'Assour Akhé Idin et d'Assour Ban Habal un rôle de vulgarisateurs auquel ils étaient sans doute bien loin de prétendre. Ces faits sont intéressants à relever, parce qu'ils prouvent une fois de plus combien s'étendit l'action de l'Égypte sur le monde ancien.

En rapprochant les chapiteaux de Golgos (Fig. 32) des chapiteaux représentés sur les bas-reliefs d'Égypte, on se convaincra de ce fait.

Dans les enroulements du chapiteau phénicien, on retrouve les pétales de la fleur de lotus; dans le triangle placé à sa base, les enveloppes foliacées du calice que

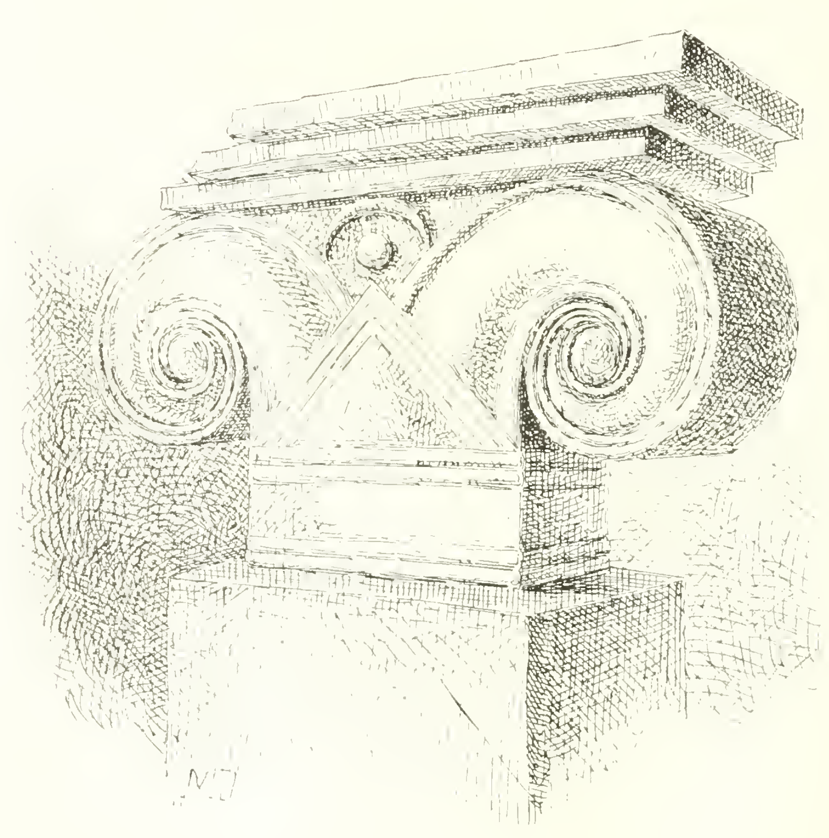


Fig. 32. — Chapiteau de Golgos (Musée du Louvre).

des imitateurs maladroits prirent à tort pour le prolongement des volutes; dans l'arc lunaire appuyé sur les enroulements, l'ovaire transformé en décoration symbolique; dans les stries horizontales du fût, les cordes reliant la fleur à la colonne, et dans le triple abaque, le tailloir égyptien.

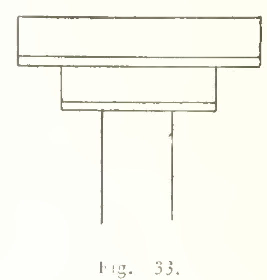


Fig. 33.

Le chapiteau proto-ionique fut transporté sous cette forme, sans doute, en Asie Mineure et en Grèce. Que devint-il dans la Hellade?

M. Hittorff cite, dans son ouvrage consacré à la description des temples de Ségeste et de Sélinonte, un certain nombre de chapiteaux copiés sur des vases

archaïques ou reproduisant au moins des scènes légendaires de l'histoire grecque. Dans ces dessins, les plus anciens chapiteaux sont simplement ornés de deux plateaux superposés (Fig. 33)[1] ; puis, sous l'effet d'influences bien distinctes, se dessine une double transformation que l'on peut suivre dans toutes ses phases.

La première et la plus ancienne, à mon avis, ne modifie que le plateau inférieur (Fig. 34, 35, 36)[2]. Les angles s'arrondissent, les arêtes s'émoussent et l'échine ne tarde pas à revêtir la forme, qui plus tard devint caractéristique, de la colonne

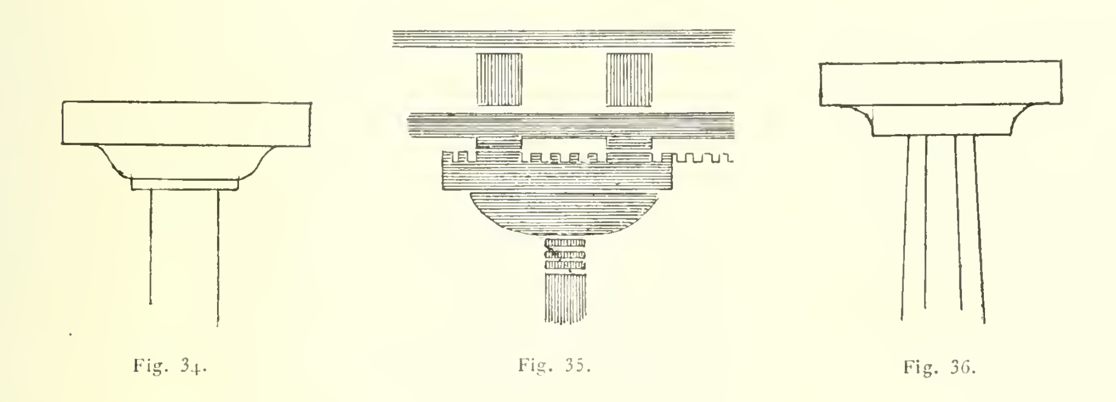


Fig. 34. Fig. 35. Fig. 36.

de pierre et de l'ordre dorique. Cette évolution est fort ancienne; elle était terminée et acceptée en Grèce au temps où fut sculptée la colonnette de Mycènes (T. II, p. 43, Fig. 30), et en Phénicie sans doute dès les époques primitives. D'autre part, le plateau supérieur lui-même se modifie et prend l'aspect du couronnement des colonnes de Golgos et d'Égypte (Fig. 37 et 38)[3].

Pendant cette période de transition, ni le tailloir carré ni la volute n'étaient affectés à un ordre d'architecture défini. De même que nous avons vu les Hellènes terminer par une échine arrondie et un abaque une colonne grêle, de même aussi on retrouve la volute associée à un entablement à triglyphes et à un fût sans base[4].

1. Hittorff, *Architecture antique de la Sicile*, pl. 81, fig. 1.

2. Ibid., pl. 81, fig. 3 et 4.

3. Ibid., pl. 81, fig. 5 et 7. Les types que je cite sont des types classiques, canoniques. Mais, en dehors de ces derniers, il existait en Grèce des copies très exactes sans doute du chapiteau de Golgos. Voir notamment Hittorff, *Restitution du temple d'Empédocle*, la colonne représentée pl. 20, fig. 19; elle est empruntée à un vase grec archaïque.

Il va sans dire que tous les détails, tels que volutes et ornements accessoires, étaient peints et que les dessins reproduits ci-contre ne donnent que l'épannelage du chapiteau.

4. Hittorff (*Restitution du temple d'Empédocle*) cite de très nombreux exemples de cette apparente anomalie.

La dernière trace de ce mélange d'ornements apparaît à Sélinonte, dans le temple dorique[1], dont les antes étaient décorées de volutes, et dans les chapiteaux du temple d'Empédocle[2]. La distinction des ordres ne reposait donc pas, ainsi que je l'ai fait observer (T. II, § VI), sur la suppression ou l'introduction d'un ornement ancien ou nouveau, mais sur la dimension des bois et la gracilité ou la force des colonnes.

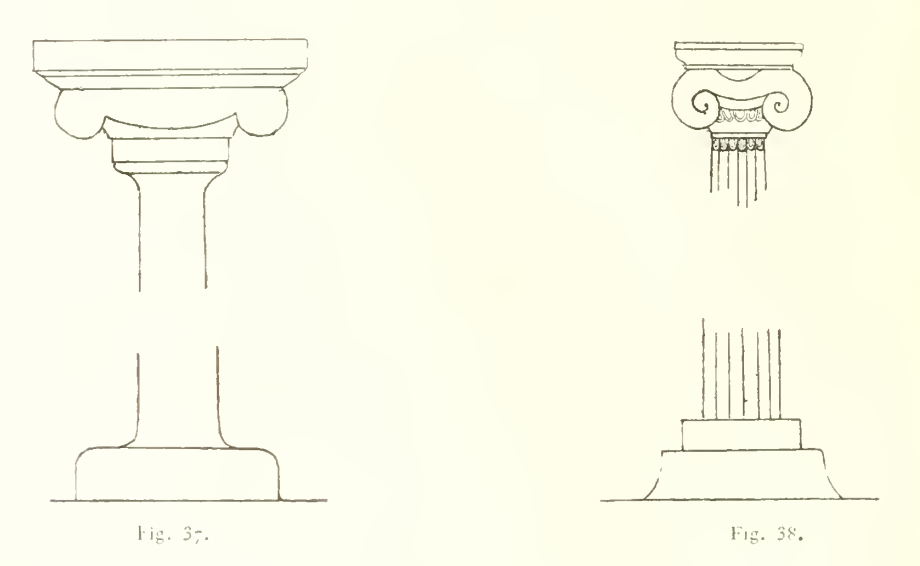


Fig. 37. Fig. 38.

Je serais aussi porté à croire que les Grecs avaient généralement substitué la pierre au bois quand ils dégrossirent les premiers chapiteaux ioniques. Ce fait résulte de la forme carrée de l'abaque composé, semble-t-il, au moment où il fut décoré de volutes, de deux tables de pierre et non de deux chapeaux de charpente, qui, dans ce cas, eussent conservé, comme les chapiteaux de Golgos ou de Persépolis, une disposition allongée.

Quelle que fût d'ailleurs la nature des matériaux employés dans la construction, on dut aplatir les deux branches des enroulements pour les faire tenir dans la hauteur réduite du tailloir et les réunir même en une seule nappe. Si l'ovaire disparut dans cette opération, il resta du modèle primitif (Fig. 39) :

1° Les enroulements;

2° Les palmettes d'angle, image des ornements glandulaires (page 40, note 2) dont le rôle originel est accusé avec netteté sur les tranches des chapiteaux ioniques de tout âge;

1. Hittorff, *Architecture antique de la Sicile*, pl. 77, fig. 1.
2. Idem, *Rest. du temple d'Empédocle.*

3° Le calice, difficile à reconnaître dans l'échine, parce que cette partie du couronnement préexistait à la transformation égyptienne, mais que les Grecs recouvrirent d'oves ou de rais de cœur en souvenir des stries de la campanule égyptienne ;

4° Et enfin, détail bien caractéristique, étant connu l'esprit des constructeurs grecs et la forme primitive du chapiteau conservée dans l'échine et le tailloir dorique, un abaque supplémentaire de dimension moindre que le tailloir à volute, abaque qui fut interposé entre les enroulements et la face inférieure de l'architrave.

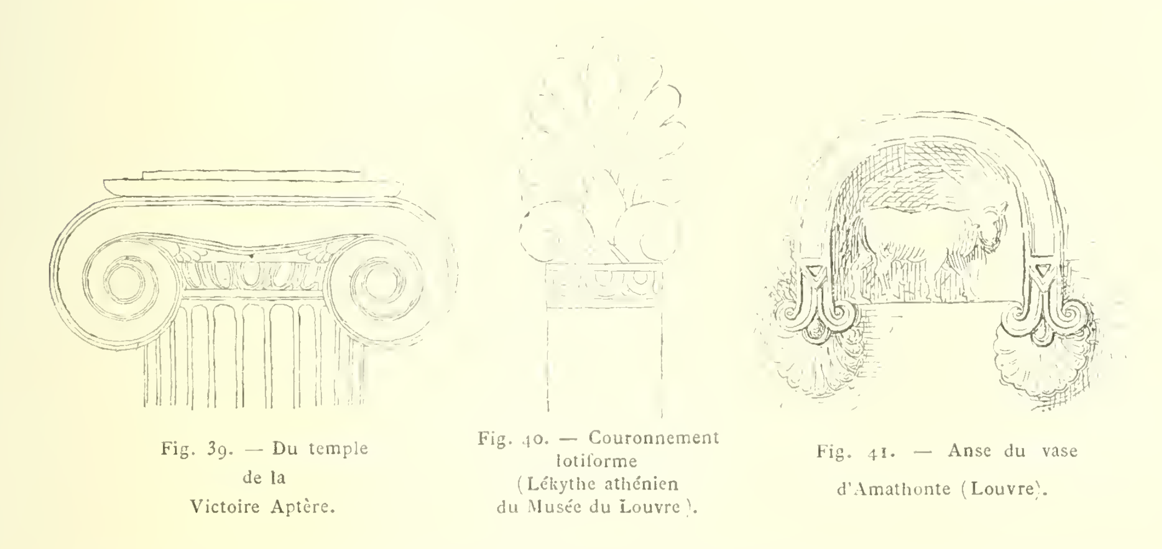


Fig. 39. — Du temple de la Victoire Aptère.

Fig. 40. — Couronnement lotiforme (Lékythe athénien du Musée du Louvre).

Fig. 41. — Anse du vase d'Amathonte (Louvre).

Cet abaque, nécessaire en Égypte quand il s'agissait de créer une transition entre le fût et l'architrave qui s'appuyait d'une manière fictive sur des ornements légers et rapportés après coup, n'avait point sa raison d'être le jour où l'on sculptait dans la masse du chapiteau un décor qui ne l'amaigrissait point[1] ; mais comme il était impossible, au vu de l'image d'un chapiteau gravé sur une plaque de bois ou d'ivoire, de faire le départ entre les parties massives et adventives des ornements pharaoniques, les copistes commirent une nouvelle erreur et admirent sans discussion l'abaque supplémentaire.

La nécessité d'écraser la fleur de lotus est bien la cause réelle de la modification introduite par les Grecs au modèle original : quand la volute couronne une colonne décorative, elle conserve ses formes traditionnelles (Fig. 40). Au-dessus de l'ovaire et des deux pétales s'étale même parfois la large palmette égyptienne (Fig. 72 à 76) que l'on signale, également associée à des volutes, dans

1. On ne pouvait invoquer, pour rétrécir le tailloir, le peu de solidité des volutes ; le tailloir du chapiteau corinthien déborde largement des motifs bien plus délicats que la volute.

les anses du vase d'Amathonte (Fig. 41) [1], dans le chapiteau des antes de Sélinonte (Fig. 42), et dans les délicates sculptures placées aux angles des larmiers du temple de la même ville [2]. Il reste donc établi que tous les éléments dont la réunion constitue la caractéristique du chapiteau égyptien se retrouvent dans le chapiteau ionique.



Fig. 42. — Chapiteau trouvé à Sélinonte.

En résumé, je verrais dans le chapiteau ionique une transformation du chapiteau de Mycènes opérée sous l'influence de la plastique d'Égypte transmise par la

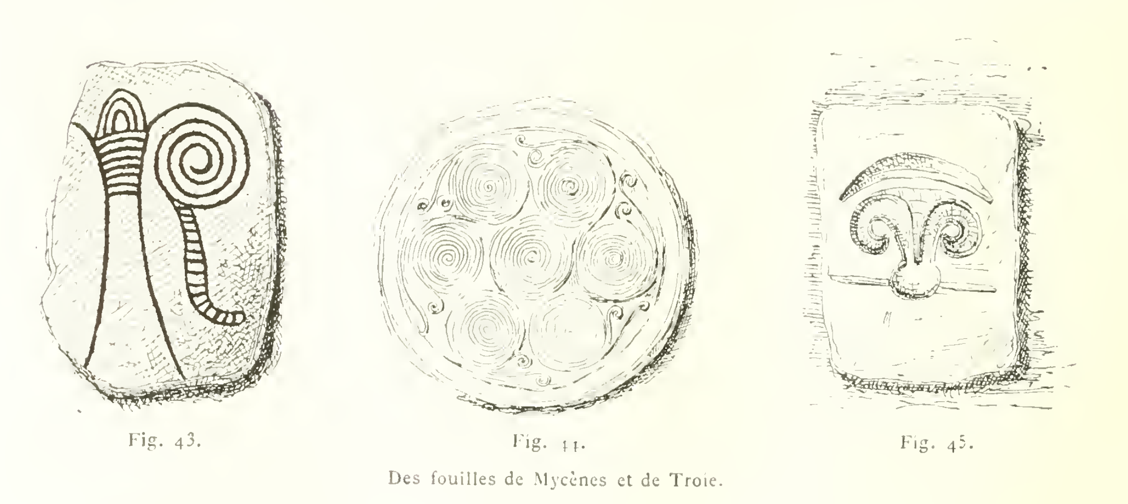


Fig. 43. Fig. 44. Fig. 45.

Des fouilles de Mycènes et de Troie.

Phénicie et les colonies grecques, quelque chose comme un habit égyptien fait par les mains délicates des Grecs à la mesure du chapiteau protodorique. On comprend sans peine maintenant que les Grecs ne se soient fait aucun scrupule

1. La palmette reproduit de trop près la silhouette et les détails du flabellum maintenu au-dessus de la tête du pharaon pour ne pas en être une imitation. Voir d'ailleurs, à ce sujet, *infra*, fig. 75, 77, et p. 61, note 1.

2. Fig. 37. Hittorff, *Architecture antique de la Sicile*, pl. 77, fig. 1. — Les palmettes du larmier sont reproduites pl. 6, fig. 6 du même ouvrage.

d'associer aux entablements à denticules ou à triglyphes un chapiteau à volute ou à tailloir.

Cette dernière précision complète la démonstration de ce théorème, qu'il

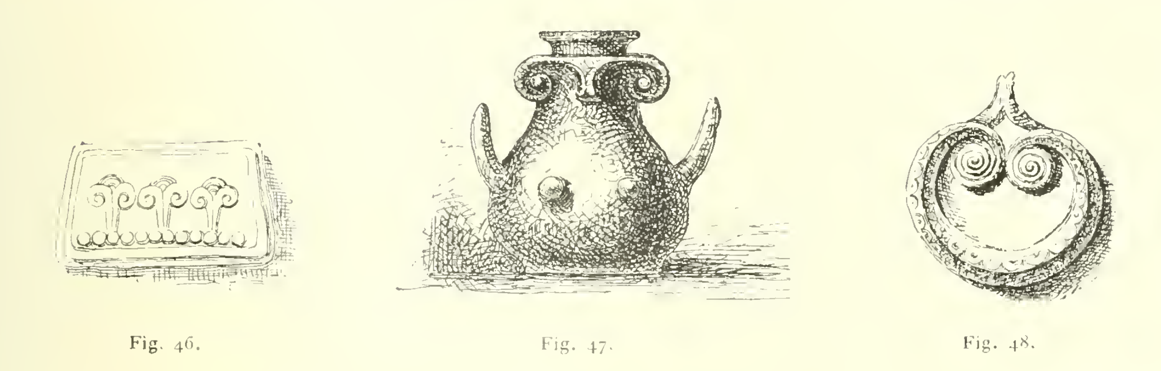


Fig. 46. Fig. 47. Fig. 48.

n'existe en réalité qu'un ordre grec, ou plutôt que les ordres dorique et ionique remontent exactement à un même type initial.

Les origines de la volute ionique me semblent claires et difficiles à contester. Je ne disconviens pas, cependant, que l'enroulement, une des formes décoratives les plus simples, n'ait été connu des peuples primitifs et n'ait eu peut-être une influence secondaire sur les transformations des chapiteaux à volute. Les fouilles entreprises par M. Schliemann ont amené au jour des poteries archaïques, des

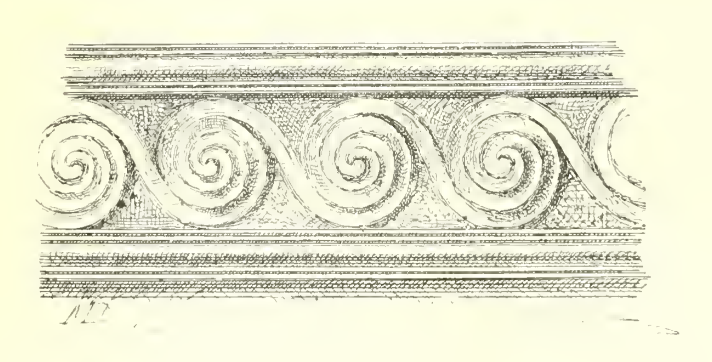


Fig. 49.

broches, des épingles à cheveux, ornés d'enroulements (Fig. 43)[1]. Ces objets, provenant des couches troyennes d'Ilios ou du tombeau des Atrides, n'étaient point apparemment des copies de modèles étrangers et ne correspondaient pas

1. Fig. 44, 45, 46, 48, 49 (Schliemann, *Mycènes*, p. 249, fig. 246; p. 178, fig. 165; p. 278, fig. 303; p. 275, fig. 295 à 300; p. 167, fig. 153 et *passim*, § IV).
Fig. 47. *Troyanische Alt.*, pl. 59, nº 1356.

toujours, dans leur ornementation, à une idée précise [1]. Leurs formes ont-elles eu pourtant une influence sur la transformation des chapiteaux à volute et l'élaboration du tailloir ionique ? Je n'y contredis pas ; mais cette influence a dû, en tout cas, être bien précaire, car le chapiteau est un membre trop essentiel de la construc-

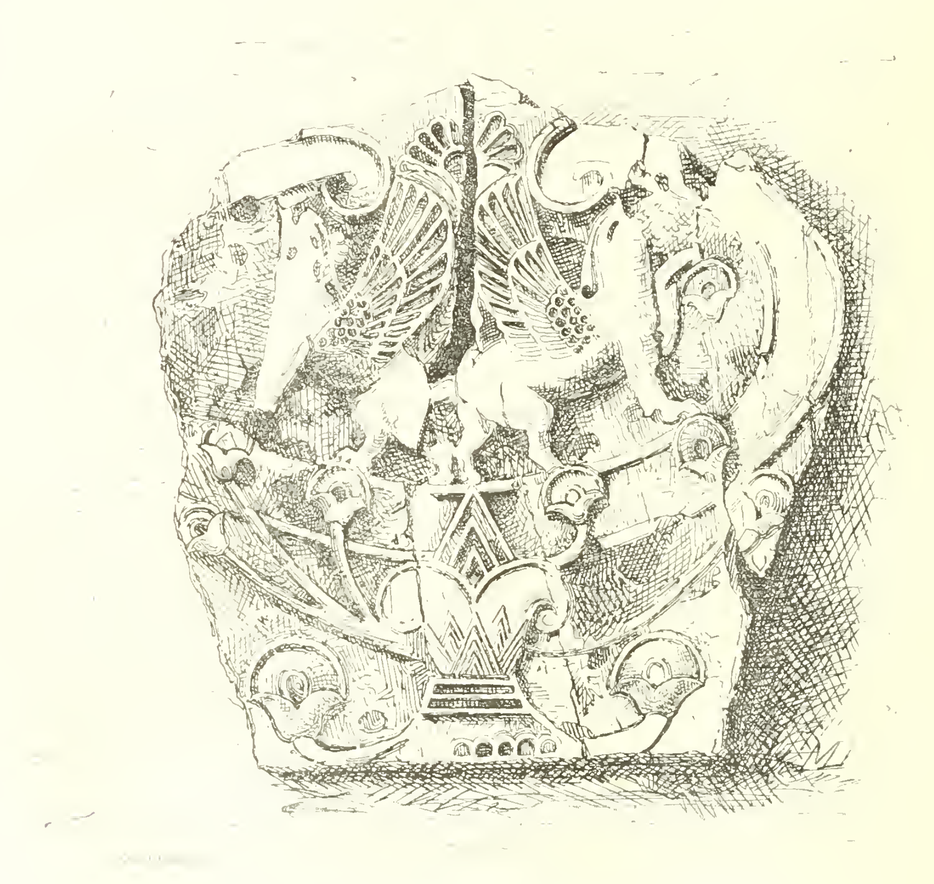


Fig. 50. — Ivoire décoré d'ornements lotiformes trouvé à Ninive (British Museum).

tion pour que les Grecs aient songé à l'imiter d'une épingle à cheveux ou de la grossière image des sourcils et des yeux de la chouette troyenne (Fig. 47).

Il se peut que les premiers décorateurs se soient inspirés des bijoux pour couvrir d'un ornement élégant un bandeau ou un corps de moulure, mais ils n'auraient pas appliqué ces principes à l'ornementation du couronnement de la colonne, et la preuve de cette assertion, c'est que les colonnes contemporaines des Atrides, c'est-

1. Il n'est même pas certain que dès l'époque des Atrides les influences de la volute égyptienne ne se soient pas fait sentir en Grèce. Un dessin conservé sur un fragment de poterie (Fig. 43) (Schliemann, *Mycènes*, p. 123, fig. 34) a toute l'allure d'une mauvaise copie des enroulements lotiformes. On retrouve en effet sur cette poterie tous les caractères distinctifs de la volute égyptienne : ovaire, enroulements latéraux, liens de volute, liens rattachant les feuilles au fût.

à-dire d'une époque où les enroulements étaient employés d'une manière fréquente dans la joaillerie, ne sont pas couronnées de volutes, mais du tore et du tailloir carré constituant par leur superposition la plus vieille forme du chapiteau méditerranéen.

La démonstration des origines de la volute ne serait pourtant pas complète, si l'on n'avait pas exhumé des fouilles entreprises en Assyrie les modèles originaux

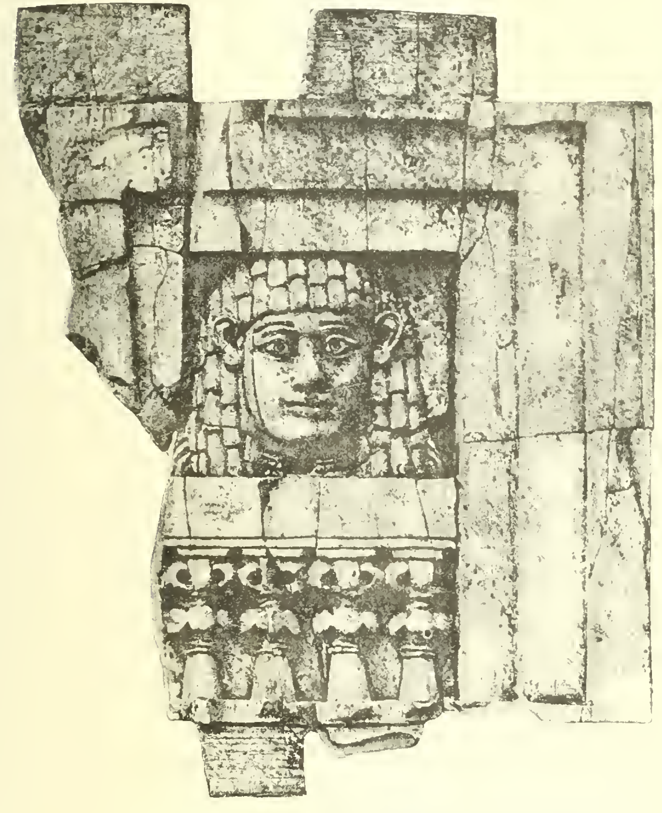


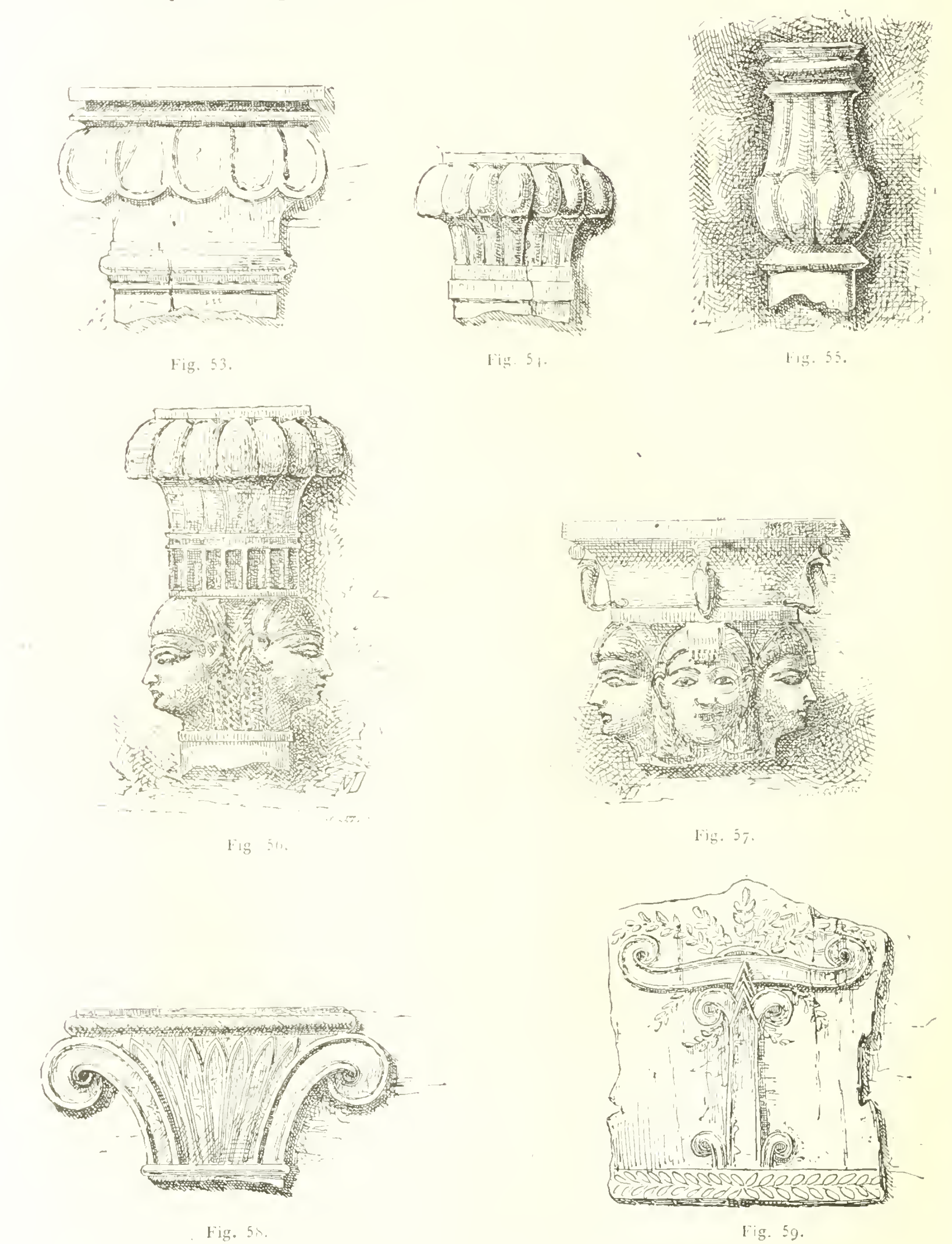
Fig. 51. — Fenêtre à balcon orné de balustres
Ivoire trouvé à Ninive (British Museum).



Fig. 52. — Fleurs et ornements.
Ivoire trouvé à Ninive (British Museum).

dont s'inspirèrent les sculpteurs d'Europe et d'Asie. Cette lacune a été heureusement comblée par la découverte, dans les ruines des palais de Nimroud, d'ivoires de style égyptien, mais d'origine phénicienne (Fig. 50 à 59). Leur provenance me paraît prouvée par le caractère général de la sculpture et la forme des chapiteaux et des encadrements des ouvertures rappelant de très près les motifs similaires de la petite maison cypriote conservée dans les galeries du Louvre (T. II, Pl. XVIII). Je verrais dans ces ivoires des objets d'un style comparable à celui de ces belles patères phéniciennes reproduites dans l'ouvrage de MM. Perrot et Chipiez. Ils ont même avec ces objets un point de contact des plus intéressants. Au nombre des ornements d'origine égyptienne gravés sur l'ivoire et sur le bronze, se distinguent

les colonnettes légères et les chapiteaux en fleurs de lotus, caractéristiques de l'architecture pharaonique (Fig. 60)[1].



Chapiteaux. Ivoires trouvés dans les ruines de Ninive (British Museum).

Au reste, il importe peu que les ivoires et les bronzes de Nimroud aient été

1. Voir *supra*, Fig. 16 à 30, et p. 41.

sculptés en Égypte ou en Phénicie. Ils ne sont pas l'œuvre d'artistes ninivites, ont été en conséquence importés de l'étranger et sont composés dans leur ensemble et leurs détails de motifs copiés sur une architecture égyptienne; ce sont les seuls faits que je désirais constater [1], le grand intérêt qu'ils présentent ne résidant pas dans leur origine précise, mais dans leur ornementation et dans la preuve indiscutable et directe qu'ils nous offrent de l'influence persistante des arts industriels de l'Égypte sur l'art ornemental de la Grèce et de l'Assyrie.

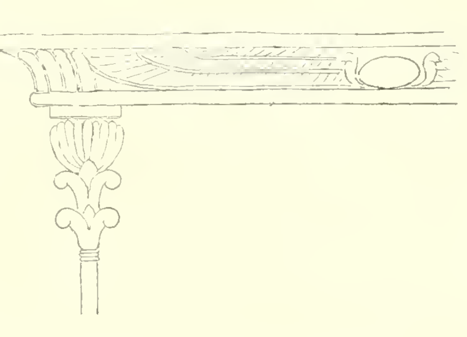


Fig. 60. — Chapiteau et entablement, patène de bronze trouvée à Ninive.

Quelques-uns de ces ivoires reproduisent en bas-relief le bouton du lotus (Fig. 55), d'autres, la fleur épanouie des grands ordres religieux (Fig. 53, 54) ou

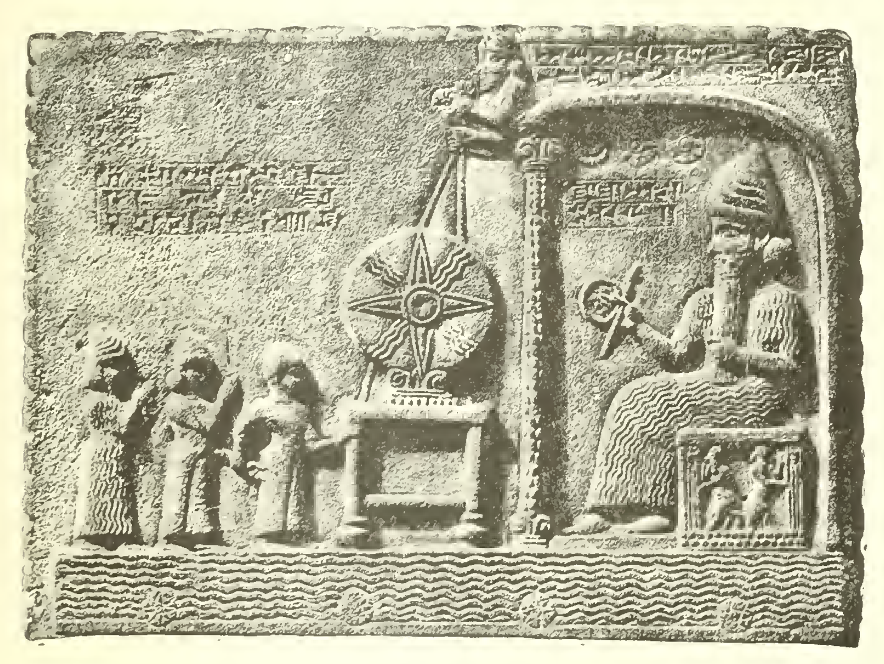


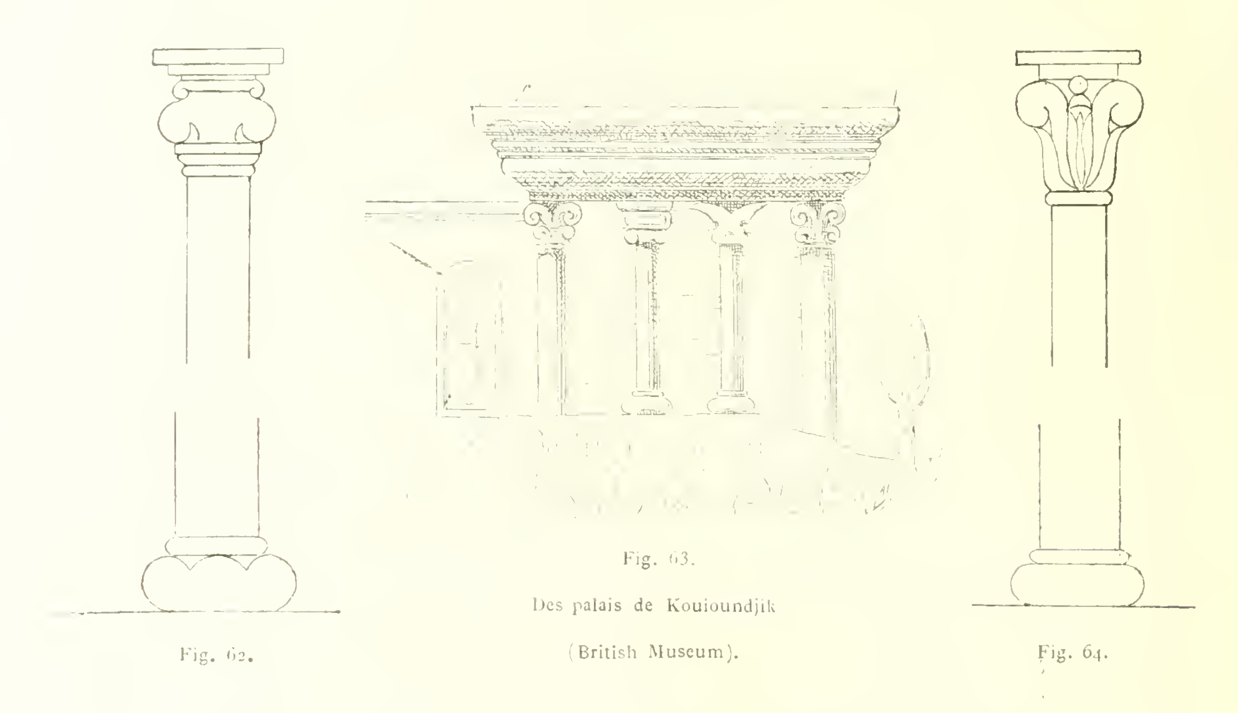
Fig. 61. — Stèle de Sipara (X[e] siècle avant J.-C.) (British Museum).

des ordres civils (Fig. 50, 51, 52, 58 et 59), et la superposition de motifs particuliers à la sculpture décorative et à l'architecture ligneuse des bords du Nil (Fig. 51, 56, 57, 60), tous donnent la tradition des chapiteaux à volutes grecs, chaldéens et assyriens.

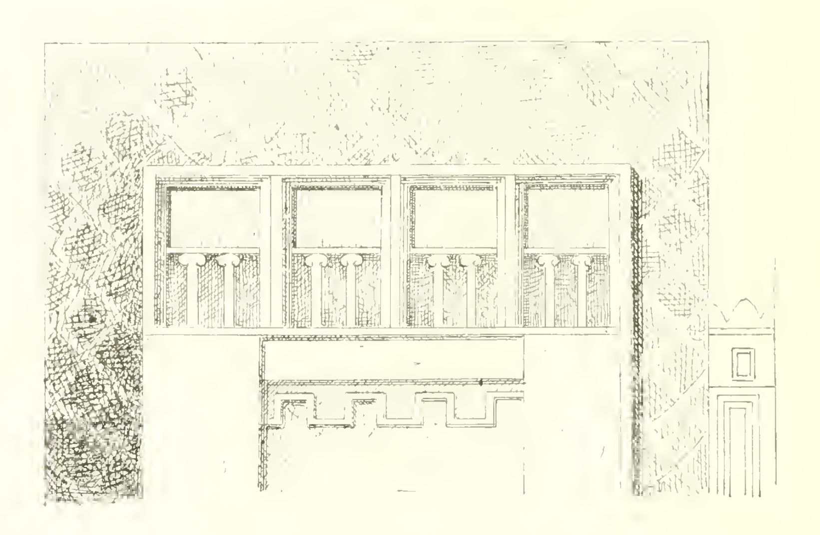
C'est ainsi que le chapiteau de Golgos (Fig. 32) et le chapiteau ionique (Fig. 39)

1. Telle est aussi la conclusion de M. Perrot (*Hist. de l'art dans l'antiq.*, *l'Assyrie*, Vases de métal, p. 733).

sont nés de l'agrandissement de motifs analogues à ceux qui sont donnés (Fig. 50, 52, 58, 59).


Fig. 62.
Fig. 63. Des palais de Kouioundjik (British Museum).
Fig. 64.

D'autre part, le couronnement et la base des hampes soutenant la toiture des légers édicules représentés sur la stèle de Sipara (Fig. 61), les portes en bronze de


Fig. 65. — Des palais de Kouioundjik.

Belawat ou les bas-reliefs de Kouioundjik (Fig. 63 et 65)[1] et de Khorsabad (Fig. 66)[2]

1. Layard, *The Monuments of Ninieveh*. Kouioundjik, pl. 40, et Perrot, *Assyrie*, p. 140, note 1.
2. Botta, *Ruines de Ninive*, t. II, pl. 114.

sont la copie exacte de fleurs décoratives et de chapiteaux, ou de bases semblables à ceux qui sont représentés dans les Fig. 51, 52, 58, 59 et 60 [1].

Les doubles enroulements et l'ornement lancéolé disposés sur les traverses inférieures des trônes assyriens n'offrent encore que la répétition symétrique des mêmes motifs.

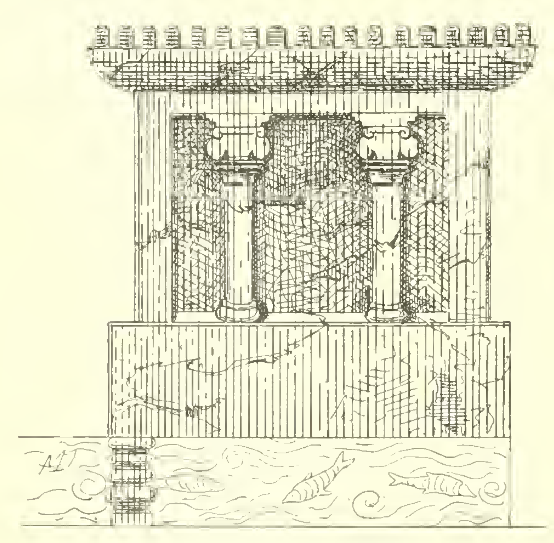


Fig. 66. — Du palais de Sargon.

Les colonnettes de la claire-voie (Fig. 51) fournissent également une explication rationnelle de l'origine des colonnes des balcons assyriens (Fig. 65) et des chapiteaux à deux étages de volutes retrouvés sur les bas-reliefs de Kouioundjik, de Nimroud et de Khorsabad (Fig. 62, 63, 66); de même qu'elles sont le modèle du couronnement des colonnes représentées sur quelques bas-reliefs phéniciens (Fig. 67) et sur des lékythes athéniens [2]. Je n'insiste pas sur ce sujet, les dessins et les photographies sont plus clairs et plus convaincants, en pareil cas, que les longues explications.

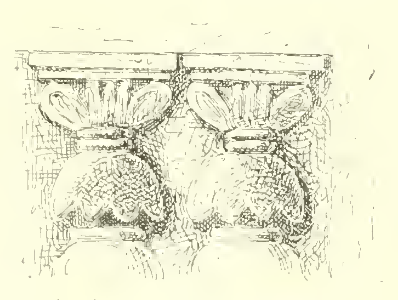


Fig. 67. — Chapiteaux phéniciens. (Louvre).

Un petit chapiteau en pierre, que j'ai découvert dans les magasins du British Museum (Fig. 68, 69), vient heureusement compléter cet ensemble de documents. En examinant cette sculpture, taillée dans un grès très fin, on peut se rendre compte

1. Voyez Layard, p. 63, et Perrot et Chipiez, *Hist. de l'art dans l'ant.*, *Assyrie*, p. 739, fig. 399.

2. Ce double motif est très fréquemment reproduit sur les vases grecs de la collection du Louvre.

de la transformation que subit entre les mains de l'ornemaniste ninivite le chapiteau des colonnes supportant l'appui du balcon de l'édicule d'ivoire (Fig. 51) lorsque les Ninivites se décidèrent à faire entrer dans la composition de leurs édifices les supports de pierre.

La forme originale n'est pas assez dénaturée pour que l'on ne découvre pas

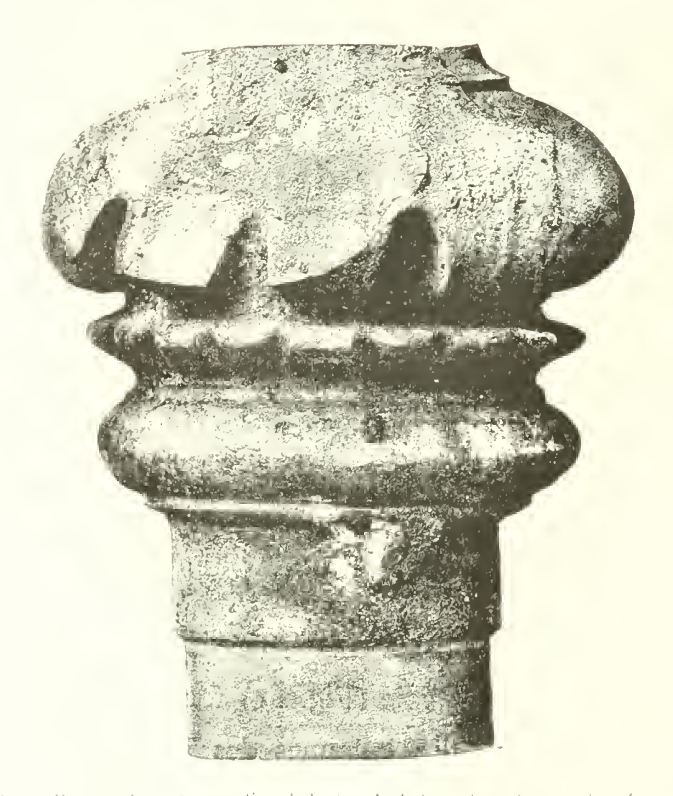


Fig. 68. — Chapiteau d'une colonnette ou d'un balustre de balcon de style assyrien (aux 2/3 de l'original) (British Museum).

dans les deux tores supérieurs la répétition du motif qui couronne les colonnettes en ivoire du balcon phénicien, dans le boudin inférieur l'exagération des ligatures destinées à rattacher au fût les ornements du chapiteau, et dans les ornements nervés les feuilles représentées sur les petits monuments d'ivoire du British Museum.

Cet état fut un des derniers sans doute que traversa le support des constructions civiles de l'Égypte avant de prendre en Assyrie une forme définitive et monumentale.

Entre le chapiteau en pierre du British Museum, utilisé sans doute pour couronner les balustres d'un balcon analogue à la claire-voie représentée Fig. 68, et le grand chapiteau (Fig. 70) [1] découvert par Place dans les ruines du palais de

1. Place, *Ninive et l'Assyrie*, t. III, pl. 35.

Sargon, il existe, en effet, de faibles différences et encore tiennent-elles aux fonctions distinctes qu'ils remplissaient dans l'édifice ninivite.

Leurs profils générateurs sont composés d'éléments identiques ; quant aux ornements en relief tracés à la superficie du dernier d'entre eux, ils sont, j'imagine, la reproduction des nervures limitant le contour des feuilles du petit

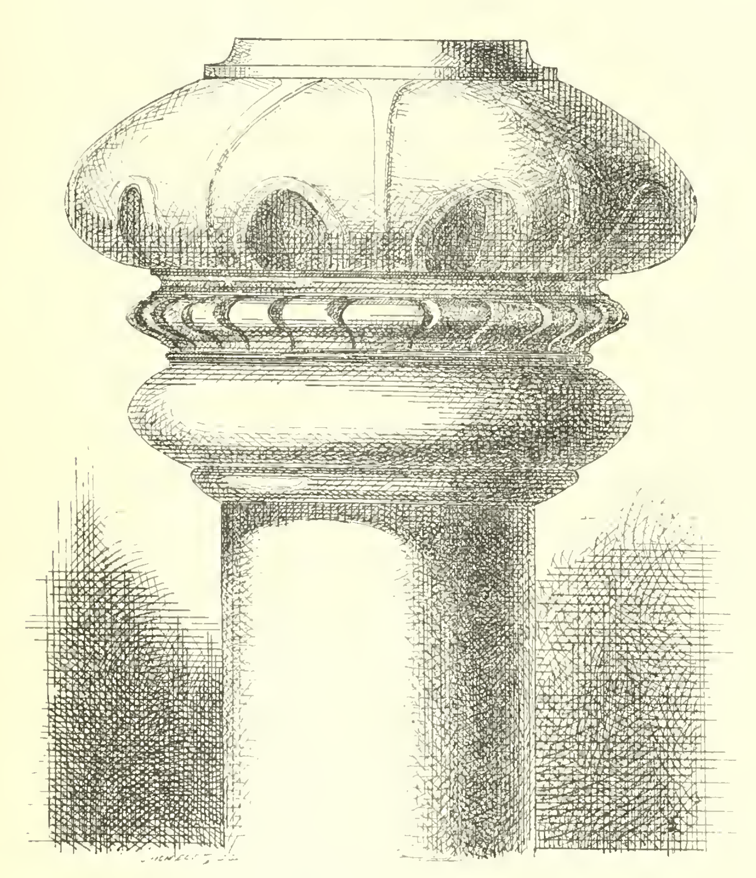


Fig. 69. — Chapiteau (Restitution de la Fig. 68).

chapiteau, les Ninivites ayant sagement pensé qu'il serait dangereux d'élégir par des excavations trop profondes une pierre destinée à supporter de lourdes architraves.

Les bases, autant qu'il est possible d'en juger par les quelques bas-reliefs où elles sont reproduites (Fig. 62) et par un modèle trouvé près du grand chapiteau de Khorsabad (Fig. 71)[1], paraissent être la reproduction des couronnements. Ce serait l'application d'un principe singulier dont on retrouve un exemple

1. Layard, *Discoveries*, p. 590, et G. Smith, *Assyrian Discoveries*, 1876, p. 431.

dans les supports de Sippara (Fig. 61) et dont les ivoires égyptiens (Fig. 52 et 59) avaient aussi donné la première idée. La pauvreté d'imagination que décèlent les œuvres architecturales des artistes ninivites quand ils veulent adapter la volute aux vieux monuments de briques de leur patrie, et ces singuliers portiques (Fig. 63) composés, comme le furent les colonnades des premières basiliques chrétiennes et des antiques mosquées, avec des supports disparates empruntés à des édifices différents, montrent mieux que tous les raisonnements combien les Assyriens étaient peu habitués à manier les colonnes.

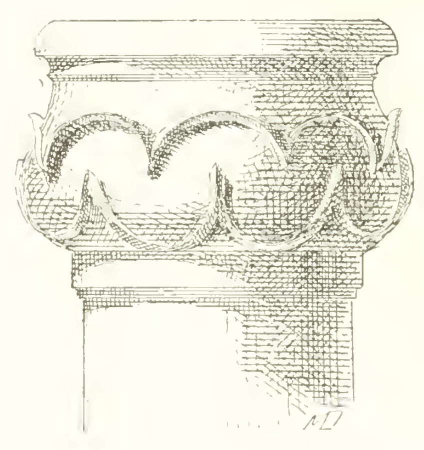


Fig. 70. — Chapiteau des grands ordres assyriens.

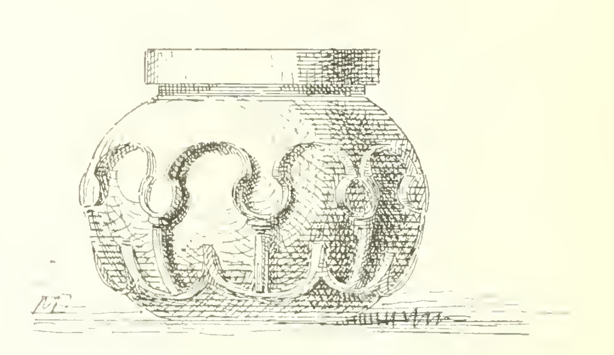


Fig. 71. — Base de colonne assyrienne.

Toutes les transformations du chapiteau lotiforme sont d'autant plus intéressantes à suivre que, si elles sont possibles en partant du document égyptien pour aboutir au chapiteau assyrien, on ne saurait remonter le courant; l'original, c'est incontestable, se trouve en Égypte et la copie en Assyrie. Quant aux modèles, ils furent choisis parmi les ornements reproduits sur les objets de luxe, tels que les ivoires, les bronzes ou les bois ouvrés. Cette remarque s'applique, *à fortiori,* à la base des colonnes assyriennes. On a vu que les Égyptiens décoraient parfois de volutes les bases des supports fictifs des plantes ornementales (Fig. 52 et 59): c'était une fantaisie du sculpteur; et cependant les Assyriens prirent au sérieux cette indication et donnèrent aux bases un profil irrationnel, sans utilité et sans grâce, mais semblable à celui du chapiteau.

Quelle singulière carrière a parcourue la fleur de lotus! L'architecte égyptien compose à son image un chapiteau circulaire; l'ornemaniste la grave à plat, et, sous ce dernier aspect, la transmet au monde ancien. Les Grecs s'emparent de ce

motif, le modifient au gré de leur génie, et composent le tailloir ionique, une de leurs plus gracieuses créations. Les Assyriens, au contraire, copient d'abord

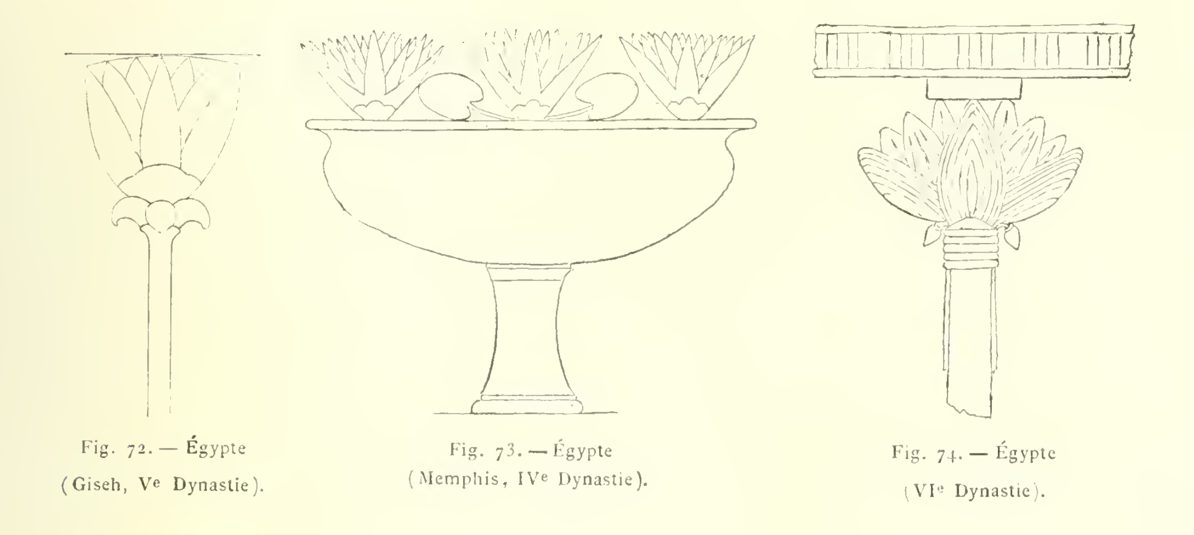


Fig. 72. — Égypte (Giseh, Ve Dynastie).

Fig. 73. — Égypte (Memphis, IVe Dynastie).

Fig. 74. — Égypte (VIe Dynastie).

servilement le modèle égyptien et l'utilisent dans leurs constructions légères. Le jour cependant où ils désirent posséder, eux aussi, un ordre monumental, ils

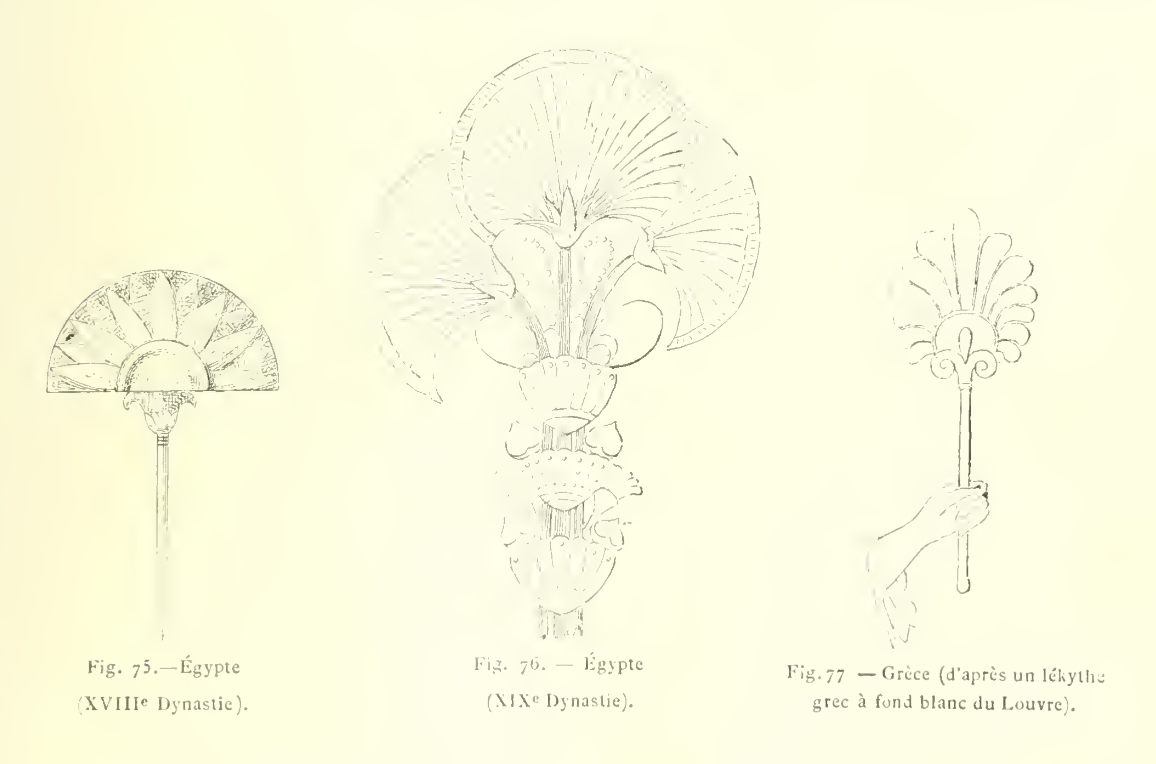


Fig. 75. — Égypte (XVIIIe Dynastie).

Fig. 76. — Égypte (XIXe Dynastie).

Fig. 77 — Grèce (d'après un lékythe grec à fond blanc du Louvre).

façonnent en pierre, à la suite de tâtonnements successifs et de transformations progressives, les chapiteaux et les bases de Kouioundjik.

Viennent les Perses, et ils feront entrer dans l'empilage de motifs qui constitue le chapiteau persépolitain la volute grecque associée au chapiteau importé direc-

tement de l'Égypte, c'est-à-dire qu'ils superposeront, sans s'en douter eux-mêmes, deux ornements ayant la même origine. Il n'est pas jusqu'à l'Inde bouddhique qui n'emploiera dans les chapiteaux l'enroulement ionique au lendemain de la conquête d'Alexandre[1].

Si les ports de l'Égypte eussent été plus tôt ouverts aux étrangers, il est

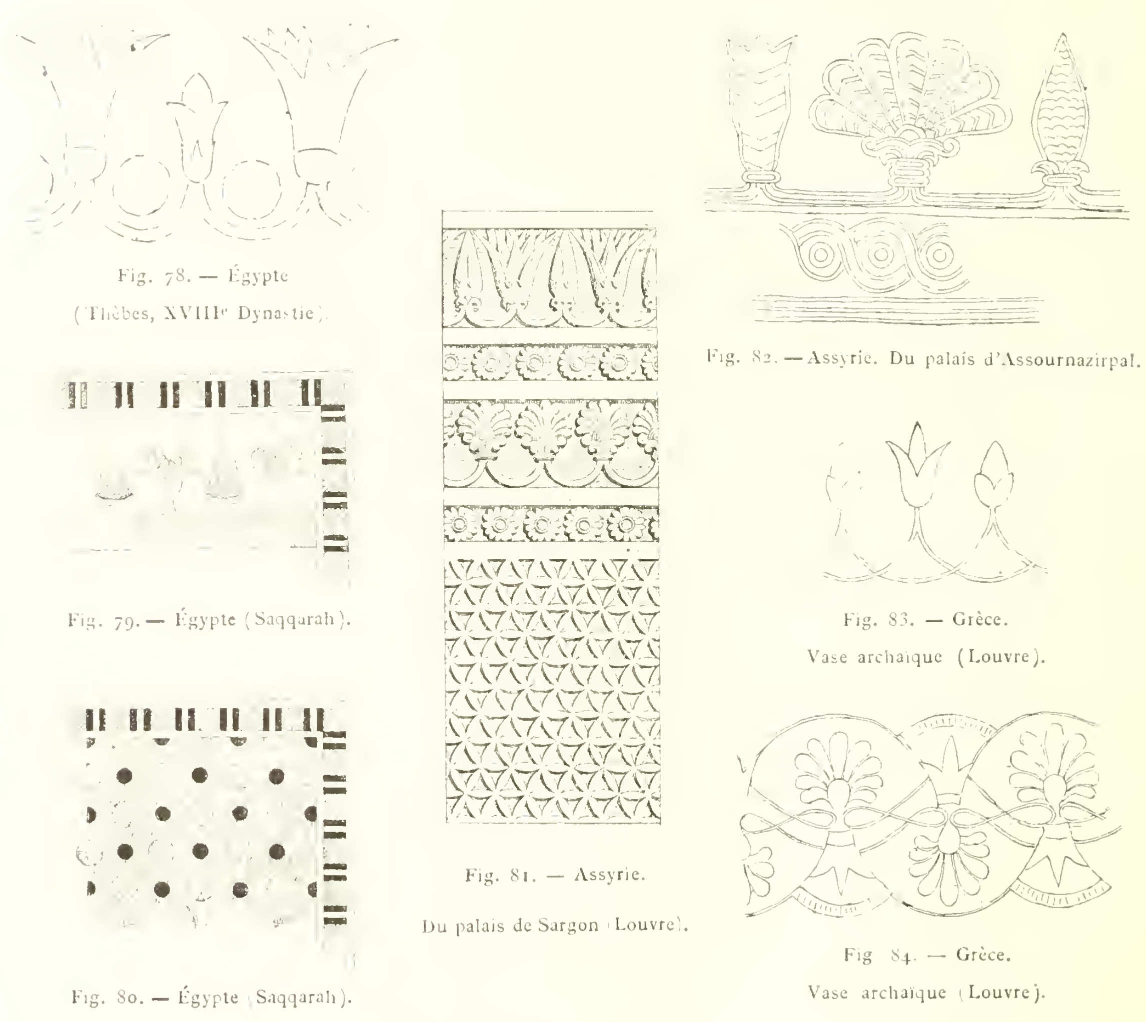


Fig. 78. — Égypte (Thèbes, XVIIIe Dynastie).

Fig. 79. — Égypte (Saqqarah).

Fig. 80. — Égypte (Saqqarah).

Fig. 81. — Assyrie. Du palais de Sargon (Louvre).

Fig. 82. — Assyrie. Du palais d'Assournazirpal.

Fig. 83. — Grèce. Vase archaïque (Louvre).

Fig. 84. — Grèce. Vase archaïque (Louvre).

Frises fleuronnées et méandres.

probable que ce n'est pas sous une forme dégénérée que le lotus eût pénétré dans notre architecture; mais, quand les Hellènes furent admis sur les rives du Nil, ils avaient déjà composé les modèles des chapiteaux dorique et ionique et se gardèrent avec raison de leur substituer les campanules évasées des temples égyptiens. Les Perses, qui n'étaient pas retenus par le même scrupule, puisèrent à pleines mains dans les trésors pharaoniques et exportèrent des bords du Nil une traduction assez

1. Voir t. II, p. 79, note 1.

exacte du lotus. La tentative des architectes de Darius devait être vaine parce qu'elle était trop tardive : l'architecture hellénique, devançant Alexandre, avait conquis le monde ancien.

Si j'ai fait un peu longuement l'histoire de la volute, c'est que je désirais établir sur des témoignages irrécusables la filiation de l'un des ornements caractéristiques des ordres grecs.

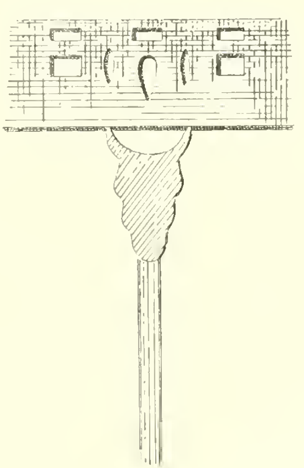


Fig. 85. — Bucranes (Giseh, Ve Dynastie).

Il me serait aisé maintenant d'appliquer la méthode que je viens de suivre à la recherche des origines des palmettes (Fig. 40, 41, 42, 77, 81, 82 et 84) et des frises fleuronnées (Fig. 81, 82, 83 et 84)[1].

Le même raisonnement conduirait au même résultat, car on peut établir, pour ces derniers motifs comme pour la volute, qu'ils dérivent encore de la flore pharaonique, qu'ils sont plus anciens en Égypte que dans tous les autres pays et qu'ils n'ont pu passer de l'Assyrie sur les bords du Nil. Il en est de même des chapelets, des oves (Fig. 87)[2], des rais de cœur (Fig. 86)[3], des bucranes (Fig. 85)[4], ornements inconnus du

1. Fig. 72. Lepsius, *Denkm*, Abth. II, Bl. 41.

Fig. 74. Id., ibid., Abth. II, Bl. 110, et Prisse d'Av., *Hist. de l'art égypt.*, piliers de Zawiet el Mayetin, XVIIIe dynastie. Vol. I, pl. 15.

Fig. 73. Prisse d'Av., ibid., vol. II, *Art industriel*, pl. I.

Fig. 75. Lepsius et Prisse d'Av., *passim*.

Fig. 76. Bouquet de fleurs : peinture de la XIXe dynastie (Prisse d'Av., *Hist. de l'art égypt.*, vol. II, *peinture*, pl. 23. Voir aussi pl. 22).

Fig. 77. Ce dessin d'un flabellum grec, copié sur un superbe lékythe à fond blanc faisant partie des collections du Louvre, est des plus intéressants; car s'il reproduit exactement la palmette grecque (Fig. 40 et 42) et la palmette phénicienne (Fig. 41), il est une copie non moins exacte du flabellum égyptien (Fig. 75) et des plus vieux chapiteaux pharaoniques (Fig. 72 et 74). Il comprend en outre dans son ensemble les enroulements, l'ovaire et les liens distinctifs (Fig. 24 à 30) du lotus ornemental.

Fig. 78. Prisse d'Av., vol. I, pl. 13 et 54, 63.

Fig. 79 et 80. Lepsius, *Denkm.*, Abth. I, Bl. 41.

Fig. 81. Collections du Louvre.

Fig. 82. Layard, *Monuments*, série I, pl. 86.

Fig. 83 et 84. Vases grecs archaïques des collections du Louvre. — Voir, en outre, dans Hittorff, (*Rest. du temple d'Empéd.*, pl. 20, fig. 34 et 35, et surtout pl. 13, fig. 2, 4 et 6) les dessins de frises fleuronnées reproduites d'après les ornements d'antéfixes et de cimaises découverts à Athènes et qui semblent être des copies exactes des frises égyptiennes retrouvées dans les tombeaux des princes de la XVIIIe dynastie.

2. Fig. 87. Lepsius, *Denkm.*, Abth. II, Bl. 73.

3. Fig. 86. Id., ibid.

4. Fig. 85. Abth. II, Bl. 14, et dans la majeure partie des plafonds des tombeaux des rois thébains de la XVIIIe à la XXIIe dynastie.

décorateur chaldéen, mais fréquents en Égypte dès la IVe et la Ve dynastie, c'est-à-dire bien des millénaires avant leur apparition en Grèce [1]. Les Hellènes n'eurent donc pas dans la création de la plastique ornementale un rôle aussi prépondérant que dans l'invention de la modénature, néanmoins ils donnèrent une traduction si



Fig. 86. — Robe décorée de rais de cœur. Fig. 87. — Couronne décorée d'oves.

Giseh (Ve Dynastie).

personnelle des ornements égyptiens qu'il n'est pas trop de tous les monuments exhumés des fouilles entreprises sur les rives du Nil et du Tigre pour remonter d'une façon certaine à l'origine de la plastique décorative des ordres dorique et ionique [2].

1. Je choisis un des exemples les plus contestés.

La frise fleuronnée provenant d'un seuil de Kouioundjik (Fig. 81) et que l'on s'est plu à considérer comme le prototype de l'ornement grec correspondant, remonte au VIIIe siècle.

Le modèle exact de cette même frise comportant non seulement les fleurs ornementales (Fig. 79), mais aussi leurs liens communs, a été reproduit sous les formes les plus variées en Égypte dès le XVIIe siècle (Fig. 78).

Chacun des éléments dont se compose la frise est emprunté à la flore égyptienne. Aux fleurs épanouies succèdent des boutons, c'est-à-dire les types essentiels et caractéristiques des deux chapiteaux égyptiens, chapiteaux dont j'ai suivi la tradition jusqu'à la quatrième dynastie. Les cercles entrecoupés sont également reproduits sur de très vieux plafonds de Thèbes et de Saqqarah (Fig. 80), mais la signification de ce dernier décor est moins nette, parce qu'il ne comporte pas une filiation aussi précise que les ornements lotiformes.

2. M. Sayce fait remonter la prédominance des influences babyloniennes dans la Méditerranée au

Le chapeau bicéphale du chapiteau persépolitain a la même origine que le

règne de Naramsin d'Agadé, fils de Sargon l'Ancien (Lettre à M. Schliemann, *Fouilles de Mycènes*, p. 448), c'est-à-dire à l'an 3600, si l'on s'en rapporte aux données fournies par le cylindre de Nabou-Hanid.

Ce seraient, d'après l'assyriologue anglais, les Phéniciens et les Khittites, dont la capitale, Karkhémish, était située dans les environs de Birajik, sur l'Euphrate, qui auraient répandu les produits de l'industrie babylonienne.

Je considère que M. Sayce exagère singulièrement l'influence chaldéo-babylonienne. Il est peut-être dans le vrai s'il se borne à parler des intailles chaldéennes, mais il aurait tort de généraliser sa théorie. Les découvertes des statues de Goudea et des œuvres de l'époque de ce prince, sans même s'arrêter aux arguments que j'ai développés, viendraient en effet contredire, au point de vue des ornements, la remarque de M. Sayce. Habiles à tailler la pierre dure à l'image de l'homme et des animaux, les habitants de la Chaldée, Sémites ou Touraniens, furent et restèrent des ornemanistes sans imagination.

D'ailleurs, si l'influence des Babyloniens eût été prépondérante en Syrie et en Asie Mineure dès le quatrième millénaire avant notre ère, le nom de Babylone eût été universellement connu de tous les riverains de la Méditerranée deux mille cinq cents ans plus tard, c'est-à-dire à l'époque probable de l'*Iliade* et de l'*Odyssée*. Il semble pourtant qu'il n'en était pas ainsi : tandis que l'Égypte et sa capitale Thèbes aux cent portes jouissaient d'une sorte de renommée fabuleuse bien propre à accroître le prix et la valeur des objets qu'elle importait dans la Hellade, la Babylonie n'était pas connue des géographes homériques. La seule objection que l'on pourrait faire à la théorie des origines égyptiennes de la plastique ornementale de la Grèce serait basée sur les rapports qui s'établirent dès la plus haute antiquité entre les peuples situés à l'est et à l'ouest de l'isthme de Suez.

Dès la douzième dynastie, des conquérants égyptiens pénétraient en Asie, puis vinrent l'invasion des Hyksos et, à une époque beaucoup plus rapprochée de nous, les conquêtes de la reine Hatasou et de ses successeurs. Huit cents ans après, les Assyriens, à leur tour, se jetaient sur l'Égypte.

Ne faudrait-il pas en conséquence attribuer aux Chaldéens l'invention de motifs qui d'Égypte auraient passé en Phénicie ?

C'est là la théorie défendue par M. von Sybel (*Kritik des ægyptischen Ornaments*. Marbourg, 1883), qui fait remonter au deuxième empire thébain l'influence prédominante de l'Assyrie sur la création de la plastique égyptienne.

M. von Sybel, dans ce travail comparatif fort ingénieux d'ailleurs, s'appuie sur des monuments assyriens d'une période récente et remonte par induction à des monuments plus anciens. La méthode est fort dangereuse. Le sens du courant qui se serait établi, au dire de l'auteur allemand, entre l'Assyrie et l'Égypte ne pourrait être déterminé qu'en s'appuyant sur des documents certains et réels. Tel n'est pas le cas. D'après M. von Sybel, par exemple, les métaux jouent un rôle prépondérant dans l'invention des ornements. Or, l'Égypte, dit-il, n'avait pas de métaux à sa disposition et les travaillait mal. Les Chaldéens, au contraire, pouvaient facilement se procurer des minerais. Ce fait est-il bien prouvé? Les montagnes du Kurdistan appartinrent fort tard aux Chaldéens; l'Égypte, en revanche, recevait dans ses ports les minerais de Chypre et possédait les filons du Sinaï, qui devaient être bien précieux, puisque les Chaldéens en convoitèrent toujours la possession ; ce qui prouve, soit dit en passant, combien ils comptaient peu sur les mines du Kurdistan. Quant à l'habileté des métallurgistes égyptiens, elle était remarquable. Au point de vue de la technique, les superbes statues des quatrième et cinquième dynasties acquises par le Louvre en 1883 sont des œuvres beaucoup plus parfaites que les bronzes de Tello.

J'aurai bien aussi à invoquer contre M. von Sybel toutes les raisons tirées de l'étude du sol et de l'architecture qui militent en faveur d'une école nationale égyptienne; mais ce serait m'exposer à de perpétuelles redites. Si j'ai longtemps insisté sur l'influence prépondérante des matériaux dans la genèse des ornements et sur les grandes distinctions qui existent à l'origine entre la plastique décorative et la statuaire, c'est afin de prévenir cette objection en remontant aux origines primordiales de chaque ornement.

Les monuments archaïques, aujourd'hui très nombreux, contredisent également la théorie de M. von Sybel. Comment se ferait-il, par exemple, que sur aucun des objets rapportés par M. de Sarzec, sur aucun cylindre chaldéen, ne se retrouve encore d'enroulements ou de volute, alors, au contraire, que l'on rencontre des enroulements sur les monuments pharaoniques les plus anciens, et qu'en Égypte on suive la volute depuis son état embryonnaire jusqu'à son complet développement ?

Le mélange des influences égyptienne et babylonienne ne s'est pas opéré en Égypte, mais dans un

tailloir à volute de l'architecture grecque. C'est une autre forme de l'ornementation du plateau posé entre la sablière et l'extrémité de la colonne (Fig. 88 et 89).

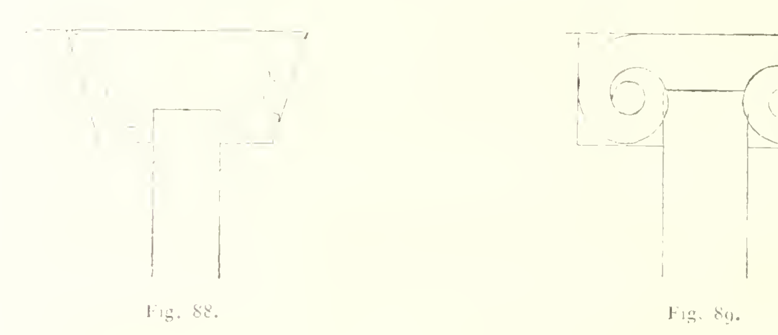


Fig. 88. Fig. 89.

On s'est vainement efforcé de chercher à donner une signification emblématique aux animaux représentés. Il se peut que l'image du taureau ou plutôt de la vache ait eu en Phénicie, comme en Égypte, une interprétation symbolique; toutefois il ne semble pas qu'il en ait été de même en Perse.

Les Iraniens, je serais porté à le croire, ont adopté cet ornement parce qu'il couronnait heureusement la colonne et s'harmonisait avec les images des taureaux androcéphales placés aux entrées de leurs palais.

En résumé l'ornement n'est pas perse, les bœufs n'ont jamais prospéré sur les maigres plateaux de l'Iran; comme la volute, il est probablement d'origine égyptienne. Le premier indice de cette filiation se trouve dans le mode d'accolement des animaux, car les Égyptiens paraissent être le seul de tous les peuples

pays neutre que ne liaient pas à tout un passé glorieux des traditions artistiques ou religieuses, c'est-à-dire en Phénicie.

Qu'il me soit permis de mettre quelques dates en parallèle; elles aideront à trancher le différend. La grande efflorescence de l'art ornemental correspond, en Égypte, à la dix-huitième dynastie, soit au XVI[e] siècle. La première volute connue apparaît en Chaldée sur une stèle du X[e] siècle; elle orne un chapiteau de forme franchement égyptienne. A partir de cette époque, la Babylonie et l'Assyrie sont en luttes incessantes. Au règne de Touklat-Habal-Azar (vers 1130) succèdent plusieurs siècles de barbarie interrompus à peine par quelques années glorieuses : mauvaise époque pour l'épanouissement de l'art ornemental, le plus riche et le plus tranquille des arts. On est ainsi conduit à Assour-Nazir-Habal (880) et à la grande renaissance sargonide.

Sous ces princes, l'Assyrie régénérée est maîtresse du monde ancien et accumule dans ses puissantes cités le butin de l'Asie et de l'Afrique. Sous les Sargonides également deviennent d'un emploi général les ornements dont l'origine pharaonique est incontestable, tel que le soleil ailé, la volute, les méandres et les frises fleuronnées. Tous ces ornements, à cette époque, apparaissent *simultanément*, et tous sous la *forme définitive* que *depuis plus de huit cents ans* ils avaient prise en Égypte, après une *longue et patiente élaboration.*

Malgré les erreurs et les exagérations qu'il renferme, l'ouvrage de M. von Sybel peut être consulté avec fruit, et quelques remarques sont parfois très judicieuses; celle-ci, par exemple : les animaux composés par les Assyriens sont toujours affrontés; les animaux égyptiens, au contraire, se tournent le dos. Cette règle est sans exception en Assyrie et en souffre très peu en Égypte.

de l'antiquité qui ait placé dos à dos les animaux et les figures que les Babyloniens et les Assyriens mirent toujours en regard[1]. Quelle que soit la valeur de cette observation, elle ne serait pas convaincante, si l'on ne retrouvait, dès la cinquième dynastie (Fig. 85)[2], dans les palais des grands feudataires égyptiens, parfois seul, souvent superposé à la fleur de lotus, un assemblage de têtes de bœufs

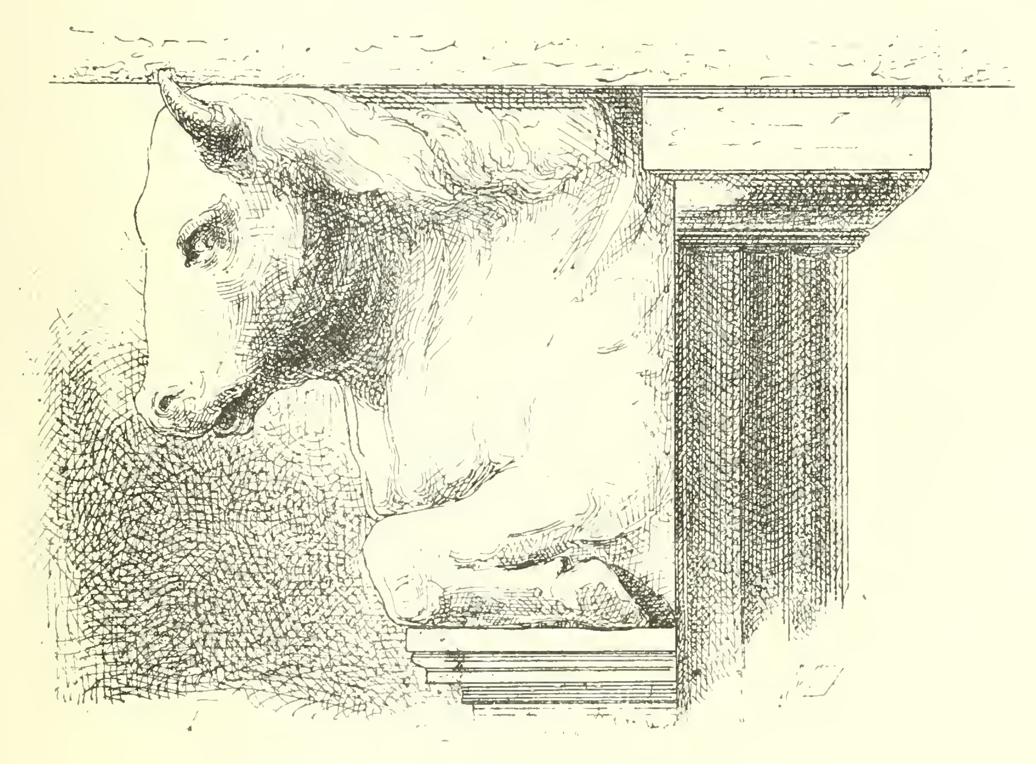


Fig. 90. — Du portique des Cornes (Delos).

ou de lions ayant dans leurs dispositions des analogies avec les taureaux perses. Ces figures, empruntées au Panthéon pharaonique, se transmirent d'âge en âge, tantôt sous leurs formes emblématiques, tantôt sous la forme de la tête humaine d'Athor, comme le démontrent deux des chapiteaux en ivoire (Fig. 56 et 57) trouvés à Nimroud, où la tête d'Athor est surmontée de la fleur de lotus.

J'ai déjà expliqué longuement la transformation que subit sur les rives de la Méditerranée la fleur de lotus, il ne me paraît pas nécessaire de rappeler que,

1. Voir à la fin de la note 2, p. 62, la remarque due à M. von Sybel sur le mode de réunion des animaux.

2. Les bucranes apparaissent dans les plafonds thébains; mais, bien avant le règne d'Hatasou et de Toutmès, ils entraient dans l'ornementation des chapiteaux.

On rencontre des chapiteaux ornés de têtes de bœufs dans une peinture remontant à la cinquième dynastie (Lepsius, Abth. II, Bl. 14). Cet exemple est décisif et montre en outre que les têtes de bœufs employées plus tard dans la composition des chapiteaux perses étaient, dès l'antiquité la plus reculée, utilisées au même usage par les Égyptiens.

dans les pays riches en bois, les nécessités de la construction contraignirent les décorateurs à graver sur les faces du chapeau les profils des représentations architecturales de provenance égyptienne. Cette adaptation força les ornemanistes à ajouter à la tête de l'animal une partie de son corps, et c'est, en effet, sous cette nouvelle forme, qu'apparaît le taureau sur un grand nombre de monnaies archaïques et de monuments phéniciens [1].

Les Grecs eurent connaissance de cette forme architecturale; ils ne l'adoptèrent pas néanmoins. Peut-être ne voulurent-ils pas introduire dans l'architecture des figures susceptibles de lutter avec le sujet représenté sur les métopes et sur les frontons. On retrouve cependant, dans leurs monuments, quelques souvenirs du symbole égyptien. Je citerai notamment le portique des Cornes et le portique des Taureaux (Fig. 90)[2] du Téménos d'Apollon à Délos, où la bête, agenouillée comme l'animal persépolitain, remplit dans la construction le même rôle que ce dernier. M. Schliemann a également découvert dans le trésor des Atrides des épingles (Fig. 91)[3] ayant de grandes analogies de style avec la stèle phénicienne du Louvre et les chapiteaux persépolitains, et enfin des têtes de vaches en or repoussé (Fig. 92)[4], que l'on doit rattacher, comme origine, à l'art égyptien. Ces têtes ont même cela de particulier, qu'elles portent sur leur front cette rosace connue des Grecs sous le nom d'anthémion, rosace qui servit aussi à orner le collier passé autour du cou du taureau perse.

Fig. 91. — Des fouilles de Mycènes.

Considéré dans ses formes générales, le chapeau bicéphale aurait donc une origine en tout semblable à celle de la volute ionique. C'était là le point le

1. Je citerai en premier lieu une stèle phénicienne du Musée du Louvre reproduite dans l'ouvrage de MM. Perrot et Chipiez (*Histoire de l'art dans l'antiquité, Phénicie*, p. 117, fig. 54), puis une stèle cypriote (ibid., p. 213, fig. 151). Quant aux monnaies, je renverrai au médaillier du British Museum.

2. Stuart et Rewet, *Antiquités de l'Attique*. Tome IV, chap. VI, pl. XLVII.

3. Schliemann, *Mycènes*, p. 259, fig. 264, 265 et 266.

4. Schliemann (*Mycènes*, p. 297, fig. 238). M. Schliemann (ibid., p. 69) voit dans cette tête de vache une preuve des influences persistantes de l'Égypte sur la Grèce. Ce serait, à son avis, la tête de Héra, βοῶπις, (forme grécisée de l'*Hator* égyptienne) de Héra, la déesse tutélaire de Mycènes, à laquelle succédera plus tard, dans l'Attique, Athènè γλαυκῶπις, représentée sous la forme symbolique d'une chouette.

A l'appui de sa thèse, M. Schliemann invoque des arguments tirés de la Mythologie grecque : dans la bataille des dieux contre les géants, Héra se transforme en vache; elle est représentée sous ce même aspect à Samos, qui possédait le plus ancien temple de cette divinité; enfin l'on sacrifiait des vaches blanches à Héra. Il rappelle aussi qu'Eschyle fait d'Isis une déesse grecque et lui donne Argos comme patrie.

plus essentiel à établir. Comme exécution, il se rapproche des œuvres des écoles assyriennes. Les poils, les yeux, les muscles sont traités exactement comme le sont les parties similaires du corps des taureaux placés à l'entrée des palais de Nimroud et de Khorsabad. La tête elle-même semble copiée sur les têtes d'animaux sculptées à l'extrémité des bras des fauteuils royaux.

Je donnerai, en traitant de la statuaire perse, les raisons bien aisées à déduire

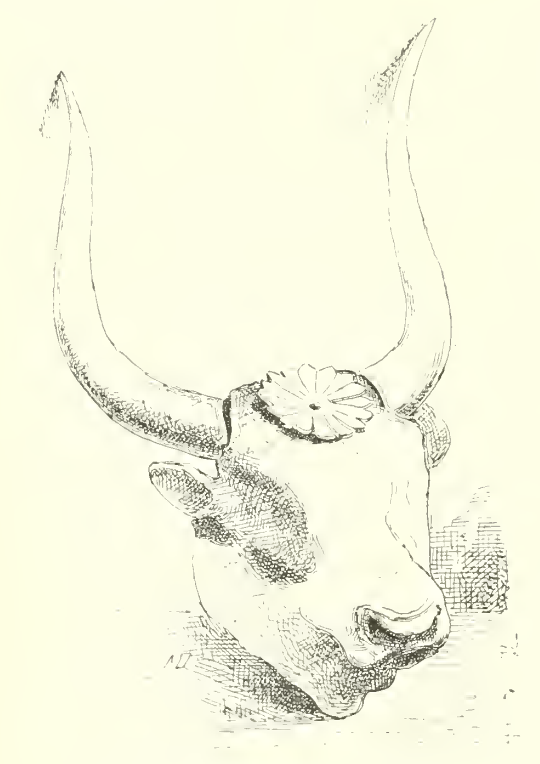


Fig. 92. — Des fouilles de Mycènes.

de cette apparente anomalie; mais je puis déjà, en rappelant que les statuaires perses furent élèves des écoles ninivites, en faire pressentir la cause.

Je crains d'être accusé, depuis que j'étudie l'art perse, de rabaisser de parti pris les Chaldéens et les Assyriens. Telle n'est pourtant pas mon intention. Je ne nie point l'influence considérable des artistes et des ouvriers de Babylone et de Ninive sur les progrès de la fabrication et de la broderie des tissus, sur l'émaillage des terres cuites, sur le développement de l'architecture voûtée et de la sculpture en intaille et en bas-relief. Malheureusement, l'art monumental de la Chaldée reposait d'une manière exclusive sur l'emploi de la brique, et par cela même il ne répondait pas mieux aux aspirations des peuples qui, à l'exemple des Grecs et de toutes les nations riveraines de la Méditerranée, avaient fait d'abord du

poteau en bois et plus tard de la colonne et de la plate-bande les éléments essentiels de leur architecture, que la colonne de pierre ou de bois ne cadrait aux habi-

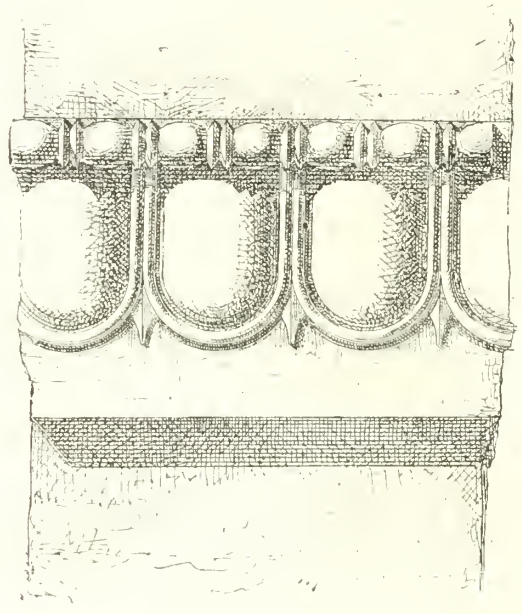


Fig. 93. — Oves et barillets
(Des tombeaux de Nakhchè-Roustem).

tudes des maçons de Ninive. N'est-il pas naturel, dans de semblables conditions, que les chapiteaux des colonnes de Dour-Saryoukin soient de provenance étrangère

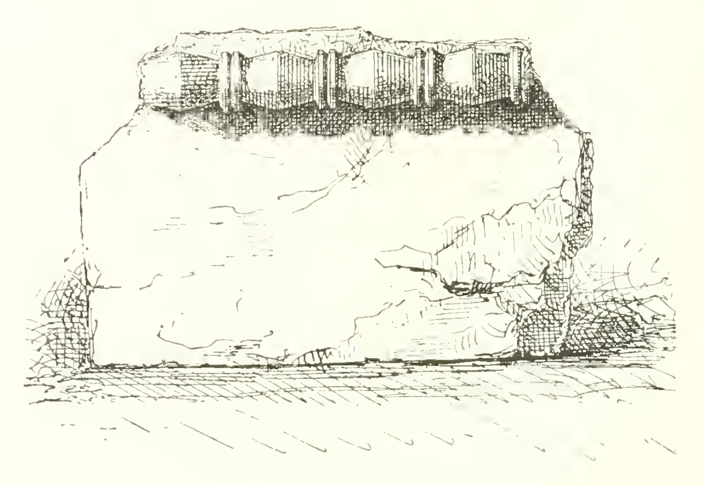


Fig. 94. — Barillet
(Des ruines de Selinonte).

et que l'architecture grecque, et l'architecture des palais de Persépolis qui en dérive, reflètent plutôt les influences égyptiennes que ninivites ?

J'ai dû faire une incursion dans l'architecture de l'Égypte et de l'Assyrie, pour retrouver les origines des deux monuments caractéristiques du chapiteau persépo-

litain. Cette étude préliminaire terminée, il me sera désormais facile de donner la filiation exacte de tous les ornements perses.

Je suivrai dans leur description l'ordre donné par les monuments eux-mêmes.

Au-dessus de l'entablement des tombeaux, on voit une sorte de plate-forme, désignée par les Persans sous le nom de *Takhte* (Pl. IV); le roi, placé en regard de l'autel du feu, occupe le plancher supérieur du piédestal.

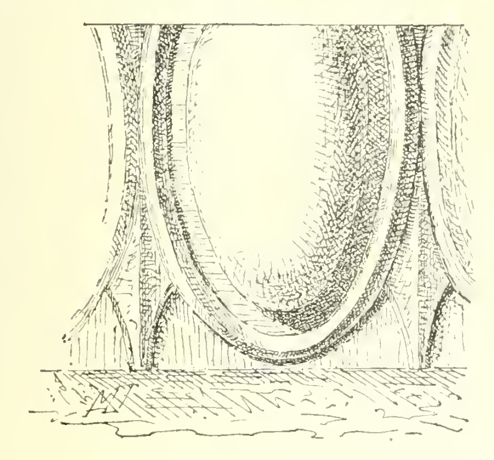


Fig. 95. — Oves

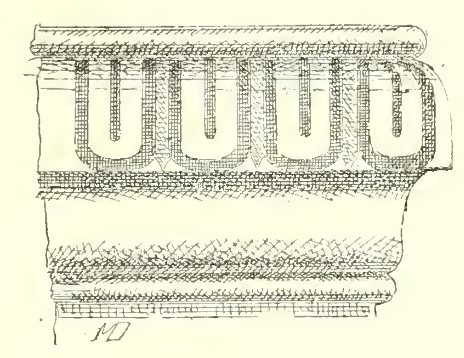


Fig. 96. — Oves peintes

(Des ruines de Sélinonte).

Les quatre pieds du Takhte reproduisent les pieds du trône royal (Pl. XIX), emprunté lui-même au mobilier assyrien ou, plus exactement, au mobilier des antiques rois de l'Égypte (Fig. 31).

La traverse correspondant au plancher supérieur est terminée par une baguette. Cette dernière est formée par une succession de perles et de disques, tandis que des oves posés à plat (Fig. 93) ornent la partie verticale de la traverse. M. Hittorff a découvert le modèle exact de ce double ornement dans des monuments helléniques très anciens, et notamment à Sélinonte (Fig. 94, 95)[1]; dans quelques-uns de ces vieux édifices les oves étaient peints (Fig. 96)[2]; ceux que M. Hittorff a exhumés des ruines des temples de la Sicile et ceux qui décorent les colonnes reproduites sur les vases grecs souvent fort antiques étaient imités de bas-reliefs que l'on a retrouvés dans les monuments égyptiens de l'ancien empire (Fig. 87).

Sur la traverse moyenne se voient des enroulements rattachés quatre à quatre par trois liens verticaux (Fig. 87). Cet ornement est assez mal composé, et, quoique formé d'éléments égyptiens, a été imaginé par le sculpteur assyrien et copié

1. Fig. 94 et 95. Hittorff, *Architecture antique de la Sicile*, pl. 77, fig. 2, et pl. 19, fig. 13 et 14.
2. Fig. 96. Hittorff, *Architecture antique de la Sicile*, pl. 56, fig. 1; pl. 57, fig. 3 et 4.

par les artistes perses dans le but de varier les motifs de la décoration. L'architrave

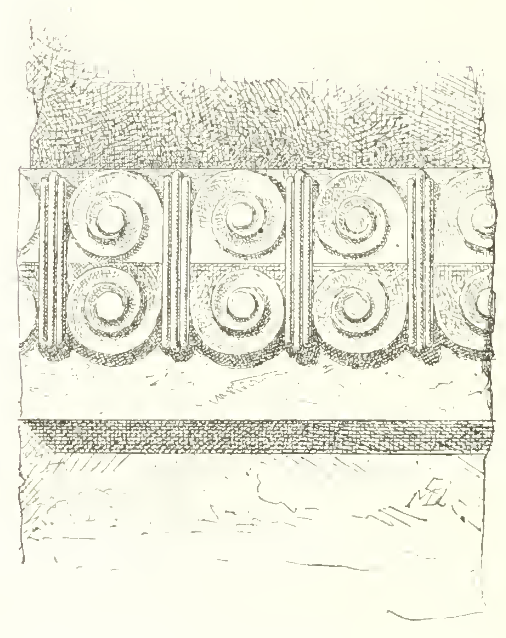


Fig. 97. — Volutes
(Des tombeaux de Nakhchè-Roustem).

ne se signale par aucun détail saillant; la haute corniche, avec les animaux qui la

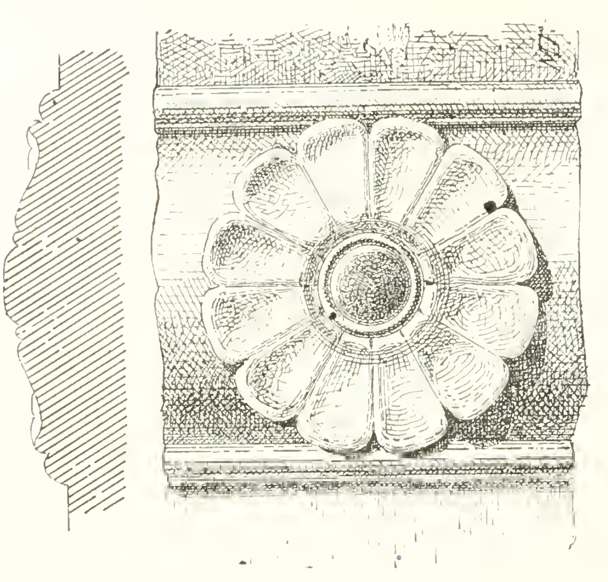


Fig. 98. — Anthémion
(Des tombeaux de Nakhchè-Roustem).

garnissent, est une imitation certaine du zoophoron grec ou d'un bandeau assyrien; les denticules présentent l'image de l'extrémité des chevrons.

La porte, située au centre de la façade (T. II, Fig. 18, et T. III, Pl. IV), est beaucoup plus intéressante que l'entablement de l'édifice. Je ne parlerai pas du couronnement et de la baguette; j'ai déjà eu l'occasion de signaler à leur sujet la façon dont les artistes iraniens avaient compris la soudure des arts de la Grèce et de l'Égypte, mais je m'étendrai de préférence sur la description du cadre de la baie.

Les trois listels qui la composent sont ornés de ces fleurons (Fig. 98) qui décorent un grand nombre de constructions de la Hellade, et notamment à l'état

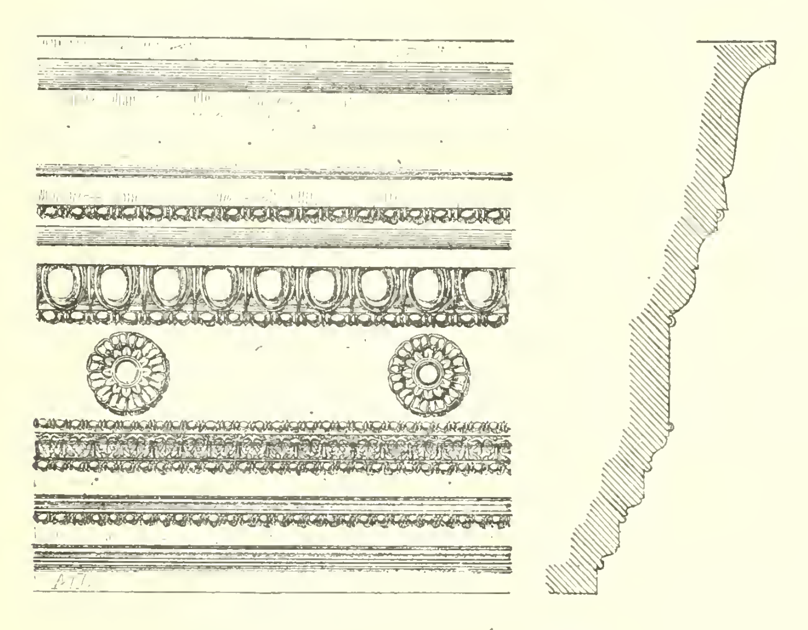


Fig. 99. — Linteau de porte (Érechthéion).

d'ébauche, l'architrave du portique des Arrhéphores, et terminés, les listels de la porte du Pandroseion (Fig. 99). Il y a, dans ces emplois parallèles d'un même motif de décoration, autre chose qu'une ressemblance fortuite. L'analogie ne résulte pas précisément de l'usage simultané des fleurons; l'anthémion, on devait le prévoir, était connu des Égyptiens, il entrait d'une manière courante dans la décoration des bijoux de l'époque des Atrides [1] et des vieux tissus babyloniens.

Merodach-Wadin-Akhi (T. I, Pl. IX) porte une tiare entourée à la base d'une couronne d'anthémions, des anthémions ornent sa ceinture, courent sur les galons placés autour du collet, des manches et des bords de son vêtement, et garnissent même le centre des hexagones dessinés ou tissés dans la robe et le manteau royal.

1. Schliemann, *Mycènes*, p. 178, fig. 165; p. 247, fig. 241; p. 252, fig. 251 et *passim*.

Les fleurons ont, suivant le cas, six, huit, douze ou seize pétales, sans qu'il soit possible d'établir entre eux une distinction basée sur la division des cercles. Ainsi, les fleurons de la tiare des rois babyloniens sont à douze pétales, ceux des broderies de la ceinture et du galon à huit, ceux tissés dans le corps de l'étoffe à six. Il est bien difficile de rechercher l'origine d'un ornement si communément employé par tous

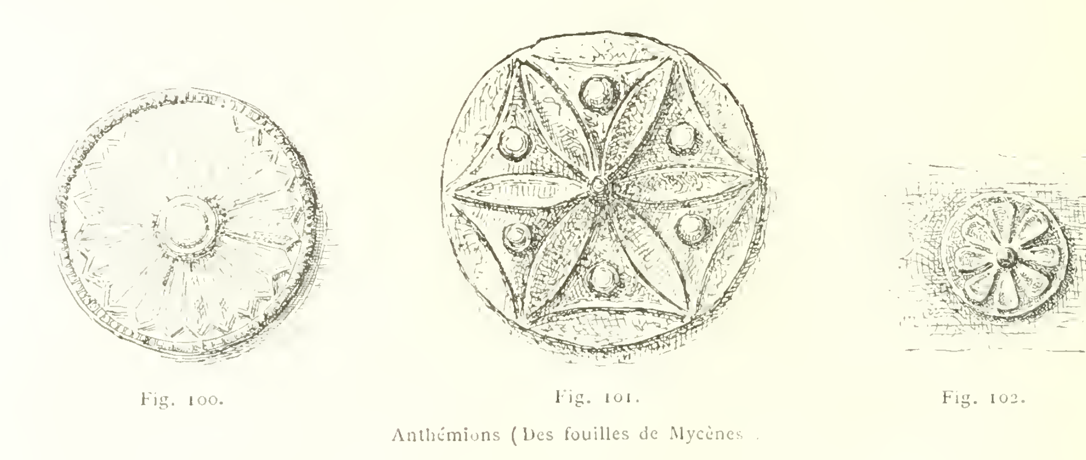


Fig. 100. Fig. 101. Fig. 102.

Anthémions (Des fouilles de Mycènes).

les peuples anciens. Remonte-t-il à l'Égypte? Représente-t-il plutôt une copie de l'un des dessins le plus souvent reproduits par des tisserands élamites ou chaldéens? Ce serait possible, car on ne peut attacher cette forme à aucune idée constructive. Quant au nombre variable de pétales, il révèle simplement que dès une très haute antiquité, les Chaldéens connaissaient les propriétés de l'hexagone régulier et celles du carré.

Dans de semblables conditions, il n'est pas surprenant de retrouver des anthémions sur des monuments perses et grecs, mais il est au moins étrange qu'ils occupent exactement la même place dans des édifices construits à Athènes et à Persépolis. J'ai déjà signalé des analogies frappantes entre les entablements des portiques des Arrhéphores et du palais des rois achéménides, entre les bases des colonnes des deux édifices, et, en général, entre toutes les moulures de l'Érechthéion et du Gabre Madérè-Soleïman (T. I, § 5). Il semble donc que le temple de Neptune et le tombeau de Darius soient tous deux des interprétations différentes de monuments de même style. La copie perse est plus fidèle, l'imitation grecque est plus artistique[1].

1. Les sépultures, lyciennes probablement, qui furent copiées par les architectes de Cyrus paraissent avoir été très connues des anciens habitants des rives de la Méditerranée. En outre du tombeau des Harpies, qui est une copie très ancienne du modèle primitif, on peut encore citer comme dérivant du même modèle les monuments funéraires de Palmyre (Fig. 104) (je dois à l'obligeance de M. Rey la communication de la photographie de ces édifices) et le tombeau de Théron, à Agrigente, tous formés d'une tour quadrangu-

A Athènes comme à Persépolis, les architectes se sont préoccupés de satisfaire à des nécessités matérielles et de produire un effet harmonieux, aussi leur pensée est-elle toujours clairement traduite; mais, si elle est exprimée avec quelque brutalité dans le tombeau perse, elle revêt, au contraire, dans l'Érechthéion, toutes les élégances de l'architecture grecque.

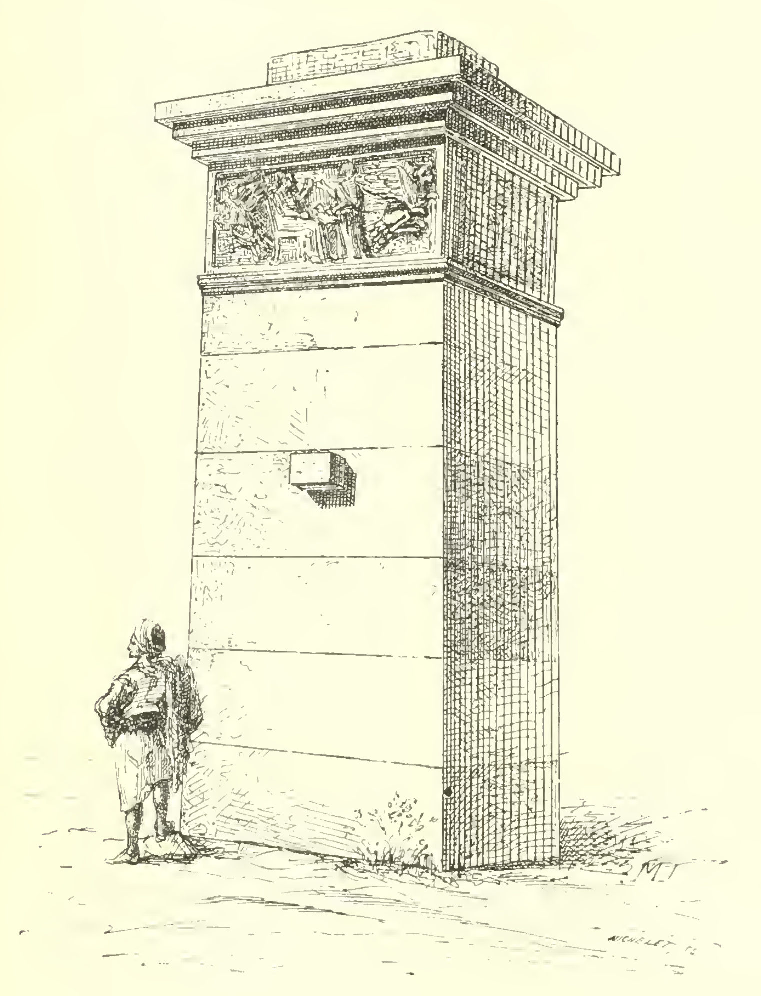


Fig. 103. — Tombeau des Harpies

(D'après le modèle en relief du British Museum).

Considérons, par exemple, l'entablement et la porte de chacun des deux édifices hellénique (Fig. 99, et T. II, Fig. 17bis et 52) et iranien (T. II, Fig. 18, 53, et T. III, Pl. IV). Les décorateurs avaient à utiliser les plans successifs et les jeux d'ombre et

laire, au sommet de laquelle se trouve la chambre sépulcrale. Ces monuments sont de style ionique et se rattachent aisément à un type initial très voisin de la tombe du Chien (T. I, Pl. VII et Fig. 21).

Je donne ces exemples afin de bien montrer, ce que j'avais d'ailleurs établi sur des preuves nombreuses, que l'origine de ce mode de sépulture était asiatique, et non perse, et que la tour de Méchhed-Mourgab avait une destination funéraire.

de lumière que donnaient la superposition et l'encorbellement des poutres du modèle original : les Perses laissèrent le bois à vives arêtes; les Grecs, sans dissimuler le principe de la construction, décorèrent de moulures et d'ornements délicats la frise et la corniche. Ceux-là couvrirent uniformément d'anthémions les trois listels composant le cadre de la porte; ceux-ci ménagèrent ces ornements et diversifièrent les moulures et la décoration du cadre extérieur.

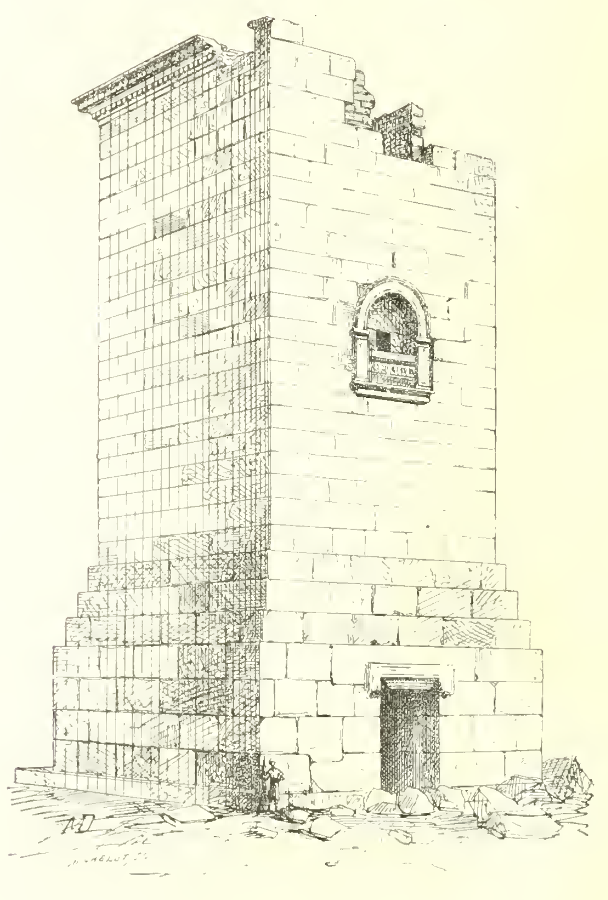


Fig. 104. — Tombeau des rois (Palmyre).

Il faut dire à la décharge des artistes et des ouvriers perses, que forcés de mettre en œuvre dans les monuments Takhtè-Djemchid des matériaux nouveaux pour eux, ils furent enclins, par cela même, à suivre de très près des modèles étrangers.

J'ai eu l'occasion de citer le monument connu sous le nom du tombeau des Harpies, à propos de la tour funéraire de Méchhed-Mourgab (T. I, p. 17, note 1). Il existe entre ces deux édifices les mêmes différences et les mêmes analogies qu'entre l'Érechthéion et le tombeau de Darius, avec cette distinction que les deux premiers procèdent de constructions en bois bien connues dont les tombes lyciennes

nous ont conservé le type, et que le tombeau des Harpies lui-même fort anci

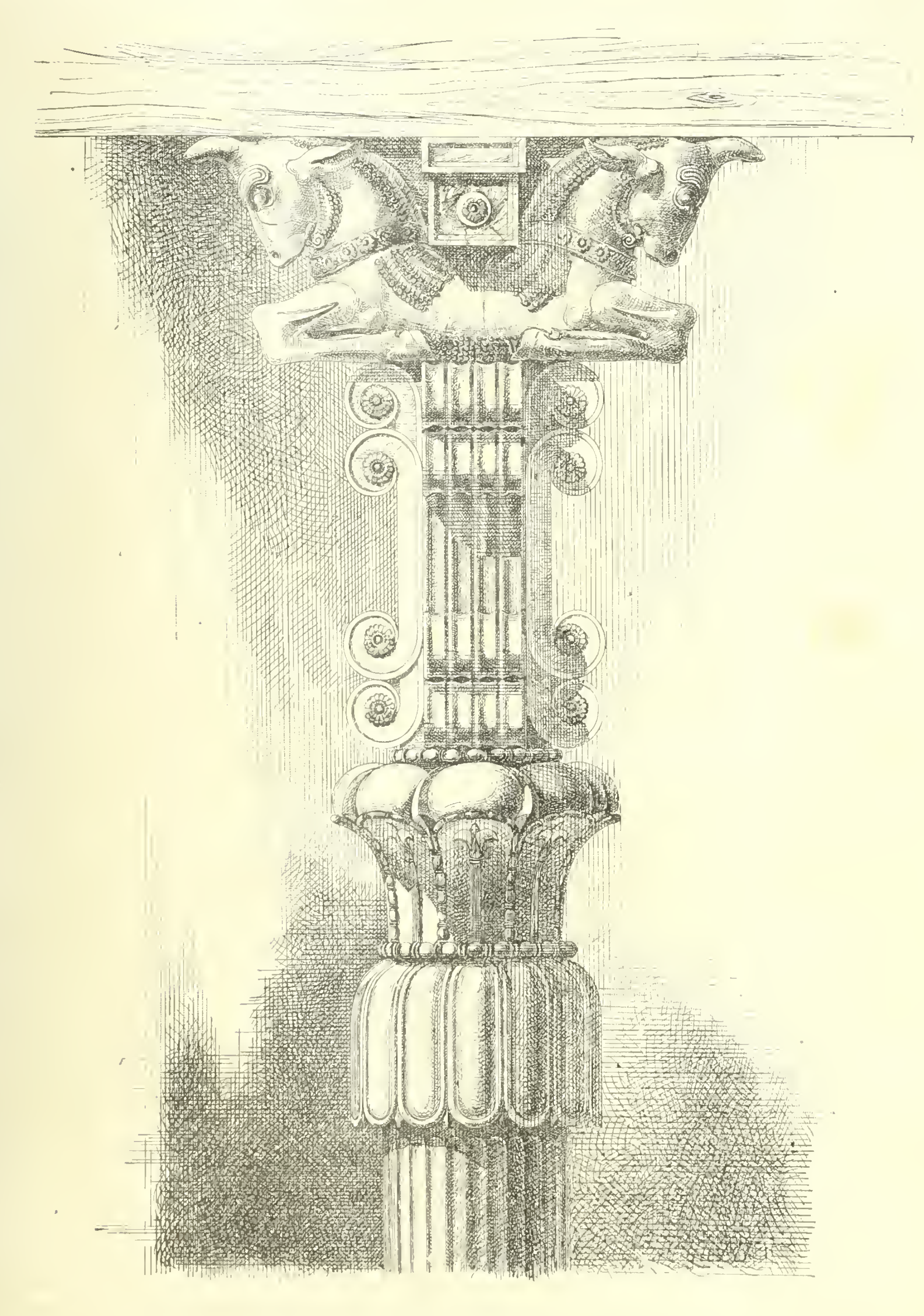


Fig. 105 — Restitution d'un chapiteau persépolitain.

(Fig. 103), est encore rude dans ses formes si on le compare aux temples d'Érechthée

ou de la Victoire Aptère. Je cite, néanmoins, ce nouvel exemple de parallélisme architectural, d'abord parce que ces exemples sont rares, et aussi afin de bien faire comprendre, en montrant tout à la fois le modèle et les deux copies, le sens de la transformation qui s'opéra sous l'influence particulière du génie de la Perse et de la Grèce dans les constructions en bois des rives de la Méditerranée.

Le chapiteau persépolitain (Fig. 105), dont je suis amené à parler de nouveau en décrivant les ornements variés qui tapissent sa surface, reproduit, je l'ai fait observer, un amoncellement de motifs caractéristiques de l'architecture légère des bords du Nil [1]; mais il faut aller chercher en Grèce les détails de son ornementation. C'est un nouvel exemple du phénomène que nous avons constaté en étudiant les portes des palais.

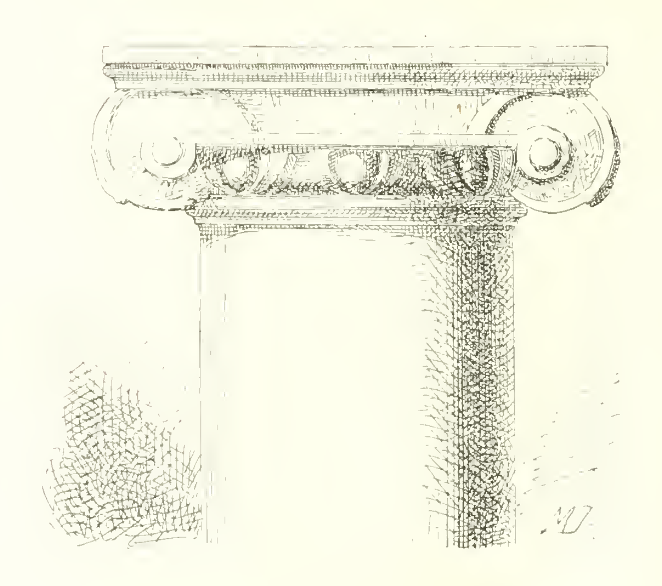


Fig. 106. — Chapiteau ionique

Des ruines de Ségeste (.

La volute, par exemple, est née du lotus; les habitants de la Hellade, mieux que les habitants de la vallée du Nil, peuvent néanmoins revendiquer les enroulements perses, car ce sont les Grecs qui ont donné à cet ornement la forme correcte reproduite sur les chapiteaux persépolitains : la liaison des enroulements, le gland,

1. J'ai donné, dans la deuxième partie de cet ouvrage (p. 83, fig. 58 à 63), l'explication de la forme du chapiteau persépolitain. Ce chapiteau, à vrai dire, n'est que la traduction matérielle des images égyptiennes. Les décorateurs qui clouaient sur des poteaux de bois les fleurs de lotus et de papyrus pouvaient à leur gré les échafauder les unes au-dessus des autres. Ils ne se doutaient pas que l'on essayerait plus tard de tailler en pierre leurs légers découpages. Et cependant les Égyptiens eux-mêmes se méprirent sur le sens de ces représentations, et dès la Ve et la XIIe dynastie (Lepsius, *Denkm.*, Abth. I, Bl. 27; Abth. I, Bl. 60)

l'œil de la volute (Fig. 106 à 108)[1], caractéristiques des vieux chapiteaux helléniques, en un mot, tous les détails du couronnement classique de la colonne de l'Ionie ont été scrupuleusement copiés. Il n'est pas utile, je le pense, de discuter à ce propos la question de priorité ; elle est tranchée en faveur de la Grèce, puisque les volutes

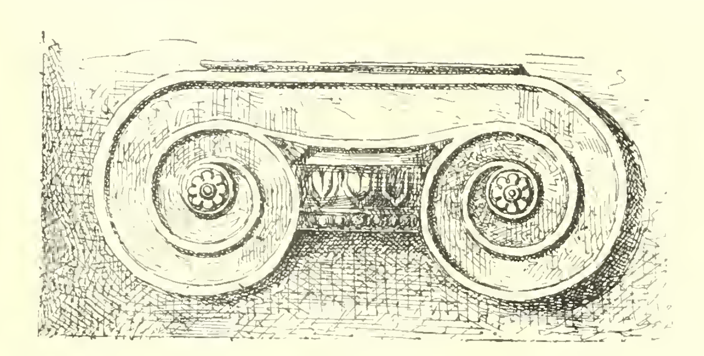


Fig. 107. — Chapiteau ionique ancien (Athènes).

perses remontent au règne de Darius, et que les volutes retrouvées à Sélinonte font partie d'un monument exécuté deux cents ans avant les palais du grand roi.

Au-dessous des volutes, on rencontre, compris entre deux rangs d'oves, disposés chacun sur une demi-baguette, un chapiteau emprunté aux grands ordres pharaoniques, mais couvert d'ornements ioniens. Seule, la tige du lotus, gravée dans le milieu des arcatures, a conservé une forme qui se rapproche des dessins originaux.

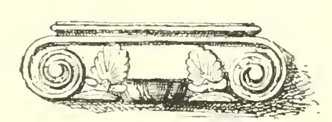


Fig. 108. — Chapiteau ionique ancien (Athènes).

La campanule renversée servant de base à cet échafaudage compliqué est elle-même ornée, malgré sa forme caractéristique, d'oves allongés du goût hellénique le plus pur[2].

La forme des cannelures des fûts et leur mode de raccord, conséquence

firent poser des plafonds sur des fleurs de pierre. Il n'est donc pas surprenant que les Perses aient surenchéri sur la faute de leur maître et aient essayé de composer à Persépolis des chapiteaux analogues à ceux qui sont représentés Fig. 105. L'histoire du chapiteau ionique et des chapiteaux assyriens aide à comprendre cette singulière méprise.

1. Ces types anciens des chapiteaux ioniques ont été donnés par M. Hittorff (*Archit. ant. de la Sicile*, pl. 10, fig. 3, et *Restitution du temple d'Empédocle*, pl. 13, fig. 1, et pl. 6, fig. 4). L'un (Fig. 106) provient des ruines de Ségeste; les deux autres (Fig. 107 et 108), de fouilles entreprises au pied de l'Acropole.

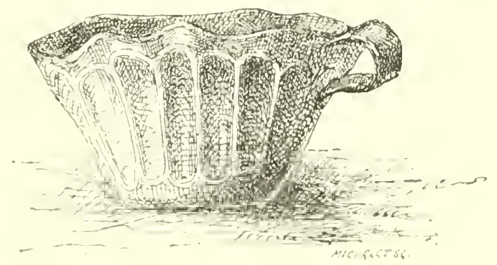


Fig. 109. — Vase orné d'oves (Mycènes).

2. On trouve déjà des oves allongés sur les vases de Mycènes (Fig. 109). (Schliemann, p. 313, fig. 342).

naturelle de l'épannelage des colonnes[1], doivent être, si l'on s'en réfère aux supports extérieurs de Beni-Hassan (T. II, p. 48, Fig. 36) d'origine égyptienne; mais je crois cependant que les Perses rapportèrent des colonies grecques ces motifs de décoration. En tout cas la cannelure dorique était connue des Grecs dès les plus anciens temps: les fouilles de Mycènes nous en fournissent la preuve (Fig. 110)[2].

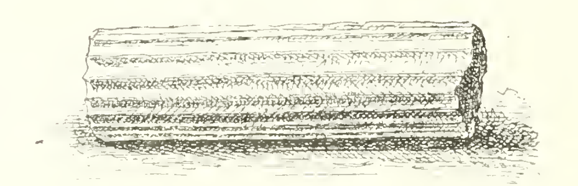


Fig. 110 — Fût cannelé (Mycènes).

Je m'exposerais à des redites monotones en parlant avec quelque détail des bases (T. II, Fig. 57, 64, 72, 73, 75). Il semble pourtant que dans la composition de cette partie du support l'artiste perse ait fait preuve d'une véritable originalité. Bien que le style général de la décoration soit franchement étranger, les sculpteurs ont montré dans l'arrangement des oves, des stries et des rais de cœur une personnalité dont on regrette de ne pas rencontrer plus souvent de manifestations, car toutes les bases, et surtout les bases des colonnes de l'apadâna susien (T. II, Fig. 73 et 75), sont d'un goût parfait. Il n'est pas jusqu'à l'inscription cunéiforme, placée sous les yeux du visiteur, qui ne complète un ensemble décoratif fort élégant.

J'arrive enfin aux escaliers (Fig. 111). Par une anomalie fort étrange, les détails de la main courante sont inspirés de l'un des motifs les plus caractéristiques des palais assyriens. Je ne connais ni dans l'architecture égyptienne, ni dans l'architecture grecque, d'autres degrés extérieurs que les gradins formant le soubassement des temples. Faute de trouver chez leurs maîtres habituels un modèle qui s'adaptât à leurs escaliers, les Perses copièrent-ils la rampe assyrienne? C'est possible. Quoi qu'il en soit, les créneaux et les merlons placés au-dessus de la main courante trahissent, par leur forme imitée du couronnement des fortifications en brique, l'esprit belliqueux de la nation qui emprunta la première à l'architecture militaire un motif de décoration. Les Perses n'auraient pas été satisfaits s'ils n'avaient pas tenté d'habiller à la grecque cet ornement guerrier; c'est pourquoi ils

1. Viollet-Le-Duc, *Entretiens sur l'architecture*, vol. I, p. 49.
2. Schliemann, *Mycènes*, p. 218, fig. 214 *a*.

entourèrent l'œil du merlon d'un double listel en forme de cadre de fenêtre et à l'intérieur assirent le crénelage sur un quart de rond orné d'une double rangée d'oves.

Le dessin du balcon est absolument distinct de celui de la rampe (Pl. VII). Ici encore l'artiste a fait preuve de goût en supprimant les merlons, qui n'auraient point permis de s'appuyer sur l'accoudoir, et en faisant sculpter sur la surface extérieure du balcon les tiges d'une graminée fort abondante dans la plaine de la Merdach.

En résumé, et comme il était permis de le supposer, le décorateur persépolitain, comme l'architecte lui-même, s'est tour à tour inspiré des modèles employés d'une manière usuelle en Grèce ou en Égypte; au point de vue de la technique, il est resté franchement grec. Le dessin de chaque ornement est pur et régulier, la taille, nette et vive, est en tout comparable à celle des plus beaux ornements des édifices de l'Acropole. Fort différents de ces derniers vont être les caractères distinctifs de la statuaire perse.

Je viens de discuter les origines des ornements grecs et perses, et j'ai conclu de cette étude que les plus connus d'entre eux étaient d'invention égyptienne ou hellénique. L'architecture classique, avec tous les ornements qu'elle comporte, se serait donc élaborée sur les côtes de la Méditerranée, tandis que la Chaldée et la Susiane auraient donné naissance aux arts musulmans. Ce sont de grands courants qui s'avancèrent longtemps sans confondre leurs eaux. L'Occident a fini par emprunter la voûte et la coupole à la Perse; l'Orient, en retour, a adopté les légères colonnes sur lesquelles les premiers Musulmans firent reposer la toiture de la mosquée et le plan du péribole à portique placé devant le temple[1]; mais ces tentatives de fusion n'ont pas réussi à modifier les grandes lignes de démarcation qui ont distingué depuis la plus haute antiquité les architectures méditerranéennes et chaldéennes : l'Italie, la France et les États européens de l'Occident sont demeurés fidèles à la colonne, au plafond, au fronton, à la pierre et à l'ornement sculpté ; la Perse, héritière directe des traditions de la Chaldée, et,

1. M. G. Perrot, dans un article très ingénieusement présenté (*Histoire de l'art dans l'antiquité, Phénicie,* ⁒ IV, p. 241), a montré que le péribole à portique constituait avec une cella centrale les organes essentiels du temple phénicien. Il semble donc que le principe du plan si intéressant du Gabre Madérè-Soleïman soit d'origine phénicienne. Je ne verrais rien de surprenant à une pareille filiation. J'avais prévu (T. I, p. 55) que Cyrus, après l'annexion de Tyr et de Sidon, avait dû s'inspirer de la civilisation phénicienne. C'était un acheminement vers les modèles égyptiens.

après elle, Byzance et le monde de l'Islam sont restés attachés aux murs pleins, aux lourds massifs de brique, à la coupole, aux revêtements de faïence et aux ornements gravés. Seules, l'Égypte et la Grèce, la mère-patrie de nos arts et de notre civilisation, ont oublié leurs vieilles traditions et se sont laissé conquérir par l'Orient, l'une dès Constantin, l'autre au lendemain du triomphe de Mahomet.

Faut-il s'en réjouir? Je le crois, puisque c'est à Byzance que nous devons Saint-Marc, Saint-Front et Saint-Pierre de Rome.

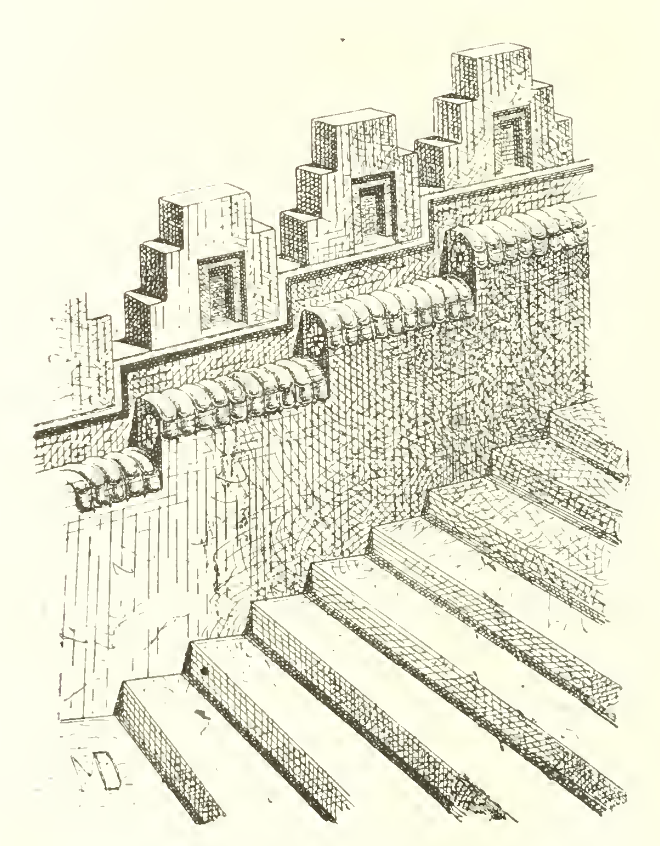


Fig. 111. — Escalier du palais de Darius.

§ V

Bas-relief de Méchhed-Mourgab. — Bas-reliefs du palais de Darius. — Combat du roi et du Monstre. — Lutte du Lion et du Taureau. — Rampes des palais. — Bas-relief de l'apadâna aux cent colonnes. — Dais royal. Costume des Perses et costume des Mèdes. — Armes. — Taureaux ailés. — Intailles. — Monnaies. — Caractères généraux de la sculpture persépolitaine.

A Méchhed-Mourgab et à Persépolis, les bas-reliefs sont répandus à profusion sur toutes les surfaces lisses des pierres utilisées dans le monument, c'est-à-dire sur les tableaux des portes et sur les murs supportant les escaliers des palais. Leur place dans l'édifice résulte donc de la position qu'occupent les matériaux susceptibles de les recevoir.

La plus ancienne sculpture perse est celle qui reproduit, à mon avis, les traits du grand Cyrus (T. I, Pl. XVII). J'ai déjà décrit avec détail ce bas-relief, et je n'en reparlerais pas s'il ne se rattachait autant par les attributs placés autour de l'image que par le style de l'œuvre aux traditions assyriennes, et si par cela même il ne marquait une transition entre l'art ninivite et l'art persépolitain.

Le relief est faible, le dessin de la tête, du bras et de la main est déjà soigné. J'ai comparé cette figure au guerrier improprement désigné sous le nom de *Soldat de Marathon*. Quand on a vu les deux originaux, cette impression est très persistante, bien que l'œuvre perse l'emporte de beaucoup en délicatesse sur le bas-relief grec.

Nous ne connaissons aucune sculpture remontant au règne tourmenté de Cambyse II. Darius et ses successeurs ont laissé, au contraire, un assez grand nombre de bas-reliefs pour que certains d'entre eux nous soient parvenus en bon état. En faisant un choix entre ces derniers, il m'a été possible de donner un spécimen de chacun des sujets traités dans les palais des princes achéménides.

La scène la plus souvent reproduite à Persépolis est imitée d'un épisode légendaire des chasses d'Isdubar, le non moins légendaire roi de Chaldée. Ce mythe, comme on le sait, est un des plus anciens qu'aient traités les graveurs chaldéens. On en retrouve des représentations sur les plus vieux cylindres (Fig. 112)[1].

1. *Recherches sur la glyptique orientale*, J. Ménant (pl. II, fig. 2 et 3, p. 65 et *passim*).

Un lion, un taureau, parfois aussi un animal fantastique, se dresse sur ses pattes de derrière et se précipite sur le souverain (Pl. XVII).

Le monarque reçoit le choc de la bête sauvage avec le calme dont ne doit jamais se départir un souverain oriental; de sa main gauche, il maintient la tête de l'animal, tandis que, de la main droite, il lui plante une dague en pleine poitrine.



Fig. 112. — Combat d'Isdubar et d'un monstre.
Cylindre chaldéen archaïque (Collection de Clercq).

Le dessin et le modelé de l'œuvre perse sont d'un bon style, l'exécution parfaite. La musculature du monstre est bien étudiée, les vêtements du roi sont drapés avec une certaine science. Tout le sujet est fort en saillie sur le nu de la pierre; les plans ne sont plus indiqués comme dans le portrait de Cyrus ou les bas-reliefs égyptiens et assyriens par la disposition des contours, mais par la dégradation des reliefs.

Les Grecs archaïques s'inspirèrent, eux aussi, de la chasse d'Isdubar et l'ajustèrent à des sujets tirés de leur mythologie nationale; ils se contentèrent de modifier le costume ou la figure du héros et du monstre, mais respectèrent toutes les attitudes.

Il est intéressant, à cet égard, de mettre en face de l'œuvre persépolitaine une peinture grecque du VIIe siècle représentant la lutte de Thésée et du Minotaure (Fig. 113) [1] et un bas-relief de la nécropole de Xanthe remontant à peu près à

1. Ce skyphos a été publié par M. Rayet (*Gazette archéologique*, 1884). Il provient de sa collection ;

l'époque de Cyrus, où le sculpteur nous fait assister au combat d'Hercule contre le lion de Némée (Pl. XVI). Le même mythe chaldéen a inspiré les trois artistes : Darius, Thésée, Hercule, procèdent aussi légitimement d'Isdubar que le Minotaure, le lion de Némée et le monstre perse du taureau androcéphale et des bêtes tuées par le héros chaldéen. Figé dans le même moule hiératique, on retrouve sous ces diffé-



Fig. 113. — Thésée et le Minotaure
(D'après une peinture exécutée sur un skyphos grec).

rents aspects le même squelette, le même mannequin. Ne dirait-on pas que pendant plus de trois mille ans les sculpteurs du monde ancien, sauf les artistes d'Égypte, se soient repassé un modèle rigide inventé en Chaldée et se soient contentés de le couvrir d'oripeaux différents? C'est à peine, en effet, si des tableaux de provenance si diverse se différencient au premier abord par la nudité des chasseurs ionien et chaldéen. A ce détail pourtant les tendances de l'art grec se font déjà pressentir.

Il faut bien l'avouer, le sculpteur perse était dès cette époque supérieur au sculpteur ionien. Les Iraniens s'étaient inspirés aux mêmes sources que les Hellènes et avaient, dans leur premier essor, produit des œuvres remarquables, mais ils

Voir également, à ce sujet, une pierre gravée découverte dans les fouilles de Mycènes (Schliemann, *Mycènes*, p. 254, fig. 253).

ne tardèrent pas à s'arrêter en route, tandis que les Grecs continuaient à s'avancer à grands pas dans la voie qui devait rapidement les mener à la perfection.

Le bas-relief précédent provient du palais de Darius, palais dont j'ai donné la restitution, et décore le tableau de la porte qui mettait en communication le porche avec les pièces situées dans l'aile droite de l'édifice. On le distingue dans la photographie générale des ruines de ce monument (T. II, Pl. XXII).

Sur la porte centrale du même palais, Darius n'est plus représenté dans l'attitude du roi chasseur. Le monarque sort, il est suivi de deux officiers portant le parasol et le flabellum (T. II, Pl. XVI). Le sujet est traité avec les qualités et les défauts de goût inhérents au style solennel des Achéménides. C'est ainsi que l'artiste, pour indiquer par un artifice flatteur le rang suprême dont son modèle est revêtu, a donné au khchâyathiya une stature plus élevée qu'à ses deux suivants. L'ombrelle que le serviteur tient au-dessus de la tête du souverain n'a pas seulement pour objet de servir d'abri; le parasol, instrument bien précieux dans un pays où le soleil est aussi brûlant qu'en Perse, ne pouvait être porté sans doute, chez les Iraniens et chez les Assyriens, que derrière le roi, les princes et les gouverneurs des provinces. La haute canne sur laquelle s'appuie le monarque est, à n'en pas douter, un autre insigne royal; elle est restée de nos jours l'apanage exclusif des plus hauts personnages du clergé chiite.

Je citerai encore, dans le palais de Darius, un bas-relief placé à l'extrémité inférieure du mur de soutènement supportant l'escalier (Pl. XVIII). Il représente le combat d'une sorte de taureau avec un lion. La bête sauvage mord à la cuisse son ennemi, et d'un coup de sa puissante patte lui brise les reins. Les attitudes sont vraies, l'épaule et la patte du lion supérieurement traitées, mais l'ensemble du sujet perd beaucoup par le fait même de son caractère hiératique.

On reconnaît dans la tête de l'animal attaqué les principaux traits des taureaux placés comme chapiteaux au-dessus des colonnes extérieures des palais; cette scène, pas plus que les chapiteaux bicéphales, n'avait un sens symbolique. J'ai donné (*supra*, p. 64) les raisons qui m'empêchaient de voir dans les chapiteaux persépolitains l'image des nations vaincues par le grand roi; la défaite du taureau n'est pas allégorique et ne correspond pas non plus aux victoires du lion de Perse. Les Iraniens, après avoir imité des étrangers le type du chapiteau, empruntèrent à l'imagerie chaldéenne le sujet du bas-relief. Cette représentation est de celles qui furent le plus souvent traitées dans l'antiquité. Elle est gravée sur les cylindres babyloniens

(Fig. 114) et assyriens, sur des vases, des cachets et des pierres de l'époque des Atrides [1], et sculptée sur les tombeaux de Xanthe (Pl. XVI).

Un détail bien particulier aux reproductions perses et ioniennes montre avec clarté la liaison des écoles primitives de l'Iran et des colonies grecques. Dans les deux bas-reliefs, la crinière du lion est représentée par une superposition d'écailles

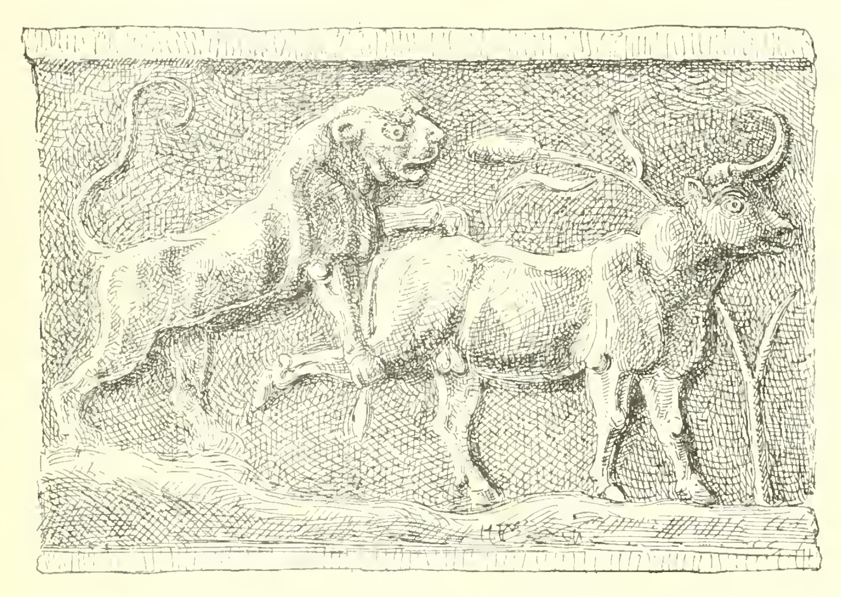


Fig. 114. — Cylindre chaldéen
(Cabinet des Médailles).

frisées à leur extrémité. C'est là, évidemment, la traduction conventionnelle des poils que les Assyriens traitaient avec quelque symétrie, mais qu'ils rendaient cependant d'une manière plus réaliste que leurs successeurs.

Au-dessus du triangle occupé par ce dernier bas-relief, on voit des serviteurs chargés de vivres monter les marches fictives de l'escalier reproduit sur le parement extérieur de la balustrade (T. II, Pl. XV). L'idée de cette singulière ornementation est peut-être égyptienne. Sur les bords du Nil, les personnages disposés le long des degrés sont en général des prêtres faisant partie des théories qui se déroulaient à certaines fêtes dans les cours et sur les terrasses. Il ne saurait être question, à Persépolis, de cérémonies religieuses; il est à présumer que nous assistons aux défilés des cadeaux offerts aux fêtes du Nôrouz à tous les souverains iraniens.

Les bas-reliefs que je viens de décrire sont communs à tous les palais persépolitains; dans l'apadâna aux cent colonnes, les dimensions considérables

1. Schliemann, *Mycènes,* p. 391, fig. 470 et 471.

des grandes portes ont permis aux sculpteurs de varier leurs sujets. Au premier registre du bas-relief reproduit (Pl. XIX), l'artiste a représenté un khchâyathiya assis sur un trône élevé. Sous les pieds du souverain est placé un tabouret, sa tête est protégée par un dais gardé par quatre soldats. Un flabellifère évente le roi, des

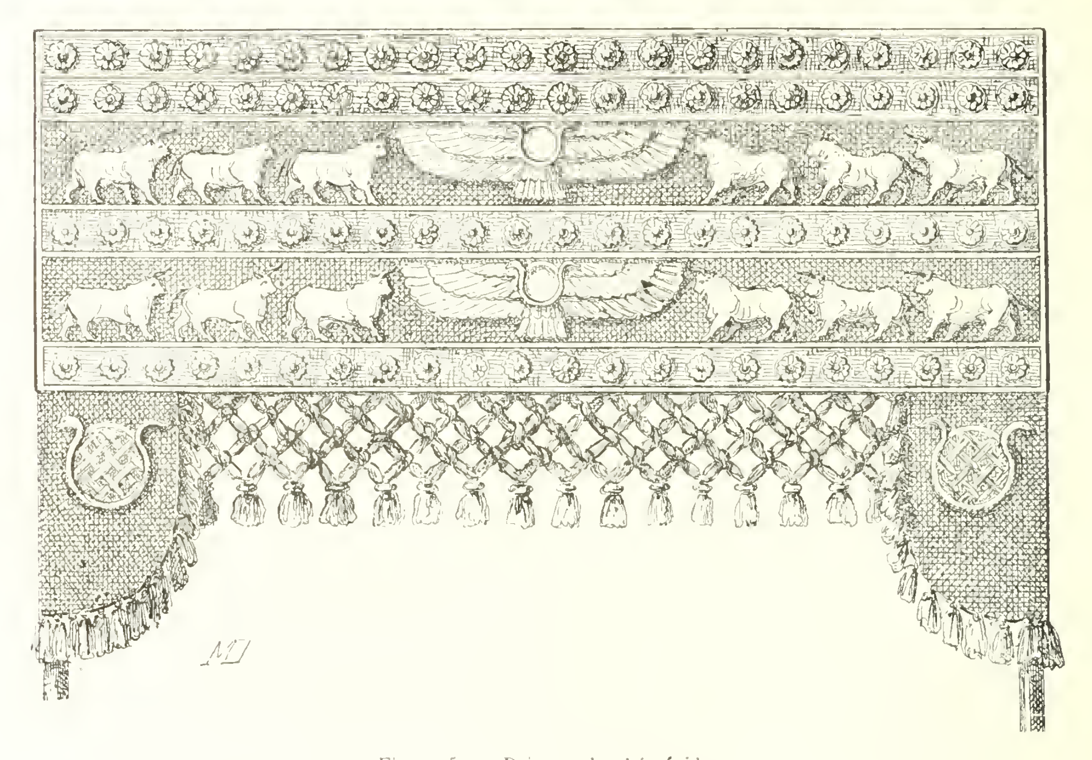


Fig. 115. — Dais royal achéménide.

Restitution d'après les bas-reliefs persépolitains.

brûle-parfums sont placés devant le trône. Un officier que désigne le sabre passé à sa ceinture apporte sur son épaule gauche un sac ou un ballot. Il présente peut-être au roi le tribut monnayé exigé de quelques satrapies.

Dans les registres inférieurs, on reconnaît à leur longue robe et à leur coiffure les gardes particuliers du roi. Quelques-uns, comme les soldats placés au bas de l'escalier du petit palais, portent la lance ; d'autres sont armés en outre du carquois et des flèches dont les Parthes firent plus tard un si terrible usage contre les légionnaires romains.

Le trône a la forme des sièges que les Assyriens avaient empruntés à l'Égypte. Le dais, fait en étoffe, est orné d'un dessin très curieux (Fig. 115). Chaque pente se compose de deux litres semblables lourdement brodées. A une litre couverte d'anthémions succède une bande décorée de taureaux pareils à ceux qui gar-

nissent la corniche des tombeaux royaux; au centre apparaît l'emblème ailé d'Aouramazda. La litre inférieure se termine par un galon couvert d'anthémions et par une frange épaisse; des coins ronds garnissent les angles.

La superposition des emblèmes ailés donne à cette draperie l'aspect d'une tente égyptienne, mais la procession de taureaux, les galons, les franges, la riche broderie sont d'origine assyrienne. Je ne saurais dire de quelle étoffe était faite la tente; quant aux broderies, elles devaient être exécutées avec des fils d'or. Plutarque, qui avait sérieusement étudié les historiens d'Alexandre, parle des dais en or au-dessous desquels s'asseyaient les rois de Perse[1]. Cette hypothèse n'a rien en elle-même d'invraisemblable, tant était grande la richesse des monarques iraniens : en tout cas, si le modèle était égyptien ou assyrien, le travail était perse, ou tout au moins babylonien.

Les tombeaux des rois sont également surmontés d'un bas-relief dont j'ai déjà eu l'occasion de parler (Pl. IV). Le prince, élevé sur un piédestal formé de trois degrés, fait face à un pyrée et adresse une invocation au dieu Aouramazda, qui plane dans les airs à côté de la lune naissante. Le souverain s'appuie non sur une canne, mais sur un arc. Il semble que cette arme emblématique fut empruntée au symbolisme assyrien.

Le bâton de commandement était-il un insigne laïque et l'arc un emblème religieux?

Au-dessous du roi nous retrouvons son escorte habituelle, disposée comme les soldats qui soutiennent le trône de Sennachérib[2]; sur les côtés sont placés ses amis les plus intimes, au nombre desquels nous retrouvons les noms des conjurés qui l'aidèrent à renverser Gaumata (page 3, note 1).

Ces sculptures, en dehors même de leur valeur artistique, sont du plus haut intérêt, car elles nous donnent sur les costumes des Perses des renseignements d'autant plus certains qu'ils sont confirmés par Hérodote et Strabon, par les figures frappées sur les monnaies achéménides, par la célèbre mosaïque de Pompéi représentant sans doute la bataille d'Arbelles, et enfin par les traditions locales.

Cyrus est couvert d'une tunique ajustée et boutonnée sur le côté. Des poils sortent du revers de ce vêtement dans lequel il est facile de reconnaître la *perside*

1. Plutarque, *Alexandre*, § 48.

2. Voir Perrot, *Hist. de l'art*, *Assyrie*, p. 519, fig. 237.

faite en peau de bête, décrite par Hérodote[1] et par Aristophane[2]. Cet habit était et est resté le vêtement national des Perses. Après la conquête de la Médie, les vainqueurs adoptèrent les costumes efféminés des Aryens du Nord et échangèrent leur tunique de peau, qui convenait si bien aux durs guerriers du Fars, contre les longues robes brodées des seigneurs d'Ecbatane.

Hérodote signale cette modification de costume, et Strabon[3] lui-même, en décrivant les mœurs des Aryens du Sud et du Nord, nous apprend que les rois achéménides de la deuxième race et les seigneurs de leur cour avaient adopté les jupes des femmes mèdes, leurs triples pantalons, leurs doubles vestes et leur manteau. La première tunique était blanche, elle avait la forme d'une chemise à manches et s'arrêtait au genou; la tunique extérieure était brodée de fleurs et tombait sur les pieds, elle consistait en un jupon plissé ajusté à la taille; le manteau, sorte de grand collet, était pourpre en hiver, brodé de fleurs en été. Quant à la coiffure, elle consistait dans la mitre ou turban, et la tiare faite en laine foulée. Cette partie du costume était caractéristique des Aryens; tous les auteurs anciens en parlent, et Hérodote va jusqu'à attribuer à son action malfaisante la fragilité et le peu d'épaisseur du crâne des Perses[4].

Le changement de mode signalé par les historiens grecs au moment où l'hégémonie de l'Iran passa entre les mains des Perses était réel. Le costume donné à Darius et à ses successeurs sur les bas-reliefs du Takhtè-Djemchid diffère en tous points de celui de Cyrus, alors que les uns et les autres concordent exactement avec les descriptions qui nous en sont parvenues. Ces faits ont leur importance : leur constatation prouve une fois de plus que la sculpture et les édifices de

1. Hérodote, I, 71 : « Les Perses portent des pantalons de cuir et des vêtements de cuir. » Et plus loin (I, 135) : « Les Perses adoptent facilement les coutumes étrangères; ils ont trouvé plus beau que le leur le costume des Mèdes, et ils le portent, de même qu'à la guerre la cuirasse des Égyptiens. »

2. *Les Guêpes.*

3. Strabon, l. XV, § III, 19.

4. Hérodote, III, 12 : « J'ai vu là une chose très surprenante que les habitants m'ont signalée. Les ossements de ceux qui, de chaque côté, sont morts dans le combat (de Cambyse contre Psamménit sur la bouche pélusienne du Nil) gisent séparés, ceux des Perses d'un côté, ceux des Égyptiens de l'autre, à la même distance qu'avant de se prendre corps à corps, et les crânes des Perses sont si faibles que si tu veux les frapper avec un seul petit caillou tu les perces; ceux des Egyptiens, au contraire, sont si durs que tu les romprais difficilement en les heurtant avec une grosse pierre. Ils m'en ont donné le motif, et je n'ai pas eu de peine à le croire : c'est que les Égyptiens commencent tout enfants à se raser la tête et que leur crâne s'épaissit par l'action du soleil. La même cause conserve leur chevelure; en effet, nulle part on ne verrait aussi peu de chauves qu'en Égypte : voilà donc pourquoi leur crâne est si dur. Celui des Perses, au contraire, n'a point de force, parce qu'ils se tiennent à l'ombre dès le jeune âge en portant des tiares de laine foulée. J'ai vu ces choses comme elles sont, et j'ai fait la même remarque à Paprémis..... »

Méchhed-Mourgab sont plus anciens que les monuments persépolitains, et que le bas-relief retrouvé dans cette ville (T. I, Pl. XVII) représente bien le grand Cyrus.

Les bas-reliefs nous apprennent encore que le costume médique était porté de deux manières distinctes. A la chasse, à la guerre, et probablement dans toutes les occasions où ils avaient besoin de leur liberté d'action, les grands seigneurs perses relevaient leur jupe dans la ceinture et rejetaient leur manteau sur l'épaule. Tel Darius est représenté à Persépolis quand il tue le monstre (Pl. XVII), ou sur les dariques lorsqu'il lance des flèches (Fig. 120). A la cour, la robe tombait en longs plis jusque sur les pieds. Ce costume était aussi la tenue uniforme des gardes royaux, les immortels sans doute qui approchent le plus le souverain; tandis que d'autres soldats, ceux-là que leur service appelait souvent au dehors, portaient pour tout vêtement une tunique serrée à la taille et le pantalon, l'*anaxyris* qui signale les Parthes dans toutes les sculptures romaines.

La tiare et la mitre sont également reconnaissables. La tiare paraît être de deux modèles différents. Elle affecte la forme d'un tronc de cône comme la toque de nos juges et pare la tête du roi et de ses gardes particuliers, ou bien est hémisphérique; elle peut être faite d'ailleurs en feutre mou ou durci. La mitre est la coiffure du garde placé à la droite du dais, du flabellifère et des personnes qui gravissent l'escalier (T. II, Pl. XV, et T. III, Pl. XIX). Elle ressemble à s'y méprendre au bonnet italien dont on couvre toujours la tête du Dante, ou mieux encore au bachlik russe. Comme celui-ci, la mitre est formée d'un capuchon à longs pans, les extrémités s'enroulent autour de la tête, reviennent sous le menton et se rejettent sur les épaules. Parfois elle paraît se réduire à une simple pièce d'étoffe; en ce cas, on pourrait la comparer au petit haïk ou fouta des Arabes de la Susiane et de la Babylonie. Sous ces deux formes, la mitre se portait directement sur la tête ou était enroulée autour d'une tiare.

L'immutabilité est la loi traditionnelle de la Perse. Que l'on examine le portrait du gendarme adossé à la porte du palais de Darius (T. II, Pl. XVI), et l'on reconnaîtra dans sa double tunique la double robe médique, et dans son *kola* en feutre marron la mitre royale. Quant au bonnet hémisphérique, il est encore plus commun en Perse que la toque dont l'usage paraît être limité au Fars.

Les armes dont se servent les troupes sont aussi bien décrites dans Hérodote[1]

1. VII, 61 : « Les Perses étaient ainsi équipés : ils portaient autour de la tête des tiares, comme ils les appellent, feutres sans apprêt; sur le corps, des cuirasses à manches composées de plusieurs pièces de

et dans Strabon que le costume lui-même. Le sabre, la lance, les flèches, le carquois, constituent les armes offensives; le bouclier et la cuirasse égyptienne, les armes défensives. Les premières sont représentées sur les bas-reliefs; les secondes, portées seulement à la guerre, n'étaient pas d'habitude gravées sur les tableaux : trois soldats néanmoins ont leur bouclier; il est de forme ovale et comporte deux échancrures placées aux extrémités du petit diamètre de l'ellipse.

Je dois ranger dans la statuaire les taureaux ailés (T. II, Pl. XII); ils tiennent, par le style et l'étude consciencieuse des muscles, à la sculpture artistique. Ces animaux[1] devaient exister en grand nombre sur la terrasse du Takhtè-Djemchid; le temps, aidé des musulmans iconoclastes, a détruit les moins grands d'entre eux : on ne voit plus au-dessus du sol que les sabots et les jambes des bêtes fabuleuses. Quatre cependant, grâce à leurs dimensions, ont résisté à toutes les atteintes.

Ces gigantesques animaux, taillés dans une maçonnerie formée de blocs de marbre assemblés sans mortier, décorent les entrées du portique *Viçadayu* de Xerxès, placé au sommet du grand escalier du Takhte. Ils reproduisent le modèle si connu des taureaux ninivites, mais sont deux fois plus hauts que les monstres monolithiques sculptés par les Assyriens. Ce n'est pas seulement leur taille qui les distingue du modèle, ce sont surtout des qualités techniques. Les artistes perses l'emportent franchement en ce cas sur les sculpteurs de Saryoukin ou Sennacherib. Le modèle est gras, les jambes bien étudiées; les ailes, relevées non sans grâce, décrivent une courbe élégante qui contraste avec la raideur de celles des monstres assyriens. Enfin, et en cela les Perses se sont montrés très supérieurs à leur devanciers, ils n'ont donné que quatre jambes à leurs taureaux. Ils ont considéré avec raison que la bête était empâtée dans la maçonnerie et ne pouvait à la fois montrer la même jambe en ronde bosse et en bas-relief : c'est pourtant la solution bizarre à laquelle s'étaient arrêtés les Ninivites.

Si l'on considère avec attention, soit les taureaux du Louvre, soit les lions du

fer semblables, par leur aspect, à des écailles; autour des jambes, des hauts-de-chausses; enfin, au lieu de boucliers, des écus d'osier sous lesquels étaient suspendus leurs carquois. Ils avaient de courts javelots, de grands arcs, des flèches de roseau, des glaives attachés à la ceinture, s'appuyant sur la cuisse..... » Puis § 62 : « Les Mèdes avaient le même équipement, car c'est là l'équiquement des Mèdes, et non celui des Perses. »

1. Les taureaux ailés à tête humaine, qui devinrent une des sculptures les plus caractérisées de l'Assyrie, seraient, d'après M. Maspero (*Histoire ancienne de l'Orient*, p. 165), la représentation du taureau capturé par Isdubar et son serviteur Eabani.

M. Ménant fait remarquer que le taureau androcéphale grec tué par Eabani n'a point d'ailes. Cet appendice était réservé aux génies (*Glyptique orientale*, p. 96).

British Museum, on reconnaît avec quelque surprise que le même animal, campé sur les deux pattes de devant, quand on le regarde de face, semble marcher si on le voit de profil (Fig. 116). Cette double attitude s'explique aisément ; l'artiste, préoccupé de montrer, quelle que fût la position du spectateur, toutes les pattes de sa bête, a répété deux fois une des pattes de devant, et par conséquent lui en donne cinq. Un artifice aussi singulier ne se remarque pas au premier abord, mais ne semble pas néanmoins devoir mériter à son inventeur les éloges dont on l'a parfois gratifié. Éloges d'autant moins justifiés que les Assyriens n'ont peut-être pas commis cette faute de propos délibéré, et qu'ils ont simplement superposé deux bas-reliefs sans se rendre compte de leur erreur [1].

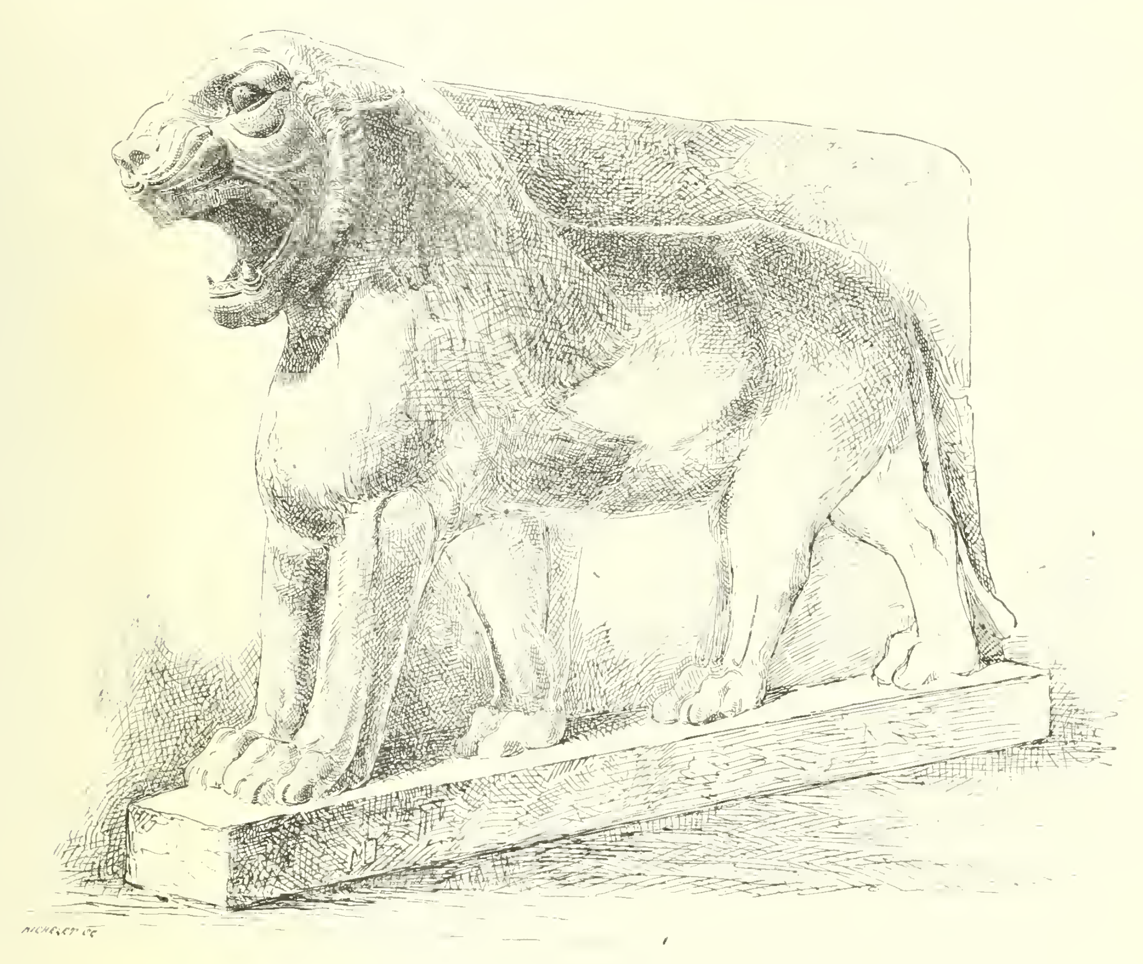


Fig. 116. — Lion à cinq pattes (Ninive).
(British Museum.)

1. Cette interprétation des cinq jambes des monstres assyriens est due à M. Perrot (*Histoire de l'art dans l'antiquité, Assyrie*, p. 543).

Les monstres assyriens se faisaient parfois vis-à-vis. Les taureaux persépolitains sont placés au contraire sur des lignes parallèles et regardent tous deux le spectateur. Il résulte de cette disposition que toutes les faces des pilastres contre lesquelles s'appuient les bêtes sont à découvert. Le parement extérieur était, j'imagine, habillé en brique. Le fait, quoiqu'il paraisse anomal, n'en est pas moins exact : le parement intérieur, la petite face et le retour d'angle du massif de pierre sont polis, les arêtes supérieures des piliers sont encore très finement taillées, tandis que les pierres sont à peine ébauchées à l'extérieur. Je pense que les architectes, en revêtant de brique le massif des taureaux, avaient eu pour but de donner à tous les monuments une grande uniformité d'aspect et de rompre par des mosaïques la monotonie qu'eût produite une surface de pierre unie.

Les taureaux androcéphales, malgré les différences que je viens de signaler, sont, de toutes les sculptures de Persépolis, celles qui se rapprochent le plus des œuvres assyriennes.

Non seulement ils ont l'attitude et les poils frisés des taureaux ninivites, mais ils en ont conservé la tiare. Cette coiffure, avec sa couronne d'anthémions et son entourage de plumes, est, à part les cornes symboliques, la copie exacte de la couronne des vieux rois chaldéens, tels que Merodach Wachin-Aki (T. I, Pl. IX) ; elle paraît être aussi le modèle de la toque de feutre portée par les khchâyathiyas perses. Cette similitude entre le modèle et la copie s'explique sans peine.

Le taureau androcéphale était le gardien attitré, le génie tutélaire de tous les palais de l'Orient ; on le retrouve à Babylone, à Ninive et à Suse [1]. Les Perses étaient donc forcés d'accepter le type hiératique du taureau ailé et ne pouvaient lui faire subir des modifications sérieuses, à moins de le rendre méconnaissable à ses nombreux adorateurs.

Ce rôle de gardien céleste me paraît déterminé d'abord par la place que le monstre perse occupe dans les ruines du Takhtè-Djemchid et de l'apadâna aux cent colonnes, et surtout par l'époque où il apparaît en Perse. Darius, en sa qualité de défenseur déclaré des croyances de la Perse, n'eût jamais introduit ce génie étranger dans sa demeure ; de pareils scrupules ne hantèrent pas l'esprit de son fils : tandis

1. C'est Assour Ban Habal qui parle : « J'ai brisé les lions ailés et les taureaux qui veillaient à la garde des temples. J'ai renversé ces taureaux ailés fixés aux portes des palais du pays d'Élam et qui jusques alors n'avaient pas été touchés. Je les ai jetés bas » (Lenormant, *les Premières Civilisations*, t. II, p. 306).

qu'Aouramazda perdait en autorité, le polythéisme étranger faisait son apparition dans le Panthéon aryen. On doit, en cette circonstance, féliciter Xerxès de s'être laissé guider par son instinct d'artiste et d'avoir transporté à Persépolis le modèle le plus décoratif des divinités assyriennes.

Je ne saurais terminer cette étude sur la sculpture persépolitaine sans parler des monnaies achéménides.

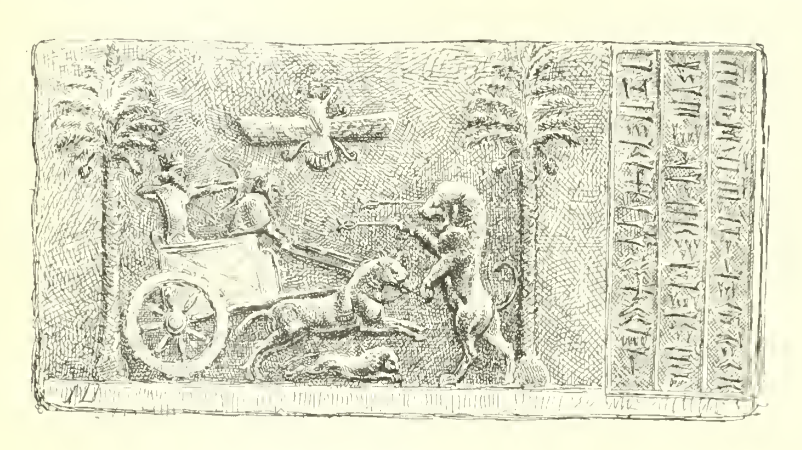


Fig. 117. — Cylindre achéménide
(British Museum).

Les intailles, exécutées en général sur des cylindres, ont avec les pierres gravées de la Babylonie les analogies les plus frappantes.

La Chaldée avait excellé dans l'art de tailler en creux les matières les plus dures, et la Perse avait profité, comme tous les peuples anciens, de cet enseignement. On devait donc retrouver sur les cylindres perses tous les caractères qui distinguaient les modèles babyloniens (Fig. 117).

Les intailles n'eussent pas suffi à assigner une place spéciale, dans l'histoire de l'art, à la gravure perse, si les Iraniens n'avaient songé à utiliser des coins pour frapper, à partir de Darius, les monnaies à l'effigie du roi. Les Perses n'inventèrent pas l'étalon monétaire, cet honneur reviendrait aux Lydiens [1]; mais ils donnèrent une nouvelle preuve de l'esprit pratique et synthétique qui a toujours été un des caractères les plus saillants des Iraniens, en mettant à profit l'idée lycienne et

1. « Les plus anciennes monnaies dont on ait fait usage furent fabriquées par les Lydiens » (Hérodote, I, 94).

D'un autre côté, le lexicographe Pollux attribue à Phidion, roi d'Argos, l'honneur d'avoir le premier fabriqué des pièces de monnaie qui étaient en forme de tortue.

M. Lenormant (*Monnaies et Médailles*, p. 18 et 20) n'a pas de peine à démontrer, soit en se référant aux textes, soit en étudiant les *obeliscoi* d'électrum et les tortues d'argent, que les statères de Lydie

l'habileté de main qu'ils tenaient des Babyloniens pour créer la pièce de monnaie à l'effigie royale telle que nous la concevons de nos jours [1].

Les sujets représentés sur les dariques sont peu variés.

J'ai déjà cité deux d'entre elles en parlant de la tombe provisoire de Nakchè-Roustem (T. I, p. 19, Fig. 22 à 25). Ce sont des pièces d'une époque de décadence. Les pièces les plus anciennes sont frappées sur un seul côté et reproduisent l'image du roi en tenue de guerre (Fig. 120). Sur d'autres, le souverain combat debout sur son char de bataille; quelques-unes représentent sur la face la tête du monarque coiffé de la mitre en feutre; sur le revers, un navire armé de ses rames (Fig. 121); il en est enfin sur lesquelles on a reproduit la chouette athénienne formant un trophée avec les emblèmes d'Osiris (Fig. 122 et 123).

sont plus anciens que les monnaies d'Égine. Aucun fait, en réalité, n'est venu démentir l'affirmation d'Hérodote.

Au nombre des monnaies conservées au British Museum se trouvent quelques-uns de ces statères lydiens (Fig. 118, 119). Ils sont de forme allongée, d'où leur nom d'*obeliscoi*; le revers est à peu près plat;



Fig. 118.



Fig. 119.

Monnaies lydiennes archaïques (Double de l'original). British Museum.

sur la face se voient les empreintes de trois poinçons, empreintes informes dans lesquelles M. Lenormant voit l'image du Renard, le grand dieu de Lydie. Ces pièces sont en électrum (alliage d'or et d'argent) et remontent sans doute aux premières années du VII[e] siècle.

1. « Or, cet Aryande était gouverneur de l'Égypte, Cambyse l'avait institué et plus tard Darius le fit mourir parce qu'il tenta de rivaliser avec lui. En effet, il apprit et vit que le roi désirait laisser de lui-même un *monument tel que nul de ses prédécesseurs n'eût rien laissé de semblable* et l'imita jusqu'à ce qu'il reçût son salaire. Voici comment : *Darius ayant frappé de la monnaie avec l'or le plus pur* qu'il put trouver, Aryande fit la même chose avec de l'argent, et aujourd'hui encore l'argent aryandique est du meilleur aloi. Mais Darius fut informé de ce qu'il faisait, et il l'accusa d'une prétendue rébellion en conséquence de laquelle on le mit à mort » (Hérodote, V, 166).

Il semble résulter du passage précité que Darius fit, le premier de tous les princes, frapper des monnaies à l'effigie royale. En sa qualité de souverain de la Perse, de l'Égypte et de l'Asie, il devait se considérer comme le *successeur* régulier des anciens rois de ces régions; ses *prédécesseurs* comprenaient donc tous les monarques de l'Asie, de l'Iran et de l'Égypte. Il est de fait que les monnaies plus anciennes que les dariques, telles que les pièces lydiennes ou éginétiques, sont des plus grossières.

Au point de vue artistique, les monnaies et les intailles sont inférieures aux bas-reliefs; la pose du personnage est naturelle, le dessin et le modelé sont incertains, les draperies bien traitées; quant à la frappe, elle est quelquefois nette et très bien réussie.



Fig. 120. — Darique (or) (Quadruple de l'original).

Les vieilles monnaies de la Perse ne portent pas d'inscription, aussi les a-t-on attribuées à tour de rôle à différents pays. Je crois pouvoir affirmer que toutes celles dont je donne la reproduction ont été frappées en Perse. Les caractères des sculptures persépolitaines, le costume très particulier des rois achéménides, le style et les ornements sont trop nets pour être contestables.

Si l'on en juge d'après les trop rares monuments qui nous sont parvenus, la sculpture perse a grande allure et s'harmonise merveilleusement, malgré ses défauts, avec l'architecture des édifices. Le dessin est correct, le modelé est large et ne trahit aucune des exagérations qui déparent les œuvres ninivites; l'exécution technique est parfaite, bien que les Perses, à l'exemple des Égyptiens, n'aient pas craint de s'attaquer aux pierres dures que ne surent jamais tailler en ronde bosse les Chaldéens ou les Ninivites.

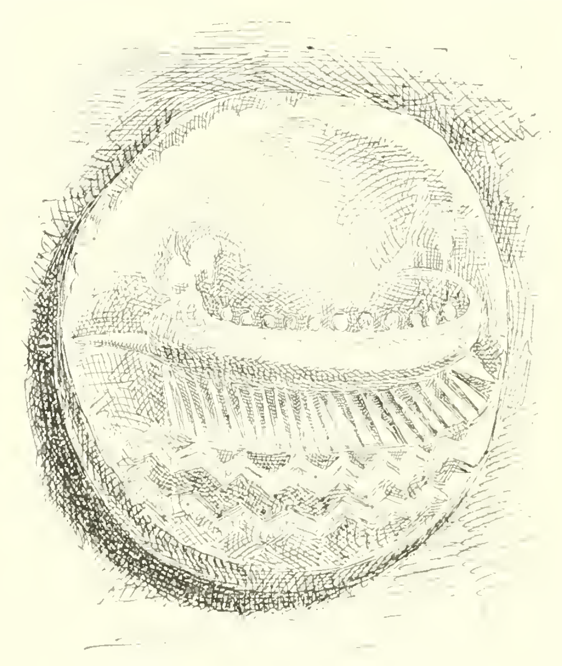


Fig. 121. — Monnaie perse (argent) (Triple de l'original).

Mais les sculpteurs perses ne se distinguèrent pas seulement par une grande habileté de main. Les Sumériens les premiers avaient tenté de représenter en relief les draperies; ces essais timides, abandonnés par leurs successeurs, furent repris par les Iraniens, qui donnèrent une traduction intelligente des plis

représentés conventionnellement avant eux par des traits gravés ou peints. Nous ne connaissons pas encore avec une assez grande précision la date des sculptures archaïques de la Grèce, pour décider si c'est aux Perses ou aux Hellènes qu'il faut faire remonter cette heureuse innovation; mais s'ils ne furent pas les inventeurs de la représentation figurée des plis, les Iraniens ne tardèrent pas en tout cas à suivre leurs initiateurs dans cette nouvelle voie.

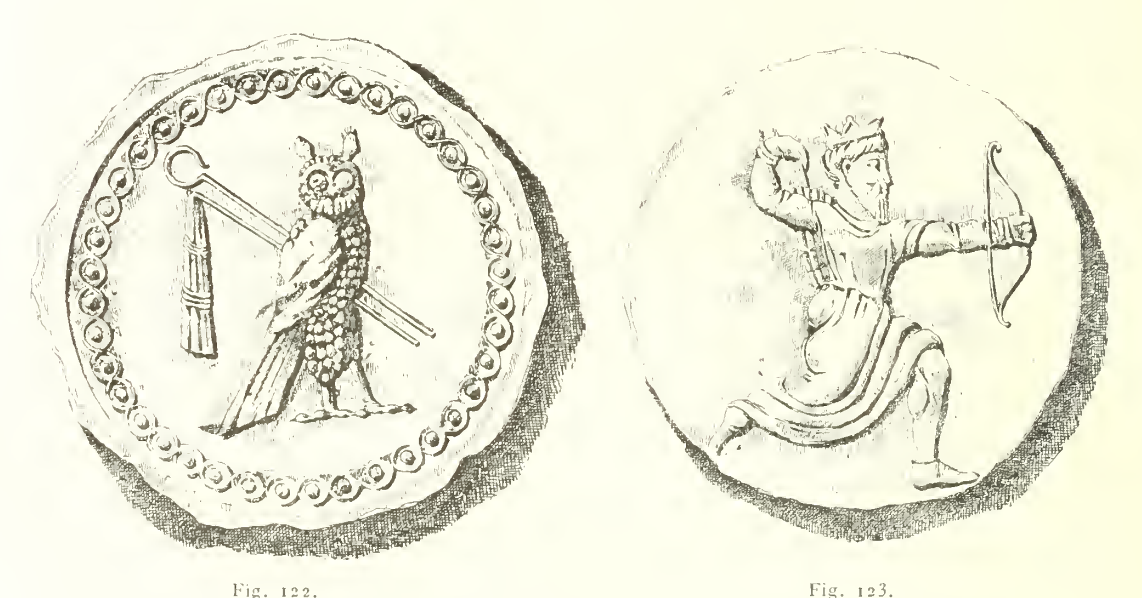


Fig. 122. Fig. 123.

Monnaie perse (argent . (Quadruple de l'original.)

(Cabinet des Médailles.)

Les Iraniens paraissent également avoir pressenti les premiers le véritable style de la sculpture en bas-relief. Renonçant aux paysages et aux déplorables effets perspectifs qui déparaient les plus belles œuvres des Égyptiens et des Ninivites, ils s'efforcèrent de grouper sur un même plan, à l'exemple des grands artistes de Chaldée, tous les personnages de leurs tableaux, sans renoncer pourtant à la superposition des personnages. Combien il est regrettable que la nature des sujets traités par les artistes royaux ait été si peu variée et qu'il leur ait été offert si peu d'occasions d'exercer leurs rares qualités!

En résumé, la sculpture persépolitaine procédait par le choix des sujets et par l'exécution de quelques détails tels que les chevelures et les parties pileuses des hommes et des animaux, des écoles ninivites, dont l'influence était restée prépondérante dans cette branche de l'art. Elle devait, je présume, son caractère solennel à l'Égypte, que ne purent impunément visiter les successeurs de Cyrus.

Quant aux qualités nouvelles que révèlent les bas-reliefs iraniens, elles sont personnelles aux sculpteurs perses ou indiquent un retour vers les grandes traditions des écoles de gravure de la Mésopotamie [1].

1. Je fais allusion aux grandes écoles chaldéennes qui produisirent des artistes capables de graver les beaux cylindres dont je donne une reproduction.

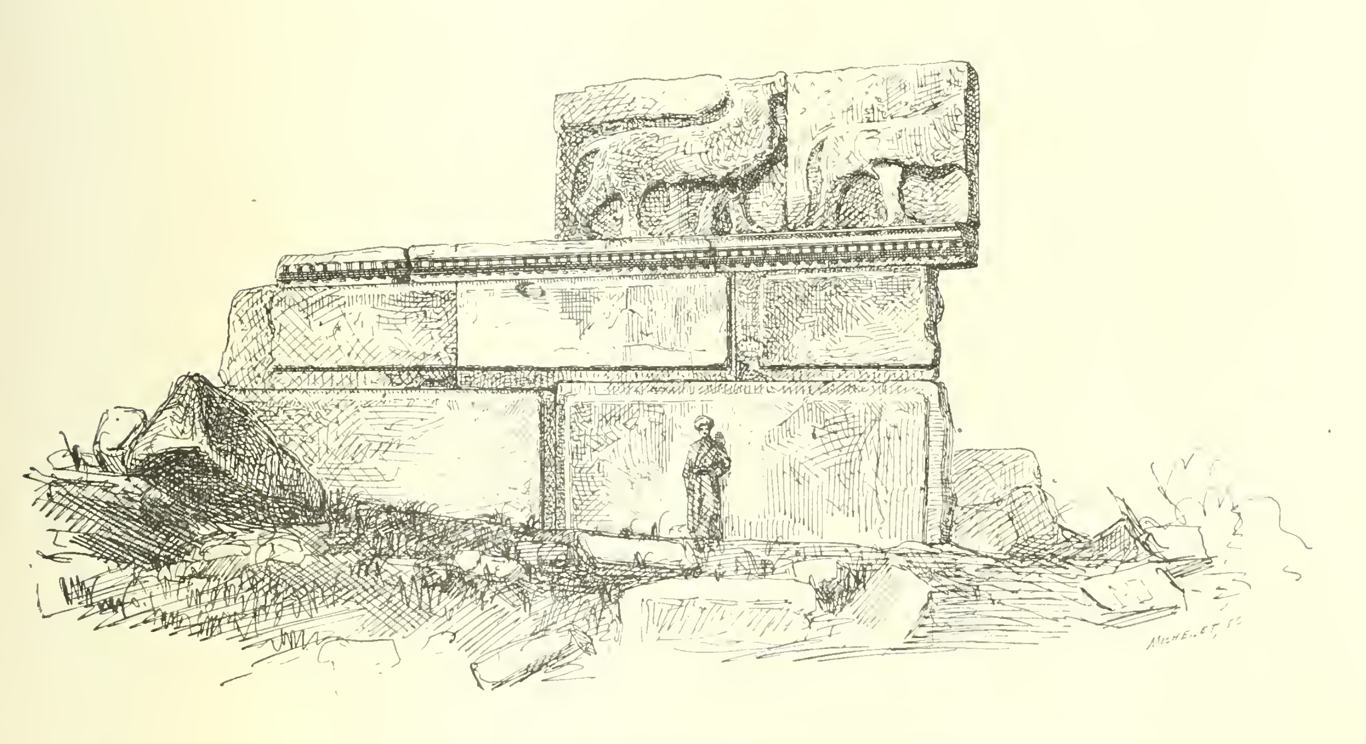


Fig. 124. — Ruines du palais d'Arak-el-Emir (V. p. 103, note 1).

§ VI

L'architecture royale des Achéménides est une création officielle et artificielle. Elle suit dans son développement les diverses phases politiques traversées par la Perse. En aucun cas, elle ne saurait être considérée comme une architecture de race.

Au nombre des monnaies d'origine asiatique conservées au Cabinet des Médailles se trouvent quelques pièces d'argent classées à bon droit au nombre des dariques.

Sur la face de l'une d'elles (Fig. 122, 123), on a représenté un roi de Perse tirant de l'arc; sur le revers et au centre de la composition se voient une chouette et les attributs d'Osiris. Le sujet principal est encadré par une torsade dont le modèle est fréquemment reproduit sur les monuments assyriens et sur les bijoux découverts à Mycènes.

Cette darique est l'expression la plus vraie et le résumé le plus saisissant de l'architecture persépolitaine.

Les Iraniens, nous l'avons constaté, furent, en effet, redevables à l'Égypte ou aux colonies grecques de l'Asie Mineure de l'art de construire et de décorer les édifices royaux; à l'Assyrie, de la sculpture en bas-relief : ils semblent donc, quand ils élevèrent les palais des princes achéménides, ne s'être inspirés qu'à regret des traditions séculaires de la Susiane, de la Chaldée et de l'Iran. On ne saurait contredire à ces conclusions. Elles se présentent néanmoins sous une apparence trop paradoxale et se réfèrent à un phénomène trop singulier dans l'histoire de l'art monumental pour qu'il ne soit pas intéressant de rechercher à la suite de quelles circonstances les Iraniens créèrent de toutes pièces, dès l'avènement des Achéménides, une architecture artificielle ne se rattachant par aucun lien à l'état passé ou présent de leur patrie.

Les rudes compagnons de Cyrus étaient encore à demi barbares quand ils quittèrent leurs sauvages montagnes et se ruèrent à la conquête du monde civilisé.

« Ce sont des hommes vêtus de pantalons et de tuniques de cuir, nous dit Hérodote par la bouche du Lydien Sandanis. Ils se nourrissent non de ce qu'ils désirent, mais de ce qu'ils ont, car leur contrée est stérile; ils ne connaissent pas

l'usage du vin, mais ils boivent de l'eau et ne récoltent ni figues ni fruits savoureux. Et, de fait, ajoute l'historien, les Perses, avant d'avoir subjugué les Lydiens, ne possédaient rien de bon ni de délicat [1]. »

Le roi, qui venait de préluder par la prise de Sardes aux brillantes victoires de son règne, ne pouvait se contenter des demeures de terre des Mèdes et des Perses. Il emprunta aux Ioniens et aux Lyciens leur architecture dans les circonstances que j'ai déjà rapportées, tandis que les officiers changeaient leurs vêtements de cuir contre les robes médiques et que les soldats, plus modestes que leurs chefs, se contentaient d'importer en Perse les vices de la Grèce [2].

C'est dans cette période que furent élevés le Gabre Madérè-Soleïman, le Takhte et tous les monuments qui ornaient l'antique Méchhed-Mourgab.

Cyrus, maître de l'Asie Mineure, se jeta avec ses armées dans l'extrême Orient. En entreprenant cette expédition, il avait pour but de frapper de terreur les tribus turcomanes ou aryennes placées sur les confins de la Médie, et de mettre ces peuplades guerrières dans l'impossibilité de franchir les frontières de l'Iran pendant qu'il conquerrait l'Égypte, dont il convoitait déjà la possession; puis, la Chaldée lui barrant la route de la vallée du Nil, il marcha sur Babylone. Nabou-Hanid et son fils Bel-Sar-Oussour eurent le sort de Crésus. La Syrie, la Palestine échurent au vainqueur ; quelques années plus tard, la Phénicie se donna sans combats.

L'annexion de la Phénicie conduisait les Perses aux portes de l'Égypte; il était réservé au fils de Cyrus de les leur faire franchir.

Pendant toute la durée du règne de Cambyse, il se produisit un arrêt certain dans le développement de la civilisation iranienne. Toutes les forces vives de la nation furent transportées en Égypte. L'avènement au trône du faux Smerdis est la preuve de l'abandon où fut laissée la Perse, et en fut aussi la conséquence.

C'est dans ces circonstances, bien critiques pour un peuple à peine constitué, que la couronne échut à Darius. Appelé à recueillir l'héritage de la première dynastie achéménide, le nouveau roi employa les six premières années de son règne à rétablir l'ordre dans l'empire de Cyrus. Il divisa le territoire en provinces, en organisa l'administration, réunit par des routes militaires les grandes villes et fit construire à chaque étape des abris pour les troupes et les voyageurs. Il disposa dans les mêmes constructions des relais pour les courriers

1. Hérodote, livre I, ch. 71.

2. Idem, livre I, ch. 135.

royaux, et se mit ainsi en relation rapide avec les points les plus éloignés de son vaste empire. Il introduisit enfin l'usage de la monnaie, qui fut frappée à son effigie, régularisa l'assiette et la perception des impôts et restaura la secte perse des sectateurs d'Aouramazda en amoindrissant l'autorité des mages.

Les institutions de Darius étaient si bien en harmonie avec l'esprit de l'Orient qu'elles régissent encore la société iranienne. Les maisons d'étape sont devenues des caravansérails, les relais de poste les *tchapar-khanè*. Le satrape est passé *haakem*[1], et il est entouré, bien que choisi, comme au temps de Darius, au nombre des plus proches parents du monarque, de l'espion royal et du général, dont l'influence balance sans cesse son autorité. Il n'est pas jusques *aux yeux et aux oreilles du souverain* qui ne parcourent encore l'Iran sous les prétextes les plus divers.

Le puissant organisateur de la Perse ancienne se laissa tout naturellement entraîner à soumettre à la même discipline les soldats, les artistes et les fonctionnaires. Le même firman qui décrétait le transfert dans la plaine de la Merdach de la capitale du Fars arrêtait sans nul doute les formes définitives que revêtirent, dès les premières années du règne de Darius, les palais et les sépultures des rois.

Depuis la mort de Cyrus, l'Égypte vaincue était apparue aux Perses avec son cortège de statues, de temples gigantesques et de palais somptueux. A leur aspect, les Iraniens ne surent pas mieux que les Grecs se défendre contre le charme puissant qui émanait de l'architecture pharaonique, mais n'apprécièrent pas, semble-t-il, au même point de vue que leurs devanciers les beautés des édifices égyptiens. Les Grecs, au temps de Psamétik, avaient été séduits par le caractère majestueux que les architectes de Thèbes et de Memphis avaient su imprimer aux édifices consacrés au culte divin, et, sans modifier les formes essentielles du vieux temple hellénique, donnèrent à leurs sanctuaires plus d'ampleur que par le passé. Les maîtres des œuvres de Darius conservèrent, au contraire, les ordres grêles et tous les caractères saillants des monuments ioniens qui avaient servi de modèles à leurs prédécesseurs immédiats, mais enrichirent l'architecture de quelques-unes des formes saillantes de l'art pharaonique.

Il est possible, comme le raconte Diodore de Sicile[2], que Cambyse ait envoyé en Perse des tailleurs de pierre et des maçons originaires de l'Égypte ; mais, si je ne contredis pas à cette affirmation, je crois que ces ouvriers n'arrivèrent pas en grand

1. Gouverneur général.
2. Diodore de Sicile, livre I, § 46, ch. 4.

nombre à Persépolis, car l'influence égyptienne ne se fit réellement sentir que sur l'ossature et la musculature des masses décoratives. Le tracé de l'ornement persépolitain et sa taille surtout paraissent plutôt l'œuvre de sculpteurs nés sur les bords de l'Ilissus que sur les rives du Nil.

Ne semble-t-il pas que Darius, maître de l'univers, ait voulu faire de sa demeure souveraine le résumé des merveilles architecturales de l'Asie et de l'Afrique en appelant à contribuer à l'ornementation de son palais toutes les contrées tributaires de la Perse. A l'Ionie, il emprunta l'ordonnance de l'édifice, les procédés de construction, la modénature et la sculpture ornementale ; à la Lycie, la charpente des terrasses ; à l'Égypte, le chapiteau et la base des colonnes, le couronnement des portes ; à l'Assyrie, la statuaire, et au génie iranien, le talent de combiner sans disparate choquante cet assemblage de motifs de provenances diverses, et ce goût et cette mesure dont les Perses semblent avoir donné la preuve dans la décoration polychrome des édifices.

C'est ce sens délicat des choses de l'art qui guida le choix de ces hommes naguère barbares, leur apprit d'instinct que, pour venir de la Grèce ou de l'Égypte, les modèles d'architecture et de sculpture décorative ne juraient pas de se rencontrer, car ils procédaient tous d'une souche commune, et leur fit préférer à la statuaire dégénérée de l'Égypte les bas-reliefs et les intailles vigoureuses des vieux Sumériens.

L'architecture des palais révolutionnait les usages locaux au point de substituer à la coupole et aux murailles massives les colonnes et les terrasses en charpente et aux briques crues ou cuites, les seuls matériaux de la contrée, les bois de cèdre apportés de Phénicie et la pierre de diorite. Elle dut séduire par ce côté insolite le représentant d'une dynastie partie de la barbarie et arrivée en moins d'un demi-siècle au faîte de la puissance. Après avoir vaincu l'univers, le grand roi voulut dompter la nature et éblouir le monde autant par la beauté de la demeure souveraine que par l'aspect étrange de monuments qui ne rappelaient par aucun de leurs détails les habitations des vieux rois du Fars et de l'Elam ou les constructions des peuples voisins de la Perse.

J'ai décrit les petits monuments à colonnes élevés par les princes de la Chaldée et de l'Assyrie, et j'ai parlé du prix que les rois attachaient à la conservation de ces légers édicules, sans doute parce qu'ils étaient construits en bois et en métal, matériaux également précieux, et aussi parce qu'ils tranchaient par leur élégance sur les masses compactes de l'architecture nationale. Les difficultés devant

lesquelles avaient reculé les Sargon, les Sennacherib, les Nabuchodonosor surexcitèrent l'orgueil de Darius. Les Chaldéens avaient hésité à faire entrer d'une manière usuelle les colonnes de pierre dans la composition des grands édifices, il ordonna d'amener des porphyres et des bois précieux au sommet des plateaux de l'Iran et de jeter à profusion les cèdres du Liban dans les charpentes des palais.

Il faut avoir admiré les ruines gigantesques des édifices persépolitains, après avoir longtemps habité au-dessous des coupoles en terre de l'Irak et du Fars, pour bien apprécier l'impression que la construction des premiers monuments du Takhtè-Djemchid dut produire sur le peuple, impression d'autant plus profonde que la plupart des Perses n'avaient jamais soupçonné l'existence des ordres de colonnes, et que pas un d'entre eux, à l'exception des vieux compagnons de Cyrus et de Cambyse, n'avait touché une pièce de charpente.

Quel respect dut inspirer à des populations qui ne possédaient pas assez de bois pour mettre une porte à leur demeure, la puissance des princes qui faisaient passer au-dessus des montagnes escarpées fermant en tous sens l'entrée du Fars les immenses poutres destinées à construire les plafonds des palais. L'appareil militaire de l'escorte, les légions humaines employées au transport des cèdres, la provenance éloignée de ces arbres rehaussaient encore la solennité du spectacle offert aux habitants des contrées traversées par les convois. Si tel était, comme j'en ai la certitude, le but que poursuivaient les souverains de la Perse, ils durent l'atteindre pleinement.

Lorsqu'un homme est capable de concevoir et de réaliser au cœur de la Perse les projets du Takhtè-Djemchid et des palais persépolitains, il est assez puissant pour faire créer à son profit une architecture nouvelle. Quant au talent déployé par les architectes royaux en se conformant aux volontés souveraines, il fut immense sans doute et dénote chez les anciens Iraniens une singulière faculté d'assimilation, mais il n'est pas comparable au génie des maîtres des œuvres du moyen âge, qui, sans engins perfectionnés, sans bons matériaux, sans précédents, créèrent en moins d'un siècle et amenèrent au plus haut degré de perfection l'architecture gothique.

Les projets des palais et des tombeaux de Méchhed-Mourgab et de Persépolis ont donc été conçus et arrêtés en vue de répondre aux désirs de Cyrus et de Darius. L'architecture achéménide n'avait pas eu en Perse de précédents directs; elle n'a pas survécu non plus à ses promoteurs. Il ne pouvait en être autrement dans

un pays privé de bois et où les matériaux de terre devaient seuls être d'un usage général. Née d'un caprice princier, elle est morte avec le dernier des Achéménides [1].

1. Après la chute du dernier Achéménide, l'architecture persépolitaine disparut de Perse sans laisser d'autres traces que les ruines des palais et les tombeaux des grands rois. Il n'en fut pas de même à l'étranger, j'aurai l'occasion de montrer qu'elle fut portée aux Indes peu avant ou pendant l'expédition d'Alexandre. Il est probable également que certains peuples situés à l'occident du plateau iranien en adoptèrent quelques formes. Le palais d'Arak-el-Émir, notamment, se ressent des influences combinées de l'art grec et de l'art perse.

M. de Vogüé (*le Temple de Jérusalem*, p. 39 et 40) a clairement établi, en s'appuyant sur un texte de Josèphe (*Ant. Jud.*, XII, iv, 11), l'origine de cet édifice.

Il fut construit par Hyrcan, l'an 176 avant Jésus-Christ. Cette preuve vient s'étayer de remarques fort judicieuses tirées de l'étude comparée de l'entablement surmontant la porte du monument asiatique et de l'entablement du théâtre de Marcellus (gouttes arrondies, hauteur réduite de l'architrave, forme des triglyphes, corniche denticulée).

Il est, en outre des arguments développés par M. de Vogüé, deux détails, l'un tiré de la construction, l'autre des ornements du couronnement, qui sont des indices certains de l'époque où fut bâti le palais d'Arak-el-Émir.

Les Grecs, et après eux les Perses, avaient coutume aux bonnes époques, de ne tailler qu'une amorce au parement de chaque bloc et de procéder au levage des pierres alors qu'elles étaient à peine ébauchées. J'ai donné dans la première partie de cet ouvrage (§ II, *Takhtè-Madèrè-Soleïman*, p. 5 et 6), la raison de cette excellente pratique. Tant que le ravalement final n'était point opéré, chaque panneau était entouré d'un cadre creux qui mettait en évidence les dimensions de chaque pierre. Ce qui n'était qu'une imperfection ne tarda pas à devenir un ornement ; ainsi furent créés les refends et les bossages.

Les traditions, surtout quand elles sont bonnes, se perdent vite. Les panneaux ainsi dessinés étaient naturellement fort irréguliers, les architectes s'émurent de ce défaut de symétrie et, pour le corriger, ils prirent l'habitude de ravaler d'abord les façades et de tracer ensuite au cordeau sur cette surface bien unie les refends et les bossages qui étaient exécutés après coup tout comme un ornement sur une moulure épannelée.

Il arrivait parfois que le joint tombait au milieu du refend, et je veux bien croire que le constructeur veillait en général à ce qu'il en fût ainsi ; mais, lorsqu'il avait décroché quelques pierres, le refend longitudinal portait sur un seul panneau ; quant aux refends verticaux, ils étaient souvent tracés au milieu d'une pierre que l'on semblait ainsi diviser en deux parties pour le plus grand honneur de la symétrie. Ce sont précisément ces défauts caractéristiques d'une époque de décadence très avancée que l'on retrouve à Arak-el-Émir.

Je décrirai, en second lieu, le couronnement. Il est formé d'une architrave, d'un cours de denticules, c'est-à-dire d'une frise (T. II, p. 74), d'un large bandeau orné d'animaux et d'une saillie moulurée.

Si les animaux se trouvaient au-dessous des denticules, le fait n'aurait rien d'anomal : ils décoreraient un membre de l'entablement qui correspondrait à un agrandissement excessif du Zoophoron, mais ils sont au-dessus ; ils ornent par conséquent une large corniche.

Or, cette disposition spéciale ne se retrouve que dans les monuments persépolitains, où elle est motivée ; je l'ai expliqué (T. II, p. 72, 73, Fig. 52 et 53, Pl. XIX), par la hauteur du matelas de terre placé au-dessus du plancher.

Dans le cas présent, le bandeau est relativement beaucoup plus élevé qu'en Perse, il ne correspond plus, il est vrai, à la hauteur d'une toiture horizontale, mais à la montée et à l'épaisseur d'une voûte. Cette exagération des dimensions de la corniche est donc un argument nouveau en faveur du rattachement de cet entablement à l'architecture persépolitaine. Le dernier filet mouluré représente le carrellement supérieur des terrasses perses.

Les deux arguments que je viens de développer corroborent la thèse de M. de Vogüé, au moins en ce qui concerne la date de l'édifice ; quant aux origines du monument, je croirais volontiers qu'elles sont tout aussi perses que grecques.

[C'est à M. Rey que je dois la photographie inédite d'après laquelle j'ai pu dessiner le monument d'Arak-el-Émir (Fig. 124, p. 97).]

Cette conclusion résume toutes mes études sur l'art royal des deux dynasties achéménides; elle ne concorde pas avec la manière de voir de très nombreux archéologues, qui regardent l'architecture persépolitaine comme la dernière expression d'un art apporté de la haute Asie, par les Mèdes ou les Perses, et une transformation directe des charpentes de l'Himalaya, dont les Aryens, dans leurs migrations, firent connaître les principes aux peuples riverains de la mer Méditerranée, de la mer des Indes et aux nomades de l'Iran[1]. L'erreur de ces archéologues provient de ce qu'ils considèrent la Médie comme une contrée riche en forêts de construction, et la vieille architecture médique comme le prototype des architectures en bois. J'ai trop souvent démontré le mal fondé de ces deux affirmations pour qu'il soit utile de revenir sur de pareils sujets. Il me semble d'ailleurs que, si l'art achéménide n'était pas un art artificiel, les monuments perses devraient être homogènes et porter depuis Cyrus jusqu'à Alexandre des traces de transformations lentes et progressives; il semble enfin que les ornements considérés comme caractéristiques des arts asiatiques devraient se retrouver de préférence et en plus grand nombre sur les plus vieux édifices de la Perse.

En réalité, en est-il ainsi?

Les monuments de Méchhed-Mourgab et de Persépolis ont entre eux des analogies nombreuses, mais se distinguent les uns des autres par des caractères très nets : on ne pourrait jamais soupçonner, en considérant les tombeaux de Cambyse et de Cassandane, d'une part, et, d'autre part, la sépulture et le palais de Darius, que ces deux groupes d'édifices, éloignés à peine de cinquante kilomètres, ont été construits à trente ou quarante ans de distance. On le soupçonnerait d'autant moins que l'architecture achéménide, après avoir franchi en quarante ans un pas considérable, reste invariable dans ses formes pendant près de deux siècles comptés de l'avènement de Darius à l'expédition d'Alexandre.

Comment se ferait-il enfin que les monuments rappelant le plus par leurs formes les constructions en charpente, que les édifices les plus riches en ornements asiatiques soient aussi les plus récents?

On s'est trop laissé séduire, quand on a étudié l'histoire de l'art, par des apparences et des affinités trompeuses. Il eût été intéressant, j'en conviens, de trouver dans les arts, comme dans les langues des Aryens, des Sémites et des Touraniens,

1 Viollet-Le-Duc, *Entretiens sur l'architecture*. V. I, deuxième Entretien.

une individualité distincte, de remonter aux origines d'un peuple en analysant ses monuments. En apparence, l'architecture persépolitaine, considérée comme la dernière expression de l'art médique, corroborait cette théorie ; en réalité, elle en est la négation la plus absolue.

L'homme n'obéit pas à des instincts de race quand il construit une demeure, mais à d'impérieuses nécessités. Charpentier dans les contrées riches en forêts, il apprend rapidement le métier de maçon, si le bois lui fait absolument défaut et s'il ne dispose que d'argile.

Ce fut probablement le cas des Aryens.

En prenant possession des plateaux du Fars et de la Médie, ils y importèrent leur langue, parce que dans tous les pays où ils se fixaient en vainqueurs il leur était aisé d'imposer leur idiome aux races conquises; mais ils renoncèrent aux procédés de construction qu'ils avaient peut-être pratiqués jusqu'alors et s'empressèrent de fabriquer des briques et de tourner des voûtes, pour ne pas s'exposer, dans des pays dénués de bois de charpente, à mourir de chaud ou de froid. Ils s'approprièrent même si bien ce système de construction et devinrent de si habiles maçons, que Byzance dut aller chercher en Perse les formes les plus élégantes et les plus rationnelles de la voûte et de la coupole [1].

La théorie des architectures de race est incompatible avec l'étude des procédés de construction des Orientaux. Si, d'un côté, nous voyons les Sémites de la Babylonie, les Aryens de la Perse avoir recours au même procédé de construction, n'assistons-nous pas, d'autre part, aux nombreuses métamorphoses des Aryens : maçons en Perse, ils devinrent cependant les plus habiles charpentiers des côtes de l'Asie Mineure et manièrent mieux que les Égyptiens, les temples grecs en témoignent, les lourdes architraves et les colonnes de marbre [2].

1. M. Choisy (*l'Art de bâtir chez les Byzantins*, chapitre XIV) croit à l'origine perse des voûtes proto-byzantines. Je développerai à loisir ce sujet dans la quatrième partie de cet ouvrage.

2. Cette critique générale s'applique à tous les auteurs qui veulent établir un parallélisme entre la race, la religion, la langue, l'architecture et l'art. L'ouvrage de M. le docteur Milchhoefer, malgré de grandes qualités (Leipzig, *die Anfænge der Kunst in Griechenland, Studien*), n'échappe pas à ce reproche. Que les Grecs aient fait preuve dès leurs premiers pas d'un sens artistique très puissant et d'une faculté d'appropriation tout à fait remarquable, c'est incontestable. Les aïeux des contemporains de Périclès étaient, même à l'état sauvage, des hommes admirablement doués; mais il y a des influences indéniables qu'une étude attentive de l'Orient archaïque faite dans un esprit détaché de préjugé, eussent rendus manifestes à M. Milchhoefer. Dans la critique très impartiale qui a été présentée de cet ouvrage par la *Revue archéologique* (1883, p. 366), M. Reinach ne fait pas suffisamment remonter les erreurs de fait qui sont pour ainsi dire les bases du raisonnement de l'auteur allemand. Tout objet sur lequel apparaît un cheval, par exemple, est indiscutablement d'origine aryenne au dire de M. Milchhoefer, cette bête

J'ai terminé l'histoire de l'art monumental des Achéménides, de cet art adventif et officiel qui a passé jusqu'à ce jour pour le type de l'architecture de l'Iran. Pour avoir perdu tout droit à cette qualité, il n'en est pas moins intéressant, puisqu'il m'a permis de faire connaître un état des charpentes asiatiques qui éclaire, je le crois, d'un jour nouveau les questions relatives à la genèse des ordres grecs.

Dans un pays comme la Perse, le monarque pouvait seul transgresser les lois naturelles, le peuple et les grands devaient rester fidèles aux constructions en brique, car la royale fortune des satrapes n'eût pas permis à ces puissants fonctionnaires eux-mêmes d'avoir recours à des matériaux étrangers au pays. Je commencerai dès le chapitre suivant la description des palais de deux gouverneurs militaires de l'époque des Achéménides; j'espère, au cours de cette étude, démontrer que, si les Iraniens ne sont point les inventeurs de l'architecture en brique, ils ont connu toutes les formes de berceaux et de coupoles, et qu'il existe un lien ininterrompu entre les édifices voûtés construits sous les règnes de Darius et de Naser-eddin-Chah, son dernier successeur. L'ensemble de ces monuments donne la tradition populaire d'un art qui n'a cessé d'être prospère alors même que l'architecture royale des Achéménides brillait du plus vif éclat.

n'étant jamais entrée dans la mythologie sémitique, et là-dessus l'archéologue allemand dénie sans examen les analogies qui existent entre des milliers de cylindres chaldéens et les intailles ou les sculptures grecques archaïques. Que l'idée d'avoir introduit une tête de cheval là où il y avait une tête de bœuf soit grecque, je le veux, mais l'invention des êtres hybrides et des quadrupèdes ailés est sémitique ou égyptienne : Eabani et ses ennemis, les monstres et taureaux ailés, sont nés en Chaldée, bien des millénaires avant Pégase et les Harpies. La curieuse représentation que j'ai donnée du mythe d'Isdoubar (Fig. 112), comparée aux représentations du mythe de Thésée et d'Hercule, est bien instructive et montre combien ces changements de costume importent peu au point de vue de l'histoire de l'art. Les Chaldéens eux-mêmes modifiaient les personnages mis en présence. Le lion à tête d'aigle est remplacé, sur des cylindres fort anciens, par le taureau androcéphale que combat Eabani, c'est-à-dire un être mi-homme, mi-taureau. Le sémitisme apparaît donc en Grèce dans l'invention des animaux mi-partie à tête humaine et des quadrupèdes ailés, dans le modèle de la représentation des mythes, et surtout dans la technique dont paraît bien peu se préoccuper M. Milchhoefer.

En discutant le grand cachet de Mycènes, M. Milchhoefer voit à grand'peine dans la robe à volant de la femme un costume indien, et par conséquent dans cette intaille dont le caractère chaldéen est si franc pour des yeux non prévenus, la preuve nouvelle de l'origine aryenne de l'art grec. Mais les robes à volants ou pour mieux dire les enroulements hélicoïdaux d'un châle bordé de franges, sont aussi nombreuses en Chaldée que les robes à plis verticaux.

Nier l'influence des écoles chaldéennes sur la sculpture grecque archaïque ou l'influence de l'Égypte sur la volute et les ornements architecturaux, me semble également impossible. D'ailleurs dans des études d'un ordre aussi positif que celles des constructions ou des arts plastiques, il faut, au risque de s'égarer, discuter sur des faits matériels, et non sur des mythes soumis par leur nature à des interprétations parfois trop ingénieuses.

TABLE DES MATIÈRES

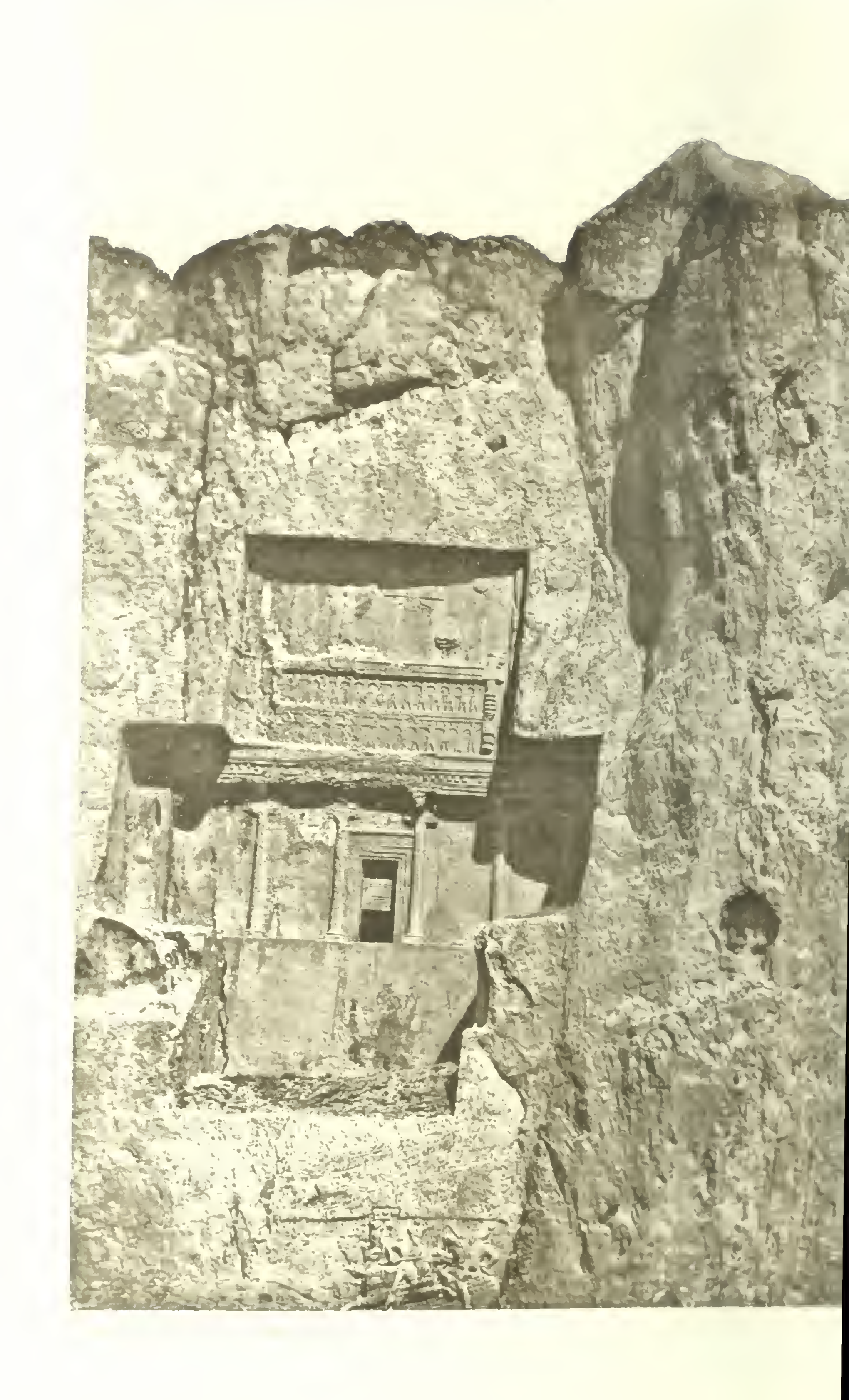
TROISIÈME PARTIE

LA SCULPTURE PERSÉPOLITAINE

NAKHCHÈ-ROUSTEM. — RESTITUTION DES PALAIS DE PERSÉPOLIS. — DISTINCTION A ÉTABLIR ENTRE LA SCULPTURE ORNEMENTALE ET LA STATUAIRE. — ORIGINE DES PRINCIPAUX MOTIFS DE DÉCORATION EMPLOYÉS PAR LES EUROPÉENS ET LES ASIATIQUES, ET NOTAMMENT DES CHAPITEAUX DES ORDRES GRECS, ASSYRIENS ET PERSES. — SCULPTURE PERSE : BAS-RELIEFS, INTAILLES, MONNAIES. — CONCLUSION.

PLANCHES

Paris. Imp. Jouaust et Sigaux.







NÉCROPOLE DE NAKSCHE ROUSTEM



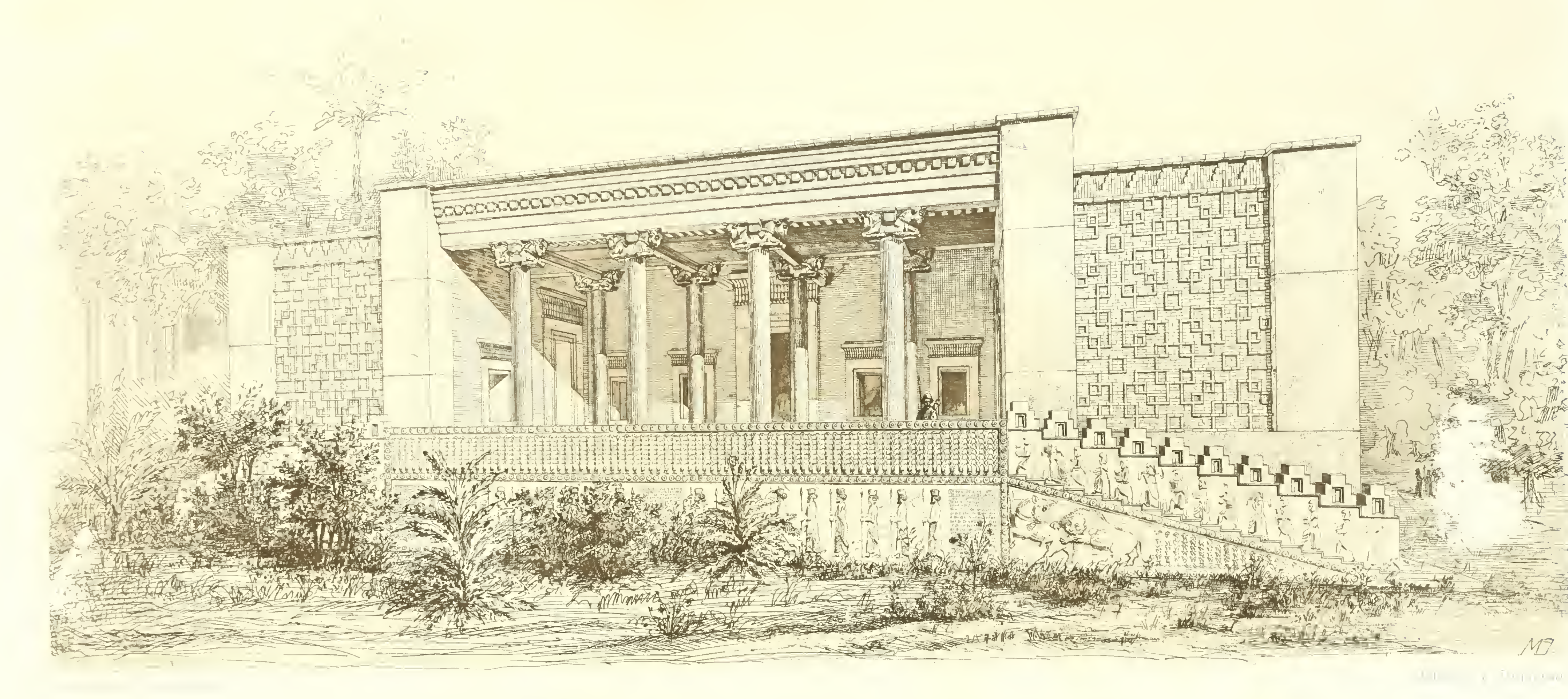
DÉTAIL D'UN TOMBEAU DES ROIS ACHÉMÉNIDES



ATECH-GA DE NAKHCHE-ROUSTEM



PAVILLON DES MIROIRS



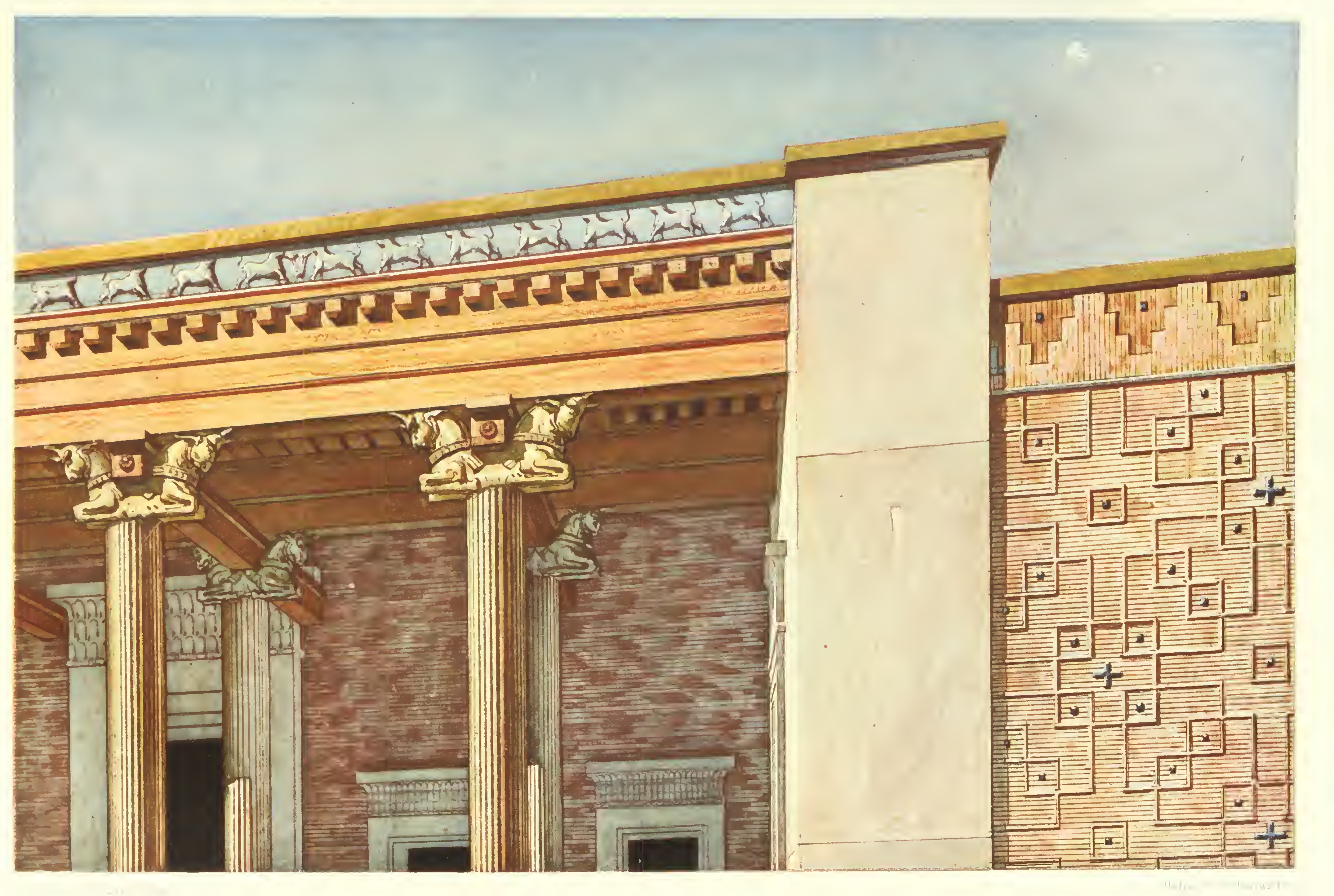
RESTITUTION DU PALAIS DE DARIUS



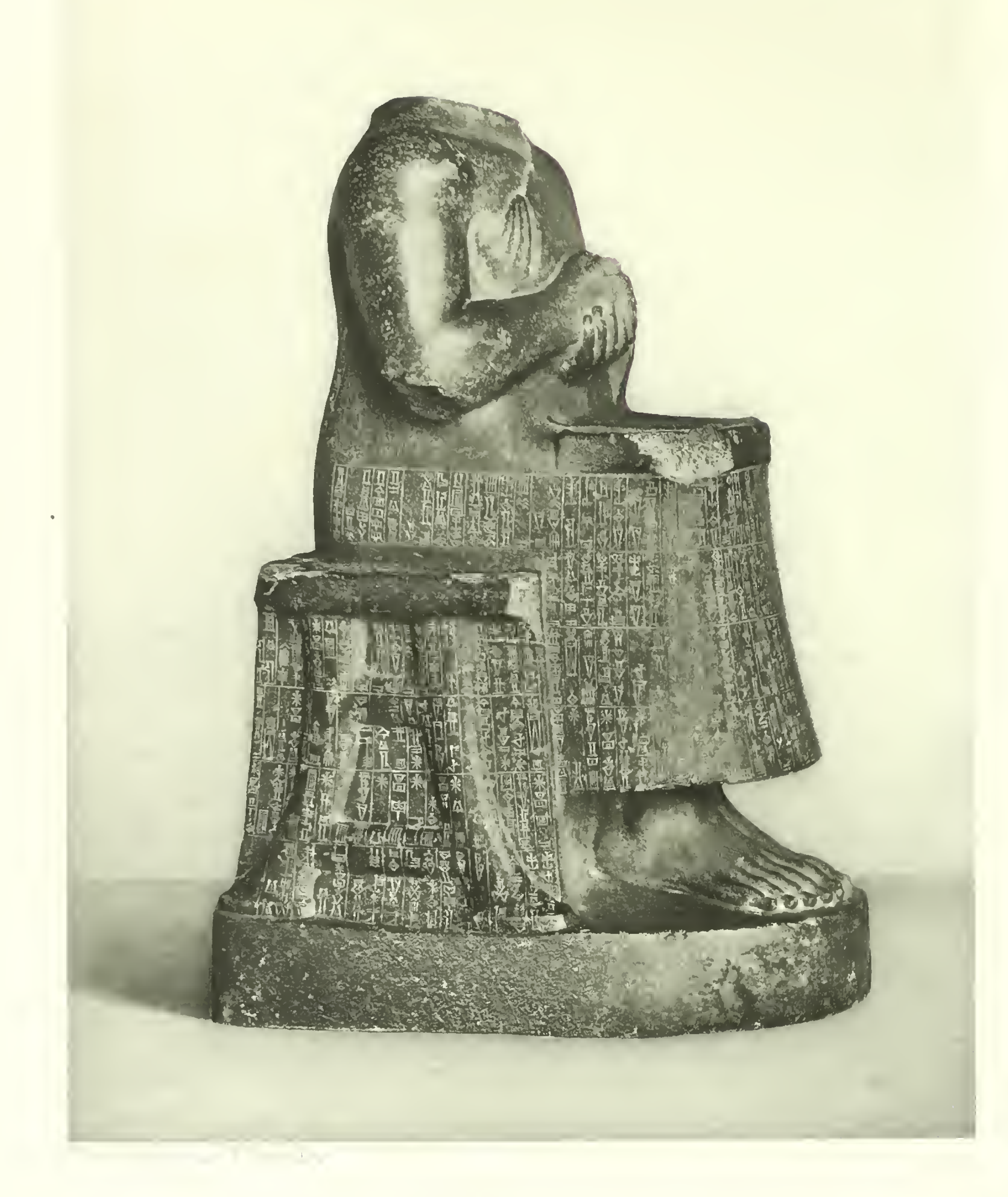
RESTITUTION DE L'APADANA AUX CENT COLONNES.



SOLDATS, GARDES ET SERVITEURS



RESTITUTION DE L'ENTABLEMENT DU PALAIS DE XERXES



GOUDEA



SALMANAZAR





NEBO



TORSE DE FEMME



ASSOURNAZIRPAL

ÉCOLE ASSYRIENNE



LION DE BABYLONE



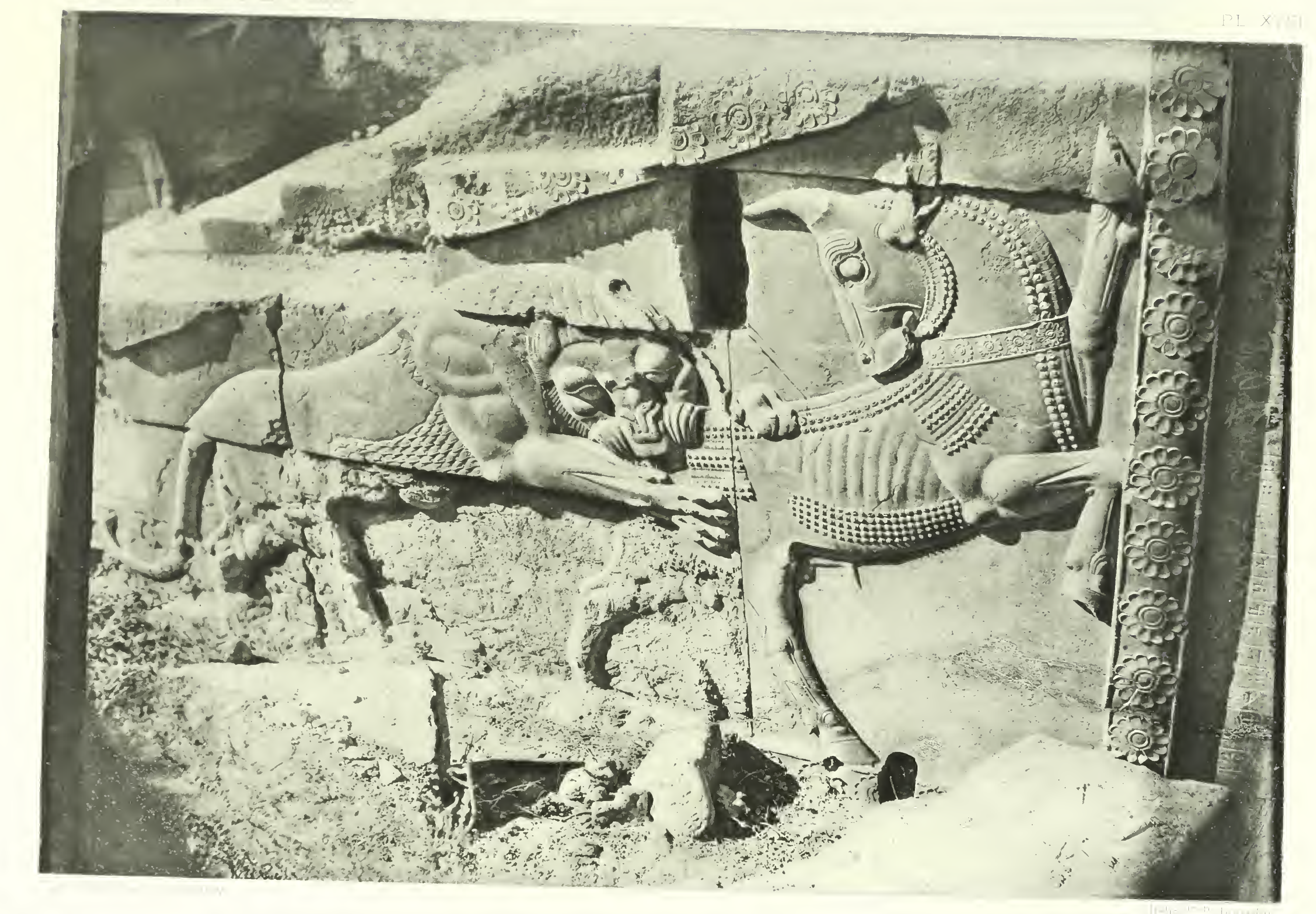
CHASSE AU LION







BAS-RELIEF DU PALAIS DE DARIUS



BAS-RELIEF DE L'APADANA DE XERXES



BAS-RELIEF DE L'APADANA AUX CENT COLONNES



